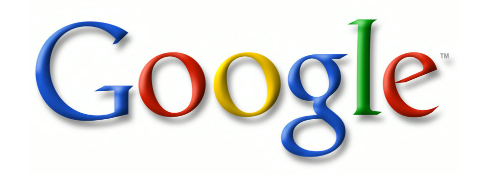
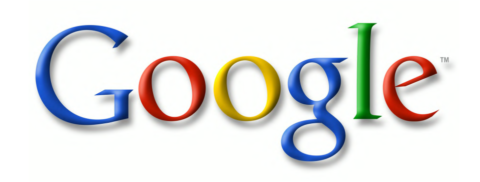
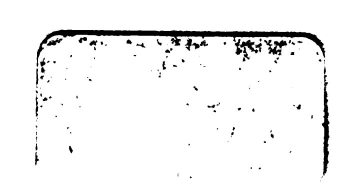
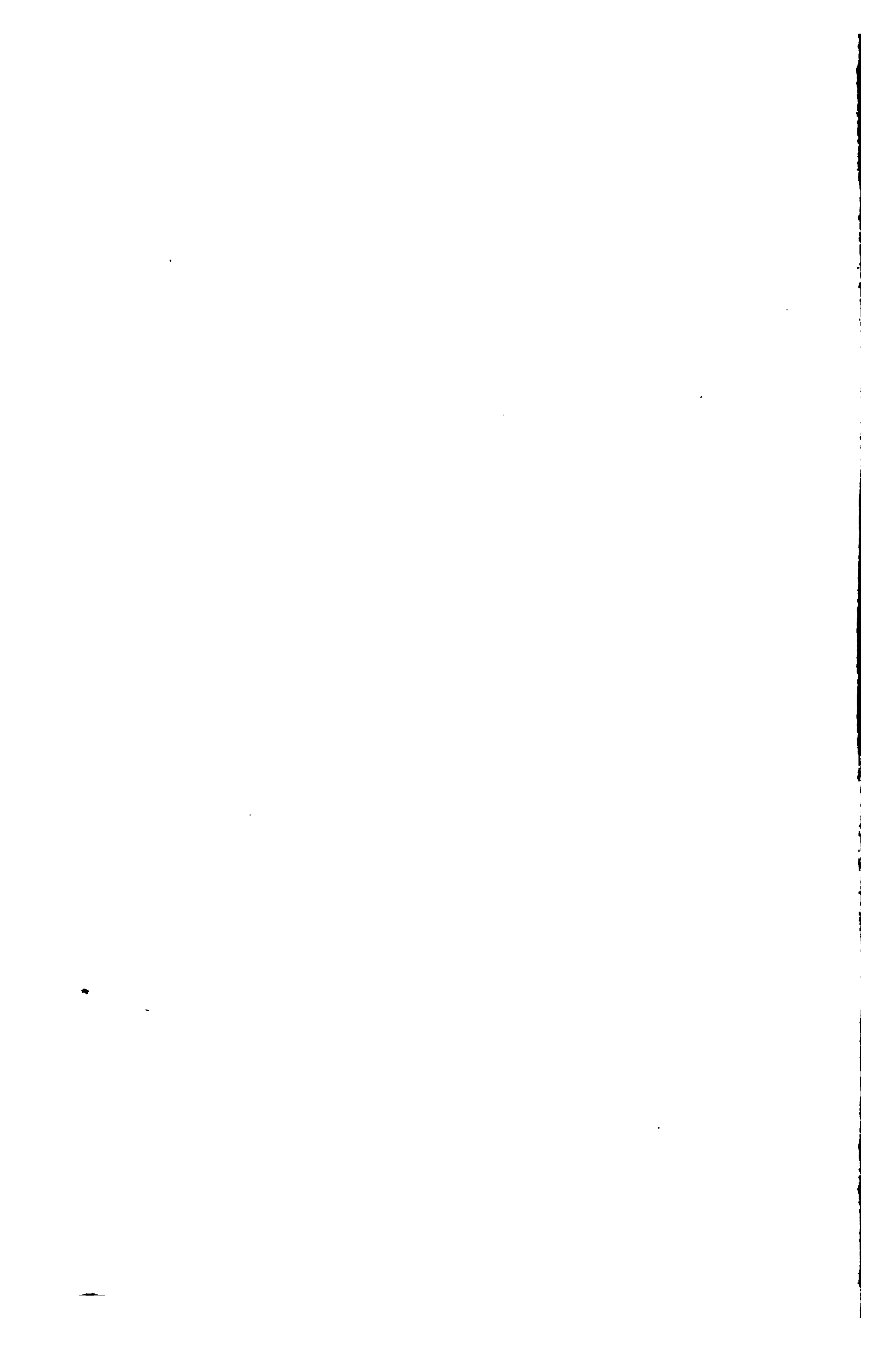








Numéro 1. — Janvier 1875

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE

LYON

TOME PREMIER

SOMMAIRE

LYON

SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

QUAI DE RETZ, 25

DÉPOT CHEZ H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR, RUE DE LYON, 65

1875

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE LYON

PREMIÈRE ANNÉE

— 1875 —

TOME PREMIER

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE

LYON

PREMIÈRE ANNÉE

— 1875 —
- 1877

TOME PREMIER

LYON
SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
QUAI DE RETZ, 25
DÉPOT CHEZ H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR, RUE DE LYON 65

1875

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE LYON

PRÉFACE

En commençant la publication de son Bulletin, la Société de géographie de Lyon doit rendre compte à ses lecteurs des motifs de son existence.

Après nos malheurs, on se plut à répéter dans le monde que, de tous les peuples de l'Europe, le plus ignare en géographie était le peuple français. On le voit, la forme du reproche n'était guère ménagée. Toutefois, nous l'entendîmes sans impatience et avec une muette résignation. Car, il fut un moment où l'on a pu tout nous dire et où nous avons su tout supporter. Il y eut quelque chose de plus singulier, c'est que, relevant contre nous-mêmes ce reproche, nous l'exagérâmes au point de rendre cette ignorance géographique responsable de la plus grande partie de nos désastres, alors que tant d'autres causes en étaient plus coupables. Aujourd'hui, tout en convenant de ce qu'il y a de vrai dans ce reproche, il importe de le réduire à sa juste valeur.

L'on ne saurait le nier, notre science géographique est loin d'avoir brillé avec éclat pendant la campagne de 1870. Mais, doit-on conclure de ce fait qu'il n'y eut et qu'il n'y avait en France aucune science géographique? Nous ne le pensons pas. Sans doute nous ne placerons pas la France à la tête des nations qui ont promené, dans les parties inconnues du globe, leur pavillon investigateur ; nous ne réclamerons pas non plus la première place dans la série de ces ouvriers infatigables qui ont défriché le champ de la cosmographie ancienne et moderne. Mais, est-il permis d'affirmer que, sous ce double rapport, la France n'a recueilli aucune gloire, tracé aucun sillon lumineux, fourni aucun de ces noms dont le sentiment national ait droit de s'enorgueillir? C'est à l'histoire de répondre. Ici, un coup d'œil rétrospectif devient nécessaire.

Selon l'ordre des temps, nous ne venons, dans la nomenclature des explorateurs, qu'après les Portugais et les Espagnols. Cependant, en 1508, un pilote dieppois, nommé Thomas Aubert, amenait en France des sauvages du Canada. De 1523 à 1530, nous trouvons un Jean Verazani, florentin de nation, exécutant, par l'ordre de François Ier, trois voyages pour reconnaître les nouvelles terres dont la découverte faisait du bruit dans le monde. De 1534 à 1536, nous voyons, toujours par les ordres du même monarque, Jacques Cartier, de Saint-Malo, continuer l'œuvre de Verazani, en découvrant l'île de Terre-Neuve, en appliquant au fleuve Saint-Laurent ainsi qu'à la baie qui le reçoit le nom qu'ils portent encore. En 1562, c'est Jean Ribaut qui, muni d'une commission de l'amiral de Coligny, part pour aller fonder un établissement dans les Florides. Après nos guerres civiles, c'est le marquis de la Roche, envoyé par

Henri IV, qui découvre l'île de Sable et une partie des côtes de l'Acadie. Puis, c'est Pierre de Guast et Samuel Champlain qui, de 1605 à 1608, préparent notre belle et regrettée colonie du Canada. Enfin, c'est de la Salle qui, en 1680, entreprend de reconnaître le Mississipi, et prend possession, au nom de la France, du pays qu'il arrose, et l'appelle Louisiane.

Les efforts de ces premiers investigateurs s'étaient portés vers l'Amérique du Nord, ils y furent couronnés d'un plein succès. Et, il faut bien que le résultat ait été grand, pour arracher à un écrivain anglais, William Burck, cet aveu que nous lisons dans son *Histoire des colonies européennes :* « Les Français ont été les derniers à former des établissements dans les Indes occidentales, mais ils se sont amplement dédommagés du temps qu'ils avaient perdu par l'activité avec laquelle ils y ont travaillé, par les mesures admirables et judicieuses qu'ils ont prises pour en tirer parti et surmonter les difficultés que la nature du terrain et du climat leur op posait[1]. » Ainsi, d'après le témoignage de nos rivaux, les Français n'ont pas toujours mérité la critique qu'on fait d'eux aujourd'hui, d'ignorer l'art de coloniser.

On a décerné tour à tour aux Portugais et aux Espagnols l'honneur d'avoir signalé la Nouvelle-Hollande. Or, c'est un Anglais, le général Rawlinson, qui se charge de rétablir la vérité du fait, en affirmant que la gloire d'avoir enrichi la mappemonde d'un cinquième continent revient à un Français, Guillaume le Testu, de Grasse. Et, à défaut de ce dernier, ce ne serait point encore un étranger, mais un Français, Paulmier de Gonneville, qui se présenterait pour revendiquer cette insigne découverte.

[1] T. II, p. 1.

Pendant le siècle même qui vit fonder et prospérer nos grands établissements américains, de patients voyageurs, comme Pitton de Tournefort, Tavernier et Chardin, parcouraient, pied à pied, les régions centrales de l'Asie. On n'a point cessé de lire les livres qui contiennent leurs récits et leurs observations. Le temps ne les a pas vieillis, et ils sont non moins précieux pour l'histoire que pour la géographie.

Quand la Chine était fermée au commerce des Européens, ce furent les jésuites français qui, les premiers, en forcèrent les barrières, et qui, en y répandant les semences du christianisme, y portèrent les sciences, les arts, l'influence de notre nation et donnèrent l'histoire avec la description de cet immense empire ; œuvre magistrale, encore consultée et que les nombreux travaux accomplis depuis laissent toujours debout.

Au dix-huitième siècle est attaché l'honneur de nos expéditions maritimes les plus célèbres. Alors, le pavillon français rivalisait avec celui de la Grande-Bretagne dans les mers australes. Le capitaine de Bougainville y devança le fameux Cook et y acquit, par son intrépidité et son intelligence, une renommée que nos rivaux n'ont jamais songé à contester. La géopraphie doit à ce marin la découverte de l'archipel Dangereux, celle de l'archipel de la Société, celle des grandes Cyclades ou nouvelles Hébrides, celle de l'archipel des Navigateurs dont la reconnaissance devait être complétée par Lapérouse, enfin, celle de l'archipel de la Louisiade et une partie de celle des îles Salomon.

A côté de cet illustre navigateur, il est permis de mentionner avec une légitime fierté, bien qu'ils soient dans un ordre inférieur, Beauchêne, Gouin, Frézier, Gentil de la

Barbinais, Le Hen-Brignon, Pagès, Surville, Marion, du Cléneur, enfin Kerguélen de Trémarec, qui fit deux voyages, l'un dans le Nord, l'autre dans le Sud, où il a laissé son nom à une terre. Nommer Lapérouse, c'est rappeler un nom qui intéressa l'Europe entière pendant plus de trente ans, d'abord, par les espérances qu'il fit concevoir, ensuite, par les regrets qu'il excita, regrets qui allèrent si loin que l'expédition d'Entrecasteaux, envoyé à la recherche de Lapérouse, expédition pourtant si fertile en résultats, est restée presque oubliée dans la catastrophe du célèbre marin.

Pendant le dix-huitième siècle, la France, si elle ne dépassait pas l'Angleterre en puissance navale, marchait de pair avec celle-ci dans les explorations maritimes. Les désastres de notre marine, au commencement de ce siècle, n'éteignirent pas chez nous le goût des périples, et les voyages des Freycinet, des Duperrey, des Baudin, des Dumont-d'Urville, sous la Restauration, n'ont pas peu contribué à augmenter le nombre des îles découvertes, ainsi qu'à faire connaître les productions et les mœurs des habitants de ces îles.

Aujourd'hui, les mers étant à peu près reconnues, les explorations, par voie de navigation, si l'on en excepte pourtant celles qui s'exécutent au nord, captivent moins l'attention publique. En revanche, les voyages dans l'intérieur des continents appellent à eux cet intérêt passionné qui s'attachait jadis aux expéditions maritimes. Ce n'est pas que nous n'en ayons accompli quelques-uns. Par exemple, celui de la Condamine à la grande rivière des Amazones, dans la vue de déterminer la figure de la terre; celui de de Brue, dans les régions qui avoisinent le Sénégal; celui de Le Vaillant, dans l'intérieur de l'Afrique; celui de l'abbé

Chappe d'Auteroche en Sibérie, pour le compte de la Russie; celui d'Olivier dans l'empire ottoman, l'Égypte et la Perse, ont eu plus ou moins de célébrité. On pourrait en citer d'autres. Mais, ils étaient moins remarqués. Le soin de reconnaître les terres semblait alors dévolu à nos missionnaires qui, sans l'accepter comme un but, savaient trouver, dans les intervalles de leur apostolat, le loisir et les moyens de servir la science. Nous les voyons partout, ces explorateurs désintéressés, parmi les glaces du pôle, sous les feux du Midi, dans les profondeurs des forêts vierges de l'Amérique, sur les plateaux de la grande Asie. Bien avant que le négoce eut établi ses comptoirs dans l'extrême Orient, nos missionnaires connaissaient déjà l'Iraouaddy, le Meinang, le Mei-Cong, le Sang-Koi, l'Yangtzu, ces fleuves alors presque fabuleux, et vers lesquels se porte en ce moment l'activité dévorante de nos spéculateurs. A cette époque, les noms des Tachard, des Feuillée, des Dutertre, des Charlevoix, des Siccard, etc., étaient connus du monde savant. Des hommes comme Montesquieu et d'Anville s'étayaient de leur autorité. *Les lettres édifiantes et curieuses,* qui renferment leurs écrits, ne sont pas seulement un monument d'histoire ecclésiastique, elles sont encore un recueil précieux d'observations sur tout ce qui peut intéresser le géographe, le naturaliste, le physicien, le mathématicien. L'illustre Chateaubriand a consacré, dans son *Génie du christianisme*, à l'éloge de ce recueil, un chapitre que devraient lire ceux qui s'imaginent que la science, la civilisation, le négoce, notre influence nationale, ne doivent rien aux missions catholiques.

De nos jours, bien que les missions aient acquis, sous le point de vue de l'apostolat, une extension supérieure à celle

du dernier siècle, la géographie en tire moins de lumière. Cette stérilité tient peut-être à la nature même du développement religieux qui absorbe l'attention et les forces des missionnaires. Mais cette cause ne saurait être que transitoire, et il serait facile avec le temps de restituer à l'apostolat catholique son caractère scientifique. Car, que faut-il pour cela ? Il ne faut que l'encourager, le protéger un peu plus qu'on ne l'a fait jusqu'ici, diriger ses efforts et lui procurer sans frais les instruments nécessaires. Mais, avant que l'on ait obtenu ce résultat, il sera vrai de dire que les excursions des voyageurs, vu les moyens et la capacité que ceux-ci y déploient, le but spécial qu'ils y poursuivent, ont une importance qui interdit toute comparaison.

Ici encore, nous n'avons point la prétention de venir en première, même en seconde ligne. Le Français généralement manque de cet esprit hasardeux qui pousse aux aventures. Toutefois, à l'heure qu'il est, il n'y a guère de contrées peu connues du globe, où nous ne comptions quelques-uns de ces chercheurs intrépides que dévore l'amour des découvertes. Pour en avoir une preuve, il n'est besoin que de lire le beau rapport de M. Maunoir *sur les travaux de la Société de géographie et sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année* 1873. On y verra que le Dépôt de la marine fait de louables efforts pour reconnaître exactement nos possessions de la mer Pacifique. On y verra que nos officiers d'état-major mesurent le sol de l'Algérie et du Sahara, tandis que nos géologues y étudient la nature du terrain. On y verra les savants travaux de nos ingénieurs en Cochinchine et dans les régions qui avoisinent cette partie reculée de l'extrême Orient, les excursions privées de l'abbé Armand David et du regret-

table Francis Garnier. D'après ces témoignages, nous pouvons conclure que la France a le droit de revendiquer une part assez large dans ce que la géographie doit à l'exploration.

Si maintenant, des explorateurs nous passons aux géographes, c'est-à-dire à ces hommes qui ont mis en œuvre les connaissances recueillies par l'exploration, il nous sera facile de constater que la France n'est point en arrière des autres pays. Sur ce terrain, nous pouvons l'affirmer, les Français ne se sont laissé devancer par personne. Dans ce grand seizième siècle, alors que les anciennes limites du globe reculaient si prodigieusement devant l'audace des premiers navigateurs, la géographie était partout dans l'enfance. Le génie de quelques hommes, comme Mercator, Ortélius, ne pouvait remplacer les découvertes et l'observation. Ce n'est qu'au siècle suivant, lorsqu'une connaissance de la terre, sinon complète, du moins générale, eut été acquise, que la science géographique commença à s'affirmer avec éclat. Mais cette même époque, qui vit briller les Philippe Cluvier, les Cellarius, les Riccioli, les Varenius, vit aussi naître chez nous Nicolas Samson, d'Abbeville, qui, par ses talents et ses travaux, devint le père de la géographie en France. Ce savant eut une autre gloire, celle de léguer à ses trois fils son goût et sa merveilleuse aptitude. Nicolas Samson, l'aîné des trois, mourut à vingt-deux ans, n'ayant donné qu'un aperçu de ce que la science pouvait attendre de lui. Mais, ses deux frères, Guillaume et Adrien Samson, soutinrent avec honneur la renommée du père. Et, comme si le génie de la géographie avait dû être héréditaire dans la famille, l'histoire signale un Pierre Moulard Samson et un Pierre Duval, tous deux également d'Abbeville et géo-

graphes de la plus haute distinction. Le savant auteur du *Notitia Galliarum*, Adrien Valois, parut aussi à cette époque.

« Le commencement du dix-huitième siècle, dit Robert de Vaugondy, doit être regardé comme l'époque d'un renouvellement général de la géographie en France. L'établissement de l'Académie royale des sciences, les savants dont elle était composée et les observations faites dans différents voyages, furent favorables à l'avancement et à la perfection de cette science et procurèrent la connaissance presque géométrique du globe terrestre [1]. » C'est aux Picard, aux de La Hire, aux Cassini, qui brillèrent dans cette période que l'on doit la grande entreprise de la mesure de la terre, et la méridienne de l'observatoire, continuée jusqu'à Dunkerque, au nord, et à Collioure au sud; opérations qui rectifièrent la position des lieux. La célèbre carte de Cassini de Thuri, dans laquelle la France est levée géométriquement, fut le résultat de ces importants travaux. Robert de Vaugondy, son fils, que nous venons de citer, les deux Buache, et surtout Guillaume Delisle, continuèrent la chaîne des géographes et se montrèrent dignes de leurs devanciers.

Il serait superflu de critiquer ces savants, de relever ce qui manque à leurs travaux ou ce qu'il faudrait en retrancher. Leurs cartes sont ce qu'elles pouvaient être dans un temps où les découvertes n'étaient qu'ébauchées, où l'observation n'avait pas dit son dernier mot. Du reste, dans la carrière des sciences, la perfection n'est qu'une chimère. Tout ce qu'il est possible d'atteindre, c'est le mieux. Les savants ne sont que des jalons qui marquent les divers de-

[1] *Essai sur l'histoire de la géographie*, p. 226.

grès du développement; et le mérite de chacun d'eux se mesure à la somme de progrès qui doit lui être attribuée. Or, que nos Français aient rendu les plus grands services à la géographie, l'histoire est là pour l'attester.

Mais l'homme qui, entre tous les autres, a conquis les honneurs de la postérité, celui qui a poussé la gloire géographique de la France aussi loin qu'elle peut aller, c'est sans contredit d'Anville. Un voyageur célèbre a dit de ce savant : « que la nature l'avait doué d'une sagacité, l'on peut dire d'un instinct particulier pour tout ce qui était du domaine de la géographie, et qu'il a été, sans comparaison, de tous les géographes, celui qui a le mieux compris le globe[1]. » En effet, cet homme incomparable, par l'étendue de ses études, la variété de ses travaux, la richesse de son érudition, la justesse de ses conjectures, la finesse de son tact scientifique, a plus fait pour l'avancement de la géographie en général que tous ceux qui l'ont précédé.

D'Anville avait tellement répandu autour de lui le goût de la géographie, que tous les hommes de talent qui la cultivèrent, à cette époque, semblent faire une auréole autour de son nom. Citons comme appartenant à son école, l'ingénieur hydrographe Bonne, pour l'atlas de l'*Encyclopédie méthodique;* Barbié du Bocage, pour celui du *Voyage d'Anacharsis;* Gosselin, pour sa *Géographie analysée des Grecs*, et ses *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens;* Walkenaer, pour sa *Géographie ancienne et comparée de la Gaule* et ses remarquables travaux sur l'Afrique; Dureau de la Malle, pour sa *Géographie physique de la mer Noire, de l'Afrique et de la Méditerranée;*

[1] M. de Choiseul, *Voyage pittoresque de la Grèce*, t. II, p. 9.

Jomard, pour ses *Monuments de la Géographie*. Ces savants ont vécu plus ou moins dans notre siècle, et quelques-uns de ceux qui vivent encore ont pu leur donner la main. Malte-Brun, dont le grand ouvrage est toujours estimé des hommes instruits, appartient tout entier à la première partie de cette époque.

Nous ne comparerons point les cinquante années qui viennent de s'écouler à la période où brilla d'Anville ; nous craindrions d'échouer dans la comparaison. Cependant, comme la critique a noté ces années plus sévèrement que les autres, nous ferons observer qu'elles n'ont point été aussi stériles qu'on voudrait le dire, puisqu'elles renferment l'époque où fut établie la Société géographique de Paris. Or, cette corporation a exécuté des travaux et fourni des hommes qui l'ont honorée et l'honorent encore aux yeux de l'Europe savante. Et actuellement, pour répondre d'une manière péremptoire au reproche qu'on nous adresse, il suffirait de mentionner les noms de ceux qui composent cette compagnie et de montrer le bulletin qui témoigne, chaque mois, de l'activité de ses études.

En somme, quelle que soit la renommée géographique des étrangers, nous avons assez de gloire acquise pour ne pas craindre le parallèle avec eux. Car enfin, pas plus chez nos voisins qu'en France, tout le monde n'est géographe. Il n'y a pas d'exemple d'une nation cultivant en masse une science quelconque. Un pays n'est remarquable, dans telle ou telle science, qu'en vertu du mérite des maîtres qui la font progresser ; il ne saurait l'être en raison du nombre de ceux qui en possèdent tant bien que mal la théorie. Ici, qu'on nous permette de développer notre pensée.

Il y a des intelligences d'élite, des esprits heureusement

doués qui, sans aspirer à devenir des maîtres, s'emparent par goût d'une science, l'étudient avec persévérance et finissent par se l'assimiler. Si l'activité de tels esprits s'est tournée du côté de la géographie, on peut dire d'eux que ce sont des géographes. Mais combien les pays les plus réputés par leur science en géographie pourraient-ils fournir de ces spécialités? Ne nous payons pas de mots. Ne prodiguons pas le nom de géographe à cette foule de lettrés vulgaires, jeunes ou vieux, qui ont retenu, de leurs classes, les grandes délimitations de la terre, qui ne confondent point les Alpes avec les Pyrénées, l'Oural avec l'Hymalaya, et savent distinguer le cap Horn du cap de Bonne-Espérance.

La géographie renferme plusieurs parties diverses qui en constituent la science générale et auxquelles il faut être initié, dans une certaine mesure, pour justifier la dénomination de géographe. Ne parlons pas, si l'on veut, de la géographie ancienne et de la géographie historique, parties qui exigent une érudition trop spéciale pour entrer dans le bagage scientifique des lettrés ordinaires. Il reste encore la géographie mathématique, la géographie physique, la géographie politique, la topographie, l'ethnologie. Eh bien! nous le demandons : existe-t-il, chez nos voisins, nous ne disons pas dans les professions moyennes, mais dans les professions élevées de la société, existe-t-il beaucoup de lettrés qui aient, sur une seule de ces parties, un ensemble de connaissances qu'on puisse appeler distinguées? Pour nous, nous n'hésitons pas à en douter et à reléguer dans le pays des fables les heureuses nations où tout le monde sait la géographie.

Il est aisé de prévoir ce qu'on peut objecter : oui, dira-t-on, ce n'est pas le fond de la science géographique qui

manque en France, c'est la vulgarisation de cette science. Le trésor de vos connaissances cosmographiques est à coup sûr aussi riche que celui de vos voisins, mais, tandis que chez eux, ce trésor est répandu parmi le peuple avec une sage et discrète intelligence, le vôtre lui reste fermé et ne s'ouvre qu'aux esprits privilégiés. A coup sûr, chez vos voisins, tout le monde ne devient pas géographe, mais tous peuvent avec facilité obtenir les notions géographiques qui répondent aux besoins de leurs professions. Chez vous, au contraire, éléments, méthode, encouragement, tout fait défaut.

A ce point de vue, nous commençons à comprendre la critique de nos adversaires. En effet, si l'on s'adresse aux érudits, l'on trouve chez eux les grandes notions de la géographie; les autres y sont à peu près étrangers. Autrefois, non-seulement la géographie, mais toutes les sciences subissaient partout cette loi d'exception. Personne ne songeait à voir là une anomalie, et le monde n'en allait pas moins bien. Si nous ne craignions de paraître paradoxal aux regards d'un siècle enivré de progrès, nous dirions que cet ordre de chose était plus normal. Il nous semble que cette concentration de la science, dans la sphère des esprits d'élite, prête à celle-ci je ne sais quel charme mystérieux qui en rehausse la dignité. Comme les choses sacrées, la science veut être vue de loin; elle gagne à habiter les sommets de l'Olympe, en la compagnie des dieux. Elle perd de son prestige, son auréole pâlit, lorsqu'elle entre en contact avec le commun des mortels. On dirait que la pureté virginale de ses formes est profanée par les regards indiscrets de la foule, que la sublimité de sa langue se rabaisse en passant par des bouches vulgaires.

Mais, il se produit parfois, dans le cours de l'humanité, des révolutions qui changent la condition des plus grandes choses. La science éprouve toujours le contre-coup des révolutions. Quelquefois elle y a succombé ; aujourd'hui, c'est son prestige qu'elle y perd. On lui demande de descendre de son trône et de se populariser. On veut, non plus qu'elle règne, mais qu'elle soit simplement utile, non plus qu'elle soit la gloire de quelques-uns, mais qu'elle devienne le domaine de tous. Or, prétendre se soustraire à cet ordre de chose, c'est s'exposer à de graves inconvénients. Nous l'avons expérimenté à notre préjudice dans la dernière guerre, quand nous avons vu les soldats allemands opérer dans nos provinces, comme s'ils eussent été sur leur propre territoire, tandis que nos Français semblaient de vrais étrangers dans leur pays. Est-ce à dire pourtant que l'armée allemande fût une armée de géographes ? Non certes ! Mais sa supériorité, sur ce point, tenait à ce que la partie pratique de la science géographique avait été vulgarisée en Allemagne, tandis qu'en France nous étions encore attachés au vieux système.

A ce propos, on se demande comment il s'est fait qu'au milieu du mouvement général de vulgarisation qui s'opérait à l'endroit de la géographie, la France qui devait ressentir les mêmes besoins stratégiques et commerciaux que ses voisins, se soit jusque-là tenue immobile. On pourrait donner de ce fait plus d'une raison. La principale c'est que jusqu'à présent les moyens de vulgarisation nous ont manqué. Tandis que hors de France se multipliaient les sociétés géographiques, nous ne possédions chez nous qu'une seule corporation analogue, celle de Paris. Pour un pays comme la France, une société de géographie unique, dont le but était

de maintenir le développement de la science dans une sphère élevée, quelle que fût la réputation de ses membres, ne pouvait suffire à répandre au loin le goût et l'enseignement de la géographie.

Cette considération frappa des hommes de cœur qui, au lendemain de nos malheurs, cherchaient les moyens humains de relever la patrie. Or, voici comment la pensée leur vint de recourir à l'institution d'une société géographique à Lyon.

Au mois de novembre 1872, une commission fut nommée par la Société nationale d'éducation de Lyon, dans le but d'étudier l'opportunité d'une exposition géographique dans cette ville. Tout en examinant la question qui leur était soumise, les membres de cette commission se demandèrent si, au lieu d'organiser une exposition dont l'effet ne pouvait qu'être éphémère, il ne serait pas plus utile de viser à la propagation même de la science, en fondant une société qui, rapprochant les esprits studieux, recueillant, sur un même point, des cartes, des livres, les renseignements épars et éloignés, donnerait aux études géographiques, avec les éléments nécessaires, une impulsion durable. Puis, ils se demandèrent si Lyon, qui était de fait la capitale de la France méridionale, si Lyon, qui touchait par son commerce aux points les plus importants du globe, si Lyon, qui était le centre de cette association pour la propagation de la foi qui enlace le monde, ne pourrait pas devenir le siége de cette société.

De ces réflexions, faites en commun, sortit le projet de fonder à Lyon une Société de géographie. Rejetant à l'arrière-plan l'idée première d'une exposition, la Société nationale d'éducation approuva l'idée conçue par la Commis-

sion, et quelques hommes d'initiative se mirent en devoir de provoquer une réunion volontaire où serait discutée la convenance d'une association lyonnaise, ayant pour but de favoriser l'étude de la géographie parmi les classes moyennes.

En conséquense, le 23 janvier 1873, trente-cinq à quarante personnes se rassemblèrent, sur l'invitation qui en avait été faite, dans la salle de l'Union syndicale des marchands de soie, rue de l'Arbre-Sec. La séance s'ouvrit sous la présidence de M. L. Desgrand, honorable négociant de Lyon et membre de la Société géographique de Paris. A côté de M. L. Desgrand siégeaient M. Goybet, directeur de l'École La Martinière et M. Pictet, président de la Société d'instruction primaire du département du Rhône. Les noms de ces messieurs figuraient au bas de la lettre d'invitation, à eux devait naturellement revenir l'honneur de former le premier comité d'initiative.

Prenant la parole, M. le président raconta en quelques mots écrits, comment, partant de l'idée de produire une exposition géographique, la Société d'éducation en était arrivée au projet de fonder à Lyon une Société de géographie. Les motifs qu'il exposa n'étaient autres que ceux de la première commission. Ils étaient simples, et chacun les avait déjà dans l'esprit. Aussi, le projet, de même qu'il avait entraîné l'assentiment de la Société d'éducation, rencontra-t-il, dans cette réunion volontaire, une approbation unanime ; et s'il y eut une discussion, ce fut à l'égard des moyens pratiques de le réaliser. Tous les assistants votèrent donc, en principe, la convenance d'une Société de géographie dont le siége serait à Lyon. Puis, séance tenante, on nomma, pour élaborer un projet de statuts et réunir

des adhésions, un comité provisoire composé de vingt membres.

Entrant immédiatement en fonction, ces vingt membres se réunirent et nommèrent entre eux, pour simplifier leur mode d'action, un bureau composé de huit membres, savoir : MM. Oscar Galline, président de la Chambre de commerce de Lyon, L. Desgrand, Goybet, Pictet, Debize, lieutenant-colonel d'état-major, Berlioux, professeur de géographie, l'abbé Christophe, chanoine de la primatiale, et l'abbé Laverrière, directeur du journal *Les Missions catholiques*. La présidence d'honneur fut déférée à M. Oscar Galline; mais la direction active du comité dut rester entre les mains de MM. L. Desgrand et Berlioux, nommés vice-présidents. M. le lieutenant-colonel Debize accepta les fonctions de trésorier, M. l'abbé Christophe, celle de secrétaire.

Cette Commission se mit activement à l'œuvre. Dans une suite de laborieuses séances, elle consulta les constitutions des principales sociétés géographiques existantes, les comparant les unes aux autres ; puis, empruntant à l'organisation de ces puissantes corporations ce qui lui semblait convenir au rôle plus modeste d'une association provinciale, elle rédigea la série des articles destinés à régler l'existence et les travaux de la future Société.

Les choses furent menées assez rapidement pour que, moins de deux mois après la formation du Bureau, le Comité provisoire ait pu se croire en mesure de mettre son œuvre au jour et d'en essayer la fortune dans un appel au public. Toutefois, cet appel, fixé d'abord au mois d'avril 1873, dut être ajourné à la fin de l'automne. En fait, ce projet, à peine éclos, n'était point assez mûr, pour paraître sitôt dans le monde. Il lui manquait, avec le travail de la publicité,

cette considération que l'assentiment des princes de la science est seul en droit d'imprimer à une idée, consécration sans laquelle toute idée languit dans une sphère obscure et limitée.

Pendant les six mois qui durent s'écouler jusqu'à l'époque arrêtée pour l'appel au public, le projet fut, à diverses reprises, annoncé dans les journaux. Puis, la Providence voulut que, dans le cours de cet intervalle, la consécration dont le projet avait besoin et qu'il ne pouvait espérer d'obtenir qu'à la longue, il la rencontrât d'un seul coup et d'une manière aussi complète que solennelle dans le Congrès scientifique qui s'assembla à Lyon, vers les derniers jours du mois d'août 1873.

Représenté par son Bureau, le Comité provisoire parut au Congrès, au milieu d'une séance de la section de géographie, présidée par M. l'abbé Durand, membre de la Société de Paris. Là, M. L. Desgrand, prenant la parole, dit que le Comité, chargé de l'organisation d'une société géographique à Lyon, venait soumettre à la haute appréciation du Congrès les motifs qui justifiaient ce projet. Puis, après les avoir exposés dans un discours écrit, il demanda que le Congrès voulût bien émettre un vœu favorable.

La section, par l'organe de M. l'abbé Durand, manifesta immédiatement la faveur avec laquelle elle accueillait le projet, en exprimant le désir que la réalisation ne s'en fît pas attendre, et, le lendemain, le Congrès, dans une séance générale, répéta ce désir.

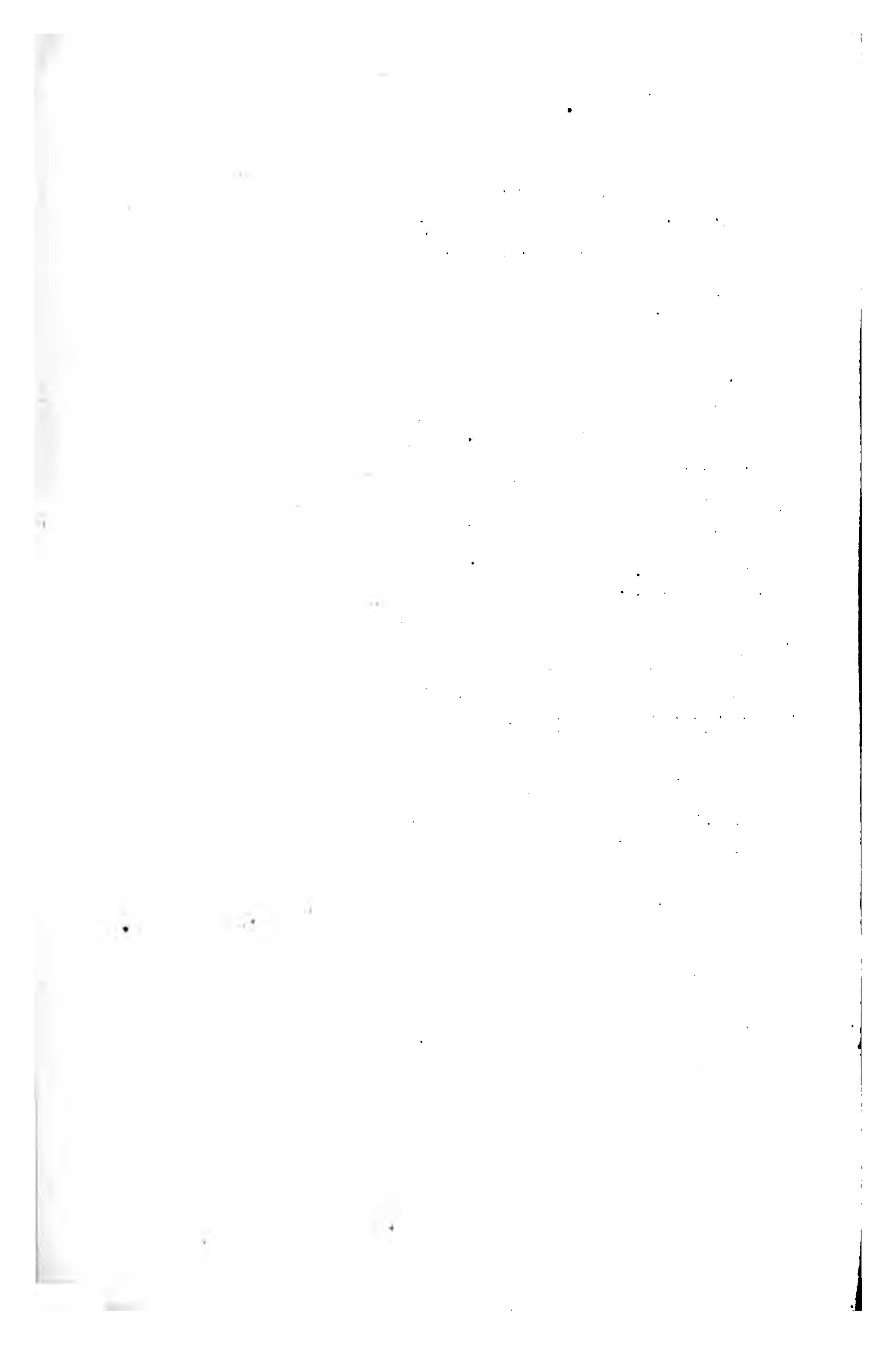
Depuis ce jour, à Londres, à Paris, dans le sein des sociétés de ces grandes capitales, le projet lyonnais ne cessa de provoquer les plus chaleureuses sympathies. La Société de Paris notamment témoigna sa bienveillance en offrant

gratuitement à notre comité d'organisation, cinquante exemplaires de son bulletin mensuel. C'était là une preuve péremptoire que la nécessité d'une décentralistaion intellectuelle avait été comprise, puisque la grande société parisienne voyait naître dans l'association lyonnaise, non une rivale, mais une sœur dont il lui importait de guider les premiers pas dans le monde et de seconder la fortune.

Il n'y avait plus à hésiter. Aussi, vers la fin de décembre 1873, le Comité provisoire lança-t-il son appel qui fut immédiatement répété par tous les journaux de la ville. Le public, qui l'attendait, y fit écho; et deux mois après, le Comité put, dans une assemblée générale, produire une liste de souscription de deux cent cinquante adhérents. C'était plus qu'il n'en fallait pour rassurer les esprits sur l'avenir du projet. Les statuts furent approuvés, et, à la place du Comité provisoire qui n'avait plus raison d'exister, on nomma un Comité d'action définitif, composé de trente membres. La Société était constituée.

Depuis, le nombre des sociétaires s'est accru d'une soixantaine de souscripteurs nouveaux; des adhésions, soit de l'intérieur, soit de l'étranger, sont venus encourager les efforts du Comité. Un local a été acquis pour la bibliothèque, le travail, les fonctions du secrétariat et la tenue des séances. La Société a donné signe de vie en proposant des prix. Elle publie aujourd'hui le premier résultat de ses travaux. Il ne lui manque plus, pour prospérer, que la continuation de la faveur publique et la protection des grandes administrations. Espérons que ni l'une ni l'autre ne lui feront défaut.

L'abbé CHRISTOPHE.



SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
DE LYON

STATUTS

Adoptés par l'Assemblée générale du 5 mars 1874

TITRE PREMIER

But de la Société

ARTICLE PREMIER. — La Société est instituée afin de concourir aux progrès de la géographie.

ART. 2. — La Société se propose de réunir des ressources pour fournir des moyens faciles et économiques d'étude à ses membres, aux habitants de Lyon et à ceux des villes environnantes.

ART. 3. — Elle s'efforcera de développer, d'une manière plus complète l'enseignement de la géographie, à l'effet d'en appliquer les résultats à toutes les branches de l'activité sociale, religieuse, commerciale, industrielle et militaire. Elle établira une correspondance avec les autres sociétés de géographie, avec les voyageurs et les géographes, qu'elle pourra nommer membres correspondants. Elle publiera des relations inédites, ainsi que des ouvrages, et fera graver des cartes.

ART. 4. — La Société communiquera tous ces travaux à ses associés dans la limite de ses ressources.

TITRE II

Composition de la Société

ART. 5. — La Société est composée de l'ensemble des souscripteurs de Lyon ou du dehors, qui, par le fait de leur souscription, auront adhéré aux statuts de la Société.

Art. 6. — Ceux d'entre eux qui auront souscrit, avant que la Société ne soit déclarée constituée, jouiront du titre de fondateurs.

Art. 7. — Toute demande d'inscription sera admise sur le simple avis du Bureau de la Société et au scrutin secret.

Art. 8. — La souscription annuelle est fixée à 20 fr.

Art. 9. — Le souscripteur qui voudra se retirer de la Société devra prévenir avant le 1er janvier.

Art. 10. — Les souscripteurs qui désireraient se libérer, une fois pour toutes de leurs annuités, en auront la faculté en versant une somme de 300 fr. au minimum. Ils recevront, dans ce cas, le titre de membres donateurs.

Art. 11. — La Société tiendra ses séances à Lyon; elle se réunira, une fois par an au moins, en assemblée générale.

Art. 12. — Le but de cette réunion sera de rendre compte de l'état moral et financier de la Société, du progrès des travaux, de discuter les propositions émanant de l'initiative des sociétaires, et enfin, de de procéder aux élections des membres formant le Comité d'action.

Art. 13. — En cas de convenance, les sociétaires pourront aussi être convoqués en assemblée générale extraordinaire.

Art. 14. — Sur la demande de quinze membres du Comité ou de trente sociétaires, le Bureau devra convoquer, dans le délai d'un mois, une assemblée générale des sociétaires. Il fera, dans ce cas, connaître, huit jours au moins à l'avance, les propositions motivant cette réunion spéciale.

Art. 15. — La Société pourra aussi convoquer une séance annuelle publique; sont but principal dans cette séance serait d'exposer les travaux de l'année et de distribuer les prix, médailles et autres récompenses dont la Société aurait voté la création.

TITRE III

Comité d'action

Art. 16. — Le Comité d'action est nommé par les sociétaires, réunis en assemblée générale.

Art. 17. — Le Comité est chargé des intérêts généraux et spéciaux de la Société dont il est le représentant.

Art. 18. — Il agit au moyen d'un bureau pris dans son sein et nommé par lui-même.

Ce bureau est composé de neuf membres : un président, deux vice-

présidents, un trésorier, un secrétaire, un bibliothécaire-archiviste, trois assesseurs.

Art. 19. — Le nombre des membres du Comité est provisoirement fixé à vingt-quatre. Il pourra être augmenté suivant les besoins ultérieurs du service.

Art. 20. — Les membres du Comité sont nommés pour quatre ans; ils seront renouvelés, par quart d'année en année par la voie du sort. Les membres sortant ne pourront être réélus qu'après un an d'intervalle.

Art. 21. — Dans les séances du Comité, toute délibération sera valable, pourvu que cinq membres du Bureau y prennent part, quel que soit le nombre des autres membres.

Art. 22. — Le Comité pourra se subdiviser en autant de sections qu'il sera reconnu nécessaire. Toutefois, il n'y en aura pas moins de quatre, savoir :

Section des études scientifiques ;

Section de l'enseignement :

Section des renseignements commerciaux ;

Section de publication.

Art. 23. — Les sections nommeront elles-mêmes leur président et leur secrétaire.

Art. 24. — Le Comité d'action tient au moins une séance par mois en dehors du temps des vacances.

Art. 25. — Tous les sociétaires ont le droit d'assister à ces réunions, ils y ont voix consultative. Le but de ces séances est d'entendre les rapports des sections. Des lectures peuvent y être faites par les membres de la Société, sous la réserve toutefois d'une communication préalable au Bureau.

TITRE IV

Dispositions générales

Art. 26. — Aucune modification ne pourra être introduite aux présents statuts, si la décision n'en est pas prise en assemblée générale. Dans ce cas, la délibération devra constater la présence ou la représentation du quart au moins des souscripteurs.

Art. 27. — En cas d'insuffisance dans une première assemblée, le Bureau en convoquerait une seconde dans le délai d'un mois ; la décision pourrait alors être prise à la majorité des membres présents.

LISTE

DES MEMBRES

DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LYON

MEMBRES DU BUREAU

— 1874 —

PRÉSIDENT . . MM.	LOUIS DESGRAND, négociant.
VICE-PRÉSIDENTS. .	BERLIOUX, membre de la Société de géographie de Paris, professeur au Lycée.
	DEBIZE, O. ✻, lieutenant-colonel d'état-major.
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.	CHRISTOPHE, chanoine de la Primatiale.
TRÉSORIER	J. B. PICTET, O. A., vice-président de la Société d'instruction primaire.
BIBLIOTHÉCAIRE. . .	MORAND, bibliothécaire à la Chambre de Commerce.
ASSESSEURS . . .	Dr LORTET, ✻, professeur à la Faculté des sciences.
	GOYBET, O. A., principal de l'École La Martinière.
	LAVERRIÈRE (l'abbé), directeur du journal *Les Missions catholiques*.
AGENT GÉNÉRAL. . .	BRUN (ANTOINE), O. A.

COMITÉ D'ACTION

— 1874 —

MM.	BERLIOUX, professeur au Lycée, rue Monsieur, 14. .	*Sciences.*
	CHANTRE, cours Morand, 37.	*Sciences.*
	CHRISTOPHE, chanoine, rue Tramassac, 10. . . .	*Publicité.*
	CLUGNET (LÉON), place Morand, 7.	*Commerce.*
	DEBIZE, lieutenant-colonel, quai de la Charité, 42. . .	*Sciences.*
	DESJARDINS, architecte, quai Tilsitt, 10.	

MM. DESGRAND (LOUIS), négociant, membre de la Société de géographie de Paris, rue Lafond, 24. . . . . *Commerce.*
DESGRANGES, docteur-médecin, place de Lyon, 55.
FAIVRE, doyen de la Faculté des sciences, palais Saint-Pierre.
GANEVAL, professeur à l'École de Commerce, rue Vaubecour, 30.
GILLET (F.), teinturier, membre du Conseil de la Société d'instruction primaire, quai de Serin, 10.
GOYBET, O. A., directeur de l'École La Martinière.
GUIMET, manufacturier, place de la Miséricorde, 1.
HEINRICH, doyen de la Faculté des lettres.
HURBIN-LEFEBVRE, professeur à l'École de Commerce.
LAFOND, professeur à la Faculté des sciences.
LAVERRIÈRE (l'abbé), rédacteur des *Missions Catholiques*, rue d'Auvergne, 6.
LORTET, docteur en médecine, professeur à la Faculté des sciences, avenue de Saxe, 69.
MARNAS, teinturier, membre du Conseil d'administration de l'École La Martinière, quai des Brotteaux, 12.
MORAND, bibliothécaire de la Chambre de Commerce.
MOUTIER, directeur de la Cie lyonnaise d'assurances maritimes, rue Lafont.
PARISET, membre de la Chambre de Commerce, rue Royale, 29.
PENOT, docteur ès sciences, directeur de l'École de Commerce.
PERRIN (CHARLES), ancien professeur au Lycée, rue Vaubecour, 13.
PERROUD, professeur au Lycée, rue de la Barre, 5.
PIATON, président de la Commission des hospices.
PICTET, O. A., vice-président de la Société d'instruction primaire, quai Joinville, 18.
SÉVÈNE, membre de la Chambre de Commerce, rue de Lyon, 1.
SCHULZ, manufacturier, rue du Griffon, 8.
VINGTRINIER, imprimeur.

MEMBRES FONDATEURS

MM. ALBERT (J.), négociant, directeur du journal *Le Télégraphe*, quai Saint-Antoine, 1.
ALVIN, docteur en médecine, à Feurs (Loire).
ANDRÉ (JOSEPH), négociant, rue de Lodi, à Marseille.
ARCHEVÊQUE DE LYON (Mgr l').
ARLÈS-DUFOUR, négociant, place Tholozan, 19.
AUDIBERT, membre du Tribunal de Commerce.
AYNARD (ÉDOUARD), membre du Conseil municipal, banquier, rue de Lyon, 19.
AYNARD (THÉODORE), ingénieur en chef, quai Saint-Clair, 4.

MM. BABOIN (AIMÉ), manufacturier, rue Royale, 31.
BALANCHE (HENRI), négociant, rue de l'Hôtel-de-Ville, 48.
BALAŸ (JEAN), rentier, quai Tilsitt, 27.
BARCET (CH.), négociant, cours Morand, 15.
BARNOLA, négociant, rue de Lyon, 10.
BELLON (DAMIEN), manufacturier, rue de Lyon, 19.
BELLON (JOSEPH), manufacturier, avenue de Noailles, 51.
BENOIT (ADOLPHE), négociant, rue Mercière.
BERAUD (MICHEL), négociant, rue du Griffon, 8.
BERGA (RENÉ), rue de Castries, 10.
BERLIOUX, docteur ès lettres, professeur au Lycée, rue Monsieur, 14.
BESSON (FLEURY), courtier pour la soie.
BIDON (J. M.), rue Saint-Polycarpe, 12.
BINET-DES-ROYS, docteur en médecine, chemin des Grandes-Terres, 35.
BIZOT (JULES), agent de change.
BLACHE, négociant, place Tholozan, 27.
BLANC, docteur en médecine, rue de Lyon, 68.
BLANC-LONGIN, avocat, rue du Plat.
BLANCHON (J.), rentier, rue Vaubecour, 12.
BOIN, maison THIBAUDIER et BOIN, négociant.
BON, percepteur, rue du Plat.
BONJOUR, greffier en chef de la Cour d'appel.
BONNEFOY (MARIUS), rue de Penthièvre, 20.
BOUDET, rue Saint-Marcel, 10.
BOURBAKI, général de division, gouverneur militaire de Lyon.
BOURDIN, chef d'institution, Petite-Rue-des-Feuillants, 4.
BOURRAT, chef de comptabilité, chez M. Gillet.
BOURRIT, agent de change, rue de Lyon, 10.
BOUSSUGE, avocat, rue d'Auvergne, 4.
BOUTEILLE, agent-voyer-chef, cours Morand, 20.
BOUTHÉON, négociant, rue Bât-d'Argent, 8.
BRAEMER, négociant, rue Saint-Pierre, 41.
BROCARD, rue de Crillon, 56.
BROSSET-HECKEL, négociant, place Tholozan, 18.
BRUN, O. A., inspecteur honoraire, etc.
BUHET, notaire, à Saint-Étienne.

CADOT frères, négociants, place de Lyon, 51.
CAFFAREL, chef d'escadron d'état-major.
CAMBEFORT (G.), négociant, rue de Lyon, 4.
CAMBEFORT (J.), administrateur des hospices, place Saint-Clair, 5.
CASATI (ISAAC), négociant, juge au Tribunal de Commerce, rue de Lyon, 8.
CATHABARD, libraire, quai de l'Hôpital, 55.
CERCELET, colonel du 38e de ligne.
CHABRIÈRE (AUG.), place Morand, 12.

MM. CHABRIÈRE (MAURICE), administrateur des hospices, place Morand, 12.
CHAMBRE DE COMMERCE de Châlon-sur-Saône.
CHAMBRE DE COMMERCE de Montpellier.
CHAMBRE DE COMMERCE de Tarare.
CHAMBRE DE COMMERCE de Vienne.
CHAMBRE SYNDICALE de la Fabrique lyonnaise.
CHANEL, conducteur des ponts et chaussées, avenue du Parc, 8.
CHANET, négociant, place Saint-Clair, 12.
CHANTRE, attaché au Muséum, cours Morand, 37.
CHAPPET, docteur-médecin des hôpitaux, place de la Miséricorde, 8.
CHARMETTANT (C.), quai de l'Hôpital, 12.
CHARTRON père et fils et MONNIER, négociants, rue de l'Arbre-Sec, 10.
CHARVET aîné, horloger de la Ville, rue de l'Hôtel-de-Ville, 48.
CHASSAGNY, docteur en médecine, place de la Miséricorde, 8.
CHASTAING (JEAN), négociant, rue Lafont, 24.
CHRISTOPHE, chanoine, rue Tramassac, 10.
CLAVEL (F.), rue Thomassin, 34.
CLUGNET (LÉON), licencié ès lettres, place Morand, 9.
COINT-BAVAROT, vice président de la Société industrielle, rue des Capucins, 22.
COLCOMBET frères, négociants, rue de la République, à Saint-Étienne.
COLIN, négociant, Grande-Rue-des-Feuillants, 1.
COMPTOIR D'ESCOMPTE de Paris, rue Neuve.
COPMARTIN, général de brigade.
COTE (MARIUS), banquier, quai de la Charité, 2.
COTE et DUCOTÉ, négociants, Grande-Rue-des-Feuillants, 6.
COTTIN (CYRILLE), négociant, place Saint-Clair, 1.
COUMERT et JAILLARD, manufacturiers, rue de Lyon.
COUPAT (l'abbé), chanoine honoraire, supérieur du séminaire de Saint-Jean.
COUTURIER, manufacturier, rue des Remparts-d'Ainay, 4.
CROZET, chanoine de la Primatiale, avenue du Doyenné, 3.
CRUIZIAT (P.), rue Bugeaud, 19.
CUCHET père et fils, négociant, à Aubenas (Ardèche).
CUCHET (G.), négociants, président de la Chambre de Commerce, à Aubenas (Ardèche).

DAUVERGNE, inspecteur de la Société d'instruction primaire, place Perrache, 3.
DEBIZE, lieutenant-colonel d'état-major.
DE JACOMEL, à Communay, par Saint-Symphorien-d'Ozon.
DELEBÈQUE, général, commandant la 50e brigade.
DE LIPENS, maison ROYBET ET NAQUIN, Petite-Rue-des-Feuillants, 9.
DE MICHEAUX (F.) et Cie, négociants, rue Pizay, 16.

MM. DE MONTGOLFIER (LAURENT), manufacturier, vice-président de la Chambre de Commerce, à Vidalon-lès-Annonay (Ardèche).
DE MORANCY, chef de bataillon au 27e de ligne.
DE MORTEMART (marquis de), député du Rhône.
DEMOURS (LOUIS), avoué, quai des Brotteaux, 29.
DEMOUSTIER, agent de change, rue Gentil, 9.
DE PRANDIÈRE, ancien maire du deuxième arrondissement, rue Boissac, 7.
DERIAZ (AUGUSTE), banquier, quai de Retz, 10.
DE SAINT-VICTOR, député du Rhône.
DESGEORGES (ALPHONSE), négociant, membre de la Chambre de Commerce, rue Puits-Gaillot.
DESGRAND, père et fils, négociants, rue Pizay, 24.
DESGRAND (LOUIS), négociant, vice-président de la Société d'instruction primaire, rue Lafont, 24.
DESGRAND (VINCENT), négociant, rue Lafont, 24.
DESGRANGES, professeur à l'École de médecine, place de Lyon, 55.
DESJARDINS, ancien architecte de la ville de Lyon, quai Tilsitt, 25.
DE VAUXONNE, rentier, rue des Deux-Maisons, 4.
DEVIENNE, chanoine de la Métropole, rue des Deux-Cousins, 1.
DEVILLERS, receveur de la douane, rue Dugas-Montbel, 6.
DORVILLE, directeur des Domaines, à Saint-Étienne.
DUBU, manufacturier, maison MARTIN et Cie, à Tarare.
DUC (MARIUS), négociant, membre de la Chambre de Commerce, rue de Lyon, 44.
DUCARRE, député du Rhône.
DUCHAVANNY et Cie, manufacturiers, quai de Retz, 10.
DUCROS, préfet du Rhône.
DUCRUET, notaire, quai de l'Archevêché, 25.
DUCURTYL, conseiller à la Cour d'appel, président de la Société d'éducation.
DUGAS (PROSPER), négociant, port Saint-Clair.
DUMORTIER, membre de l'Académie de Lyon, avenue de Saxe, 97.
DUMOULIN, quai de Bondy, 2.
DUPLAT, directeur du *Moniteur des Soies*, 14, rue de la Bourse.
DUPLAY-BALAY, négociant, rue Puits-Gaillot, 27.
DURAND, négociant, rue Terraille, 18.
DURINGE, rentier, place Bellecour, 17.
DUVAL, manufacturier, rue Puits-Gaillot, 3.
DUVIARD, docteur en médecine, rue des Gloriettes, 11.

ÉMERY, manufacturier, rue Bât-d'Argent, 18.
ÉPITALON frères, manufacturiers, rue de la Bourse, à Saint-Étienne.
ÉVESQUE et Cie, négociants, rue Puits-Gaillot, 31.
FAIVRE, doyen de la Faculté des sciences.

MM. FALSAN, géologue, à Collonges.
FARGÈRE, BUCHARD et Cie, négociants, place Croix-Pâquet, 5.
FAURAX (PAUL), négociant, avenue de Noailles, 5.
FAURE, général, chef d'état-major général.
FAURE-BELON, président de le Chambre de Commerce de Saint-Étienne.
FAVRE (ÉTIENNE), docteur en médecine, rue de Bourbon, 43.
FAYE, manufacturier, place Tholozan, 21.
FINET (LOUIS), négociant, quai Saint-Vincent, 47.
FLACHY, chanoine honoraire, aumônier en chef de l'Hôtel-Dieu.
FLICOTEAUX, négociant, place Bellecour, 21.
FONTERET, docteur en médecine, rue des Célestins, 2.
FOREST, négociant, rue Mi-Carême, 4, à Saint-Étienne.
FOREST (J.), négociant, rue des Augustins, 11.
FORRER, négociant, maison FORRER et VERGNIER, rue du Théâtre, 1.
FRAISSE-BROSSARD fils jeune, manufacturier, rue de la Paix, à Saint-Étienne.

GALLINE (OSCAR), président de la Chambre de Commerce, rue de Lyon, 13.
GALLIOT, avoué, quai d'Orléans, 11.
GANEVAL, professeur à l'École de Commerce, rue Vaubecour, 30.
GAUTHIER et Cie, manufacturiers, place Tholozan, 27.
GAY, docteur en médecine, rue d'Algérie, 16.
GAYET, avocat, bâtonnier de l'ordre, rue Gasparin, 8.
GELOT-VERMOREL et Cie, manufacturiers, place Tholozan, 20.
GENEVET, agent de change.
GILLET (F.), teinturier, quai de Serin, 10.
GILLET fils aîné, industriel, quai de Serin 10.
GINDRE, manufacturier, rue Puits-Gaillot, 2.
GIOVANIMELLI, commandant au 11e de ligne.
GIRARDON (HENRI), ancien professeur à l'École des Beaux-Arts, cours Lafayette, 1.
GIRARDOT, chef de division à la Préfecture.
GIRAUD (A.), manufacturier, membre du Conseil des hospices, rue du Griffon, 12.
GIRERD, médecin, rue de l'Hôtel-de-Ville, 3.
GIRERD frères, négociants, rue du Bât-d'Argent, 12.
GIRIAT (H.), place Gerson, 2.
GIRIN, docteur en médecine, rue de Lyon, 21.
GOHIER, rentier, trésorier de la Société d'instruction primaire, rue Gasparin, 8.
GOURD (ADRIEN), membre de la Chambre de Commerce, quai de Retz, 1.
GOURDON (CAMILLE), professeur à l'École La Martinière.
GOUTELLE et ROYÉ-VIAL, négociants, rue Saint-Nizier.
GOUY (PAUL), négociant, à Vals (Ardèche).
GOYBET, directeur de l'École La Martinière.

MM. GRILLET et Cie, manufacturiers, rue de l'Hôtel-de-Ville, 22.
GRIZARD-DELAROUE, arbitre de commerce, rue Puits-Gaillot.
GROS (ALBERT), propriétaire, maire d'Oullins, rue du Plat.
GROS (GUSTAVE), manufacturier, cours Morand, 9.
GUÉRIN (FERDINAND), banquier, rue Puits-Gaillot, 31.
GUERRIER, chef d'escadron d'état-major.
GUIMET, manufacturier, place de la Miséricorde, 1.
GUINET (F.), négociant, rue du Griffon, 13.
GUIRAUD (FRÉDÉRIC), négociant, rue Gentil, 5.
GULLIET (JOSEPH), rue Désirée, 2.
GUYOT (GERMAIN), rue de la Charité, 66.

HEDDE (ISIDORE), rue de Condé, 16.
HEINRICH, doyen de la Faculté des lettres, avenue de Noailles, 29.
HENRY (HECTOR), avenue de l'Archevêché, 2.
HOFFET, ancien chef d'Institution, avenue de Noailles, 61.
HUMBERT, maison HUMBERT et CHAMPAGNE, négociants, Grande-Rue-des-Feuillants, 6.
HURBIN-LEFEBVRE, professeur à l'École de Commerce.
HUTTER (G.), négociant, cours Saint-André, 5, à Saint-Étienne.
HUVEY, négociant, rue de la Bourse, 21, à Saint-Étienne.
HYVRIER, chanoine honoraire, supérieur de l'Institution des Chartreux.

ISAAC (LOUIS), manufacturier, rue Puits-Gaillot, 1.

JACQUET (AUGUSTE), rue Neuve, 23 (Comptoir d'Escompte).
JAME (HIPPOLYTE), secrétaire de la Chambre syndicale des soies.
JANDIN, juge au Tribunal de Commerce, rue Puits-Gaillot.
JOLIBOIS, curé de Trévoux.

KEIME, professeur à l'École de Commerce, rue de la Charité, 4.

LABORÉ, manufacturier, rue Puits-Gaillot, 23.
LACHARD, BESSON et Cie, manufacturiers, rue Puits-Gaillot, 31.
LACROIX (CHARLES), professeur à l'École La Martinière.
LAFOND, professeur à la Faculté des sciences.
LAMY (A.), manufacturier, quai de Retz, 3.
LANÇON, avocat, rue des Marronniers, 5.
LASELVE (V. H.), quai de l'Hôpital, 9.
LAVERRIÈRE (l'abbé), directeur des *Missions catholiques*, rue d'Auvergne, 6.
LAVERRIÈRE (F.), rue Sala, 33.
LETOURNEUR, directeur du Crédit lyonnais.
LEVY (MARC), négociant, rue d'Algérie, 10.
LIÉNARD (J.), rue Bât-d'Argent, 4.

MM. LILIENTHAL, négociant, membre de la Chambre de Commerce, rue du Garet, 3.
LORTET (Dr), directeur du Muséum, avenue de Saxe, 69.

MAMET, archiviste de la Société des sciences industrielles.
MARÉCHAL (J. M.), négociant, membre de la Chambre syndicale des entrepreneurs, rue Saint-Pierre, 23.
MARMORAT, négociant, rue Lafont.
MARNAS (J. A.), teinturier, quai des Brotteaux, 12.
MARTIN (ALBERT), négociant, rue Puits-Gaillot, 7.
MARTIN (G. S.), professeur à l'École La Martinière.
MASSON, capitaine d'état-major.
MATHEVON (OCTAVE), avocat, président de la Société d'instruction primaire.
MATHEVON et BOUVARD, manufacturiers, place Tholozan, 26.
MATHEY, instituteur, secrétaire de la Société d'éducation, cours Morand, 7 et 9.
MAUVERNAY, manufacturier, place Tholozan, 21.
MÉHU, pharmacien, à Villefranche (Rhône).
MEYNARD, ancien ingénieur en chef des ponts et chaussées, quai Saint-Clair, 3.
MICHARD (l'abbé), aumônier de l'Hôtel-Dieu.
MICHEL, instituteur, rue de la Loge, 2.
MICHELER, général, commandant la 33e division.
MILLION et SERVIER, manufacturiers, quai Saint-Clair, 12.
MOLLIÈRE (ANTOINE), président de l'Académie de Lyon.
MONTALAND, place Bellecour, 33.
MONTERRAD, ancien membre de la Chambre de Commerce, rue Royale, 29.
MONTET (A.), rue du Griffon, 14.
MORAND, curé de Civrieux.
MORAND, bibliothécaire de la Chambre de commerce.
MORENO, général en retraite, à Toulouse.
MORIN-PONS (veuve), banquier, rue de Lyon, 12.
MOUREAU, commis principal des postes.
MOUTIER, directeur de la Compagnie Lyonnaise d'assurances maritimes, rue Lafont, 16.
M'ROE, négociant, membre de la Chambre de Commerce, rue Puits-Gaillot.
MULSANT, bibliothécaire de la Ville, président de la Société linnéene.
MULTIER, négociant, rue de Lyon, 7.
MERRITT (STUARD), professeur à l'École de Commerce, rue Lanterne, 4.

NEYRAT (l'abbé), maître de chapelle à Saint-Jean.

OBERLIN, libraire, rue de Lyon, 65.
LES OFFICIERS du 126e de ligne.

MM. LES OFFICIERS du 27e de ligne.
OGIER aîné et Cie, manufacturiers, place du Griffon, 7.
OLLAGNIER (l'abbé), professeur à la Faculté de théologie.
OLLIER, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, quai de la Charité, 5.
OSMONT (CHARLES), négociant, rue Puits-Gaillot, 15.

PALUD, libraire, rue de la Bourse, 4.
PARISET, membre de la Chambre de Commerce, rue Royale, 29.
PARMENTIER, colonel du génie.
PAULE (ADRIEN), juge au Tribunal de Commerce.
PENET, REIZER et Cie, négociant, rue de l'Arbre-Sec, 13.
PENOT, docteur ès sciences, directeur de l'école de Commerce.
PÉRICAUD (SAINT-CLAIR), propriétaire à la Mulatière.
PERRAUD (ANTONIN), rue de Lyon, 15.
PERRIN, professeur, docteur ès lettres, Vaubecour, 13.
PERROTIN, chef d'escadron d'état-major.
PERROUD, professeur de géographie au Lycée de Lyon, rue de la Barre, 5.
PIATON, président de l'Administration des hospices, rue Ravez, 9.
PICHON, rue du Plâtre, 1.
PICTET, vice-président de la Société d'instruction primaire, quai Joinville, 18.
PIN fils et CLUGNET, négociants.
PITRAT aîné, imprimeur, rue Gentil, 4.
PLANQUE (l'abbé), supérieur des Missions Africaines, cours de Brosses.
PONCET père et fils, négociants, place Tholozan, 26.
PONCIN, chef d'institution, quai des Brotteaux.
POULOT, chef d'escadron d'état-major.
POUPINEL, Père Mariste, montée Saint-Barthélemy, 4.
POUZIN (ANTOINE), rue de la Platière, 10.
RAILLI, SCHILLIZI, ARGENTI, négociants à Marseille.
REBATEL (HENRI), docteur en médecine, membre correspondant, rue Gasparin, 29.
RENOUX, notaire, rue de l'Hôtel-de-Ville, 37.
REROLLE (L.), étudiant, quai de la Guillotière, 34.
REY (ADRIEN), négociant, rue de Lyon, 17.
RIEDER, professeur d'allemand, École Fénelon.
RITTON, négociant, Grande-Rue-des-Feuillants, 4.
RIVIÈRE, capitaine d'état-major.
RIVOIRE et CARRET, négociants, cours Lafayette, 121.
ROBERT, directeur de la Société Lyonnaise.
ROBIN, banquier, rue de l'Hôtel-de-Ville.
ROLAND (HENRI), directeur de la Société Générale, place de l'Helvétie.
ROLLAND (J.), arbitre de commerce, rue de la Bourse, 53.
ROQUE et Cie, négociants, Petite-Rue-des-Feuillants.

SAINT-OLIVE, administrateur des hospices, place Morand, 9.

MM. SALOMON, ancien négociant, avenue de Noailles, 59.
SAUT (ATHUR), au Crédit Lyonnais.
SCHULTZ (ÉMILE), vice-président du Conseil d'administration de l'École de Commerce.
SEGUIN (PAUL), juge au Tribunal de Commerce, rue des Deux-Maisons, 4.
SEUX et Cie, négociants, rue Pizay, 11.
SEVÈNE, secrétaire de la Chambre de Commerce, rue de Lyon, 1.
SOULIER, docteur en médecine, rue Saint-Dominique, 14.
SOULIER (TH.), place de la Charité, 7.
SORNIN, notaire à Beaujeu.
SIEGFRID (JACQUES), négociant, fondateur des Écoles de Commerce de Mulhouse et du Havre, au Havre.

TABARD (B.), manufacturier, rue Lafond, 18.
TAPISSIER fils et DEBRY, manufacturiers, place Tholozan, 26.
TASSINARI et CHATEL, manufacturiers, place Croix-Paquet, 11.
TESTENOIRE, président du Conseil d'administration de l'École de Commerce, rue du Griffon, 13.
TEXTOR (CHARLES), professeur à l'École La Martinière.
THIBAUDIER (maison THIBAUDIER et BOIN, papetiers).
TIRANT (GILBERT), membre correspondant, administrateur des affaires indigènes de la Cochinchine, rue de Jouffroy, 6.
TISSEUR, architecte.
TIXIER, général, commandant la 25e division.
TONDU (HENRI), propriétaire, château du Roquet, à Trévoux.
TRAPADOUX (L.), manufacturier, rue de l'Hôtel-de-Ville, 3.
TRESCA (LOUIS), négociant, rue Mongolfier, 10.

UNDENSTOCK, négociant, cours du Midi, 28.

VALANTIN, conseiller à la Cour d'appel, rue Saint-Joseph, 60.
VALENTIN-SMITH, ancien président de la Cour d'appel, maire de Trévoux.
VAUTIER (ÉMILE), ingénieur civil, rue Centrale, 46.
VEYRIN (ÉMILE), Crédit lyonnais.
VIDAL (ALEXIS), membre administrateur des hospices, quai Saint-Vincent, 43.
VIGNE (HENRI), négociant, Grande-Rue-Longue, 23.
VINDRY (JOANNÈS), négociant, place de la Miséricorde, 2.
VINGTRINIER, imprimeur, rue Bellecordière, 14.
WOLF (L.), quai Fulchiron, 9.

PRIX PROPOSÉS PAR LA SOCIÉTÉ

POUR 1875

Le Comité d'action de la Société de Géographie de Lyon a l'honneur d'informer le public que, dans sa séance du 23 avril de la présente année 1874, il a voté la mise au concours des trois sujets suivants :

1° Dresser une carte géographique indiquant, au moyen de signes, les localités du globe produisant la soie en cocons, les marchés intérieurs de chaque région, ainsi que les marchés d'importation et d'exportation.

Cette carte devra être accompagnée d'un mémoire renfermant des notes statistiques claires et précises.

La carte et le mémoire seront rendus *franco* au secrétariat de la Société, quai de Retz, 25, avant le 31 mars 1875.

Une médaille du prix de 500 fr. sera attribuée au travail couronné.

2° Présenter un compte rendu d'une exploration scientifique des Alpes grenobloises, au point de vue stratégique.

Ce mémoire devra être envoyé à la même adresse avant le 31 octobre 1875.

Une médaille du prix de 500 fr. est également promise au meilleur travail.

3° Indiquer les meilleurs moyens de vulgariser les connaissances géographiques.

Cette étude sera envoyée au secrétariat susdit avant le 30 novembre 1874.

Une médaille de 300 fr. est proposée pour prix de ce concours.

Toutes les pièces porteront une épigraphe répétée sous un pli cacheté renfermant le nom et l'adresse de l'auteur. Ce pli ne sera ouvert qu'en cas de prix ou de mention honorable. La Société publiera dans son bulletin les mémoires couronnés. De plus, la Société se réserve, à l'égard du premier sujet, de présenter au prochain congrès géographique à Paris la carte et le mémoire qui auront mérité la préférence.

Le Président du Comité,
L. DESGRAND.

Le Secrétaire général,
CHRISTOPHE.

VOYAGE

DANS

LA RÉGENCE DE TUNIS

PAR

MM. LES DOCTEURS TIRANT ET REBATEL

La Société de géographie de Lyon nous a confié le périlleux honneur d'inaugurer la publication de ses *Bulletins* par le récit d'un voyage entrepris, au printemps de cette année, dans le sud de la régence de Tunis. Disons, en commençant, quelques mots du but proposé et des moyens mis à notre disposition pour y arriver.

D'après les instructions rédigées par M. Cosson, au nom d'une commission de l'Institut de France, pour M. Doumet-Adanson, nous devions continuer l'œuvre botanique de Desfontaine, du suédois Vahl et de M. Kralik, en des lieux non visités, ou bien encore traversés à la hâte ou en saison défavorable.

Dans cette mission d'histoire naturelle, quelques points nous étaient recommandés d'une façon spéciale. La vallée de Talah et le Djebel-Ressas, par exemple.

On connaissait, par la relation de M. Pélissier, ancien agent consulaire de France à Souza, la présence d'arbres à gomme dans un lieu nommé Talha, et le bey actuel, Mohammed-Essadok, avait aperçu lui-même la prétendue forêt aux

arbres séculaires, alors que, bey du camp, il commandait l'expédition militaire périodique du recouvrement des impôts. Aussi le gouvernement tunisien se trouva-t-il disposé à nous donner toutes les facilités désirables. Qu'on ajoute à cela la toute-puissante intervention de M. le vicomte de Vallat, qui, dès son arrivée à Tunis comme plénipotentiaire, donna le signal de la chute du premier ministre Mustapha-Khasnadâr. Le pays, volé et ruiné depuis trente-deux ans par ce fonctionnaire, poussa un cri de joie. Tunis illumina le soir même, toutes les villes donnèrent des fêtes à l'arrivée de la nouvelle, et dans les mosquées on intercala le nom du ministre de France dans la prière de Mahomet comme le nom d'un bienfaiteur public.

Grâce à cette double influence nos préparatifs furent vite terminés. Le général Bakkouch nous choisit lui-même une escorte d'élite et le premier ministre, S. Ex. Khayr-ed-din-Khasnadar nous fait remettre des amras ou bons de réquisition pour tous les points de notre route présumée.

Donc, le mardi 10 mars, M. Doumet-Adanson et nous quittions la légation de France, après une allocution courte mais éloquente de M. de Vallat aux hommes de notre escorte. Il leur faisait savoir que, par ordre du bey et suivant l'usage tunisien, leurs têtes répondaient des nôtres. Nous devons à la vérité de proclamer que jamais escorte ne fut plus dévouée ou plus attentive. Nous ne pûmes échapper, un seul instant, à la vigilante sollicitude de notre chaouch et de ses hommes, et s'ils ne purent montrer de l'héroïsme, faute de circonstances assez graves pour cela, en tous temps et en tous lieux nous les trouvâmes pleins de déférence et de courage. Deux voitures, ou plutôt deux carrosses, attelées chacune de quatre chevaux et conduites par des Maltais, devaient transporter, nous et nos bagages, jusqu'à Sfakes. La réussite n'était pas certaine, car la saison des pluies, véritablement exception-

nelles cette année, finissait à peine et on avait les plus mauvais renseignements sur l'état des chemins.

C'est par la porte Bab-el-Fellah que nous quittâmes Tunis et toute espèce de route. Ce fut une rude épreuve pour nous que ces premières heures de cahots et de secousses inconnues aux voitures civilisées.

Il nous fallut faire le tour d'une plaine basse convertie en marécage, pour gagner, à travers champs et fossés d'irrigations, le pont en pierre bâti sur l'oued Milianah, le plus beau, on peut même le dire, un des rares échantillons sérieux du savoir-faire des ponts et chaussées de la régence.

Après avoir traversé une magnifique forêt d'oliviers, station d'un superbe cyclamen non encore signalé sur la côte barbaresque et appartenant à la flore de la Perse, nous atteignons, après quatre heures de marche ou plutôt de navigation, le bord de la mer et les maisons d'Hammam-Lif, station d'eaux thermales et sulfureuses fort goûtées des Arabes.

Un jeune homme, général de brigade et fils du khasnadar de Souza, nous invita, en excellent français, à goûter aux diverses pâtisseries, sucreries et confitures qui composent un déjeuner arabe de grand luxe. S'il n'avait été en traitement préventif pour des maladies qu'il ne saurait manquer d'avoir plus tard, il nous aurait tenu compagnie. Mais il s'excusa d'une façon fort polie, dans un petit discours d'adieu qui donna à ses administrés une haute idée de ses connaissances en langues étrangères.

C'était la première fois et la dernière que nous devions entendre prononcer un mot de français par un indigène.

Les chevaux et les ressorts des deux voitures eurent des prodiges à accomplir jusqu'à l'oued Touniss, où le galop précipité de notre escorte, courant au secours en arrière, vint nous avertir que nous venions d'échapper à une

catastrophe, compliquée d'un bain. La voiture des bagages avait renversé dans la rivière. Notre drogman Ismaïl, le Maltais, les caisses, le papier à botanique, tout était épars dans l'eau ou sur le bord dans la boue. Point de mal heureusement ; à peine une roue cassée. Aussi Ismaïl, qui devait par la suite tomber si souvent, et de manières si diverses, qu'il n'est guère de chutes dont il n'ait expérimenté les avantages et les désagréments, Ismaïl nous assura que nous pourrions aller attendre au village arabe voisin une roue de rechange.

C'est ainsi que notre première étape nous conduisit à 35 kilomètres de Tunis, à Krombalia, ville de 6 à 700 âmes, appelée Guerumbalia sur la carte de M. Pricot de Sainte-Marie, située au milieu de la presqu'île terminée par le cap Bon, à 11 kilomètres sud de Soliman, chef-lieu de la région, possédant 2,000 habitants environ.

Krombalia était en fête. Le fils du cheick célébrait à cheval le second jour des fiançailles, et les cris d'enthousiasme, ces singuliers *you you* des femmes, perchées sur les toits comme des cigognes, venaient applaudir à chaque instant une nouvelle prouesse d'équitation ou une pose plus gracieuse. Les intermèdes chantés ou dansés du musicien en chef, figurant, par la mimique et la poésie les qualités physiques et morales des jeunes époux, n'excitaient pas moins d'admiration.

Le premier cheik, homme superbe, qui surprit nos yeux encore peu habitués à la noblesse et à la distinction arabe, nous installa dans la boutique du barbier et nous fit servir notre premier couscoussou. Novices encore, nous lui fîmes peu d'honneur, et pourtant comme nous l'aurions savouré quelques jours plus tard!

Au sortir de Krombalia, il nous fallut six heures pour franchir une trentaine de kilomètres, avant d'arriver à Ham-

mamet sur le bord du golfe, grâce aux oueds innombrables et débordés, grâce aussi au sable fin et mouvant couvrant le le sol à quelque distance de la mer.

D'Hammamet (2,000 hab.) nous ne dirons rien ; son commerce, de peu d'importance, est fait en grande partie par les marins italiens et maltais. Du reste, les caravanes, afin d'éviter les sables, laissent la ville à gauche, pour gagner directement Bir-el-Bouïta, le Bir-Loubeit de M. Pricot de Sainte-Marie, et abréger ainsi leur chemin.

Les salicornes et les salsolas forment la végétation principale de cette plaine basse, limitée par la mer, d'un côté, de l'autre, par un vaste lac d'étendue variable. Il devait être singulièrement rétréci au moment où on le figura sur la carte de l'état-major, sous la forme d'une petite lagune de 5 kilomètres de long sur 2 de large, recevant un cours d'eau au sud. Au moment de notre passage, il avait au moins 30 kilomètres de long et son extrémité méridionale dépassait la latitude d'Hergla. M. Kralik avait été aussi étonné que nous de l'absence d'une nappe d'eau aussi étendue sur la carte, d'autant plus que, même aux mois de sécheresse, elle est toujours beaucoup plus considérable qu'on ne l'a figurée. M. Pélissier, qui a résidé longtemps à Sousa, a commencé à lui rendre sur la carte une partie de ses vraies limites. Quoi qu'il en soit, il nous fallut neuf heures pour en sortir ; deux semaines auparavant il nous aurait été impossible de passer. A huit heures et demie, la porte de Sousa regardant la mer s'ouvrait par une faveur tout à fait spéciale pour nous laisser entrer. Un de nos sphahis d'escorte, resté un peu en arrière, la trouvait impitoyablement fermée et ne pût nous rejoindre au dâr-el-bey ou maison du bey, mis à notre disposition.

Sousa est une ville carrée, dont les murs crénelés ont 3 kilomètres de tour. Sa population ne paraît pas dépasser

8,000 habitants, dont un millier de juifs et 5 à 600 Européens, surtout Maltais et Siciliens. Les caravanes de Kérouan la traversent, en apportant les orges, celles du Sud avec les laines, les dattes et les huiles. Un chemin de caravane traverse le désert qui s'étend à l'occident, le long de toute la côte et, passant au nord de la Sebkra-Sidi-el-Hani, conduit à Kérouan. Le commerce maritime se fait avec Tunis, Malte et la Sicile et consiste surtout en grains. Il est du reste moins important que celui de Sfakes.

C'est à 70 kilomètres, au sud de Sousa, que le voyageur étonné rencontre une véritable merveille, sortant tout à fait du cadre des ruines romaines, si fréquentes en Tunisie. L'amphithéâtre de Thysdrus peut soutenir le parallèle avec les antiquités les plus renommées de l'Italie, les colysées de Rome, de Vérone et de Pola. L'effet en est d'autant plus saisissant qu'il s'élève seul, au milieu du désert, comme un témoin vivant de la civilisation du peuple-roi, écrasant de sa masse imposante les taupinières blanches qui servent d'habitations à la population d'El-Djem. A mesure qu'on s'avance au milieu des épaisses haies de cactus, on découvre peu à peu les trois étages d'arcades encadrées de colonnes, et l'entablement formant un quatrième étage en partie ruiné. C'est alors seulement qu'on peut admirer l'harmonie de l'ensemble et la finesse des détails.

Le style se rapproche du corinthien, sans en offrir un type parfait ; mais il reste le même dans tout l'édifice, et l'on n'a pas à regretter ici, comme en face de l'amphithéâtre Flavien et de tant d'autres monuments, le mélange de plusieurs ordres différents se succédant de la base au faîte. Et puis, osons l'avouer : tout ce qui reste ici est bien romain, et c'est avec plaisir que l'on constate l'absence de restaurations grossières, accompagnées de cartouches et d'inscriptions chantant la gloire de l'architecte qui les a commises et du

souverain qui les a autorisées. Aucune de ces interpolations choquantes, qui viennent heurter l'admiration à Rome, ne se rencontre à Thysdrus, bien loin de là. Les habitants ont conspiré avec les siècles la ruine du colosseum.

Quoique l'amphithéâtre d'El-Djem, de même que son rival de Rome, ait servi de forteresse et subi plusieurs siéges pendant l'invasion et les guerres arabes, le commencement de la destruction est tout à fait moderne : au dix-septième siècle il était intact. A cette époque (1695), des tribus soulevées à la voix d'une héroïne de la race berbère, du nom de Kahyna, encore chantée aujourd'hui dans les légendes arabes, s'y enfermèrent comme dans une citadelle. Il fallut faire un siége et une brèche à coups de canons pour les réduire, et le bey fit couper une large ouverture à travers trois arcades démolies à grand'peine pour que les révoltés n'y pussent trouver abri désormais. Depuis, le colosse de Thysdrus a servi tour à tour de carrière de pierres de taille ou de fabrique de salpêtre.

Sur ses soixante-quatre arcades, un tiers environ est renversé du côté du nord : le côté sud a moins souffert et présente un aspect véritablement imposant. C'est de ce côté que les Arabes ont adossé leurs huttes de pierres ou creusé des portes pour habiter les caveaux situés au-dessous de la première galerie. Dans un de ces caveaux représentant le grand café, le grand lieu de réunion d'El-Djem, les habitants viennent boire le kaoua, en fumant du tabac ou du haschisch.

A l'intérieur, la destruction est bien plus avancée. On peut cependant facilement reconnaître les escaliers, les gradins, les loges voûtées destinées, soit à enfermer les bêtes féroces, soit à contenir l'eau des naumachies. Nous n'essayerons point ici une description architectonique du monument, nous nous contenterons d'indiquer comme source de rensei-

gnements spéciaux l'ouvrage de M. Victor Guérin [1] et celui de M. Heinrich von Maltzan [2].

Un mot cependant des dimensions de l'édifice. Le grand axe a 150 mètres et le petit 123. Les dimensions correspondantes à Vérone sont de 154 et 123 mètres. L'arène, exhaussée de tous les débris tombés des étages supérieurs, a 94 mètres de long sur 60 de large. La hauteur de chaque étage est de 10 mètres, la hauteur totale atteint 35 mètres. Des orties ornementales et des graminées, formant pâturage pour les moutons d'El-Djem, poussent à l'aise dans l'intérieur du monument. Les habitants, qui nous servent de guides au travers des ruines, nous montrent une ouverture qui, d'après une tradition remontant à la révolte de Kahyna, communiquerait avec un souterrain de 70 kilomètres de long, allant s'ouvrir sur les bords de la mer, du côté de Sfakes.

Le colysée de Thysdrus reste donc au premier rang par son état de conservation, analogue à celui du colysée de Rome, de beaucoup supérieur à celui de Vérone. La symétrie du style et l'absence de retouche lui créent même une place spéciale à côté de l'amphithéâtre Flavien.

Quelle est l'origine de ce monument colossal? Shaw [3] n'hésite pas à l'attribuer à l'empereur Gordien Ier, qui fut proclamé César à Thysdrus. Cependant la date est au moins douteuse, cet empereur n'ayant porté la pourpre que pendant un mois et demi, temps bien insuffisant pour élever un pareil chef-d'œuvre. Rien dans l'architecture ne conduit à un résultat certain : d'après les plus grandes probabilités,

[1] Victor Guérin, *Voyage archéologique dans la régence de Tunis*. Paris, 1868.

[2] Heinrich von Maltzan, *Reise in den Regentschaften Tunis und Tripoli*. Leipzig, 1870.

[3] Shaw, *Voyage dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant*, trad. de l'anglais. Édit. Lataye, 1743.

la construction a eu lieu dans la première moitié du troisième siècle, sans qu'on puisse rien affirmer.

Les ruines de la ville romaine de Thysdrus, situées dans le voisinage, perdent de leur intérêt quand on vient de quitter le colysée. C'était pourtant autrefois une cité d'une certaine importance, dont le nom se trouve dans tous les anciens géographes, avec des modifications insignifiantes. Pline, qui l'appelle *oppidum Tusdritanum*, la décrit comme une ville de troisième ordre. Au temps d'Antonin, c'était une colonie désignée sous le nom de *Tusdrus* dans l'*Itinéraire*, et sous celui de *Thisdrus* dans les tables de Peutinger. D'après Ptolémée, le nom est Thysdrus; d'après Mirtius, Tisdra. Dans l'histoire ecclésiastique, la ville occupe une place importante: un concile s'y tint en 417. En 383, son évêque, Helpidius, se fait remarquer au concile des maximianistes. En 411, la ville avait deux évêques, Navigius, comme catholique, Honoratus, comme donatiste. En l'année 641, on trouve cité le nom de Venerius comme *episcopus sanctæ ecclesiæ Turdithanæ*.

L'identité d'El-Djem et de l'ancienne Thysdrus est établie d'une manière irréfutable par une inscription trouvée par M. Mattei et déposée par lui à la chapelle Saint-Louis à Carthage.

Quant au village arabe d'El-Djem, comprenant environ 2,000 habitants, il ne présente rien de remarquable. La population est bienveillante pour les étrangers et prend orgueil et plaisir à les conduire à travers les ruines de son monument.

Aussitôt après El-Djem on rentre dans le désert où, à cette époque de l'année, poussent des îlots de halfa et d'une maigre verdure, espaces parcourus par les Souassi entre El-Djem, Kérouan, et les Méthilit, en se rapprochant de Sfakes.

Sfakes, située sur le golfe de Gabès, en face de l'île de Kerkena, est environnée d'une ceinture de jardins bordés de cactus, où l'on retrouve tous les arbres à fruits de l'Europe méridionale.

Quelques palmiers contribuent à lui donner l'aspect et la signification d'une oasis. — Gabès présente une oasis semblable, égarée sur les bords de la Méditerranée, mais possède un plus grand nombre de palmiers.

Sfakes et sa banlieue forment une agglomération de 40,000 habitants. — Dans son enceinte fortifiée, qui coûte 100,000 piastres par an d'entretien, la ville arabe en renferme 12,000, dont 2,000 juifs. — C'est le centre le plus important du sud de la Tunisie et le grand dépôt du Djerid et du Sahara. — On y trouve cinq mosquées et trois zâouyas tout à fait inaccessibles aux Européens, comme du reste toutes celles de la Tunisie. Une qaçba occupe l'angle méridional du côté de la mer. — Deux portes seulement permettent de franchir l'enceinte ; l'une d'elles fait communiquer avec le quartier franc. — Tous les soirs, à sept heures, la fermeture de cette porte vient jeter une barrière infranchissable entre les deux quartiers, et le vendredi, jour sacré des musulmans, elle est également fermée pendant le temps des prières. Les Européens sont au nombre de 700, surtout Maltais et Siciliens. — Les Français y sont au nombre de 9. — Presque toutes les puissances européennes ont des agents consulaires à Sfakes; la république de Saint-Marin elle-même y possède un pavillon.

Le commerce est considérable et se fait surtout avec Malte, l'Italie et Tunis. Il comprend principalement l'exportation des dattes du Sahara tunisien, les meilleures de l'Afrique; les tapis et les burnous du Djerid et de l'île de Djerba, l'essence de rose et l'essence de jasmin de Sfakes, les éponges de Sfakes, de Kerkenah, de Zerzis, de Bibes,

de Benghazy et de la Cyrenaïque, enfin le halfa et le sparte des déserts environnants.

Comme à Gabès, on est frappé du phénomène, singulier dans la Méditerranée, d'une marée s'élevant à 2^m,60 en moyenne, de 3 mètres aux équinoxes.

La rade, qui, par ces alternatives de flux et de reflux, présente l'aspect d'un port de l'Océan, contient toujours plus de deux cents bâtiments de petite taille en général. — Une seule maison française, la maison Colombel, de Paris, emploie plus de quatre cents bateaux de pêche pour la recherche des éponges. — M. Mattei, représentant de cette maison et agent consulaire de France, que nous sommes heureux de compter aujourd'hui parmi les membres correspondants de la Société de géographie de Lyon, M. Mattei est l'homme le plus connu du sud de la Tunisie et celui qui la connaît le mieux. — Ses bonnes relations ininterrompues avec les Beni-Zid et les Ourghemmas, tribus nomades qui tiennent tous les territoires entre Sfakes et Taraboulous, lui ont permis de tout voir et de prendre, dans le Sud, une influence personnelle qu'il a su reporter avec noblesse sur le drapeau français. Né dans le pays, initié à la langue, aux usages, aux associations militaires et religieuses des Arabes, il peut tout savoir, et ses relations au Sahara s'étendent des oasis de Farafrah, où se trouvait dernièrement Gerhard Rohlfs, jusqu'aux oasis de l'Algérie. — Ces jours derniers, un jeune voyageur lyonnais, M. Auguste Chabrières, nous apprenait que le nom de M. Mattei n'était pas inconnu, même au Maroc.

Non content de nous enlever, à la réception du caïd, en nous faisant retrouver dans son intérieur une hospitalité et une gaieté toute française, il voulut nous accompagner lui-même jusqu'à Gafsa, c'est-à-dire dans la partie la plus pénible et la plus dangereuse de notre voyage.

Qu'il nous soit permis de lui exprimer ici notre vive

reconnaissance, seul témoignage que nous puissions lui offrir de notre gratitude.

A Sfakes nous dûmes changer notre façon de voyager ; il fallut forcément recourir aux chevaux et aux chameaux, seul mode de transport praticable dans cette région.

Notre caravane devait nous conduire à Gafsa, par Sidi-Mahedeb et le Bou-Hedma, en revenant par la Majoura, routes également inexplorées. Toute cette étendue de pays est figurée sur la carte de M. Pricot de Sainte-Marie, d'après des renseignements recueillis à distance. Après avoir constaté des lacunes ou des erreurs aux portes de Tunis, nous ne fûmes point trop surpris d'avoir peu à compter sur elle. La distance comprise entre Sfakes et Gafsa peut être évalué à 250 kilomètres et les caravanes traversent ordinairement ce désert en quatre jours. La route de retour, sensiblement de même longeur, n'est pas fréquentée à cause de la rareté des puits et offre la singularité de suivre l'ancienne route romaine de Taparura à Capsal.

Aussitôt après avoir franchi la zone fertile et cultivée qui entoure Sfakes, on traverse ces mêmes plaines désertes, aux aux îlots de verdure, et littéralement criblées de terriers de gerboises, qui constituent, par leur multiplicité, un danger réel pour les montures. La végétation est saharienne et présente ce caractère général de n'offrir, sur des espaces immenses, qu'un petit nombre des mêmes espèces annuelles, peu à peu remplacées par des espèces nouvelles, lesquelles règnent à leur tour.

Une petite journée de marche, au pas monotone et régulier des chameaux, conduit au pauvre village d'El-Mahares, sur le littoral, ou se trouvent quelques bouquets de palmiers et des citernes. Mais il ne faut pas moins de douze heures pour aller d'El-Mahares à la zâouya de Sidi-Mahedeb, située à 12 kilomètres de la mer.

La position géographique de ce point sur la carte de M. Pricot de Sainte-Marie est évidemment erronnée. D'après tous les voyageurs, depuis Shaw jusqu'à M. Duveyrier, et d'après notre propre expérience en des points de distance connue, les chameaux parcourent, d'un pas aussi lent que régulier, environ 5 kilomètres par heure. Aucun arrêt, dans cette plaine sans fin, ne vint altérer cette marche, et il nous fallut douze heures pour arriver à la zâouya, ce qui représente 60 kilomètres au lieu de 35, marqués sur la carte. Une seule remarque rendait le fait convainquant pour nous : les distances, entre Sfakes et El-Mahares et entre El-Mahares et Sidi-Mahedeb, sont sensiblement les mêmes sur la carte ; or, il nous fallut six heures et demie pour franchir la première et douze heures pour la seconde.

A 5 kilomètres de la zâouya et du tombeau de Sidi-Mahedeb, nous apercevons les feux des douars Mahedeba, tribu universellement respectée, franche de tout impôt et qui n'a d'autre obligation que d'offrir l'hospitalité de la nuit aux voyageurs du Sahara. Nous devons dire qu'ils nous reçurent avec la plus grande cordialité et nous offrirent un des leurs, comme guide, pour nous accompagner jusqu'à Gafsa.

Après un jour de repos et d'exploration aux environs, nous quittons Sidi-Mahedeb et bientôt nous apercevons les sommets du Bou-Hedma, de l'autre côté d'une vaste sebkra, omise sur la carte de l'état-major, portée, mais tout à fait au hasard, sur la carte de M. Pélissier, sous le nom de Sebkra-Naïl. Il nous fallut près d'une heure et demie de marche pour traverser cette plaine de sable fin, recouvert d'une couche de sel. Elle s'étendait à perte de vue à l'occident, et les montagnes lointaines produisaient un magnifique effet de mirage, en se réfléchissant à la surface d'un lac limpide.

La Sebkra-Naïl a une vingtaine de kilomètres de long. Elle en a 6 à 7 de large, au point où nous l'avons traversée.

Sa hauteur, calculée par la formule de Laplace, d'après nos observations barométriques, est de 78 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est là que nous avons rencontré pour la première fois un oiseau particulier aux sebkras, qui reproduit assez exactement dans son chant original les notes de la gamme. Les bords présentent la végétation des terrains maritimes et sont parcourus par de nombreux troupeaux de gazelles dorcas. Trois heures après, toujours dans la direction du Bou-Hedma, nous reconnaissions les prèmiers accacias à gomme, les premiers gommiers. Ce n'est point un fait isolé que la présence d'arbres à gomme dans cette région de l'Afrique. Léon l'Africain parlait déjà, il y a trois siècles, de la gomme du désert de Numidie et de Lybie. M. Duveyrier en compte seize massifs entre R'ât et R'dames et vingt-deux entre R'ât et Mouzouk.

Tout l'intérêt de nos recherches, sur ces arbres, résidait dans la récolte des échantillons botaniques dont la détermination est actuellement confiée à M. le docteur Cosson, président de la Société de botanique de France, et si connu par ses immenses travaux sur la flore algérienne[1].

L'intérêt économique nous a paru médiocre, et nous avons pu renseigner le gouvernement tunisien sur ce point.

Les gommiers occupent une vallée, nommée vallée de Talah, longue de plus de 30 kilomètres, entre des montagnes sur lesquelles nous reviendrons. Répandus sur un immense espace, mais ne dépassant guère 150 mètres au-dessus de la mer, ces arbres, si indifférents sur la nature du sol, croissent très-espacés, en raison du besoin d'air et de lumière. Aussi fûmes-nous particulièrement désappointés

[1] M. Cosson a reconnu sur nos échantillons, et plus tard sur des échantillons dus au zèle de M. Mattei, que l'acacia du Talah est l'*acacia Soyal*, espèce différente des acacias de l'Arabie et du Fezzan aussi bien que des espèces communes au Sénégal.

en apercevant la prétendue forêt de M. Pélissier. De loin en loin un acacia isolé, souvent, il est vrai, de belle venue, parfois un bouquet de deux ou trois; bref, en essayant de faire une évaluation impossible, c'est tout au plus si on en peut fixer à 40,000 le chiffre hypothétique. Les tribus nomades s'en servent plutôt comme bois de chauffage que comme arbre à gomme. Les pluies et les animaux détruisent peu à peu les exsudations, et c'est à grand'peine que M. Doumet-Adanson a pu en rapporter quelques échantillons.

Le massif du Bou-Hedma occupe le centre d'une des régions les moins connues de la Tunisie. Entouré de toutes parts de vastes déserts, où viennent errer les tribus nomades des Hammemas à l'occident, des Beni-Zid et de leurs alliés à l'orient, il n'a guère été exploré jusqu'ici. Les chaînons parallèles occupent toute la région comprise entre l'Oued-el-Leben et Gafsa. La vallée de Talah est comprise entre le massif central donnant naissance à un oued qui va se perdre dans les sables de la Sebkha-Naïl, et des chaînons qui, s'élevant peu à peu en mamelons, arrivent, d'une façon très-régulière, au niveau des Ksars Aïaechas. L'aspect singulier de cette ligne ondulée a probablement suggéré à M. Pricot la dénomination de pic des Dentelles parfaitement inconnue des Arabes. Les points culminants doivent arriver à 1,300 mètres. La gorge qui livre passage à l'oued est très-accidentée. Les parois très-escarpées montrent des couches stratifiées bizarrement tourmentées. Plusieurs cavernes peu profondes s'y rencontrent. Le temps nous a manqué pour y pratiquer des fouilles et rechercher les débris préhistoriques si nombreux dans les cavernes européennes. Plus loin, une ascension de trois heures permet d'explorer les galeries romaines, puis, 150 mètres au-dessous, une colline de scories, dernier témoin des usines anciennes. Ces mines contiennent de l'or à coup sûr, et M. Fuchs, ingénieur des

[illegible], qui a visité le Bou-Heïma quelque temps après nous, en compagnie de M. Mattei, a constaté lui-même la présence de ce métal.

La question de la possibilité d'exploitation doit être réservée. Cette gorge était du reste habitée à l'époque romaine, comme le montrent les débris de thermes romains situés à l'entrée. Elle offre une position exceptionnelle pour un établissement balnéaire, car à peu de distance, dans cette vallée recouverte de roseaux gigantesques, nous avons pu reconnaître, dans un espace de 20 à 30 mètres carrés, trois sources différentes, l'une ferrugineuse, la seconde sulfureuse et la troisième saline. De nombreux sangliers habitent ces marais.

La vallée de Talah s'élève peu à peu de 101 mètres vers la gorge, à 129 mètres dans le voisinage de la ruine de Gréouche, et à 186 mètres au pied des montagnes des Aïaechas. Le 27 mars, quittant notre campement des Maheddebas, nous la remontions dans toute sa longueur. En arrivant vers le soir sur les bords d'un oued bordé de lauriers roses, nous apercevons tout à coup des nuages de poussière s'élevant au pied de la montagne, M. Mattei fait arrêter la caravane et le guide Maheddeba court seul en avant. Voici ce qui venait de se passer : les bergers, apercevant au loin une troupe de cavaliers et habitués à craindre comme à subir les razzias des Hammemas, tribu fort guerrière et la plus puissante de la régence, avaient donné l'alarme, et cette poussière était un signal de guerre. Il est rapidement compris, car nous apercevons sur notre droite les éclaireurs des Beni Amran accourus à la course au secours de leurs alliés. En face de nous, la tribu entière des Aïaechas, est rangée en bataille.

Quelques mots d'explications suffisent pour calmer ce tumulte. Les bergers reprennent leur couverture, unique

vêtement enfoui sous le sable au premier signal. Les coureurs Beni-Amran repartent rassurés pour leurs douars, et les groupes détachés de tirailleurs embusqués derrière la broussaille nous regardent passer avec leurs longs fusils rapiécés de bandelettes de zinc ou de laiton. Trois cavaliers bientôt se lancent sur nous au galop et viennent nous saluer en déchargeant leurs fusils dans les jambes de nos montures. C'étaient les trois cheiks qui nous souhaitaient la bienvenue, et toute la tribu nous fait suite dans une cavalcade effrénée. Pas un homme, pas un enfant n'est resté sous la tente au moment du danger; la plupart portent deux fusils, sans compter des pistolets et des sabres, et sont sur le point de s'en servir dans une dispute qui s'engage sur l'emplacement à donner à notre tente, chaque cheik voulant l'avoir sur son terrain.

Du reste, l'émotion causée par notre arrivée ne nuisit en rien à la cordialité de la réception, car ces alertes et ces branle-bas de combat sont pour eux une habitude journalière. Les tribus tunisiennes divisées en deux grand partis, les Hammemas d'un côté, les Beni-Zid de l'autre, sont en guerre perpétuelle, et les razzias se succèdent avec des chances variables. Nous ne pouvons donner ici les renseignements curieux recueillis par nous sur cette féodalité sauvage.

La vallée s'élève jusqu'à 410 mètres, et après avoir dépassé le qçar des Beni-Amran, perché sur l'extrémité d'un piton, nous nous trouvons sur le versant du Djérid, et nous pouvons bientôt saluer la vue féerique d'une véritable oasis. La descente à El-Guettâr peut se faire par deux chemins; celui de gauche est seul praticable pour les chameaux. Il faut avoir vu à l'œuvre les chevaux arabes pour croire à la possibilité de la descente dans les escarpements du second, celui que nous avons pris.

El-Guettâr est situé au pied du Djebel-Arbet, — le

Djebel-Orbata de M. Pricot de Sainte-Marie; — les palmiers s'étendent sur environ 3 kilomètres de long et 500 mètres de large en moyenne. Comme l'indique le nom arabe (Guettâr, puits alimentés par des suintements), des eaux souterraines l'arrosent, et beaucoup de palmiers, parmi les plus beaux, sortent de véritables puits.

La ville, avec ses murs en terre et ses créneaux effondrés, présente un aspect misérable à cause de la grande quantité de maisons en ruine.

Le Djebel-Arbet, dont les rochers abrupts dominent immédiatement l'oasis de plus de 800 mètres, est complètement dénudé ; plusieurs gorges très-tourmentées et très-pittoresques en descendent; en certains endroits de ces gorges, on nous montra les cavernes où vient se réfugier la population en temps de guerre. Le sommet, encore vierge, fut gravi pour la première fois par nous le 29 mars. Le point culminant s'élève à 1150 mètres et ne peut être aperçu d'El-Guettâr. L'ascension présente plus de fatigue que de difficultés sérieuses. Elle est pourtant regardée par les Arabes comme impossible. Le premier magistrat d'El-Guettâr avait même juré de couper sa barbe si nous pouvions réussir. Inutile d'ajouter qu'à notre retour nous nous sommes contentés de son admiration, en le déliant de son serment. Le panorama est magnifique. Au sud se dresse le Djebel-el-Berda, aux pentes boisées peuplées d'animaux féroces et où vivent d'innombrables troupeaux de mouflons. Au delà brille au soleil comme un miroir la surface argentée de l'immense Chott-el-Faroun, long de plus de 150 kilomètres. Au delà encore, la vue se perd dans le Nefzaoua et la région de l'Erg, des dunes parcourues par les Toroud, tribu française du Souafa, et par les Ouled-Yagoub, tribu tunisienne des espaces compris entre Berresof, le Djebel-Douirat et la frontière tripolitaine. A l'ouest, on aperçoit Gafsa, les collines

du Djerid, les montagnes de la frontière française, entre Négrin et Tebessa.

Puisque nous venons de nommer le Chott-el-Faroun, qu'on nous permette d'appeler l'attention sur une question toute d'actualité en raison du projet de mer intérieure à rétablir, projet dont l'initiative est due à M. le capitaine d'état-major Roudaire.

Le Chott-el-Faroun et les chotts algériens lui faisant suite sont-ils au-dessous du niveau de la mer ?

Ce n'est pas que nous ignorions combien de difficultés entourent l'expression exacte d'un nivellement de cette étendue. Nous nous souvenons des illusions si longtemps conservées à l'époque de la construction du canal de Suez, sur la différence de niveau des deux mers et des incertitudes qui ont régné sur le chiffre vrai de la dépression de la mer Morte, pourtant si considérable. Cependant, les mémorables travaux de triangulation en Algérie, exécutés par M. le capitaine Perrier, nous ont montré quelle exactitude vraiment scientifique nous étions en droit d'espérer. On peut donc, sans rien préjuger de la question, admettre avec M. Roudaire que la dépression de 27 mètres mesurée au Chott-Melr'ir va en augmentant à travers les chotts Zellem, Mendaou, Touïgin, El-Gelaïa. Nous admettrons même, malgré que la question soit controversable, que l'ensemble des chotts, situés sur le trente-quatrième parallèle, représente le lac Triton des anciens recevant le Gin de Ptolémée, c'est-à-dire l'Oued-Djeddi, l'Oued-Zghargar et leurs affluents. Il faut pourtant remarquer que cette restauration de géographie ancienne est hypothétique. On peut discuter sur les textes, mais aucun fait probant n'a été relevé jusqu'ici. Les légendes arabes parlent du port de Nefta ; mais cette mer desséchée présenterait le phénomène d'avoir perdu tout caractère maritime. Pas un seul vestige de cette faune aussi spéciale

que caractéristique. Pas une coquille marine, pas un poisson fossile, tandis que les étangs marins desséchés de la côte et la côte même, formés par des alluvions maritimes, présentent partout des quantités énormes de cerithium et de murex.

L'idée de créer un canal artificiel, d'inonder un golfe desséché et de rendre en même temps à la vie et au commerce une région aujourd'hui désolée, est une idée grande et généreuse, digne de l'attention de tous. Mais il faudra auparavant avoir une base plus solide qu'une carte médiocre, pour étudier le projet dans sa partie la plus importante. Il faudra que M. Roudaire, après avoir étudié le rivage futur, vienne apporter l'exactitude scientifique sur les rivages actuels. Il évalue à 12 kilomètres le canal à creuser au niveau de l'Oued-Akkareit, et cela sur la foi d'un document insuffisant. MM. Leblanc et Fuchs, qui ont exploré cette barre, cette digue à laquelle auraient concouru les sables de la mer et ceux du Sahara, n'évaluent pas sa largeur à moins de 40 kilomètres, et la dépense du canal à creuser à moins de 300 millions. Il y a bien d'autres objections d'une grande importance à faire, sur la pauvreté du pays et sur l'incertitude de créer de nouveaux centres de végétation, même en admettant une révolution climatologique et des pluies plus abondantes. Le littoral de la Petite-Syrte, qui est, elle aussi, une véritable mer intérieure, est d'une aridité désolante; les quelques palmiers qui y poussent ne peuvent donner de fruits mûrs, et n'est-il pas à craindre que les nouveaux rivages ne soient pas mieux partagés. Le dattier, disent les Sahariens, doit avoir les pieds dans l'eau des sources et la tête dans le feu. On détruira les palmiers qui existent pour attendre une fertilité que le littoral ignore, malgré ses pluies plus fréquentes [1].

[1] Depuis la lecture de notre communication à la Société de géographie, nous avons pu voir les idées émises par nous, autorisées plus tard par des hommes

Mais ce n'est pas ici le lieu de discuter ces objections, pas plus que d'étudier les difficultés matérielles qui peuvent se présenter.

Des 18 kilomètres de désert entre El-Guettâr et Gafsa, rien à dire, sinon que la ville nommée Tahla sur la carte de Pélissier n'existe pas et qu'on ne trouve, dans tout cet espace, ni une maison, ni un arbre, ni un puits, pouvant porter un nom particulier.

Nous avons hâte d'arriver à Gafsa, ou nous trouvons, comme à El-Guettâr, une double et triple enceinte de terre, écroulée de distance en distance, remplie de maisons en ruines, pour la moitié, avec des colonnes romaines à chaque angle de rue et à l'entablement de chaque porte. Gafsa a été visitée et décrite, au point de vue archéologique, par M. Victor Guérin d'abord, puis par M. de Malzan, tous deux arrivés par une route différente de la nôtre. Deux sources chaudes, à 31-32° centigrades, donnant naissance à de véritables rivières, jaillissent à côté du dâr-el-bey ; l'une se trouve même dans l'intérieur de son enceinte.

Les Romains, si forts appréciateurs des eaux thermales, n'ont pas manqué de construire là des piscines de 20 mètres de côté dont se servent aujourd'hui les Arabes pour le bain et les ablutions. La nuit venue, nous étions seuls à en jouir et c'était vraiment plaisir d'oublier dans ces eaux vives et limpides la chaleur et la poussière de la journée. Il existe encore une troisième source dans l'intérieur de la qaçba.

Dans ces eaux chaudes vivent d'innombrables légions de poissons et de serpents noirs. Les serpents paraissent appartenir à une espèce nouvelle du genre *Tropidonotus*.

Quant aux poissons, rapportés pour la première fois par Desfontaines, ils ont été décrits par Lacépède, d'une façon

dont la compétence ne peut être discutée, comme M. Cosson, président de la Société de botanique de France, et M. Feuchs, ingénieur des mines.

assez large, pour pouvoir entrer dans presque tous les genres des acanthoptérygiens connus. La science en possédait bien plus de noms que d'exemplaires. L'étude de ce poisson, dont nous avons rapporté de nombreux échantillons, nous a permis de le faire rentrer dans le genre *Chromis*. Nous n'insisterons pas sur ce point plutôt zoologique que géographique. Un naturaliste anglais, M. Tristam se demande si on ne doit pas considérer un poisson analogue, trouvé par lui à Tuggurt, comme un dernier vestige vivant de la faune qui a peuplé la mer saharienne avant l'époque tertiaire. Il est vrai que tous deux offrent des caractères suffisants pour les rapprocher d'espèces exclusivement marines aujourd'hui. Cependant, ce poisson n'a pas été retrouvé à l'état fossile dans les terrains de cette époque et nous nous contentons de soulever la question.

Qu'on ne s'attende pas à ce que nous décrivions ici les merveilles d'une forêt de palmiers comme celle de Gafsa. Toutes les comparaisons, même les plus orientales, y seraient inutiles. Au reste, les plus hardies ont été osées par les plus ingénieux, et aucune ne peut donner une idée de cette gigantesque serre chaude dont la toiture de palmes ondoyantes protège, à cent pieds de hauteur, les cultures les plus diverses. L'olivier, le pêcher, le poirier, l'amandier atteignent, à cette ombre protectrice, des dimensions colossales, ainsi qu'un grand nombre d'autres cultures dont nous ne pouvons donner ici l'énumération. Contentons-nous de dire que chaque palmier cultivé, avec un soin infini, reçoit tous les huit ans pour plus de 100 fr. d'engrais, paye des taxes énormes et forme cependant une des sources les plus constantes de richesses pour le Djerid. Au moment de notre séjour, mars et avril, la température était à peu près de 25° à 30° à l'ombre pendant la journée. La nuit, les thermomètres à minima indiquaient 4° à 5°.

Les dattes de Gafsa, véritablement succulentes, s'exportent jusqu'en Égypte ; elles sont réputées les meilleures de l'Afrique et ne trouvent de rivales que dans celles de Tozzer ou de Nefta. Au reste, les palmiers de Gafsa ont excité l'admiration de tous les voyageurs. M. de Maltzan n'hésite pas à les proclamer les plus beaux du Sahara.

Après trois jours d'un repos nécessaire, nous reprenons la route de Sfakes par la Majoura. Cette route est sensiblement de même longueur, mais les puits et les sources y sont distribuées d'une façon moins régulière. C'était pourtant l'ancienne voie romaine que le hasard nous fit découvrir et suivre pendant tout notre trajet de retour. Aussi, à chaque pas, des ruines romaines venaient marquer l'emplacement d'une enceinte fortifiée ou d'une citerne.

Au sortir de Gafsa, on suit la route de Tunis pendant une vingtaine de kilomètres, en laissant le Djebel-Arbet sur la droite. Après quelques ghourds (monticules sablonneux), on s'engage dans une hamâda (plaine déserte) où on trouve bientôt un puits aux eaux sulfureuses à côté des ruines importantes d'un établissement thermal romain, avant d'arriver aux sources du Djebel-Majoura. De ce point aux sources abondantes de Harseï-Eechâal, il faut se contenter de l'eau saumâtre et un peu salée de l'Oued-el-Leben, et de l'eau également un peu salée du puits d'Ali-ben-Khalifa, profond de 180 pieds.

Cette route offre en outre l'inconvénient de traverser les campements et les territoires de parcours des Hamemmas. Il ne fallut pas longtemps pour nous en apercevoir. Dès le soir du premier jour, notre caravane, installée avec précaution en dehors d'un des douars Erdedia, de la sous-tribu des Ouled-Aziz, se trouva manquer de tout, c'est-à-dire d'eau et de couscoussou, le tout du désert. A notre chaouch, qui menaçait de se plaindre à Tunis, les chefs hamemmas

donnèrent le judicieux conseil de partir sans souper, comme nous étions, afin d'être plus léger et de ne pas fatiguer des chevaux privés d'eau depuis le matin. Et cependant, ces douars comptent parmi les plus riches et possédent d'immenses troupeaux.

Il est vrai que ce manquement à l'hospitalité traditionnelle des Arabes si réelle et si généreuse fut blâmé sévèrement le lendemain par le caïd des Ouled-Aziz, Ahmed-ben-Ali. Après nous avoir montré son bon vouloir, en s'efforçant de comprendre l'usage de nos instruments de météorologie et en prenant une leçon de langue française, où il essayait de prononcer, d'une façon bizarre et convaincue, le nom de tous les objets à sa portée, Ahmed-ben-Ali fit immoler moutons sur moutons, offrit un festin à tout son douar et nous présenta lui-même tous les malades connus dans la région, réquisitionnés par courrier. Dans la soirée, il nous supplia de rayer de nos papiers et de nos mémoires le nom des cheïks erdédias.

Nous partîmes à onze heures du soir presque réconciliés avec les Hamemmas, aux sons plaintifs et bizarrement modulés des cantilènes arabes, reprises tour à tour par nos chameliers. Nous arrivâmes vers trois heures du matin à contourner le Bou-Hedma, après l'avoir côtoyé de tous les côtés. L'Oued-el-Leben commence là par un de ses bras, le drainage des sables, mais le bras alimenté par le Djebel-Meheri, dont le lit repose sur des couches de sulfate de chaux cristallisée, contient seul de l'eau salée et magnésienne. Les roseaux gigantesques et les tamaris forment des taillis parcourus par des sangliers.

Il était décidé que nous aurions à nous plaindre des Hamemmas. Un douar nous déclare qu'il n'a rien à nous offrir, nous priant de repasser plus tard. Aussi allons-nous toujours plus loin jusqu'à la nuit tombée. A neuf heures du soir,

après vingt-deux heures de marche, nous campons sur le sable, sans eau pour les chameaux et les chevaux, sans souper pour les hommes, et sans feu, de peur des Hamemmas. Heureusement la lune, qui venait de se lever, permettait à nos deux sentinelles d'inspecter au loin un horizon sans limite.

Cette nuit là, nous eûmes l'inexprimable bonheur d'entendre glapir un chacal. Cette circonstance unique mérite d'être notée pour ceux qui aiment à entendre les bêtes féroces hurler la nuit et qui seraient tentés d'aller au sud de la Tunisie dans cette intention.

Nous ne songions guère aux Hamemmas, en quittant le cours d'eau souterrain recouvert de sable de Harseï-Eechâal et les oliviers vraiment merveilleux qui avaient abrité notre tente contre le plus violent des sirocos, et nous approchions de la zone des cultures de Sfakes, quand à Sidi-el-Agherba nous arriva la nouvelle de nouveaux méfaits. Une expédition de cavaliers hamemmas venait d'opérer une razzia à 25 kilomètres d'une grande ville, à plus de 100 kilomètres de leurs campements. Il y avait eu quelques hommes tués dans la bataille, mais, en fin de compte, les Hamemmas poursuivis s'étaient sauvés avec trente chameaux volés. La bataille avait recommencé au point même où nous avions campé la veille. Les Arabes de Sidi-el-Agherba n'avaient pu reprendre leur bien. Aussi personne ne marchait sans avoir le fusil à la main, même quand le fusil n'avait pas de chien, et M. Mattei offrit obligeamment quelques allumettes à un propriétaire d'un instrument aussi détérioré.

Les vents contraires nous empêchèrent de partir, pour l'île de Djerba et Zerzis sur un des bateaux de pêche de M. Mattei. Il ne nous fut pas même possible d'aller à l'île de Kerkena, à deux heures de Sfakes. Pressés de rentrer en France, nous dûmes en conséquence renoncer à nos projets de visite aux

Ourghemmas et à Tripoli. Il fut convenu, comme compensation, de revenir par Kérouan et Zar'ouan. Mais nous avions compté sans notre hôte, c'est-à-dire sans le gouvernement du bey qui, ne pouvant prévoir notre changement de direction, n'avait pas délivré d'amras pour Kérouan. On nous fit observer que nous nous trouverions à la merci de la population fanatique de la ville sainte de la Barbarie, et que, privés de l'appui du bey et de celui de M. Mattei, qui nous faisait ses adieux, nous y rencontrerions beaucoup de difficultés et peu de choses à voir. D'après les conseils de Si-Salah-Embaree, vénérable vieillard, à la fois agha des Methilit et de tous les goums de Sa Hautesse, et, sur l'avis de M. Mattei, il fut convenu de laisser Kérouan à 3 ou 4 kilomètres et d'y envoyer seulement chercher des provisions. Il faut ajouter que, sans amras, c'est-à-dire sans bons de réquisition d'aucune sorte, les Arabes nous acccordèrent partout l'hospitalité la plus large et la plus désintéressée. Les Methilit, à notre première halte, les Souassi, à la seconde, les Arabes de Sidi-el-Hassi, à la troisième, les Ouled-Saïd, à la quatrième, etc., nous reçurent avec autant de générosité que de noblesse. Partout il fut impossible de payer les services rendus ou de les refuser, sans offenser à la fois l'hôte et l'hospitalité.

Arrivés près de Kérouan, on prit sur la droite tout par le milieu du lac ou plutôt de l'immense chott presque desséché, dont les sables mouvants risquent d'engloutir les caravanes. Ajoutez qu'un véritable ouragan vint nous assaillir juste pendant la traversée. Le lac de Kérouan, ordinairement appelé Sebkra-Sidi-el-Hani, du nom d'un marabout célèbre, mesure 36 kilomètres dans sa plus grande dimension ; il n'en avait que 14 au lieu de notre passage.

Dès que l'on atteint l'autre bord, on trouve une végétation plus vigoureuse. Autour de Sidi-el-Hani, notre route traversa des champs d'orge de toute beauté, occupant l'horizon

entier, et c'était vraiment grand'peine de fouler aux pieds des chevaux les récoltes verdoyantes.

Il conviendra d'ajouter à la carte de Tunisie, au moment de sa rectification, un petit lac d'eau douce entourant la colline où est situé le marabout de Sidi-el-Hani, et quelques kilomètres plus au nord, un grand lac aux eaux poissonneuses, mesurant 30 kilomètres de longueur environ. Cette masse d'eau douce, qui ne saurait être désignée par le petit lac salé indiqué sur la carte de M. Pricot, barrait notre route directe vers le Djebel-Zaghouan, et il nous fallut le côtoyer, en nous dirigeant vers l'est pendant 15 à 18 kilomètres. Cet obstacle, que rien sur la carte ne nous avait fait prévoir, nous rejeta en dehors de notre route projetée, et nous fûmes fort désappointés de nous retrouver le soir au qeçar des Ouled-Saïd, à une quinzaine de kilomètres seulement de la Méditerranée.

C'est en abordant, contre notre gré, le massif du Djebel-Zaghouan, par les passages situés à gauche du Djebel-Takroun, route délaissée par les voyageurs et les caravanes, que nous avons découvert une agglomération de deux cents à deux cent cinquante dolmens, en parfait état de conservation. Cette vaste nécropole préhistorique n'est signalée absolument nulle part, et l'on comprendra, avec quels regrets, nous avons dû laisser intact un pareil trésor, que nous n'avions ni le temps ni les moyens d'explorer.

Nous nous élevons peu à peu jusqu'à l'Aïn-Medeken, d'où l'on peut apercevoir la mer par-dessus les montagnes, entre Hammamet et Hergla. Au milieu du col, environ, entourée de ruines romaines et sous l'ombrage de magnifiques caroubiers, nous trouvons une belle source de véritable eau de montagne, qui nous parut vraiment délicieuse, après les eaux saumâtres ou salines du désert, notre seul breuvage depuis longtemps.

De là jusqu'à la ville de Zaghouan, ce fut une promenade dans les allées d'un parc à la façon anglaise, dans une forêt de thuyas *(callytris quadrivalvis)* de toute beauté et l'une des plus étendues de la Tunisie. Elle occupe 40,000 hectares sans interruption et sans autre essence forestière.

Le 16 avril au soir nous faisions notre entrée par la porte romaine, dans la ville de Zar'ouan, une des plus pittoresques de la Tunisie. Placée, sur un contrefort détaché du pied même du Djebel-Zar'ouan, elle offre aux voyageurs, venus du Sud, ce spectacle nouveau d'eaux courantes fraîches et limpides, sans être salées ou sulfureuses. Mais nous rentrons ici dans la zone la plus souvent parcourue de la Tunisie. Nous apercevons en effet devant nous, par-dessus les croupes arrondies du Djebel-Sidi-Salem, les crêtes aigües du Djebel-Ressas, si bien en vue à Tunis, et à droite, l'immense aqueduc, œuvre d'ingénieurs français, vient emprunter au massif du Zar'ouan les eaux de Tunis, au point même où les Carthaginois et les Romains la recueillaient pour Carthage. Le temple seulement est devenu château d'eau.

Nous quittions le surlendemain Zar'ouan, mais non par la route directe de Mohamedia-Oudna et Tunis suivie par les touristes. Traversant la forêt d'oliviers qui recouvre le fond de cette vallée, de toute part sillonnée de cours d'eau, nous nous élevons sur les pentes boisées du Djebel-Sidi-Salem, pour gagner la vallée de l'Oued-Ramel et le Djebel-Ressas. La vallée et le col, qui séparent le Djebel-Sidi-Salem du Djebel-Zid, et qui offriraient la route la plus directe, sont impraticables, tant le réseau des oueds descendus des pentes opposées présente de coupures profondes. On est obligé de s'élever presque sur la ligne de faîte par des chemins accessibles seulement aux chèvres et aux chevaux arabes. Puis nous suivons les bords de l'Oued-Ramel, et à 4 kilomètres environ du pied du Djebel-Ressas, nous allons visiter des

ruines romaines très-étendues, qui n'ont pas été décrites par M. Guérin. D'immenses citernes (environ 50 mètres de long sur 25 de large) en sont la portion la mieux conservée. Dans la soirée, nous finissons par trouver des gourbis, c'est-à-dire des huttes de paille, au pied même du Djebel-Ressas.

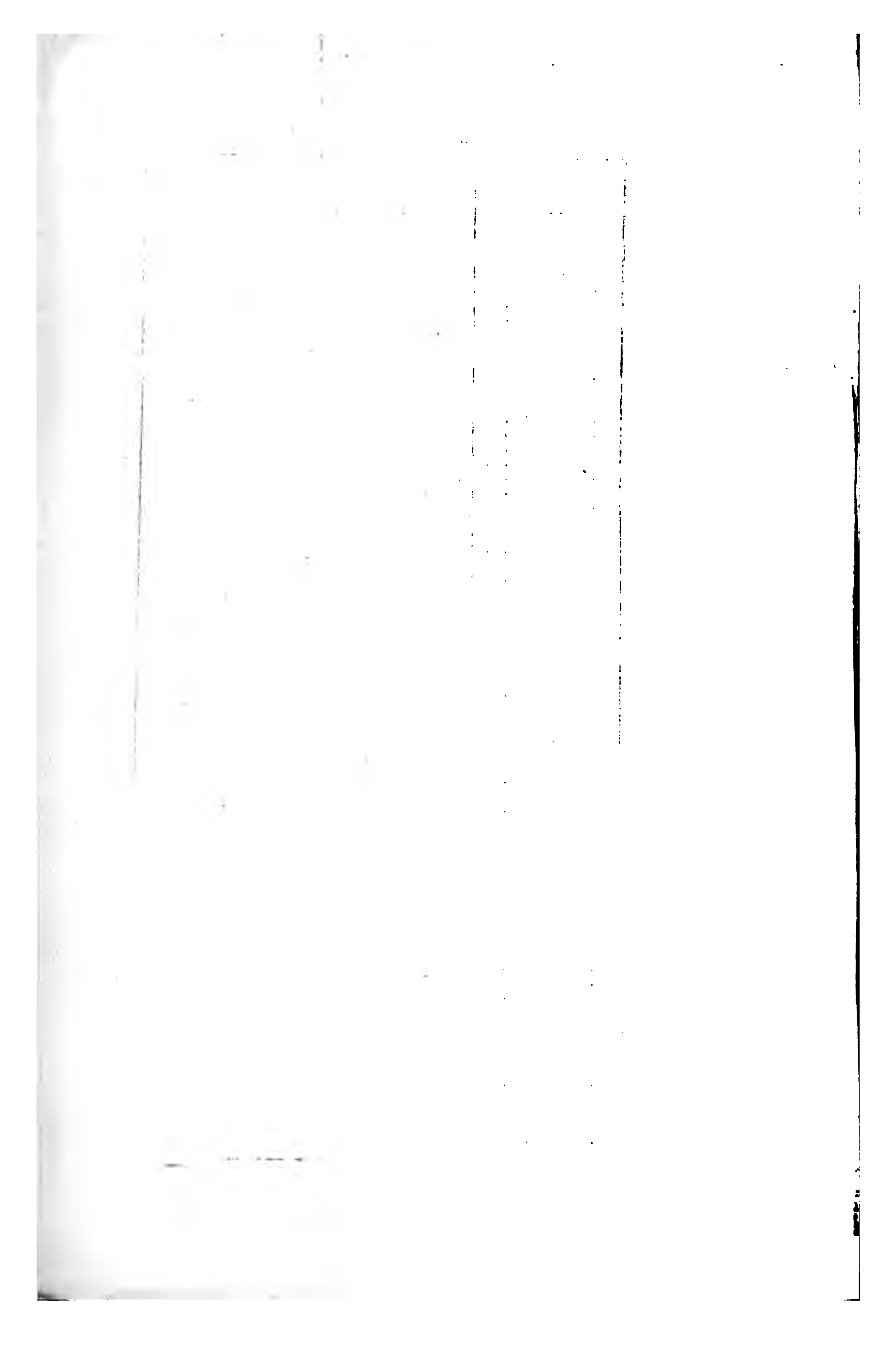
L'ascension demande trois heures. Le côté sud-est de la montagne ne présente aucun chemin, et la marche est pénible, parmi les blocs écroulés, sur une pente extrêmement rapide. De tous les côtés le Djebel présente cette apparence de muraille rocheuse escarpée. On gagne ainsi une espèce d'échancrure visible même de Tunis. Si splendide que soit ce panorama, il le cède encore en magnificence à la perspective qu'on obtient en escaladant le rocher sur la droite et en arrivant au point culminant. La Méditerranée bleue dessine les contours onduleux du golfe de Tunis. On la voit se perdre à l'horizon de l'autre côté du cap Carthage. La presqu'île, terminée par le cap Bon et le golfe d'Hammamet, occupe l'extrême droite. A gauche, on découvre Tunis et ses deux lacs, le Bardo, la Nanouba, l'Ariana, la Goulette semblant flotter sur les eaux et les cornes aiguës du Djebel-bou-Karnin. Pour trouver une limite à l'horizon, il faut se tourner au sud et regarder le Djebel-Zilk, les montagnes de Kérouan et, sur un premier plan, les escarpements du Djebel-Zarouan. La descente eut lieu par le côté opposé de la muraille, et bientôt nous atteignîmes les mines de plomb qui ont donné le nom à la montagne et le chemin d'exploitation. La hauteur du Djebel-Ressas dépasse un peu 700 mètres, d'après nos observations ; celle du Bou-Karnin est de 589 mètres.

Nous ne décrirons pas notre retour à Hammam-el-Enf et à Tunis. Les fondrières rencontrées au départ étaient desséchées; les voyageurs et les caravanes avaient marqué le chemin depuis le commencement de la belle saison. Le lundi 20 avril nous nous mîmes en route, par un brouillard tout

lyonnais, qui nous rappelait la patrie dont nous nous rapprochions, et à cinq heures du soir nous rentrions à Tunis après quarante-huit jours d'une expédition qui, malgré bien des fatigues, se trouvait heureusement accomplie.

Là, notre tâche était terminée. Il ne nous restait plus qu'à remercier tous ceux qui, par leur concours, nous l'avaient rendue plus facile, et à nous efforcer, revenus en France, d'utiliser les matériaux amassés pour le plus grand profit de la science.

EMPÉRATURE			OBSERVATIONS
E	MAXIMA	MINIMA	
	»	»	Ciel sans nuages.
	»	»	Ciel beau. Quelques strato-cumulus.
	»	9,4	Ciel beau.
	»	»	»
	»	4,5	Ciel couvert. Pluie légère. Vent S.
	»	»	Id. Id. Id.
	»	4,5	Ciel nuageux. Vent N. O. fort.
	»	»	Ciel beau. Vent N. faible.
	15	6,1	Ciel beau.
	»	10.3	Pluie legère. Ciel couvert.
	»	»	Ciel couvert.
	»	»	Ciel pur. Vent O. S. O. modéré.
	»	»	Id. Id.
	»	8,4	Ciel beau. Vent O. modéré.
	»	»	Id. Id.
	19,7	6,5	Id. Id.
	»	»	Id.. Id.
	»	10,4	Ciel beau.
	»	»	»
	»	8	Nuages. Temps beau. Vent N. faible.
	»	»	»
	»	7,3	»
	17,13	»	Très-beau.
	»	4,4	Id.
	»	»	Id.
	»	»	Id.
	»	4,1	Id.
	»	»	Id.
	»	»	Id.
	»	5,1	Id.
	»	»	Id.
	»	»	Orage dans la journée.
	»	»	»
	»	9,5	Ciel très-beau.
	23	»	Id.
	»	8,6	Id.
	»	»	Id.
	22,3	»	Id.
	»	10,4	Très-beau.
	»	4,6	Id.
	»	»	Id.
	29	3,8	Id. Vent S. très-fort.
	»	»	»
	»	»	Ciel couvert.
	»	5,3	Vent violent du S. O. Simoun.
	»	»	Ciel beau.
	»	10	Id.
	»	9,5	Ciel beau. Vent N. Ondée dans la journée.
	»	»	Id.
	31	»	Id. Vent très-violent. Ondées.
	»	5,4	Ciel beau.
	»	»	Id.
	»	»	Id.
	»	»	Id.
	»	»	Id.
	»	7,4	»
	»	»	»
	»	»	»
	»	»	Épais brouillards.



VOYAGE

DANS

LE SAHARA CENTRAL

PAR

M. PAUL SOLEILLET

La Société de géographie, qui vient de s'organiser dans notre ville, s'est donné pour mission spéciale l'affirmation et le développement graduel du principe de solidarité qui existe entre le *progrès commercial* et le *progrès géographique*.

C'est dans ces termes qu'elle s'est présentée au Congrès des sciences, réuni dans nos murs en août 1872, et alors qu'elle n'existait encore qu'à l'état embryonnaire. C'est ce rôle particulier, mais non pas exclusif, que lui attribue aussi l'honorable et zélé secrétaire général de la Société de géographie de Paris, M. Maunoir, dans son dernier compte rendu [1].

On comprend dès lors l'intérêt qu'avait la Société de Lyon à étudier et à exposer à ses adhérents tous les détails du voyage que M. Paul Soleillet vient de faire dans le *Sahara central*. Ce hardi explorateur s'est avancé, au péril de sa vie, jusques aux murs d'In-Çalah (27me degré de latitude nord). Malheureusement il ne lui a pas été donné d'y pénétrer.

Aucune exploration récente ne pouvait, mieux que celle-ci, donner aux nombreux souscripteurs de la nouvelle Société une

[1] Voir le *Bulletin de la Société de géographie de Paris*.

idée exacte de cette branche spéciale de la géographie que l'on désigne sous le nom de géographie commerciale.

Depuis quelques années, en effet, le Sahara central est devenu l'objet d'une lutte pacifique, il est vrai, mais des plus vives entre les divers peuples commerçants de l'Europe. Chacun d'eux voudrait y faire prédominer son influence et attirer à lui un courant d'opérations dont il est impossible de méconnaître l'importance, en présence surtout des projets qui tendent à reconstituer les mers intérieures de l'Afrique et à lui rendre, par ce moyen, son ancienne fertilité.

La poursuite de ce but est devenue d'autant plus vive que notre colonie algérienne a mieux fait pressentir quelles seraient un jour sa force et sa vitalité. Trop longtemps on a cru et dit que cette possession resterait stérile en nos mains. On a ainsi paralysé bien des efforts productifs. Mais les préjugés s'effacent devant l'évidence des faits et le positif des chiffres. C'est sur ce terrain que s'est placé un éminent publiciste de Paris, M. Paul Leroy-Beaulieu. Il établit, en effet, dans l'*Économiste français*, à l'aide d'un travail comparatif entre le développement des colonies anglaises et l'Algérie, que nous n'avons pas à rougir de nos efforts pour la rendre productive; bien moins encore à désespérer de son avenir. Le mouvement d'échanges a atteint le chiffre très-respectable de 360 millions en 1873, et nous avons eu à surmonter des difficultés exceptionnelles pour établir et faire accepter notre autorité.

Entreprendre une exploration. scientifique et commerciale dans le Sahara central, à la suite de M. Henri Duveyrier, de Gerhard Rholfs et du malheureux Dourneaux-Dupéré, qui vient d'être assassiné au delà de Ghadamès [1]; c'était donc travailler à fortifier notre influence dans le voisinage immédiat de notre colonie, dans sa *banlieue,* s'il est permis de se servir de cette expression. Les peuples qui y séjournent venaient autrefois

[1] Voir le compte rendu de ce voyage dans le *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, mois d'août 1874.

s'approvisionner à Alger. S'ils ne s'y rendent plus, c'est qu'ils redoutent la perte de leur indépendance.

C'était aussi chercher à nous fortifier contre le nouveau courant, que nos rivaux, les Anglais surtout, cherchent à créer à notre préjudice dans la direction de Mogador, Tunis et Tripoli.

C'était, enfin, faire un nouveau pas, et un pas significatif, dans la voie qui doit relier un jour l'Algérie à notre colonie du Sénégal. On sait que, pour réaliser ce but, il faut parcourir toute une série d'étapes : Laghouat, El-Goléah, In-Çalah, Tombouctou et le Niger. Les deux premiers points n'offrent plus de difficultés sérieuses. Voici la route d'In-Çalah jalonnée, restent les deux derniers. Ils seront aisément atteints si nos relations s'établissent solidement avec In-Çalah.

Le plan du voyage ainsi exposé, nous détachons du rapport de M. Soleillet à la Chambre de Commerce d'Alger, les passages qui rentrent le mieux dans le cadre de la géographie commerciale; ils fixeront aussi les lecteurs du Bulletin sur les résultats finals de cette exploration.

En effet si, ouvrant un compas et prenant pour centre In-Çalah, on décrit une circonférence qui embrasse, dans son périmètre, le littoral nord est, nord et ouestde l'Afrique et une partie de l'Afrique centrale, les quatre points principaux rencontrés sur cette circonférence sont : au nord, Alger; au sud, Tombouctou; à l'est, Tripoli; à l'ouest, Mogador; situés, par conséquent, tous à égale distance d'In-Çalah.

Cette situation exceptionnelle avait vivement frappé mon attention. Elle explique les motifs qui ont fait du Touat le point forcé où doit s'opérer tout le transit entre le centre de l'Afrique et le littoral de l'Afrique septentrionale.

C'était donc bien là le point vers lequel il fallait se diriger. En m'arrêtant à cette pensée, j'étais, du reste, d'accord avec l'opinion exprimée par des hommes dont la compétence ne saurait être mise en doute.

Le colonel Mircher s'exprime ainsi au sujet du Touat *(Mission de Ghadamès*, p. 36) :

« Si l'on jette les yeux sur une carte de l'Afrique centrale, on reconnaît que la route naturelle de l'Algérie au Soudan traverse l'Archipel des oasis du Touat, soit qu'on veuille aboutir à Tombouctou soit qu'on veuille aboutir à Kano ou aux autres marchés du Haoussa. Elle était fort suivie autrefois, et l'antique prospérité de Wargla témoignait des bénéfices que retiraient ses habitants du courant commercial entre l'Afrique septentrionale et l'Afrique centrale. »

Le docteur Barth apprécie de la façon suivante la situation du Touat, au point de vue commercial *(Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale*, par le docteur Henry Barth; t. IV, p. 107) :

« Le Touat, avec son prolongement du nord-ouest, le Telfilelet, ou Sidjilimess du moyen âge, forme l'intermédiaire naturel entre ces fertiles contrées et le Nord, et qu'il s'agisse de Tombouctou, de Walata ou de Ghanata, toute cette région constituera toujours un grand entrepôt commercial, tant que les populations travailleront à l'établissement des rapports internationaux et à l'échange de leurs produits respectifs. »

Le Touat était resté jusqu'à ce jour un pays complétement fermé pour les Européens ; il fallait trouver le moyen d'y pénétrer et c'est vers ce but que tendirent tous mes efforts pendant mon séjour à Laghouat.

Ainsi fixé sur le point de vue d'ensemble de son voyage, M. Soleillet ajoute :

Pour assurer le succès de l'entreprise, il fallait lui enlever tout caractère politique, militaire ou religieux, il fallait qu'elle fût purement commerciale et dépouillée de toute arrière-pensée autre que celle de renouer le fil brisé, il y a de longues années déjà, entre le nord et le centre de l'Afrique.

Il fallait aller au Touat, porteur des échantillons des produits manufacturés français, et offrir aux gens de cette contrée de leur fournir des marchandises semblables à celles que leur envoyait le commerce étranger, appuyer cette offre de prix plus avantageux que ceux demandés par ce commerce.

Il fallait également rapporter de cette contrée les échantillons des produits qui pouvaient être utilisés par notre commerce et notre industrie et offrir, en échange, un prix plus avantageux que celui payé pour ces mêmes produits par le commerce étranger.

Ce qu'il fallait surtout tenter d'obtenir, c'était de décider quel-

ques négociants du pays à venir porter eux-mêmes leurs échantillons à Alger et s'aboucher sur place avec les négociants de notre colonie.

Toutefois, comme ce plan complet de relations directes pouvait effrayer l'esprit prévenu des Arabes, M. Soleillet pense à leur en faciliter l'exécution. Le moyen qu'il propose pour cela paraît aussi intelligent que pratique; c'est la création à Laghouat d'entrepôts commerciaux.

Ce projet, mûrement étudié par moi, consistait à créer dans le sud de nos possessions un centre commercial dans lequel se feraient les échanges avec le commerce du Sud ; l'établissement de docks à Laghouat me semblait devoir atteindre ce but. La situation géographique de Laghouat, en communication directe avec la mer par la route d'Alger, avec le Touat par celle du M'zab et d'El-Goléah à In-Çalah, désignait cette localité pour la destination que mon projet lui réservait.

Laghouat, du reste, occupe, au point de vue du commerce avec l'intérieur de l'Afrique, une situation tout à fait exceptionnelle ; les caravanes venant d'Agadez, dans le Haoussa, venant de Ghât, venant de Timimoun dans le Touat, et voulant se mettre en communication sûre et rapide avec la mer devront toutes venir passer par ce point.

A l'appui du projet de création d'entrepôts commerciaux dans le sud de nos possessions françaises, je citerai cet exemple d'un sultan du Fezzan, qui, voyant échapper à son pays le commerce du Sud qui se portait sur Ghadamès dans la Tripolitaine, eût l'idée de créer des entrepôts, dans lesquels les populations du Sud auraient tout avantage à échanger leurs produits, en évitant des pertes de temps et des frais de transports considérables; c'est alors qu'il créa Mourzouk, qui, aujourd'hui, a absorbé une partie du commerce qui allait autrefois à Ghadamès.

Pourquoi ne ferions-nous pas ce qu'a fait le sultan du Fezzan, et ne créerions-nous pas, comme lui, des entrepôts commerciaux sur notre territoire ?

Pour exécuter son plan, M. Soleillet part d'Alger le 29 décembre 1873. Sans incidents remarquables, il arrivé le 11 janvier suivant à Laghouat. Après un court séjour dans cette ville, nous le trouvons le 29 à Ghardaia et le 2 février à Metlili. — Là,

dans l'espérance de rencontrer à Wargla son ami, l'infortuné M. Dourneaux-Dupéré, il s'y rend en se détournant quelque peu de la route qu'il avait choisie ; il y arrive le 9 février.

Les renseignements assez étendus que M. Soleillet donne sur cette localité et sur son commerce, confirment et complètent tellement ceux fournis par M. Dourneaux-Dupéré, que nous croyons devoir les reproduire *in extenso*.

Wargla était, il y a un siècle environ, un centre commercial important, possédant de nombreux comptoirs commerciaux qui trafiquaient d'une façon permanente avec Agadez et le Soudan, c'était alors une ville renfermant une population nombreuse, divisée en quatre fractions, toutes d'origine berbère, et qui s'y rencontrent encore aujourd'hui : Beni-M'zab, Beni-Brahim, Beni-Ouaygin et Beni-Sisin.

La déviation du courant commercial, conséquence des divisions et des luttes entre les diverses fractions des gens du Wargla, des Touareg et d'Agadez avec leurs souverains, amena rapidement la décadence et la ruine où florissait autrefois un commerce puissant et riche.

Agadez et Wargla, tout en conservant jusqu'à une époque peu éloignée de nous leurs coutumes et leurs sultans, finirent par perdre toute l'importance commerciale qu'elles avaient jadis. Ces deux centres se dépeuplèrent et, aujourd'hui, la population de Wargla ne dépasse pas 5 à 6,000 habitants.

L'affermissement de la domination et de l'autorité françaises dans cette contrée commence à la faire sortir un peu de sa longue torpeur; grâce à l'administration prudente et sage de Ben-Driss, qui, depuis deux années déjà, est agha de Wargla, cette ville semble chercher à se relever de ses ruines; la Kasbâa a été restaurée et mise en état.

Un marché, clos de murs et entouré d'arcades, a été créé; il s'y fait un commerce important des produits du pays, qui consistent principalement en haïks laine et coton, chapeaux et objets de vannerie en palmier, burnous et dattes.

Wargla possède des moutons et des chameaux fort estimés, mais les moutons se vendent dans le Sud et à des prix très-rémunérateurs, puisque, à Wargla même, ils valent toujours de 25 à 30 fr. la pièce.

Les chameaux, à Wargla, font l'objet d'un commerce important:

ils se vendent à des prix qui varient entre 200 et 300 fr. On y élève une grande quantité de mehara ou chameaux de course.

Cette espèce, qui est très-recherchée, acquiert par là-même une valeur considérable. Le prix d'un mehari ne s'apprécie pas en argent; on donne en échange deux, trois, cinq, dix chameaux; cette façon d'estimer le mehari, d'après sa valeur en chameaux, a donné lieu à une interprétation complétement erronée, qui s'appuie sur la rapidité de marche de cette espèce de chameaux.

Un mehari de cinq, huit ou dix chameaux, ne veut pas dire, comme on le suppose généralement, qu'il a fait à lui seul, en un jour, une marche égale à celle que fournit ce nombre de chameaux, mais bien que sa valeur est celle de cinq, ou huit, ou dix de ces chameaux.

C'est une erreur qu'il était important de relever.

On a toujours trouvé la culture du coton à Wargla, mais, depuis l'installation de l'agha Ben-Driss, elle a pris, sous son impulsion, un grand développement encouragé par l'exemple qu'il a donné lui-même en établissant, à Bab-Mendil, une ferme importante, dans laquelle il se livre déjà à la culture bien comprise et méthodique du coton. Ben-Driss a l'intention de faire forer sur ce point plusieurs puits artésiens, qui permettraient la création d'un centre d'exploitation important.

Des négociants indigènes et M'zabites se livrent, dans des boutiques installées dans l'intérieur du queçar, au commerce des produits européens, tels que tissus, café, sucre, etc., etc. Ben-Driss se plaint beaucoup des difficultés qu'éprouvent tous ces produits pour parvenir à Wargla.

Les habitants de Wargla sont forcés, pour s'approvisionner, de se rendre à Ghardaia et à Beni-Izguen, où ils portent des dattes et de la *trounia* qu'ils échangent contre des produits européens.

La *trounia* est une sorte de carbonate de soude, obtenue par l'incinération et le lavage des cendres d'une plante connue sous le nom de *bulbul*, que l'on rencontre fréquemment dans les terrains du Sahara imprégnés de sel.

Les habitants de N'goussà, localité située au nord de Wargla et au bord de la Sebka-Safioun, se livrent sur une grande échelle à la fabrication de la trounia, qui est employée par quantités considérables en Algérie, et vient jusqu'à Médéah, où elle est utilisée par les teintureries indigènes.

J'envoie à la Chambre de Commerce d'Alger un échantillon de ce produit pour qu'elle le fasse soumettre à l'analyse.

Des surfaces considérables de territoire, dans le Sahara, sont couvertes de *bulbul* et je suis convaincu que l'industrie pourrait trouver

des avantages sérieux dans la fabrication de la trounia, qui permettrait la création en Algérie d'établissements industriels, tels que les savonneries et les fabriques de bougie et de stéarine, qui trouveraient ici tous les éléments qui leur sont nécessaires.

Il est possible que la trounia, telle qu'elle est produite par les fabricants de N'goussà ne soit pas d'une qualité parfaite, mais il serait on ne peut plus facile, grâce à nos systèmes perfectionnés de fabrication, d'arriver à en faire un produit d'excellente qualité et pouvant rivaliser avec les produits européens de même sorte.

Un marchand français s'est installé, sous le patronnage de Ben-Driss, à Wargla, où il fait le commerce des produits européens dont la plus grande partie lui parvient par Constantine et Biskra.

Les caravanes qui, autrefois, venaient si nombreuses à Wargla, commencent à y reparaître, en petit nombre, il est vrai; quelques-unes, partant du Ogghâr et d'In-Çalah, y sont déjà venues et j'ai trouvé à Wargla, en dépôt, attendant l'arrivée d'une de ces caravanes, des objets de commerce européen destinés à El-Hadj-Abdelkader-Bajouda, l'un des Ouled-Hammou, d'In-Çalah, à qui j'étais recommandé par Ben-Driss.

Le rattachement de Wargla au département d'Alger pourra avoir sur la prospérité de ce queçar une portée remarquable; il lèvera, par la création de la route étudiée déjà et qui doit aller de Laghouat à Wargla en passant par Guerrara, une des difficultés sérieuses que rencontre l'arrivée des produits européens qu'il faut aujourd'hui, au prix de pertes de temps et de fatigues considérables, aller chercher à Biskra et à Constantine; le commerce de Wargla bénéficiera, par la création de cette route, d'une économie de temps et de frais de transport.

L'administration de Ben-Driss à Wargla a été des plus favorables au pays; il l'a replacé sur la voie du progrès et de la prospérité.

(La récente capture de Bou-Choucha, effectuée à la suite d'un audacieux coup de main par Si-Saïd, frère de l'agha, aura pour résultat de rétablir la sécurité des routes et de ramener les transactions commerciales vers Wargla.)

Dans ses relations avec In-Çalah, Ben-Driss avait, à plusieurs reprises, parlé de moi et de mes projets à ses amis ; chaque fois il avait fait suivre mon nom de l'appellation de *mameluck* qui, pour les indigènes, représente un homme qui a adopté la vie et les coutumes arabes et qui doit être exempté de tous droits et contributions imposés aux juifs et chrétiens.

Sur son conseil d'adopter d'une façon définitive cette appellation. qui ne peut que m'être utile au cours de mon voyage, je fais modifier

mon cachet et j'ajoute aux mots : Soleillet, négociant, le mot *mameluck.*

Les mots qui composent l'ensemble de ce cachet, dont l'empreinte est ci-jointe, sont la réponse la plus simple et la plus catégorique à faire aux personnes qui ont prétendu que, au cours de mon voyage, je *m'étais donné les allures d'un homme politique.*

De Wargla, M. Soleillet revient à Metlili, mais nous devons au préalable mentionner une circonstance importante.

Tout Européen qui veut pénétrer au cœur du Sahara ne peut le faire s'il n'est chaudement appuyé par un personnage jouissant dans ces contrées d'une influence incontestée au point de vue social et surtout religieux. Notre voyageur n'avait eu garde d'oublier une précaution aussi indispensable ; il s'y était même préparé de longue main. Voici, en effet, ce qu'il dit à ce sujet :

Dans une excursion faite chez les Beni-M'zab, j'avais pu m'assurer que Ahmed-ben-Ahmed, l'un des principaux personnages des Chaamba de Metlili, jouissait d'un autorité considérable sur les gens du Gourara, et les Ouled-ba-Hammou qui ont, pour son énergie et son courage personnels, une profonde admiration, et considèrent la famille d'Ahmed comme le bras droit des Ouled-Sidi-Cheick, dont l'influence s'étend sur tout le Sahara et sur une partie de l'Afrique centrale.

Je parcourus, dans le but de me créer des relations utiles à mon projet, le M'zab, le Djebeb-Amour et les Chaamba ; je m'étais attaché comme chaouch-drogman un nommé Mohamed-ben-Ahmed-ben-Larroui des Oulad-ben-Aux, de Laghouat, qui, malgré les défauts que je lui reconnais, m'a rendu, dans tout le cours de mon voyage, des services signalés.

C'est par son intermédiaire et grâce à son intelligence que je parvins à lier avec Ahmed-ben-Ahmed des relations d'amitié qui ne se sont jamais démenties.

Très-connu d'Ahmed, il l'avait longuement entretenu de mon projet pacifique et était parvenu à l'y intéresser ; un voyage fait à Laghouat, par Mamar, fils d'Ahmed, acheva de nouer les relations que je souhaitais voir s'établir entre son père et moi ; Mohamed reçut et traita chez lui le fils d'Ahmed comme le fils d'un de mes amis ; il fit tout ce qui était en son pouvoir pour pouvoir lui être utile ; il l'entretint longuement de mes projets et parvint à l'y intéresser.

lui aussi, à tel point qu'aussitôt après le retour de Mamar chez les Chaambas, Ahmed, non-seulement m'offrait de protéger mon voyage, comme autrefois le cheick Ikenouken adait projégé celui de M. Henri Duveyrier, mais encore sollicitait la faveur de me conduire lui-même.

Sûr de son appui, M. Soleillet organise, le 18 février, son départ pour In-Çalah.

Le personnel de notre caravane se compose de Mohamed, Djellali, Bafou, qui m'accompagnent, Ahmed-ben-Ahmed, ses deux frères, Abdelkader et Moussa, qui enmène avec lui son fils, âgé de douze ans, pour lui faire connaître la route, un domestique, un gardien pour les chameaux, un chérif de Tafilalet, médecin, que j'ai connu à Metlili; Mouley-Mohamed, demande à se joindre à nous, je l'y autorise. L'escorte se compose de quatorze hommes fournis par Ahmed.

19 Février. — Aujourd'hui commence enfin le vrai voyage, celui qui doit, après bien des soucis, bien des inquiétudes et bien des déboires surmontés, me conduire au pied des murs d'In-Çalah et me permettre de remplir la mission qui m'a été confiée, tout en réalisant un de mes vœux les plus ardents.

J'allais donc entrer dans l'inconnu et parcourir cette route précédemment suivie par un seul Européen, M. Henri Duveyrier, celui même que la Société de géographie avait chargé de rédiger pour moi des instructions qui m'ont été de la plus grande utilité au cours de mon voyage. Il y avait couru les dangers les plus sérieux; il n'avait pu y échapper que par la fuite et au prix de difficultés insurmontables.

Arrivé à El-Goléah le 24, notre voyageur y trouve malheureusement des nouvelles peu favorables au succès final de son entreprise.

Une caravane venant de Grout, arrive à El-Goléah; elle nous confirme les nouvelles de l'insurrection berbère et le départ de Bou-Choucha pour le Nord. Des partis berbères de 80 à 100 chevaux tiennent la campagne de tous côtés, et il y a un danger réel de dépasser El-Goléah, point sur lequel peuvent se rabattre quelques-uns de ces partis.

Cette caravane appartient à El-Hadj-Hamar, Chaambi-el-Madhy, que je connais; ses deux fils la conduisent; ils me donnent les mêmes renseignements.

Le découragement commence à gagner de nouveau mes hommes qui, hier, n'ont consenti à marcher que sous la menace formelle que je faisais de tuer celui qui s'y refuserait. Cette concordance de renseignements venant de sources diverses pouvant être d'une certaine exactitude, il était bien difficile qu'il n'y eût pas quelque chose de vrai dans les dangers dont tous les gens venant de Gourara menaçaient ceux qui s'engagaient dans cette direction.

La situation était des plus graves ; il fallait ou attendre à El-Goléah, ou continuer la route commencée; renoncer au voyage que j'avais entrepris, que je m'étais engagé à exécuter, était chose impossible; le faire avec un personnel aussi démoralisé que celui qui m'entoure c'est augmenter encore le danger, s'il existait réellement, et, de plus, m'exposer à la perte de tout ce qui composait la caravane.

Je prends alors la résolution de laisser mon monde et les bagages à El-Goléah et de partir seul pour In-Çalah, emportant mes lettres et des cadeaux pour El-Hadj-Abdelkader-Bajouda, chef, comme je l'ai dit précédemment, d'une des deux familles les plus influentes de cette ville.

Je communique mon projet à Ahmed, qui, fidèle à l'engagement pris par lui, me propose de m'accompagner avec un de ses serviteurs et de partir le lendemain 26, montés sur des mehara qui nous permettront de franchir rapidement la route qui nous sépare d'In-Çalah.

27 Février. — On installe les mehara qui doivent nous transporter, on place sur leur dos les approvisionnements de dattes, sucre et café, qui vont constituer notre seule nourriture pendant tout le trajet jusqu'à In-Çalah; ces approvisionnements sont calculés pour quinze jours. Nos armes ont été visitées avec soin et mises en état, nos fusils et nos sabres sont pendus à notre rallâ.

J'emporte avec moi une carabine à douze coups avec son étui et ses munitions, et un revolver doré que je compte offrir à El-Hadj-Abdelkader; j'emporte également un revolver doré pour son frère.

A dix heures, nous nous mettons en selle et nous quittons El-Goléah, nous dirigeant vers le Sud. Afin d'éviter toutes rencontres dangereuses, nous nous écartons complétement de la route suivie par les caravanes et nous nous jetons à l'est de cette route.

La journée se passe sans aucun incident; nous avançons avec une très-grande rapidité et nous arrivons au coucher du soleil à l'Oued-Frenta, où nous faisons la halte de nuit.

Nous avons franchi El-Erg (la région des dunes) en trois heures environ, ainsi que j'en avais toujours assuré la possibilité, alors qu'au sud des provinces d'Oran et de Constantine, comme le consta-

tent MM. Bou-Derba, de Bonnemain, Henri Duveyrier, Mircher, etc., etc.; pour la région est, MM. le docteur Paul Marès, Colonieu, de Colomb, Wimpfen, Dastugue; pour la région ouest, cette traversée ne peut s'effectuer qu'en plusieurs jours.

Après deux jours de marche, M. Soleillet écrit, en date du 1[er] mars :

Les divers campements que nous avons occupés, depuis notre départ d'El-Goléah ne nous ont pas fourni d'eau; nous n'avons pas rencontré un seul puits; il ne faut pas en conclure qu'il y ait, dans toute cette zone, sécheresse absolue; il me suffira de rappeler que nous suivons un chemin qui n'est pas celui des caravanes, mais les ouad nombreux que nous traversons et que recouvrent d'épaisses touffes de joncs ne permettent aucun doute sur l'existence de l'eau dans cette zone.

La route fréquentée par les caravanes et que, par précaution, nous n'avions pas voulu suivre, est jalonnée sur toute sa longueur par des puits situés sur chacun de ces ouad.

Du 1[er] au 5 mars, notre voyageur suit une série de grands plateaux qu'il représente comme parfaitement unis, formés par une terre rougeâtre, argileuse, toute fendillée et couverte de pierres noires; puis il ajoute :

5 mars. — Départ de l'Oued-Si-Ahmed, à trois heures du matin; le temps s'est remis au beau, le ciel est clair, mais il fait un froid des plus vifs. Nous poussons vigoureusement la marche de nos mehara, pensant arriver le soir en vue d'In-Çalah.

Le temps nous presse d'autant plus que notre provision de dattes touche tout à fait à sa fin; nous avons demandé à nos mehara un service des plus pénibles auquel ils ont toujours suffi; mais, en revanche, ils ont fait, par suite de l'absence de toute autre nourriture, une furieuse brèche dans l'approvisionnement de dattes que nous pensions suffisant pour quinze jours.

Nous comptons trouver, sur le versant opposé du dernier des plateaux que nous suivons, connu sous le nom de El-Ghâba, l'oued dans lequel est placé le but de notre voyage, In-Çallah.

Nous ne faisons aucune halte au cours de cette journée; malgré cela, au moment où une nuit glaciale et orageuse vient nous surpren-

dre, nous sommes encore sur ce plateau, sans apercevoir en vue l'oasis d'In-Çalah.

Nos mehara sont épuisés et nous partageons avec eux le reste de notre provision de dattes.

Nous cherchons en vain à faire du café; le mauvais temps nous empêche d'allumer du feu.

La situation est des plus critiques; nous sommes complétement égarés sur ce plateau qui ne nous offre aucun point de repère pour nous diriger.

Après avoir avancé à une certaine distance, au hasard, nous nous décidons à passer la nuit à l'endroit même où nous nous trouvions, vers dix heures du soir.

Au lever du jour, nous apercevons, au fond d'un vallon, à demi environné de montagnes aux pentes très-rapides, une oasis couverte de jardins, de palmiers et de verdure; plusieurs séguia déversent leurs eaux le long des jardins qui se succèdent du nord au sud; au premier plan et à l'est des jardins se détache un queçar, situé environ à sept kilomètres de nous.

C'est l'oasis d'In-Çalah, c'est le point sur lequel va se dénouer, enfin, un voyage depuis si longtemps projeté et qui ne s'est accompli qu'au prix de mille difficultés de toute sorte.

Nous enfourchons vivement nos mehara et nous descendons la pente qui mène à l'oasis et, à 6 heures 30 du matin, nous nous arrêtons aux premières maisons de l'oasis, près de Queçar-Meliana ou Miliânah.

En cherchant le point central auquel viennent aboutir les caravanes qui, parties du Soudan, veulent se rendre soit en Algérie, soit au Maroc, soit en Tunisie, l'œil s'arrête tout naturellement sur In-Çalah; c'est réellement là que se trouve le cœur du commerce dont les voies de caravane sont les artères et les veines.

Notre arrivée, à une heure aussi matinale, produit sur les habitants des premières maisons une terreur profonde; ils fuyent à notre approche et vont se réfugier dans le groupe principal des maisons, situé à l'est du point où nous nous arrêtons.

Peu à peu cependant la population se rassure; comme d'habitude, les enfants viennent les premiers auprès de M. Soleillet et de Ahamed-ben-Ahmed; ce dernier apprend de l'un d'eux

que son ami Bahous, cheick du queçar, est dans sa demeure; il le fait prévenir de son arrivée.

Bahous ne tarde point à nous rejoindre et demande à Ahmed quels sont les gens qui l'accompagnent. Celui-ci lui répond que ce sont des Chaamba de Metlili; mais, Bahous, me désignant plus particulièrement, demande qui je suis; Ahmed lui répond, sur un ton qui ne permet guère de réplique, que tous les gens qui l'accompagnent sont des Chaamba.

Après les compliments d'usage et la diffa, il est décidé que, avant tout, sans chercher à pénétrer dans les autres queçar, j'enverrais un messager à El-Hadj-Abdelkader pour l'informer de mon arrivée.

Kadour, domestique d'Ahmed, part, monté sur son mehari, et emporte avec lui :

1° La lettre de la Chambre de Commerce d'Alger, adressée à El-Hadj-Abdelkader ;

2° La lettre de l'agha Ben-Driss, de Wargla;

3° La lettre de Siman-ben-Messaoud, caïd de Metlili; adressée également à El-Hadj-Abdelkader.

Il a ordre de les porter au Queçar-el-Arab, occupé par les Ouled-Bajouda, de les remettre à Abdelkader lui-même et d'attendre la réponse qui lui sera donnée pour moi.

En attendant le retour du messager, Bahous donne à M. Soleillet de très-importants renseignements sur In-Çalah, sur la famille des Ouled-Bajouda, à laquelle appartient El-Hadj-Abdelkader.

Depuis de longues années déjà, cette famille, l'une des plus habiles et des plus intelligentes de la grande tribu arabe des Ouled-ba-Hammou, a su imposer sa prépondérance sur toute cette tribu; malgré l'opposition qui lui est faite par les Ouled-Moktar, elle a toujours su se maintenir au premier rang et conserver une incontestable autorité dans tout le Tildikelt.

Cette famille a toujours représenté à In-Çalah et dans tout le Tildikelt les idées du progrès et, en 1818, lors de son voyage à Tombouctou, le major Gordon Laing trouva, auprès des membres de cette famille, un accueil bienveillant et une protection efficace qui lui permit d'arriver à Tombouctou, où il fut assassiné.

La famille des Ouled-Bajouda est en relations continuelles avec Tombouctou; elle s'est alliée à plusieurs reprises à celle des El-

Bakay, dont la prépondérance politique et religieuse se fait sentir jusque dans nos possessions du Sénégal.

Les deux membres principaux des Ouled-Bajouda sont El-Hadj-Mohamed et El-Hadj-Abdelkader. Mohamed, de cinq ans plus âgé que son frère, est le chef de tous les Ouled-Bajouda. El-Hadj-Abdelkader, dont la supériorité intellectuelle a su se faire accepter par tous, comme autrefois, en France, celle des maires du palais, est chef de toute la tribu des Ouled-ba-Hammou.

En dehors de cette supériorité intellectuelle, ce qui a assuré d'une façon indiscutable cette influence de El-Hadj-Abdelkader, c'est son titre de Mokadem de la confrérie de Mouley-Taieb, dont le pouvoir s'étend sur le Maroc et sur une partie de l'Afrique centrale.

La famille de El-Hadj-Abdelkader est des plus nombreuses; il est père de sept fils et de plusieurs filles.

Son second fils, Mohamed, est en ce moment à Tombouctou, auprès de la famille des El-Bakay, dont il a épousé une des filles.

El-Hadj-Mohamed doit avoir plus de quatre-vingts ans; El-Hadj-Adbelkader a donc, par conséquent, soixante-quinze ou soixante-seize ans. La fortune des deux frères est, dit-on, des plus considérables.

La tribu des Ouled-ba-Hammou est d'origine arabe; elle a, depuis longtemps déjà, adopté les mœurs et le costume des Touareg; les hommes, généralement forts et vigoureux, sont d'un caractère énergique et belliqueux, qui leur a permis de s'affranchir, pour la sûreté de leurs caravanes, de la protection des Touareg, qu'ils sont même allés plus d'une fois razzer sur leur propre territoire.

La tribu des Ouled-ba-Hammou peut mettre en ligne plus de cent chevaux, et les cavaliers qui les montent ont une très-grande habitude des armes; ils manient le fusil et le pistolet avec une habileté remarquable.

S'ils vivent en bonne intelligence avec les Touareg, qui considèrent toujours le Tildikelt comme faisant partie de leur confédération, bien que, par le fait, il en soit complétement distrait, les Ouled-ba-Hamou ont à lutter contre certaines tribus qui viennent, comme les Doui-Menia et les Ouled-Moulât, de deux cents ou trois cents lieues, enlever les troupeaux et les caravanes.

La similitude de costumes des Ouled-ba-Hammou avec les Touareg (vêtements bleus en coton du Soudan, voile), les a souvent fait confondre avec ces derniers; ils n'ont de commun ensemble que le costume et appartiennent à des races parfaitement distinctes, puisque les Touareg sont berbères, tandis que les Ouled-ba-Hammou sont arabes.

Les autres tribus du Tildikelt portent le costume arabe, au-

quel s'ajoute un voile blanc qui ne laisse apercevoir que le haut du visage.

Bahous, qui me fournissait tous ces renseignements, appartient à une confédération religieuse qui possède plusieurs queçour dans le Tildikelt, entre autres ceux de Meliana et de Foggara.

Ce dernier renferme une zaouia considérable, située à une forte journée de marche dans la direction de Ghadamès; elle est connue dans le Tildikelt et dans toute l'Afrique; c'est la zaouia El-Kadera (zaouia puissante) des Ouled-Sidi-Cheick; ses habitants sont très-actifs et font un commerce considérable.

L'oasis, située entre des collines élevées de 100 à 110 mètres, occupe une largeur moyenne de 13 à 1,400 mètres; elle renferme, en outre de Meliana, quatre queçour, dont les noms m'ont été donnés par Bahous et écrits sous sa dictée: 1° Milianah; 2° Sala-el-Fogania; 3° Sala-el-Tatania; 4° Queçar-Sala; 5° Queçar-el-Arab.

Dans les ouvrages publiés par M. Henri Duveyrier et par le voyageur prussien Gerhard Rholfs, les noms de ces queçours ne concordent pas avec ceux qui m'ont été donnés par Bahous.

Le fait n'aura pas lieu de surprendre. quand on saura que certaines localités du Sahara sont indiquées sous deux ou trois noms différents, témoin El-Goléah, désigné souvent sous le nom de El-Menia ou celui de Taoaert, selon qu'on lui applique la désignation arabe ou la désignation berbère.

Monsieur Henri Duveyrier les indique dans l'ordre suivant :

1° Queçar-el-Arab ou Queçar-el-Kébir; 2° Queçar-bel-Qassem; 3° Queçar-Oulad-el-Hadj; 4° Queçar-el-Dehamcha.

D'après la carte du Sahara central, dressée par M. Henri Duveyrier, Meliana serait en dehors de l'oasis d'In-Çalah et à une distance d'environ dix-sept kilomètres d'In-Çalah.

C'est à un renseignement à lui fourni qu'est dû la disposition de ces deux points.

In-Çalah n'existe pas comme nom de localité proprement dite : M. Henri Duveyrier le dit lui-même, c'est le nom d'une oasis qui renferme cinq queçour, dont Meliana ou Milianah est le premier au nord.

La distance qui sépare Meliana de la Kasbâa de El-Hadj-Abdelkader est de sept à huit kilomètres; un mehari parcourt cette distance et franchit la grande dune de sable en moins de trois quarts d'heure, et un homme fait le même trajet en une heure ou une heure et quart.

L'erreur faite par M. Henri Duveyrier s'explique facilement par cette raison que sa carte a été établie pour cette partie du Sahara central sur de simples renseignements fournis par des indigènes

ayant peu la notion mathématique de l'appréciation des distances et dont M. Henri Duveyrier n'a pas été à même de contrôler la parfaite exactitude.

Gerhard Rholfs leur donne les noms suivants :

1° Zaouïa; 2° Queçar-Djedid ; 3° Kasbah; 4° Queçar-el-Arab; 5° Kasbaa-Ouled-ba-Gouda ; 6° Queçar-Ouled-bel-Gassem; Queçar-Ouled-el-Hadj.

Le premier queçar désigné par Gerhard Rholfs sous le nom de zaouia est celui de Meliana ou Milianah, qu'il désigne ainsi parce qu'il est habité par des zoua des Ouled-Sidi-Cheick.

M. Henri Duveyrier fait deux localités d'une seule sur sa carte.

C'est la même raison qui, souvent, fait désigner Foggara sous le nom de Zaouia-el-Kadra.

Gerhard Rholfs, qui a visité le pays, est parfaitement d'accord avec moi en plaçant dans l'oasis d'In-Çalah, et sous le nom de Zaouïa, le Queçar-Milianah qui en fait réellement partie.

Les queçour sont bien au nombre de cinq; nous avons pu les compter du sommet de la dune qui sépare Milianah des autres; de ce point, j'ai très-bien distingué un grand bâtiment, solidement construit, carré, et qui, situé au sud du Queçar-el-Arab, occupé principalement par les Ouled-Hammou, est l'habitation de El-Hadj-Abdelkader et de son frère Mohamed, ainsi que de leur famille.

C'est une kasbâa et non un queçar, comme le prétend Gerhard Rholfs, qui en a vu commencer la construction.

L'horizon est fermé au loin par une forêt de palmiers qui s'étend à perte de vue.

A l'ouest des jardins, dans une direction de sud à nord, existent de nouvelles plantations de palmiers faites dans un terrain fortement imprégné de sel et qui, me dit-on, est le fond d'une sebka, aujourd'hui desséchée et qui doit être celle dont Gerhard Rholfs signalait l'existence dans la même direction.

Je dois constater, en passant, que, chaque fois que j'ai eu l'occasion de les contrôler par moi-même, j'ai toujours trouvé d'une grande exactitude les renseignements fournis par Gerhard Rholfs.

In-Çalah ne forme pas, comme on pourrait le croire, une ville compacte, elle se compose d'un ensemble de villages ou queçour, complétement distincts les uns des autres et souvent habités par des populations d'origines différentes. La population nègre y est assez nombreuse, et je dois noter une particularité assez remarquable au sujet de la condition des esclaves de cette race.

La traite des nègres existe et se fait sur une grande échelle dans

tout le Soudan ; In-Çalah, comme toutes les autres contrées, reçoit et achète une quantité d'esclaves nègres, mais, contrairement à ce qui se passe chez les Touareg, les enfants qui naissent de parents esclaves ne sont pas, par cela même, assujettis à l'esclavage; ils sont libres et forment une catégorie spéciale de serviteurs désignés sous le nom de atriya et rappellent assez exactement les affranchis de l'ancienne Rome.

Les cinq queçour composant In-Çalah s'étendent, du pied de El-Ghâba, jusqu'à une forêt de palmiers qui ferme l'horizon au sud, sur une longueur de dix kilomètres environ.

Pour communiquer de Milianah avec les autres queçour, il faut franchir la dune de sable dont j'ai parlé et qui, située à une distance de cinq cents mètres de cette localité, ferme complétement la vallée, tout en laissant filtrer les eaux des séguia qui coulent du nord au sud.

Le Queçar-el-Arab, le plus important de tous, renferme une population de 17 à 1,800 habitants; les autres sont beaucoup moins peuplés et le chiffre des sédentaires peut s'élever à 4,000 habitants environ. Beaucoup de gens d'In-Çalah vivent en nomades, sous la tente; ils ne reviennent dans les divers queçour que pour la récolte des dattes, époque à laquelle le chiffre de population doit se trouver porté à 10 ou 11,000 habitants.

Tout le terrain de l'oasis est bien cultivé, on y récolte des dattes, du séné, du blé, de l'orge, des légumes, des courgs; j'ai remarqué dans les jardins plusieurs espèces d'arbres fruitiers, entre autres des grenadiers, des abricotiers et une espèce de cédratier.

In-Çalah est un centre de transit commercial très-important, des caravanes nombreuses, venant du Bournou, de Tombouctou et du Haoussa y apportent de l'indigo, de l'ivoire, de la gomme, de la poudre d'or, des plumes d'autruche, des peaux, des parfums et des esclaves.

Ces diverses marchandises sont, suivant leur nature, dirigées sur l'Ouest ou sur l'Est.

Les indigos sont expédiés sur Mourzouk, en passant par Ghadamès ou Ghât, ou même directement; de Mourzouk, ils sont dirigés sur l'Égypte.

L'ivoire suit à peu près tout la même direction; une certaine quantité cependant vient se vendre à Tripoli.

Les plumes d'autruche passent toutes par Ghadamès et Tripoli.

Les gommes sont toutes dirigées par le Aoulef et le Tafilalet, sur Souéra, au Maroc.

Le principal commerce d'achat d'In-Çalah se fait avec Ghadamès, d'où se tirent les cotonnades, les soieries, les fers, les sucres, les

thés, etc., etc. Ces produits sont généralement de fabrique anglaise et viennent par Malte et Tripoli; les soieries seules proviennent des fabriques italiennes de Livourne et de Lucques.

Depuis que l'agha Ben-Dríss est installé à Wargla, les relations qui existaient autrefois si fréquentes entre In-Çalah et Wargla ont paru vouloir se renouer; quelques petites caravanes, comme je l'ai signalé lors de mon séjour à Wargla, sont venues apporter des produits du commerce français.

Les laines employées au Touat proviennent, pour la plus grande partie, du sud de nos possessions, qui, le jour où des relations sûres seront établies, pourra fournir à ce pays les céréales qui lui manquent.

Les produits de fabrication française parviennent par le Gourara, dont les marchands se les procurent au Tafilalet, par l'entremise des négociants de Ouellàm, qui sont en relations avec ceux de Tlemcem.

Ces produits sont très-estimés à In-Çalah et dans le Touat, en général; ils y trouveraient des débouchés sûrs, faciles et avantageux.

Le commerce d'In-Çalah avec les Beni-M'zab est des plus maigres; il tend plutôt à se porter sur Wargla; quand, par hasard, les gens du Touat vont au M'zab pour y porter des marchandises, principalement des nègres, ils reçoivent en douros le montant des objets livrés par eux et vont faire, au Gourara ou à Ghadamès, l'achat des objets qui leur sont nécessaires.

La monnaie courante est le douro, pièce de cinq francs française, qui a toujours sa valeur au pair, quand il ne fait pas prime.

Le change sur l'or est sujet à des variations considérables et fréquentes, qui varient de 20 à 50 0/0, ce qui paraîtra incroyable.

La monnaie divisionnaire est celle dont on fait usage à Tunis et au Maroc.

Au moment où je suis à In-Çalah, on y attend deux caravanes de Tombouctou et que l'on dit être importantes.

Bahous, qui m'a obligeamment fourni tous ces renseignements, me parle aussi des relations personnelles qu'il a avec le Nord; il me cite, comme le connaissant parfaitement, Addoun-ben-Saïd, des Beni-Izguen, qu'il a vu plusieurs fois et avec lequel il est toujours en correspondance.

Mais quelque intéressants que fussent les renseignements fournis par Bahous, une préoccupation bien naturelle commençait à gagner notre voyageur. Kadour en effet ne revenait pas, et cependant sa mission eût pu s'accomplir en deux heures; aussi M. Soleillet ajoute-t-il :

L'absence prolongée de Kadour m'inquiète; je me demande si Abdelkader, malgré les recommandations pressantes dont j'ai été l'objet près de lui, serait décidé de tenir la menace faite en présence de Gerhard Rholfs et plusieurs fois répétée depuis : « Quand bien même il viendrait ici des étrangers avec des lettres de recommandations du sultan de Constantinople ou de celui du Maroc, je les livrerais immédiatement à mes gens. Nous ne voulons pas de chrétiens dans notre pays. »

Kadour revient, enfin, après la tombée de la nuit; il me rapporte une réponse manuscrite que m'adressent El-Hadj-Abdelkader et son frère, El-Hadj-Mohamed; cette réponse représente certainement l'opinion de la djemaa d'In-Çalah qui a été convoquée, en a entendu la lecture et en a approuvé le contenu.

Dans cette lettre, dont j'ai communiqué l'original à la Chambre de Commerce, qui l'a reçue le 8 avril et l'a enregistrée sous le n° 5651, El-Hadj-Abdelkader et son frère m'accusent réception des lettres que je leur ai fait parvenir et dont ils ont pris connaissance; ils me déclarent qu'ils sont sujets de l'empereur du Maroc et que, comme tels, ils ne peuvent me recevoir et rien faire avec moi, s'ils n'y sont autorisés par leur souverain qui, trois fois déjà, cette année, a envoyé ses goums dans le pays et qui, seul, dirige leurs affaires.

Ils m'engagent donc à quitter le pays et à revenir sur mes pas, pour éviter les complications que pourrait amener pour les uns et les autres ma présence sur leur territoire.

La suprématie de l'empereur du Maroc sur In-Çalah et le Touat ne m'était pas inconnue; elle était pleinement établie par tous ceux qui ont pu se procurer des renseignements précis sur le pays.

Confédération indépendante, tout d'abord, le Touat ne reconnaissait à l'empereur du Maroc qu'une suprématie religieuse, due à sa qualité de chérif; cette reconnaissance se traduisait par l'envoi, à des époques indéterminées, de dons volontaires de la part de la Confédération, espèce de denier de saint Pierre, offert au Chorfa du Fez.

Le Touat reconnaît également, mais à un degré moindre, la suprématie religieuse des El-Bakay de Tombouctou, dont les relations sont utiles au commerce du Touat.

Cette suprématie religieuse s'est augmentée de la suprématie temporelle, à partir du moment où le commandant Colonieu tenta de pénétrer dans le Touat et arriva avec une caravane jusque sous les murs de Teinsimoun.

La crainte de l'occupation française, le besoin d'indépendance surtout, ont jeté le Touat dans les bras du Maroc qui ne peut exercer

sur lui qu'une action restreinte ; l'état d'anarchie fréquent dans lequel vit le Maroc ne lui permet guère une action effective sur des contrées qui sont bien plus naturellement placées dans la zone d'attraction de l'Algérie.

Aussitôt après le départ de la caravane du commandant Colonieu, un tribut de 5,000 fr. et de vingt jolies esclaves noires fut réuni par les gens du Touat et adressé au sultan du Maroc, dont ils avaient, jusqu'à ce jour, refusé de recevoir un gouverneur.

Ils sollicitaient sa protection contre les éventualités d'une occupation chrétienne, protection qui leur fut promise par lettres du sultan.

Un fait de même nature s'était produit dans l'Est, à Ghadamès, du jour où Ali-Bey, à la tête de ses goums, venant de Tuggurt, au devant de la mission du colonel Mircher, avait franchi la région des dunes et avait pénétré sur le territoire des Touareg, pour escorter la mission qui revenait de Ghadamès à El-Ouad.

L'autorité turque, à Ghadamès, était représentée par un simple muchir ; la suprématie reconnue par les gens de Ghadamès au sultan de Constantinople était beaucoup plus religieuse que temporelle, mais, à partir du jour de l'apparition des goums d'Aly-Bey sur leur territoire, la crainte d'une occupation française les fit demander la protection effective du sultan, dont la suprématie, devenue temporelle, se traduisit par l'envoi d'un pacha et d'une garnison turque et par la création d'un grand kaïmacanalik qui relève de Tripoli et qui embrasse les territoires de Ghadamès et une partie du Fezzan.

M. Henri Duveyrier, si exactement renseigné en ce qui concerne le Sahara central, avait signalé le fait de Ghadamès ; Gerhard Rholfs avait signalé le mouvement qui s'était opéré dans le Touat et il croyait pouvoir affirmer que, si le commandant Colonieu et M. Burin eussent été porteurs d'une lettre du sultan du Maroc, ils eussent été très-bien accueillis dans le Touat.

Connaissant tous ces détails, j'en avais entretenu le colonel Mircher et j'avais témoigné le désir de voir demander, par l'intermédiaire de notre ministre au Maroc, cette lettre qui m'ouvrirait sûrement les portes du Touat.

Je compris, aux observations qui me furent faites par le colonel Mircher, qu'il ne fallait pas songer à faire demander cette lettre par M. l'amiral de Gueydon, après le départ duquel je ne renouvelai pas ma demande à M. le général Chanzy, que je supposais devoir me faire la même réponse.

Peu satisfait, comme on doit le penser, de la réponse d'El-Hadj-Abdelkader, M. Soleillet veut tenter une nouvelle démar-

che auprès de lui. Mais sa lettre, bien que partie par le cheick Bahous, n'est pas même reçue. Effrayé sans doute de l'attitude menaçante de la population, Abdelkader répond sans hésiter de *partir immédiatement, sans quoi il ne répondait de rien.*

Mon intention a été, un moment, de partir seul, pour me rendre à la Kasbâa de El-Hadj-Abdelkader, mais je dois renoncer à cette idée, pour ne pas placer le cheick dans l'alternative de me laisser massacrer par ses gens, comme il l'a souvent juré, ou de se créer des ennemis irréconciliables dans tous les partis, en prenant ma défense.

La situation qui m'est faite m'oblige donc de quitter à regret l'oasis d'In-Çalah, après en avoir franchi la première enceinte et m'être vu sur le point d'y pénétrer tout à fait.

Je pars, le dernier et le cœur serré, de cette terre promise que je n'ai pu qu'entrevoir, mais sur la vie et les usages de laquelle j'ai pu me renseigner d'une façon précise.

Nous avions renouvelé nos provisions de dattes, par l'entremise de Bahous, qui nous a procuré et vendu ce qui nous était nécessaire.

Nous quittons In-Çalah vers deux heures du matin et nous parcourons, en sens inverse, la même route que celle suivie pour aller ; seulement,. comme nous possédons une connaissance plus complète de cette route, notre trajet s'effectue avec une rapidité plus grande.

Le lendemain, à la halte du matin, je fais dresser un procès-verbal des faits qui se sont passés lors de la réception de Kadour, porteur de mes lettres au queçar de El-Hadj-Abdelkader.

Il y a dans ces contrées les éléments d'un commerce important pour notre colonie qui trouverait à In-Çalah les plumes, l'indigo, la gomme, l'alun, le salpêtre, l'ivoire, la poudre d'or, qui pourraient être achetés à des prix très-avantageux ; il y a encore des peaux de qualité supérieure et qui ont été très-appréciées ici, puisqu'elles ont obtenu un prix élevé ; il y a également des roses qui, le jour où elles seront traitées avec soin à la récolte, acquerront une valeur considérable.

Ces pays offrent donc à notre commerce un aliment facile et qui est à nos portes, nous ne devons pas le perdre de vue ; et il faut, surtout, maintenant que la route est jalonnée, que la voie est tracée, qu'à son extrémité (l'honorable M. Henri, votre président, l'a constaté dans son discours à la réunion du 10 juin), il y a des éléments

sérieux pour les affaires; il faut ne pas laisser se refermer et se combler sans utilité pratique cette voie si difficilement ouverte.

Il faut, pour cela, faire ce que proposait le colonel Mircher, au lendemain de son retour de Ghadamès, en 1862 : composer une caravane d'essai qui irait porter au Gourara et au Tildikelt nos produits ou nos échantillons.

Elle serait organisée par la Chambre de Commerce d'Alger, qui en fixerait la composition et en discuterait le règlement et la discipline. Tous les membres du commerce algérien qui voudraient aller eux-mêmes traiter des affaires dans ces contrées seraient appelés à en faire partie, et je m'offre, si la Chambre de Commerce veut bien me continuer la confiance dont elle m'a honoré, à conduire cette caravane à In-Çalah, Timimoun et à la ramener par le Tafilalet, Ouellam et Tlemcen.

C'est là, je crois, le vrai moyen pratique de rendre profitables, pour l'avenir, les dépenses faites et les dangers courus pour tracer cette route nouvelle et démontrer qu'elle est facilement praticable aux caravanes.

Il est essentiel, surtout, que cette opération ait un caractère exclusivement commercial ou scientifique ; on ne saura jamais trop faire pour effacer cette terreur, inspirée volontairement et si habilement exploitée, qui nous représente toujours à ces populations comme cherchant à étendre notre conquête et à agrandir nos territoires dans le Sud et à leurs dépens.

C'est à cette terreur et à la méfiance inspirée contre nous qu'il faut attribuer l'éloignement de ces populations pour une nation comme la nôtre, qui, placée à leurs portes, est restée, jusqu'à ce jour, sans aucune relation avec elles.

Ce n'est qu'à notre contact que ces craintes s'effaceront, et, puisque le premier pas est fait, puisque plusieurs d'entre eux sont venus à nous et ont pu juger et apprécier notre civilisation et nos mœurs, c'est à nous à aller, aujourd'hui, chez eux, leur offrir ces relations qui devraient exister depuis longtemps et qui seront avantageuses aux deux pays.

Nous ne suivrons pas M. Soleillet dans sa route en retour sur Alger, où il est arrivé le 1er juin 1874. Elle n'offre rien de bien saillant. Il lie toutefois connaissance avec des commerçants arabes et touatia ayant des intérêts dans le Touat, le Tildikelt et le Gourara. Sur sa promesse positive qu'ils ne courent aucun danger, ni pour leurs personnes, ni pour leurs marchandises, quelques-uns

d'entre eux se décident à l'accompagner à Alger. Ils y vendent convenablement leurs produits, grâce au concours de la Chambre de Commerce et au bon vouloir des négociants. Présentés enfin par M. Soleillet au général Chanzy, dont ils reçoivent un bon accueil bienveillant, ils retournent dans leur pays, où ils pourront témoigner pratiquement de la possibilité de relations directes et importantes entre le Sahara central et notre colonie.

Voici, du reste, l'opinion de M. Soleillet à ce sujet :

Les idées de M. Soleillet ne se sont pas modifiées depuis son retour; bien au contraire, elles se sont élargies. Voici, en effet, ce qu'il écrit le 12 novembre au président de la Société de géographie de Lyon :

« J'ai, comme vous le savez, des projets très-considérables, car je veux que la France prenne dans l'Afrique centrale la prépondérance qui devrait lui appartenir à cause de ses deux colonies de l'Algérie et du Sénégal.

« Je suis certain que les premiers rapports doivent être commerciaux, et que, pour qu'ils soient sérieux, ils devront s'établir sur un marché algérien, mais il faut avant tout connaître le commerce de ces populations, leurs besoins et leurs produits; c'est à cette enquête que je veux me livrer. Le marché à ouvrir à la France est considérable, car « les régions soudanniennes « n'embrassent pas moins de 800 lieues dans la direction des « méridiens, entre le 17° parallèle nord, et le 17° parallèle sud, « ni moins de 500 lieues dans la direction est-ouest.

« La population y est très-dense, très-laborieuse; la végé- « tation riche et variée. » (Colonel Mircher.)

« Pour visiter en simple voyageur (c'est mon projet) ces contrées et en rapporter tous les renseignements nécessaires, il faudrait se rendre à In-Çalah, Tombouctou, le Sénégal, le Haoussa. Une pareille campagne demanderait trois ans au moins, mais elle est possible.

« Si je pars de Toughourth, comme je l'espère, avec un membre de la famille des Ouled-Bajouda, je suis certain d'être bien reçu et de pouvoir séjourner à In-Çalah. Les Ouled-Bajouda,

parents des El-Bakay, qui commandent à Tombouctou, peuvent me faire parvenir sûrement dans cette dernière ville. Avec les El-Bakay, le voyage du Sénégal est facile. Actuellement, car je ne sais pas tout, j'ignore les facilités qu'il peut y avoir pour se rendre du Sénégal au Haoussa. »

Vivement intéressée par l'exposé du voyage que nous venons de résumer, la Société a voté des remercîments et des félicitations à M. Soleillet pour la courageuse initiative qu'il venait de prendre en entreprenant un voyage aussi important pour les intérêts scientifiques et commerciaux. Elle a, de plus, émis l'avis que des encouragements à un second voyage destiné à compléter les résultats du premier fussent transmis à M. Soleillet, et enfin, elle a autorisé son bureau à le seconder à cet égard dans la limite des moyens de la Société.

Nous ajoutons, en terminant ce compte rendu, que les résultats scientifiques du voyage de M. Soleillet seront l'objet d'un travail spécial. Il se fait en ce moment.

CORRESPONDANCE

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. P. DIRAT A M. L. DESGRAND

Constantinople, 5 juin 1874.

..... Vous aurez vu que je n'avais pas oublié la Société de géographiè, et si je vous adresse particulièrement cette lettre du bord de l'*Achille*, en route pour Odessa, par Kustendjé, c'est que la question de géographie se trouve tellement liée à la question commerciale dans ce que j'ai à vous dire, que ces lignes pourront peut-être intéresser la Société.

Pour en finir avec ce que j'ai pu entrevoir du côté de l'Asie, je dois vous dire que, dans le monde économique de Constantinople, les travaux à accomplir dans le bassin du Tigre et de l'Euphrate préoccupent tous les esprits. Chemins de fer, navigation de l'Euphrate avec canaux reliant les points extrêmes de ses sinuosités trop prononcées, sont des projets à l'ordre du jour; et nul doute que, si la situation financière de l'empire ottoman vient le permettre, on ne les mette promptement à exécution.

Pour le moment, les travaux des chemins de fer d'Asie sont suspendus, et l'activité concentrée sur l'achèvement des lignes d'Europe. Toutefois, l'opinion des ingénieurs chargés des études des lignes asiatiques est qu'elles seront bientôt reprises et continuées, aussitôt l'emprunt fait.

Je crois que M. Dufour, d'une part, et Mgr Lion, de l'autre, pourront vous renseigner utilement, en temps et lieu, sur cette transformation géographique.

Pendant mon séjour à Constantinople, j'avais à me préoccuper de la situation commerciale des côtes de la Turquie d'Europe, c'est-à-dire des débouchés ouverts aux produits du pays et aux importations. La création des voies ferrées, par les points où elles aboutissent à la côte, a modifié cette situation. Au sud, le point qui attire l'attention est la rade de *Dédéagh;* c'est la tête de la ligne ferrée qui

relie Andrinople à l'Archipel; elle se soude à Kuleb-Burgas avec la ligne d'Andrinople à Constantinople. Ce point de jonction est à 40 kilomètres environ d'Andrinople; cette ligne de Dédéagh à Kuleb-Burgas a un développement de 112 kilomètres et passe par Ferré et Demokka.

Dédéagh est un simple mouillage qui n'est pas indiqué sur les cartes de la marine française, mais le Lloyd, je crois, y a un feu dont la position est donnée dans la table des phares. Du reste, j'ai trouvé le point indiqué sur les nouvelles cartes anglaises pour la marine. Le mouillage est très-peu à l'est de la pointe Makri, à l'ouest du golfe d'Énos, par conséquent entre 23 et 24° de longitude est du méridien de Paris.

Si j'insiste, c'est que c'est le seul aboutissant des voies ferrées turques entre Constantinople et Salonique. Il a été choisi, par des considérations stratégiques, comme favorable à un débarquement des troupes asiatiques, en cas de prise des Dardanelles qui sont mal défendues; et aussi par économie, cette ligne n'ayant nécessité aucun travail d'art coûteux.

Je dois aussi vous signaler la mise en activité de la ligne de Constantinople à Andrinople, et celle d'Andrinople à Philippopoli. Ce dernier point même est dépassé; on va jusqu'à Bellova.

Cette ligne, qui va percer les monts Balkan, atteindra le Danube et devra évidemment se souder avec les chemins de Roumanie.

Vous connaissez l'existence de la ligne de Roustchouk à Varna, et celle antérieure de Kustendjé à Tchernavada. Celle-ci, qui est la plus ancienne, fut construite et exploitée par une compagnie anglaise et accapara le transit du Danube à Constantinople par Kustendjé. Ce petit port se développa rapidement, les terrains prirent de la valeur, on construisit beaucoup.

Plus tard, la compagnie des bateaux du Danube a construit dans le même ordre d'idées la ligne de Routchouk à Varna, et favorisée de plus par la jonction avec les lignes de Roumanie qui tombent à Giurgewo, a attiré à elle le trafic du Danube et de la Roumanie. Varna a grandi démesurément au détriment de Kustendjé qui se meurt. Les immeubles y sont dépréciés de 75 0/0, et l'excédant du Danube seul lui revient.

Qu'arrivera-t-il quand la ligne d'Andrinople à Philippopoli, abordera le Danube, passera le Danube? Vous voyez la ligne : Jassis Galatz, Kraïlow, Bucharest, le Danube, Philippopoli, Andrinople, Dédéagh ou Constantinople. N'arrivera-t-il pas à Varna ce qui arrive à Kustendjé?

Si les chemins de fer turcs fonctionnent bien, Andrinople sera le

vrai centre d'affaires de la Turquie; et, le jour où on fera le port de Dédéagh, il sera trop petit. Actuellement, le mouillage est intenable par les vents du sud-est, et cependant toutes les compagnies le visitent.....

LETTRE DE M. LE MARQUIS DE COMPIÈGNE

Château de Lachaise, par Soulaines (Aube), 11 octobre 1874.

Monsieur le président,

Je viens de recevoir, à la campagne, la lettre que vous avez fait l'honneur d'adresser à mon ami Alfred Marche et à moi. Nous sommes très-flattés d'apprendre que vous avez bien voulu vous occuper de nous, et nous serions heureux de pouvoir être utiles, d'une manière quelconque, à la société de géographie de Lyon, qui ne nous est pas du tout inconnue. Lors de la dernière séance de la société de géographie de Paris, j'ai lu un compte rendu de notre voyage dans le haut Ogooué, que vous trouverez reproduit *in extenso* dans le numéro qui va paraître. Nous y avons joint une carte détaillée du fleuve, faite malheureusement d'une manière approximative, mais qui s'étend jusqu'au point extrême que nous ayons pu atteindre dans notre exploration. Je commence en ce moment, dans le *Correspondant*, la publication d'un récit détaillé de notre voyage. Aussitôt ce travail terminé, je me réserve d'en publier une édition séparée dont je me ferai un honneur et un plaisir d'offrir à la bibliothèque de la société de géographie de Lyon un exemplaire.

De plus, je me mets à la disposition de la Société ponr lui envoyer, si elle le juge profitable, une petite étude que je ferai spécialement pour elle, sur l'état actuel et l'avenir du commerce dans l'Afrique équatoriale et plus particulièrement dans l'Ogooué, fleuve qui, dans ces régions, tient le premier rang par son importance, aussi bien au point de vue du commerce qu'au point de vue de la géographie.

Vous demandez s'il ne serait pas possible que, dans un avenir plus ou moins rapproché, on arrivât à nouer par terre des relations entre le Gabon et le Sénégal. Je puis répondre dès à présent que cela est, pour un temps très-long du moins, absolument impossible. Sans parler des innombrables cours d'eau, lacs et surtout marécages qui séparent ces deux pays et de la chaîne des Camérons qu'il faudrait franchir, le voyageur rencontrerait dans l'hostilité de certains peuples un obstacle invincible. Parmi les ennemis les plus acharnés

des blancs, je citerai les tribus qui habitent derrière le cap des Palmes, celles du haut Niger, enfin et surtout celles du pays des Camérons. Au reste, il y aurait infiniment moins d'intérêt à relier le Gabon au Sénégal qu'à relier l'Algérie au Sénégal par Tombouctou.

La société de géographie de Lyon apprendra sans doute avec plaisir qu'un jeune officier de marine, M. de Brazza, déjà autorisé par le ministère, va, plus que probablement, reprendre, dans un très-bref délai, notre itinéraire sur l'Ogooué. Instruit par l'expérience que nous avons acquise à nos dépens, soutenu par quelques tirailleurs sénégalais que le gouvernement va mettre à son service, et disposant de certaines ressources qui nous manquaient, il arrivera sans doute à franchir le cercle dangereux que les Osyéba avaient formé autour de nous et à pénétrer très-loin dans l'intérieur de l'Afrique.

Encore une fois, Monsieur, je me tiens entièrement à la disposition de la société de géographie de Lyon et serai très-heureux de contribuer à ses travaux dans la très-faible limite de mes moyens.

Veuillez agréer, Monsieur le président, l'assurance de ma considération très-distinguée.

Recherches statistiques sur l'esclavage colonial et sur les moyens de le supprimer, par Alex. Moreau de Jonnès. Paris, 1842. In-8 broché.

Annuaire du commerce maritime, ou Répertoire universel du commerce et de la navigation, par une société de géographes et de négociants, sous la direction de M. R. B. Maiseau. Paris, 1833-34-35-37. 4 vol. in-8 bien reliés.

Routes in Abyssinia, cartes. London, 1867. In-8 broché.

Nouvelle-Galles du Sud, Australie. Exposition universelle de 1867. Brochure in-8.

Mémoire sur le commerce maritime et colonial, 2e édition. Paris, 1833. Brochure in-8.

Chapitres de géographie sur le nord-ouest de l'Afrique, avec une carte de ces contrées, à l'usage des écoles de la Sénégambie, par L. Faidherbe. Saint-Louis, 1864. Brochure in-8.

Revue géographique, par Barbié du Bocage. 1863, 1865, 1866. 3 brochures in-8.

Le commerce et la navigation de l'Algérie avant la conquête française, par Élie de la Primandaie. Paris, 1861. Brochure in-8.

Notice sur les oasis du Sahara et les routes qui y conduisent, par L. de Colomb. Paris, 1868. Brochure in-8.

Excursion dans le Djerid au pays des Dattes (sud de la Tunisie). Extrait de la *Revue algérienne et coloniale*, juin 1860. Brochure in-8.

Origine et constitution de la propriété arabe en Algérie avant 1830, par Paul Eugène Bache. Extrait de la *Revue algérienne et coloniale*, novembre 1860. Brochure in-8.

Exploration de l'Afrique centrale, par A. Roussin. Extrait de la *Revue maritime et coloniale*. Broché.

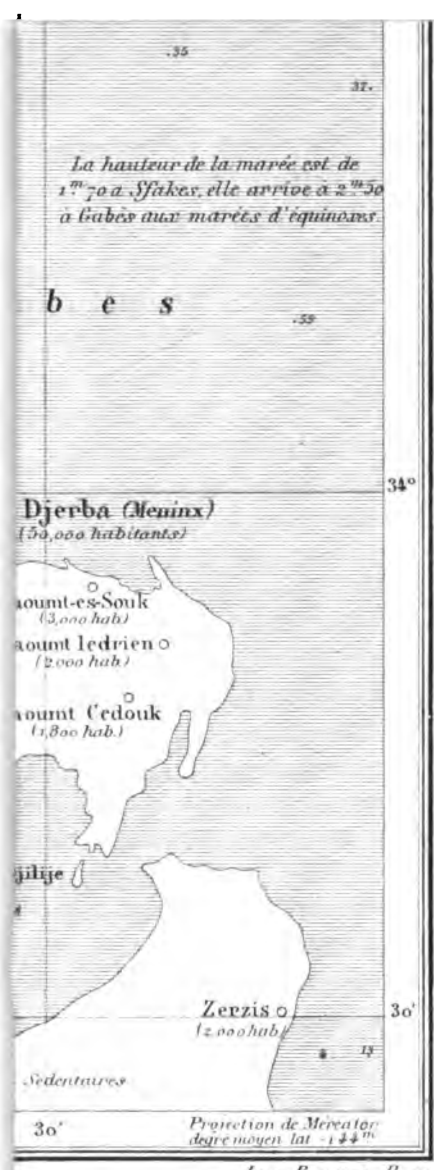
De l'émigration chinoise, par P. Dabry de Thiersant. Extrait de la *Revue maritime et coloniale*. Brochure in-8.

La Cochinchine en 1873. Extrait de la *Revue maritime et coloniale*. Brochure in-8.

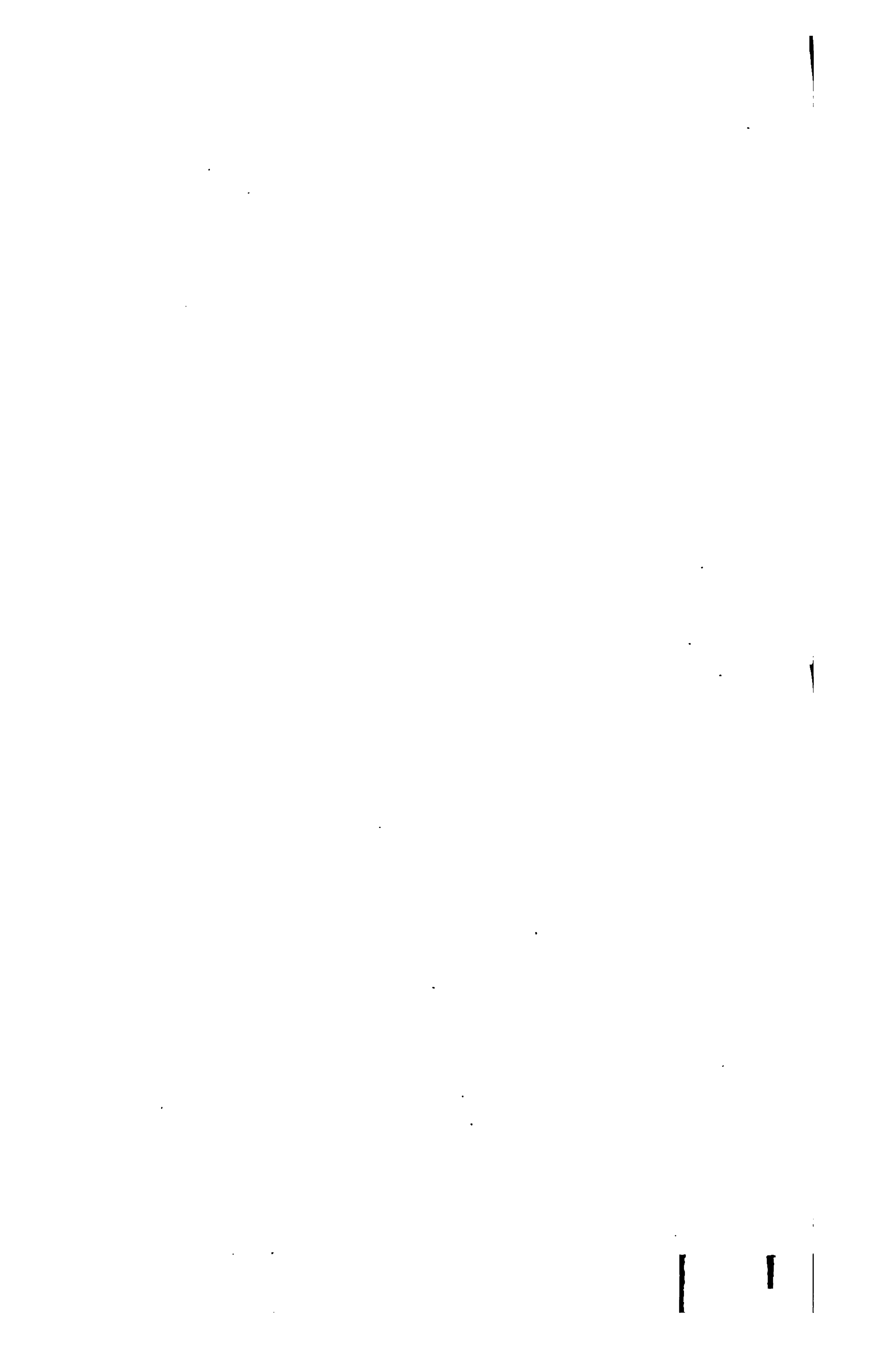
(A suivre.)

Le Secrétaire général : CHRISTOPHE.

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4.



.35
37.
La hauteur de la marée est de 1m 70 à Sfakes, elle arrive à 2m 50 à Gabès aux marées d'équinoxes.
b e s
.39
34°
Djerba (Meninx)
(50,000 habitants)
Houmt-es-Souk
(3,000 hab.)
Houmt ledrien
(2.000 hab.)
Houmt Cedouk
(1,800 hab.)
Zerzis
(2.000 hab.)
30'
Sedentaires
30'
Projection de Mercator
Imp. Becquet, Paris.



DE L'ORIGINE

DES

ANCIENS PEUPLES DU MEXIQUE

Dans une note lue à la réunion mensuelle du mois de décembre 1874, M. l'abbé Jolibois, curé de Trévoux, dont le monde regrette la perte récente, avança cette proposition : que les peuples qui, à diverses époques, occupèrent l'Amérique centrale et y apportèrent la remarquable civilisation dont les débris existent encore, n'avaient pu tirer leur origine de ces peuplades sauvages que les premiers explorateurs rencontrèrent disséminées sur la vaste surface de ce monde nouveau. Allant plus loin, il émit l'opinion que, en ce qui concerne particulièrement le Mexique, les Totèques, les Chichimèques, les Astèques, qui se succédèrent sur la terre d'Amah, non-seulement n'étaient point autochthones, mais devaient leur origine à un peuple qui ne serait autre que les Japonais.

Les arguments sur lesquels l'auteur de la note appuyait son assertion n'étaient que de simples inductions. Lui-même ne leur accordait pas une autre valeur ; mais il invitait les savants à chercher, s'il n'y avait pas, dans les monuments historiques du Japon, puis dans la langue, les coutumes, les usages, la religion des deux pays, des rapports qui fussent de nature à appuyer son sentiment.

Deux membres de la Société, M. le colonel Parmentier et M. Émile Guimet, répondirent à l'invitation de M. l'abbé Jolibois et donnèrent, dans la réunion de février 1875, les deux intéressantes dissertations que l'on va lire :

MÉMOIRE

LU PAR M. LE COLONEL TH. PARMENTIER

Messieurs,

Dans une de nos précédentes séances on vous a lu un travail intéressant tendant à établir que les peuples civilisés habitant le Mexique, lors de l'arrivée de Fernand Cortez, en 1519 tiraient leur origine première des Japonais. Du reste l'auteur de ce travail, M. l'abbé Jolibois, était le premier à reconnaître qu'il n'avait pu étayer cette thèse que sur une série d'inductions, et il conviait les chercheurs à la corroborer par des preuves tirées de la comparaison des coutumes, des usages, de la religion et de la langue des deux peuples.

C'est de la question linguistique ainsi soulevée que je viens vous entretenir ce soir.

Si je vous disais simplement que l'idiome des Japonais fait partie du groupe des langues agglutinantes dont il occupe l'échelon inférieur, tandis que le nahuatl ou mexicain, comme toutes les langues primitives de l'Amérique, est une langue polysynthétique ou incorporante, j'aurais tout dit peut-être pour quelques-uns d'entre vous, mais pour le plus grand nombre, ces mots seraient à peu près vides de sens. Je suis donc obligé d'entrer dans quelques détails sur la structure des différentes espèces de langues, et je m'efforcerai de concilier de mon mieux le désir d'être clair avec celui de ne pas fatiguer trop longtemps votre attention.

Les hommes ont inventé bien des procédés différents pour se communiquer leurs pensées, procédés qui ont dû être très-

simples et très-élémentaires d'abord et qui ont été se compliquant à mesure que les relations humaines se sont compliquées elles-mêmes. Il ne serait, en effet, plus possible aujourd'hui de soutenir que le premier homme a reçu directement du Créateur une langue parfaite dont toutes les langues postérieures ne seraient que la corruption ou la dégénérescence. Non, Messieurs, le Créateur a donné à l'homme la *faculté* du langage et l'*intelligence* pour créer des mots et inventer des procédés linguistiques propres à lui permettre d'exprimer ses pensées. La plupart des philologues modernes admettent que les langues ont toutes commencé par un état inférieur, monosyllabique, d'où la nécessité de nuancer et de préciser des idées de plus en plus complexes les a fait sortir au moyen d'un principe plus ou moins heureusement trouvé, tel que l'*agglutination* des langues tatariques, la *flexion qualitative* des langues sémitiques ou la *flexion quantitative* des langues indo-européennes ou japhétiques.

On se ferait difficilement une idée de ce que pouvait être cet état primitif des langues humaines si nous n'en connaissions pas un échantillon encore vivant. Les Chinois, en effet, n'ont jamais eu l'idée d'un principe de formation snpérieur à la simple *juxtaposition* de *monosyllabes*, et leur langue, quoiqu'ayant reçu tous les perfectionnements et tout le degré de culture dont sa constitution imparfaite était susceptible, est encore complétement *isolante* suivant la dénomination que Guillaume de Humboldt a proposée pour caractériser ce genre de langues [1].

En vous demandant la permission de m'étendre un peu sur la constitution de la langue chinoise, je ne m'écarte pas autant de mon sujet que vous pourriez le craindre. Il me serait effectivement assez difficile de vous donner directement une idée suffisamment claire de la structure de la langue japonaise, langue imparfaite qui a cherché à s'élever au-dessus du monosyllabisme, mais qui est restée dans les limbes de l'agglutination, de manière à former, pour ainsi dire, un chaînon intermédiaire

[1] Vóir la note 2 au bas de la page 100.

reliant les langues isolantes ou monosyllabiques de l'Asie trans-gangétique avec les langues agglutinantes, mongoliques ou tatariques.

Tous les mots chinois sont des monosyllabes absolument invariables [1]. Ce sont plutôt des *racines* que des mots proprement dits. Quand nous disons en latin *amo*, *amabam*, *amaverit*, *amans*, *amaturus*, *amando*, — *amor*, *amabilis*, *amabiliter*, *amator*, — *amicus*, *amicitia*, etc., tous ces mots ont une racine commune *am* qui exprime l'idée vague d'une affection, mais qui n'a pas d'existence propre : *am* seul ne signifie rien en latin; cette racine ne devient *mot* qu'à l'aide d'un ou de plusieurs suffixes qui eux-mêmes n'ont aucune signification indépendante. Tel est le mécanisme des langues les plus parfaites, de toutes celles dites *à flexions*. En chinois, tout au contraire, la racine seule existe à l'état brut et peut représenter indistinctement un substantif, un verbe, une particule, — un nominatif, un génitif, — un temps présent, un temps passé, — un indicatif ou un subjonctif, — un actif ou un passif. Ainsi le mot *ta*, par exemple, veut dire *grand* (à tous les cas, genres ou nombres), *grandeur*, *être grand*, *grandir*, *agrandir*, *accroissement*, *grandement* ou *beaucoup*. Dans les langues à flexions les racines se perdent ou se fondent dans le *mot*, en chinois elles se fondent seulement dans la *phrase* où elles doivent nécessairement perdre leur signification générale et indéterminée, devenir concrètes, si je puis m'exprimer ainsi. On peut donc dire qu'en chinois il n'y a pas à proprement parler des *mots*, mais seulement des *phrases* formées d'une suite de racines se modifiant les unes les autres [2]. Aussi la grammaire chinoise ne connaît-elle ni singulier, ni pluriel, — ni masculin, ni féminin, — ni substantif, ni adjectif, ni verbe, en un mot rien de ce qui

[1] Ceci est surtout vrai du vieux chinois ou *kou-wen*. Dans la langue actuelle, le *kouan-hoa*, on rencontre des agrégations de racines qui peuvent, jusqu'à un certain point, passer pour des mots de plusieurs syllabes.

[2] C'est parce que les racines restent ainsi isolées les unes des autres, au lieu de se combiner entre elles ou d'être modifiées par des affixes, que les langues monosyllabiques sont aussi appelées *isolantes*.

tient à la formation des mots, mais seulement une syntaxe comprenant des règles sur l'ordre de succession des mots dans la phrase. Les grammairiens chinois distinguent des mots *pleins* ayant un sens propre, et des mots *vides* ou *auxiliaires* indiquant un rapport, mais ces derniers ne sont vides qu'occasionnellement et peuvent tout aussi bien, dans une autre circonstance, devenir mots pleins. Un exemple me fera mieux comprendre : dan- *i-tchang*, *avec un bâton*, *i* est un mot vide qu'il ne faut nullement confondre avec notre préposition *avec*. C'est une racine contenant l'idée générale *d'employer*, *se servir*, et dans une autre phrase *i* pourra prendre ce sens et devenir mot plein : *i-tchang* pourrait donc se traduire par *employant bâton* —et encore, en disant *employant* j'exprime un participe actif, tandis que le mot chinois n'exprime rien que l'idée générale contenue dans la racine du verbe employer.

Jin veut dire *homme*, *l'homme*, *les hommes* : *jin lâï*, homme venir, c'est-à-dire *l'homme vient* ou *les hommes viennent*. Si l'on veut préciser le pluriel, on ajoute une racine signifiant *tous*, *beaucoup* ou *foule* : *jin-toû*, hommes-beaucoup, ou *toû-jin*, beaucoup-hommes, *tchoung-jin*, tous-hommes. Pour exprimer le pronom *nous*, le Chinois dit *ngo-men*, moi-beaucoup ou *ngo-tèng*, moi-autre. Quelquefois on répète le mot : *jou-jou*, arbre-arbre pour dire *les arbres*, *jin-jin*, les hommes, *tou-tou-jin*, beaucoup-beaucoup-hommes, c'est-à-dire une multitude d'hommes. — C'est par des procédés analogues qu'on exprime les temps des vérbes. On indique, par exemple, le prétérit en ajoutant le mot *koué* qui contient l'idée de passer (transire).

Quant à la syntaxe chinoise, elle fixe d'une manière très-précise la position des mots, qui sont généralement placés dans l'ordre que nous appelons *direct*. En latin, on peut dire *amo patrem* ou *patrem amo*, parce que la flexion de ces mots indique clairement que *patrem* est le régime et non le sujet du verbe; en français, où nous avons perdu la flexion des substantifs, l'ordre syntaxique n'est déjà plus si libre, et nous sommes obligés de mettre le sujet *avant*, et le régime direct *après* le verbe. On comprend qu'à plus forte raison la place des mots dans la phrase

chinoise doit être rigoureusement déterminée, puisque cette place seule peut imprimer aux racines le caractère de telle ou telle relation.

Tels sont les procédés primitifs auxquels s'en sont tenus les habitants de l'Empire du Milieu. Ajoutez à cela que le nombre des monosyllabes possibles est encore diminué par cette loi qu'ils doivent tous commencer par une *consonne simple* et se terminer par une voyelle ou une diphthongue, ou par une nasale (c'est-à dire en *ang*, *eng*, *ing*, *oung*, *ung*, *eung*). De plus, les Chinois ne connaissent pas les articulations de nos lettres douces *b*, *d*, *v*, *z*, ni celle de la letre *r*. Il résulte de ces faits que lorsque nos missionnaires veulent faire dire le mot *Christus* à un Chinois, celui-ci ne peut en venir à bout qu'en ajoutant une voyelle aux consonnes qui en sont privées et remplaçant *r* par *l* : *Kris* devient *Kilisi*, *tus* devient *tousou*, et il croit fidèlement répéter *Christus* en disant *Kilisitousou*. De *spiritus*, il fait de même et tout logiquement *soupiloutousou*.

Pour obvier au nombre restreint des monosyllabes, les langues isolantes modifient un seul et même mot de plusieurs manières, au moyen d'intonations diverses qu'on appelle des *tons*. En chinois, il y a quatre tons, ou quatre manières d'accentuer ou de chanter, pour ainsi dire, le même mot, et ces tons sont encore subdivisés en deux degrés, de manière à en augmenter le nombre, suivant les dialectes, jusqu'à huit. En *annamite*, il y a six tons, en *siamois*, cinq, deux seulement en *barman*. Ces modifications d'une même articulation sont extrêmement difficiles à saisir pour un Européen. Mais, grâce à ce subterfuge, un même mot peut signifier beaucoup de choses différentes. Le mot chinois *tchoun* [1], par exemple, veut dire *maître*, *prisonnier*,

[1] L'articulation que nous représentons par *tch* n'est pas en contradiction avec la loi que nous avons indiquée plus haut. Elle doit être considérée comme une consonne *simple* : c'est à peu près le *c* italien devant *e* ou *i*. Il en est de même à l'égard de l'articulation *ts* que les Allemands regardent aussi comme une consonne élèmentaire (*z*, ou *c* devant *e* ou *i*). Quant à *ng* initial, il ne faut pas y voir la double articulation de *nega* ou *n'ga*; c'est la même nasale *simple* qui se trouve à la fin des mots allemands, anglais (ou chinois) terminés en *ng*. Cette articulation, déjà difficile pour un Français quand elle est finale, l'est beaucoup plus encore lorsqu'elle commence un mot.

esclave, *vieille femme*, *cuisine*, *cochon*, *colonne*, *libéral*, *propice*, *peu*, *préparer*, *briser*, *humecter*, etc. On cite un exemple de 247 significations d'un même son. — Avouez, Messieurs, que les Chinois auraient beau jeu si, comme tant de Français, ils étaient possédés de la manie du calembour. Mais, loin de chercher à dérouter son interlocuteur par des quiproquos ou des coq-à-l'âne, le Chinois lutte avec la difficulté de se faire comprendre. Aussi fait-il grand emploi de périphrases et désigne-t-il fort souvent un objet par deux mots synonymes ou s'expliquant l'un l'autre, comme si nous disions en français : *mère-maman*, *maire-magistrat*, *mer-océan ; père-papa*, *paire-couple ;* ou *pain-aliment*, *pin-arbre*. Par exemple : *tàou-lou*, route-chemin ; *sin-tchang*, cœur-viscère ; *jou-mou*, arbre-bois.

Les Chinois ont fait preuve de la même pauvreté d'invention, du même esprit d'immobilisme dans leur écriture. Il est très-probable, sinon certain, que toutes les écritures ont commencé par être hiéroglyphiques, et les Chinois ont perfectionné indéfiniment ce genre de représentation *des choses*, jusqu'à avoir une collection de plus de quarante mille signes [1], sans arriver jamais à l'écriture phonétique, c'est-à-dire à la figuration des *syllabes*, inventée très-anciennement par les Sémites, ou à celle des *lettres*, due au génie des Hindous.

Le chinois, dont je viens d'essayer de vous donner une idée, est le type le plus complet du monosyllabisme. La plupart des autres langues isolantes, le *tibétain* surtout, présentent des traces plus ou moins nombreuses des efforts tentés pour faire sortir le langage de cet état d'enfance, et on y voit apparaître quelques-unes de ces postpositions qui caractérisent à un si haut degré les langues dites *agglutinantes*. Ces dernières, qui sont extrêmement nombreuses et qui comprennent les dialectes ton-

[1] Le dictionnaire de Khang-hi, paru en 1716, renferme 43,496 signes dont 15,000 environ appartiennent à la langue mandarine (le kouan-hoa), universellement parlée aujourd'hui en Chine.

gouses, mongoliques et tatariques en Asie, et en Europe les langues ouraliennes (c'est-à-dire le finnois, le magyare ou hongrois, etc.), expriment les rapports au moyen de particules tout à fait analogues à nos prépositions, avec cette différence fondamentale qu'elles sont accolées à la fin des mots, *agglutinés* avec eux en un seul tout : c'est pourquoi on appelle ces particules des *postpositions*.

En turk, *ben* veut dire moi, *siz*, sans, *bensiz*, moi-sans, c'est-à-dire sans moi. *Ev* signifie maison, *dé* est notre préposition dans ; pour exprimer *dans la maison*, le turk dit *évdé* (maison-dans); *évdé dir*, maison-dans il est. Vous voyez que dans cette phrase, la construction est tout à fait inverse de celle du français. C'est là encore un trait distinctif des langues agglutinantes ou à postpositions.

Laissez-moi insister, Messieurs, sur la différence essentielle qu'il y a entre l'agglutination et la flexion des langues indo-européennes. Lorsqu'on dit en latin *Domino*, au Seigneur, il y a dans ce mot la racine *Domin* et une terminaison inséparable *o*, qui indique que le nom est au datif et prend la signification particulière que nous traduisons en français par *au Seigneur*. Mais la racine *Domin* n'a pas d'existence propre en latin, et la terminaison *o*, prise isolément, n'a aucune signification [1]. Le latin peut d'ailleurs m'aider lui-même a bien caractériser cette différence, car on y trouve un exemple remarquable du procédé agglutinatif. Ce sont les mots *mecum*, *tecum*, *vobiscum*, etc. (forme qui s'est conservée dans l'italien *meco*, *teco*). Ici *cum* n'est pas une simple flexion, c'est un mot indé-

[1] Sans doute, à l'origine, lors de la formation des langues indo-européennes les flexions n'ont pas dû être arbitrairement choisies et devaient avoir un sens. Les philologues modernes se sont même efforcés de retrouver ce sens originaire des flexions nominales et verbales, et Bock (*Erklärung des Baues der berühmtesten und merkwürdigsten älteren und neueren Sprachen*, etc., Berlin, 1853) prétend avoir retrouvé les pronoms personnels tatariques dans les terminaisons de la conjugaison allemande. Mais c'est là œuvre d'érudition, et il n'en est pas moins vrai que ceux qui parlent les langues à flexions ont complétement oublié le sens des terminaisons qui font de la racine un mot, tandis que ceux qui se servent d'une langue agglutinante reconnaissent la plupart des éléments qui forment leurs mots.

pendant, une préposition qui veut dire *avec*, mais qui, dans les exemples cités, devient une postposition agglutinée. On peut encore regarder comme une véritable agglutination l'emploi de la particule latine *que* qu'on ne rencontre qu'accolée à la fin d'un mot : Arma virum*que* cano... Eh bien, ce qui en latin est une exception en quelque sorte étrangère au génie de la langue, est précisément le procédé général et constant des langues agglutinantes.

J'ai hâte de revenir au japonais. Cette langue est agglutinante : la phrase *iyéni arou*, par exemple, est exactement calquée sur le turk *évdé dir : iyé* veut dire maison, *ni*, dans, *iyéni*, dans la maison ; et la construction est strictement inverse : *maison-dans il est* (iyéni arou). On dit de même *foudé-ouomotté kakou*, pinceau-avec j'écris. Mais tandis que les langues tatariques présentent des formes grammaticales fort développées, une conjugaison extrêmement riche et complexe, le japonais est remarquablement pauvre sous ce rapport : il ne connaît pas de genres, et si les verbes ont des temps, ces temps n'ont pas de personnes. *Arou* veut dire *je suis*, *tu es*, *il est*, *elle est*, *nous sommes*, *vous êtes*, *ils* ou *elles sont; atta* et *arô* servent de même pour toutesles personnes du prétérit et du futur.

Le japonais se trouve ainsi tout au bas de l'échelle des langues agglutinantes, près de la lisière qui les sépare des langues isolantes présentant déjà, comme le tibétain, des traces d'agglutination. Importation du dehors plutôt que produit spontané du génie de la race, le principe d'agglutination semble n'avoir pu s'acclimater entièrement au Japon où il n'a produit qu'une langue pauvre et rudimentaire en comparaison du magnifique développement, de la richesse de formes et de l'étonnante régularité de mécanisme qu'on admire dans les langues tatariques.

Passons maintenant en Amérique. Nous nous y trouverons tout d'abord en présence d'un fait général extrêmement curieux : une très-grande quantité d'idiomes présentant de grandes différences dans les mots et dans les racines, et en même

temps une grande analogie dans les formes et les constructions, de telle sorte que toutes les langues indigènes, depuis le Groenland jusqu'au cap Horn, appartiennent à une seule et même famille linguistique [1], qui n'a d'autre représentant dans l'ancien monde que la langue euskarienne ou basque et peut-être le géorgien. La construction est le plus souvent rétrograde comme dans les langues tatariques, et les postpositions plus fréquentes que les prépositions. Mais le caractère fondamental de toutes ces langues, c'est l'emploi d'un procédé d'incorporation qui consiste à mutiler les mots et à les contracter en un seul tout : il en résulte des composés fort longs, où les tronçons des mots primitifs soudés ensemble, soit directement, soit au moyen d'une lettre euphonique, sont souvent à peine reconnaissables. C'est à ce procédé de synthèse exagérée que ces langues doivent leur nom de *polysynthétiques* ou d'*incorporantes*.

La manière dont s'est formé le mot français *poltron* peut donner une idée du procédé incorporant des langues américaines. Après les grandes invasions des Barbares, à l'époque du déclin de la langue latine, on voyait souvent des jeunes gens se mutiler volontairement en se coupant le pouce, afin d'échapper au service militaire. Il s'en est suivi que pour désigner un homme lâche, on disait : C'est un homme qui s'est coupé le pouce, puis *c'est un pouce coupé (pollex truncatus)*, et ces deux mots contractés en un seul *pol-trunc*, ont formé notre mot *poltron*. Supposez qu'au lieu d'un simple fait étymologique, il y ait là un procédé linguistique, et vous aurez l'incorporation des langues américaines. Prenons un exemple dans le groenlandais. Le mot *aglékiniarit* veut dire *efforce-toi de mieux écrire*, et voici comment il est formé : *aglek* est la racine du verbe *aglekpok*, écrire ; *péki*, celle du verbe *pékipok*, faire mieux. En accolant ces racines, on aurait *aglekpéki*, qui pourrait signifier mieux écrire, mais le Groenlandais dit seulement *agléki*, par suite d'une contraction analogue à celle que fait l'Anglais lorsqu'il

[1] D'après L. Benloew *(Aperçu général de la science comparative des langues)*, le *guarani*, le *poconchi* et l'*othomi* feraient exception et rappelleraient par leur structure la simplicité du chinois.

dit *I'll* pour *I will* (ou à d'autres beaucoup plus violentes encore qu'on remarque parfois dans la prononciation des basses classes en Angleterre). *Pinniarit* veut dire *efforce-toi;* en laissant tomber la première syllabe et ajoutant le reste à *agléki*, on arrive au mot *aglékiniarit*, efforce-toi de mieux écrire.

En chilien ou araucan, *in* veut dire je mange; *duan*, je désire; *la*, pas; *vi*, lui. Ces mots, trop courts pour être apocopés, sont ajoutés les uns aux autres, avec cette particularité qu'on ne conserve pour commencer que l'*i* de *in*, en rejetant la lettre *n* (signe de la première personne) à la fin du mot total : *iduanclolavin*, je désire ne pas manger avec lui.

Je terminerai par un mot groenlandais pour vous faire voir jusqu'où peut aller cette incorporation des éléments d'une phrase en un seul tout. Ce mot est le suivant : *sauig-ik-sini-ariartor-asuar-omar-y-otit-tog-og*. Il est composé de dix éléments qui veulent dire *couteau*, *beau*, *acheter*, *aller*, *se hâter*, *devenir*, *de même*, *toi*, *aussi*, *il dit*, éléments qu'il faut reprendre en français dans leur ordre inverse pour trouver le sens de la phrase : Il dit que toi aussi tu te hâteras d'aller acheter un beau couteau. — Ramener de pareils mots, composés de radicaux plus ou moins apocopés, à leurs éléments primitifs est souvent tellement difficile qu'on a pu comparer le résultat de ces incorporations au mélange de diverses couleurs d'où naît une impression propre, unique, où l'œil ne saisit plus les couleurs élémentaires.

Vous le voyez, Messieurs, si j'ai pu vous dire qu'en chinois il n'y a pas de mots, mais seulement des phrases, ici tout au contraire, il n'existe pas, à proprement parler, des phrases, mais seulement des mots résumant toute une proposition. Les différentes langues américaines usent ou abusent d'ailleurs très-inégalement de cette faculté d'incorporation : le groenlandais, l'algonquin, ont le caractère holophrastique ou polysynthétique extrêmement prononcé, le nahuatl ou mexicain, au contraire, emploie des mots moins longs, sa construction est moins rétrograde et on y trouve même des prépositions.

Après les développements dans lesquels je viens d'entrer et que je regrette de n'avoir su rendre moins longs, vous comprendrez tous ce que je disais en commençant, que pour répudier toute analogie entre la langue japonaise et celle des Mexicains, il suffirait de dire que la première est au bas de l'échelle des langues agglutinantes et que le mexicain est une langue polysynthétique ou incorporante.

J'ai pourtant tenu à rechercher quels points de ressemblance on pourrait établir entre les deux idiomes en question.

J'appellerai d'abord votre attention sur une forme grammaticale que l'on trouve en chinois, en japonais, dans les langues de la Polynésie et de la Malaisie, et qui existe aussi dans beaucoup de langues de l'Amérique du Nord, ainsi que dans le péruvien. Je veux parler de la double forme du pronom personnel à la première personne du pluriel, suivant que *nous* veut dire *nous tous*, ou seulement *nous d'une certaine catégorie :* c'est ce qu'on appelle le pluriel *includens* et le pluriel *excludens :* le premier s'emploie quand la personne à qui on parle fait partie de la même catégorie que celle qui parle ; le second, dans le cas contraire. Si, par exemple, notre honorable président parlant au nom du bureau, vous disait : «Nous avons pensé... » nous signifiant *nous autres* du bureau, il devrait employer le pluriel *excludens*, si le français connaissait la double forme dont il s'agit; mais un moment après il pourrait dire : « sur ce point nous sommes tous d'accord; » *nous* signifiant *nous tous* exigerait la forme *includens*. De même à l'Assemblée nationale, un député devrait user de l'une ou l'autre forme suivant que dans sa pensée *nous* comprendrait tous ses collègues ou seulement ceux de son parti. Un Péruvien parlant à son frère dit, avec le pluriel includens, *mamantchic*, notre mère, mais en parlant à d'autres personnes, en présence de son frère, il emploiera le pluriel excludens *mamaycou*, notre mère. Dans une réunion composée de chrétiens, de juifs et de mahométans, un chrétien dirait en français : Nous croyons tous en Dieu, mais nous autres chrétiens, nous croyons aussi à la divinité de Jésus-Christ. Un Péruvien ne serait pas obligé d'user de ces locutions un peu

lourdes, *nous tous*, *nous autres*, il lui suffirait d'employer alternativement les deux formes du pronon *nous* que la grammaire met à sa disposition. N'est-il pas singulier que cette nuance délicate, qui n'a jamais existé dans les langues les plus riches du monde, telles que le sanscrit, le grec, l'arabe, se rencontre dans les idiomes primitifs de peuplades sauvages? Quoique, faute d'une grammaire de la langue nahuatl, je n'aie malheureusement pu m'assurer que les deux pluriels *includens* et *excludens* existent en mexicain, j'ai pensé qu'il n'était pas hors de propos de signaler cette coïncidence entre les langues de l'Amérique et celles de l'extrême Orient et des îles intermédiaires.

Mais voici un point de ressemblance direct entre le japonais et le mexicain, qui me paraît extrêmement curieux et qui ne peut manquer d'intéresser au plus haut point M. l'abbé Jolibois. En chinois le mot *tchîn*, *moi* ou *nous* est une forme employée jadis par tous les grands personnages et aujourd'hui exclusivement réservée à l'empereur. Le souverain du Japon s'est approprié ce mot chinois en y ajoutant l'article japonais *ga* (le). Il dit *Tsin-ga*, moi-le, c'est-à-dire moi le roi. Or, au Mexique, la même syllabe *tsin*, employée en suffixe, désigne également un haut rang; *Néhuatl*, moi, *néhuatsin*, moi noble, moi de grande race; *téhuatl*, toi, *téhuatsin*, toi noble ou Excellence. Ce qu'il y a de piquant, c'est que les Mexicains non chrétiens, habitants des montagnes, ont gardé l'orgueil national d'employer pour eux-mêmes *néhuatsin*, moi noble, et de dire simplement *téhuatl*, toi, aux puissants actuels de race non mexicaine. — Nul doute que cette syllabe *tchin*, ou *tsin* ne remonte à la plus haute antiquité, tant en Chine qu'au Mexique, et s'il n'y avait là qu'une coïncidence fortuite, elle serait si bizarre qu'on est bien tenté d'admettre qu'au Mexique elle est d'importation étrangère. Resterait à savoir si elle vient directement des chinois ou si elle a pénétré en Amérique par l'intermédiaire des Japonais.

Que conclure maintenant de cette trop longue étude pour laquelle vous avez bien voulu me prêter une si bienveillante attention? Faut-il en inférer que le peuple relativement civilisé

qui, sous le nom d'*Aztèques* et la conduite de son chef Huitziton, quitta vers la fin du douzième siècle le nord du détroit de Californie, pour aller s'établir définitivement, au quatorzième, près du lac de Tezcuco, sur les bords duquel il fonda sa capitale *Tenochtitlan*, appelée plus tard *Mexico* en l'honneur du dieu *Mexitli*, que ce peuple, dis-je, n'a pu tirer son origine d'une immigration japonaise? Nullement, Messieurs; car si l'on admet l'unité de l'espèce humaine, qui n'est guère contestée, il a bien fallu que l'Amérique se peuplât par une immigration venue d'Europe ou d'Asie. Or, ainsi que je l'ai fait ressortir, aucun peuple des autres parties du monde n'a pu apporter en Amérique le principe d'une langue incorporante. Ce principe n'a vraisemblablement existé nulle part qu'en Ibérie. Ceux qui croient à la réalité de l'ancienne existence de l'Atlantide pourraient supposer, il est vrai, que les langues polysynthétiques étaient propres aux habitants de cette terre, qui en auraient porté le principe d'une part vers l'est en Ibérie, où il s'est perpétué jusqu'à nos jours dans la langue basque, et d'autre part vers l'ouest sur les côtes de l'Amérique. Mais je ne m'arrêterai pas à une hypothèse aussi hasardée.

Le fait que tous les peuples qui habitaient le vaste continent américain lors de sa découverte par les Européens, parlaient des langues où domine le principe incorporant à peu près inconnu partout ailleurs, me paraît prouver deux choses : d'abord que le Nouveau-Monde n'a pas été peuplé par des immigrations d'origines très-diverses; en second lieu, que les plus anciennes parmi ces immigrations remontent à des temps si reculés que ceux dont elles se composaient ne faisaient encore que bégayer une langue informe et sans aucun doute monosyllabique.

Il est évident, en effet, que si les immigrants avaient parlé une langue toute formée, telle que l'hébreu, le grec, ou un idiome tatarique, ils n'auraient pu abandonner un principe linguistique plus avancé pour inventer celui de l'incorporation. Tout au plus pourrait-on concevoir une pareille transformation si les immmigrants avaient parlé le japonais tel qu'il se présente à nous aujourd'hui. Pour ma part, je suis convaincu que les

premiers arrivants en Amérique devaient parler une langue monosyllabique, analogue au chinois n'ayant pas encore reçu le développement très-artificiel qu'il possédait déjà bien des siècles avant notre ère, ou telle que dut être le japonais à l'époque de transition où ceux qui le parlaient commençaient à sentir l'insuffisance du monosyllabisme et cherchaient un moyen plus précis de rendre leurs idées. Les Japonais ont cru trouver ce principe dans l'agglutination : les premiers Américains ont inventé cette agglutination exagérée que Guillaume de Humboldt a appelée *incorporation* et que d'autres ont désignée sous le nom de *polysynthétisme* ou de *procédé holophrastique*.

Vous le voyez, Messieurs, ma conclusion, relativement à la question posée par M. l'abbé Jolibois, est en quelque sorte purement négative. J'ai voulu établir seulement que la linguistique n'apportera aucune preuve en faveur de la thèse qu'il a soutenue. La question reste donc entière, et c'est ailleurs qu'il faudrait chercher des raisons sérieuses de croire à l'origine japonaise des Mexicains.

IMPROVISATION

PAR M. ÉMILE GUIMET

Messieurs,

Je suis un peu confus d'avoir à prendre la parole après M. le colonel Parmentier. Vous venez d'écouter le maître et vous allez entendre l'élève et le débutant. Aussi je ne me permettrai pas de défendre ou d'attaquer un système ou une théorie ; je viens seulement vous soumettre des faits, laissant le soin de conclure à de plus savants que moi.

M. le colonel Parmentier vous a expliqué que les langues

américaines primitives avaient toutes un caractère très-spécial et différent des langues chinoises et japonaises. D'autre part, M. l'abbé Jolibois, en tenant compte des termes géographiques du Mexique et du Japon y a vu des ressemblances qui l'ont amené à supposer que les Mexicains venaient du Japon.

Ces deux faits qui semblent s'exclure peuvent pourtant s'expliquer l'un par l'autre, surtout si l'on considère que le quiché et le nahuatl tout en étant des langues incorporantes, procèdent de racines monosyllabiques, comme le chinois et le japonais.

On a remarqué, en effet, que, dans tous les pays, la langue parlée subit des modifications faciles qui donnent vite aux idiomes des cachets particuliers. Les noms de ville sont plus stationnaires. Quant aux noms de rivières, de montagnes, de pays, ils ont une fixité encore plus grande.

Ceci pourrait expliquer, en admettant l'origine asiatique des Mexicains, comment les termes géographiques seraient restés chinois ou japonais tandis que la langue se serait écartée rapidement de son origine.

Ce n'est pas la première fois que le travail de M. l'abbé Jolibois amène une discussion. Déjà, à l'académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, cette proposition d'une origine japonaise prêtée aux habitants du Nouveau-Monde avait soulevé de nombreuses objections.

Ce qu'il y a de particulier, c'est que ces objections avaient pour but de revendiquer au profit des Égyptiens l'honneur qu'on faisait aux Japonais.

Il y a en effet certaines ressemblances entre les monuments anciens du Mexique et ceux de l'antique Égypte ; mais les architectes et les égyptologues font facilement ressortir les dissemblances réelles qu'on trouve dans les détails de la construction et de l'ornementation.

La forme pyramidale, qu'on peut remarquer sur les bords du Nil comme sur le littoral oriental de l'océan Pacifique, est aussi commune aux monuments de l'Inde et de la Chine. C'est surtout un besoin de solidité qui a fait adopter ces lignes inclinées.

On a cru rencontrer sur la tête des dieux mexicains la coiffure

caractéristique des sphinx. Mais un examen plus attentif fait voir que la coiffure mexicaine est composée de rayonnements et de plumes, formant une auréole autour du visage et cachant les oreilles. Le *klaft* égyptien, au contraire, procède de la perruque. Il n'a d'abord pas été autre chose sous les premières dynasties. Les statues de la quatrième dynastie qui figurent au musée de Boulak font bien voir l'ornement capillaire dont il est question. On fit d'abord pour les rois des perruques en étoffes riches ou en cartonnage, puis, peu à peu les particuliers adoptèrent la coiffure royale qui devint bientôt la coiffure nationale du pays.

Il est vrai que le dieu *Bes* qui présidait aux plaisirs des Égyptiens est représenté le front surmonté de plumes. Mais il ne faut pas regarder longtemps ce dieu grimaçant pour reconnaître son origine asiatique et peut être océanienne. Dans tous les cas, au dire de ceux-là mêmes qui nous ont transmis son image, c'était une divinité étrangère venue en Égypte à *travers les sables*. Pour ce pays entouré de déserts on a le choix, quant à l'orientation de la provenance. Il suffit de prouver qu'il n est pas autochthone et que c'est un mythe d'emprunt.

Les deux peuples qui nous occupent se sont servis d'hiéroglyphes pour écrire leurs pensées. Ce point de contact n'est pas suffisant pour indiquer une parenté, car les Chinois et les Japonais ont eu aussi leur écriture hiéroglyphique. D'ailleurs, il faut distinguer entre les différents caractères symboliques qu'ont employés toutes ces nations. Il y a trois degrés de perfectionnement dans ces écritures figuratives : 1° l'*hiéroglyphe symbolique* ne représentant qu'une idée et ne pouvant se traduire par aucun son déterminé ; 2° l'*hiéroglyphe syllabique* indiquant un mot ou une syllabe ; 3° l'*hiéroglyphe alphabétique* donnant *la lettre* et permettant l'analyse et la synthèse des mots et la transcription exacte de toutes les langues.

Or, les Mexicains en sont restés à l'écriture symbolique. Les Chinois, après l'avoir pratiquée, se sont élevés à l'écriture phonétique syllabique ; et les Égyptiens, aussi loin qu'on puisse remonter dans leur histoire, ont pratiqué l'écriture alphabétique, combinée, il est vrai, avec les déterminatifs symboliques et quelques

caractères qui ont l'apparence syllabique par le fait de la suppression des voyelles.

Je sais que quelques philologues pensent avoir trouvé aux hièroglyphes mexicains ou péruviens un sens phonétique syllabique. Je crains que ces découvertes aient besoin de confirmation et, dans tous les cas, elles aboutiraient plus tôt à une ressemblance, entre les écritures chinoises et américaines, qu'entre les textes égyptiens et ceux du Nouveau-Monde.

On a fait encore observer que les anciens habitants de l'Amérique avaient, comme les Égyptiens, la coutume de momifier leurs morts. Voilà, certes, une analogie remarquable. Pourtant si l'on examine l'embaumement égyptien et qu'on le compare à la dessication en usage au Pérou et au Mexique, on voit vite apparaître des dissemblances assez frappantes.

Les Égyptiens commençaient à retirer du cadavre le cerveau, le cœur, le foie, les intestins. Ils les mettaient avec du bitume et des aromates dans quatre vases en pierre consacrés aux quatre génies funéraires, Amset, Hapi, Kebbeh Senouf et Tienmoutef, qui étaient chargés lors de la résurrection finale de restituer au défunt ces parties indispensables de son individu. Puis on injectait du natrum dans les veines ; ce corosif dissolvait peu à peu le sang, les graisses et même les muscles, ne laissant plus au corps que la peau, les os et les tendons. Alors on remplaçait les matières éliminées par du baume et du bitume, le cadavre reprenait un peu ses formes, était roulé dans des bandelettes, plié dans des linceuils et finalement déposé tout de son long dans le sarcophage.

Les momies américaines paraissent avoir été simplement desséchées. On ne trouve chez elle aucune trace saline, aucune apparence goudronneuse. Peut-être subissaient-elles une sorte de tanification. Quoi qu'il en soit, le défunt, replié sur lui-même, était introduit dans une grande jarre en terre cuite qui lui servait de tombeau.

L'attitude repliée des corps se retrouve chez les peuples primitifs de tous les pays, Il y a là, on en a la certitude, la pensée d'une seconde naissance. En donnant à l'homme la position qu'il

avait dans le sein maternel, on semble croire à une autre vie et, de la sorte, le cadavre devient fœtus, la mort est une gestation, l'âme attend une seconde existence.

Mais le fait particulier de se servir de grandes jarres en guise de sarcophage est caractéristique ; et, si on pouvait trouver ailleurs une coutume semblable, on serait bien près de constater une parenté, une corrélation quelconque.

Eh bien ! il y a un peuple qui, encore de nos jours, place ses morts accroupis dans de grandes jarres, c'est le peuple japonais.

On voit donc que là encore les usages mexicains se rapprochent de l'Asie et repoussent, pour ainsi dire, tout rapport avec l'Égypte.

Ainsi, les ressemblances qu'on a cru voir entre les habitants trouvés par les conquêtes espagnoles et les populations de l'ancienne Égypte manquent de fondements. L'architecture, l'écriture, le costume, les usages funéraires examinés avec soin nous rappellent l'Asie et nous éloignent de l'Afrique.

Il est pourtant une série d'idées que je ne dois point passer sous silence. Les voyageurs qui ont visité l'Égypte et le Mexique ont été frappés de la similitude qui existait dans ces deux pays au point de vue des mœurs, des outils et de différents objets d'usage journalier.

Lorsque je parcourais la haute Égypte, je faisais route avec un Anglais et une Anglaise qui avaient passé au Mexique l'hiver précédent, et à chaque pas ils s'écriaient : « C'est comme au Mexique ! »

Il ne faut pas oublier que le Nouveau-Monde a été colonisé par des Espagnols, peuple qui a conservé beaucoup d'usages arabes et qui, à l'époque de la conquête, devait être, encore plus qu'à présent, imprégné de coutumes mauresques. Il n'y a donc rien d'étonnant à retrouver au Mexique des détails arabes, mais il faut se demander si ces faits ont quelque analogie avec la manière de vivre des anciens Égyptiens, et la réponse est presque toujours négative.

On conserve, au musée ethnographique de Copenhague, une selle américaine en usage chez les sauvages du Nouveau-Monde,

Or, cette selle n'a aucune différence avec les selles arabes, aux harnachements, aux étriers si caractérisés. Ce sont donc les Espagnols qui, en introduisant en Amérique l'usage du cheval, y ont importé les formes mauresques.

Enfin, pour en finir avec ces prétendues relations entre l'Égypte et l'Amérique, on est obligé d'étayer cette hypothèse sur l'existence assez contestable d'un continent qui se serait trouvé dans l'océan Océanien et aurait facilité les rapports, soit par mer, soit par terre, entre l'Afrique et les côtes du Pacifique. Ce continent aurait été l'ancienne Atlantide de Platon, disparue depuis sous les flots. Ce raisonnement est un fruit ingénieux de l'imagination, mais il a grandement besoin de confirmation, tandis que, si l'on veut donner aux Mexicains et aux Péruviens une origine asiatique, les faits géographiques actuellement constatés suffisent amplement pour tout expliquer.

Je ne veux pas quitter l'Égypte sans parler des travaux considérables de M. l'abbé Brasseur de Bourbourg qui, lui, a retourné l'hypothèse et a déclaré que c'est l'Égypte qui vient du Mexique.

Le savant abbé a été victime de son trop grand zèle pour le Mexique. Il lui est advenu ce qui arrive à tous ceux qui s'occupent exclusivement de l'étude d'un pays. Frappés des documents qu'ils y découvrent, émerveillés par la haute antiquité des monuments et de la littérature, émus par l'élévation de la philosophie locale, ils ne tardent pas à voir dans le pays dont ils s'occupent le point de départ de toutes les civilisations. Et c'est ainsi que les sinologues font tout remonter aux origines chinoises, les égyptologues ramènent tout à l'Égypte, les lecteurs de sanscrit considèrent l'Inde comme le berceau de l'humanité, et M. Brasseur de Bourbourg place au Mexique Adam et son paradis terrestre.

M. l'abbé Brasseur, qui me paraît faire bon marché des traditions bibliques, assure avoir traduit les anciens hyéroglyphes péruviens et mexicains. Il lit les uns en quiché, les autres en nahuatl, et il leur a trouvé à plusieurs reprises différents sens. Il a changé déjà plusieurs fois les clefs de ses traductions, et,

selon lui, c'est toujours la dernière clef qui est la bonne. Pour le moment, les textes mexicains lui donnent deux sens simultanés, l'un historique, l'autre géologique ; qu'on se figure, pour bien comprendre, les annales d'un peuple écrites entièrement en calembours, quelque chose comme l'histoire romaine, traduite en madrigaux.

En somme, la vaste science mise au service de ces découvertes me rappelle les travaux des égyptologues qui ont précédé Champollion. Si l'on lit leurs importants ouvrages, on est ébranlé et l'on se demande comment il pourrait se faire que des gens si ingénieux et si profondément savants n'aient pas raison d'un bout à l'autre de leurs écrits, et, de fait, ils se sont tous trompés...

Mais, quelle que soit la valeur des traductions de M. de Bourbourg, examinons les traits d'union qu'il a découverts entre le Mexique et l'Égypte. L'auteur déclare qu'ils sont nombreux. Malheureusement, il n'en cite que trois ou quatre.

Osiris, dit-il, c'est la montagne qui disparaît sous les flots et qui reparaît par suite d'un soulèvement. De là l'idée de la descente d'Osiris aux enfers, ou de sa mort et de sa résurrection trois jours après. En vain on objectera le sens *hydrique* d'Osiris personnifiant le Nil fécondant, non, Osiris, c'est la montagne. En vain on dira que le dieu d'Égypte est autochtone, non, Osiris, c'est la montagne, et la montagne du golfe des Antilles, qui plus est. Il sera même inutile de faire ressortir le double rôle vivificateur du juge des âmes vivifiant la nature comme Nil et vivifiant la momie comme seigneur de l'Amentī ; rien de tout cela ; Osiris, c'est la montagne, et notre savant ne sortira pas de là.

Il paraît que le signe du territoire est représenté sur les vieux monuments d'Amérique par une croix dans un cercle. Or, les Égyptiens avaient le même caractère pour représenter la même idée. Notre auteur s'empresse de signaler le rapprochement, mais il oublie de nous apprendre que les Chinois ont également la même manière de représenter le signe du territoire, et il paraît plus rationnel de faire venir le caractère égyptien, de même que les hiéroglyphes mexicains, de la vieille écriture symbolique de

l'empire du Milieu. Voilà donc une preuve qui ne prouve pas grand'chose.

Faut-il citer la ressemblance que l'abbé Brasseur trouve entre un dieu mexicain et le Phtah des Memphitiques ? Malheureusement, l'auteur, qui ne nous donne pas la représentation du dieu américain, donne la reproduction de son dieu Phtah, et il se trouve que c'est le dieu Bes, jouant de la harpe. Donc la ressemblance, si elle existe, aurait lieu entre un dieu mexicain et un dieu d'origine étrangère à l'Égypte, ce qui n'aide pas trop coup à faire les rapprochements.

On voit en somme que ceux qui veulent faire dériver l'Égypte du Mexique n'ont pas beaucoup plus d'arguments que ceux qui veulent trouver sur les bords du Nil l'origine des peuples américains.

C'est donc sur l'Asie qu'il faut porter nos regards.

Examinons, par conséquent, quelles ont pu être les relations qui auraient existé entre les populations qui ne sont séparées que par l'océan Pacifique.

Les annales chinoises nous donnent à ce sujet de précieux renseignements.

Le célèbre sinologue de Guignes fut le premier qui signala à l'attention de l'Académie des inscriptions et belles-lettres les travaux de l'historien chinois Li-you-tchéou, lequel raconte que « l'an 458 de notre ère, cinq religieux bouddhiques partirent de Samarkande et allèrent porter leur doctrine au pays de *Fou-sang.* »

Le savant français examine avec soin l'itinéraire maritime et l'itinéraire terrestre que donne l'auteur chinois comme moyens de se rendre à ce pays lointain, et il en conclut que le Fou-sang c'est l'Amérique.

En effet, l'itinéraire maritime part des côtés de Corée ; il indique qu'il faut faire 12,800 *li* pour arriver au Nippon (le Japon), 7,000 *li* vers le nord mènent au pays de *Wen-chin*, 5,000 *li* vers l'orient faisaient aborder au pays de *Ta-han*. Or, quand on était au pays de Ta-han il fallait encore faire 20,000 *li* en mer dans la direction de l'est pour arriver au Fou-sang.

De Guignes pense que le pays de Ta-han est le Kamschatka, d'abord parce que l'itinéraire terrestre le mène forcément dans cette presqu'île et puis, parce que les auteurs chinois désignent à plusieurs reprises le Ta-han comme un pays entouré d'eau de trois côtés.

Or, si l'on fait 20,000 *li* en mer à l'est du Kamschatka, on tombe en Amérique.

Cette longue navigation devait être facilitée par le voisinage incessant des îles Aléoutiennes, où l'on pouvait relâcher, et par le climat très-tempéré que le grand courant d'eau chaude donne au Pacifique dans la partie située au sud de ces îles, tandis que la mer de Behring est tout à fait glaciale.

Klaproth, qui s'est aussi occupé des relations des Chinois avec le Fou-sang et qui, grâce aux progrès accomplis de son temps dans les langues orientales, a pu mieux traduire les passages de l'historien Si-you-tchéou, Klaproth, dis-je, est arrivé à un résultat tout différent de celui de l'auteur français.

Il y a à cela plusieurs raisons. Mais la principale, à mon avis, c'est que Klaproth, en sa qualité de Prussien, était enchanté de trouver en faute le savant français, et toutes les fois qu'il a pu, il a affirmé le contraire de ce que de Guignes avait avancé.

Dans le cas qui nous occupe la mauvaise volonté de Klaproth est évidente et elle mène à l'absurde.

Voici du reste son itinéraire maritime. Le tracé part de la Corée, va au Japon et comme celui de Guignes, arrive au Wenchin (le Jeso) pays des Aïnos tatoués. Mais ici cesse l'accord des deux auteurs.

Klaproth suppose que le Ta-han est l'île de Taraï-kaï; or nous avons vu que, selon les Chinois, le Ta-han est une presqu'île et non une île. Autre difficulté : d'après le texte chinois, à 20,000 *li* à l'est du Ta-han, se trouve le Fou-sang, mais à 20,000 *li* à l'est de l'île Taraï-kaï, on tombe au milieu de l'Océan.

Notre Prussien n'est pas gêné pour si peu. Il admet, selon les besoins de la cause, qu'en disant *l'Est* on a voulu dire *le Sud* et alors tout s'arrange. Il fait passer ses voyageurs par le détroit de Lapeyrouse, leur fait longer les côtes orientales du

Japon et finalement les fait aborder dans une partie quelconque du Nippon. Si bien que le voyage au Fou-sang se réduit à un trajet de circumnavigation autour du Japon ; trajet qu'on aurait abrégé des trois quarts en passant directement de la Corée au sud du Nippon.

Une fois sa découverte faite, Klaproth paraît fort embarrassé des résultats obtenus. Ainsi, la relation de Li-you-tcheou dit qu'à 1,000 *li* à l'est de Fou-sang, on trouve le *pays des femmes*. Or, si le Fou-sang est sur les côtes orientales du Japon, à 1,000 *li* à l'est on trouve la mer.

Voici qui est plus grave : la mission bouddhique au Fou-sang eut lieu l'an 458, et ce n'est qu'en 588 que les premiers missionnaires bouddhiques pénétrèrent au Japon.

Enfin, dernière objection à l'itinéraire proposé par Klaproth : Le Fou-sang a longtemps été, aux yeux des littérateurs chinois, comme un pays enchanté et merveilleux où les hommes avaient des ailes et l'éclat de l'or, où les fruits des arbres gigantesques donnaient presque l'immortalité, etc. Est-ce que des fables semblables auraient pu être racontées d'un pays voisin de la Chine, avec lequel on avait des relations journalières ?

Quant à l'itinéraire terrestre, il est impossible avec l'hypothèse de Klaproth, car il doit mener *par terre* au pays de Tahan, et Klaproth veut que ce pays soit dans une île.

On peut donc conclure que l'explication proposée par Klaproth est de mauvaise foi, que la solution donnée par de Guigne est la vraie, et que l'Amérique était connue des Chinois sous le nom de pays de Fou-sang.

Maintenant si nous voulons retrouver en Amérique les traces de ces relations avec l'Asie, il faut bien nous rendre compte de ce qu'était ce bouddhisme, que les bonzes allaient prêcher au loin.

Çakia-Mouni, surnommé le Bouddha, fut le premier réformateur religieux qui donna à ses doctrines une forme humanitaire. Jusqu'à lui, et souvent depuis lui, les religions furent faites particulièrement pour certains peuples à l'exclusion des autres. On comprend que ce jeune prince philosophe, qui méconnaissait le

pouvoir des castes, qui déclarait tous les hommes égaux devant Dieu, et tous capables par leurs vertus d'atteindre le *Nirvana*, devait faire abstraction des races et des nations et proclamer que la *roue de la loi* devait tourner en faveur de l'humanité toute entière.

Aussi lorsque le roi Açoka, le Constantin du bouddhisme, eut donné à cette religion la consécration et la puissance nécessaires pour la faire adopter par l'Inde entière, des missions furent organisées pour évangéliser tous les pays.

Ces missions avaient un but pratique. Elles se composaient non-seulement de prêtres, mais de savants, d'artistes et d'ouvriers.

Ainsi lorsqu'en 588, à la suite d'une ambassade du *Pet-si*, des moines bouddhistes pénétrèrent au Japon ; ils emmenèrent avec eux *trois charpentiers habiles dans la construction des temp)es, un peintre, deux fondeurs, un briquetier*, professions jusque-là inconnues au Japon.

Ce qui caractérisait ces missions c'est qu'avec un grand esprit de prosélytisme elles n'avaient ni intolérance, ni fanatisme. Le bouddhisme était une croyance douce, persuasive, pénétrante, et qui s'accommodait parfaitement des usages et des autres croyances qu'elle trouvait sur son chemin.

C'est ainsi qu'aux Indes elle s'est fusionnée, presque partout avec les dieux du brahmanisme et en Chine ou au Japon, avec le sintisme local qui s'est, par le fait, trouvé compliqué à la fois et des idées bouddhiques et des légendes brahmaniques.

Chose curieuse, c'est surtout Çiva, le dieu destructeur, qui a été le plus facilement adopté par les disciples de Bouddha. Au premier abord, il paraît étonnant qu'un dieu si terrible ait trouvé grâce devant des propagateurs si bienveillants. Nais il faut se souvenir que le dogme fondamental de Çakia Mauni, est basé sur la migration des âmes, et que, depuis l'établissement de la trinité indienne, c'est Çiva qui était particulièrement *psychopompe* et chargé de la conduite des âmes dans toutes les existences successives. Cela explique suffisamment pourquoi ce dieu de destruction, mais aussi de régénération, a été conservé

par les croyants bouddhiques et transmis par eux jusqu'au Japon, même jusqu'au Mexique.

Les voyageurs, qui ont pourcouru les pays habités autrefois par les anciens Américains, ont été frappés des points de ressemblance qu'ils ont trouvés entre les vieilles civilisations mexicaines et péruviennes et les civilisations asiatiques.

Le fameux de Humboldt, qui avait le rare privilége de connaître admirablement l'Asie et l'Amérique et pouvait d'un coup d'œil comparer les mœurs de ces deux pays, de Humboldt a écrit dans ses *Vues des Cordillères et des monuments des peuples indigènes de l'Amérique :* « La communication, entre les deux mondes, se manifeste d'une manière indubitable dans les cosmogonies, les monuments, les hiéroglyphes, et les institutions des peuples de l'Amérique et de l'Asie... »

Plus loin il ajoute : « La cosmogonie des mexicains, l'idée d'une grande inondation dans laquelle une seule famille s'est échappée sur un radeau..., les cérémonies d'ablutions pratiquées à la naissance des enfants, ces idoles faites avec de la farine de maïs, pétrie et distribuée en parcelles au peuple rassemblé dans l'enceinte des temples, ces déclarations de péchés faites par les pénitents, cette croyance universellement répandue que des hommes blancs, à longues barbes et d'une grande sainteté de mœurs, avaient changé le système religieux et politique des peuples, toutes ces circonstances avaient fait croire aux religieux qui accompagnaient l'armée des Espagnols qu'à une époque très-reculée le christianisme avait été prêché dans le nouveau continent.... »

Nous savons maintenant, comme le fait très-bien ressortir de Humboldt, que toutes ces idées religieuses appartiennent aux Indiens et aux Chinois bouddhiques et nous venons de surprendre les voies qu'ont suivi ces idées pour pénétrer d'Asie en Amérique.

Le voyageur Georges Catlin qui visitait l'Amérique, il y a une trentaine d'années, avait remarqué chez certaines peuplades peaux-rouges, la pratique de supplices religieux que s'infligeaient volontairement les habitants des pays où il était. On sait que les fakirs de l'Inde s'imposent des souffrances volontaires

afin d'obtenir par là des faveurs divines. Parmi ces supplices, il fut frappé de constater l'usage de suspendre les pénitents par des crochets introduits sous les muscles du dos ou de la poitrine et de faire tournoyer les patients jusqu'à ce que la douleur amène l'évanouissement.

Cette coutume bizarre se retrouve aussi dans l'Inde. Elle nécessite pour l'appliquer certaines connaissances en myologie, qu'il serait étonnant de voir deviner par des Peaux-Rouges.

Mais pour que l'esprit ne s'égare pas dans les conjectures, je dois ajouter que Catlin, en décrivant les fêtes religieuses à l'occasion desquelles les jeunes guerriers subissent ces tortures volontaires, a soin de raconter qu'au début des cérémonies un *homme blanc venant de l'Occident* déclare être le seul homme sauvé du déluge, fait jeter des objets tranchants dans la rivière, pour éviter le renouvellement de ce cataclysme et finalement s'en retourne du côté de l'Occident, en assurant qu'il reviendra l'année suivante.

De plus il est, dans ces fêtes, souvent question de la *tortue qui supporte la terre*, et il est facile de reconnaître là la seconde incarnation de Vichnou.

On n'en finirait pas, d'ailleurs, si l'on voulait relater un à un tous les rapports que les voyageurs ont trouvés, entre les idées et les coutumes des peuples américains et des peuples asiatiques. Je pense que ce que je viens de rapporter est suffisant pour faire comprendre l'importance de ces ressemblances.

M. Gustave d'Eichthal, à l'érudition de qui je dois la plupart des documents dont je viens de parler, présenta en 1864 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une série de dessins provenant pour la plupart des bas-reliefs de Palenqué et les compara, devant la savante compagnie, avec des représentations religieuses de l'Inde. Il en concluait à l'origine *asiatico-bouddhique* de ces bas-reliefs américains [1].

Parmi ces rapprochements faits devant l'Académie, on peut citer :

[1] *Revue archéologique*, t. X, 1864.

1° Trois groupes de chacun deux personnages, figurés sur trois piliers du palais de Palenqué, correspondant aux figures des trois premiers jours de la semaine de *cinq jours* ou *Panchawara*, telle qu'elle se trouve dans un ancien calendrier javanais, publié par Raffes.

Il est bon de faire remarquer que le calendrier mexicain correspond au calendrier bouddhique ;

2° Une des nombreuses idoles monolithes de Copan, mise en regard d'une statuette provenant de l'archipel indien ;

3° Une figure de divinité inconnue, existant dans un sanctuaire, *Casa* n° 4 du plan de Palenqué, de Stephens, comparée avec diverses figures de divinités indiennes.

4° Divinité accroupie, posée sur deux lions acculés, recevant d'un adorateur l'offrande d'une fleur, comparée à un Bouddha accroupi sur deux lions, recevant d'un adorateur la fleur de lotus ;

5° Scène d'adoration de Palenqué. Les deux personnages portés dans les mains des adorateurs de droite et de gauche semblent être l'oiseau *Garouda* et le singe *Hanouman ;*

6° Bas-relief tiré du sanctuaire *Casa* n° 2, très-analogue au précédent. La principale différence consiste en ce que, au centre du tableau, la figure du soleil est remplacée par une croix, probablement considérée comme hiéroglyphe du soleil. *Hanouman* se voit encore dans les mains de l'adorateur de gauche. Mais il n'y a pas de personnage à tête d'oiseau, pas de *Garouda* dans les mains de l'adorateur de droite. Par contre, il y a un oiseau sur le sommet de la croix.

L'appendice placé aux extrémités des deux branches de la croix est la *clef symbolique* du bouddhisme, qu'on retrouve aux mains des divinités bouddhiques du Japon.

En somme, nous avons toutes les preuves nécessaires pour établir les relations qui ont existé au moment des missions bouddhiques, entre l'Asie et l'Amérique.

Il reste à savoir si, avant ce mouvement religieux et civilisateur, le Nouveau-Monde a dû et a pu recevoir des colonies asiatiques.

A moins de supposer pour l'Amérique une race autochtone née spontanément sur son sol, il faut admettre l'hypothèse d'habitants venus du centre commun, du point de départ universel. Il est à remarquer que tous les peuples d'Europe admettent que leurs origines viennent du milieu de l'Asie ; les peuples de l'extrême Orient comme ceux de l'Amérique reconnaissent aussi pour point de départ l'Occident ou l'Asie centrale. Les légendes locales sont donc en faveur d'une origine commune dont le nœud serait sur les plateaux de l'Himalaya.

Nous connaissons maintenant la route des îles Aléoutiennes, suivie par les missionnaires bouddhiques ; elle forme avec les Curriles et l'archipel japonais une triple guirlande qui festonne les bords du Pacifique et forme un contour facile à parcourir.

Mais il est une autre voie encore plus simple et que bien des barques de pécheurs ont suivie malgré leurs équipages. C'est le grand courant *North Pacifique*, qui entraîne violemment du Japon en Californie les navigateurs que les tempêtes jettent dans ses tourbillons.

On cite encore actuellement plusieurs pécheurs japonais rapatriés par des Américains, après avoir suivi, contre leur gré, cette route naturelle et entrepris, sans le vouloir, la traversée du grand Océan.

Ce sont sans doute ces voyages involontaires qui ont peuplé l'Amérique. Et, si l'on considère les tribus primitives du Japon, les Aïnos chevelus, tatoués, ornés de plumes, armés de flèches, on y retrouvera facilement les ancêtres des premiers habitants du nouveau continent.

On voit donc que c'est à plusieurs reprises et plus souvent qu'on ne pourrait d'abord le supposer, que les relations à travers le Pacifique ont eu lieu.

Aujourd'hui que les peuples de l'extrême Orient nous ouvrent peu à peu leurs frontières, l'Europe se jette avec véhémence sur ces pays si intéressants. Soit par Suez et les Indes, soit par l'Amérique et San-Francisco, les vieilles nations de notre continent se précipitent à travers le Pacifique comme pour s'y ten-

dre la main, et, par des accords commerciaux, par des ententes diplomatiques, justifier le surnom de l'Océan qu'ils sillonnent de leurs navires.

Aussi les stations maritimes surgissent sur toutes les côtes. Sans parler des ports américains, nous voyons, du côté de l'Asie, Singapore, Bangkok, Saïgon, Hong-kong, Macao, Manille ; dix-huit ports chinois, parmi lesquels Nankin, Canton et Tien-tsin, et enfin les stations japonaises de Nangasaki, Iedo, Osaca, et toutes celles que les princes locaux se décident peu à peu à livrer au commerce. Tous ces centres d'échange sont autant de jalons lumineux que la civilisation fait jaillir sur le vieux sol asiatique et l'on peut prédire qu'autour de cette vaste mer se prépare, dans un brillant avenir, une association généreuse et féconde des peuples anciens et des nations modernes.

NOTES

SUR LE

COMMERCE DANS L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

PAR

M. LE MARQUIS DE COMPIÈGNE

J'ai tâché, surtout durant la première partie de mon voyage, pendant laquelle je me suis trouvé en contact presque constant avec les négociants du pays, de me renseigner aussi exactement que possible ; seulement, je rappellerai que je ne suis pas négociant moi-même, et mon ignorance personnelle des affaires commerciales a pu m'induire dans quelques erreurs, surtout dans quelques erreurs techniques : dans ce cas, je demanderai l'indulgence de la Société de géographie de Lyon, qui tiendra surtout compte de ma bonne volonté.

M. Duchaillu a donné, dans son *Afrique équatoriale*, publiée en 1859, des détails assez étendus sur le commerce qui se faisait alors au Gabon et dans les pays environnants. Ce commerce avait à cette époque pour base un vaste système de commission et de crédit, dont M. Duchaillu a fait ressortir les détestables résultats. Mais aujourd'hui, ce mode de procéder est entièrement modifié, sinon tout à fait changé. Des maisons considérables, qui sont venues depuis quelques années s'établir sur la côte, ont, par des cadeaux importants, triomphé de la jalousie des peuples riverains de la mer, qui leur interdisaient l'accès de l'intérieur. Au moyen de petits vapeurs d'un faible tirant d'eau, elles ont transporté leurs marchandises très-loin sur les grands fleuves

ou sur les lacs qui les avoisinent ; elles ont lancé dans l'intérieur une quantité d'agents blancs qui ont établi partout des factoreries. De ces factoreries partent beaucoup de traitants noirs qui reviennent à des époques fixes, tous les mois généralement, rapporter les produits qu'ils ont acquis avec les marchandises qu'on leur a confiées. C'est avec un profond regret que nous le constatons; dans cette extension rapide du commerce, dans les progrès immenses qu'il vient de faire dans ces pays, la France n'a qu'une part bien minime. Les maisons anglaises, allemandes et écossaises tiennent entre leurs mains presque toutes les affaires. La France n'a guère pour la représenter qu'une maison sérieuse, la maison E. Pilastre, du Havre, très-honorablement connue du reste. Les quatre négociants français établis au Gabon, en dehors des Pilastre, ont seulement un magasin de détail à Libreville, et font des affaires de bois rouge, mais elles n'achètent qu'un peu de caoutchouc et pas du tout d'ivoire.

Les deux premières maisons de l'Afrique équatoriale, celle de MM. Hatton et Cookson (anglais) et celle de Francis Würmer (allemand) reçoivent directement, par de grands vapeurs leur appartenant, les marchandises d'Allemagne et d'Angleterre ; en outre, elles ont chacune trois petits vapeurs pour les porter dans l'intérieur. Les maisons de second ordre possèdent ou affrètent des voiliers qui apportent leurs marchandises d'Europe et au moyen desquels elles réexpédient leurs produits. Chacune d'elles a aussi un petit vapeur pour le service de l'intérieur. Seuls, les petits négociants font venir leur fret par les paquebots (African Mail S. S. Company) qui viennent d'être éprouvés par de nombreux désastres et dont les tarifs sont exorbitants. Deux projets sérieux ont été conçus, l'un par MM. Pilastre, l'autre par M. d'Almeida (de San-Thomé), pour relier par une petite ligne intermédiaire le Gabon à l'île du Principe, distante seulement de 140 milles. Là, on rejoindrait la ligne portugaise de Lisbonne au Congo, dont les prix de transport sont infiniment plus abordables.

Le commerce, dans l'Afrique équatoriale, n'a guère que quatre

débouchés : la rivière Mondah, l'estuaire du Gabon, le Fernand-Vaz, l'Ogôoué.

1° *La rivière Mondah.* — On y fait en grande quantité et d'une manière presque exclusive le commerce de bois rouge. Il se paye cinq piastres (25 fr.) en marchandises les cinq bûches. Sans doute, à cause de l'énormité des frais de transport comparés à sa valeur intrinsèque, le commerce du bois rouge n'est guère profitable à ceux qui s'y livrent. Il est à la portée de tout le monde, car il ne faut, pour acheter le bois rouge, qu'un petit nombre d'articles, et non un assortiment complet comme pour le caoutchouc, et surtout pour l'ivoire; mais les maisons importantes le laissent entièrement de côté, et ceux qui s'y livrent s'en plaignent amèrement, et, paraît-il, à juste titre.

2° *L'estuaire du G bon.* — On sait que c'est sur les bords de l'estuaire du Gabon que se trouve Libreville, capitale (bien modeste capitale) de nos possessions, et Glasstown, résidence de presque tous les négociants étrangers. Les factoreries abondent à Libreville et à Glass : on y achète surtout l'ivoire, qui y vient après avoir été présenté et offert à toutes les factoreries de l'intérieur. La concurrence est grande et les prix sont peu rémunérateurs; ainsi l'ivoire s'y achète au prix exorbitant de 12 à 15 francs. la livre (en marchandises). Ces marchandises se composent de 144 objets différents qui sont nécessaires pour constituer le *paquet d'ivoire* sur lequel je vais avoir l'occasion de donner des détails. Le caoutchouc se paye, au Gabon, toujours en marchandises, 1 fr. 50 la livre. Nous avons une douane dans l'estuaire ; elle ne pèse que sur les produits exportés : ses tarifs sont d'ailleurs minimes.

3° *Le Fernand-Vaz.* — M. Duchaillu a pénétré le premier dans la lagune du Fernand-Vaz ; aujourd'hui on y compte cinq factoreries, appartenant à MM. Hatton et Cookson, F. Würmer, Pilastre, Cook, et Holt. On en exporte l'ivoire en petite quantité, et beaucoup d'ébène et de caoutchouc. Seulement, l'esprit turbulent des naturels et les dangers que présente la barre du Fernand-Vaz empêchent ce point de devenir un centre de commerce

tout à fait important. Nous y avons une douane établie dans les mêmes conditions que celle du Gabon.

4° *L'Ogôoué.* Le principal débouché commercial de l'Afrique équatoriale est le fleuve Ogôoué. Comme on fait aujourd'hui plus d'affaires sur l'Ogôoué seul que sur la rivière Mondah, l'estuaire du Gabon et le Fernand-Vaz réunis ; comme on y trafique de tous les produits qui sont exportés du Gabon et des pays voisins, et que ce trafic se fait à peu près de la même manière partout, je m'attacherai à décrire d'une manière plus spéciale, quoique toujours sommaire, le commerce, tel que je l'ai vu pratiquer durant mon séjour prolongé dans l'Ogôoué. Ce fleuve, inconnu il y a dix ans, inaccessible aux négociants jusqu'en 1869, est maintenant un centre d'affaires très-actif et très-animé. Leur quartier général, si je peux m'exprimer ainsi, a été établi par les négociants à 160 milles environ de l'embouchure du fleuve, à Adanlinanlango, lieu admirablement situé sous tous les rapports, au confluent du N'Gounié et de l'Ogôoué, à une journée de pirogue des grands lacs Zonangue, Yzanga, Azingo, etc. M. Walker, agent général de MM. Hatton et Cookson, M. Wolber, agent général de M. Francis Würmer, et M. Holt, négociant anglais, y ont des factoreries considérables, Durant la saison des pluies, la seule où l'Ogôoué est navigable pour les vapeurs, leurs petits vapeurs sont constamment occupés à remorquer des chalands de marchandises qu'ils amènent du cap Lopez ou des produits du pays qu'ils descendent au même endroit. On aura une idée de l'activité de ce commerce, quand on saura que la seule factorerie de M. Walker exporte chaque mois plus de 20,000 livres de caoutchouc, l'ivoire et l'ébène en conséquence. Au reste, de ces grandes factoreries du confluent, qui sont tenues chacune par un ou deux agents blancs, dépend une quantité considérable de factoreries plus petites, tenues par des Gabonnais ou des Sénégalais, assez loin dans l'intérieur, et surtout au bord des grands lacs.

Ces détails donnés, il me reste à examiner les divers produits que ces négociants acquièrent dans le pays, et à dire à quel taux et au moyen de quelles marchandises on se les procure.

L'huile de palme (en M'pougoué *ogâli*) ne se trouve qu'en petite quantité sur les bords de l'Ogôoué, comme, du reste, dans presque toute l'Afrique équatoriale. M. Aymès s'est, je crois, exagéré, sous ce rapport, les ressources du pays. Au reste, les noirs n'en récoltent que ce qu'il en faut pour leur consommation privée, et cette denrée précieuse, l'âme et la richesse du commerce à Bonny, Brass, Calabar, Caméron, et aussi dans les provinces du sud, à Embryse, Banana, Loanda, etc., n'existe pas, au point de vue des affaires, dans l'Afrique équatoriale. Il en est de même des arrachides (en M'p. *outou*), cultivées avec tant de succès au Sénégal et sur de nombreux points du Congo ; on ne s'en sert au Gabon que pour la nourriture des indigènes.

Les seuls articles d'exportation sont donc le bois rouge, l'ébène, le caoutchouc et l'ivoire. On peut y ajouter la cire, mais en petite quantité.

J'ai déjà parlé du bois rouge ; au reste, on le laisse complétement de côté dans l'Ogôoué.

L'arbre dont on fait le bois d'ébène (en M'p. *Evila*), croît en grande quantité dans presque tous les pays qui avoisinent l'Ogôoué, et spécialement sur les bords des lacs Ziélé, Ognémouen et Azingo. Les Pahouins, qui habitent les rives du lac Azingo, s'adonnent presque exclusivement à ce commerce, et, dans une seule année, un Sénégalais, connu sous le nom de Papa Jousouf, en a acheté au compte de M. Walker plus de 100,000 bûches. On paye généralement 5 francs. les sept bûches en marchandises (poudre, guinée, étoffes anglaises, perles, tabac, cuivre, etc. Ordinairement, on ne donne pour l'ébène ni fusils ni neptunes. Les bûches doivent avoir une longueur minimum de 90 centimètres. Leur épaisseur varie beaucoup, mais elle a diminué considérablement dans ces deux dernières années, les nègres ne voulant plus choisir seulement les très-gros arbres pour les façonner. Les frais de transport sont considérables, néanmoins le commerce de l'ébène est regardé comme lucratif, moins cependant que celui du caoutchouc.

Le caoutchouc, la vraie richesse du pays, se récolte aujourd'hui avec une abondance tout exceptionnelle, et semble inépui-

sable, malgré les procédés destructeurs des Pahouins, qui coupent entièrement les lianes, au lieu de se contenter d'y pratiquer des incisions pour en extraire le suc.

Le caoutchouc est préparé en petites boules et non en pains de 20 à 25 livres chacun, comme celui que j'ai vu vendre dans l'Amérique centrale. Chaque boule doit avoir à peu près la grosseur du poing. Sur les bords de l'Ogôoué, on paie aux indigènes 5 fr. les cent boules, en marchandises, ce qui fait revenir la livre à 40 c. (argent) environ. Comme l'ébène, le caoutchouc a donc un prix à peu près fixe : tout le monde, dans cette région, peut se livrer à ce trafic. Il suffit, pour l'acheter, d'avoir soit des étoffes, soit des perles, soit toute autre marchandise; et une foule de traitants noirs ont un crédit pour en aller chercher dans l'intérieur au compte de la factorerie,

Les choses ne se passent pas ainsi quand il s'agit de l'ivoire (en M'p. *Undji*). N'achète pas l'ivoire qui veut : pour s'en procurer, il faut un assortiment complet de marchandises et le concours d'un agent expérimenté. Il y avait, au moment de notre séjour dans l'Afrique équatoriale, plus de 6,000 livres d'ivoire appartenant, bien entendu, à des propriétaires différents, qui se promenaient dans toutes les factoreries. Elles allaient du Gabon à l'Ogôoué, et de l'Ogôoué au Fernand-Vaz, sans qu'on pût s'entendre sur les conditions de la vente. Le prix qu'en demandent les noirs est impossible ; mais, même lorsque ceux-ci sont parfaitement raisonnables, on n'achète jamais l'ivoire sans donner ce que les négociants anglais appellent un *bundle;* les Français disent *un paquet.* Il y a trois sortes de bundles ou paquets : le bundle pour payer un esclave, celui pour payer une femme et enfin celui pour payer une dent d'éléphant. Les deux premiers bundles sont à peu près égaux, ils se composent de divers articles, principalement de neptunes, et ont une valeur à peu près uniforme de 50 piastres (en marchandises). Le paquet pour payer l'ivoire, ou paquet d'ivoire, selon le terme des commerçants, est autrement compliqué. Il se compose de près de 150 articles différents au Gabon, c'est-à-dire de tout ce que contient la factorerie ; dans l'Ogôoué, on n'exige que 60 ar-

ticles environ ; mais souvent le manque d'un seul, même de peu de valeur, fait manquer un marché important. La quantité de chacun de ces articles à payer au vendeur se détermine par le nombre de fusils que comporte le paquet. Je m'explique : en tête de chaque paquet figure comme première chose à payer, le fusil ; on en donne, depuis un pour de très-petites dents, jusqu'à treize ou quatorze pour les dents d'un poids exceptionnel. Chaque fusil entraîne avec lui une certaine quantité, toujours la même, de neptunes, de brasses d'étoffe, de gallons de rhum, de poudre, de barres de cuivre, de couteaux, de marmites, de matchettes, de masses de perles, ciseaux, aiguilles, parfumerie, pierres à fusil, en un mot de chaque article qu'on trouve dans la factorerie. Ce qui fait que, lorsqu'un noir crie à un négociant qui passe sur la rivière : « Arrêtez votre bateau, j'ai une dent à vous vendre, » celui-ci lui demandera : « What ivory (quel ivoire) ? » Et il lui sera répondu : « Un ivoire de trois fusils, sept fusils, etc. » Le négociant sait que, si c'est une dent de trois fusils, il aura à payer six neptunes, neuf barils de poudre, six marmites, quinze brasses d'étoffe, six couteaux, six matchettes, douze masses de perles, quarante-huit pierres à fusil ; c'est dire qu'elle pèse à peu près 20 à 25 livres. Les négociants de l'Ogôoué n'achètent pas les dents au-dessous de 4 livres.

L'achat d'une belle dent dure souvent quinze jours ; jamais il n'arrive pour la vendre moins de six ou sept noirs, de vingt à vingt-cinq, quelquefois de cinquante ou soixante. Ils demandent quatre ou cinq fois le prix qu'ils ont l'intention d'obtenir ; refusés, ils s'en vont, puis reviennent le lendemain, rabattent quelque chose de leurs prétentions, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on arrive à s'entendre. Il faut, pour faire ces sortes de marchés, la rouerie d'un juif et la patience d'un Indien. Aussi, il n'y a que très-peu d'agents auxquels on confie l'achat de l'ivoire.

Je retrouve sur mon calepin de notes la liste d'une partie des marchandises qui sert à composer un paquet d'ivoire, ainsi que leur prix de revient à la maison Hatton et Cookson, en Angleterre. Ce sont celles que nous avons prises à la factorerie d'Adanlinanlango pour les besoins de notre grand voyage dans l'inté-

rieur. M. Walker nous avait fait la gracieuseté de nous les laisser au prix coûtant, en y ajoutant 50 0/0 pour le fret d'Angleterre jusqu'à la factorerie, qui est naturellement très-considérable. Peut-être y aura-t-il de l'intérêt à les reproduire ici avec quelques remarques sur les articles qui en valent la peine. Il est bien entendu que ces marchandises, qui servent à acheter l'ivoire, achètent à plus forte raison tous les autres produits du pays.

J'ai dit que les fusils (en langue du pays *djali*) venaient en première ligne : ils sont fabriqués à Birmingham et coûtent 10 fr. ; on les vend 20 fr. aux noirs ; ce prix est uniforme dans toute l'Afrique équatoriale. Si l'on considère les frais de transport et le grand nombre de fusils cassés ou avariés que renferme chaque lot, c'est un article peu avantageux. Il se vend en quantités immenses.

Après les fusils viennent les neptunes (en langue du pays *boumbou*), grands bassins en cuivre peu épais qui coûtent 7 fr. 50 au commerce; cet article est recherché parce qu'il sert à acheter des femmes. On le vend 3 piastres aux noirs.

Les étoffes (en langue du pays, *inamba*). Elles viennent principalement de Manchester ; il y en a à tout prix (de revient aux négociants) et de toute variété. Mais on les vend presque uniformément une piastre (5 fr.) la pagne de deux brasses. La brasse se mesure en prenant dans une pièce la longueur que comportent les deux bras étendus du vendeur.

Le rhum (en langue du pays, *alougou*). Il s'en consomme une quantité prodigieuse ; il revient à 2 shellings (2 fr. 50) le gallon. On le vend 1 fr. la bouteille (en langue du pays, *compini*). Deux bouteilles compini et demie font un litre. Le rhum est un excellent produit au point de vue de la vente et des bénéfices énormes qu'on en retire. Au Gabon, il ne coûte aux noirs que la moitié de ce prix.

Le gin. Il coûte 4 shellings la caisse de douze bouteilles et se vend dans l'Ogôoué 2 fr. la bouteille. Les noirs l'aiment passionnément.

Les liqueurs fines de Bordeaux, très-prisées du beau sexe, coûtent 50 c. et se vendent 2 fr.

Le tabac (en langue du pays, *itaco*), moins demandé sur l'Ogôoué qu'au Fernand-Vaz, mais toujours bon: on le fait venir d'Amérique. Il revient à 80 c. la livre ; on le vend 1 fr. la tête (il y a cinq têtes à la livre).

La poudre (en langue du pays, *ira*) se vend en barils de 4 ou de 7 livres ; elle coûte 75 c. la livre. On laisse aux noirs, pour 7 fr. 50, le baril de 4 livres et 10 fr. ceux de 7 livres. On gagne très-peu sur la poudre, dont le prix est, comme celui des fusils, uniforme partout.

Les barres de cuivre (en langue du pays, *issassa*). Il y en a de deux modèles : les petites coûtent 30 c., les grandes 50 c. On les vend 1 fr. 50 et 2 fr. Toutes les femmes en portent roulées en bracelets autour de leurs bras et autour de leurs jambes.

Les barres d'airain (en langue du pays, *issassa-poupou*), de même taille et de même forme que celles de cuivre, servent pour le même usage et se vendent le même prix, bien qu'elles coûtent un peu plus cher.

Marmites. Très-bon article, car on fait de gros bénéfices sur elles, et il n'y a pas de déchet.

Chaudrons. Même observation que pour les marmites.

Couteaux (en langue du pays, *ishuaha*). Ils coûtent à MM. Hatton et Cookson, qui les fabriquent, 30 c. Les noirs ne veulent qu'une seule forme de couteaux, celle dite *Butcher knives*. On les vend au prix uniforme de 2 fr.

Matchettes. Coûtent 60 c. et se vendent 2 fr. 50.

Bonnets de laine (en langue du pays, *ipou*), rouges, noirs et écarlates, reviennent à 25 c. et se vendent 2 fr.

Perles (en langue du pays, *ilonda*). Nous en avions emporté 200 livres, car c'est un article de première nécessité. Il y en a de vingt-cinq espèces différentes. Les plus prisées sont le loango rouge et le seebeed. On les vend toujours 1 fr. la masse.

Glaces (en langue du pays, *ieno*). Les petits miroirs de Hambourg coûtent 40 c. et se vendent 4 fr.

Le sel. Tout le monde sait que le sel a, dans l'intérieur de l'Afrique, une valeur considérable. Nous avons économisé la moitié de nos dépenses en emportant 500 livres de sel avec nous.

On donnait, dans le haut Ogôoué, une poule ou deux régimes de bananes pour une pincée de sel ; mais néanmoins le sel ne figure jamais qu'en petite quantité dans les paquets d'ivoire. Les noirs, qui sont si disposés à échanger contre cette denrée tous les autres produits de leur pays, en demandent à peine lorsqu'on achète de l'ivoire : c'est un fait que je constate sans l'expliquer.

Tels sont les principaux articles importés en Afrique, ceux qui sont le plus demandés par les noirs. Il ne reste plus qu'un mot à dire pour terminer cette étude, spécialement écrite pour la Société de géographie de Lyon.

Je ne peux m'abstenir de parler, brièvement du moins, de l'insalubrité du climat, du manque de ressources, de l'incertitude d'obtenir dans l'intérieur du Gabon une protection efficace, quand les chances de succès, les probabilités sérieuses d'y réaliser des bénéfices prompts et considérables ne sont pas plus grandes que dans d'autres pays sains et offrant plus de ressources de tout genre.

DES MEILLEURS MOYENS

DE VULGARISER

LES CONNAISSANCES GÉOGRAPHIQUES

— Concours ouvert par la Société de Géographie de Lyon —

RAPPORT LU EN SÉANCE PUBLIQUE, LE 8 AVRIL 1875

PAR M. CL. PERROUD

PROFESSEUR AU LYCÉE DE LYON

Messieurs,

La Société de géographie de Lyon a mis au concours, pour 1875, la question suivante :

« Indiquer les meilleurs moyens de vulgariser les connaissances géographiques. »

Douze mémoires nous ont été adressés.

Trois (nos 4, 6, 9) nous ont paru dignes de vous être signalés. Abordons-en tout de suite l'analyse et l'examen.

Le mémoire n° 9 est un travail intelligent, simple et clair, un peu faible, qui nous présente un programme pour l'étude de la géographie dans les écoles primaires plutôt qu'un ensemble de moyens propres à vulgariser les connaissances géographiques. Il n'a donc abordé le sujet que par un seul point. Il est vrai que ce point n'est pas le moindre, et qu'il est traité d'une façon intéressante. Nous vous proposons, pour le mémoire n° 9, une mention honorable.

Le mémoire n° 4 ayant pour épigraphe :

Alsace-Lorraine! France! La force n'a qu'un temps, le droit est éternel.

est un travail bien plus développé que le précédent (80 pages, plus 16 pages d'appendice). On présume aisément qu'il est bien plus com-

plet. C'est, de plus, une œuvre presque toujours originale, contenant des parties supérieures, mais entachée malheureusement de défauts graves. Vous allez en juger.

L'auteur distribue en quatre séries les moyens propres à vulgariser les connaissances géographiques :

1° Faire à la géographie une plus large part dans l'enseignement. Par conséquent, réforme des programmes. Mais surtout, réforme des méthodes ;

2° Produire à meilleur marché et améliorer le matériel des classes, cartes, globes, etc.;

3° Trouver et perfectionner des jeux géographiques;

4° Obtenir des compagnies de chemins de fer des concessions qui facilitent les voyages.

Assurément l'auteur n'accorde pas à ces divers moyens la même importance; ainsi, pendant qu'il consacre soixante-quatre pages aux deux premières séries, il n'en donne que seize aux deux autres. Mais c'est encore trop. C'est trop surtout que de faire figurer, dans un plan d'ensemble, c'est-à-dire au premier rang, des questions de dernier ordre comme les jeux géographiques. Et déjà nous touchons au principal défaut de ce mémoire : il ne sait pas garder, entre les divers enseignements que l'enfant doit recevoir, une sage proportion; il n'observe pas davantage, dans les différentes parties du même enseignement, la juste mesure. Il manque de goût, car la pédagogie, elle aussi, a son goût propre, qui n'est autre que le sens exact du possible. Mais suivons l'auteur dans l'examen successif des moyens proposés. Et d'abord, la réforme de la méthode :

Après une critique vraie et originale des anciennes méthodes ou plutôt des anciens programmes (car presque toujours le professeur corrigeait, par sa méthode personnelle, ce que les programmes avaient de défectueux), l'auteur expose un plan rationnel d'enseignement géographique :

A. Dans la salle d'asile, de quatre à six ans, il voudrait enseigner la géographie par les images. L'enfant apprendrait à connaître par des gravures et les noms des départements de la région, et ceux des principales villes, et leur place respective.....

N'est-ce pas s'y prendre de trop bonne heure? Avant que l'enfant sache lire, vouloir lui enseigner de la géographie! Si nous aimons la géographie, nous aimons encore mieux la raison; or, la raison nous dit que le but de l'éducation, et surtout de la première éducation,

n'est pas tant d'inculquer à l'enfant des notions plus ou moins complètes des diverses sciences que de former, avec son cœur, son intelligence et son jugement, — précisément pour qu'il puisse mieux, le moment venu, s'appliquer à ces études.

Laissons donc la géographie à la porte des salles d'asile. N'essayons pas davantage, comme le voudrait l'auteur, d'enseigner la géographie à l'enfant par ses exercices mêmes de lecture et d'écriture. Sans doute on peut, dès qu'il connaît ses lettres et sait épeler, lui apprendre à lire sur de grandes cartes murales, et lui loger ainsi de bonne heure dans la tête, le nom du *Vivarais*, par exemple, ou celui de l'*Algérie*. Mais ne vaut-il pas mieux encore lui faire lire des phrases comme celles-ci : « Dieu est bon, il faut aimer ses parents, etc. » Enfin, défions-nous de deux tendances qui apparaissent souvent dans ce mémoire ; l'une, qui voudrait faire à la géographie une trop large part dans l'enseignement de la première enfance ; pour peu que vous y cédiez, les professeurs d'histoire naturelle, de calcul, d'écriture, de dessin, de musique, etc., réclameront les mêmes soins spéciaux, les mêmes priviléges, et vous arriverez, en les écoutant tous, à ahurir la jeune intelligence que Dieu vous a confiée. L'autre tendance est de recourir à des procédés trop artificiels, plus compliqués, en réalité, que l'appel direct à la mémoire de l'enfant. Ainsi l'auteur voudrait, dès que l'enfant sait écrire, mettre en ses mains deux cartes du même pays : sur l'une seraient inscrits les noms des divisions administratives et des principales villes ; sur l'autre, on ne verrait que les initiales des mêmes noms, à leur place respective, l'enfant devant terminer de lui-même les mots ainsi commencés. C'est là un procédé plus mécanique qu'intelligent.

Au fond toutes ces combinaisons ingénieuses restent possibles. Un bon maître saura y recourir à propos, ou même, à l'occasion, en imaginer de nouvelles. Mais, en vérité, nous estimons que, tant que l'enfant ne sait pas lire et écrire couramment, le mieux est de s'en tenir à ces *leçons de choses* tant recommandées par l'éminente M[me] Pape Carpentier ; si cet enseignement est ce qu'il doit être, varié, simple et clair, la géographie y aura naturellement une place. Ne demandons pas davantage pour elle.

B. Enfin l'enfant sait lire et écrire. Il faut alors lui apprendre à lire une carte et l'auteur va tout droit aux cartes hypsométriques. Il a raison. Il n'est pas plus difficile pour un enfant de se représenter des montagnes avec des courbes de niveau qu'avec des hachures, sur-

tout si, dans la carte scolaire qu'on mettra sous ses yeux, des teintes plates de couleurs différentes correspondent aux équidistances. L'auteur expose un procédé de sa façon, par lequel l'écolier pourra aisément, sur un plan hypsométrique donné, construire un relief exact. On en pratique généralement un autre qui consiste à superposer des feuilles de carton, découpées sur chaque courbe. Un officier de nos amis, chargé d'un cours de topographie à des sous-officiers, s'y prenait en sens inverse et leur faisait comprendre à l'aide d'un relief improvisé (une pomme de terre découpée en plans parallèles) les courbes hypsométriques. Tous ces procédés sont bons en eux-mêmes. Dans l'application, ils vaudront ce que vaudra le maître.

C. Notre élève sait lire les cartes hypsométriques, il a reçu les notions indispensables de géographie mathématique, le voilà prêt à aborder l'étude de la commune. « Avec les plans du cadastre, il sera facile à un instituteur de faire le plan de sa commune, chef-lieu, annexe, et territoire, et d'habituer les enfants à s'y reconnaître, à retrouver leurs rues, leurs maisons, etc. » Puis on passera au canton et au département « à l'aide des géographies départementales d'Adolphe Joanne », publications dont l'auteur critique le plan avec assez de justesse, qu'on pourrait reprendre encore par d'autres endroits, mais qui n'en représentent pas moins un progrès considérable. Par ses *Guides*, par son *Dictionnaire de la France*, par les notices départementales qu'il en a extraites, par l'émulation même qu'elles ont suscitée, M. Joanne a contribué plus que personne à nous faire connaître notre pays.

Après le département, on étudiera la France et ses colonies, puis l'Europe, puis le reste du monde. « Cette étude, dit l'auteur, ne devra pas consister en récitation de leçons, mais en conversations. Faites voyager l'élève sur une carte, et, à propos de chaque nom de ville, de province, racontez-lui ce que vous croirez devoir l'intéresser; faites-lui raconter à son tour ce qu'il en aura retenu. Surtout faites-lui voir, autant que les moyens de votre école le permettent, des vues de villes, paysages, monuments, costumes empruntés aux pays que vous étudiez. »

Cela est bon, mais beaucoup trop sommaire. C'est le défaut de proportion déjà signalé; l'auteur a donné plus de place à la description de son procédé pour construire un relief à l'aide des courbes de niveau (procédé curieux, mais d'une importance secondaire) qu'il

n'en prend ici pour définir la méthode intelligente recommandée aussi par ses deux concurrents.

D. De l'école primaire, l'auteur nous transporte au collége; malheureusement, dès le début, nous nous heurtons à une proposition que que nous n'hésitons pas à gratifier d'*énorme :* l'auteur veut enseigner à nos écoliers la géographie par le BLASON ! Il est vrai que c'est le blason *démocratique*, à savoir : les emblèmes des corporations, communautés, villes, provinces ou pays, et même, d'une façon générale, la symbolique ! Son idée n'en reste pas moins étrange et inadmissible. S'il se proposait de démontrer que l'étude du blason, bien comprise et bien dirigée, peut devenir intéressante (sans cesser jamais d'être fort accessoire), nous n'y contredirions point et même nous serions prêt à trouver ingénieuses ses raisons. Mais quand il n'imagine rien autre pour faire aimer la géographie aux bambins de nos classes inférieures que la science héraldique, nous protestons énergiquement.

En abordant les classes moyennes et supérieures, l'auteur rentre dans la réalité. Il demande qu'on enseigne aux enfants beaucoup plus de géographie mathématique qu'on ne le fait; il entre à ce propos dans des détails techniques où nous ne le suivrons pas, nous bornant à lui donner raison en général, à faire quelques réserves contre certaines exagérations (des notions de descriptive en cinquième !) et à recueillir çà et là des réflexions vraies ou des expressions heureuses : « La géographie a des rapports avec toutes les sciences positives... Il faut faire de la géographie de nos colléges *un corps de science* au lieu d'un squelette... Il faut qu'un enfant sache de bonne heure marquer sur un globe l'emplacement d'une ville ou d'un village... On pourrait faire résoudre, approximativement par des moyens graphiques dans les classes moyennes, exactement au moyen de la trigonométrie rectiligne et de la trigonométrie sphérique dans les classes supérieures, bien des problèmes intéressants pour la géographie. Le professeur spécial trouverait ainsi un terrain bien préparé... Les atlas devraient contenir un plus grand nombre de cartes de géographie mathématique. » (Ici l'auteur, joignant l'exemple au précepte, nous donne une carte de l'hémisphère boréal, projection stéréographique, contenant un certain nombre d'indications de ce genre.) « Les cartes hypsométriques sont préférables aux cartes en relief; ces dernières n'ont de vraie utilité que si elles donnent les courbes de niveau..... Il faudrait, dans la mesure des connaissances

actuelles, donner les courbes de niveau du fond des mers..... Les courbes devront être, pour plus de clarté, renforcées de cinq en cinq ou de dix en dix..... Une carte ainsi faite coûte moins de travail, se fait à meilleur compte et se lit plus aisément qu'une carte ornée de hachures suivant la plus forte pente ; elle laisse plus de netteté aux écritures, elle offre surtout une supériorité éclatante quand elle doit indiquer les cultures ou la nature géologique des terrains..... » Tout cela est excellent.

L'auteur y joint, pour plus de clarté, deux cartes idéales, intéressantes à étudier, et fait remarquer que les indications géologiques ou agronomiques doivent contribuer à la clarté du relief : ainsi, dans le coin des Vosges qu'il semble avoir voulu reproduire, on pourrait, dit-il, remplacer l'indication *prairies* par celle de *terrain d'alluvion*, *vignes* par *muschelkalk*, *forêts feuillues* par *grès bigarré*, *forêts résineuses* par *grès vosgien;* et encore : « les terrains d'alluvion pour les cartes géologiques, les prairies pour les cartes agricoles nous indiquent ordinairement où finit la montagne..... On peut, en contemplant une carte géologique de France, pressentir la carte hypsométrique. » L'auteur est ici en bonne veine, les prescriptions heureuses abondent : « Dans tout collège bien organisé, on devrait avoir un petit atelier de menuiserie, et là où la terre plastique est assez abondante, un petit atelier de modelage... Une collection des roches les plus utiles à connaître devrait être mise entre les mains des enfants les plus jeunes pour leur enseigner à distinguer un granit d'un grès ou d'un calcaire. Si on avait fait cela depuis longtemps, nos romanciers auraient honte de placer tous leurs châteaux féodaux sur des bases de granit lorsque tant de montagnes ne sont formées que grès ou de calcaire, et que c'est même dans ce dernier terrain qu'on trouve le plus de ces grottes souterraines si chères à la littérature romanesque... » Je passe vite sur deux procédés plus ingénieux que pratiques (ceci est le défaut de l'auteur) pour arriver à cet axiome d'une vérité profonde : « Des descriptions géologico-hypsométriques donneront d'un pays une idée bien plus nette que la division par bassins hydrographiques, qui sont souvent retracés par des lignes de faîte plus idéales que réelles. » Puis vient une proposition que vous me permettrez de trouver irréfléchie : supprimer le professeur de géographie, confier cet enseignement à des professeurs de science, en laissant aux professeurs de littérature ou d'histoire les parties de l'enseignement géographique qui les concernent réellement. Bon

moyen pour que la géographie ne soit plus enseignée par personne ! J'aime mieux ce qui suit : « La description géologique des pays serait naturellement accompagnée de notions sur leurs productions minéralogiques, leur extraction, leur transformation en produits utiles... Les atlas scolaires devraient donner aux enfants quelques notions sur la physique du globe, la minéralogie ; on y devrait voir les principales lignes isothermes, isochimènes , etc. » Trop souvent, hélas ! cela manque dans nos atlas. « Serait-il si difficile, continue l'auteur, d'indiquer sur une carte hypsométrico-géologique les points des cours d'eau plus spécialement habités par les truites, les points habités par les autres poissons ; ceux jusqu'où remontent tels ou tels poissons de mer... » Ici nous touchons à la chimère : trop est trop. Il y a non-seulement impossibilité, mais danger grave à vouloir tout enseigner. L'enfant ne doit pas recevoir toute sa science du maître ; il faut qu'il en tire une bonne part de son travail personnel et solitaire (auquel nous l'aurons dressé), de ses réflexions, de ses lectures volontaires. Trop d'heures de classe, pas assez d'heures d'étude, tel est déjà le défaut de nos programmes. Ne surchargeons donc outre mesure ni l'enseignement du maître ni même celui de l'atlas. Mieux vaut que l'élève marque lui-même sur une carte très-ordinaire, d'après une indication rapide du maître ou une lecture qu'il aura faite, le point de la Loire où remontent les saumons (ce point-là n'est guère éloigné de la source du fleuve), que de voir cette notion prendre place dans l'enseignement proprement dit.

L'auteur effleure ensuite une question, la plus grave peut-être de l'enseignement contemporain : quelle part et surtout quelle place faut-il faire, dans nos programmes classiques, aux sciences d'observation et à la géographie, qu'on ne saurait séparer? « Quant à la distribution des plantes, dit-il, à la géographie agricole, industrielle, commerciale, je sais qu'on s'en occupe maintenant. Mais en fait-on précéder l'étude par celle de la zoologie, de la botanique, de la physique et de la chimie, qui lui sont indispensables ?... »

Ici soyons logiques. Veut-on placer ces sciences au seuil de notre enseignement ?... Nous n'y contredisons point ; mais alors, c'est une révolution complète dans le système scolaire légué par les jésuites à l'Université. Ou bien veut-on conserver ce système, sauf à retrancher « quelques heures aux analyses grammaticales ou logiques, aux thèmes latins ou grecs, à la versification latine (c'est l'auteur qui parle), » pour les donner à la géographie et aux notions de sciences

naturelles qu'elle exige, telle qu'on la conçoit aujourd'hui ? Trancher sans examen une si grave question serait outrecuidant. L'examiner nous mènerait trop loin ; qu'il nous suffise de l'avoir posée, en faisant remarquer qu'elle constituait une partie essentielle du sujet et en regrettant que l'auteur n'y ait touché que d'une façon tout à fait incidente.

Serait-il permis à votre rapporteur de faire en son propre nom une proposition ? Faut-il donc nécessairement, pour introduire dans notre système scolaire ces notions de sciences naturelles qui nous paraissent, à nous aussi, la préface indispensable d'une bonne éducation géographique, faut-il donc nécessairement ou le mutiler, ou le bouleverser de fond en comble ? Ne pourrait-on pas donner ces notions dans les basses classes et dans les classes de grammaire aux lieu et place des sèches énumérations dont on fatigue encore la mémoire des enfants ? J'imagine un élève à qui, de sa huitième à sa quatrième inclusivement, c'est-à-dire pendant cinq ans, on n'aurait fait apprendre aucune leçon proprement dite de géographie, mais qu'on aurait promené assidûment sur la carte, d'abord en lui apprenant à la lire, puis en lui racontant, au hasard d'un long voyage imaginaire, les races, les mœurs, le sol, la flore et la faune, c'est-à-dire l'histoire naturelle des grandes régions du globe. Je suppose, en outre, que cet élève aurait complété l'enseignement récréatif du maître par des lectures volontaires, pour lesquelles (contrairement à ce qui se passe aujourd'hui) on lui aurait laissé du temps. Il arriverait en troisième, c'est-à-dire aborderait pour la première fois l'enseignement méthodique de la géographie, sans avoir appris aucune nomenclature, mais aussi sans avoir eu le temps de se dégoûter de la science ; il ignorerait le nombre et le nom des provinces de la Belgique, mais il se retrouverait sans peine sur la carte, il comprendrait nettement les termes techniques, il n'obligerait pas le maître à s'arrêter à tout instant pour lui expliquer des choses élémentaires... Le terrain, vierge de culture, mais admirablement préparé, donnerait une splendide moisson... A supprimer le cours régulier de géographie dans les classes de grammaire et à lui substituer ces entretiens d'histoire naturelle et de géographie mêlées, que craindrait-on ? Que les élèves ne sussent point de géographie en entrant dans la division supérieure ? Mais c'est actuellement le cas de dix-neuf sur vingt. Les pauvres enfants n'ont rien retenu parce qu'ils ont appris sans préparation suffisante. Pourquoi donc n'essayerait-on pas de ce moyen,

qui présente des avantages séduisants et n'offre, à y bien regarder, que des risques illusoires?

Nous en avons fini avec la géographie physique; abordons la géographie administrative et statistique. Ici encore nous partons de maximes justes pour arriver à des applications impossibles.

Écoutons les prémisses : « Indiquer l'importance des différentes villes et des départements d'après le chiffre de leur population... Ne pas faire apprendre trop de chiffres par cœur, ni vouloir qu'on les connaisse à une unité près. Allez visiter deux villes, l'une de 10,000, l'autre de 11,000 habitants, il vous sera très-difficile de distinguer laquelle des deux est la plus importante. De plus, une liste statistique n'est pas encore achevée qu'elle est devenue inexacte. Il ne faut donc pas exiger l'impossible des élèves et leur rendre ainsi la science odieuse. La population *spécifique* des départements nous semble plus importante à connaître que la population absolue. On devrait exercer les élèves à la calculer... » Tout cela est vrai, d'une vérité évidente et élémentaire: quelle en doit être la conséquence logique, directe? C'est qu'il faut donner à l'élève un chiffre exact et se tenir pour satisfait s'il répond par un chiffre approximatif. Si vous lui enseignez, par exemple, que Nîmes a 55,000 âmes, vous ne vous plaindrez pas si, interrogé quelques jours plus tard, il répond 60,000 ou 50,000, ou même 40,000. L'essentiel est qu'il ne croit pas Nîmes aussi grand que Saint-Étienne avec ses 100,000 habitants ou aussi modeste qu'Arles avec ses 25,000 âmes. Mais cela ne suffit pas à l'auteur, qui a inventé, pour permettre à l'élève de retenir un chiffre aussi approximatif que possible, des tableaux *statistiques binaires* d'une complication déraisonnable, dont l'étude exigera certainement plus de contention d'esprit et de mémoire mal employée qu'il n'en faut pour apprendre purement et simplement que Nîmes a 55,000 habitants. Toujours le procédé puéril et faux de la mnémotechnie; retenir une chose relativement facile à l'aide d'un signe infiniment plus difficile.

La géographie historique n'est point oubliée; l'auteur en comprend l'importance, mais il ne dit à ce sujet que des choses médiocres. Il se relève dans le chapitre suivant, intitulé : *Ethnographie, Mœurs, Coutumes, Habitations*, etc. Il n'a pas de peine à établir l'utilité et l'intérêt de ces questions, et il offre, à titre d'exemple, ses observations personnelles sur les pays qu'il a vus, l'Alsace, la Lorraine, la Franche-Comté, certains points du Midi; il y a là trois ou quatre

pages originales. L'auteur a su voir, comparer, réfléchir ; qu'on en juge :

« .... Le campagnard alsacien bâtit généralement au moyen d'une charpente de bois et d'un remplissage de briques; il couvre ses bâtiments en tuiles. Il a besoin de beaucoup de place pour se loger, sa cuisine qui donne sur la cour lui sert de laboratoire, jamais de lieu d'habitation. Ses écuries et grangeages forment bâtiment à part et se trouvent entre la basse-cour, le verger et le potager. Ses chambres sont trop basses, mais assez nombreuses. Elles sont percées de croisées aussi nombreuses que la disposition des lieux le permet.

« Le campagnard franc-comtois fait des murs en pierre d'une épaisseur exagérée, et cela parce qu'il couvre en laves, espèces de dalles calcaires particulières au pays. Il n'a le plus souvent que deux pièces : sur la rue, la cuisine ou hoûtau, qui sert en même temps de lieu d'habitation, de salle à manger, et quelquefois même de chambre à coucher. Sur le derrière, le poële, qui sert de chambre à coucher à toute la famille. Tout cela est sous le même toit que les écuries, dont la grange le sépare. Jamais de cour, souvent pas de jardin. Les pièces sont plus élevées qu'en Alsace; mais quelle que soit leur largeur, elles ne sont jamais percées de plus d'une fenêtre, si même celle-ci n'est remplacée par un vitrage dans la porte d'entrée... On rendrait un grand service hygiénique à la Franche-Comté, et probablement à d'autres parties de la France, si on remplaçait l'impôt des portes et fenêtres par un impôt sur le mètre carré de murailles, *déduction faite des ouvertures.*

« ..... Il y a des différences marquées de race d'une province à l'autre et souvent même dans l'intérieur d'une même province.

« La vallée de la Sarre, en Lorraine, est partagée entre les langues française et allemande. A 1 kilomètre sud de Sarrebourg on n'entend pas un mot d'allemand; à 1 kilomètre au nord de Sarrebourg, les populations, aussi attachées à notre malheureuse patrie que les autres, ne connaissent de français que ce qu'on leur a enseigné à l'école. Les riverains de la Sarre de langue française sont d'une taille tout ordinaire; ceux de langue allemande sont bien plus grands, et, chose remarquable, on y trouve beaucoup de femmes dépassant quelquefois la taille d'un homme. J'explique cette différence par cette considération que les femmes de la Lorraine allemande, dont les maris faisaient du roulage avant l'établissement du chemin de fer, en ont conservé l'habitude de se livrer aux travaux pénibles des

champs. Dans la Lorraine française, elles ne vont pas tant aux champs parce qu'elles fabriquent les « *broderies* de Nancy. »

« En Lorraine et Alsace, la couleur des cheveux varie depuis le blond le plus clair jusqu'au châtain le plus foncé. Ce qui domine, c'est le châtain. En Franche-Comté, à côté d'un type blond se présente un type d'une peau très-brune et de cheveux extrêmement noirs. Cela provient probablement d'Espagnols établis à l'époque de Charles-Quint et de ses successeurs... »

Ces pages ne dépareraient point le meilleur traité de géographie. Nous demandons seulement qu'on n'exige point du professeur qu'il remplisse ce programme jusqu'au bout. Sa science finirait par être en défaut.

Ce qui lui manquerait encore plus vite, c'est le temps. S'il doit exposer méthodiquement « les industries particulières à un pays, la manière de s'abriter, de se nourrir, de se vêtir, plus la structure générale du corps chez les habitants de ce pays, la couleur de la peau, des cheveux et des yeux, la distribution des plantes avec des notions de zoologie, de botanique, de géologie, de physique et de chimie, » — sans oublier le blason, — j'ai grand'peur qu'il ne lui reste plus un moment pour enseigner la géographie proprement dite de cette contrée ; à force de vouloir remplir le cadre, on arrivera à le briser. Le professeur, selon nous, devra s'en tenir, sur tous ces sujets, aux traits généraux et essentiels. S'il aborde le détail, il ne pourra le faire qu'incidemment, sous forme de digression, en récompense d'une bonne semaine de travail. Des indications sommaires, appuyées de quelques digressions, suffiront mieux que des leçons spéciales et détaillées, pour convaincre les élèves que tout se tient en géographie. Une fois convaincus de cet axiome et armés de cette méthode, ils sauront plus tard l'appliquer eux-mêmes et coordonner, dans le plan général qu'on leur aura rapidement esquissé, leurs connaissances de toute nature. Une vieille erreur, qui pour diverses causes prend chaque jour plus de crédit, est de vouloir qu'on enseigne tout au collége.

Dans son vaste programme, l'auteur voudrait faire une part à la géographie linguistique. Il invite même votre Société, messieurs, à entreprendre une carte linguistique de la France, et pour cela à se mettre en rapport avec un savant pasteur qui s'est consacré à cette étude, et dont il nous donne le nom et l'adresse, etc. La question est intéressante, mais sort du sujet à traiter ; elle ferait très-bien l'objet

d'un mémoire spécial. L'erreur, ici, est de confondre la science à faire avec la science faite, qui seule doit prendre place dans les programmes d'enseignement.

Nous ne sommes pas au bout des propositions outrées : « Expliquer, chaque fois qu'on le peut, le sens étymologique des noms propres..... » C'est parfait..... « Enseigner dès les classes inférieures du collége l'alphabet et la prononciation de toutes les langues européennes..... » Vraiment, c'est à se demander si l'on rêve! Donner aux élèves un petit vocabulaire des racines qui se rencontrent le plus souvent dans les dénominations géographiques..... » — A la bonne heure. Mais quel est le professeur qui y manque, dans la mesure de son savoir? Car, franchement, pour un vocabulaire complet, le concours de toute une société de savants polyglottes ne serait pas de trop, avoue l'auteur lui-même. Dès qu'il en est ainsi, c'est encore de la science à faire, c'est-à-dire que cela sort de notre cadre.

L'explication des auteurs classiques est aussi, pour notre auteur, une occasion de remarques utiles et de propositions impraticables :

« Dans les auteurs latins, grecs ou français qui servent à l'étude des langues, il se trouve une grande quantité de noms de lieux. » C'est vrai; qui de nous ne se souvient de s'être promené dans le Latium avec Virgile et dans la Sabine avec Horace? Certains de nos professeurs ne prenaient point garde aux lieux où nous transportait le poëte. Le pays où luttaient Turnus et Énée était pour eux comme une région abstraite, placée quelque part, en l'air, dans les nuages. D'autres, au contraire, pensaient avec Bonstetten que la connaissance des lieux rend le récit plus vivant, et cherchaient avec nous sur la carte l'emplacement de Laurente, d'Ardée et de Lavinium. Ceux-là avaient raison et assurément une bonne carte ajoutée à l'édition classique aurait facilité leur tâche. Mais que dire de la proposition qui suit : « Il faudrait que chaque page contenant un nom de lieu fût ornée d'une carte sous forme de vignette typographique, de manière à n'en pas laisser échapper un seul sans en déterminer la position. L'imprimerie nationale pourrait facilement se charger de la fabrication de ces clichés géographiques et les vendre au meilleur compte possible aux éditeurs d'ouvrages classiques. Alors l'État serait en droit de ne plus admettre dans l'enseignement d'autres éditions d'auteurs classiques que celles qui seraient munies de ces clichés et de notes de géographie consciencieusement faites. »

Nous ne saurions souscrire à ces propositions. Si nous concevons les *Commentaires de César* avec une carte des Gaules en appendice, nous ne nous figurons guère une page de ce texte constellée de petites vignettes qui saisiraient l'œil aux dépens du reste. Ce n'est pas pour la géographie, après tout, qu'on met César aux mains des élèves. Et puis la vignette est un procédé faux; elle me donne bien l'emplacement de telle ville, mais en l'isolant du reste. Enfin se figure-t-on l'État fournisseur de clichés géographiques et proscrivant telle édition de Tacite, par exemple, procurée par un philologue éminent, qui serait médiocre géographe? Qui veut trop n'aura rien, dit la Sagesse des nations.

Les promenades, *reconnaissances*, excursions scientifiques, n'obtiennent ici que huit lignes; qu'on croie à leur efficacité ou qu'on en doute, ces exercices réclamaient mieux qu'une simple notion.

Nous en avons fini avec la partie la plus sérieuse du travail, c'est-à-dire avec les réformes que l'auteur voudrait introduire dans nos méthodes scolaires. Nous irons plus vite sur le reste.

La deuxième partie du manuscrit (10 p.) roule sur le bon marché et le perfectionnement des appareils d'enseignement. L'auteur commence par décrire un horloge géographique de son invention; si c'est de la géographie, c'est de la cosmographie tout autant et aussi de la mécanique. Récusons-nous et passons, non sans sourire doucement des illusions de l'auteur qui estime que, si un horloger voulait essayer de fabriquer sa pendule géographique, personne ne voudrait plus de pendules ancien système. Quant aux cartes géographiques, qui sont mieux de notre ressort, l'auteur rappelle qu'il a demandé plus haut la substitution des courbes de niveau aux hachures. Puis il insiste sur la nécessité d'abaisser le prix des cartes dans des proportions considérables. Ce point est des plus importants du sujet. Notre mémoire n'émet à ce propos qu'une seule idée, mais elle nous paraît bonne et praticable. Elle vaut la peine d'être reproduite textuellement :

« Les imageries d'Épinal vendent pour cinq centimes pièce de grandes feuilles coloriées remplies de soldats ou d'autres sujets pour amuser les enfants. Pourquoi aucun éditeur n'a-t-il encore eu l'idée d'éditer de la même manière de bonnes cartes de géographie? Une fois les planches faites, le tirage d'une carte de France à la fois administrative, hypsométrique et géologique, portant même le réseau des chemins de fer, ne reviendrait pas plus cher que celui de *Crédit est*

mort ou du *Convoi de Malbrough*. Or, dans un catalogue de fournitures de bureau de la librairie Hachette datant de 1872, je lis : « Imagerie de Pinot, à Épinal. Imagerie commune coloriée, la rame « de 500 feuilles, 8 fr. 75. » Le détaillant paye donc un centime trois quarts la feuille et, en la revendant cinq centimes, il gagne trois centimes et quart, soit en chiffres ronds un bénéfice de soixante pour cent. J'ai assez bonne opinion de notre nation pour croire qu'en tirant une carte coloriée à cinq centimes, son débit serait aussi considérable que celui de *Damon et Henriette* ou de *Pyrame et Thisbé*. Aujourd'hui un atlas d'une cinquantaine de cartes médiocres coûte une douzaine de francs. Un éditeur consciencieux, outillé comme les Pinot et les Pellerin, pourrait en fournir le double, sur moins fort papier il est vrai, pour une pièce de cinq francs.

« Le bon marché de ces cartes permettrait de les multiplier, et on pourrait mettre dans les atlas bien des choses qui y manquent : les mappemondes sur divers plans de projection, dont nous avons parlé dans la première partie; les cartes de France agricole, vinicole, forestière, industrielle, héraldique (encore!), météorologique, linguistique, etc. On pourrait même joindre des feuilles d'illustrations donnant des panoramas de chaînes de montagnes, des montagnes et volcans remarquables, des vues d'isthmes, de caps, des vues de villes, monuments, statues, costumes, etc. Un atlas fait dans de pareilles conditions serait une véritable encyclopédie populaire de géographie ; seulement il faudrait trouver, pour le produire, un industriel qui fût en même temps un savant et qui sût employer au service l'un de l'autre et son amour du gain et son amour de la science. »

De l'atlas nous passons au matériel de la classe : les exercices quotidiens très-variés qu'on peut faire sur des tableaux noirs de tout genre, les uns représentant une carte muette, les autres absolument nus, l'emploi de craies de diverses couleurs, l'usage des ardoises, etc., sont des perfectionnements que l'auteur recommande avec raison, et qui, du reste, commencent à être adoptés.

L'emploi ou plutôt l'invention d'un papier-toile attire aussi son attention : « Le collage sur toile d'une carte coûte souvent plus cher que la carte elle-même ; l'industrie moderne devrait bien inventer une matière participant assez des avantages du papier (uni du grain, bon marché) et de ceux de la toile (résistance à la destruction) pour permettre d'imprimer dessus des cartes murales qui puissent remplacer les cartes collées sur toile sans coûter trop cher. Il faudrait

que cette toile-papier fût assez solide pour pouvoir être clouée sur rouleau, enroulée, déroulée, pliée, dépliée sans danger... » Cette question offre une véritable importance pratique. Un honorable fabricant de papier peint de notre ville, M. Panisset, fait en ce moment, de concert avec un éditeur de Paris, M. Delagrave, des essais sérieux qui aboutiront, il faut l'espérer.

Pour remédier au manque de place sur les murs, l'auteur propose un appareil comme ceux des toiles sans fin. C'est une affaire d'application. Son idée finale des ballons-jouets en caoutchouc représentant le globe terrestre nous semble moins heureuse. Il ne faut pas trop vouloir faire servir le jeu à l'instruction ; laissons l'enfant, quand il joue, jouer à sa guise : il en travaillera mieux le moment venu. En voulant introduire l'étude dans les récréations de l'écolier, il est à craindre qu'il ne veuille, à son tour, introduire l'amusement dans les heures d'étude. Aussi rejetons-nous hautement les inventions auxquelles l'auteur a consacré dix pages de son mémoire : jeux de patience géographiques perfectionnés ! domino géographique ! loto géographique ! jeu d'échecs géographique !! jeu d'oie géographique !!! Prenons garde, à force d'aimer une science et de vouloir la faire aimer, de la discréditer.

Laissons ces divagations. La dernière partie du mémoire : *Répandre le goût des voyages* n'a que trois pages ; c'est d'une insuffisance regrettable. Et encore, dans ces trois pages, l'auteur est-il le plus souvent à côté de la question ; obtenir des compagnies de chemin de fer plus de facilités pour les voyageurs est chose désirable, mais ce n'est, en somme, qu'un point secondaire. L'auteur semble n'avoir abordé que pour mémoire cette partie de son sujet.

Nous passons sous silence un appendice de seize pages, consacré à enseigner la géographie historique par le blason, et nous essayerons de résumer nos appréciations sur ce très-remarquable mémoire :

Un savoir solide et étendu, des idées ingénieuses, une étude sérieuse et souvent originale du sujet sont des titres si considérables que, sans nous arrêter aux lacunes qui déparent ce travail (les autres mémoires n'en sont point exempts davantage), nous vous aurions proposé de lui décerner le prix si nous n'avions été retenus par la crainte de couronner deux erreurs d'une gravité extrême. L'une, c'est l'introduction du blason dans la géographie, et encore dans la géographie élémentaire ; autant vaudrait étudier la géographie par les timbres-poste. L'autre erreur, plus dangereuse s'il est possible,

parce qu'il s'agit non plus seulement d'une idée isolée, mais d'une habitude d'esprit, c'est l'absence de mesure. Combien de fois vous l'avons-nous signalée dans le cours de cette analyse! Or, le sujet proposé, remarquons-le bien, n'était pas une question de science pure ; c'était avant tout une question de pédagogie. Ce n'est pas précisément à l'œuvre la plus savante, mais à la plus sensée, à la plus pratique que doivent aller nos suffrages.

Votre commission, néanmoins, fait un tel cas de ce mémoire qu'elle vous propose : 1° d'accorder à l'auteur une mention très-honorable ; 2° d'imprimer dans votre bulletin, avec son consentement, de larges extraits de son travail.

Le mémoire n° 6 a pris pour épigraphe la phrase suivante de M. Vivien Saint-Martin :

« La connaissance de notre habitation terrestre est la science à laquelle nous nous rattachons par les liens les plus intimes, peu de sujets touchent à de si nombreux et à de si grands intérêts. »

Ce travail ne ressemble guère aux deux précédents.

Il a sur le n° 9 l'avantage d'être écrit d'un style plus ferme et d'aborder plus sérieusement les vraies difficultés du sujet. Comparé au n° 4, il paraît moins méthodique ; les différentes propositions qu'il émet se succèdent sans autre lien que le sujet lui-même. On dirait plutôt une conversation sur le sujet proposé qu'une étude en règle.

Mais cette infériorité (moins grande qu'on ne le croirait d'abord, car l'ordre du n° 4 est parfois plus apparent que réel), cette infériorité, disons-nous, est compensée par d'autres avantages : point d'excentricités, rien qui ne soit ou juste ou très-plausible. Quant au savoir, pour être moins déployé, il n'en est pas moins réel : vous le reconnaîtrez bientôt.

L'auteur, lui aussi, veut qu'on rende la géographie *attrayante ;* pour cela, il faut abandonner la méthode sèche des nomenclatures, renoncer à ces cartes « aussi pauvres en indications physiques que surchargées de noms de lieux tout à fait inutiles. » Il y aurait avantage à *dédoubler* les cartes, c'est-à-dire à donner successivement du même pays une carte physique et une carte politique. Cette dernière proposition n'est pas neuve et elle est en revanche des plus contestables. L'auteur la reprendra plus sous une forme plus ingénieuse et moins

dangereuse. Auparavant, il s'arrête pour demander qu'on affecte à la géographie « un rang très-élevé dans l'ordre des matières comprises dans les programmes des examens. » Soit; mais, outre l'inconvénient très-grave de surcharger les programmes d'examen déjà beaucoup trop compliqués, atteindrait-on par ce moyen le but où on vise? Les candidats demanderaient à leur mémoire un effort de plus, et voilà tout. Ils lui confieraient, pour répondre tant bien que mal au jour de l'examen, une masse plus considérable de notions, qu'ils se hâteraient d'oublier ensuite. En somme, *imposer* la géographie aux jeunes gens (car c'est là ce qu'on demande) n'est pas le moyen de la rendre *attrayante*, comme on se l'est proposé plus haut. Ce n'est pas dans les programmes d'examen, c'est plutôt dans le plan général des études qu'il faut faire à la géographie une plus large place.

Après ce vœu, que nous ne saurions admettre, l'auteur revient à la confection des cartes d'enseignement. Il adresse de justes critiques à celles dont on a été réduit à servir jusqu'ici et propose :

1° Pour les contrées étendues (telles que l'Europe ou l'Asie, j'imagine) des cartes principalement physiques et ne contenant en surplus que les indications absolument indispensables.

2° Pour chaque État, des cartes spéciales, dressées à une plus grande échelle, et contenant toutes les indications utiles qui ne figureraient pas sur les cartes précédentes.

Jusque-là l'auteur ne propose rien qui ne soit pratiqué journellement. Mais il veut davantage (et c'est ici que son plan devient original) : il veut pour chaque contrée plusieurs cartes à la même échelle, pouvant se superposer exactement à l'aide de repères bien ménagés. L'une de ces cartes, gravée sur papier fort, serait exclusivement physique; les autres, imprimées sur tissu ou papier transparent, donneraient l'une des divisions politiques et administratives, l'autre les indications économiques (agriculture, industrie, commerce, voies de communication), une dernière les lieux historiques.

L'idée est ingénieuse; elle nous semble praticable. N'est-elle point trop analytique? Tout en se prêtant dans certaine mesure à la synthèse, sans laquelle il n'y a pas d'enseignement géographique sérieux, s'y prête-t-elle suffisamment? L'expérience seule peut en décider. Mais nous nous empressons de vous signaler l'idée, qui assurément mérite votre attention.

Pour compléter ces cartes l'auteur réclame des « tableaux explica-

tifs. » Nous aimerions mieux « un texte explicatif. » Le vrai commentaire de la carte, c'est un bon livre ou la parole d'un maître. Mais les tableaux, avec leurs cadres, leurs dimensions réglées d'avance, sont fort peu commodes : dans telle colonne on manque d'espace, dans telle autre on a de la place de reste, etc...

De ces détails spéciaux l'auteur passe à une considération générale fort juste : « L'enseignement de la géographie ne doit plus être regardé comme un accessoire du deuxième ordre dans le cadre de l'instruction générale, mais, au contraire, comme l'une de ses bases les plus sérieuses, les plus essentielles...» Rien de plus juste, c'est avec la géographie et l'histoire naturelle, qu'il ne faudrait jamais séparer, que nous devrions élever la première enfance.

Mais pourquoi l'auteur n'a-t-il pas commencé par là ? Le premier moyen de propager les connaissances géographiques n'est-il pas de leur rendre, dans l'enseignement, la place qui leur convient ? En lisant l'épigraphe de ce mémoire, nous avions cru d'abord qu'il allait partir de là. En tout cas, bien que l'idée se produise un peu tard, l'auteur aurait pu la développer ici. Au lieu de le faire, il remarque que, pour bien comprendre les cartes géographiques même les meilleures, il faudrait auparavant savoir lire une carte topographique. Il a raison, mais nous avons vraiment peine à saisir le lien de ses propositions.

Suit une critique fort juste contre certaines cartes récentes, qui pour vouloir rendre exactement le relief du terrain, en sont arrivées à des exagérations fâcheuses qui ne peuvent que donner à l'élève des idées fausses : « Cette observation atteint tout particulièrement les cartes en relief et surtout les cartes dites *murales*. »

Pour les cartes en relief, l'exagération des hauteurs est parfois nécessaire ; pour les cartes murales, l'exagération des teintes ou des hachures n'est jamais admissible. Somme toute, cette discussion critique aurait pu être mieux dirigée. Nous aurions compris que l'auteur recommandât les cartes murales ou les reliefs, nous comprenons moins qu'il se borne à en signaler les inconvénients : c'est prendre la question au point de vue négatif. Nous l'aimons mieux quand il recommande de faire débuter les élèves par la lecture des cartes topographiques de la région qu'ils habitent. « L'étude successive des cartes topographiques de leur commune, de leur canton, de leur département devrait précéder celle des cartes géographiques plus étendues et se référant à des contrées lointaines. » Ceci est excel-

lent, mais eût été meilleur encore à une autre place, au début même du mémoire.

On loue ensuite le ministère de livrer à bas prix les feuilles reportées sur pierre de la grande carte de l'État-major... Associons-nous, Messieurs, à ces remerciements. Depuis trois ou quatre ans, en livrant à bas prix les reports sur pierre du 80,000^e, la carte du génie au 864,000^e (à 2 fr.), la carte du nivellement au 800,000^e (à 3 fr.), la carte de l'état-major au 320,000^e, en commençant la carte chromolithographique au 500,000^e, le ministère a fait beaucoup pour la science qui nous intéresse. Il lui reste beaucoup à faire, et surtout à ne pas se ralentir.

L'auteur recommande ensuite les excursions faites dans la campagne par les élèves, sous la direction de leur maître, comme une utile préface à l'étude de la topographie et par suite de la géographie elle-même. Puis, il demande, comme complément et commentaire de la carte, l'enseignement oral du maître, le récit varié, les anecdotes, la démonstration animée des rapports qui unissent les mœurs, la vie d'une nation, avec le sol qu'elle habite. Rien de mieux, mais l'exposition de cette méthode d'enseignement aurait singulièrement gagné à n'être point coupée par des considérations cartographiques fort intéressantes, partie intégrante du sujet proposé, mais partie absolument distincte de toute méthode pédagogique.

L'auteur aborde ensuite deux ou trois objections que pouvait soulever l'application de cette méthode : il les résout en homme compétent, avec l'autorité que donne une expérience évidente de l'enseignement. A ceux qui lui disent que sa méthode suppose des maîtres très-instruits, il répond que les maîtres s'instruiront ; si on lui objecte que ce programme est trop vaste pour des enfants, il fait remarquer que c'est l'affaire du maître de proportionner ses développements à l'intelligence et au degré d'instruction de ses élèves. Qu'il a raison ! Et comme les faiseurs de programme ne devraient jamais perdre cela de vue ! A vrai dire, c'est là tout le maître. Enfin, il déclare le premier « qu'aucun traité de géographie et aucun des atlas usuels ne répondant complétement aux exigences d'un pareil programme, il faudra que chaque maître crée son propre cours, d'où résultera infailliblement une grande inégalité dans les résultats ; mais il espère qu'on verra, dans quelques années, paraître un ouvrage classique répondant à tous les besoins signalés et à tous les degrés de l'enseignement. » Nous n'avons pas tant de confiance, ou plutôt notre espoir

n'est pas du même genre : nous sommes convaincus que, pour peu que dure l'élan auquel nous nous associons, la France aura, avant une dizaine d'années, plusieurs bons manuels de géographie pour tous les âges et tous les degrés; mais aucun livre, si bon qu'il soit, ne saurait contenter le vrai maître, qui devra toujours créer son cours lui-même; ce n'est qu'à cette condition qu'il saura *bien* et enseignera avec autorité. Nous dirons même, au risque de passer pour paradoxal, qu'un manuel excellent, qui deviendrait dans nos écoles le livre-type, aurait l'inconvénient d'arrêter pour plusieurs années le progrès. Nous avons vu cela, par exemple, pour la géographie de Lavallée, livre intéressant à lire, admirable de clarté, savant à certains égards, mais conçu dans un système faux. Depuis sa publication en 1836, ce livre, par ses qualités françaises, s'est tellement imposé dans nos écoles qu'aucun autre du même genre n'a pu paraître avec chance de succès. Au total, la mise à l'étude d'un livre « classique, » d'un ouvrage type ne nous semble point désirable : nous préférerions voir paraître concurremment un certain nombre d'ouvrages assez bons, qu'une louable émulation perfectionnerait à chaque édition nouvelle.

Nous arrivons à une des meilleures parties du mémoire : « Au risque d'amener le sourire sur bien des lèvres, nous poserons en principe, dit l'auteur, la nécessité de recourir à l'*Illustration* » pour l'enseignement rationnel de la géographie. Vraiment, pourquoi souririons-nous? Il ne s'agit plus de pendule géographique. Rien n'est plus intelligent, plus judicieux et plus pratique que cette proposition. L'auteur voudrait, soit dans le texte même, soit dans le corps de l'atlas, de bonnes gravures choisies avec discernement et classées avec intelligence et méthode. Mais laissons-le parler (voir p. 163).

Nous n'aurions rien à ajouter à ces excellentes considérations si nous ne tenions à y joindre la vive adhésion de notre expérience personnelle. Il y a là une réforme large, profonde, à opérer, lorsqu'on se décidera à sortir de la routine administrative en matière d'enseignement public. On apprendrait plus de géographie et d'histoire à nos élèves en mettant à leur disposition un album de photographies, un carton de gravures, soigneusement composés, renouvelés et complétés d'année en année, qu'en refondant incessamment les mêmes programmes.

L'auteur demande ensuite que, dans les examens, au lieu de poser aux candidats des questions à bâtons rompus, on leur indique plutôt

« un itinéraire à suivre, en leur demandant de rappeler tous les souvenirs qui s'y rattachent. » Nous aimons à croire que les examinateurs font ainsi d'ordinaire. S'ils s'écartent de cette méthode sans raison particulière, ils ont tort; mais cette question est plus qu'accessoire à nos yeux, puisque nous croyons peu à l'efficacité des examens obligatoires pour inculquer à une nation le *goût* d'une science.

Suit un vœu, auquel nous nous associons pleinement, pour que les atlas et les livres de géographie se vendent à un prix aussi bas que possible. Vous vous rappelez les intéressantes considérations émises sur ce point par le mémoire nº 4. Le prix des cartes françaises, même fort médiocres, suffirait à lui seul pour expliquer l'ignorance ou plutôt l'inexpérience des choses géographiques qu'on a tant reprochée à notre nation. Il y a là une difficulté qui ne sera pas aisément vaincue, car ces publications sont monopolisées à Paris par cinq ou six grands éditeurs qui ont trouvé l'art de se faire concurrence sans abaisser sensiblement leurs prix. C'est un aveu douloureux et irritant à faire, mais il faut le faire bien haut néanmoins pour qu'on y avise au plus tôt : le petit atlas des écoles populaires, de Lange, ne se vend pas un franc en Allemagne et est fort bon ; celui de Kiepert n'est guère plus cher et vaut mieux encore. Chez nous, nous n'avons, pour le même prix, que des *indignités*, dont les auteurs et les éditeurs devraient également rougir. Associons-nous donc au vœu exprimé ici. Quant aux moyens à employer, l'auteur n'a pas pris le temps de les examiner. Il se borne à espérer une intervention officieuse du ministère auprès des éditeurs universitaires, une sorte d'entente cordiale. Nous nous défions singulièrement de ce remède. Chaque fois qu'il y a eu, à notre connaissance, entente entre le ministère et un éditeur quelconque, ce n'est pas ce dernier qui a fait un marché de dupe. Et toutefois le gouvernement, sans sortir des limites étroites dans lesquelles nous aimons à voir l'action de l'État se renfermer, peut beaucoup en cette matière ; il peut d'abord livrer à très-bas prix ce qu'il édite lui-même. C'est ce qu'il fait, disons-le vite, surtout depuis 1870, avec une libéralité toute française. Pourrait-il davantage ? Ne vaudrait-il pas mieux, comme le nº 4 le proposait, faire appel à l'intérêt bien entendu d'un éditeur d'imagerie populaire ?... Nous regrettons que l'auteur du mémoire nº 6 n'ait pas examiné dans le détail cette question délicate, mais souverainement intéressante.

Il se demande seulement si, en recourant aux réserves de travaux

depuis longtemps exécutés sur acier, sur cuivre et sur bois qui sont en la possession des éditeurs de tout rang et de toutes spécialités, l'État ne pourrait pas faire faire, à très-bon marché et en n'ayant que l'embarras du choix, les illustrations nécessaires à un bon traité de géographie. L'idée mérite d'être retenue, et nous la recommandons, non à l'État, dont ce n'est point l'affaire, il nous semble, mais à un éditeur désireux d'entrer dans les voies nouvelles.

Telles sont, messieurs, les principales propositions du mémoire n° 6. Ce travail, écrit dans une langue simple et ferme, un peu lourde, révèle un homme familiarisé avec l'enseignement et les difficultés pratiques, ennemi de la routine, voyant très-bien par quels points l'étude de la géographie est défectueuse chez nous. La plupart de ses propositions sont ou pleinement acceptables, ou, en tout cas, dignes d'attention. Votre commission regrette seulement : 1° l'absence de méthode, que nous avons déjà signalée ; 2° le défaut de développements. Certaines parties ne sont qu'indiquées ; d'autres (et c'est toujours, croyons-nous, faute d'un plan général), manquent tout à fait. Ainsi l'auteur n'est pas sorti de l'*école* proprement dite ; il n'a guère traité que des méthodes et du matériel scolaires. Ces deux réserves faites, et en espérant que l'auteur complétera son travail, votre commission est d'avis d'accorder au n° 6 le prix de trois cents francs.

DES MEILLEURS MOYENS

DE VULGARISER

LES CONNAISSANCES GÉOGRAPHIQUES

MÉMOIRE COURONNÉ

> « La connaissance de notre habitation terrestre est la science à laquelle nous nous rattachons par les liens les plus intimes : peu de sujets touchent à de si nombreux et à de si grands intérêts. »
> (VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Histoire de la géographie.*)

Bien que formulée en quelques mots seulement, la question suivante : *Indiquer les meilleurs moyens de vulgariser les connaissances géographiques*, posée par le comité d'action de la Société, géographique de Lyon, n'en a pas moins une importance capitale, car elle va, pour ainsi dire, au devant de l'un des besoins les plus impérieux qui se fassent sentir dans tous les rangs de la société, quelle que soit la carrière que ses membres aient embrassée, ou vers laquelle ils se sentent entraînés par leurs goûts et leurs aptitudes.

Au point de vue général, cette science est d'abord le complément naturel, indispensable de l'histoire, car elle correspond exactement, pour les mutations qu'elle signale à tant d'époques diverses sur les territoires occupés par les nations, aux phases les plus marquantes de leurs annales, et fournit, par suite, à la mémoire d'utiles jalons pour l'aider à remonter la pente de ses souvenirs ; puis, à cet autre point de vue si important de l'intérêt des grandes industries et du commerce, elle est surtout appelée à fournir les plus utiles indications lorsque, bien comprise, elle a étendu ses investigations aux rapports internationaux que peuvent établir entre elles les populations de toutes les parties de la terre.

Ce sera donc à ces points de vue variés que nous nous placerons

en essayant de traiter la question qui a été posée et que nous considérons comme l'une des plus utiles qu'on pût soulever.

L'un des moyens qui nous semblent devoir être les plus efficaces, les plus sûrs pour vulgariser l'étude de la géographie, serait de la rendre attrayante en la présentant aux jeunes gens sous une forme piquante, pittoresque même, qui s'adressât tout à la fois aux yeux et à l'imagination à la faveur d'une mise en scène propre à frapper vivement leur esprit et à se graver sans effort dans les mémoires les plus rebelles. Pour atteindre ce but, il nous semble absolument indispensable d'abandonner les méthodes sèches et arides, réduites à des nomenclatures appuyées, pour tout auxiliaire, sur des cartes aussi pauvres en détails graphiques absolument indispensables, qu'elles se montrent surchargées outre mesure d'une multitude infinie de noms. Pour tout dire, en un mot, nous croyons qu'il faut dédoubler les cartes, et, sur l'une de leurs séries, faire à la géographie physique une part plus large et plus accentuée qu'on n'a l'habitude de le faire encore, bien que, depuis un certain nombre d'années, on semble mieux disposé à entrer dans cette voie, tout en maintenant la surabondance de noms de lieux dont nous signalons l'inconvénient. Il résulte donc toujours de cette méthode graphique cumulative une certaine confusion, fatigante à la fois pour les yeux et pour la mémoire, une impression fâcheuse dans l'esprit de l'élève, et, dès lors, il n'est que trop porté à regarder l'étude de la géographie comme une corvée qu'on lui impose et que, par suite, il n'accepte qu'avec tiédeur et mauvaise grâce.

Deux moyens nous sembleraient tout-puissants pour donner une salutaire impulsion à cet utile enseignement : le premier, nous venons de l'indiquer dans la mise en scène bien ordonnée de cette étude mise en rapport direct avec les carrières que les jeunes gens se proposent de suivre ; le second serait de lui affecter un rang très-élevé dans l'ordre des matières comprises dans les programmes des examens, et par là, d'obliger les candidats à donner une plus sérieuse attention à cette partie de leurs études.

Ce second moyen se recommande de lui-même pour élever le niveau moyen des connaissances géographiques dans la nation ; quant au premier, il appelle quelques développements dans lesquels nous allons entrer.

Nous avons fait pressentir déjà que, dans notre pensée, l'ensei-seignement de la géographie physique proprement dite, c'est-à-dire

l'étude de la physionomie de chaque contrée, devait avoir une place plus large que celle accordée généralement à. cette partie de la science.

Nous avons reconnu toutefois que la cartographie actuelle donnait, mieux qu'autrefois, satisfaction à l'indispensable besoin de connaître la configuration du sol, seul élément qui aide à se rendre bien compte de la forme et de l'étendue des bassins généraux et particuliers de chaque contrée, et à résoudre aussi une foule de problèmes qui se posent d'eux-mêmes à l'esprit, à l'inspection d'une carte géographique détaillée. Mais nous avons fait une réserve formelle à l'égard des surcharges d'indications se référant aux détails qui relèvent surtout de la géographie politique et administrative.

Le meilleur moyen, à notre avis, de tourner cet écueil, ce serait de n'ajouter jamais aux cartes, principalement physiques et embrassant une contrée étendue, que les indications absolument indispensables pour préciser les limites des États et l'emplacement des principaux centres de population. Quant aux subdivisions de territoire de ces États aux divers points de vue politique, administratif, religieux, militaire, etc., complétées par les indications des chefs-lieux et villes notables, elles ne devaient figurer que sur des cartes spécialement destinées à chacun de ces États et dressées à une plus grande échelle, en réservant même, pour les colonnes d'un dictionnaire géographique détaillé, toutes les indications supplémentaires auxquelles on peut avoir besoin de recourir pour un motif quelconque.

En ce qui concerne encore ces dernières cartes, nous voudrions même les scinder en deux, dressées à la même échelle : l'une, gravée sur papier fort, serait exclusivement physique, tandis que l'autre, imprimée sur tissu ou papier transparent, serait politique et administrative et se compléterait, autant que besoin, en s'adaptant exactement sur la première, à l'aide de repères ménagés à cette intention.

Il en serait de même pour une troisième carte de limites pareilles, consacrée, celle-là, à signaler plus particulièrement les centres commerciaux et industriels de la contrée et la nature dominante des cultures, indications précieuses que compléterait le tracé du principal réseau de communications par terre et par eau, et le chiffre des populations, *criterium* auquel on peut reconnaître l'importance ou la pénurie des ressources offertes par le sol ou le génie industriel des populations.

Une dernière carte, complémentaire des précédentes et toujours à la même échelle, serait enfin consacrée à l'indication de tous les lieux de la contrée illustrés par quelque événement ou quelque souvenir digne d'être signalé, et correspondrait ainsi aux données de l'histoire locale.

Inutile d'ajouter ici que toutes les indications, abrégées et graphiques de ces diverses cartes, seraient développées et commentées dans les parties du texte explicatif qui leur correspondraient. — Ce serait, pour la carte physique, un tableau d'ensemble complétant pour l'esprit des élèves le figuré placé sous leurs yeux et précisant les rapports exacts de toutes les parties avec celles qui lui correspondent sur le terrain ; — pour la carte politique et administrative, tous les détails nécessaires pour leur faire comprendre le mécanisme compliqué du fonctionnement des États ; — pour la carte industrielle, agricole et commerciale, tout ce qui se réfère à la production, à la consommation locale et aux échanges qui amènent les complications de l'exportation et de l'importation, dont le va-et-vient entraîne forcément de perpétuelles relations entre tous les peuples et stimule l'activité humaine ; — enfin, en ce qui concerne la carte historique, un sommaire substantiel relierait entre eux, par périodes successives, les souvenirs, les monuments, etc., qui auraient figuré d'une manière marquante dans les annales de chaque contrée.

Peut-être trouvera-t-on qu'envisagé et mis en action dans de pareilles conditions, l'enseignement de la géographie ne devrait plus être regardé comme un accessoire du second ordre dans le cadre de l'instruction générale, mais, au contraire, comme l'une de ses bases les plus sérieuses, les plus essentielles, et surtout en ce qui concerne l'éducation spéciale des classes si nombreuses de la société qui se destinent à la pratique de l'industrie et du commerce.

Toutefois, en principe, on ne saurait avoir un goût bien prononcé pour l'étude des cartes géographiques, même les mieux réussies, si l'on n'a pas, au préalable, été initié à celle de la topographie, qui peut seule apprendre à lire couramment sur les cartes ce que le dessinateur a eu l'intention d'y faire figurer et à faire une part exacte aux rapports qui existent entre leurs signes conventionnels et telles ou telles dispositions du sol qu'ils doivent représenter. La topographie est, en effet, une représentation à grande échelle des contrées que les cartes géographiques ne reproduisent que fort en abrégé, et ce serait une grande erreur que de se persuader, lorsqu'on possède

dans sa mémoire la carte géographique, qu'on serait par cela seul apte à se reconnaître et à se diriger sur le terrain. Seules les cartes topographiques, consignant tous les détails importants sur le papier, peuvent servir de guide à un observateur exercé, même dans une contrée qu'il aborde pour la première fois.

Ici trouve peut-être sa place une observation qu'il n'est pas inutile de faire, au sujet des emprunts que les cartes de géographie récentes ont jugé à propos de faire au *modelé* accentué des mouvements de terrain tel qu'il est exécuté, sur les cartes topographiques proprement dites.

Dans le but de rendre sur les cartes géographiques les chaînes de montagnes, même les plus modestes, plus saisissables à l'œil, les gravures exagèrent à dessein leurs proportions en hauteur, comparativement à l'échelle restreinte des distances horizontales, de telle sorte qu'elles jouent sur les cartes un rôle beaucoup plus considérable que n'est en réalité le leur sur le terrain. Cette observation atteint tout particulièrement les cartes en relief et surtout les cartes dites *murales*. A la vérité, ces dernières ont un but spécial, qui est de permettre aux élèves de suivre, tous ensemble et sans quitter leurs bancs, la leçon donnée par le professeur, et, à ce point de vue particulier, elles remplissent convenablement leur office ; mais il n'en est pas moins vrai qu'elles faussent complétement leurs idées sur les proportions réelles des mouvements de terrain même les plus accentués comparées avec celles du pays entier. Qu'est-ce, en effet, que la saillie au-dessus des plaines d'une chaîne de montagnes de 2 à 3,000 mètres de hauteur réduite à l'échelle du 1/2,000,000e, par exemple, qui est celle d'une très-grande carte d'Europe ? Elle donne de un à un millimètre et demi d'élévation, c'est-à-dire un relief à peine sensible à l'œil, et cependant nous prenons pour exemple une des moyennes les plus fortes des hauteurs de l'Europe. Le contraste sera donc bien plus choquant encore si on se reporte à la multitude de chaînes d'un ordre inférieur qui existent sous nos latitudes. Le seul moyen, à notre avis, de préserver les jeunes gens des méprises que cette manière de figurer le terrain pourrait les exposer à commettre, serait de les initier, au moins sommairement, aux procédés graphiques usités en topographie pour conserver les proportions réelles, entre toutes les parties du sol représentées à l'aide d'un certain nombre de signes particuliers se rapprochant, autant que possible, de ses formes naturelles. Et qu'on le remarque bien, il serait

logique de les faire même débuter par cet exercice, appliqué surtout aux localités où siégent les élèves ; on les habituerait ainsi de bonne heure à se familiariser avec ces lignes et à lire couramment sur les cartes les indications qu'elles présentent.

L'étude successive des cartes topographiques de leur commune, de leur canton, de leur département devrait, à notre avis, précéder celle des cartes géographiques plus étendues et se référant à des contrées lointaines.

N'est-il pas, en effet, bizarre, lorsqu'on interroge des jeunes gens sur la géographie, de les trouver presque toujours passablement au courant de tout ce qui concerne les pays les plus éloignés, tandis qu'ils sont dépourvus de notions précises sur les alentours de leur résidence habituelle?

Au point de vue particulier où nous nous plaçons en ce moment, nous ne saurions trop applaudir à la mesure prise enfin par le ministère de livrer à bas prix les feuilles reportées sur pierre de la grande carte de l'état-major ; bien que ces épreuves soient un peu pâles et surchargées d'un peu trop de détails dans certains départements, elles ne rendront pas moins au public le service de le familiariser avec ces précieux documents. Mettre ainsi sous les yeux de chacun la ville, le hameau, la demeure occupés par sa famille et tous ceux avec lesquels il est en relations, c'est l'intéresser à coup sûr, c'est éveiller ses sympathies pour les études liées à ces résultats graphiques.

Il n'est pas jusqu'aux excursions faites dans la campagne par les élèves, sous la direction de leurs maîtres, qui grâce à d'intelligentes explications données à propos, ne puissent devenir une utile préface à l'étude de la topographie, et de proche en proche, de la géographie elle-même. Les comptes rendus de ces excursions, proposés aux jeunes gens, comme textes de compositions et de dictées, concourraient également à fixer dans leur mémoire les éléments de cette science, à leur en faire comprendre tout l'intérêt et à les rendre observateurs, habitude qui devient féconde en bons résultats. Toutefois, ce n'est pas seulement à l'aide de cartes dressées à diverses échelles, selon l'étendue des contrées qu'elles représentent, que l'on peut espérer d'exciter à un haut degré l'attention soutenue de jeunes élèves, il faut en outre parer de quelques fleurs ce long enseignement de la géographie pour arriver à en fixer les lignes principales dans leur mémoire. Il serait utile pour atteindre ce but que chaque

leçon fût émaillée de développements anecdotiques ayant trait à la géographie physique, à la physionomie générale de chaque contrée, à ses beautés ou à ses singularités naturelles. Puis, le tour venu de la géographie historique, on résumerait, d'une manière attachante, les faits saillants, les événements considérables dont la contrée ou quelqu'une de ses localités aurait été le théâtre; les mœurs, les coutumes de la population; les monuments en qui se résume le mieux le génie architectural et l'aptitude pour les beaux-arts de chaque nation; ses productions les plus remarquables dans les sciences, dans l'histoire, dans la littérature, etc.

Quand il s'agirait de la géographie agricole, industrielle et commerciale, on devrait tracer un tableau animé des productions dues au génie particulier de chaque nation, aidé par les ressources naturelles que lui offre son territoire; mettre en relief les moyens à l'aide desquels elle est parvenue à suppléer à ce qui pouvait lui manquer, et qu'elle obtenait ainsi par échange entre voisins de territoire d'abord, puis de proche en proche avec les contrées lointaines, principe fécond, tout-puissant, qui tend chaque jour à multiplier davantage les relations entre toutes les parties de l'univers.

On nous objectera, sans doute, que le développement d'un pareil programme imposerait aux maîtres de grandes recherches, un labeur fatigant. Nous n'entendons pas le nier; mais à nos yeux l'enseignement de la jeunesse est, en quelque sorte, un apostolat qui impose l'obligation de développer l'intelligence des élèves par les moyens les plus propres à les rendre aptes aux carrières qu'ils doivent embrasser, et de contribuer ainsi à relever progressivement la moyenne de l'intelligence et de l'instruction d'une nation tout entière. Pour atteindre un résultat si fécond en promesses pour l'avenir, les membres éclairés des corps enseignants ne reculeront assurément devant aucun effort, si pénible qu'on le suppose.

Il est bon aussi d'aller au-devant d'une autre objection qui se produira sans doute. Comment imposer à de jeunes mémoires un traité de géographie taillé sur un pareil patron? A celle-là la réponse est facile. C'est encore au discernement du maître qu'incomberait la tâche de ne faire entrer dans ses leçons que les éléments de ces études compatibles avec le degré d'instruction auquel ils seraient parvenus, et d'en graduer les développements au fur et à mesure qu'ils avanceraient dans leurs classes.

Le système que nous esquissons entraînerait, nous en convenons,

pour son application immédiate, la nécessité de compter sur l'initiative et les appréciations particulières de chaque maître, et de là résulterait infailliblement une grande inégalité dans les résultats de cet enseignement, attendu qu'aucun traité existant de géographie et aucun des atlas usuels ne répondent complétement aux exigences d'un pareil programme. Mais on arriverait facilement, en quelques années, à parer à ce grave inconvénient en mettant à l'étude l'ouvrage classique de cet enseignement, en profitant pour le composer des innombrables travaux de cette nature publiés depuis peu d'années, complétés au besoin par des recherches nouvelles et coordonnés de telle sorte que la part destinée à chacune des étapes de l'instruction scolaire s'y trouvât indiquée à la fois pour le maître et pour les élèves.

Nous ne sommes pas encore au bout de nos propositions au sujet de l'enseignement rationnel de la géographie, et au risque d'amener le sourire sur bien des lèvres, nous poserons encore en principe la nécessité de recourir à l'*illustration* du traité complet de cette science, en l'accompagnant, soit dans le courant du texte même, soit dans le corps de son atlas, de bonnes gravures, choisies avec discernement et classées avec intelligence et méthode. Qu'on nous pardonne ce que nous allons dire, mais nous estimons que certaines des publications, dites pittoresques, si multipliées de nos jours, et certains récits de voyages *illustrés*, ont plus fait pour vulgariser bien des faits se rattachant à la géographie, que les traités classiques de cette science que l'on néglige fort, une fois la période des études obligatoires passée pour nous.

Que vont, par exemple, chercher ces jeunes gens appartenant à des familles favorisées de la fortune, en parcourant à l'issue de leur éducation classique et sous l'égide d'un précepteur les contrées les plus instructives de l'Europe, si ce n'est un complément à leurs études, sur les lieux historiques réveillant en eux les souvenirs qui s'y rattachent. Désormais, chacun des sites qu'ils auront visités, chacun des monuments dont ils auront étudié de près les détails, gravés dans leur mémoire en traits ineffaçables, deviendront pour leur esprit autant de jalons pour raviver leurs souvenirs historiques et ceux de tous les faits qui s'y rattachent de proche en proche.

Pourquoi donc ne ferait-on pas participer également les deshérités de la fortune de ce complément si utile de leur instruction, en composant tout exprès pour eux des recueils formés avec les nombreux

éléments recueillis de nos jours et qui nous procurent, sans frais, sans déplacement et sans fatigue, le plaisir sans cesse renaissant de nous transporter, en esprit, sur tous les lieux dont les noms figurent dans tous nos livres d'étude.

Intéresser, capter fortement l'attention des élèves par cette méthode, c'est les enchaîner invinciblement, sans qu'ils s'en aperçoivent, à la longue tâche qui leur est assignée au début de la vie.

Qui de nous, dans le cours de son existence, n'a pas pris un vif intérêt aux récits de voyages et de découvertes de ces intrépides explorateurs à qui nous devons la connaissance de toutes les parties du globe que nous habitons? Ne feuillette-t-on pas avec avidité les dessins crayonnés de tous les lieux qu'ils ont visités, et les notes rédigées à la hâte sur l'aspect, les monuments, les habitudes, les souvenirs propres à chaque étape de leurs itinéraires ? Les hommes sont de grands enfants, dit un proverbe familier ! N'est-ce pas là une excellente raison pour initier les plus jeunes de nos contemporains à ce qui capte si bien l'intérêt des plus âgés, pour combattre victorieusement leur malheureuse propension à la tiédeur, à l'indifférence, à la répulsion même, pour les méthodes habituelles de l'enseignement classique ?

Puis, lorsque vous serez entré pleinement dans leur réforme et que les jeunes élèves auront mordu à cette nourriture de l'esprit ainsi assaisonnée tout exprès pour lui, au lieu de leur poser, au moment des examens, des questions à bâtons rompus qui prouvent simplement un effort de mémoire de la part de ceux dont les réponses sont satisfaisantes, indiquez-leur plutôt un itinéraire à suivre et demandez-leur d'encadrer avec suite, dans la description des lieux à traverser, tous les souvenirs qui ont fait l'objet des leçons du maître. Si leurs réponses sont satisfaisantes et bien liées pour les itinéraires variés qu'il vous aura convenu de faire passer successivement en revue, vous serez assuré que ce résultat ne prouve pas seulement quelque mémoire, mais qu'il est infailliblement l'indice que le jeune homme interrogé s'est pénétré de la véritable importance des études géographiques, et qu'il sera désormais en mesure d'en faire un usage utile, quand le besoin s'en fera sentir pour lui.

A supposer qu'on admette avec nous que cette marche de l'enseignement géographique peut et doit amener les meilleurs résultats, il reste encore à examiner l'exécution de la partie matérielle de ce programme nouveau, en partant de ce principe (*sine qua non*) que

le traité, l'atlas et tous les accessoires dont nous jugeons l'annexion indispensable, seraient mis à la disposition du public à un prix assez réduit pour devenir accessible même aux plus modestes.

Nous prévoyons facilement une pierre d'achoppement contre laquelle ce principe viendra se heurter tout d'abord ; ce sont les intérêts des nombreux éditeurs d'ouvrages classiques patronnés par l'Université et qui entendent user le plus longtemps possible de leur privilége pour se récupérer de leurs avances. Toutefois ce ne serait pas là un obstacle absolument invincible, car, en outre que les écoulements annuels fort considérables des éditions géographiques doivent la plupart de temps avoir amplement satisfait à ce légitime désir, le ministère de l'instruction publique, en se chargeant d'une partie des frais d'une nouvelle et complète édition, pourrait y intéresser les principaux de ces grands éditeurs classiques, en stipulant comme condition expresse un maximum peu élevé de prix de vente qui ne pourrait jamais être dépassé.

A ceux qui pourraient craindre que l'exécution des cartes et des planches, dont nous faisons une des nécessités absolues du nouveau traité, ne s'oppose, par l'exagération de ses frais, à ce que notre pensée soit réalisable, nous objecterons à bon droit qu'en recourant aux réserves de travaux depuis longtemps exécutés sur acier, sur cuivre et sur bois, qui sont en la possession d'une foule d'éditeurs de tout rang et de toutes spécialités, on n'aurait plus guère que l'embarras du choix pour composer toutes les séries pittoresques, monumentales, industrielles, les plus propres à compléter pour l'œil les descriptions destinées à l'esprit et à caractériser, par surcroît, la physionomie propre à chaque contrée et le génie particulier de la population qui l'occupe.

Telles sont les quelques réflexions qu'a fait naître en nous le sujet mis au concours par le comité d'action de la Société de géographie de Lyon. Puisqu'il a bien voulu faire appel, par la voie de la presse, à la bonne volonté de tous pour traiter la question qu'il a proposée, nous avons cru, malgré notre insuffisance, qu'il voudrait bien accueillir avec indulgence l'exposé que nous venons de lui soumettre.

M. DE LONGUEMAR,
Officier de l'instruction publique, à Poitiers (Vienne).

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

De M. Paul SOLEILLET

DANS LE SAHARA CENTRAL

DATES		BAROMÈTRE	TEMPÉRATURE DES APPARTEMENTS	THERMOMÈTRE FRONDE		TEMPÉRATURE DU SOL		REMARQUES
JOURS	HEURES			Sec	Mouillé	Degrés du Thermom.	Profondeur du sol	
			Gare de la Chiffa.					
1872 29 Déc .	8 h. 15 M	755 1	. . .	+15 1	. . .	. . .	. . .	Temps couvert.
			Concession au bas du Mador.					
29 Déc. .	11 h. 9 M	726 2	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	Temps couvert.
—	11 h. 45 M	725 6	. . .	+15 0	. . .	. . .	. . .	
			Sommet du Mador.					
29 Déc.	1 h 30. .	678 3	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	Temps couvert.
			Médéa (hôtel Régence, au premier).					
29 Déc. .	2 h. 15 S	685 0	. . .	+10 0	. . .	. . .	. . .	Temps couvert, vent S.-O. 2.
—	5 h. 30 S	684 0	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	8 h. 10 S	684 5	+12	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	10 h. 10 S	685 0	. . .	+9 5	. . .	. . .	. . .	
30 Déc. .	8 h. 40 M	686 2	+12 8	. . .	. . .	. . .	. . .	Journée comme les précédentes ; quelques éclaircies dans le ciel et un peu de soleil vers les trois heures. Vent S.S.E.
—	9 h. 45 M	686 6	+13 0	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	10 h. 5 M	686 8	+13 0	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	1 h. 30 M	687 0	+16 3	+16 2	. . .	. . .	. . .	
—	2 h. 35 S	686 9	+16	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	5 h. 10 S	687 4	+16 2	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	6 h. 8 S	688 0	+14 1	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	7 h. » S	688 5	+14 0	+12 0	. . .	. . .	. . .	
—	7 h. 38 S	688 9	+14 0	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	8 h. » S	688 9	+14 0	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	10 h. 20 S	689 5	+13 0	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	11 h. 12 S	689 5	+13 2	. . .	. . .	. . .	. . .	
31 Déc. .	1 h. 12 M	688 5	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	Temps variable, vent E. N.-E. 2.
—	7 h. 23 M	688 8	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	8 h. » M	689 1	+12 7	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	10 h. 40 M	690 0	+13 9	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	11 h. 9 M	689 9	+13 5	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	Midi 15	688 8	+14 9	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	1 h. 8 S	688 6	+16 6	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	2 h. 10 S	687 9	+16 7	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	3 h. 15 S	688 2	+16 5	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	4 h. » S	688 5	+16 0	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	5 h. 10 S	688 5	+16 0	. . .	. . .	. . .	. . .	

DATES		BAROMÈTRE	TEMPÉRATURE DES APPARTEMENTS	THERMOMÈTRE FRONDE		TEMPÉRATURE DU SOL		REMARQUES
JOURS	HEURES			Sec	Mouillé	Degrés du Thermom.	Profondeur du sol	
31 Déc. .	6 h. 2 S	688 5	+15 0	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	8 h. » S	688 5	+15 0	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	9 h. 5 S	688 8	+14 9	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	10 h. 2 S	689 3	+14 9	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	11 h. » S	680 2	+14 9	. . .	. . .	. . .	. . .	
1874								
1er Janv.	Minuit.	689 0	+14 9	. . .	. . .	. . .	. . .	
Boghari (hôtel Coulet, chambre au rez-de-chaussée).								
1er Janv.	3 h. 20 S	711 8	+14 0	. . .	. . .	. . .	. . .	Beau temps ; quelques *cirrus*. Vent N. O 2.
—	4 h. 57 S	711 5	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	10 h. 7 S	712 5	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	
2 Janv. .	8 h. 15 M	714 0	+10 0	. . .	. . .	. . .	. . .	Temps couvert, *cumulus, nimbus*. Vent N. O.
—	9 h. 5 M	714 0	+ 8 5	+ 6 4	. . .	. . .	. . .	
Dans un champ de blé à Boghari.								
2 Janv. .	11 h. 30 M	. . .	. . .	+10 1	. . .	+15 1	0 005	Dans une touffe d'herbes sèches, le thermomètre a marqué +12-1.
	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	+12 9	0 050	
	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	+ 9 5	0 100	
—	5 h. 30 M	712 2	+11 1	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	9 h. » S	714 1	+10 3	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	10 h. 11 S	714 2	+ 9 5	+ 8 6	. . .	. . .	. . .	
3 Janv. .	6 h. 30 M	713 0	+ 9 8	. . .	. . .	. . .	. . .	Temps moyen ; légère pluie dans la nuit. Vent N. 3.
—	10 h. 10 M	713 2	+10 2	+10 5	. . .	. . .	. . .	
Sur une berge sableuse du Chéliff.								
3 Janv. .	1 h. 50 S	713 9	. . .	13 8	. . .	+21 2	0 000	
	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	+19 2	0 005	
	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	+16 1	0 050	
	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	+14 0	0 100	
—	5 h. 10 S	711 2	+11 0	. . .	. . .	. . .	. .	
—	6 h. 3 S	711 5	+10 8	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	8 h. » S	712 0	+12 1	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	9 h. » S	712 0	+11 8	. . .	. . .	. . .	. .	
—	10 h. 2 S	712 4	+11 0	. . .	. . .	. . .	. . .	
4 Janv. .	8 h. » M	712 1	+ 9 9	. . .	. . .	. . .	. . .	Temps moyen ; légère pluie dans la journée. Vent N. O. 3.
—	10 h. 45 M	712 0	+ 9 9	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	11 h. 49 M	711 3	+10 0	+ 7 8	. . .	. . .	. . .	
—	1 h. 12 S	711 0	+10 5	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	2 h. 26 S	712 0	+ 9 2	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	5 h. 10 S	712 0	+10 1	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	6 h. 2 S	712 3	+10 4	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	9 h. 6 S	712 5	+10 0	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	10 h. 15 S	713 0	+ 9 8	. . .	. . .	. . .	. . .	
5 Janv. .	7 h. 45 M	713 9	+ 9 3	. . .	. . .	. . .	. . .	Temps couvert et pluvieux, vent N. O. 3. Pluie dans la nuit et vent violent.
—	10 h. 4 M	715 1	+10 5	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	10 h. 4 M	715 0	+10 4	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	11 h. » M	715 0	+10 3	. . .	. . .	. . .	. . .	
—	Midi	714 0	+10 6	. . .	. . .	. . .	. . .	

DATES		BAROMÈTRE	TEMPÉRATURE DES APPARTEMENTS	THERMOMÈTRE FRONDE		TEMPÉRATURE DU SOL		REMARQUES
JOURS	HEURES			Sec	Mouillé	Degrés du Thermom	Profondeur du sol	
5 Janv. .	1 h. 2 S	714 5	+11 6	...	...	...	...	
—	1 h. 30 S	714 3	+11 2	...	...	...	...	
—	2 h. 7 S	714 5	+11 2	...	...	...	...	
—	2 h. 30 S	714 8	+11 1	...	...	...	...	
—	3 h. 7 S	714 6	+11 6	...	...	...	...	
—	3 h. 32 S	714 9	+11 2	...	...	...	...	
—	4 h. 10 S	715 1	+10 5	...	...	...	...	
—	4 h. 25 S	715 4	+10 6	...	...	...	...	
—	5 h. » S	715 6	+10 1	...	...	...	...	
—	5 h. 27 S	715 9	+10 2	...	...	...	...	
—	5 h. 33 S	716 0	+10 4	...	...	...	...	
—	5 h. 44 S	716 2	+10 4	...	...	...	...	
—	6 h. » S	716 2	+10 4	...	...	...	...	
—	8 h. » S	716 0	+10 2	...	...	...	...	
—	8 h. 20 S	715 4	+10 2	...	...	...	...	
—	9 h. 10 S	715 4	+ 9 8	...	...	...	...	
—	10 h. » S	715 2	+ 9 5	...	...	...	...	
6 Janv. .	8 h. 30 M	716 2	+ 9 1	...	...	...	...	Temps couvert ; pluie le soir et dans la nuit. Vent N. 3.
—	3 h. 15 S	714 1	+10 0	...	...	...	...	
—	4 h. 35 S	713 5	+ 9 5	...	...	...	...	
—	6 h. 15 S	713 0	+ 9 5	...	...	...	...	
—	6 h. 46 S	713 1	+10 0	...	...	...	...	
—	9 h. 30 S	713 6	+ 9 0	...	...	...	...	
—	10 h. 10 S	713 9	+ 9 0	...	...	...	...	
—	11 h. » S	713 6	+ 9 1	...	...	...	...	
7 Janv. .	8 h. 30 M	714 1	+ 8 5	...	...	...	...	Temps couv. le mat. Pluie avec un peu de neige dans la nuit du 6 au 7 ; qq. écl. l'apr.-midi. vent N. 3.
—	10 h. » M	715 0	+ 9 0	...	...	...	...	
—	2 h. 12 S	714 1	+ 9 2	...	...	...	...	
Caravansérail de Bouguoul.								
8 Janv. .	6 h. 45 M	715 5	...	+ 4 2	...	...	...	Temps pluvieux, vent N. 3.
Djelfa (hôtel du Sud, chambre au premier).								
10 Janv.	10 h. » S	671 1	+10 1	...	...	...	...	Temps couvert.
11 Janv.	Midi	668 4	+10 2	+15 5	...	...	...	Temps moyen, vent N. O. 3.
—	Midi 30	668 3	+10 3	...	...	...	...	
—	1 h. 4 S	668 1	+11 0	+16 3	...	...	...	
—	2 h. » S	667 9	+10 8	+16 1	...	...	...	
—	2 h. 45 S	668 0	+11 5	...	...	...	...	
—	3 h. 20 S	668 0	+11 4	...	...	...	...	
—	3 h. 45 S	668 1	+11 1	...	...	...	...	
—	4 h. 15 S	668 1	+11 1	+11 5	...	...	...	
—	4 h. 38 S	668 1	+11 0	...	...	...	...	
—	5 h. 3 S	667 9	+11 1	...	...	...	...	
—	5 h. 30 S	667 9	+11 1	...	...	...	...	
—	5 h. 45 S	668 1	+11 3	...	...	...	...	

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

RÉUNION MENSUELLE DU MOIS DE DÉCEMBRE 1874

La Société de géographie de Lyon a tenu, jeudi 17 décembre, sa deuxième réunion mensuelle, sous la présidence de M. L. Desgrand. Après la lecture du procès-verbal, M. le président avertit la réunion que, plusieurs orateurs se proposant de parler sur l'*origine des anciens habitants du Mexique*, il convenait de renvoyer l'examen de cette question importante à une prochaine séance, afin de pouvoir y consacrer plus de temps.

Puis, il donne lecture de trois lettres. La première est de M. Soleillet. Ce voyageur remercie la Société du bon accueil fait à sa première excursion dans le Sahara central, et annonce que, dans un prochain voyage à Lyon, il communiquera les projets ultérieurs qu'il est dans le dessein d'exécuter, si on lui vient en aide.

La seconde lettre émane de la Société géographique de Londres. Elle contient le procès-verbal de la séance du 14 octobre dernier, dans laquelle M. le président, sir Henri Rawlinson, a lu une intéressante nouvelle adressée au Foreing-office, apprenant que le lieutenant Caméron a découvert le débouché du lac Tanganyka dans la rivière Lualaba ; que l'intention de cet officier est de pousser à fond sa découverte, jusqu'à ce qu'il ait obtenu un plein résultat. Il énonce de plus, en s'appuyant sur les renseignements des indigènes, l'opinion que le Congo et le Lualaba ne sont qu'un même cours d'eau.

La troisième lettre est de M. le ministre des affaires étrangères. Cette pièce est jointe à l'envoi de deux livraisons des *Annales du commerce extérieur,* contenant le résumé des informations fournies par la correspondance des agents diplomatiques ou consulaires fran-

çais en Bolivie. Ces documents sont destinés à M. l'abbé Faure, de Lyon, lequel, allant se fixer en Bolivie, s'est mis à la disposition de notre Société géographique.

M. le docteur Lortet fait hommage à la Société de sa traduction de l'ouvrage de C. Vyville Thomson sur les *Abîmes des mers*. C'est un beau volume in-8, dont M. le médecin de la marine Morice se charge de rendre compte.

La parole a été ensuite donnée à M. Rieder pour lire un rapport sur l'expédition austro-hongroise du *Tegethoff* au pôle nord. Le but de cette exploration, une des plus importantes qui aient été exécutées dans ces parages, était d'atteindre le détroit de Behring par un passage au nord-est. MM. Payer et Weyprecht partirent de Bremerhaven, le 18 juin 1872, avec vingt-quatre hommes d'équipage. Dans la première quinzaine d'août, ils touchaient au 75° de latitude Mais, vers la fin du mois, par 76° de latitude, leur navire se trouva pris dans une banquise sans qu'il fût possible de le dégager. Emportés par les vents, ils continuèrent, en cet état, de s'avancer jusqu'au 78°. Là, nos hardis explorateurs durent se convaincre que la mer de Kara était innavigable et que, partant, le passage qu'ils cherchaient était impossible. Heureusement pour eux, au lieu de ce résultat, ils en recueillirent un autre, celui de la découverte d'une immense terre, qui leur apparut sous le 79° 13′, s'étendant au delà du 83°, et à laquelle ils donnèrent le nom de leur souverain, *François-Joseph*. MM. Payer et Weyprecht complétèrent leur découverte en reconnaissant, autant qu'ils le purent, la région nouvelle dont ils venaient d'enrichir la science. Ce n'est, il est vrai, qu'un désert de plus à ajouter à ceux qu'on savait déjà, mais enfin c'est un pays que la géographie leur devra et dont ils ont commencé l'histoire.

Comme on peut se l'imaginer, la tâche de MM. Payer et Weyprecht n'a pu être accomplie qu'au prix des plus grands efforts. Cent fois menacés de la mort par la tempête et la maladie, poursuivis par les ours, obligés d'abandonner leur vaisseau et de confier le salut de leur vie tour à tour à des barques et à des traîneaux, ces intrépides marins finirent par triompher de tous les obstacles. Recueillis sur un navire russe, ils réussirent à gagner Wardœ, où ils arrivèrent le 13 septembre 1874, après deux hivernages dans les régions les plus affreuses du globe, et après s'être avancés plus loin qu'aucun des navigateurs précédents.

Bien que le rapport de M. Rieder ne soit pas entré dans le détail

des péripéties qui ont marqué cette laborieuse exploration, l'auditoire en a suivi la lecture avec une vive émotion.

Succédant à M. Rieder, M. Vingtrinier a lu, à son tour, un extrait de sa monographie de Soliman-Bey, qui renferme les pérégrinations de cet officier dans la Haute-Égypte et la Nubie, en vue d'y chercher de la houille. On sait que Soliman-Bey n'est autre que le colonel Anthelme Sève, un de nos compatriotes lyonnais, que l'ambition de faire fortune poussa à aller se mettre au service du célèbre pacha Méhémet-Aly. Le récit de M. Vingtrinier n'était point et ne pouvait être dans la sphère de la géographie proprement dite ; mais l'originalité du voyage et le charme du style du biographe remplaçaient ce que les savants austères auraient pu désirer.

A propos de cette lecture attrayante, quelqu'un exprimait cette idée, qu'il serait bon de rechercher les voyageurs lyonnais et de les mettre en lumière.

RÉUNION MENSUELLE DU MOIS DE FÉVRIER 1875

La Société de géographie a tenu, jeudi soir 4 février, sa troisième réunion mensuelle. Le nombre des assistants était le même qu'aux réunions précédentes, bien qu'il parût moindre (ce que l'on doit attribuer à l'agrandissement de la salle); mais il se composait plus exclusivement de membres appartenant à la Société.

La séance a commencé par la lecture du procès-verbal, qui a été adopté sans observation. A ce propos, M. le président avertit l'assemblée que, pour éviter certains inconvénients, le comité d'action avait cru devoir limiter à vingt les personnes étrangères qui pourraient assister aux réunions mensuelles, après avoir reçu préalablement des cartes d'entrée. Puis il annonce que la Société vient de contracter avec le Club Alpin, tout récemment fondé à Lyon, des rapports de confraternité qui ne peuvent que favoriser le développement des connaissances géographiques ; le Club Alpin ayant pour but d'étudier la chaîne des Alpes à tous les points de vue de la science topographique.

Il annonce encore que la Société vient de faire, avec l'aide de la Chambre de commerce de Lyon, qui lui a alloué un crédit de 1,000 francs, un grand pas dans la vulgarisation de la géographie, en orga-

nisant un cours de géographie commerciale pour les instituteurs des écoles primaires.

Il annonce de plus que la Société lyonnaise espère pouvoir prendre part à l'exposition géographique qui s'ouvrira à Paris au mois de juillet, et concourir d'une manière personnelle, par le neveu du capitaine français Bellot, à la prochaine expédition que la Grande-Bretagne médite d'accomplir au pôle nord, afin de compléter les résultats obtenus par le *Tegethoff*.

Enfin, M. le président achève ses communications en disant que M. Paul Soleillet, ce hardi explorateur du Sahara central, a obtenu de M. le ministre du commerce, pour un nouveau voyage, une lettre qui le recommande à toutes les chambres de commerce françaises.

Ces préliminaires terminés, la parole est donnée à M. l'agent général Brun, pour lire un mémoire adressé par M. le marquis de Compiègne à notre Société sur le commerce de l'Afrique équatoriale. Cette pièce, remplie des détails les plus curieux et les plus intéressants, ne saurait être analysée ici avec profit. Heureusement, le public pourra la lire plus tard *in extenso* dans le prochain numéro du *Bulletin*.

(Le reste de la séance est absorbé par l'examen de la question soulevée par M. l'abbé Jolibois sur l'origine des anciens peuples du Mexique. Les dissertations que la réunion a entendues dans cette occasion sont les mêmes que l'on peut lire *in extenso* au commencement de ce bulletin.)

La séance tirait à sa fin lorsqu'a été annoncée la présence de M. Soleillet. Ce voyageur arrivait dans le moment même de Paris, apportant avec lui la recommandation ministérielle aux chambres de commerce françaises. La Société de géographie désire qu'il réussisse, à Lyon surtout, et elle appuiera de tout son pouvoir un projet, aussi patriotique que le sien, de percer la barrière jusqu'ici infranchissable des Touaregs et d'ouvrir directement l'immense désert africain au commerce de la France.

RÉUNION MENSUELLE DU 4 MARS 1875

La quatrième réunion mensuelle de la Société de géographie de Lyon, le 4 mars, était moins nombreuse que les précédentes : il n'y avait pas eu de convocations à domicile, on avait pensé que l'avis

donné par les journaux suffirait aux sociétaires; il n'en sera pas ainsi à l'avenir, c'est l'assurance que donne M. le président, en réponse à l'observation qui en est faite par un des membres présents.

La séance est ouverte à sept heures et demie, le procès-verbal de la précédente du 4 février est lu et adopté sans aucune réclamation.

M. le président prend la parole pour faire l'historique des choses intéressant la Société depuis la dernière réunion mensuelle.

Les conférences de M. Ganeval aux instituteurs primaires, pour les initier à la méthode et au fond de l'enseignement de la géographie commerciale, ont été inaugurées, en présence de M. le recteur et de M. l'inspecteur de l'Académie, et d'autres notabilités; M. L. Desgrand, président de la Société, a adressé à l'auditoire l'allocution suivante :

« Messieurs les directeurs.

« Nous vous remercions d'avoir bien voulu vous rendre *(en grand nombre)* à l'appel de notre Société. Cet empressement est de bon augure. Il nous fait espérer que la pensée d'introduire dans les écoles primaires de Lyon une branche nouvelle de la science géographique sera bientôt un fait accompli. Avec votre concours, quelques jours suffiront pour réaliser cet important progrès. Sans cela, peut-être, eussions-nous dû attendre de longues années encore.

« La présence à cette modeste réunion de quelques-unes de nos plus hautes notabilités lyonnaises n'est pas seulement un honneur dont notre Société ne saurait se montrer trop reconnaissante, c'est aussi pour vous, Messieurs, une preuve non douteuse de l'importance d'une idée qui, partie de Lyon, devra se répandre graduellement sur toute la France.

« Remarquez en effet, Messieurs, que l'œuvre que nous tentons ensemble répond à un besoin général. Pour tout homme qui observe et réfléchit, il est un fait qui s'impose : c'est le changement complet, radical, qu'a déterminé dans les rapports des hommes entre eux la rapidité de nos nouveaux moyens de locomotion.

« Plus qu'aucune autre peut-être, notre cité, ville d'industrie et de commerce, a participé à ce mouvement. Nos négociants et nos manufacturiers ne se bornent plus comme autrefois à trafiquer sur le sol français; c'est à l'univers entier qu'ils livrent les produits de leur industrie et demandent les matières premières nécessaires à l'alimentation de leurs nombreuses usines.

« Ce prodigieux développement du génie industriel est des plus satisfaisants sans doute; mais ne nous impose-t-il pas à nous, hommes d'enseignement, hommes de progrès scientifique, de nouveaux devoirs et une nouvelle responsabilité? Ne devons-nous pas nous demander si, sur ce terrain, la théorie ne s'est pas laissée devancer par la pratique, si l'école est en mesure de répandre parmi les jeunes gens des notions qui leur seront indispensables, lorsque viendra pour eux l'inévitable obligation de compter avec les exigences de la vie?

« En d'autres termes, le commerce est devenu international; la science se dispense-t-elle à la jeunesse en raison de ce fait et des nouveaux besoins qui en découlent?

« Évidemment non! Quelle qu'ait été la brillante réussite du cours de notre éminent collègue, M. le docteur Berlioux, dont une part a été réservée à la géographie commerciale, on peut cependant dire que l'École supérieure de commerce de notre ville, en nous apportant les traditions de celle de Mulhouse, a seule répondu à cette nécessité. Un nombre trop restreint de jeunes gens profite du bénéfice de cet enseignement. Hâtons-nous de le dispenser à tous.

« De là, Messieurs, est née la pensée de faire appel à votre dévouement, en vous demandant d'initier vos jeunes élèves à la connaissance de la géographie commerciale.

« Un professeur spécial, un professeur formé par le créateur même de ce genre d'enseignement, va vous en exposer la méthode et le fond, en ce qui concerne la France et l'Europe.

« Vous entendrez avec intérêt, nous en sommes assurés, les détails que M. Ganeval se propose de vous donner sur les produits naturels et artificiels de ces contrées; sur leur classement, sur leurs principaux marchés de production et de consommation, ainsi que sur les moyens de transport qui relient entre eux ces centres du commerce et de l'industrie.

« Cette courte étude terminée, vous serez en mesure d'enseigner à vos élèves la branche toute nouvelle de la science géographique.

Messieurs les directeurs,

« Permettez-moi de vous le dire en terminant, le travail auquel nous vous demandons de vous livrer ne vous fournira pas seulement le moyen d'élever l'esprit de vos élèves; vous y trouverez encore un puissant levier d'amélioration morale.

« Après avoir parlé à vos enfants de la prodigieuse variété de

produits que nous fournissent, suivant leur position, leur climat, leur altitude, les diverses contrées de l'Europe, vous serez tout naturellement portés à tourner leurs cœurs vers l'auteur de tous ces biens. Vous trouverez aussi l'occasion de leur dire, qu'en les mettant à la disposition de l'homme, Dieu y a joint la condition de les féconder par un travail intelligent, et de lui en témoigner une juste reconnaissance en obéissant à la loi divine.

« Vous contribuerez ainsi puissamment à préparer la régénération de notre cher et malheureux pays. »

Ces conférences se continuent avec un succès qui justifie l'intérêt avec lequel la Cambre de commerce de notre ville en avait accueilli l'idée lorsqu'elle vota en faveur de notre Société une subvention de 1,000 francs.

Nous avions espéré avoir, dans le lieutenant Bellot, un correspondant direct et assidu pour nous tenir au courant du voyage au pôle nord, organisé en Angleterre : l'amirauté anglaise ne l'ayant pas adopté, il nous faut renoncer à cet espoir. Il nous reste la certitude de recevoir des premiers les renseignements qui arriveront à la Société géographique de Londres.

Il a été formé, pour aider M. Soleillet dans l'exécution de ses projets hardis et patriotiques d'un voyage d'In-Salah à Tombouctou et au Sénégal, un comité de patronage composé de douze personnes, qui activera les souscriptions, en tête desquelles se trouvent celle de la Chambre de commerce de Lyon pour 5,000 francs, celle de notre Société pour 500 francs, etc., etc. Ce comité, local à présent, pourrait plus tard devenir central ; ce serait alors à lui que reviendrait la direction du voyage.

Le colonel Parmentier, entendu avec tant de satisfaction dans la séance du 4 février dernier, est appelé à Tours avec un avancement considérable : en nous quittant, il nous a assurés rester de cœur et d'entente de travaux avec nous.

M. le président, à la fin de son allocution, témoigne le désir qu'on se mette en rapport avec les voyageurs en Asie, contrée si importante pour le commerce de notre ville.

A la demande de M. Barrett, que les membres de la Société puissent suivre le cours professé par M. Ganeval, M. le président répond qu'ils en ont le droit, mais que jusqu'à présent la salle où il se tient a été suffisamment garnie, et que, d'ailleurs, ces conférences touchent

à leur fin ; elles ont été annoncées comme ne devant être qu'au nombre de cinq ou six. Un petit ouvrage en présentera le tableau résumé.

Lecture est faite d'une lettre écrite à M. le président de la Société de géographie de Lyon par M. Baumier, consul de France à Mogador; elle intéresse à plusieurs titres. M. Pariset croit qu'elle devra être communiquée à la Chambre de commerce de Lyon. Interrogé par M. le président sur ce qu'il pense au sujet de cette lettre, M. Soleillet prend la parole et dit d'abord qu'il la trouve très-bonne, mais que M. Braumier, en prétendant que, si le commerce français ne réussit pas comme celui des Anglais, c'est que les produits de ces derniers sont supérieurs aux produits français, cède à un préjugé qu'il importe de combattre. Les produits français sont, au contraire, très-estimés ; on les trouve, d'après l'Allemand Gérard Rolff, de meilleur goût, et ils sont meilleur marché. Seulement, les uns ont moins de moyens que les autres pour les produire. L'idée d'amener des nègres au Sahara algérien est excellente et peut avoir une grande importance. Les nègres ne sont pas des esclaves, mais des domestiques. Ce sont surtout les négresses qu'on achète. Il n'y a pas de place commerciale dans le sud de l'Algérie. Il faut aussi, quand on entre dans le Tell, changer de chameaux, à cause d'une plante qui empoisonne les chameaux du Sahara. Qu'on établisse des docks à Laghouat, une foire à El-Goléah ; dans ces conditions, on pourra faire de nouveau le commerce avec le centre. Le Sahara est bon à l'Européen pour sa salubrité ; on peut s'y servir du chameau pour les transports, tandis que, dans le Soudan, les transports ne peuvent se faire qu'à dos d'hommes.

Et puis, les Berbères sont très-civilisés ; descendants des colons romains, ils en ont conservé plusieurs usages ; ils ont un conseil municipal ; les prêtres tiennent les registres de l'état civil. Ils sont fidèles à certaines chroniques ; ils ont le billet à ordre, la lettre de change ; ils évaluent les marchandises à prix d'argent ; ils ont des correspondances. Ces habitudes des Berbères pourront servir chez eux le commerce européen.

Au reste, M. Soleillet ajoute que son projet est de suivre le Sahara, au lieu de suivre le Niger.

Après ces explications, M. Barrett demande la parole et déclare que les idées commerciales ne sont pas le vrai moyen pour venir à bout de ces contrées sauvages : il faut y supprimer la lèpre de l'esclavage et faire pénétrer dans ces pays la religion chrétienne, avant de penser à toute autre chose.

Mais, répond M. Soleillet, il n'y a point de rapport entre les populations musulmanes du Sahara et les populations nègres et idolâtres de l'Afrique centrale. Pour moi, je reste dans mon programme : la civilisation par le commerce.

M. le président lit ensuite une lettre anonyme qui demande que les heures d'ouverture du secrétariat de la Société de géographie soient, au lieu de dix heures à deux heures, fixées l'après-midi, de quatre à neuf heures. Cette proposition sera examinée.

La séance est levée à neuf heures un quart.

RÉUNION MENSUELLE DU 8 AVRIL 1875

La Société de géographie de Lyon a tenu la cinquième séance de ses réunions mensuelles, jeudi 8 avril. Une soixantaine de membres avaient répondu à l'appel.

M. le lieutenant-colonel Debize occupe le fauteuil.

La séance est ouverte à sept heures trois quarts du soir.

Avant d'aborder l'ordre du jour marqué sur les lettres de convocation, M. le président communique à l'assemblée plusieurs lettres. La première est de M. Soleillet. Cet intrépide explorateur du Sahara, actuellement en tournée dans nos provinces méridionales, informe la Société que, dans l'intérêt de sa nouvelle entreprise, il a fait des conférences à Marseille, à Avignon, et signale en particulier celle de cette dernière ville comme ayant produit le meilleur effet sur la Chambre de commerce et sur le public.

La deuxième est de M. le marquis de Compiègne, qui nous exprime ses sympathies pour le projet de M. Soleillet, s'y associe pour une somme de 50 francs et déclare qu'il se propose lui-même de retourner dans l'Afrique équatoriale, et de l'attaquer cette fois par le Congo. Ainsi, tous les regards semblent se fixer aujourd'hui sur cette Afrique si longtemps oubliée, soit qu'on doutât des avantages qu'elle pouvait offrir, soit qu'on craignît outre mesure d'aller affronter ses déserts et son soleil.

C'est ensuite Mgr Desflèches, évêque de Sinite, qui nous écrit du Su-tchuen oriental, dont il est le vicaire apostolique, qu'il se met à

la disposition de notre Société pour lui fournir tous les renseignements possibles, soit touchant les pays renfermés dans son vicariat apostolique, soit touchant la province entière du Su-tchuen.

D'un autre côté, le *Survey of territories* des États-Unis d'Amérique, nous annonce qu'il fait présent à la Société lyonnaise de la collection complète de ses publications.

Enfin, une copie du procès-verbal de la séance du 8 février dernier de la Société géographique de Londres nous fait part de la prochaine expédition anglaise au pôle nord par la baie de Baffin.

Une nouvelle satisfaisante pour tout le monde est celle que nous apprend, de la part de M. le préfet du Rhône, M. le secrétaire général, savoir : que le Conseil général, dans sa séance du 6 du courant, a voté une allocation de 500 francs à la Société géographique de Lyon. Que MM. les membres de cette administration veuillent bien recevoir l'expression de notre gratitude pour cette gracieuse et libérale concession !

Ces communications achevées, M. le président donne lecture du rapport de M. Morice sur la traduction française, par M. le docteur Lortet, du livre de M. Wyville Thompson, intitulé : *Des Abîmes de la mer*. Ce travail, concis et substantiel, apprend à l'assemblée que les sondages et les draguages du docteur Carpentier et du professeur Wyville Thompson ont mis au jour une quantité de formes inconnues de la vie sous-marine et rectifié plusieurs erreurs, entre autres la croyance en une couche d'eau profonde de température invariable. M. Morice s'unit à M. Lortet pour émettre le vœu que la France prenne part à ces explorations qui, encore au début, promettent une source abondante de connaissances nouvelles.

La parole est ensuite donnée à M. Perroud pour lire le compte-rendu des travaux de la commission nommée dans le but d'examiner les divers mémoires concernant le concours proposé sur le sujet suivant : *Quels sont les meilleurs moyens de vulgariser les connaissances géographiques ?*

Douze mémoires ont été présentés. Tout d'abord, la commission a dû en mettre hors de concours deux qui n'avaient pas rempli la condition discrète du pli cacheté renfermant le nom et l'adresse de l'auteur. Sept autres ont été éliminés pour cause d'infériorité. L'attention des examinateurs s'est arrêtée seulement sur les numéros 4, 6 et 9.

Pendant trois quarts d'heure, M. Perroud a captivé l'auditoire par une critique à la fois élégante, judicieuse et impartiale de ces trois

mémoires. Il serait inutile d'entreprendre ici l'analyse de ce remarquable travail. Nous ne réussirions pas a en donner une idée suffisante. De telles pièces veulent être lues *in extenso*. Nous devons nous borner au résultat, en attendant l'impression dans nos *Annales*.

D'après les conclusions de la commission, préalablement adoptées par le comité d'action, le prix du concours a été adjugé à l'auteur du n° 6, M. de Longuemar, officier d'instruction publique, auteur de la *Géographie populaire du département de la Vienne*. Poitiers, rue Barbate, 5. Puis une mention très-honorable, avec publication dans le *Bulletin* des extraits les plus remarquables, a été accordée à l'auteur du n° 5, M. Charles Berdellé, ancien garde des forêts à Rioz (Haute-Saône). Enfin, l'auteur du n° 9, M. Bourdin, externat Saint-Polycarpe, petite rue des Feuillants, 4, a reçu une mention honorable. De chaleureux applaudissements accueillent cette proclamation faite par M. le président.

Bien que l'heure soit avancée, M. le président, cédant aux instances de M. Barrett, lui permet de commencer la lecture de son rapport sur le voyage de M. Stanley en Afrique. Mais, après quelques mots de préambule, la communication intégrale de cette pièce est renvoyée à une autre réunion.

La séance est levée à neuf heures vingt minutes.

RÉUNION MENSUELLE DU MOIS DE MAI 1875

La Société de géographie de Lyon a tenu, samedi 8 mai, sa sixième réunion mensuelle.

M. le président L. Desgrand ouvre la séance par la communication d'une lettre de M. le directeur général des postes, répondant au désir exprimé par la Société lyonnaise : que le nom du département soit substitué au numéro d'ordre qui en tient lieu aujourd'hui, dans la légende des timbres apposés par le bureau d'origine sur les lettres confiées à la poste. Cette lettre nous apprend que l'administration centrale, appréciant la valeur des considérations exposées par la Société, est en voie de seconder ses intentions.

Depuis la dernière réunion, le secrétariat a reçu plusieurs dons, savoir : le *Cocon*, ouvrage de M. Dusseigneur Kléber, que ses fils se sont empressés d'offrir à la Société ; puis, la *Revue maritime et*

coloniale, les *Mittlungen ;* enfin, la collection du *Geographical Magazine* depuis le 1er janvier 1875, offerte par M. César Chantre, négociant à Londres, membre correspondant de la Société.

M. le président annonce la perte regrettable que la Société vient de faire dans la personne de M. l'abbé Jolibois, curé de Trévoux, mort à l'âge de quatre-vingt-un ans. C'était un des plus anciens représentants de la science géographique en France. Il s'y était acquis une réputation méritée, bien qu'il n'eût publié que de rares opuscules. Notre Société naissante le compta au nombre de ses premiers fondateurs. Il voulut l'enrichir de ses dons, déplorant que son âge l'empêchât d'y prendre une part active. Sa riche bibliothèque, qu'il avait recueillie pendant sa longue carrière, renferme près de cinq mille volumes de voyages, sans parler des cartes. Le public apprendra sans doute avec plaisir que ce trésor bibliographique ne sera point dispersé.

L'assemblée entend ensuite le résumé de trois procès-verbaux dont la Société royale de géographie de Londres nous a communiqué les copies. Le premier contient les découvertes du lieutenant Caméron, relatives au lac Tanganyika ; le second, celles du capitaine Moresby, commandant du *Basilisck*, dans la Nouvelle-Guinée ; le troisième, celles relatives à plusieurs routes projetées pour aboutir au Yun-nan sans subir le cours difficile du Yang-tze-Kiang. Ces routes, au nombre de treize, toutes plus courtes que celle du grand fleuve chinois, ne sont pas également praticables et mériteraient un examen spécial, auquel le commerce lyonnais est intéressé et auquel M. le président invite les hommes studieux. Il serait aussi désirable que ces mêmes hommes songeassent à s'exercer sur d'autres sujets se rattachant à la science géographique, afin de fournir un aliment aux réunions mensuelles.

Ces communications achevées, la parole est donnée à M. Barett pour lire son rapport sur l'excursion de M. Stanley à la rivière *Rufigi* ou *Lufiyi*. Ce voyage doit être considéré comme étant la suite de celui où le grand Livingstone a succombé. Ces régions africaines, que parcourent avec tant de courage et de persévérance les explorateurs anglais, n'étaient connues jusque-là que des seuls marchands d'esclaves ; elles deviennent aujourd'hui comme la révélation d'un monde nouveau. Heureux si ces efforts généreux des voyageurs, secondés bientôt par le zèle de nos missionnaires, sur cette terre promise, parviennent à faire disparaître le honteux trafic de chair humaine qu'y pratiquent, depuis des siècles les traitants arabes !

M. Stanley indique ce que le commerce européen aurait déjà à gagner en pénétrant par le Lufigi dans les contrées qu'il arrose. Toutefois, on voit, d'après le rapport de M. Barrett, que l'exploration de M. Stanley n'est qu'au début, et qu'il faut de nouveaux et plus puissants efforts pour triompher des obstacles que présentent à la fois la nature, la population et surtout les marchands d'esclaves, afin d'arriver à une reconnaissance complète.

M. Schwick succède à M. Barrett ; il lit à son tour, sur la Sicile, un intéressant mémoire de M. Vincent Frachon, son oncle, établi depuis longtemps à Messine et membre de la Chambre de commerce de cette ville.

La Sicile est un des pays autrefois célèbres que le monde moderne semblait avoir oubliés. Visité seulement par les curieux, les antiquaires et les touristes, le reste l'ignorait. Il était, du reste, devenu primitif, d'un accès difficile, et c'est peut-être ce qui en faisait le charme. Le voilà qui rentre dans la vie commune. Le mémoire de M. Frachon nous le fait connaître. Écrit dans un style clair, élégant et concis, ordonné avec méthode, ce travail est un tableau statistique, aussi complet que possible, de la Sicile actuelle. Les productions du sol, celles du sous-sol, les produits manufacturiers, le système des communications intérieures, les rapports avec l'extérieur, le mouvement des ports, l'état du commerce, la population des villes, rien n'y est omis, et tout a l'air d'avoir été étudié de la manière la plus compétente. Quant à ce qui concerne l'avenir de cette île, M. Frachon donne son avis en homme qui n'appartient point à cette école exclusive qui voudrait, sous prétexte de progrès, transporter l'industrie sous n'importe quelle latitude. Il avoue que la Sicile, dans les conditions où l'a placée la nature, au lieu de fabriquer elle-même, doit trouver plus d'avantages à échanger les productions de son sol incomparable contre les marchandises que l'étranger lui apporte. Honneur à M. Frachon ! Il faut parler aux nations le langage du bon sens. Le progrès ne consiste point à imiter la séduisante activité des peuples obligés de lutter, à l'aide de l'industrie, contre l'ingratitude de leur climat, mais à connaître les éléments de prospérité que la Providence a mis à leur portée et à les développer.

Cette lecture, attrayante sous tous les points de vue, est accueillie par de chaleureux applaudissements.

La séance est levée à neuf heures.

DONS

A LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LYON

— 1874 —

MAI

MINISTÈRE DE LA MARINE ET DES COLONIES (Suite).

Notice sur les principales productions naturelles et fabriquées de l'île de la Réunion, par M. G. Imhaus. Extrait de la *Revue coloniale*, août 1857, octobre et novembre 1858. Brochure.

Une mission à la Guadeloupe. Notes de géographie physique, par M. C. E. Caspari. Paris, 1872. In-8 broché.

Des exploitations minières à la Nouvelle-Calédonie, par H. Bout. Extrait de la *Revue maritime et coloniale*. Paris, 1873. Brochure in-8.

La Guyane française, ses limites du côté du Brésil. Extrait de la *Revue coloniale*, novembre et décembre 1858. Paris, 1859. Brochure in-8.

Essai sur l'histoire du commerce des Indes orientales, par Barbié du Bocage. Extrait de la *Revue maritime et coloniale*, 1864.

La Traite des esclaves à la côte orientale d'Afrique, par le vicomte Fleuriot de Langle. Extrait de la *Revue maritime et coloniale*. Paris, 1873. Brochure.

Mémoire sur la possibilité d'établir un canal de grande navigation maritime entre la mer du Nord et la Méditerranée, par M. Salicis. Extrait de la *Revue maritime et coloniale*, juillet et août 1870. Paris, 1870. Brochure in-8.

Établissements importants de la Marine française :

— Fonderie de Ruelle, par Lescot, 4 plans et planches gravés sur bois. Paris. Brochure in-8.

— Usine d'Indret, par M. Babrou, plan et planches. Paris. Brochure in-8.

— Forges de la Chaussade, par MM. Corbier et Dechamps, cartes, plusieurs plans et planches gravés sur bois. Paris. Brochure in-8.

Indication de la route de Tuggurt à Tombouctou et aux monts de la Lune, traduit de l'arabe par Charbonneau. Extrait de la *Revue algérienne et coloniale*. Paris, 1860. In-8 broché.

De Saïgon à Bangkok par l'intérieur de l'Indo-Chine. Notes de voyages. Janvier et février 1871. Extrait de la *Revue maritime et coloniale*. Paris, 1872. Brochure in-8, avec une carte.

Essai sur les mœurs et les institutions du peuple annamite, par M. Bourchet. Extrait de la *Revue maritime et colaniale*, novembre 1869. Paris, 1869. Brochure in-8.

JUIN

MM. Jules Delalain et Fils, libraires, rue des Écoles, 56, a Paris.

Carte murale d'Europe, physique, politique et comparée. Développement général du système hydro-orographique représentant la division naturelle des bassins maritimes et fluviaux et la division politique, publiée par MM. Morin et Engelmann, collée sur toile vernie,avec corniche et rouleau, 1m 90 de hauteur sur 2m 40 de large.

Cartes des bassins du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut, dressées par A. Vuillemin. 1874.

Cartes des bassins du Pô et de l'Adige, dressées par A. Vuillemin. 1874.

Cartes du bassin de la Seine et des bassins secondaires de la Somme, de l'Orne et de la Vire, dressées par A. Vuillemin. 1874.

Atlas de géographie ancienne, moderne et contemporaine, 36 cartes, par Henri Chevalier. Petit in-folio demi-reliure.

Géographie élémentaire des colléges et pensions, enseignée sur les cartes et sans livre, par M. Th. Lebrun et A. Le Béalle, 14e tirage, atlas B, 28 cartes. In-4 cart.

Géographie élémentaire des écoles, enseignée sur les cartes et sans livre, par Th. Lebrun et A. Le Béalle, 16e tirage, atlas B, 14 cartes. In-8 cart.

Géographie générale, physique, politique et économique, rédigée d'après les nouveaux programmes officiels de l'enseignement classique et spécial, par L. Sanis, 5e édition. In-12 cart.

Géographie de la France physique et politique, rédigée d'après les programmes officiels, par L. Sanis, 3e édition. In-18 cart.

Petite géographie générale à l'usage des classes élémentaires, par L. Sanis, 6e édition. In-18 cart.

Petite géographie de la France à l'usage des classes élémentaires, par L. Sanis, 5e édition. In-18 cart.

MM. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Le Globe illustré. Géographie générale à l'usage des écoles et des familles, par E. Cortambert, ouvrage illustré de nombreuses gravures intercalées dans le texte et accompagné de 16 cartes tirées en couleur. 13e édition, 1873. In-4 cartonné.

Cours de Géographie, comprenant la description physique et politique et la géographie historique des diverses contrées du globe, par E. Cortambert. 10e édit., 1873. In-12 cartonné.

Nouvel Atlas de Géographie, contenant en 98 cartes la géographie ancienne-la géographie du moyen âge, la cosmographie et la géographie moderne,

Atlas de la France, contenant 95 cartes tirées en quatre couleurs et 94 notices géographiques et statistiques, par Adolphe Joanne. 3e édit., 1874. In-folio cartonné percaline.

Petit Dictionnaire géographique de la France, administratif, postal, télégraphique, statistique, industriel, de l'Algérie et des colonies, par Adolphe Joanne, 1872. In-12 cart. percaline.

Histoire de la Géographie et des découvertes géographiques, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par M. Vivien de Saint-Martin. 1 vol. in-8 broché, accompagnée d'un atlas historique de 13 cartes avec notices, etc. 1874.

Une Année de voyage dans l'Arabie centrale, 1862-1863, traduite de l'anglais de William Gifford Palgrave par Émile Jonveaux, accompagnée d'une carte et de quatre plans. 2 vol. in-8. Paris, 1866. Broché.

Voyage de l'Atlantique au Pacifique à travers le Canada, les montagnes Rocheuses et la Colombie anglaise, traduit de l'anglais de M. le vicomte Milton et le docteur W. B. Cheadle par J. Belin de Launay, et contenant 22 vignettes sur bois et 8 cartes. 1 vol. in-8. Paris, 1866. Broché.

Les Phénomènes terrestres, Continents, Mers et Météores, par Élisée Reclus. 2 vol. in-12. Paris, 1870-1872. Cart. percaline.

Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos et autres parties centrales de l'Australie, par Ferdinand de Lanoye. Paris, 1868. In-12 cart.

Voyages du capitaine Burton à la Mecque, aux Grands Lacs d'Afrique et chez les Mormons, abrégés par J. Belin de Launay, d'après le texte original et la traduction de Mme H. Loreau, avec trois cartes. 2e édit. Paris, 1873. 1 vol. in-12. Cart. percaline.

Aventures d'un voyageur en Australie. Neuf mois de séjour chez les Nagarnooks, par H. Perron d'Arct. 2e édit. Paris, 1870, 1 vol. in-12. Cart. percaline.

Meissas. Nouvelle carte murale de la France, collée sur toile vernie, avec corniche et rouleaux. 2 mètres de largeur sur 1m,95 de hauteur. Avec un questionnaire.

Petit Atlas élémentaire de Géographie moderne, 22 cartes et plans avec carte du département du Rhône, par Cortambert.

M. A. Logerot fils, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

Cartes murales à l'usage des écoles primaires, par Vuillemin. France, — Europe, — Mappemonde.

Cartes des départements du Rhône, de l'Isère, de Saône-et-Loire, de la Côte-d'Or, par Vuillemin.

Cartes de France et des colonies, avec montagnes, — de France et d'Allemagne avec chemins de fer, — de France, papier aigle, par Vuillemin.

Carte d'Europe, papier aigle, par Chartier.

Carte d'Europe, avec paquebots et chemins de fer, par Vuillemin.

La même, feuille grand-monde.

Carte de France hydrographique, par Vuillemin.

Cartes d'Europe, d'Asie, d'Afrique, Amérique Nord, Amérique Sud, par Brué.
Carte de la chaîne des Alpes, par Chartier.
Carte. — Uranographie, par Bouvard et Dieu.

M. l'abbé LAVERRIÈRE, directeur du journal *Les Missions catholiques.*

Les années 1868, 1869, 1870, 1871-72, 1873 de cette publication, en 5 vol. in-4, demi-reliure, et la suite fournie en livraisons paraissant tous les vendredis.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS.

La collection à peu près complète de son Bulletin, paraissant depuis 1825.
La 1re série comprend 20 tomes publiés en 120 numéros, de 1825 à 1833 inclusivement (manquent les tomes I, II, ainsi que le numéro 51 du tome VIII, et 71 du tome XI).
La 2e série comprend 20 tomes publiés en 120 numéros, de 1834 à 1843 inclusivement (manque le numéro 83 du tome XIV).
La 3e série comprend 14 tomes publiés en 84 numéros, de 1844 à 1850 inclusivement (manquent les tomes III, IV, ainsi que les numéros 29 du tome V, 65 et 66 du tome XI, le numéro 82 du tome XIV).
La 4e série comprend 20 tomes publiés en 120 numéros, de 1851 à 1860 inclusivement (manquent les tomes I, X, XI, XII, XIII, XV, XVI).
Les années 1861, 1865, 1867, 1868, 1870, 1871, 1872, 1873 (manquent les années 1862, 1863, 1864, 1866, 1869, ainsi que les numéros de janvier et août de 1868.
De 1874, janvier, et promesse de 50 numéros de février, mars, etc., et suite.

MM. SCHNEIDER ET FILS, au Creusot (Saône-et-Loire).

Manuel des voies navigables de la France, par A. Larue, chef de service des transports des usines du Creusot. Le Creusot, 1874, 1 vol. in-8, broché.
Carte des voies navigables de la France, par le même.

AOUT

MINISTÈRE DE LA GUERRE.

Carte de France à l'échelle de 1/80,000, exécutée par ordre du gouvernement au Dépôt de la guerre.
Numéros 1 à 38, 40 à 148, 151 à 156, 158, 161, 162, 163, 165, 170 à 174, 180 à 183, 185.
Promesse que la collection sera complétée à mesure de la reproduction.

M. le Docteur LORTET, à Lyon.

Archives du Muséum d'histoire naturelle de Lyon. Études sur la station préhistorique de Solutré (Saône-et-Loire), par M. l'abbé Ducrost et le docteur Lortet. Lyon, Georg, 1872, in-4 br. — 1re livr. du t. I, av. 7 pl.

Notes sur les brèches osseuses des environs de Bastia (Corse), par M. Alphonse Locard. — 2° Étude sur le *Lagomys Corsicanus*, par M. le docteur Lortet. — 3° Étude paléontologiques dans le bassin du Rhône, période quaternaire, par M. le docteur Lortet et M. E. Chantre; deuxième livraison du tome I, avec 8 planches. Lyon, Georg. 1873. In-4 broché.

Études paléontologiques dans le bassin du Rhône, période quaternaire (suite), par M. le docteur Lortet et M. E. Chantre, avec 8 planches. Troisième livraison du tome I. Lyon, Georg, 1874.

M. Georg, libraire-éditeur, à Lyon.

Annuaire du Club-Alpin suisse, 1867-1868, illustré de trois chromoxylographies et accompagné d'un atlas de deux cartes et de trois panoramas. 1 vol. in-12 et un étui. Bâle et Genève, H. Georg, libraire-éditeur. 1868.

Annuaire du Club-Alpin suisse, 1868-1869, illustré de gravures sur bois et accompagné d'un atlas de trois cartes et de six panoramas. 1 vol. in-12 et un étui. Bâle et Genève, H. Georg. 1869.

Le Globe, journal géographique, organe de la Société de Géographie de Genève pour ses mémoires et bulletins. Livraisons 1 à 3 et 4 à 6, formant le tome X, 1871. Genève et Bâle, H. Georg. 1871.

Le même, livraisons 1 et 3, 3, 4, 5 et 6, formant le tome II. 1872.

Le même, livraisons 1 à 3, 4 à 6, formant le tome XII. 1873.

M. Aimé Vingtrinier, imprimeur.

Histoire du château de Varey en Bugey, par A. Vingtrinier, 1872. Broch. in-8.

M. le comte de Croizier.

Les Intérêts européens en Asie. La Perse et les Persans. Nasr-Eddin-Shah, le nouvel Iran et l'équilibre asiatique, par le comte de Croizier. Paris, Dentu, 1873, broch. in-8.

Ad. Joanne, littérateur-géographe, à Paris.

Itinéraire général de la France, Auvergne, Morvan, Velay, Cévennes, avec 17 cartes et 4 plans. 2e édition, 1874. In-12 cart. percaline.

Géographie du département de l'Aisne, avec une carte coloriée et 19 grav., 1873. In-12 cart.

Géographie de l'Allier, 29 gravures et une carte, 1873. In-12 cart.

Géographie de l'Aube, 14 gravures et une carte, 1874. In-12 cart.

Géographie des Bouches-du-Rhône, 27 gravures et une carte, 1874. In-12 cartonné.

Géographie de la Côte-d'Or, 29 gravures et une carte, 1874. In-12 cart.

Géographie de l'Indre-et-Loire, 10 gravures et une carte, 1874. In-12 cart.

Géographie de la Loire, 14 gravures et une carte, 1874. In-12 cart.

Geographie de la Loire-Inférieure, 20 gravures et une carte, 1874. In-12 cart.

Géographie de Saône-et-Loire, 25 gravures et une carte, 1873. In-12 cart.

Géographie du Nord, 20 gravures et une carte, 1873. In-12 cart.

Géographie du Pas-de-Calais, 16 gravures et une carte, 1873. In-12 cart.

Géographie de Seine-et-Oise, 25 gravures et une carte, 1874. In-12 cart.
Géographie de la Seine-Inférieure, 20 gravures et une carte, 1873. In-12 cart.

GAUTHIER-VILLARS, imprimeur-libraire, à Paris.

Géographie de la France et Géographie générale, physique, militaire, historique, politique, administrative et statistique, rédigée conformément au programme officiel, à l'usage des candidats aux écoles du gouvernement et des aspirants aux baccalauréats ès lettres et ès sciences, par F. Oger, professeur d'histoire et de géographie à Sainte-Barbe. 5e édition, entièrement refondue et mise au courant des derniers changements politiques et des plus récentes découvertes géographiques, avec atlas, etc., 1874. In-8 broché.

Atlas de géographie générale, à l'usage des lycées, collèges et institutions préparatoires aux écoles du gouvernement et de tous les établissements d'instruction publique, par F. Oger, professeur d'histoire et de géographie au collège Sainte-Barbe. 6e édition, contenant 31 cartes coloriées. Paris, 1874, In-folio, cart.

MINISTÈRE DE LA MARINE ET DES COLONIES.

Revue maritime et coloniale, tome 10, janvier à mars 1874, livraisons 148 à 150. Tome XLI, avril à juin 1874, livraisons 151 à 153. Tome XLII, juillet, août... et suite promise.

Tableaux de population, de culture, de commerce et de navigation pour 1870. 1 vol. in-8. Paris, 1874.

J. B. DALMAS, à Privas.

Itinéraire du géologue et du naturaliste dans l'Ardèche et une partie de la Haute-Loire, avec planches, par J. B. Dalmas, 1 vol. in-8 broché. Privas, 1872.

Les Tremblements de terre de la Drôme et de l'Ardèche, par J. B. Dalmas. Broch. in-8. Privas, 1873.

A. VINGTRINIER, imprimeur.

Revue du Lyonnais. Recueil historique et littéraire, 40e année, tome XVII, 3e série, 97e livraison. Janvier 1874. — 98e, février. — 99e, mars. — 100e, avril. — 101e livraison, mai. — 102e, juin. — 103e, juillet. — 103e, août. 105e, septembre.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES.

La Table de Peutinger, d'après l'original conservé à Vienne, précédée d'une introduction historique et critique, et accompagnée : 1° d'un index alphabétique, des noms de la carte originale avec les lectures des éditions précédentes ; 2° d'un texte donnant, pour chaque nom, le dépouillement géographique des auteurs anciens, des inscriptions, des médailles et le résumé des discussions touchant son emplacement ; 3° d'une carte de redressement comprenant tous les noms à leur place et identifiés, quand cela est possible, avec les localités modernes correspondantes ; 4° d'une seconde carte éta-

blissant la conformité des indications générales de la table avec les connaissances présumées des Romains sous Auguste (*Orbis pictus* d'Agrippa), par Ernest Desjardins. Paris, livraisons 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 1869; livraison 8, 1860; livraison 9, 1870; livraison 10, 1872; livraison 11, 1872; livraison 12, 1873; livraison 13, 1874. Format atlantique, en feuilles.

Les Monuments de la géographie, ou Recueil d'anciennes cartes européennes et orientales, accompagnées de sphères terrestres et célestes, de mappemondes et tables cosmographiques, d'astrolabes et autres instruments d'observation, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque d'Ortélius et de Gérard Mercator, publiés en fac-simile de la grandeur des originaux, par Jomard, membre de l'Institut de France, conservateur de la collection géographique à la Bibliothèque nationale, associé correspondant, etc., etc., etc.; ouvrage contenant des recherches pour servir à l'histoire des découvertes et des sciences géographiques. 21 livraisons en 81 feuilles, format atlantique.

Grand Atlas universel physique, historique et politique, de géographie ancienne et moderne, composé et dressé par H. Dufour, gravé sur acier par Ch. Dyonnet, graveur du Dépôt de la marine, complété et tenu constamment au courant des nouvelles découvertes d'après les données officielles du ministère de la guerre et de la marine. Paris, Abel Pilon, 40 cartes in-folio atlantique, mi-rel.

Adrien Balbi. Abrégé de géographie, ouvrage adopté par l'Université, nouvelle édition revue et considérablement augmentée d'après les derniers traités et les découvertes les plus récentes, accompagnée d'un atlas de 12 cartes entièrement nouvelles et gravées sur acier, par Henri Chotard, professeur d'histoire et de géographie à la Faculté des lettres à Besançon. 2 vol. in-8, Paris Renouard, broché.

Atlas pour l'Abrégé de géographie d'Adrien Balbi. Nouvelle édition. Ouvrage adopté par l'Université, revu et considérablement augmenté d'après les derniers traités et les découvertes les plus récentes, par Henry Chotard, professeur d'histoire et de géographie à la Faculté des lettres de Besançon. 12 cartes gravées sur acier, d'après les dessins de E. Desbuissons. Paris, Renouard. In-4 cart.

Dictionnaire géographique, historique et statistique des communes de la Franche-Comté et des hameaux qui en dépendent, classés par département, par A. Rousset, avec la collaboration de Frédéric Moreau, architecte. Besançon, Bintot, 1853. 6 vol. in-8 broché.

Traité de climatologie générale du globe. Études médicales sur tous les climats, par le docteur Arnaud, ex-médecin en chef de l'hôpital militaire de Saïgon, etc. Paris, 1873. In-8 broché.

Du coton, du chanvre, du lin et des laines en Italie. Rapport à S. Ex. le ministre de l'instruction publique, par Henry Carcessac. Broch. in-8. Paris, 1869.

E. Chantre, à Lyon.

Projet d'une légende internationale pour les cartes archéologiques préhistoriques. Rapport présenté au Congrès international d'anthropologie et d'ar-

chéologie préhistoriques. Session de Stockholm, par Ernest Chantre, avec une carte paléoethnologique d'une partie du bassin du Rhône. Broch. gr. in-8. Lyon, Pitrat, 1874.

L'Age de la pierre et l'Age de bronze en Troade et en Grèce, par Ernest Chantre. Broch. grand in-8. Lyon, Georg, 1874.

BRITISH MUSÉUM DE LONDRES.

Description of the ancient Terracoltas. London, 1810. In-4 cart. percaline.

Description of the ancient Marbles,		part. I.	London,	1812.	In-4, cart. perc.
»	»	part. II.	»	1815.	»
»	»	part. III.	»	1818.	»
»	»	part. IV.	»	1820.	»
»	»	part. V.	»	1826.	»
»	»	part. VI.	»	1830.	»
»	»	part. VII.	»	1835.	»
»	»	part. VIII.	»	1839.	»
»	»	part. IX.	»	1842.	»
»	»	part. X.	»	1845.	»
»	»	part. XI.	»	1861.	»

Inscriptions in the cuneiform Character, etc. A. H. Layard, from assyrian monuments. London, 1851. In-folio cart. dor percaline.

Cuneiform Inscriptions of western Asia. Vol. I, II, III. London, 1861, 1866, 1870. In-folio cart.

Inscriptions in the phœnician Character, by Nathan Davis, 1863. In-folio oblong cart.

Inscriptions in the himyaritic Character. London, 1863. In-folio oblong cart.

Inscriptions in the hieractic and demotic Character. London, 1868. In-f°. cart.

Catalogue of the greek and etruscan Vases. London, 1851, 1870. 2 vol. in-8 cart. percaline,

Catalogue of the greek Coins. Italy... London, 1873. In-8 cart. percaline.

Catalogue of the roman Coins... London, 1874. In-8 cart. percaline.

Catalogue of the geographical collection in the library of king George III. 2 vol. in-8. London, 1829, cart.

(A suivre.)

Le Secrétaire général : CHRISTOPHE.

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4.

VOYAGE

EN COCHINCHINE

PENDANT LES ANNÉES 1872-73-74

PAR

M. LE DOCTEUR MORICE

PORT-SAÏD. — ADEN. — SINGAPOORE. — SAIGON. — CHOLEN. — GOCONG. — CHAUDOC. HATIEN. — PHUQUOC. — VINHLONG. — MYTHO. — TAYNINH. — CEYLAN.

Je quittai la France le 28 mai 1872. Le transport *La Creuse*, qui m'emportait vers le delta du Mékong, mit quarante-cinq jours à faire le voyage; il est vrai que nous fîmes quatre escales, dont une assez longue à Singapoore. La première, celle de Port-Saïd, ne me fit connaître l'Égypte que par son côté aride; je ne m'arrêterai pas à décrire ce point méditerranéen, bien connu depuis quelques années. En ma qualité de naturaliste, je fouillai avidement les environs de la ville : j'y pris seulement deux belles Cicindèles maritimes et un fort joli petit Lézard très-commun, derrière le quartier arabe de Port-Saïd, où il niche sous des cadavres de Chameaux et au pied d'une plante rabougrie qui égaye seule cette plaine de sable salé. La traversée du canal ne fut marquée que par un seul incident: un bateau anglais, qui revenait des Indes et qui portait pour devise : *The heaven's light is our guide* (la lumière du ciel est notre guide), nous croisa, au niveau des lacs Amers, et fracassa contre notre bord deux de ses embarcations qu'il avait oublié de rentrer, malgré le règlement. A Suez, nous ne nous arrêtâmes que pour changer de pilote et nous entrâmes dans la mer Rouge. Au mois de juin, je ne con-

nais rien de plus cruel que la navigation à vapeur dans ces parages. Je couchai le plus souvent sur la dunette ainsi que mes compagnons de torture, et plus d'une fois la nuit se passa sans sommeil à épuiser l'eau des gargoulettes (bouteilles en terre poreuse) et à appeler ardemment la brise du matin qui nous permettrait de respirer. Enfin, les rochers rouges et brûlés d'Aden apparurent. Notre bateau fut immédiatement entouré d'une foule de très-petites embarcations, où des gamins de huit à douze ans, de couleur foncée et à tête rasée ou barbouillée de rouge au moyen de la chaux, nous assourdirent de leurs cris répétés : « Capitaine, à la mer, à la mer ! » Ces drôles plongeaient très-adroitement pour saisir les pièces de monnaie qu'on jetait par-dessus le bord. Je descendis à terre afin de visiter le Gibraltar de la mer Rouge. Aden est un composé de deux villes, la ville militaire est à Stimmer-point, où nous étions mouillés ainsi que tous les grands bateaux, et d'où, par une route qui longe le pied des montagnes brûlées, on peut gagner la ville asiatique, dont les portes de rochers sont de véritables Thermopyles. La garde en est confiée aux cipayes. De nombreux Chameaux, chargés surtout de bois flotté ou ramassé je ne sais où et ressemblant à d'énormes ceps, marchent de leur pas hâté le long de cette étouffante corniche; quelques troupeaux de Moutons et de Chèvres apparaissent de loin en loin. Pas de verdure, sauf quelques maigres térébinthacées qui se cramponnent aux flancs des rochers. Quant aux races que l'on voit à Aden, elles sont très-nombreuses, des Arabes, des Hindous, des Nubiens, des Parsis, etc. Après la ville, les fameuses citernes, situées à 3 kilomètres de là, sont tout ce que l'étranger doit visiter.

En quittant Aden, notre bateau fut assailli par un grain assez violent qui dura quatre ou cinq jours, mais qui ne nous occasionna aucune avarie. Nous ne nous arrêtâmes point à Ceylan, et les seules terres que nous aperçûmes, entre Aden et Singapoore, furent les attolts des Maldives avec leur ceinture de palmiers. Enfin nous passâmes le détroit de Malacca en longeant la côte de Sumatra dont les montagnes étaient couvertes de vapeurs. La vaste rade de Singapoore, avec ses bateaux innom-

brables et sa verdure splendide, reposa enfin ma vue qui, véritablement commençait à trouver « les sublimes horizons de la mer » d'une beauté par trop monotone. C'est une véritable Babel que cette ville de Singapore : Européens, Malais, Chinois, Hindous, etc., y confondent leurs races, leurs idiomes, leurs religions. Là, par bonheur, le transport mouille à quai et l'on est affranchi de l'exploitation par les bateliers indigènes. Seulement la ville est encore à 3 kilomètres de là. Les environs de Singapore sont charmants : sur une multitude de petites collines boisées se cachent, comme des nids, les cottages des Anglais et des négociants chinois. A cette époque de l'année, les arbres étaient couverts de lucioles qui faisaient une véritable illumination, brillant et s'éteignant tous à la fois par un mécanisme que je n'ai pu saisir. Quant à la foule bariolée qui remplit les rues, les quais et le marché de la ville, il faut renoncer à décrire ses allures multiples et ses cris incessants. C'est là que je fis, pour la première fois, connaissance avec cette odeur spéciale, rappelant un peu le musc, qui s'exhale de la terre dans ces pays de l'extrême Orient, odeur que je devais du reste retrouver à Saigon. Quelque chose qu'il faut absolument aller voir avant de quitter Singapore c'est le jardin du chinois Wampoé. Ce jardin, assez considérable et tout entier dans le goût du Céleste-Empire, est composé d'une succession de parterres ravissants. On y voit l'arbuste à thé, des roses, des palmiers, de splendides orchidées, et surtout une espèce de plante grimpante verte, très-fine, qui s'enlace autour de squelettes en fil de fer, affectant les formes de tigres, de Bœufs, de barques, de maisons, d'hommes, de femmes, d'Oiseaux, etc. De splendides Grues antigones *(Grus torquata)*, des Cerfs, un jeune Émeu de la Nouvelle-Hollande, très-familier, et, *proh pudor !* une porcherie qui me fut montrée avec orgueil, donnent quelque vie à cette nature végétale trop immobile. La maison de campagne de Wampoé, qui se dresse au milieu du jardin, est splendide, mais nul n'y pénètre, car c'est là que se trouve le gynécée. Seulement de larges vitres permettent d'admirer une pièce remplie de bronzes chinois et japonais, de gigantesques porcelaines, d'ouvrages en laques, etc., etc.,

sorte du musée où se complaisent sans doute les souvenirs de Wampoé.

Nous quittâmes Singapore, au bout de quatre jours, et remontâmes vers le nord. Les îles de Poulo-Condor furent reconnues sur notre droite, et enfin le cap Saint-Jacques, les montagnes de Bariah, les charmants bois de cocotiers nous apprirent que nous arrivions au terme de ce long voyage. Les rives du Mékong n'ont de remarquable qu'une grande uniformité : une végétation pressée où domine surtout le manglier ou palétuvier les couvre sur une large étendue; mais peu d'arbres de haute taille viennent rompre ces lignes sans grandeur. Quelques misérables cases annamites, plongeant à moitié dans la boue du fleuve, comme les palétuviers eux-mêmes, trouaient çà et là cette éternelle verdure. Enfin, le 6 juillet, *La Creuse*, jeta son ancre ne rade de Saigon.

Mon intention n'est pas de décrire les ennuis et les surprises du nouvel arrivant, je l'ai fait ailleurs; je désire seulement, dans cette courte étude, fournir, sur notre colonie quelques indications précises et qui n'aient point été données, ce qui devient de plus en plus difficile.

Je ne fis à Saigon qu'un séjour de cinq mois, mettant peu à peu en harmonie avec ce nouveau milieu le vieil homme de France que j'y avais apporté. C'est en effet une toute autre existence que celle du Cochinchinois, comparée à celle de l'Européen. Le travail est là-bas un véritable effort et ils sont bien rares ceux-là, qui, leur besogne officielle ou obligée terminée, passent leur temps à autre chose qu'à paresser, étendus mollement dans une de ces bonnes chaises longues en rotin, ou à jouer ces whists ou ces bouillottes éternelles dont les bouteilles de *pale ale* anglais ou norwégien arrosaient largement les émotions. Saigon est une ville considérable, pour mieux dire c'est un composé de trois villes : la ville asiatique, formée des Annamites, cultivateurs, pêcheurs ou domestiques; des Chinois réunis en corporations suivant leur provenance et faisant surtout le commerce; des Malais et des Tagals: cochers, infirmiers, policemen; des Hindous du Malabar : changeurs, cochers, débitants de liqueurs.

La ville des colons, qui comprend les commerçants européens de tous les degrés, depuis le cantinier qui, à force d'empoisonner le malheureux soldat, a ramassé quelques milliers de francs avec lesquels il achète du terrain, ou tient un cabaret plus ou moins luxueux, jusqu'au grand commerçant français, anglais ou allemand ; enfin la ville des employés du gouvernement, officiers, administrateurs, médecins. Ces divers éléments se pénètrent, mais ne se mélangent pas ; en somme, à Saigon comme ailleurs et plus qu'ailleurs peut-être, il faut savoir bien choisir ses relations.

Quant à l'aspect de la ville, il est aujourd'hui tout européen, européen oriental s'entend. On chercherait vainement des maisons de six étages, à cheminées et à vitres. Un trait qui donne à Saigon une physionomie particulière, c'est la rareté de la pierre ; toutes ou presque toutes les maisons sont bâties en briques et entourées d'une véranda ; les trottoirs sont faits en briques placées de champ, on comprend que l'asphalte fondrait sous ce soleil. Le Cosmopolitan Hôtel ou maison Wantaï, situé sur le quai non loin du mât des signaux ; la caserne de l'infanterie de marine, la mairie (rue Catinat), la Sainte-Enfance, l'hôtel du gouverneur, celui du directeur de l'intérieur, sont les édifices les plus remarquables. La ville basse est occupée surtout par la partie commerçante de la population, la ville haute par les grandes constructions des hôpitaux, des casernes, des subsistances, des écoles ou des institutions religieuses. Deux magnifiques jardins, le jardin botanique, à droite, et le jardin de la ville et du gouverneur, à gauche, dominent la cité. Le premier, dont il serait facile de faire un digne rival des établissements de ce genre dont s'enorgueillit l'Inde anglaise, est tel qu'il est aujourd'hui une des choses les plus intéressantes qu'on puisse visiter. Les arbres et les fleurs de la Cochinchine, le banian, le manguier, le tamarinier (qui est l'arbre habituel des rues et des promenades de Saigon), les palmiers de toute espèce, les bananiers, les mangoustaniers, de magnifiques orchidées épidendres y étalent leurs fleurs et leurs fruits à côté des caféiers, des vanilliers, des cacaoyers, qui s'acclimatent peu à peu grâce aux soins du savant directeur,

M. Pierre, un des « vieux-Cochinchinois » qui ait résolu le problème de vivre en Cochinchine en travaillant autant qu'en Europe.

Quelques animaux, qui servent de temps en temps à ravitailler le Jardin des Plantes de Paris, y sont aussi conservés et donnent une idée de la faune de l'Annam : une vaste volière rassemble des Paons, des Faisans, des Tourterelles, des Pigeons verts de Nicobar (appelés dans la colonie Pigeon de Poulo-Condor, du nom de l'île où on les trouve exclusivement), d'innombrables Passereaux, des Perruches, des Calaos, des Poules sultanes, etc., etc., tandis que les nombreuses espèces d'Échassiers et de Palmipèdes de la Cochinchine, les Pélicans, les Marabouts, les Aigrettes, les Grues, les Ibis s'ébattent non loin d'un étang artificiel. Une grande espèce de Crocodile *(Crocodilus porosus)* vit ou plutôt végète, à la manière de ses congénères, derrière une solide haie d'énormes pieux, tandis que les grands Pythons *(Python reticulatus)* s'étalent voluptueusement au soleil dans leur cage grillée à côté de gigantesques Lézards *(Varans et Sauvegardes)*. L'Ours des cocotiers *(Ursus malayanus)*, ainsi nommé sans doute, parce que en Cochinchine du moins on le rencontre surtout dans les forêts de l'est, fort pauvres en cocotiers, et si joli avec sa robe noire et son hausse-col jauni d'or, le Tigre royal, trois espèces de Cerfs, le Bœuf des Stiengs au grand fanon et à cornes à deux courbures, les Civettes, les Mangoustes, les Sangliers, etc., etc., sont aussi les hôtes de ce jardin où « tout Saigon » vient habituellement respirer chaque soir.

Derrière la ville haute s'étend la *vaste plaine des tombeaux*, parsemée d'humbles tumuli et de monuments plus ou moins somptueux, mais dont le soleil et la pluie écaillent vite les fresques et les caractères chinois. C'est là que, pendant l'hivernage, on chasse la Bécassine, très-commune alors dans les environs de Saigon. De grands champs d'arachides et les cultures maraîchères des Chinois parsèment çà et là cette immense plaine, devant laquelle passe la route stratégique qui mène de Saigon à Cholen. Une autre route qui suit l'arrayo réunit aussi la ville basse à ce grand centre auquel conduisent du reste de petites chaloupes à vapeur, affectées surtout au transport des travailleurs indigè-

nes. Cholen est la ville chinoise proprement dite ; elle est distante de 5 kilomètres environ et comprend une population extrêmement pressée de 80,000 habitants. C'est là que se fait le grand commerce de l'intérieur de la Cochinchine et de la Chine, et son port est rempli d'une quantité prodigieuse de jonques et de sampans (barques annamites). Ses pagodes très-nombreuses sont d'une richesse rare. Un vaste parc à Crocodiles se voit non loin de Cholen, sur le bord même de l'arroyo (fleuve). Le grand Saurien est, pour les indigènes qui, du reste, mangent aussi les Serpents et les Varans; un animal de boucherie. Suivant les besoins de la consommation journalière, le boucher attrape au nœud coulant un des monstres, l'attache avec des liens en rotin, en lui relevant les pattes sur le dos et la queue le long du corps, lui ferme la gueule avec les mêmes liens et le débite aux consommateurs. Les théâtres chinois, théâtre de marionnettes ou d'acteurs réels sont fort communs. Un trait particulier, c'est que les femmes ne jouent pas sur les scènes du Céleste-Empire, leurs rôles sont remplis par des adolescents imberbes. Les femmes chinoises sont du reste peu nombreuses en Cochinchine ; le gouvernement ne permet que l'expatriation des hommes ; aussi l'exportation des femmes est-elle une sorte de contrebande. Les Chinois se sont vus forcés de s'unir aux femmes annamites, et ces unions ont donné naissance à une race métis, fort intéressante, de ces métis eugénésiques de M. Broca, qui sont aussi féconds que les parents des deux races composantes. On les appelle Minuongs.

Quant aux environs immédiats de Saigon et de Cholen, ils manquent véritablement de grandeur ; ou s'ils en ont une, c'est un genre de majesté auquel notre œil n'est pas accoutumé. Partout d'immenses plaines se déroulent à perte de vue, coupées de ruisseaux, de marais, de champs d'arachides et de rizières. Les ruissaux fourmillent de Poissons qui fournissent un manger détestable et sentent la vase, mais dont s'accomode fort bien l'estomac de l'indigène. Ces marais renferment de nombreuses espèces de Grenouilles, dont l'une, la Grenouille bœuf *(Callula pulchra)*, pousse pendant l'hivernage des cris étranges, bruyants,

qui étonnent d'abord et fatiguent bientôt les oreilles européennes. J'ai remarqué, qu'au moment des grands coups de tonnerre, qui marquent le début de la saison des pluies, l'affreux chœur de ces musiciens s'arrêtait tout d'un coup. Quant aux rizières, elles constituent la vraie, la plus claire richesse du pays, et la vue d'un champ de riz en plein rapport, dont les tiges vertes se balancent au vent, n'est rien moins que désagréable : mais quel abominable travail que celui de l'ensemencement et du dépiquage du riz ! Enfoncés jusqu'aux hanches dans la boue bleue de leur champ, hommes, femmes et buffles cheminent sans dégoût à travers cette vase dont la vue et l'odeur soulèvent à bon droit le cœur de l'étranger. Des Batraciens innombrables, des Serpents et même des Poissons vivent au milieu des touffes de la graminée, et c'est un spectacle qui surprend d'abord que celui d'un Annamite pêchant au milieu de sa rizière. C'est grâce au Buffle que l'Indo-Chinois vient à bout de cette difficile et dangereuse culture. De fait, le Buffle et le seul Ruminant domestique de la basse Cochinchine; les petits Bœufs à bosse, qui trainent certains véhicules et fournissent la seule viande de boucherie que nous ayons, viennent du Cambodge; ils sont très-rares dans notre colonie même, dont le climat, trop humide pour eux, convient au contraire admirablement au Buffle. Mais cette énorme brute, aux cornes immenses, qui obéit si docilement aux ordres d'un gamin annamite, est une bête fauve pour nous. Même aux environs immédiats de la ville, il y a quelque danger à aller chasser sans guide, car notre vue a le don d'exciter la fureur de ce monstre, et, au début de l'occupation, cette antipathie fut cause de plus d'un accident.

A l'est de Saigon, sur la route de Bienhoa, quelques collines légères bombent la plaine et des bouquets de bois commencent à se montrer. Au lieu de la boue rouge de la capitale et de la boue noir-bleuâtre des campagnes saigonnaises, on foule de jolis sentiers couverts de sable blanc, dans les forêts du Pointat et de Tuduc. Aussi, ces bois sont-ils le but de nombreuses excursions ; et le dimanche une partie de la population vient s'ébattre au milieu de ces arbres couverts de Passereaux et de Tourterelles.

On y tue quelquefois des Paons, mais le soupçonneux Gallinacé n'y est plus très-commun. Les Sangliers, les Cerfs s'y rencontrent aussi, et Monsieur le Tigre *(Ong Cop)* vient quelquefois, de Bariah, ou de Bienhoa, pousser jusque-là ses promenades gastronomiques. Fort heureusement, le temps est déjà loin de nous où le redoutable Félin se saisissait, jusqu'à Saigon même, des sentinelles isolées. Le bruit de nos armes à feu l'éloigne peu à peu ; du reste la bonne nature tropicale a créé assez de Cerfs, de Bœufs sauvages et de Paons pour satisfaire ses puissants appétits.

Vers la fin de novembre, je dus me diriger sur le poste de Gocong situé au sud-ouest de Saigon, ville où plutôt marché principal d'une grande et riche agglomération de cultivateurs. Je frétai une jongue et partis par une de ces nuits de poix si communes là-bas. Grâce au peu d'élévation de la basse Cochinchine, qui n'est après tout faite que des alluvions du Mékong, la marée monte dans les divers bras de ce grand fleuve à une distance de plusieurs centaines de kilomètres. Aussi, est on forcé de bien étudier l'heure de la marée, lorsqu'on voyage dans l'intérieur. De plus, les petits arroyos sont parsemées de dos d'âne, où l'on risque d'être laissé à sec pendant plusieurs heures, si l'on a mal calculé son départ. J'arrivai à Gocong sur les dix heures et demie du matin.

Un étranger, amené tout d'un coup à Gocong, voit la vie indigène dans sa simplicité et sa vérité primitives. Saigon, comme tous les grands ports, ne donne nulle idée du caractère réel de la population annamite. A notre contact, comme cela arrive trop souvent, les vilains côtés de la nature humaine se sont surabondamment développés chez cette race, après tout inférieure ; les hautes payes, données aux employés et serviteurs indigènes, ont créé chez eux des besoins factices, et surtout leur ont permis de satisfaire largement leur goût dépravé pour l'opium et le jeu ; enfin, beaucoup d'entre eux ont pris de nos mœurs et surtout de notre habillement. Au contraire, au milieu des rizières de Gocong, est une population presque exclusivement agricole et présentant, dans toute sa pureté, le véritable type annamite. Un

côté fâcheux de ce caractère, c'est un amour de procès qui laisse les Normands bien loin en arrière. Il n'y a peut-être pas un lopin de champ qui ne donne sujet à d'interminables procédures. Aussi, les administrateurs de Gocong sont-ils véritablement assiégés par une foule patiente, mais inexorable.

La ville est coupée en deux par une rivière; sur la rive droite est bâtie la petite cité européenne, composée du fort, de l'inspection, de la maison du médecin et de celle de l'employé du télégraphe. C'est là que tous les Européens, excepté l'agent de la ferme d'opium, habitent à l'abri d'un coup de main, car la rivière entoure la moitié de ce point stratégique, et d'impénétrables marécages, l'autre moitié. C'est dire aussi que la fièvre intermittente sévit là assez cruellement. Sur la rive gauche s'étale la ville annamite et chinoise. Un Annamite, qui est presque un personnage historique, le Lanh-binh-Tanh, a une maison assez somptueuse à peu près en face du fort. C'est le chef de la milice indigène, et tout son dévouement nous est acquis, car la conservation de sa tête est à ce prix. En effet Tanh, qui fut un des premiers nobles ou notables à reconnaître notre gouvernement, serait certainement décapité le lendemain du jour où nous quitterions Gocong. J'eus l'honneur de dîner chez ce haut fonctionnaire qui me reçut aussi somptueusement que possible ; derrière moi un milicien indigène, armé d'un de ces beaux évantails en plume de Marabout, que l'on fabrique seulement dans la presqu'île de Rachgia, chassait les moustiques et renouvelait l'air. Tanh me fit manger, entre autres plats exotiques, une salade d'araquier. Ce sont les couches internes des jeunes tiges de ce palmier que l'on mange ainsi. Blanches, croquant sous la dent, ces tiges ont un certain goût d'amande, et forment en somme un hors-d'œuvre très-agréable ; seulement elles sont d'une digestion laborieuse. A la suite de la maison de Tanh, s'étale le village qui entoure le marché. Le marché est, pour l'Annamite, le centre autour duquel ce groupent les diverses agglomérations d'hommes; c'est là que se traitent les affaires de la vie de tous les jours et les spéculations d'une plus longue portée. Le marché de Gocong est amplement approvisionné de tout les mets indigènes. On y voit le Porc an-

namite, affreux animal, fort semblable au Porc de Siam, et dont la chair, qui est la seule viande de boucherie régulière, est débitée principalement par les Chinois ; les divers Poissons de rizière et d'arroyo et surtout cette affreuse espèce noire, qui a une énorme tête et de larges ouïes épineuses avec lesquelles elle marche assez vite sur la terre ; les femmes annamites, qui font surtout le commerce des Poissons, les apportent vivants dans de grands paniers ronds où ils grouillent encore couverts de la vase natale ; on les assomme avec un gros bâton rond avant de les livrer aux consommateurs ; les arachides ou pistaches de terre, le riz non décortiqué *(lua)*, décortiqué et cru *(gao)* ou cuit *(com)*; les transparentes crêpes de riz saupoudrées d'anis, les concombres, les saumures de Poissons ou de Crevettes *(rouchmam)*, l'affreuse liqueur faite avec la chair d'une espèce de Sardine *(nuocmam)*, les Crabes d'eau saumâtre ; les fruits du pays, orange, citron, pamplemousse, mangue, papayes, bananes de plusieurs espèces, cocos, goyaves, le maïs à moitié mûr, la canne à sucre coupée en morceaux, l'énorme fruit mamelonné du jaquier, etc. On y trouve aussi une grande quantité de tabac annamite et le papier à cigarette indigène ; car tout le monde fume en Cochinchine, hommes, femmes, enfants, presque exclusivement la cigarette, à laquelle ils donnent une forme de tromblon et qu'ils laissent pendre sur la lèvre inférieure ; les ingrédients de la chique de bétel, à savoir la feuille du poivrier bétel, la noix d'arec séchée, la chaux de coquillage blanche ou rose s'y rencontrent aussi en abondance. Les vêtements annamites, la veste et le turban blanc pour les jours de deuil, la veste et le turban noir pour les jours ordinaires, le pantalon noir, la ceinture rouge ou bleue, la bourse à tabac et à bétel très-joliment brodée, les boutons d'ambre ou de verre jaune, les bracelets d'argent uni ; les boucles ou plutôt les clous d'oreilles en or, etc , se vendent non loin des denrées alimentaires. Enfin, les jarres d'huile de coco, huile de toilette usitée uniformément par tout l'Annam, les faux chignons, et les peignes en écaille, attendent les acheteurs. Toute cette population grouillante, piaillante et odorante intéresse d'abord, mais finit par lasser. Quelques Hindous noirs

du Malabar font, concurremment avec les Chinois, l'échange des monnaies. Vers dix heures, toute cette foule s'écoule, les gens de la campagne remettent, sur leurs épaules, le bambou qui supporte leurs deux paniers, plus ou moins allégés de leurs marchandises, et contenant les sapèques reçues en échange (on les porte aussi en chapelet autour du cou), et regagnent leur case lointaine.

Une belle pagode, à fresques singulières et de couleurs éclatantes, s'élève le long de l'arroyo ; des fleurs, des Oiseaux, des monstres fantastiques, des Tigres ornent les murs, et les trois colossales statues de la famille Bouddha occupent le fond du sanctuaire devant lequel brûle une lampe éternelle.

Le plaisir de la promenade se peut goûter rarement aux environs de Gocong, car il est difficile de marcher longtemps sans prendre des bains de boue. Les chemins, peu nombreux du reste, sont flanqués, à droite et à gauche, par d'immenses marais ou d'interminables rizières que séparent de minces talus, sur lesquels il faut faire des prodiges de gymnastique pour conserver son équilibre. Aussi la chasse serait-elle un plaisir acheté bien cher si le gamin annamite ou l'homme de la milice indigène n'était là pour ramasser le gibier : celui-ci consiste à Gocong presque exclusivement en Bécassines et en Tourterelles ; on peut aussi tirer de splendides Échassiers, les Aigrettes blanches ou grises, dont le grand cou inquiet se dresse çà et là entre les touffes de riz. Il y a encore de très-grands et de très-beaux Martins-Pêcheurs *(Con-chim Sa-sa)*. C'est là aussi qu'on peut admirer, dans toute sa gloire, le Buffle annamite et son petit cornac, un enfant de huit à douze ans qui, étendu mollement sur l'énorme croupe du ruminant, le guide aux pâturages et lui fait prendre son bain du soir. Dans ce pays à rizières, le Buffle ne sert en effet qu'aux travaux qu'exige la culture du riz ; le reste de l'année, il est tout doucement occupé à manger, à ruminer et à se baigner. C'est du reste, avec le Porc, le seul animal pour lequel l'Annamite ait un peu d'affection. Le Chat et le Chien qui sont là, comme presque par toute la terre, les commensaux habituels de l'homme, sont mal nourris et presque pas caressés. Aussi sont-ils très-in-

férieurs en intelligence et en beauté à leurs congénères d'Europe. Parmi les reptiles assez nombreux que je recueillis à Gocong je dois citer une espèce d'Hypsirhine, Serpent aquatique non venimeux, une espèce de Tropidonote, des Simotes, un jeune Bungare annelé, et un jeune Naja; ces deux dernières espèces excessivement dangereuses. Je ne restai qu'un mois à Gocong, et dus revenir à Saigon pour prendre le vapeur de la compagnie Larrieu, qui devait m'emmener à mon nouveau poste, Hatien, à l'extrémité nord-ouest de notre colonie, sur le golfe de Siam, à près de 900 kilomètres de Saigon. *Le Vaïco* (c'était le nom de ce petit vapeur), dirigé par son bravo capitaine Piton, sut heureusement éviter les bancs de sable si communs dans ces vastes fleuves qui, suivant l'expression d'Edgard Poë, « coulent à plein bord sans être restreints par des digues. » Nous visitâmes successivement Tanan, petit port perdu dans les marais; Mytho, la seconde ville de notre colonie, que je revis plus longuement au retour; Vinhlong, autre centre considérable, et enfin, nous arrivâmes, le surlendemain de notre départ, au terme du voyage de Vaïco à Chaudoc, que nos soldats, avec cette gaieté française qui sait tirer le rire de la souffrance, appellent indifféremment Chaudoc-les-Bains ou Chaudoc-les-Moustiques. J'allai rendre visite à mon collègue le docteur Gaillard, lequel, avec cette bonne hospitalité cochinchinoise qui se perd tous les jours, mit sa case à ma disposition jusqu'à mon départ, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'administrateur, M. Venturini, m'eût réquisitionné une jonque, ce qu'il fit aussi rapidement et aussi gracieusement que je pouvais le désirer. Je passai deux jours à Chaudoc pour le visiter succinctement. Le fort de Chaudoc est à lui seul une ville immense; aussi, ne faut-il point s'étonner que les bâtiments mi-chinois, mi-européens, où logent la garnison française et les officiers, soient entourés d'une puissante végétation, dont les coupes intermittentes qu'on en fait ne parviennent pas à limiter l'exubérance.

Dans ces massifs de bambous, dans ces herbes gigantesques qui couvrent une bonne partie de la superficie du fort, on capture de temps en temps des Pythons, qui vivent là côte à côte avec

l'homme, sans lui nuire d'aucune façon; au contraire, ils font la chasse pendant la nuit aux rats de toute espèce, qui sont une des plaies de la colonie, surtout cet insupportable Rat musqué, dont le passage sur les barriques et la farine suffit à empoisonner notre vin et notre pain. Les fossés boueux qui entourent le fort fourmillent de gigantesques Cobra capelle *(Naja tripudians)*; j'en ai apporté deux têtes énormes, dues à l'obligeance de mon collègue Harmand. Il est vraiment étonnant, qu'avec une telle abondance de reptiles venimeux, il n'y ait pas d'exemple de morsures mortelles. Le village s'étend sur les deux rives du fleuve; il comprend des Malais, des Annamites, des Chinois et déjà quelques Cambodgiens.

Les immenses marais qui entourent la ville sont habités par une foule de Palmipèdes et d'Échassiers, les Cigognes, les Marabouts, les Aigrettes, la Poule sultane, les Canards sauvages, les Sarcelles, les Bécassines, les Poules d'eau, les Plongeons, les Pélicans, les Grues isabelles *(Grus torquata)*, etc. Une de ces dernières, parfaitement apprivoisée, se promène en toute liberté dans le fort. Mais des nuées de Moustiques, dont les larves trouvent de trop heureuses conditions d'existence dans ces vastes étendues d'eau et de boue, sont le fléau le plus redoutable de ce point de notre colonie. Les indigènes se voient obligés de s'enfumer chaque soir dans leurs cases, et les Européens ne dorment que sous deux moustiquaires, la première solidement bordée et la seconde tombant à grands plis tout autour. Les lits sont vastes et on y transporte tout ce qu'il faut pour lire, écrire et boire. L'heure du repos arrivée, on se glisse dans cette forteresse avec toutes les précautions possibles, et, à peine installé, on entend tout autour l'irritante et bruyante musique des buveurs de sang désappointés. Heureux si quelques-uns ne se sont pas introduits en même temps ! Même au repas du soir, on ne peut manger en paix qu'en entrant dans un sac de toile à voile qui s'attache sous les aisselles et défie les aiguillons multiples de l'ennemi, tandis qu'un *panka* ou grand éventail, qu'un domestique tire au moyen d'une poulie, agite l'air et chasse les petites bêtes féroces loin de la partie supérieure du corps.

Une des choses à voir à Chaudoc est la montagne Nui-Sham, montagne de 280 mètres, située à quelques kilomètres au sud-est de la ville. L'administrateur, effrayé des morsures auxquelles nous allions nous exposer, nous proposa des Chevaux, mais Gaillard et moi nous préférâmes partir à pied, au mépris de tous les moustiques de la création. Le chemin que nous suivîmes était un de ces sentiers habituels entre des marécages. Jamais je ne vis tant de Couleuvres *(Tropidonotes)*, et cette promenade me fit croire à certains récits de voyageurs sur des districts habités exclusivement par les Serpents. Tous les vingt pas au moins, nous faisions lever un de ces Ophidiens qui se faufilait dans les grandes herbes du marais. Tio, le Chien de mon collègue, nous donna même le spectacle d'un arrêt de serpent que notre arrivée dérangea. Nous rencontrâmes une Annamite qui nous vendit une tortue qu'elle venait de capturer, avec quatorze œufs gros comme des œufs de Pigeons, et à coque assez résistante. Nous en fîmes le soir même une excellente omelette, bien que le jaune, qui est considérable, soit trop granuleux pour se lier convenablement. A mesure que nous approchions de la montagne, nous étions assaillis par des bataillons de moustiques de plus en plus nombreux, et il fallait constamment manœuvrer nos mouchoirs pour écarter la foule sanguinaire. Aussi nous hâtâmes-nous de visiter un grand tombeau annamite qui était le but de l'excursion. Ce tombeau, bâti sur la croupe est de la montagne est composé d'une enceinte incomplète assez vaste, au milieu de laquelle se dresse un monticule revêtu d'une espèce de stuc bariolé des couleurs les plus éclatantes. Une fresque, représentant un énorme Tigre, se trouve sur un des murs de l'enceinte à l'intérieur. Notre retour ressembla à une fuite; la nuit tombait et les fanfares de nos ennemis ailés devenaient de plus en plus éclatantes.

Le lendemain, ma jonque étant parée, je pris congé de mes hôtes et voguai vers Hatien. Chaudoc est uni par un large et long canal creusé de main d'homme à *Gienthan*, où commence la courte rivière qui va se jeter dans le lac ou plutôt dans l'estuaire d'Hatien. C'est le canal de *Vinh-té*. D'innombrables

Cambodgiens ont trouvé la mort en le creusant; mais du moins aujourd'hui Hatien est relié au reste de la Cochinchine. Si je ne craignais les redites, je décrirais les tortures auxquelles je fus en proie, pendant toute une longue nuit où les éternels Moustiques se livrèrent sur moi à une orgie de sang. Les rameurs eux-mêmes s'arrêtaient parfois pour écraser un ennemi trop cruel. Enfin, vers le soir du second jour, nous entrâmes dans le lac. Entouré, au sud et au nord-ouest, de belles collines verdoyantes, ce lac a un aspect enchanteur, mais les eaux étaient alors très-basses et un étroit chenal, indiqué par des pieux, permit à peine à ma jonque de passer, encore talonna-t-elle plus d'une fois. La nuit était absolument tombée quand je débarquai à Hatien.

Hatien-les-Roses est un de nos postes de l'intérieur où l'œil a le plus à jouir et la santé le plus à souffrir. Son lac et ses collines boisées, le golfe de Siam étincelant de lumière et ses îles charmantes, les belles pagodes, le pic isolé de Bonnet-à-Poil, les ruines cyclopéennes du tombeau de Maquenou, séduisent tout d'abord le nouveau venu, mais l'air que l'on respire est empoisonné. De ces marais salants qui bordent toute la côte se dégage un miasme terrible, dont les manifestations sont étrangement redoutables. Tous mes collègues revinrent fort malades, après quelques mois passés dans ce port, et moi-même j'y laissai une partie de ma santé. Aussi a-t-il été supprimé depuis, grâce aux énergiques représentations du chef de service de santé. Je m'installai dans ma case du fort et commençai mes excursions dès le lendemain de mon arrivée. Le fort est très-petit et admirablement entretenu; il abonde surtout en roses, ce qui a valu à Hatien son surnom poétique, mais il est peu au-dessous du niveau de la route, fort basse elle-même. Cette route, qui longe le lac, est à peu près bordée d'une belle allée de cèdres, le filao, arbre sacré des Annamites. Sur cette même route, se trouve la maison de l'employé du télégraphe et le jardin de l'inspection. Celle-ci, située au bout de l'avenue, sur une colline de 30 mètres environ, est le seul point d'Hatien qui soit relativement sain. Une de ces façades a vue sur le lac, et l'autre, sur l'immense plaine cambodgienne que bornent les montagnes de l'Éléphant.

Le long du goulet du lac et sur le golfe même s'étend la ville annamite et chinoise. La rue principale forme ce qu'on a appelé la Venise d'Hatien. Qu'on se représente une immense jetée en planches à peu près en ligne droite et longue de 100 à 150 mètres environ ; de chaque côté de la jetée, s'étalent les maisons bâties sur de hauts pilotis qui plongent dans une boue infecte. A la marée basse, cette boue chauffée par le soleil a des effluves insupportables.

La population d'Hatien est formée de Chinois et d'Annamites, et surtout de leurs métis ou Minuongs; elle se livre presque exclusivement à la pêche. Le Poisson du golfe de Siam est exquis, je citerai avec une vraie reconnaissance gastronomique une espèce de sole, appelée *Con ca luoi trau* ou Poisson langue de Buffle, à cause de sa forme; les indigènes mangent aussi avidement les laitances des Squales qu'on prend en grand nombre sur cette côte. On y capture aussi d'énormes Tortues, à tête presqu'aussi grosse qu'une tête d'homme, et dont la chair est excellente ; les masses musculaires de ces animaux, débitées sur le marché, sont assez volumineuses pour qu'on croie avoir à faire à d'énormes quartiers de venaison. Des Anguilles de mer, ou Syngnathes, forment un mets assez bon ainsi qu'une espèce de Calmar ; les Huîtres d'Hatien, assez petites, sont très appréciées, même par les palais européens, et diverses espèces de Crabes et de Squille (dont une rappelle assez la Squille-mante de la Méditerranée), offrent des ressources ordinaires dignes d'éloges. Un Crustacé, intéressant à d'autres titres, le Limule des Moluques se rencontre aussi à foison. Sa taille varie depuis une pièce de cinq francs ou une piastre jusqu'à celle d'un énorme pain rond. Il est armé d'une longue queue triangulaire, sa seule défense, et qui lui sert surtout à creuser la vase pour y déposer ses œufs.

Un petit Poisson d'eau douce très-curieux et dont je fis la connaissance à Hatien, est le Poisson de combat *Con-ca tia-tia* des Annamites. Moins gros qu'un Goujon, ce petit animal est d'habitude d'un noir uniforme assez ferme; mais qu'on le mette en présence d'un de ses semblables, la scène change ; son corps s'enfle et ressemble à un damier noir et bleu ; ses nageoires se

dilatent et ont les reflets de l'azur, du vert métallique, de la pourpre. Il lutte avec fureur contre son rival, ses yeux ont une mobilité singulière, et les mouvements de son corps sont excessivement rapides. Les Annamites, qui aiment beaucoup ce genre de spectacle, engagent souvent à ce propos d'assez forts paris.

Une des choses d'Hatien les plus intéressantes à visiter, est ce grand bloc calcaire isolé qu'on appelle le Bonnet-à-Poil, à cause de la forme. Il se dresse à 8 kilomètres au sud-est de la ville, au milieu d'une grande plaine, à quelque distance des frontières cambodgiennes. Le chemin qui y mène passe à travers des marécages, et à la marée montante on y prend des bains d'eau salée fort désagréables. Mais une fois arrivé au but on est amplement dédommagé. Le Bonnet-à-Poil est formé par l'adossement de deux énormes quartiers de roc qui s'appuient et s'arqueboutent l'un l'autre par leurs sommets, en laissant un assez vaste espace à leur base; c'est ce creux naturel que les bonzes ont utilisé, depuis un temps immémorial, pour l'établissement d'une pagode, laquelle a un grand renom de sainteté par tout l'Annam. Dans une des nombreuses promenades que je fis de ce côté, je trouvai un jour, à la porte de la pagode, un Cambodgien mourant que ses proches avaient apporté sur une natte, afin d'essayer de l'influence divine dans ce cas désespéré. La caverne traverse le roc de part en part, et a été divisée en plusieurs compartiments qui forment, outre la pagode, des habitations modestes pour les prêtres ou les fidèles; du reste, tout est humble dans ce temple; on voit bien qu'Hatien a déchu de sa gloire et que ses revenus ont diminué.

On arrive par une rampe assez raide. A l'entrée pendent d'énormes stalactites de carbonate de chaux, lesquelles résonnent comme un gong lorsqu'on les frappe d'une pierre et laissent, pendant l'hivernage, distiller une eau fort indigeste peut-être, mais excessivement fraîche. De l'autre côté de la grotte, la vue s'étend sur une immense plaine que borne à l'horizon la montagne l'Éléphant. La frontière cambodgienne est là à 100 mètres à peine, marquée par un talus peu élevé et que couronne une haie de bambou; derrière le talus est un fossé assez large, mais

peu profond et comblé par place pour les nécessités de la circulation. A droite on voit quelques éminences boisées, et sur la gauche, au loin, scintille le golfe de Siam avec ses îles qui apparaissent comme des points noirs, entre autres la grande Phuquoc, qui ne semble séparée de la Chaîne des Éléphants que par un gigantesque coup de hache. Autour du Bonnet-à-Poil, de grands manguiers, aux fruits excellents, servent d'asile à une foule de Perruches qui se racontent leurs impressions sans daigner s'inquiéter des témoins. La vigne annamite, aux ceps velus et aux grappes énormes, rappelant celles de Galaad, mais, hélas ! à grains trop acides, tapisse les flancs du rocher, ainsi que de grandes lianes, dont l'une a jeté une coulée hardie et droite par-dessus une crevasse de plus de cinq mètres.

Un tombeau pyramidal, qui contient les restes d'un grand homme inconnu, se dresse, à quelque distance du Bonnet-à-Poil, sur le flanc d'une petite colline. Les arbres qui l'entourent servent d'asile à ces abominables Fourmis rouges *(Con-kien Vuong)*, qui se tissent dans les feuilles de grands nids et couvrent de leurs morsures brûlantes, comme une pointe de feu, les voyageurs imprudents qui agitent leur domicile aérien.

Après le Bonnet-à-Poil, il faut voir le tombeau de Maqueuou. Maqueuou était un Chinois, qui, venu pauvre à Hatien, s'enrichit, dit la légende, par la découverte d'un trésor. Une fois riche, il finit par être assez fort pour ériger Hatien en principauté, ne relevant plus ni de la Chine, ni du Cambodge, ni de l'Annam ; il se fit construire un magnifique palais où il est aujourd'hui enterré. Les ruines imposantes de cet édifice sont situées derrière le fort d'Hatien. Elles sont marquées par une grande plantation de poivriers, et se composent de murs fort hauts et d'une épaisseur cyclopéenne, qui enceignent plusieurs grandes salles carrées ; celle du fond entre autres est immense ; on y pénètre par une brèche encombrée de datura, de ricin, et l'on se trouve en présence d'une végétation insensée, où joue tout un monde d'Écureuils, de Lézards, d'Oiseaux et d'Insectes, et qui entoure et étouffe presque cinq ou six tombeaux. Celui du milieu, formé d'assises successives, lesquelles vont en décroissant de la base

au sommet, est le tombeau de Maqueuou. Pas d'inscription, un simple revêtement en béton, qui s'écaille et laisse des trous où nichent les minuscules Abeilles annamites. Un arbuste, planté par le vent ou par un Oiseau, se dresse effrontément sur le sommet de la pyramide. Les autres tombes, où dorment les femmes et les enfants du grand homme, sont beaucoup plus modestes; elles ont la forme d'un carré long peu élevé. Malheureusement, le platras, qui recouvre leur maçonnerie en briques, est peu solide et s'émiette tous les jours sous l'action combinée de l'eau, du ciel et du soleil. On sort de là étonné de la force de ces murs et de la puissante volonté qu'il a fallu à cet homme pour secouer tout d'un coup l'apathie orientale de la société qu'il avait organisée.

Les pagodes, bâties à proximité de la ville, sont pour la plupart très-belles; deux surtout d'entre elles. L'une est située derrière un grand étang recouvert de splendides nénuphars et de lotus; elle fournit à peu près toute l'eau potable de la ville. Elle est remarquable par sa richesse sévère; de vastes panneaux et des meubles en bois de go, noir comme l'ébène, et travaillé curieusement, ou incrusté de nacre, en font le principal ornement. Mais l'établissement de ce genre le plus curieux, sans contredit, est celui que les colons français appelle la pagode du Diable. Elle est située non loin de la route qui mène au Bonnet-à-Poil, sur la gauche, à la base d'une colline boisée. Ses murs sont couverts de vastes dessins, sur papier de Chine très-fort, et représentant les tortures de l'enfer bouddhique. Dans le haut, trône ordinairement le majestueux et bienveillant Bouddha, accueillant avec son placide sourire les âmes bienheureuses qui montent vers lui. Tout le reste du tableau représente la cour de *Ma-qui* (le diable), dont le crâne rasé, sauf deux touffes latérales, rappelle assez bien celui de notre Lucifer cornu. Ses satellites, armés de piques et de lances, embrochent les damnés, les grillent, les précipitent dans des chaudières, ou les font dévorer par des monstres fantastiques et par des Tigres.

Une grande statue d'un Bouddha cambodgien, aux lobes des oreilles énormément distendus et percés d'un grand trou, à coif-

fure à étages, décroissant de la base au sommet, à baudrier rouge placé obliquement sur sa poitrine, trône assis, les jambes placées sous lui, à quelques centaines de pas de la pagode du Diable, sous une tente en paille qui garantit de la pluie et du soleil les couleurs noire, rouge, et bleue, dont est bariolée cette gigantesque image. Du reste, sur les collines verdoyantes, le long des sentiers, sous les arbres les plus touffus, sur tous les banians et les manguiers, sont disposés, dans les environs d'Hatien, une foule de petits autels carrés, ornés de sentences chinoises sur papier rouge et offrant aux fidèles leurs petits bâtonnets rouges, en bois odorant, qu'on peut allumer en passant.

A part la chasse, la pêche, les observations et les travaux multiples auxquels on peut se livrer, Hatien est un véritable lieu d'exil. Les communications avec Saigon sont lentes, à cause du canal et du lac, qui n'est pas praticable toute l'année aux canonnières à vapeur. La chasse elle-même est assez restreinte, sauf la chasse aux Oiseaux des marais, aux Calaos et aux Tourterelles ; les Mammifères que l'on rencontre le plus souvent sont les Écureuils, les Rats palmistes, les Pangolins, les Lièvres et une espèce de Chevreuil à longues oreilles, *Con-houeu* des Annamites. On le prend souvent au piége, et j'en achetai un que j'apprivoisai complétement ; il me suivait partout, comme un Chien, couchait dans ma chambre et était aussi affectionné et confiant que possible.

A part la pêche, la véritable ressource des habitants consiste dans la culture du poivrier. C'est de Hatien presque exclusivement que s'exporte le poivre de la Cochinchine. La culture est à peu près celle du bétel, dont il a le port ; de grands pieux soutiennent la plante grimpante, qui met cinq ans à rapporter. Il est vrai qu'alors, chaque pied donne une piastre (5 fr. 55) par an, et qu'on a guère à défendre la plantation contre la dent des animaux rongeurs ou ruminants, qui, au contraire, détruisent trop souvent les champs de maïs.

Hatien est pauvre en fruits autres que les cocos, les ananas, et les fruits du jaquier. Les bananiers très-nombreux que l'on y cultive, ne donnent que la banane de qualité très-inférieure et à

peine mangeable qu'on appelle banane cochon ; les excellentes petites bananes tigrées, à goût caramélisé, que l'on y mange parfois, viennent toutes de Chaudoc. Les mangues sont rares et il n'y a pas de mangoustanier.

Nulle aventure bien singulière ne troubla mon séjour à Hatien. Je ne courus qu'un danger assez grave auquel je m'exposai moi-même sans le savoir. Le Cobra capelle *(Naja tripudians)* est aussi commun à Hatien qu'à Chaudoc. La femelle n'a pas sur le cou la paire de lunette caractéristique, et les grandes plaques de sa tête peuvent faire croire qu'on a affaire à un Tropidonote inoffensif. Un jour, les ouvriers chinois qui réparaient les murs du fort vinrent m'avertir qu'en descellant une pierre, ils avaient trouvé un grand serpent enroulé autour d'un paquet d'œufs agglomérés. J'arrivai, je réussis à saisir l'animal par le cou ; et je me blessai, en le portant, contre une de ses dents, car il avait la gueule ouverte ; mais, toujours persuadé que j'avais affaire à un Ophidien inoffensif, je ne l'examinai point, et n'aperçus point, par conséquent, ses deux énormes crochets antérieurs que j'aurais dû voir tout d'abord. Je le mis ainsi que ses œufs (24) dans une caisse garnie de paille, je lavai ma petite plaie qui n'eut point de suite. J'avais fait quelques trous à la caisse pour donner de l'air à mon prisonnier ; huit jours après, je ramassai dans ma chambre trois petits serpents longs de douze centimètres environ et qui soufflaient déjà énergiquement : le serpent souffle et ne siffle pas. En les regardant de près, je vis qu'ils se dressaient et que leur cou dilaté me montrait, en me causant une frayeur rétrospective, la fameuse paire de lunettes, j'asphyxiai la noble famille avec des mèches souffrées. Il y avait vingt et un petits éclos, dont une seule femelle, et ils avaient déjà tous changé une fois de peau. Peut-être le Naja couve-t-il ses œufs ? En tout cas, il est manifeste que cette femelle n'avait pas voulu abandonner les siens. Ce chiffre de petits peut donner une idée de l'effrayante fécondité de ce Serpent, qui compte parmi les plus venimeux qu'on puisse rencontrer. A Hatien comme dans tous les centres populeux, il y a une ferme d'opium. Le commerce de l'opium en Cochinchine est affermé par l'Etat à de

riches négociants chinois, qui ont seuls le droit de vendre la précieuse drogue, et d'établir des comptoirs où bon leur semble. Afin de réfréner la contrebande considérable qui se fait par toute la colonie, ces négociants ont des agents spéciaux, tous Européens, qui renouvellent les divers dépôts. Celui de Hatien était alors un charmant homme ; j'ai passé de bonnes heures dans le petit belvédère qui surmontait sa case et d'où l'on apercevait toute la ville et le golfe. Il fit, pendant mon séjour, une capture importante, celle d'une jonque chinoise venant de Bangkok avec une cargaison de plus de quatre-vingts boules d'opium : la boule d'opium grosse presque comme une tête d'homme, a une valeur pécunière considérable. Les contrebandiers, bien que nombreux et armés (ils avaient même du canon), se laissèrent prendre sans résistance par la jonque de mer de la ferme qui gagna une somme très-élèvée à cette confiscation.

Devant la maison de l'agent se dressaient des ouatiers, singulier arbre dont les fruits précèdent les feuilles ; leur voisinage paraît funeste aux autres plantes ; on dit dans la colonie que rien ne pousse sous leur ombre. Les fruits, de forme ovale très-allongée, fournissent cette bourre, malheureusement trop courte pour être filée, avec laquelle ont fait les précieux matelas appelés matelas cambodgiens, qui sont très-légers et peuvent se plier en plusieurs doubles ; ils permettent de voyager en jonque ou en voiture à Bœufs, sans trop souffrir de la dureté des planches ou des cahos inévitables.

J'ai dit que la vie de Hatien est assez monotone. Pendant tout mon séjour, je n'assistai qu'à une grande fête religieuse, celle de Têt ou jour de l'an annamite. Pour cette sainte solennité, toute la population avait revêtu ses plus beaux habits de soie noire ou moirée, les petits enfants avec leurs pantalons à jambes bariolées, de deux couleurs différentes et manquant absolument de fond, offraient le plus risible spectacle. Devant chaque case, se dressait un arequier ou un bambou qui portait vers le ciel des offrandes symboliques, et à chaque porte, un dîner somptueux était offert aux mânes des ancêtres. Cependant les Chinois renouvelaient les sentences sur papier rouge dont ils décorent

leurs maisons, pour en écarter le diable, la maladie et la pauvreté, et le bruit des tamtams et des pétards retentissait partout. Le jeu des javelines qu'il s'agit de faire passer à travers une bague, celui du volant, lancé avec la main ou le pied, et celui des balançoires, étaient les plus répandus. Enfin une troupe de comédiens annamites ambulants vint ajouter aux joies populaires ; j'assistai à l'une de ces représentations où les mandarins militaires, les païens et les Chinois étaient ridiculisés le plus possible, à la plus grande joie de la population. En effet, un des traits caractéristique de l'Annamite est un grand penchant à la moquerie. Cette fête dura sept jours environ.

Quelque temps avant de quitter Hatien pour retourner dans l'Est, une occasion s'offrit à moi de visiter l'île de Phuquoc et je la saisis avec empressement. L'administrateur de cette île, M. le capitaine Hersen, revenant de Saigon et se rendant dans une inspection, m'offrit de m'emmener, à condition que je vaccinerais ses administrés que décimait la variole. Comme j'avais de bon vaccin, je me hâtai d'accepter son offre. Nous partîmes sur un énorme chaland chargé de matériel et de provisions. Deux autres Français, le garde forestier de Phuquoc et le gardien de caisse étaient avec nous les seuls passagers européens. Notre lourde machine, partie sur le soir, n'arriva que le lendemain matin en vue de l'île, après avoir laborieusement louvoyé à travers les îles des Pirates et les mille récifs qui garnissent cette partie du golfe, dont le fond se rencontre déjà à 5, 7,10 mètres. L'inspection étant bâtie sur la côte opposée, nous laissâmes le chaland doubler l'île, et M. Hersen et moi gagnâmes à pied sa capitale Iandon. Baidoc, le point où nous débarquions est un joli village moitié dans les bois, moitié sur la côte. Toute l'île, qui n'a guère plus de 14 lieues de long sur 10 de large, là où elle l'est le plus, est entourée d'une ceinture d'un beau sable blanc, et de nombreuses sources d'eau vive sourdent à quelques mètres de la côte. Aussi, est-ce un des points les plus sains de la colonie ; la fièvre intermittente y est presque inconnue, et ses habitants ont une apparence bien plus robuste que les Annamites du continent. Nous longeâmes constamment la côte et arrivâmes vers le soir,

après une marche presque orientée directement du nord au sud, à Hamninh, où nous dînâmes et couchâmes chez le maire du lieu, sur ces grandes tables en bois de go, noircies et polies par les épaules de plusieurs générations ; nos têtes reposaient sur un de ces petits oreillers carrés, bourrés de ouate, qui sont partout en usage dans la colonie. Au point du jour, nous reprîmes notre course et coupâmes cette fois l'île du sud-est au nord-ouest. Cette partie du voyage s'effectua à travers des bois magnifiques ; l'arbre à la gomme-gutte, le go, les jacquiers, les banians, les arbres à huile avec leur entaille triangulaire, les pommiers-acajou se dressaient tout autour de nous. De temps en temps, fuyaient des Singes effrayés, ou d'énormes Varans dont nous avions interrompu la béate somnolence ; les Dragons volants, petits Lézards inoffensifs, sautaient de branches en branches à la poursuite des Insectes, et les Eumèces, Lézards trapus, à corps roux vernissé, se dressaient le long des souches et des arbres renversés. Enfin, vers onze heures, nous arrivâmes à Iandon, où nous trouvâmes le chaland qui nous avait précédés de bien peu. L'inspection, bâtie en bois sur de hauts pilotis, à la mode annamite, se dresse sur la côte, en face d'une masse de rochers couronnés par un petit autel de Bouddha. Elle n'était pas encore achevée, mais il y avait déjà trois pièces fort habitables ; on y respirait à l'aise et la température, en ce mois de l'année (mai), n'atteignait pas 25° à l'intérieur, chiffre diurne inouï, car la moyenne de la Cochinchine est de 28°. Les habitants de Jandon, comme du reste tous ceux de l'île, sont exclusivement pêcheurs et forestiers. Des Raies à longue queue, d'énormes Tortues à chair excellente, la Tortue caret, que l'on ne prend qu'à Phuquoc et dont l'écaille sert à fabriquer ces peignes si recherchés des dandys annamites, la Crevette, qui sert à faire le rouch-mam, les coquillages les plus variés, des Poulpes, des Holoturies, mets si goûté des vieux débauchés chinois, la Sardine à nuoc-mam, etc., forment la pêche la plus importante. Tout le village est malheureusement empesté de l'odeur qui s'exhale des grandes bailles de bois où fermente cette liqueur appelé nuoc-mam et qui s'exporte par toute la Cochinchine, où elle sert de condiment

obligé aux repas des indigènes. De beaux cocotiers ombragent cette côte, sur laquelle se trouve aussi la pagode de M. Poisson. Les habitants de Phuquoc respectent fort les grands Cétacés, qu'ils croient animés de sentiments très-bienveillants à leur égard. Quelque temps avant mon arrivée, ils avaient rejeté à la mer un de ces animaux, qui s'était échoué sur la côte, et, dans la pagode en question, il ont religieusement disposé les grands os d'un autre de ces monstres marins qui était venu mourir là. Deux Grues, montées sur une Tortue fantaisiste, flanquent de chaque côté ce singulier ex-voto. Les habitants de Phuquoc sont au nombre de deux mille environ, dont vingt Chinois seulement, tout le reste est annamite; pas un Cambodgien, malgré le voisinage de la côte cambodgienne, pas un Siamois. Outre les ressources de la pêche, on a celles des bois de l'île. Ce sont des essences précieuses pour la construction de maisons, de bâteaux, de pagodes. Aussi les villages ont bien meilleur air que sur le continent, les cases sont plus spacieuses et plus solidement construites. Une production spéciale à Phuquoc est le jais, qu'on exploitait autrefois plus en grand, mais qui sert encore aujourd'hui à fabriquer divers bijoux, tels que Tortues et Poissons incrustés de nacre, petites boîtes à opium, bagues et surtout bracelets, lesquels, recouverts ou non d'une feuille d'or, sont fort recherchés des femmes indigènes.

Quant aux animaux domestiques, il sont peu nombreux : pas de Bœufs, pas de Buffles domestiques, donc pas de rizières, pas de voitures. C'est chose singulière qu'une population annamite sans riz; l'absence de cette culture ne laisse pas que de donner à Phuquoc un aspect tout spécial. Au contraire, le Buffle sauvage y existe et forme de nombreux troupeaux. On porte à plus de trois mille têtes le chiffre de ces animaux ; ce sont les vrais souverains de l'île; ils empêchent toute culture étendue, et les quelques coins de terre ensemencée sont défendus par d'énormes chevaux de frise qui n'arrêtent pas toujours les brutes affamées. Les petits jardins qu'on voit assez souvent près des cases, sont établis sur des planchers élevés à plusieurs mètres du sol. De fait, l'île entière a une odeur d'étable; on ne peut faire un kilo-

mètre sans rencontrer des traces irrécusables de l'existence du Buffle, et d'énormes Taons viennent se prendre dans la barbe du voyageur ou le piquer cruellement. Ces ruminants viennent quelquefois jusque dans les villages pour boire le nuoc-mam à la porte des maisons. Le gardien de caisse Guillemot me montra le crâne d'un de ces animaux qu'il avait traversé, à bout portant, avec une balle de chassepot au moment où il dégustait sa liqueur favorite. Il est étonnant que les habitants n'aient pas essayé d'en capturer quelques jeunes pour les domestiquer. Ces Buffles sauvages ne diffèrent guère, en effet, des Buffles domestiques, leurs cornes sont peut-être plus sveltes et plus longues encore ; sous ce rapport, ils se rapprocheraient du Buffle kerabau. L'inspection possède deux jeunes femelles prises dans une chasse; ces animaux sont fort bien apprivoisés et plus doux que leurs congénères de Saigon. Je fis avec M. Hersen une chasse à ce royal gibier. Je connais peu d'émotions aussi fortes que celles d'un chasseur embusqué près de la route par laquelle arrive une famille de Buffles rabattue par les Chiens et les miliciens. C'est véritablement un plaisir de haut goût, mais qui a ses dangers. Les autres Mammifères sauvages de l'île sont le Sanglier, les Cerfs, les Paradoxures, les Civettes, les Écureuils rouges, les Écureuils volants et les Singes, surtout les Macaques et les Semnopithèques. Quant aux Mammifères domestiques, ils sont au nombre de trois seulement, le Porc, le Chat et le Chien; le Cheval manque absolument. Les Oiseaux de l'île sont de grands Échassiers, des Calaos, des Tourterelles : le Paon n'existe pas. Les Reptiles, outre les Tortues de mer, sont les suivants : les Varans, un grand Iguanien, le *Physignathus mentager*, les Dragons bien plus communs que sur le continent, les Eumèces, les Geckos, les Crocodiles, et enfin un Serpent vert très-venimeux, le *Trimeresurus erythrurus* de Günther *(Con-ran Lop* des Annamites).

L'île est parcourue par une chaîne de montagne, continuation de la chaîne de l'Éléphant (le plus haut pic a 600 mètres). On dit que le massif montagneux du nord est habité par d'énormes Serpents qui dévorent les voyageurs. Le savant directeur du

Jardin botanique, M. Pierre, ayant eu occasion de pousser jusque-là une excursion qu'il fit dans l'île un an environ après mon voyage, m'affirma que rien ne justifiait cette croyance populaire. Un autre animal légendaire de Phuquoc est un Rhinocéros à corne lumineuse pendant la nuit, dont personne n'a rencontré de trace. Un fait curieux, c'est l'absence de Panthères et de Tigres, tandis qu'une île beaucoup plus petite, qui se trouve au nord et qui n'est séparée de Phuquoc que par un étroit chenal, est infestée de Tigres au point qu'un brave cultivateur chinois, qui s'y était établi avec sa famille, dût fuir, en grande peur d'être dévoré. L'administration a essayé d'acclimater à Phuquoc des Chèvres et des Moutons ; malgré les soins dont ces animaux ont été entourés, ils ont tous succombé. Aussi on ne peut compter que sur la chasse pour fournir le rôti quotidien nécessaire à l'homme de notre race dans ces climats qui amènent fatalement l'anémie.

Phuquoc est aujourd'hui entrée dans une voie toute nouvelle, grâce à l'initiative de son administrateur. L'attention du gouvernement a été attirée sur la salubrité de cette île charmante et sur sa richesse en essences précieuses. Les bois sont exploités et des concessions de terrain ont été faites aux colons. Si l'on peut regretter que la belle chevelure de Phuquoc disparaisse dans un avenir très-rapproché, il faut applaudir cependant à la colonisation sérieuse d'un des points les plus salubres de notre colonie.

Je quittai Phuquoc, après avoir vacciné quelques enfants et appris à un *thay-thuoc* (médecin) annamite à me remplacer dans cette facile tâche. Le chaland, poussé par un bon vent du sud-ouest, me fit bien vite perdre de vue le joyau du golfe de Siam, et le soir même j'étais de retour à Hatien.

Mais il était écrit que je ne planterais pas de longtemps ma tente ; je dus, peu après mon retour, fréter une jonque pour revenir à Saigon, d'où je devais m'embarquer pour un des points extrêmes du nord-est de la colonie.

Je m'installai de mon mieux dans ma jonque ; grâce à de nombreuses torches de résine, je réussis à éloigner ou à griller les

grands Moustiques du canal, aux longues pattes annelées de noir. Je revis succinctement Chaudoc, où je serrai la main à mon collègue Dumas, qui avait remplacé Gaillard, et à M. Ledentu, lieutenant d'infanterie de marine, auquel je donnai en passant un splendide Varan capturé à Phuquoc, lequel, du reste, s'enfuit traîtreusement la nuit suivante. Trois jours après, je m'arrêtai de nouveau à Vinhlong, afin de remettre mon estomac fatigué des repas trop succincts que l'on fait lorsqu'on voyage en jonque. Du reste, j'étais désireux de visiter ce grand centre commercial. Le hasard, qui fait parfois bien les choses, m'y fit retrouver mon collègue Gaillard enfoncé dans les études ardues des caractères chinois et des lettres syllabiques de l'alphabet cambodgien. J'y trouvai aussi les deux frères de S. Pern, aimables garçons appartenant au commissariat de la marine, et que j'avais connus à Saigon. Après un repas réparateur, ils me firent visiter le fort et la ville. Le fort est à peu près aussi grand que celui de Chaudoc; c'est plutôt un camp retranché qu'un fort. La ville est vaste, il y a de belles promenades et le port est rempli d'une foule de sampans et de jonques; il y a même un café européen tenu par une femme européenne, chose bien rare dans l'intérieur. Mais les fossés boueux du fort et les marais qui avoisinent la ville sont, comme partout, un foyer perpétuel d'odeurs redoutables et de fièvres intermittentes. A ce moment, du reste, une maladie particulière, la dengue, régnait à Vinhlong. Un des traits qui est resté dans mon souvenir, c'est la quantité considérable de faux chignons que je vis en vente. On sait que les dandys annamites et la plupart des femmes, afin de se faire une coiffure plus volumineuse, ajoutent presque constamment à leur chevelure naturelle déjà longue une natte assez épaisse ; mais je ne vis nulle part un pareil débit de cette singulière marchandise.

Le lendemain, je repartis en serrant la main à mes hôtes de quelques heures et me dirigeai vers Mytho. Deux jours après, j'amarrai ma jonque au quai de cette seconde capitale de la colonie. Bien qu'il y eût à Mytho trois de mes collègues, j'allai cette fois demander l'hospitalité au directeur de l'École normale,

M. Rougeot, aujourd'hui administrateur, un des caractères les plus sympathiques que j'aie rencontré en Cochinchine, et qui s'est créé sa situation actuelle par un de ces victorieux coups de collier intellectuel dont peu de gens sont capables là-bas. Mytho, comme toutes les cités de l'ouest, est entourée de vastes marais et est très-riche en cocotiers, cet amant des terres boueuses. Une des plus belles rues porte le nom de Promenade des Cocotiers. La ville s'étend sur les deux rives et comprend une population pressée de près de soixante mille habitants. Le fort est grand, mais son étendue est cependant inférieure à celle des forts de Chaudoc et de Vinhlong. L'Inspection est peut-être la plus belle de toute la Cochinchine. Elle est entourée d'un vaste jardin où je vis voltiger de superbes Lépidoptères. J'y vis les miliciens indigènes ou matahs, revêtus de leur costume traditionnel : capote bleue avec le chiffre de l'Inspection placé sur le sein gauche, pantalon blanc ou mauresque, ceinture rouge, pieds nus et tête couverte d'un petit salaco à pointe de cuivre, se livrer à une singulière chasse : à l'aide d'une longue sarbacane, ils lançaient de petites boulettes de terre glaise, avec lesquelles ils attrapaient des Oiseaux. Au marché, on me proposa comme plat délicieux de grosses Nèpes bien vivantes ; les Annamites les mangent frites dans la graisse. Il y a à Mytho un parc à Crocodiles semblable à celui de Cholen. Le port est rempli d'innombrables bateaux indigènes. Après deux jours de repos, je repartis et arrivai enfin dans trois jours à Saigon, après avoir été à Tanan donner une consultation à ce malheureux interprète Burnel, qui devait mourir moins d'un an après de diarrhée et d'hépatite chroniques.

Je restai quelque temps à Saigon à me remettre d'une affection oculaire contractée à Hatien et partis au mois de janvier 1874 pour Tayninh (Paix de l'Occident), situé au nord-est de notre colonie, sur la lisière cambodgienne. Ce poste est l'un des plus charmants que l'on puisse habiter : des bois magnifiques, une colline qui mérite presque le nom de montagne : Nui-ba-dinh (montagne de la Dame Noire), haute de 900 mètres ; un sol moins humide, un soleil moins brûlant que celui de Saigon, en font la

perle de la colonie. — J'y passai sept mois bien employés à diverses études de linguistique et de zoologie.

Le bateau à vapeur de la compagnie Larieu me débarqua à Ben-kéou, et comme la rivière de Tayninh, qui se jette dans le Song-quan-hon, décrit des courbes fantastiques, je préférai me servir d'un mode de véhicule plus direct, mais plus fatigant, je veux parler de la voiture à Bœufs. On se couche dans cette espèce de boîte carrée, non suspendue, et l'attelage, formé de deux robustes Bœufs à bosse, vous enlève au grand trot au travers des marais, par-dessus les tumuli et les troncs d'arbres, sans égard pour les affreuses secousses que le voyageur éprouve. J'arrivai à la ville après une heure et demie de ce supplice nouveau. Le fort, très-petit, est situé sur une colline peu élevée; derrière lui s'étend une magnifique forêt qui vient mourir sur la croupe de la montagne. Au bas de la colline coule la rivière le long de laquelle s'échelonne la ville annamito-chinoise. Derrière la rivière, se trouvent de nombreux villages cambodgiens assez éloignés et un village, Tiam ou Cham, que je visitai plus tard. L'Inspection, très-belle et très-élevée, est bâtie à l'entrée du village, sur une colline un peu moins haute que celle du fort, sur la route de Ben-kéou. En face d'elle s'étend une vaste plantation de café déjà en plein rapport. Le jardin de l'Inspection est un des plus beaux que l'on puisse voir. Quelques animaux, appartenant à l'administration, animaient alors ce vaste parc, entre autres deux jeunes Ours des cocotiers qu'on laissait vaguer librement partout, car ils n'étaient dangereux que pour les matières sucrées et grasses dont ils dévoraient parfois d'énormes portions, et ne cherchaient nullement à s'enfuir; ils logeaient dans deux grandes caisses placées sous un hangar, près de la cuisine de l'Administration, dans laquelle ils faisaient de trop nombreuses incursions. Une jolie Grue isabelle, un jeune *Con-ca-tong (Panolia Eldii)*, Cerf appelé Élan par les colons à cause de l'aplatissement de ses grandes cornes ; le Faisan de la Cochinchine, dont la tête est surmontée d'une aigrette aux couleurs métalliques ; deux jeunes Panthères calines comme des Chats et pour ce enfermées dans une solide cage ; un jeune Sanglier ; un

vieux Bélier d'Aden à grosse queue chargée de graisse et qu'on laissait mourir de lard fondu, voilà quels étaient les principaux hôtes de cette petite ménagerie. Ajoutez-y deux Singes, de l'espèce appelée Macaque maimon, très-robustes et assez méchants, habitant deux caisses élevées sur une haute perche, et enfin deux Éléphants mâles. L'un d'eux était tout jeune et à peine plus grand qu'un grand Buffle, l'autre déjà vieux, haut de plus de 3 mètres; celui-ci était un présent de soumission donné autrefois par les Cambodgiens. On les menait paître pendant le jour à la campagne; le soir on les conduisait au bain, et la nuit on les entravait par un des pieds de derrière dans le jardin de l'Inspection. Ils ne manquaient jamais, avant de se livrer au repos, de se couvrir tout le corps avec du sable ou de la boue, suivant la saison : le grand dormait debout et le petit se couchait assez souvent au pied de l'arbre où il était amarré. Du reste, toute l'Inspection était pleine encore des souvenirs d'un fougueux chasseur d'Éléphants, M. Reynhard. L'administrateur actuel en avait reçu de splendides défenses. — M. Reynhard et son ami, M. de Verneville, sont je crois les seuls Européens qui se livrent, en Cochinchine, au noble mais dangereux sport de l'Éléphant, et ils ont plus d'une fois joué royalement leur vie contre celle du grand Mammifère qui, à meilleur titre que le Lion, mériterait le nom de roi des animaux.

Parmi les arbres du jardin, le plus intéressant, sans contredit, était un jeune pêcher de France, qui non-seulement vivait, mais avait poussé des fruits qui ne mûrissent malheureusement pas. A Saigon, le pêcher est connu comme arbre, mais n'a jamais de fruits. Il n'y en a, du reste, que quelques pieds au Jardin botanique.

Le jardin et les routes étaient entretenus par les prisonniers indigènes, qui vont à la besogne en portant leur petite cangue en bambou, sous la garde d'un milicien ou matah armé de sa lance annamite.

Parmi les diverses races qu'on rencontrait aux environs de Tayninh, il faut avant tout citer les Tiams ou Chams, qui formaient autrefois un peuple puissant dont les Cambodgiens ont

refréné les ambitions politiques. Le village, qui se trouve à proximité de la ville, de l'autre côté de la rivière, n'est pas très-considérable. Les cases sont plus vastes et mieux faites que les cases annamites ; elles sont également bâties sur pilotis, bien qu'au milieu des bois; une échelle que l'on retire le soir conduit à la citadelle. Un rideau de bambou cache toute la petite cité, et du haut de leurs frêles édifices en planches, les Chams entendent bien souvent la nuit le cri du Tigre qui chasse dans les environs. C'est un peuple franc, gai et courageux. J'ai vu des chasseurs qui tiraient à bout portant, avec de mauvais fusils, l'Éléphant et le Rhinocéros. Les Tiams ne sont pas voleurs, comme la plupart des races asiatiques, et ils paraissent susceptibles d'une éducation plus complète. Leur taille est élevée, leurs traits plus mâles que ceux des Cambodgiens et des Annamites ; leur teint tient le milieu entre le rouge orangé des premiers et le blanc jaunâtre sale des seconds. Un caractère particulier de cette race, c'est l'énorme saillie des parties molles du bassin unie à une ensellure considérable. Les femmes vont au marché ayant pour tout vêtement une chemise échancrée en haut et descendant à mi-jambe. Elles portent les fardeaux sur la tête, sur un long mouchoir plié dont les deux bouts pendent de chaque côté du cou. Bien que les Tiams ne soient pas de race purement malaise, ils sont mahométans comme beaucoup de Malais, et leur langue a fait de nombreux emprunts à la langue de ces derniers.

Un vocabulaire recueilli, grâce à l'obligeance du maire ou *tong* des Tiams, Sabiou, homme fort intelligent, a été publié dans la *Revue de linguistique* de M. Gérard de Rialle, concurremment à un vocabulaire stieng ; j'en donne ici un léger aperçu.

Français	Tiam	Stieng	Français	Tiam	Stieng
1	Sa	Moué.	10	Seplou	Tiemat.
2	Doua.	Paha.	Dent.	Takoaï.	Thmin.
3	Klao.	Paï.	Langue.	Dela	Liam.
4	Pa	Pouon.	Œil.	Mata.	Mat.
5	Leumeu	Pram.	Sang.	Taga.	Dasiam.
6	Num.	Prao.	Tête	Ako	Poh.
7	Tatiou.	Pah.	Non	Ouoh.	Smaeuï.
8	Tlapau.	Paam.	Oui.	Hè	Dipeuï.
9	Samlan.	Tchin.	Terre.	Halou	Déldé.

FRANÇAIS	TIAM	STIENG	FRANÇAIS	TIAM	STIENG
Eau	Ia	Dah.	Arc	Agnun	Tmékan.
Mer	Tassi	Ansmot.	Maison	Sonn	Agni.
Feu	Apouî	Ouînn.	Blanc	Bohômh	Poh.
Lune	Iaplan	Kê.	Noir	Tiou	Kmao.
Soleil	Iaarré	Naî.	Rouge	Hareah	Doum.
Arbre	Kayao	Sieua.	Sel	Sra	Boh.
Belet	Hallah	Lamlou.	Tabac	Pakao	Tiokpokao.
Jaquier	Phunpanat	Knorr.	Vin	Alak	Pihsom.

Les Stiengs, dont j'eus occasion de voir quelques représentants au marché, où ils venaient vendre de l'huile de bois, font partie de ces peuples appelés Moïs (sauvages) par les Annamites. C'est un peuple misérable, sans industrie, et, du reste, très-peu connu.

Quant aux Cambodgiens, dont M. Aimonier vient de publier le vocabulaire, ils forment un peuple autrefois glorieux, mais aujourd'hui courbé sous la loi du servage et de la féodalité. Ils sont plus âprement religieux que les Annamites et moins susceptibles de recevoir l'empreinte européenne. Ils se mêlent même très-peu aux autres populations de l'Indo-Chine. Leur taille est plus grande, leurs mœurs plus austères que celles des Annamites ; ils sont surtout chasseurs et exploiteurs des forêts.

Cependant Nuidinh, la montagne sacrée, dressait toujours à l'horizon sa tentatrice magnificence. Une partie fut organisée avec l'inspecteur et je pus enfin admirer de près le colosse. Nous partîmes en voiture à Bœufs, et après trois heures de course effrénée sur la route de Trang-bang et dans les bois, nous arrivâmes à la base de la montagne. Le but de l'excursion était la pagode située à peu près à 500 mètres. Après une ascension fatigante à travers des amas de rochers et de grands arbres à huile *(cay-iao)*, que nulle voix d'Oiseau, nul chant d'Insecte n'animait, nous arrivâmes à l'étroite corniche qui entoure la grotte sacrée. Les revenus de la Dame noire *(Ba-dinh)* ayant été considérables cette année-là, on réparait et agrandissait le sanctuaire. D'énormes monceaux de briques, apportés à dos d'homme, des blocs de bois de go noirs comme de l'ébène, et de bois de sheun d'un rouge resplendissant, attendaient la truelle et

le ciseau des artistes indigènes. La vieille bonzesse qui dirige le monastère nous abandonna momentanément sa chambre, ornée du coffre-fort à roulettes de la communauté, coffre-fort à l'aspect respectable et qui ne laissa pas que de nous plonger dans des rêveries contemplatives. Nos domestiques prirent possession de ce lieu sacro-saint et y dressèrent la table, pendant que nous allions rendre visite à la source miraculeuse qui a décidé de la construction de la pagode et dont l'eau souveraine guérit tous les maux. Derrière un énorme rocher, la naïade annamite nous apparut dans toute sa beauté. L'eau tombait dans deux coupes naturelles où mes compagnons puisèrent et burent lentement la divine liqueur. Pour moi, qui étais un peu haletant de la montée, je crus devoir leur faire raison avec du vin de France, malgré les scintillements tentateurs de cette onde sacrée. D'énormes Calaos noirs et jaunes poussaient cependant leur cri énergique et guttural au-dessus de nos têtes, mais ils fatiguèrent notre poursuite et nous laissâmes le soin de cette chasse à l'interprète annamite qui, nu-pieds, pouvait bien mieux que nous suivre à travers les roches les différents Oiseaux. Nous allâmes dîner. De la salle du festin, nous voyions le panorama d'une grande partie de la plaine cochinchinoise qui se déroulait devant nous, avec ses marais, ses bois et ses innombrables canaux ; c'était un spectacle véritablement grandiose. Mais enfin il fallut nous arracher à cette contemplation, et, suivis de l'interprète Quanqui nous rapportait deux Calaos, nous redescendîmes la croupe abrupte de la montagne et reprîmes nos véhicules qui, à la nuit, nous déposèrent sains et saufs à Tayninh.

Cependant ma demeure était devenue célèbre dans la contrée : c'était le rendez-vous habituel des chasseurs du pays qui, sachant mes goûts effrénés pour toutes les choses de la zoologie venaient chaque matin, au retour du marché, en échange de sapèques et même de piastres, voire aussi de verres de tafia et d'absinthe, m'apporter des têtes d'Ours, de Singes, de Porcs-Épics, de Paradoxures, de Cerfs, de Bœufs sauvages, etc., etc.— Mon logis était composé de quatre pièces dont la plus grande, — véritablement immense, — n'avait d'abord pour tout ameublement

qu'une armoire et une vaste table ovale en bois de go. Peu à peu je la garnis de dressoirs en bambou où j'étalais orgueilleusement les squelettes de grands Mammifères de l'Annam, tandis que sur la table s'alignaient de précieux flacons contenant les Reptiles et les Insectes si nombreux de Tayninh. Tous les jours, de jeunes drôles venaient me troubler dans ma solitude en apportant, au bout d'un long bâton, quelque Ophidien bien vivant encore, qui se débattait furieusement, le cou pris dans un nœud coulant, ou ces beaux Buprestes dorés, ces grands Longicornes, ces Sagres resplendissants, la gloire de l'Annam. Parmi les Reptiles innombrables que je recueillis ainsi à Tayninh, — et je recommande ce moyen aux collectionneurs exotiques, car par lui-même l'Européen, brûlé et aveuglé par le soleil, ne trouve rien ou presque rien, — parmi les Reptiles de Tay-ninh, citons les *Bungares annelés* et *semi-annelés,* le *Naja tripudians*, la *Callophis maculiceps*, le *Trimeresurus erythrurus*, Serpent vert à tête de Vipère, tous venimeux, puis les beaux et sveltes Serpents d'arbres, la *Dipsas multimaculata*, le *Tragops prasinus*, vert ou jaune d'or, les *Passerita mycterizans*, au long museau; les *Pythons réticulés*, dont on m'apporta un grand nombre de jeunes, plus un individu, long de près de 4 mètres, qui avait dans le corps un Lièvre à moitié digéré et trois espèces de Vers intestinaux; les Serpents des lieux humides et des prairies, les *Tropidonotes*, les *Ptyas*, et enfin les Serpents *ovovivipares* d'eau douce, les *Hypsirhines*, la *Plumbea*, l'*Enhydris*, la *Bocourti*, celle-ci énorme, très-farouche, et dont je parvins à rapporter un individu vivant en France; l'*Homalopsis buccatus*, dont les jeunes, très-jolis, ont presque la couleur de la Chenille de l'euphorbe. Enfin un dernier Ophidien aquatique, que je ne vis qu'à Tayninh : c'est l'*Herpéton tentaculé*, que les Annamites redoutent beaucoup, bien qu'il ne soit pas venimeux ; il fait usage d'une alimentation mixte, animale et végétale. Je réussis à apporter à Paris le premier individu de cette espèce qu'on y ait vu vivant; malheureusement, la rigueur du climat et peut-être les manipulations intempestives, qu'un naturaliste trop zélé lui fit subir pour le dessiner, amenèrent rapidement sa mort.

Je voyais presque tous les jours les administrateurs, avec lesquels je faisais de fréquentes promenades aux environs de Tay-ninh ; nos relations étaient excellentes et, grâce à cette cordiale entente, plus rare qu'on ne le croit dans les postes lointains de la Cochinchine, où l'ennui rend si vite « grincheux, » je devins possesseur d'un trésor qui manquait au Muséum de Lyon. Un matin, comme je déjeunais paisiblement chez moi, je reçus du premier administrateur un billet qui m'annonçait l'arrivée de quelques grands os d'Éléphant et l'existence d'un squelette complet à 80 kilomètres de là. Je m'emparai de deux fémurs, de deux humérus et de deux tibias (le fémur avait 11 décimètres de long), et, grâce à l'intervention de l'autorité, j'obtins des Cambodgiens, qui avaient apporté ces grands os, qu'ils iraient chercher tous les autres. Dix jours se passèrent en attente ; enfin, le onzième jour, en faisant ma promenade matinale, j'aperçus au milieu de ces grands terrains vagues qui descendent de la colline du fort à l'arroyo, une voiture à Buffle remplie d'os gigantesques. Je tenais ma proie. Un mot de l'administrateur mit à ma disposition des matahs et des prisonniers, et toute cette troupe porta à la rivière les os mal dépouillés, qu'on amarra avec de solides rotins non loin de la maison de mon ami le chasseur Démolis. Le squelette était à peu près complet, il n'y manquait que quelques petits os du métatarse; la tête était seulement un peu mutilée, ces vandales de Cambodgiens ayant extrait les défenses à coups de hache. Grâce aux nombreuses cellules dont est garnie la partie frontale de la tête, il fallut ajouter des poids pour la faire descendre au fond de l'eau, tandis que le maxillaire inférieur coula de lui même comme une pierre. C'est ainsi que, pour quelques piastres, je pus me procurer un des *desiderata* du Muséum. Quelques semaines après, ces os, nets et vraiment imposants, vinrent s'étaler sur un dressoir en bambou, à côté d'un Rhinocéros qu'avait tué Démolis.

Une autre dépouille opime devait bientôt enrichir ma collection. A quelques jours de là, vers une heure de l'après-midi encore, comme j'étais plongé complétement dans le sommeil de la sieste, un Annamite vint me prévenir qu'à trois heures de

marche environ du fort, et à côté de la montagne, il avait blessé sans doute mortellement un Con-dinh mâle, très-grand. Le Con-dinh est un Bœuf sauvage très-voisin du Gaur et du Banteng, c'est peut-être le *Bos frontalis;* il est assez rare dans la colonie. J'attendis quelques instants que mes deux domestiques fussent arrivés, et chargeant l'un de mon fusil et de mes provisions, l'autre d'un panier à provisions, je me précipitai en avant, après avoir préalablement disposé un mouchoir mouillé sur ma tête par-dessus mon salaco. Je rencontrai chemin faisant des hommes que je pris d'abord pour des Cambodgiens, mais que mes boys m'affirmèrent venir de Laos, ils conduisaient à Saigon un troupeau de Bœufs et de Buffles. Chacun de ces animaux était chargé en cacolet de grands paniers contenant le riz du voyage. Les Laotiens portaient tous de vieux fusils. Mes domestiques me furent utiles pour m'ouvrir un chemin au milieu des Buffles. Je marchai par des chemins couverts, de plus en plus ravinés et pleins d'eau, à mesure que j'approchai de la montagne. J'arrivais enfin à un bois taillis, où l'Annamite me montra une vaste masse noire, c'était l'ennemi. Il venait d'expirer quand nous l'approchâmes. Il avait plus de 3 mètres de long et plus d'un mètre et demi de haut. La robe était toute noire, sauf une large tache grise sur le front, et il avait les quatre pieds jaunes. Il reposait sur quelques petits arbres qu'il avait écrasé dans sa chute. Nous le dépeçâmes sur place et le lendemain matin je rentrai triomphant et harassé, avec la peau, le squelette et le filet de la bête. Je n'ai jamais mangé de chair plus succulente. Cet animal a cinq vertèbres sacrés, plus quatorze caudales et treize paires de côtes. Les cornes d'un beau grain, énormes, à nombreux sillons circulaires à la base, sont jaunes dans leur plus grande longueur et noires à l'extrémité seulement. La crête occipitale est très-forte et, derrière, elle existe un creux immense; il y a un renflement considérable un peu au-dessus des os propres du nez. C'était en somme une acquisition d'une haute valeur.

Mon séjour à Tayninh touchait à sa fin lorsque je trouvai mon Con-dinh. Je fis, la veille de mon départ, une dernière promenade dans la plaine boisée qui s'étend derrière la rivière; et

j'y vis pour la première fois le Vomiquier, dont les indigènes connaissent très-bien les propriétés vénéneuses ; les Annamites appellent l'arbre *cay-kou-ti* et le fruit *trai-ma-tayan*. Toute une famille de Benkeou faillit s'empoisonner, en mangeant un Poisson qui avait dégluti, sans doute par hasard, quelques fruits de cet arbre, lequel croît volontiers sur les berges élevées.

Enfin, vers la fin de juillet, je quittai Tayninh, en serrant la main des amis que j'y laissai et emportant de vraies richesses zoologiques, plus quelques animaux vivants dont je donne la liste ; malheureusement je fus obligé de laisser la plupart d'entre eux au Jardin botanique de Saigon.

De nombreux Reptiles : Deux *Varans*, dont un énorme ; des *Hypsirhines*, des *Tropidonotes*, des *Compsosoma radiatum* une *Passerita mycterizans*, des *Herpétons tentaculés*, des *Cistudes d'Amboine*, et une énorme Tortue fluviale, la *Trionyx carinifera* la *Con Cuo-din* annamite, dont l'écaille est molle, le cou très-long et la morsure cruelle. De tous ces Reptiles, je n'emmenai vivants en France que deux *Compsosoma radiatum*, un *Hypsirhina Bocourti* et trois Herpétons. La plupart moururent encore de Toulon à Paris, et je ne déposai vivants au Muséum qu'un Hypsirhine et un Herpéton.

J'avais encore deux *Marabouts* admirablement apprivoisés, un *Aiglon*, un *Martin-pêcheur*, un *Tragule nain*, charmant petit Cerf gros comme un petit lapin, un *Con-man* ou Cerf du Cambodge, à cornes courtes et à dents canines très-développés, un *Ours de Cocotiers*, un *Macaque maimon*, deux *Paradoxures types*, une *Civette* et un *Porc-épic;* je ne pus amener vivants à Paris qu'un *Ours* et un des deux *Paradoxures*.

Les deux jonques que je frétais pour emmener cette nombreuse et singulière famille ainsi que mes collections auraient réjoui le cœur d'un patriarche ; les deux Marabouts, debout sur roufle pendant le voyage, avaient surtout bien bon air ! C'était, en petit, une nouvelle arche de Noé.

Trois jours après j'étais à Saigon, et, le 20 septembre, je m'embarquai sur *La Sarthe*. Je ferai grâce au lecteur de ce voyage de retour ; je ne dirai qu'un mot de Ceylan, où *La*

Creuse n'avait pas touché. Pointe-de-Galles est une des relâches les plus attrayantes. La verdure tropicale y est dans toute son exubérance. Les cocotiers surtout y abondent et poussent jusque sur le bord de la mer. Mais la rade est toujours très-agitée; pour aller à terre, il faut se confier à ces curieuses embarcations à balanciers formées d'un tronc d'arbre creusé, auquel on a cousu deux planches, et d'une énorme poutre que relient à la barque deux longues perches. Trois cases existent dans ces singulières embarcations : celle du milieu pour les voyageurs, les deux autres pour les rameurs qui. abusant de la situation, écorchent les voyageurs de toute nationalité. Après une pose d'un jour, le bateau reprit sa marche, et le 2 décembre j'arrivai enfin à Toulon.

LA SICILE

CONSIDÉRÉE SOUS LE POINT DE VUE

DE SES PRODUCTIONS ET DE SON COMMERCE

PAR

M. VINCENT FRACHON

La Sicile, par la douceur de son climat, la beauté de ses sites et par la fertilité de son sol, est à juste titre réputée un des pays les plus favorisés du globe; en même temps, on peut la considérer comme un des plus intéressants par ses souvenirs historiques, qui remontent à la plus haute antiquité et vont se perdre dans les ténèbres de la mythologie. Il est à regretter cependant que, malgré le rôle si important qu'elle n'a cessé de jouer dans le monde, elle se trouve encore privée d'une histoire à elle.

Si on parvenait à établir cette histoire, cela pourrait être sans doute fort utile à expliquer la décadence de cette île et fournir peut-être de bons enseignements pour l'avenir.

Mais, en attendant, il sera curieux de faire connaître ce pays sous le point de vue matériel, c'est-à-dire sous celui de ses productions et de son commerce.

I. — PRODUITS DU SOL

Ce qui indique le mieux la fertilité du sol de la Sicile, est sinon l'abondance actuelle, du moins la grande variété de ses produits, variété qu'on ne retrouverait que difficilement à un si haut degré dans d'autres pays. Il suffira d'en faire ici l'énumé-

ration, pour ne nous occuper ensuite que de ceux qui ont le plus d'importance.

Céréales, graines de lin, chenevis, moutardes, pois, fèves, lupins, maïs, lentilles, millet, riz, etc. ;

Oranges, citrons, mandarines, cédrats, bergamottes, avec les autres produits qui en dérivent, savoir : jus de citrons non cuits et jus de citrons concentrés ; jus de bergamottes concentrés, essences de citrons, oranges et bergamottes. Amandes, noisettes, pistaches, caroubes, figues, racines de réglisse : soies, cotons, chanvres et lins, laines. Huiles d'olive, vins, tartres. Sumacs, mannes, cantharides, tabacs, etc. ;

Peaux d'agneaux, de chevreaux, de chèvres, etc.

Céréales. — La production des céréales en Sicile est bien loin d'avoir la même importance que dans l'antiquité, où cette île était réputée le grenier de Rome ; de nos jours elle ne suffit pas, à beaucoup près, à la consommation du pays et on importe des grains, en quantités considérables, principalement de la mer Rouge et du Danube. Il faut bien dire cependant que, d'un autre côté, on en exporte d'assez grandes quantités pour Marseille et pour la terre ferme d'Italie, notamment pour Castellamare, Livourne et Gênes. L'exportation, semblablement à l'importation, s'explique par les différentes qualités de grains et par la convenance qu'on trouve à les mélanger, pour obtenir toutes les farines aptes aux divers emplois auxquels on les destine.

Graines de lin. — La culture en est assez importante dans les plaines de Catania et dans celles de Trapani et Marsala. Ce produit est d'excellente qualité et très-apprécié pour le bon rendement en tourteaux. On l'expédie à Dunkerque, en Hollande et en Angleterre ; une bonne partie de la production est consommée dans le nord de l'Italie.

On exporte aussi dans de bonnes années, en assez grande quantité, de l'orge, principalement pour la France et pour la Belgique.

Oranges, citrons, etc. — Cette culture a pris un développement très-remarquable, dans les dernières années, malgré une maladie dite de la gomme, qui a attaqué ces arbres et qui, spé-

cialement dans la province de Messine, a occasionné la perte de la plus grande partie de ces plantations.

L'exportation annuelle de ces fruits peut être évaluée aujourd'hui, pour le seul port de Messine, à un million de caisses d'oranges et à deux cent cinquante mille de citrons, ayant une valeur de 12 à 14 millions de francs. Il est à remarquer cependant qu'une partie de cette quantité est produite sur les côtes de la Calabre, dans notre voisinage. Palerme exporte également beaucoup d'oranges, quoiqu'en moins grande quantité cependant que Messine. Les fruits qu'on expédie d'ici ont une bonne réputation à l'étranger, ce qui est dû à la nature du terrain et au soin tout particulier qu'on met à la confection des caisses. Chaque fruit est examiné attentivement et mis à l'écart, s'il a le moindre défaut et indice de ne pas devoir se conserver. Si ce sont des oranges, on les vend à bas prix pour la consommation de la place et des localités des alentours, et les citrons sont pressés pour en extraire l'essence et le jus. On admet que le rebus occasionné par le triage ne s'élève pas à moins de 30 à 35 0/0.

La plus forte exportation de ces fruits, tant de Palerme que de Messine, a lieu pour les États-Unis d'Amérique ; en voici, pour Messine seule, la statistique tirée des registres du consulat de la grande république en cette ville :

	ORANGES	CITRONS	
De 1862 à 1863	218,700	66,600	caisses
— 1863 à 1864	209,780	70,500	—
— 1864 à 1865	134,100	39,500	—
— 1865 à 1866	241,500	75,300	—
— 1866 à 1867	344,200	99,400	—
— 1867 à 1868	287,000	102,800	—
— 1868 à 1869	465,800	141,000	—
— 1869 à 1870	451,500	142,000	—
— 1870 à 1871	501,000	178,000	—
— 1871 à 1872	521,000	187,000	—
— 1872 à 1873	452,000	146,000	—
— 1873 à 1874	427,000	141,000	—

Après les États-Unis, la Russie est au second rang et on y expédie de Messine annuellement environ deux cent mille caisses de fruits.

On peut admettre que, depuis vingt à vingt-cinq ans, la pro-

duction des oranges et citrons a décuplé en Sicile, et, ce qu'il y a de plus heureux pour le pays, cette augmentation prodigieuse n'a occasionné aucune baisse dans les prix ; loin de là, ils n'ont cessé de s'élever d'une manière très-remarquable. On le doit avant tout, à ce que les moyens de transport sont devenus de plus en plus prompts, faciles et économiques, tant en Sicile même que dans les pays lointains, où on expédie ces fruits. Il n'y a qu'une quinzaine d'années, l'oranger et le citronnier n'étaient guère cultivés en Sicile que dans les provinces de Palerme, de Messine et un peu dans celle de Catania, mais depuis l'ouverture du chemin de fer entre Messine, Catania et Syracuse et entre Catania et Leonforte, les provinces de Catania et de Syracuse s'y adonnent sur une vaste échelle. Il n'est pas douteux, qu'à mesure que la ligne de la voie ferrée sera prolongée, cette culture s'étendra considérablement. Il n'en est pas de plus rémunératrice pour les propriétaires, et elle n'exige pas même des terrains de première qualité; seulement une condition essentielle est un arrosage abondant. Pour se faire une idée de la richesse de cette culture, on peut calculer qu'aux prix actuels, en oranges ou citrons de bonnes qualités, on obtient sur des plantations d'un hectare un produit brut annuel de 2,000 à 2,500 fr., tandis que, jusqu'à présent dans la province de Syracuse, le prix des terrains aptes à cette culture ne dépasse guère en moyenne 400 fr. l'hectare. La navigation à vapeur, qui gagne de plus en plus sur celle à voile, permet de transporter, aujourd'hui beaucoup plus rapidement, ces fruits si délicats et favorise beaucoup ce commerce, en diminuant considérablement les risques de pourriture.

Outre l'oranger et le citronnier, on cultive aussi tous les autres arbres fruitiers de la même famille comme :

Le mandarinier, qui n'a été introduit, dans ce pays, que depuis vingt-cinq à trente ans et dont la culture prend une grande extension ;

Le cédrat, dont le fruit est coupé en quartiers et qu'on sale pour l'expédier en barriques, principalement pour l'Angleterre, à l'usage des confiseurs ;

La bergamotte, l'oranger à fruit amer, etc.

Jus et essences. — Les fruits donnent lieu à une industrie, qui n'est pas sans avoir aussi une grande importance, celle des jus et des essences.

Parmi les premiers, il y a à citer les jus de citrons expédiés au naturel, excellent préservatif contre le scorbut et dont la marine anglaise fait grand usage. Les jus de citrons, concentrés par une longue cuisson, ont une bien plus grande importance ; on les expédie principalement en Angleterre pour la fabrication de l'acide citrique. Ci-devant on n'en envoyait aussi à Lyon et à Marseille, mais ces dernières années la demande pour ces places a cessé. La production de ces jus de citrons concentrés à 60° pour 64 ounces par imperial galloon, poids anglais, s'élève, dans la province de Messine, de 1,000 à 1,200 pipes, soit d'environ 500,000 à 600,000 litres par an. On produit également pour le même usage du jus de bergamottes concentré, mais dont la qualité est inférieure, ne contenant, concentré à 60°, que 48 ounces d'acide citrique par imperial galloon. Cette production s'élève de 400 à 500 pipes.

En essences, celles de bergamottes occupent le premier rang, puis viennent celles de citrons et d'oranges. Les principaux marchés pour la vente de nos essences sont : Paris, New-York, Leipzig, Hambourg, Londres et Moscou.

Il est surprenant que la distillation de fleur d'orangers ne soit pas connue en Sicile, on doit faire venir de France ou de Naples le peu qu'on en consomme dans le pays.

Amandes et noisettes. — Il se produit beaucoup d'amandes en Sicile, notamment sur la côte méridionale. Les meilleures qualités sont celles d'Avola, puis de Mascali, de Prima et Girgenti.

Les noisettes, au contraire, sont principalement cultivées sur le flanc septentrional de l'Etna et sur la côte du Nord.

Messine exporte annuellement, en moyenne, pour une valeur d'environ 2 millions de francs d'amandes et, dans de bonnes années, pour 3 millions de noisettes, dont Marseille reçoit bonne part.

Caroubes. — La production en est considérable sur la côte méridionale de l'île, où ce bel arbre est d'une magnifique venue. L'usage de ce fruit est pour la nourriture des chevaux, on l'expédie principalement pour l'Angleterre et pour la terre ferme d'Italie.

Industrie séricicole. — La sériciculture est de date fort ancienne dans la province de Messine, et commence à prendre pied dans celle de Catania. Il est à remarquer que, dans tout le reste de l'île, elle est encore inconnue. Si elle n'eût été arrêtée dans son essor par la maladie des vers à soie, il est à présumer qu'elle s'y serait étendue, car généralement le terrain convient très-bien à la culture du mûrier, et le climat est aussi très-favorable à l'éducation des vers à soie.

Par le passé, on ne cultivait que le mûrier noir en Sicile, mais depuis une dizaine d'années, les préjugés des agriculteurs contre le mûrier blanc, tendent de plus en plus à disparaitre, et, comme on reconnaît que ce dernier est d'une venue moins lente, rend bien davantage et que les vers nourris de sa feuille donnent des cocons de bien meilleure qualité, on lui accorde aujourd'hui presque exclusivement la préférence pour les nouvelles plantations. Depuis peu, on a introduit aussi une espèce de mûrier de Chine, à laquelle on donne le nom de « hou, » qui réussit admirablement et qui a l'avantage d'être très-précoce.

On estime que, malgré le découragement que la maladie des vers à soie a dû occasionner aux propriétaires, somme toute, la production, en feuille de mûrier, n'est pas sensiblement inférieure à ce qu'elle était autrefois, et que l'étendue de cette culture, sur un plus grand rayon, compense la diminution qu'il y a eu sur les points où elle est de date plus ancienne. La facilité avec laquelle croît ici le mûrier, non-seulement dans les terrains en plaine, mais aussi sur le versant des collines, rend cette culture susceptible d'une grande extension. Il suffirait, pour la développer, de la certitude que la maladie des vers à soie tend à disparaître. La force de la végétation est telle que six à sept ans suffisent pour rendre ces arbres productifs, et on estime que, lorsqu'ils sont en plein rapport, ils donnent de six à sept sacs de feuilles.

Il ne saurait y avoir rien de plus primitif que l'éducation des vers à soie dans cette partie du royaume d'Italie. A commencer par l'éclosion des graines, pour l'ordinaire ce sont les femmes des paysans qui se chargent de cette besogne, en plaçant ces graines sur leur sein, ou bien sous les chevets ou sous les matelas de leurs lits. Après que les vers sont éclos, on a bien l'attention de couper la feuille de mûrier très-menue, pratique qui est continuée peut-être plus longtemps qu'en France, mais on ne la distribue qu'à de longs intervalles, et on ne change guère les litières. On s'applique à tenir les vers dans un manque d'air et une obscurité aussi complète que possible. Heureusement que les cabanes des paysans ne sont pas d'une construction assez raffinée, pour qu'on puisse y supprimer tout courant d'air et toute lumière. Il n'y a encore que peu de grandes magnaneries, et surtout peu qui soient organisées suivant les règles de la science moderne. Malgré cette grande infériorité, sans obtenir, à coup sûr, dans les cas de réussite, d'aussi brillants résultats qu'en France, on est par contre, grâce au climat, moins exposé à des échecs complets.

Il y avait, en Sicile et en Calabre, de bonnes races de vers à soie, qui malheureusement se sont perdues, en grande partie, par la maladie régnante. Actuellement, les principales éducations se font en races annuelles du Japon, bien qu'on s'efforce à présent de reconstituer, par des croisements, de *meilleures qualités*, et que déjà, la saison dernière, on ait obtenu d'assez bons résultats à cet égard. Dans les années où la maladie régnait avec le plus d'intensité, on se servait beaucoup de semences bivoltines japonaises, dont la réussite était moins chanceuse, et dont on faisait deux productions dans la même saison, mais, vu l'infériorité de ces cocons, on tend à y renoncer.

La dernière production de cocons a été, comme quantité, bien supérieure à celle des années précédentes, et surtout on a pu constater que la maladie tend de plus en plus à disparaître. Il est à regretter toutefois que, ni les éducateurs, ni les filateurs n'aient pu bénéficier de cette meilleure récolte ; les premiers, parce que la quantité de vers à nourrir s'étant trouvée plus grande qu'on n'avait pu le prévoir, ils ont dû payer très-cher la feuille du

mûrier vers la fin des éducations, tandis qu'ils n'ont pu vendre leurs cocons qu'à des prix très-réduits. Quant aux filateurs, ce rendement des cocons ayant été bien moindre que ce qu'ils avaient prévu, ils n'ont aussi pas pu y trouver leur compte.

Il est à remarquer que, tandis qu'on a pu constater une diminution considérable dans la production des cocons, depuis l'apparition de la maladie, et seulement des progrès si lents dans le mode d'éducation des vers, tout au contraire, il y en a eu de très-grands dans les filatures. Autrefois, en remontant à vingt-cinq ou trente ans, on ne produisait guère que des soies à longs guindres, de titres très-irréguliers ; à présent, au contraire, ces qualités ont presque tout à fait disparu, et la principale production est en soies classiques, ou frisant les classiques. Chaque année, il se monte de nouvelles filatures à vapeur en Sicile et en Calabre, qui, dans un temps donné, doivent faire disparaître tous les établissements secondaires, vu la différence considérable qu'il y a dans les prix qu'obtiennent leurs produits. On peut admettre que nos gréges classiques, servant pour organsins, qui sont d'un placement très-facile, se vendent environ 20 0/0 plus cher que les qualités courantes ; ces dernières, ayant à soutenir la concurrence des soies d'Orient, sont en outre beaucoup moins recherchées. Il est évident que la différence, entre les frais de production des filatures classiques et les frais de celles qui ne filent que des qualités courantes, n'est nullement en proportion avec la valeur de leurs produits et que, par conséquent, ces dernières n'ont d'autre alternative que de se perfectionner ou de suspendre leurs travaux. C'est, en effet, à ce dernier parti que souvent elles se soumettent, et le nombre des filatures secondaires va donc en diminuant chaque année.

Cet état de choses fait que la quantité des soies qui se présentent à la vente sur le marché de Messine diminue chaque année, vu que les filatures classiques, lorsqu'elles ne sont pas fondées par des établissements de l'étranger, pour qui elles travaillent exclusivement, le plus souvent engagent dès le début de la campagne toute leur production à des mouliniers du dehors, en économisant par là des pertes d'intérêt et des frais de commission.

Pour la campagne dernière, on estime que la production totale pourra s'élever à environ 90,000 kilogrammes de soies gréges, dont 41,000 kilogrammes produits en Sicile, et 49,000 kilogrammes produits en Calabre, mais dont la vente s'est traitée par des maisons de Messine. Sur ce chiffre, les expéditions pour Lyon s'élèveront à environ 30,000 kilogrammes, l'Angleterre en absorbera environ 60,000 kilogrammes, pour la plupart filés en titres spéciaux, comme 18/20, 26/28, à l'usage des fabriques de Spitalfield, tandis que Milan et Turin qui, dans d'autres années, ont pris une large part dans nos expéditions, ne s'y trouvent pas intéressés cette dernière campagne.

Cotons. — La culture du coton est déjà ancienne dans certaines contrées, en Sicile, et notamment dans les environs de Biancavilla, Terranova et Pacchino et, en général, on y produit de belles qualités. Pendant la dernière guerre aux États-Unis, encouragé par des prix très-élevés, on avait considérablement étendu cette culture, mais à présent, elle est retombée dans les limites où elle était renfermée antérieurement. A peu près toute la production est absorbée par les filatures de Naples et de la haute Italie et on n'en expédie presque pas à l'étranger.

Chanvre. — Cette culture n'a pas une très-grande importance, la production est consommée dans le pays et sert à la fabrication des cordes.

Huiles d'olives. — La culture de l'olivier est des plus anciennes et est très-répandue dans le nord de la Sicile, sans avoir cependant autant d'importance qu'en Calabre et en Pouille, où le terrain s'y prête admirablement.

Il ne paraît pas que la production des olives ait beaucoup augmenté, mais plutôt peut-on constater une amélioration des qualités de nos huiles qui, jusqu'à présent, laissaient beaucoup à désirer. Notamment dans les territoires de Termini et de Cefalu, on s'est mis à produire de bonnes qualités d'huiles à manger. Toutefois, quoique généralement les olives qu'on récolte en Sicile soient de qualité excellente, la masse du produit est en huiles qui ne sont jugées bonnes qu'à brûler, ou à l'usage des fabriques et principalement pour celles de savon et pour le grais-

sage des machines. Ceci est fort à regretter, car la différence de prix, entre les huiles à manger et celles à l'usage des fabriques, peut être estimée de 30 à 35 0/0, sans qu'il en coûte beaucoup plus pour fabriquer les premières, ni que le rendement des olives soit sensiblement inférieur.

Généralement on ne retire pas en Sicile, par le pressage des olives, tout le rendement qu'on pourrait avoir en employant les procédés en usage en Calabre. Là, après divers pressages produisant de l'huile lampante, on obtient encore, avec le résidu des olives broyées, une huile épaisse connuê dans le commerce sous la dénomination de « ressence, » qui est employée presque exclusivement par les fabriques de savon de Marseille, Nantes et Rouen.

Messine a expédié, dans les dernières années, des huiles pour une valeur en moyenne de 11 à 12 millions de francs, et dans ces chiffres, ne se trouvent pas compris les nombreux chargements que font des négociants de cette ville sur les côtes de Sicile et de Calabre.

Avec des moyens de transport plus perfectionnés et surtout par la construction de nombreuses citernes, où les huiles sont déposées avant d'en faire les expéditions, il est probable que ce commerce se concentrera de plus en plus à Messine. Il existe déjà actuellement en cette ville des citernes pour une contenance d'environ 50,000 quintaux métriques d'huile.

Le commerce de Messine gagnerait aussi beaucoup par une meilleure classification des qualités d'huile, et par l'introduction des récépissés de dépôts (warrants), qui sont déjà en usage, sous diverses formes, dans les provinces napolitaines. Ceci permettrait à nos institutions de crédit, qui abondent sur place, de faire, contre dépôt de ces récépissés, des avances de fonds aux propriétaires et aux spéculateurs qui, le plus souvent, ne trouvent chez eux à se procurer les capitaux nécessaires qu'en payant de gros intérêts.

Les principaux débouchés pour nos huiles sont : Odessa, l'Angleterre et les ports de la Baltique.

L'introduction du pétrole, dont l'emploi pour l'éclairage s'est

déjà considérablement généralisé, même dans l'intérieur de l'île, paraît ne faire aucune concurrence aux huiles d'olive et si, dans ces dernières années, les prix de ces dernières ont beaucoup baissé, cela n'est dû qu'à l'abondance des récoltes en Italie et en Espagne. A l'appui de cela, nous pouvons citer, faute de statistique générale, que, dans la seule place de Gallipoli (Calabre), les recettes du 1er novembre 1874 au 1er mars de cette année se sont élevées à 114,000 quintaux métriques contre 84,000 quintaux en 1872 et 1873, dernière bonne récolte biannuelle, dont le résultat était déjà considéré comme représentant une bonne moyenne. La dernière récolte doit donc être citée comme une des plus abondantes qu'on ait jamais eu.

Il y a une grande différence dans la production des oliviers d'une année à l'autre, et jamais deux très-bonnes récoltes ne se suivent, ce qui explique les grandes variations dans les prix des huiles. En Calabre, on ne ramasse le fruit que très-tard et il en reste sur les arbres jusqu'aux mois d'avril et de mai.

Vins. — On peut dire, comme pour l'olivier, que la culture de la vigne est très-répandue en Sicile, que la production en est considérable, mais que, sauf quelques exceptions, la fabrication des vins est encore fort arriérée. A l'opposé des huiles, qu'on détériore souvent en ne pressant les olives qu'après les avoir laissé fermenter, pour les vins, on a le tort, dans diverses contrées, sans doute faute d'outillage nécessaire, de presser les raisins et de mettre le vin en tonneaux avant que le degré de fermentation voulu se soit opéré, ce qui nuit beaucoup et à la qualité et à la conservation de ce produit. Cette industrie est donc susceptible de grandes améliorations et, de plus, la culture de la vigne paraît être en voie de prendre une grande extension.

Il y a depuis longtemps d'excellents crus de vignobles en Sicile et il se produit aussi quelques vins fins, parmi lesquels on peut citer en première ligne les vins doux (muscats) et secs de Syracuse; mais la quantité n'en est pas considérable; ce qu'il ne faut attribuer qu'à l'incurie comme aussi à l'ignorance et aux préjugés du plus grand nombre des propriétaires. Par là l'exportation de ces vins fins se réduit à très-peu de chose, et l'exécution

des ordres d'achat en est très-difficile, par la raison qu'aucun marchand en gros ne s'occupe de cette branche de commerce. Il faut donc s'adresser directement aux propriétaires avec lesquels il est malaisé de s'entendre et qui souvent ne cherchent qu'à tromper.

Il paraît par ce motif qu'une société œnologique, qui disposerait de capitaux suffisants et s'établirait en Sicile, en se proposant de perfectionner la fabrication des vins et de classifier les divers crus, aurait beaucoup de chances de succès.

Nous n'entendons parler jusque-là que des vins naturels, car quant aux vins fabriqués (cuits), comme le marsala, il y a déjà quelques très-grands établissements qui, pour la régularité et la perfection de leurs produits, ne laissent rien à désirer. Le vin de Marsala est fabriqué avec des raisins de qualité secondaire. Il contient de l'alcool dans une proportion de 25 à 30 0/0; ce vin est très-estimé en Angleterre et on commence aussi à l'apprécier en France.

Autrefois la Sicile n'exportait guère ses vins ordinaires que pour les autres ports d'Italie et pour l'Amérique du Sud ; mais, depuis quelques années, ces vins commencent à être recherchés aussi pour la France, surtout dans les qualités d'un goût un peu amer et de couleur très-foncée : l'éveil étant donné, il est probable que ces affaires sont appelées à prendre une grande extension.

On pourrait, à peu de frais, fabriquer beaucoup d'alcool avec les résidus des raisins, mais malheureusement, cette industrie se trouve étouffée par un très-malencontreux impôt de 90 lires par hectolitre, que le gouvernement a mis sur cette fabrication, en dehors des droits d'octroi, souvent considérables, dont ce produit est grevé par les municipalités. Il en résulte qu'il ne s'en produit guère qu'en contrebande.

L'oïdium règne depuis bien des années en Sicile, mais cette maladie de la vigne y est avantageusement combattue par le soufrage ; le phylloxera, heureusement, y est encore inconnu.

Cette année la récolte a été d'une abondance extraordinaire, mais néanmoins, comme les dépôts se trouvaient presque épuisés

et aussi, grâce à une bonne demande qu'il y a eu pour le dehors, les prix n'ont baissé que de 25 à 30 0/0 pour les qualités courantes. Pour les qualités supérieures, la diminution a été encore bien moindre, et quant aux vins de Marsala, sur lesquels un certain monopole est exercé, par les quelques établissements en renom, on a même maintenu en entier les prix antérieurs à la nouvelle récolte.

Sumacs. — La culture de cet arbuste n'est pas répandue sur toute la Sicile, mais elle est d'une très-grande importance sur quelques points, et notamment dans le voisinage d'Alcamo, près de Palerme, et de Militello, dans la province de Catania. On en récolte la fleur que l'on fait sécher, pour ensuite la réduire en poudre au moyen de meules. Palerme en expédie de grandes quantités, principalement pour la France et pour les États-Unis, l'Angleterre et la Russie.

Peaux. — Sauf dans quelques parties du midi de l'île, l'élevage des bestiaux n'est pas considérable en Sicile, et les peaux de bœufs, qui ne sont pas de très-bonne qualité, sont fabriquées dans le pays même.

On exporte, par contre, en assez grande quantité, des peaux de chevreaux et d'agneaux ; on vend les premières principalement pour Annonay, et quant aux autres, le plus fort débouché qu'on en a, est pour l'Autriche.

. . . .

II. — PRODUITS DU SOUS-SOL

Sel gemme. — Il se trouve dans l'intérieur de l'île de riches carrières de sel gemme dont l'extraction ne serait que peu coûteuse ; néanmoins, l'exportation, jusqu'ici, en est presque nulle, à cause du manque de routes, ce qui en rend le transport trop dispendieux.

Soufre. — De tous les produits de la Sicile, celui-ci est le plus important pour son commerce d'exportation ; on pourra en juger par les aperçus suivants :

Exportations en	1864.	1,540,000 quint. mét.
—	1865.	1,567,000 — —

Exportations en 1866.	1,816,000	quint. mét.
— 1867.	2,103,000	— —
— 1868.	2,036,000	— —
— 1869.	1,952,000	— —
— 1870.	1,872,000	— —
— 1871.	1,744,000	— —
— 1872.	1,972,000	— —
— 1873.	2,194,000	— —
— 1874.	1,874,000	— —

REPARTITION POUR LES DIVERS PAYS DE L'EXPORTATION DES SOUFRES, EN QUINTAUX MÉTRIQUES

	EN QUATRE ANS de 1865 à 1868	EN QUATRE ANS de 1869 à 1872
Pour la Grande-Bretagne	2,285,569	2,174,224
— le nord de la France	173,275	38,905
— le midi — —	1,499,331	1,338,301
— la Hollande	309,075	221,245
— la Belgique	82,819	274,095
— l'Allemagne et l'Autriche	739,521	466,725
— la Russie	155,758	227,527
— les États-Unis	694,819	1,169,658
— l'Espagne, le Portugal, la Grèce, la Turquie et l'Italie	1,581,690	1,628,879
TOTAL	7,521,867	7,539,559

Pour les années	1872	1873
Pour la Grande-Bretagne	424,000	457,000
— le nord de la France	17,000	12,000
— le midi — —	459,000	317,000
— la Hollande	58,000	45,000
— la Belgique	83,000	58,000
— l'Allemagne	105,000	112,000
— l'Autriche	39,000	22,000
— la Russie	64,000	52,000
— les États-Unis	379,000	278,000
— l'Espagne et le Portugal	84,000	71,000
— la Turquie et la Grèce	83,000	76,000
— l'Italie	400,000	344,000
TOTAL	2,195,000	1,874,000

On doit être étonné que, dans cette période de dix ans, où les prix ont été constamment en augmentant et se sont élevés en moyenne, de 12 à 16 fr. les 100 kilog., et qu'avec des mines aussi riches et aussi nombreuses, l'extraction ait été presque stationnaire. L'explication de ce fait, bien constaté, a préoccupé

le commerce et donné lieu à des enquêtes de la part du gouvernement. Ce n'est que par une réunion de circonstances défavorables à cette industrie qu'on peut, en quelque sorte, se rendre compte de cet état de choses. Sans énumérer toutes les raisons qui ont été données à ce sujet, nous ne citerons que les suivantes, qui nous paraissent avoir le plus de poids :

1° Le peu de sécurité dans l'intérieur de la Sicile, qui empêche bien des étrangers et même des indigènes de se livrer à cette exploitation ;

2° La plus grande difficulté que présente l'extraction, à mesure que les premières couches, se trouvant épuisées, il faut descendre à une plus grande profondeur. Il est à remarquer que cette difficulté est de beaucoup augmentée, en conséquence de ce que les travaux n'ont pas été conduits suivant les règles de la science. On ne peut guère citer qu'une mine, celle de Grottacalda, exploitée par une compagnie française, où on ait fait usage de puits et de murs de soutènement ;

3° Les nombreux accidents, survenus dans les mines pendant ces dernières années, par l'introduction des eaux et provenant, le plus souvent, de débordements de torrents.

Les principales mines de soufre sont situées dans les provinces de Catanisetta et de Girgenti ; il s'en trouve aussi quelques-unes dans la province de Catania. Dans celle de Palerme, il n'y a que le seul, mais riche groupe de Larcara. Il y a des personnes qui pensent que, d'ici à quarante ou cinquante ans, les mines de soufre de la Sicile pourraient être épuisées, mais cette estime donne lieu aux appréciations les plus diverses, et cela nous paraît être un calcul bien plus difficile encore que celui qu'on fait en Angleterre et en France, par rapport aux mines de charbon, vu que l'intérieur de la Sicile est bien moins connu.

Toutes les personnes expertes dans ces travaux reconnaissent que l'exploitation des mines de soufre est encore très-arriérée en Sicile, tant sous le rapport de l'extraction du minerai, que sous celui de la fusion. Celle-ci, qui s'opère en allumant le minerai

même, est loin de donner le rendement qu'on pourrait en obtenir par de meilleurs procédés, puisque le déchet qu'il occasionne est estimé à un tiers du produit. Il y a, en outre, le grave inconvénient que cela donne lieu à une fumée suffocante, qui infecte au loin les campagnes et nuit beaucoup à la végétation.

C'est, pour la fabrication de l'acide sulfurique et pour le soufrage de la vigne, qu'on emploie le plus les soufres de Sicile. Quant à l'acide sulfurique, dans beaucoup d'endroits, il y a plus de convenance à l'extraire des pyrites, dont on trouve de nombreux gisements dans beaucoup d'autres pays.

Le commerce de Messine entre à peu près pour moitié dans l'exportation des soufres de la Sicile, mais seulement une bien faible partie est embarquée dans notre port, qui se trouve trop éloigné des mines. La plus grande partie des cargaisons se fait sur les plages de Girgenti, Licata et Terranova, et dans le port de Catania.

Cuivre, plomb et antimoine. — Il y a en Sicile des carrières de ces minerais, mais, généralement, les filons n'y ont pas beaucoup de suite. Cependant, on prétend que celles qui se trouvent dans les environs de Novarra présentent de fort bonnes conditions, et il paraît qu'une compagnie s'organise dans ce moment pour les exploiter en grand.

Asphaltes. — Il s'en trouve de vastes gisements dans les environs de Ragusa, Modica et Vizzini, qui ont donné lieu à de grands achats de terrains de la part de compagnies françaises et anglaises. La qualité en a été reconnue excellente, mais après quelques essais, l'exploitation de ce minerai a été suspendue, parce qu'on a reconnu qu'il ne pouvait pas supporter les frais de transport.

III. — INDUSTRIE MANUFACTURIÈRE

La Sicile, étant un pays exceptionnellement favorisé par les productions agricoles, a dû ressentir, moins que tout autre, le besoin de se rejeter sur l'industrie manufacturière. En entrant dans cette voie, elle ne ferait, sauf quelques exceptions, que

sortir de son élément naturel. C'est en vain que, sous l'ancien gouvernement, où l'on faisait consister la prospérité du pays dans le prétendu avantage de se passer le plus possible de l'étranger et de réduire les importations au minimum, on a cherché, au moyen de droits protecteurs excessifs, à développer cette industrie en Sicile. On n'a jamais pu réussir qu'à en créer une factice, incapable de se soutenir d'elle-même. En effet, ce beau pays manque des premières conditions nécessaires pour y créer des usines, n'ayant presque pas de cours d'eau réguliers, mais seulement des torrents qui, parfois, d'une impétuosité extrême, occasionnent des dégâts considérables, et qui, à part ces accidents, restent habituellement à sec ou ne conservent tout au plus que de minces filets d'eau.

Il est vrai cependant que le charbon de pierre est ici à des prix moins élevés que dans la plupart des autres contrées de l'Italie ; — actuellement on paye le Cardif et le Newcastle à environ 50 fr. la tonne, — et, on peut dire de même que la main-d'œuvre est moins chère que dans d'autres régions, — environ 2 fr à 2 fr. 75 pour la journée d'hommes, et 80 cent. à 1 fr. 25 pour celle des femmes. — Mais le travail et les capitaux, étant appliqués à l'agriculture, doivent être, en général, en Sicile, bien autrement productifs que ne pourraient l'être ceux consacrés aux établissements manufacturiers.

Il n'y a guère que les industries qui tendent à donner aux produits du sol une transformation ou un raffinage quelconque, permettant de les expédier sous un plus petit volume et moindre poids, qui puissent convenir en Sicile. Dans cette catégorie nous placerons : la fabrication des jus de citrons et de bergamottes et celle des mêmes jus concentrés, celle des essences, des jus de réglisse, l'égrenage des cotons, la mouture du soufre pour les vignes, et avant tout, les filatures de soie. Nos filatures se sont déjà assez agrandies et perfectionnées, pour trouver convenance à filer non-seulement tous les cocons qui se produisent dans le pays, mais encore à en faire venir du dehors. Quant à l'établissement de moulinages, cela devrait, croyons-nous, sortir du programme, dans la crainte que toutes les tentatives qu'on pour-

rait faire pour y arriver n'aient que peu de chances de donner de bons résultats.

Il est très-étrange qu'on n'ait encore établi en Sicile aucune fabrique d'acide citrique, ni aucune de savon commun, tandis que toutes les matières premières, employées pour ces produits, se trouvent ici sous la main.

Une industrie manufacturière, à laquelle on ne saurait cependant refuser toute vitalité en Sicile, est celle des étoffes ordinaires en coton et de lin, tissées à la main. Bien qu'elle ait eu beaucoup à souffrir, par la baisse considérable qu'il y a eu sur les droits d'entrée pour les tissus étrangers [1], comme aussi par la concurrence du tissage à la mécanique, qui a pris un grand développement dans d'autres parties de l'Italie, néanmoins, notre tissage à la main a conservé et conservera sans doute, pour longtemps encore, quelque importance, tant par la force de l'habitude et des anciens usages, que parce que ces tissus sont fabriqués dans les campagnes, à très-bas prix, par les femmes, dans des moments perdus.

Il y a à citer une autre industrie, qui résiste assez bien à la concurrence de l'étranger, après la baisse sur les droits, c'est la tannerie. Messine ne compte pas moins de trente-cinq fabriques dans cette branche ; elles occupent environ cinq cents ouvriers, et à Catania et Acireade, il y en a aussi un certain nombre. Leur principale force est pour la fabrication des cuirs pour semelles, et non-seulement elles suffisent à la consommation du pays, mais encore elles exportent, dans le Levant, environ un tiers de leurs productions. Nos fabricants de cuirs se flattent d'être dans de conditions assez avantageuses pour pouvoir vendre leurs produits, même en France et en Allemagne. On retire principalement les peaux brutes de l'Amérique du Sud et des Indes-Orientales, soit directement, ou par les marchés de Londres ou de Marseille.

IV. — IMPORTATIONS

C'est à regret qu'il faut citer tout d'abord, sous cette rubrique, les céréales, qui souvent y occupent le premier rang, tandis que la Sicile pourrait certainement en produire pour bien au delà de sa consommation, si ce n'était que l'intérieur est encore, en grande partie, sans culture. Messine est le port par lequel ces affaires se traitent le plus en grand, ce qui est dû, non-seulement à l'excellence de son port et à sa position géographique, mais aussi à ce que, de toutes les provinces de la Sicile, celle de Messine, à raison de son terrain si essentiellement montagneux, est la moins productive en grains. La valeur annuelle de ces importations, par Messine seulement, s'élève, en moyenne à environ 15 millions, et probablement, avec ce qui entre par les autres ports, à un total, pour toute la Sicile, de 25 millions. Sans doute qu'avec des moyens de communication plus faciles, on verrait s'augmenter de beaucoup la production des céréales ; en même temps, on obtiendrait aussi une meilleure répartition de ce produit sur tous les points de l'île.

Ces dernières années, au lieu de diminuer, les importations de céréales ont augmenté en Sicile. Il ne faudrait cependant pas voir en cela une indication que l'agriculture ait reculé. Ainsi que nous l'avons déjà observé, en même temps qu'on retire certaines quantités de grains de l'étranger, on trouve de la convenance, grâce aux bas prix des transports par mer, à en exporter d'autres. Ce commerce est fait principalement par Catania, qui est située à proximité d'un territoire très-riche en céréales ; il y a encore à ajouter qu'un autre motif, pour lequel la production des céréales n'a peut-être pas augmenté en Sicile, ces dernières années, c'est qu'on s'y est adonné à d'autres cultures plus productives.

Il va sans dire que la Sicile doit retirer de l'étranger tous les coloniaux, parmi lesquels, en première ligne, le sucre de la Hollande, le café de Gênes, Londres et Marseille. D'Angleterre

on reçoit les fers et les charbons de pierre ; des États-Unis, le pétrole.

L'Angleterre nous fournit aussi des cotons et lins filés, mais en bien moins grande quantité qu'autrefois ; les filatures, sur la terre ferme d'Italie, prennent chaque année une plus grande part à notre consommation. De même, la fabrication indigène en étoffes de coton, de lin, de laine et de soie qui, sur la terre ferme d'Italie, s'agrandit et se perfectionne tous les jours, trouve un débouché de plus en plus grand en Sicile, et fait, notamment à l'industrie anglaise, une rude concurrence. Au contraire, par suite de ce que les modes françaises s'introduisent de plus en plus, les affaires avec la France n'ont cessé d'augmenter.

On retire aussi, en assez grande quantité, des étoffes d'Allemagne, de Suisse, d'Autriche et de Belgique. Malgré la plus grande part que les fabriques indigènes prennent à nos débouchés, il ne paraît pas que la masse totale des importations de l'étranger ait diminué, vu que la consommation s'est considérablement accrue.

V. — LES RELATIONS COMMERCIALES AVEC L'EXTÉRIEUR

On a pu voir, par ce qui précède, que la Sicile a déjà des relations comuerciales très-étendues, sans cependant, comme le commerce de Gênes, embrasser toutes les parties du globe. Pour les exportations, ses principaux débouchés sont l'Angleterre, la France, les États-Unis, la Russie, l'Allemagne, l'Autriche, les Pays-Bas, la Suède et la Norvège et un peu l'Amérique du Sud. Par contre, avec le Levant, l'extrême Orient, l'Afrique et l'Australie, elle n'a que très-peu de rapports, vu que ces pays ne consomment pas ses produits.

Pour les importations, en dehors de ses relations avec le Levant pour les céréales, l'Angleterre tient le premier rang, ensuite vient la France, les autres pays du centre de l'Europe et les États-Unis.

Le commerce de la Sicile avec la France nous intéressant plus

spécialement, nous pensons qu'il est à propos de citer ici les produits qui donnent lieu à des échanges :

Exportations : Blés, orges, graines de lin, moutarde, oranges, mandarines, citrons, jus de citrons et de bergamottes, essences, amandes, noisettes, pistaches, soies gréges, déchets de soie, huiles, vins, tartres, soufres, sumacs, mannes, cantharides, peaux d'agneaux et de chevreaux.

Importations : Vins de luxe et liqueurs, — la consommation n'en est que de peu d'importance, — produits chimiques, médecines, parfumeries, papeteries, papiers peints, cristaux, porcelaines ; — la France fournit la majeure partie de la consommation en ces articles, — quincailleries, coutellerie, orfèvrerie, — on ne retire de France que les qualités supérieures ; pour le courant, les articles d'Allemagne et de Suisse ont la préférence, à raison du plus bas prix. — Coloniaux, — que très peu de chose.

Manufactures : *Tissus de coton et de lin.* — La France ne nous en fournit que très-peu, et seulement en articles sujets à la mode ou de qualités supérieures ; les fabriques françaises ne pouvant concourir pour le bon marché avec celles d'Angleterre et de Suisse, et bien moins encore avec celles indigènes.

Tissus de laine. — On retire de France la majeure partie de ce qu'on consomme en mérinos simples et à double chaîne, et autres tissus de cette catégorie. Ces dernières années, les produits français tendent aussi à prendre le dessus, pour les tissus façonnés pour robes, laine et coton, laine, coton et soie, laine et soie, et tout laine, que l'on faisait venir ci-devant principalement d'Angleterre et de Saxe. Par contre, en draperie, quoique la marchandise française soit reconnue comme étant de qualité bien supérieure, on n'en retire que très-peu, à raison des prix plus élevés que celle d'Allemagne et de Belgique.

Soieries et articles de mode. — C'est dans cette branche que les produits français et notamment ceux de fabrication lyonnaise jouissent d'une préférence la plus incontestée. Il faut dire cependant que, pour les tissus unis, la Suisse et les fabriques de la haute Italie prennent la plus grande part à notre débouché, parce que les prix en sont moins élevés.

Il n'y a pas de statistique assez exacte, pour qu'il soit possible de constater, avec quelque certitude, si en moyenne, la valeur des exportations de la Sicile dépasse celle des importations. Ce qu'il y a de certain, c'est que, depuis l'annexion à l'Italie, ses rapports ont pris un développement toujours croissant.

Sous l'ancien régime, le grand commerce, tant pour les exportations que pour les importations, était presque exclusivement entre les mains de négociants étrangers, fixés dans le pays, et notamment de maisons anglaises, allemandes et suisses. Mais cela a bien changé. Les Allemands ont pris d'abord, peu à peu, une grande prépondérance sur les Anglais, et maintenant, les Siciliens, auxquels de grandes dispositions au commerce n'ont jamais fait défaut, mais qui manquaient d'instruction et d'autres qualités nécessaires, pour entrer en lutte avec les étrangers, ont déjà fait de grands progrès, et prennent une large part à ces affaires.

D'un autre côté, de nombreuses institutions de crédit, de création récente, facilitent beaucoup les affaires à ceux qui, autrefois, n'auraient pas eu à leur disposition les capitaux suffisants. Par là, la spéculation sur nos produits a été prodigieusement développée et se trouve déjà poussée à un point qui rend les affaires bien dangereuses. Il suffit de citer, pour s'en former une idée, que sur nos principaux produits et notamment sur les soufres, il se fait des ventes à livrer à dix-huit mois et deux ans de terme, et que ces contrats, avant que la marchandise soit consignée et embarquée, passent le plus souvent entre les mains d'un nombre infini de spéculateurs.

Le cours forcé des billets de banque, en Italie, qui a pour effet de soumettre nos cours de change à des variations considérables, rend les affaires à terme encore plus dangereuses, et, en même temps, cela présente un stimulant de plus aux spéculateurs hasardeux.

La prépondérance, de plus en plus accentuée, que prend la navigation à vapeur sur celle à voile, ainsi que la création progressive de lignes régulières de bateaux à vapeur entre nos ports et les principaux marchés où se font nos affaires, a eu pour

résultat que, pour bien des articles et surtout à l'importation, elles ne se traitent plus en grand comme autrefois, mais tendent à tomber dans le détail.

La conséquence toute naturelle de cet état de choses est que, pour tout négociant prudent, les affaires sont devenues en Sicile infiniment moins faciles et moins lucratives lorsqu'elles se font à la commission, et dans tous les cas beaucoup plus dangereuses qu'elles ne l'étaient avant l'annexion à l'Italie. Le chiffre total des affaires s'est sans doute sensiblement accru, mais le nombre des maisons qui y prennent part a augmenté dans une proportion beaucoup plus grande encore. En cela, tout juge impartial ne saurait constater qu'un progrès pour le pays, et dès que les négociants étrangers sont traités sur un pied d'égalité avec les indigènes, ils ne peuvent avoir nul droit de se plaindre de ce qu'ils n'ont plus la même prépondérance que par le passé, et surtout de la perte des priviléges dont ils ont joui dans un temps.

Il est fort à regretter cependant que ces mêmes progrès que nous venons de constater dans le commerce n'aient pas encore eu lieu au même degré dans la production. Combien n'y aurait-il pas à créer d'entreprises excellentes auxquelles le concours des étrangers pourrait être de la plus grande utilité ! Mais les difficultés à vaincre sont souvent énormes, car il y a à lutter, non-seulement contre l'insécurité du pays, mais aussi contre toute espèce de préjugés et surtout, lorsque des intérêts particuliers s'y trouvent en jeu, de mauvais vouloirs, qui peuvent se changer en hostilité ouverte, sans trouver aucun contrepoids dans l'opinion publique chez des populations trop peu éclairées pour admettre ce qui peut être pour le bien général, et qui souvent ne savent pas même reconnaître ce qui est dans leur intérêt particulier.

VI. — VOIES DE COMMUNICATION PAR TERRE ET PAR MER

Il est élémentairement reconnu que la première condition pour tirer parti des forces productives d'un pays, consiste à y développer les moyens de communication.

Depuis quelques années, nos communications par mer ont pris un développement qui ne laisse rien à désirer. Il s'est établi dans les ports de Messine et de Palerme des stations de steamers, qui nous assurent des communications fréquentes et régulières dans toutes les directions. C'est ainsi qu'entre Palerme et Naples, et Messine et Naples, il y a un départ de vapeur presque chaque jour ; pour Marseille, Liverpool, les ports de l'Adriatique et Malte, un ou deux par semaine, et pour Constantinople, Odessa, Smyrne, Alexandrie, Anvers, Hambourg, Londres et New-York, on peut compter sur au moins une occasion directe une fois tous les quinze jours. Bon nombre de ces navires ne font que relâcher dans nos ports, mais il y a aussi deux grandes compagnies siciliennes pour la navigation à vapeur, celle de Florio et celle de la Trinacria, qui toutes deux ont leur siége à Palerme et qui n'ont pas moins de quinze bâtiments chacune. Le commerce de Messine est si bien à portée de profiter, pour ses transports, du relâche des nombreux vapeurs qui doivent traverser le canal, qu'il n'a pas senti la nécessité d'avoir des bateaux à lui ; cependant, ce qui manque encore est une compagnie qui se bornerait à faire le service du canal en le prolongeant jusqu'aux îles Éoliennes et Milazzo. Il y a bien déjà un petit vapeur qui fait le service entre Messine et Reggio, mais ce n'est pas suffisant.

De tous les ports de la Sicile, celui de Messine est le plus fréquenté et, en faisant le compte sur le tonnage des navires, dont il est vrai un bon nombre ne font presque qu'entrer et sortir, c'est même celui qui, après Gênes, présente le plus grand mouvement de tous ceux de l'Italie. Cela est dû bien moins à l'importance de son commerce qu'à sa position géographique et à ce qu'il ne peut guère y avoir de port plus sûr, ni une entrée plus facile. Il pourrait offrir pour l'embarquement et le débarquement des marchandises des commodités exceptionnelles, puisque moyennant quelques draguages, il serait facile d'obtenir que, sur un parcours en fer à cheval d'au moins 2 kilomètres, les plus gros navires pussent s'amarrer immédiatement contre le quai et accomplir toutes leurs opérations avec une économie de temps et de frais qu'on ne pourrait trouver que rarement ailleurs. Dans

l'actualité, il ne présente cependant pas encore en entier ces avantages, puisque ce n'est guère que sur une longueur de 400 à 450 mètres que les bâtiments peuvent aborder jusqu'au quai. On espère que le gouvernement finira par s'occuper sérieusement des travaux nécessaires pour en faire un port de tout premier ordre, ce que le commerce de cette ville réclame à grands cris. L'excuse que l'état des finances de l'Italie ne permet pas de faire ces dépenses pour à présent, n'est guère admissible, ayant en vue les travaux d'une bien moins grande utilité qu'on entreprend ailleurs. Il n'y a qu'à citer le fait qu'on est occupé à creuser un port vis-à-vis du nôtre, à seulement 12 à 14 kilomètres, près de la ville de Reggio (Calabre), pour lequel une subvention de 3 millions à été accordée par les chambres, malgré le risque qu'il y a de voir ces travaux détruits par une forte mer et le peu de nécessité qu'il y avait à les entreprendre.

Le port de Palerme est assez sûr, sans toutefois présenter les mêmes commodités que celui de Messine, et sans avoir comme celui-ci l'avantage d'être situé immédiatement sur la grande route de l'Adriatique et du Levant. Il n'est pas très-grand, mais une rade y faisant suite, offre un assez bon abri aux navires. Palerme, sans avoir, comme point de relâche et pour le transit des marchandises, la même importance que Messine, en a acquis, au contraire, ces dernières années, une plus grande pour le commerce direct. Située dans une partie de la Sicile excessivement fertile et n'ayant à subir aucune concurrence sérieuse d'autres ports voisins, elle paraît avoir en perspective une importance croissante de ses transactions commerciales. Avec cela, ses négociants sont en général hardis et entreprenants et ont un esprit d'association qui, malheureusement, ne se retrouve pas au même degré à Messine.

Après Messine et Palerme, le port de la Sicile qui a le plus d'importance est celui de Catania, bien qu'il ne soit que d'une création artificielle n'offrant que très-peu de sécurité. Ce n'est pas cependant qu'on n'y ait déjà dépensé des sommes considérables à diverses époques, mais les travaux qu'on avait entrepris pour l'agrandir n'ont pu résister à la mer, qui est, par les vents

du sud-est sur cette côte, d'une impétuosité extrême. Tel qu'il est actuellement, il ne peut contenir qu'un petit nombre de navires et, par une mer agitée, même les bateaux à vapeur n'osent pas y entrer. Néanmoins les Catanais, auxquels on ne saurait refuser un patriotisme local très-ardent, sinon toujours très-éclairé, ne sont nullement découragés par la mauvaise réussite des tentatives faites jusqu'à présent. Ils aspirent à tout prix à ce que leur ville devienne un grand centre commercial, et, aiguillonnés, quant à cela, par un esprit de rivalité envers Messine poussé à l'excès, ils ont repris, ces dernières années, sur une beaucoup plus vaste échelle, les travaux pour la création d'un nouveau port. Le gouvernement leur a accordé, à cet effet, une subvention de trois millions ; la province de Catania doit y contribuer aussi pour trois millions, et le surplus, estimé à dix ou douze millions (car on prévoit que ces travaux ne coûteront pas moins de seize à dix-huit millions), restera entièrement à la charge de la ville de Catania. Réussiront-ils mieux que par le passé dans cette nouvelle entreprise ? C'est là ce qu'un avenir assez éloigné pourra seul nous apprendre, car on compte que ces travaux ne pourront être achevés que dans dix ans.

On se demande si, de la part du gouvernement et surtout dans la position où se trouvent ses finances, il était juste et à propos d'accorder une subvention aussi considérable pour des travaux entrepris dans un intérêt beaucoup plus local que général, et s'il n'est pas tout aussi déraisonnable de prétendre, à tant de frais et de risques, concentrer le commerce sur un point qui ne s'y prête pas, qu'il ne le serait de vouloir s'obstiner à créer telle industrie agricole ou manufacturière dans un pays où elle ne conviendrait pas du tout.

Sans doute que les 96 kilomètres qui séparent Catania de Messine la rapprochent autant des mines de soufre et d'autres principaux produits de la Sicile, et nous sommes loin de méconnaître que Catania sera mieux placé pour ces embarquements ; mais, dès que la formation de ce port présente de si grandes difficultés, n'eût-il pas été plus sage de chercher quelque autre expédient ? A 57 kilomètres de Catania, dans un pays de plaine

et sur la ligne du chemin de fer de Catania à Syracuse, se trouve l'antique port de Mogara, à présent Augusta, qui, par sa grandeur et sa sécurité, pourrait rivaliser avec celui de Messine, et qui, quant à la proximité des produits exportés par Catania, ne serait pas dans une position inférieure à ce dernier port. Pourquoi le commerce de Catania ne s'arrangerait-il pas de façon à s'en servir de la même manière que Civitta-Vecchia est le port de Rome, Dunkerque celui de Lille, Bremerhafen celui de Brême, Cronstadt celui de Saint-Pétersbourg.

Il y a encore, à 25 kilomètres au sud d'Augusta, le magnifique port de Syracuse, si célèbre alors et dont aujourd'hui on ne tire presque aucun parti, mais qui peut-être sera un jour appelé à revivre, lorsque les communications par terre, sur la côte méridionale, deviendront plus faciles.

Trapani, sur la côte occidentale de l'île, a un bon port et son commerce tend à prendre une certaine importance. De très-grandes salines y attirent bien des navires, qui trouvent là des chargements pour les États-Unis, la Norvége et les Indes occidentales.

Le plus grand nombre des cargaisons de soufre se font à Catania et sur les plages de Girgenti et Licata, mais ces embarquements sur la plage ne peuvent se faire sans un grand surcroît de frais, avec perte de temps, comme aussi avec des risques de mer. Il arrive parfois, dans la mauvaise saison, que les navires occupés à ces chargements doivent prendre le large pour ne pas être rejetés sur la côte, et il n'est pas rare qu'ils doivent rester en hiver des mois entiers sous charge. On a la mesure de ces inconvénients dans la différence des prix qu'on paye pour les soufres de même qualité, suivant qu'ils sont contractés livrables sur un point ou sur un autre. C'est ainsi que, tandis que le cours de telle qualité, livrable à Palerme ou à Messine, pourra être de 15 fr. par 100 kilog., il ne sera plus, dans la saison d'hiver, que de 13 fr. 70, livrable à Catania; 13 fr. 50, sur la plage de Gicata; 13 fr. 10 sur la plage de Girgenti.

La Sicile n'a pas de cours d'eau navigables, mais de nombreux torrents qui, pour la plupart, ne sont pas endigués et qui occa-

sionnent parfois des ravages considérables dans les plaines qu'ils traversent avant de se jeter à la mer ; le dommage est d'autant plus grand que les terrains les plus productifs sont les plus exposés lorsqu'il survient des débordements. Il y a bien aussi quelques rivières dont on pourrait tirer très-bon parti pour l'agriculture, par des travaux d'irrigation ; mais sous ce rapport-là, il n'y a encore presque rien de fait.

Après avoir fait l'exposé des grandes facilités obtenues pour les transports par mer, grâce aux progrès qu'a fait la navigation en général, il nous reste à traiter la seconde et la plus importante partie de la question, celle des moyens de circulation dans l'intérieur de l'île ; quant à cela, il est bien entendu que le pays en est réduit à ses propres efforts, avec l'aide du gouvernement italien.

Il est juste de dire que d'importantes améliorations ont été entreprises.

Il y a en construction, depuis 1862, deux grandes lignes de chemin de fer en Sicile. L'une, de Messine à Licata, passant par Catania (avec un embranchement sur Syracuse), et de Catania par Leonforte et Cattanisetta à Licata ; l'autre, de Palerme à Girgenti. Ces deux lignes se réunissent, par un embranchement de Campo-Franco à Serra-di-Falco, dans la vallée de Monte-Doro. Actuellement, il n'y a encore d'ouvert à la circulation que les tronçons de Messine à Catania, 95 kilomètres ; de Catania à Syracuse, 87 kilomètres ; de Catania à Leonforte, 78 kilomètres ; et de Cammerata à Palerme, 89 kilomètres, en tout 348 kilomètres. On fait espérer que la première ligne de Messine à Licata pourra être achevée dans deux ans et l'entier réseau en 1879. La construction en est faite aux frais du gouvernement, qui a donné l'adjudication des travaux, par tronçons, à divers entrepreneurs. Quant à l'exploitation des parties ouvertes à la circulation, elle avait été confiée, en premier lieu, à une compagnie française, mais elle est, depuis trois ans, entre les mains de la compagnie italienne des chemins de fer méridionaux. Considérant que les travaux en ont été entrepris, il y a treize ans, on ne peut pas dire qu'ils aient été menés avec une grande activité,

surtout si on prend pour point de comparaison les prodiges qui ont été accomplis ailleurs, comme par exemple le tunnel du mont Cenis, et vu le besoin extrême qu'a le pays de bonnes voies de communications. Aussi, de tous les côtés, on se plaint de la lenteur avec laquelle sont menés ces travaux.

Une fois les grandes artères achevées, il y aura encore à construire de nombreux aboutissants pour les rendre productives, surtout dans les localités où il se trouve des mines de soufre. Pour se faire une idée de l'importance que les transports par chemins de fer doivent exercer sur l'exploitation des mines, il suffit de citer que par les anciens moyens, les frais de transport des soufres provenant des mines situées dans le centre de l'île s'élevaient à environ 45 0/0 de la valeur. Lorsque le réseau sera terminé, en admettant même que le tarif actuel de 12 centimes par tonne et par kilomètre soit maintenu, ces frais ne seraient plus que d'environ 20 0/0. On peut donc admettre avec certitude, qu'aussi élevés que puissent être les tarifs, là où le chemin de fer sera appelé à remplacer les anciens modes de transport par terre, ils offriront toujours une économie notable sur les faibles moyens dont on a eu à disposer par le passé. Cette économie sera d'autant plus grande que par là on n'anra plus à supporter un fort déchet, qui est inévitable lorsqu'on est réduit à transporter les soufres dans de mauvaises charettes, ou même, ainsi que c'est le plus souvent le cas, au moins pour une partie du parcours, à dos de mulets.

Le tarif actuel à 12 centimes est considéré comme trop élevé. Il est à présumer que l'exploitation des mines sera considérablement augmentée, par toute réduction dans les frais de transport; chaque économie qu'on obtient, quant à cela, étant exclusivement au profit des entrepreneurs des mines. Que de gisements pourront plus tard être exploités qui ne le sont pas dans l'actualité, par la seule raison que les frais de transport en ôtent toute convenance !

On reconnaîtra aussi par là combien il importe que les embranchements, devant servir à relier à la grande artère les mines qui ne se trouvent pas situées immédiatement sur son parcours,

soient construits au plus vite. Il est à craindre, cependant, que si on doit laisser cette charge au gouvernement ou aux communes, ces travaux ne se fassent que bien lentement.

Là où le chemin de fer suit le littoral, ce n'est que par un tarif général très-bas, ou par un tarif différentiel, que le chemin de fer peut s'assurer le transport des soufres. La voie ferrée suit le littoral, entre Catania et Messine, sur un parcours de 95 kilomètres, soit sur environ un quart de la longueur totale de la ligne. Un relevé qui en a été fait, avec beaucoup d'exactitude, constate qu'aussi longtemps que le tarif, entre Catania et Messine, a été maintenu à 12 centimes par kilomètre, il n'y a eu que des transports tout à fait insignifiants, soit de 1,000 à 1,500 tonnes par an. On a alors donné la préférence aux voiliers, bien que ces derniers n'aient, dans le même espace de temps, guère transporté que de 6,000 à 8,000 tonnes. Lorsqu'au contraire le chemin de fer, de 1868 à 1870, a abaissé son tarif, pour le seul parcours de Catania à Messine, à 5 centimes par kilomètre, les transports par chemin de fer se sont élevés à 20,000 tonnes par an, avec une tendance bien prononcée à augmenter davantage. Après cela, sur des réclamations du commerce de Catania, les tarifs ont été successivement reportés à 10, 8 et 6 2/10 centimes. Ce dernier taux, qui est celui en vigueur aujourd'hui, n'a pu arriver à ranimer le trafic; la quantité de soufre transportée à Messine n'est que très-insignifiante, et la majeure partie est expédiée par des navires à voile.

Pourvu que l'exportation ait lieu sur la même échelle, nous entendons par là en quantité égale, peu importe, sans doute, que l'embarquement s'en fasse sur un point ou sur un autre, et c'est au commerce à décider de la plus ou moins grande convenance qu'il y trouve. Toujours est-il, cependant, qu'en rendant impossible, par un tarif trop élevé, le transport des soufres entre Catania et Messine, on prive le chemin de fer d'une recette considérable, perte qui retombe sur le pays entier, puisque cette voie a été construite et est exploitée pour compte du gouvernement. Avec l'abaissement du tarif pour les soufres à 4 centimes, sur le seul parcours de Catania à Messine, car sur les autres

points il n'y aurait pas la même nécessité d'adopter un taux aussi bas, il est certain que le chemin de fer en transporterait jusqu'ici des quantités considérables, chargées non pas à Catania, mais sur les points du réseau les plus rapprochés des mines. Il profiterait donc, pour ces transports, du tarif plus élevé jusqu'à Catania, et il est hors de doute que, même de Catania à Messine, il y trouverait encore quelque convenance, puisque, de son propre gré, il n'a fixé qu'à 3 centimes par kilomètre le transport des pierres de lave sur ce parcours.

Il y aurait une autre considération pour engager à faciliter l'exportation des soufres par les différents ports, c'est que, dans le nombre des navires qui prennent leurs chargements en divers produits, il y en a beaucoup, et notamment ceux dont la cargaison consiste en caisses de fruits, qui doivent embarquer du lest et qui pourraient le remplacer par du soufre ; ce serait donc un moyen d'aider d'autant l'exportation de ce produit, tout en favorisant la navigation.

Il est à espérer que, dans un avenir peu éloigné, cette question des prix de transport sur notre voie ferrée, qui, depuis quelques années, donne lieu à des réclamations si opposées de la part de Catania et de Messine, trouvera une solution dans le sens qui nous paraît être le plus naturel, à savoir de tirer le plus grand et le meilleur parti possible de cette voie de communication, et d'adapter le tarif aux circonstances. Si nous sommes entrés dans une dissertation aussi longue à ce sujet, ce n'a été qu'en vue de faire mieux ressortir l'influence que des moyens de transports économiques et faciles devraient exercer sur la production de ce pays.

Il est bien connu que dans aucun pays l'exploitation des voies ferrées n'a pu acquérir un grand développement sans l'auxiliaire des routes. On sait aussi à quel point les routes sont nécessaires pour les exploitations agricoles. Sans pouvoir dire, qu'absolument rien n'a été fait sous ce rapport depuis le nouveau régime, force est malheureusement d'en convenir, qu'en tous cas les progrès ont été des plus lents. Ces travaux étant laissés le plus souvent à l'initiative des provinces et des communes, il est à re-

gretter que la population ne soit pas encore assez éclairée pour attacher à ce point capital l'importance qu'il mérite. Sous le poids d'impôts déjà très-lourds, on recule devant d'autres charges, et ce qu'il y a de plus malheureux encore, est, qu'après avoir décrété l'ouverture de nouvelles routes, d'ordinaire on ne trouve à se procurer les capitaux nécessaires qu'à des conditions très-onéreuses; ensuite les adjudications de ces entreprises donnent lieu à toute espèce d'intrigues, d'abus et de vols, si bien que, le plus souvent, les travaux sont mal exécutés et coûtent des prix excessifs,

Sous le rapport des routes, la Sicile est donc restée dans un état d'infériorité des plus lamentables. Dans les pays de montagnes, ce n'est guère que les lits des torrents qui servent de voies de communication, et même dans les plaines on peut citer des villes de 10 à 20,000 âmes, comme par exemple Terranova et Sciacca, qui ne sont abordables que par de mauvais sentiers, impraticables pour les voitures. La grande route de Palerme à Messine par la côte du Nord à laquelle on travaille depuis quarante ans, quoique traversant bon nombre de villes fort peuplées et un pays très-productif, n'a pas encore pu être achevée.

Dans l'état de choses actuel, les voyages dans l'intérieur de l'île sont des entreprises pénibles et souvent même dangereuses. Toutefois, dans la province de Messine, Catania et Syracuse, on peut circuler encore avec une certaine sécurité, mais dans celles de Palerme, Trapani, Girgenti et Cattanisetta, le brigandage ou pour mieux dire le malindrinage a pris une extension telle, qu'on ne peut guère se risquer à les parcourir.

On ne trouve, dans l'intérieur de l'île, que peu de villages; par contre, des villes fort peuplées, mais qui, à l'exception d'églises et de quelques autres édifices, parfois assez grandioses, n'offrent plus, dans leur ensemble, que l'apparence de misérables bourgades, le plus souvent dans un état d'abandon navrant et d'une saleté repoussante. Impossible aux voyageurs étrangers d'y trouver un gîte offrant les conditions de propreté et de confort les plus élémentaires; et quant à la nourriture, c'est pire encore, on y manque parfois des aliments considérés comme

de première nécessité, même de pain. Il est donc très-utile de se munir de provisions de bouche, quand on entreprend de pareils voyages,

En résumé, nous espérons d'avoir démontré :

Que la Sicile est pour les productions agricoles, dans des conditions exceptionnellement favorables, et qu'en outre, ses mines de soufre constituent pour elle une grande richesse :

Que, tout en constatant l'état d'infériorité dans lequel ce pays se trouve encore, on ne saurait méconnaître qu'il n'en est aucun désormais plus à portée de profiter des progrès de notre époque, pour le développement de ses ressources naturelles, et qui, par cela même, ne mérite à un plus haut degré d'occuper l'attention générale.

AFRIQUE

EXCURSION DANS LA COLONIE DU CAP

PAR

LE R. P. GUILLET

Oudtshorn, septembre 1875.

L'an dernier, au mois d'août, je fus envoyé par le P. Devernoille visiter les quelques catholiques disséminés dans les districts de Prince-Albert, Beaufort U., Victoria U., et Fraserburg. Cette année, il m'a chargé de la même mission, me recommandant en outre de tenter la visite de Calvinia.

Le 13 avril, ma petite voiture, qui devait aussi me servir de maison, de chambre à coucher, de salon de lecture, etc., avait été remise à neuf. Springbock et Haartebeet, mes deux mules, étaient impatientes de partir ; et bientôt je fus de l'autre côté de la colline, sur le chemin de Meering's Poort.

Le Meering's Poort, seule passe où l'on puisse traverser les Grandes Montagnes Noires (Great Zivarte Bergen), est situé à 4 heures environ est d'Oudtshorn. Le chemin qui y mène court entre les montagnes et la rivière des Éléphants, le long de laquelle on voit s'échelonner plusieurs fermes. Mais ces fermes ne peuvent étendre leur culture que sur les bords ; et la route, que la roue des chars seule a tracée, ne traverse qu'un pays aride. Ici point de riantes prairies, ni de champs couverts de riches moissons ; point de grandes forêts, point de grands fleuves roulant majestueusement leurs eaux profondes. Tout est triste, in-

culte, desséché. Du milieu des pierres qui couvrent le sol, seuls, de petits et maigres buissons apparaissent avec quelques rares arbrisseaux rabougris à sombre feuillage; et çà et là, sur le bords du chemin, de grands ossements blanchis, ou des cadavres à demi dévorés de chevaux et de bœufs morts de fatigue et laissés en pâture aux chacals et aux vautours.

Le voyageur a vite reconnu qu'il est dans une terre encore barbare, et qu'en sortant d'un village, ou en passant les limites d'une ferme, il entre dans le désert et la sauvagerie.

Dans l'après-midi, j'arrivai à l'entrée du Meering's Poort; c'est d'abord un désordre de monticules de pierres amassées pêle-mêle. Mais peu à peu les pierres se coordonnent en assises régulières et s'élèvent en rochers d'une hauteur considérable. On entre alors dans la chaîne même des montagnes, où la nature, unissant le grandiose et l'agréable, offre au voyageur un magnifique spectacle.

Au-dessus de sa tête, deux immenses murailles de rochers s'élèvent tout droit à une hauteur prodigieuse, cachent leurs sommets dans les nues et lui laissent à peine entrevoir le ciel.

A ses pieds, s'étale un beau jardin où de tendres plantes, des fleurs de tout éclat et des arbres plus gracieux que superbes se mêlent, en désordre, aux pierres blanches détachées de la montagne; et derrière, l'humble ruisseau qui donne à ces bosquets leur délicieuse fraîcheur s'enfuit en se cachant comme derrière un rideau. Vingt fois la route déchirant ce rideau traverse ces ondes inoffensives, offrant à chaque nouveau détour de nouveaux aspects. Pendant deux heures, l'œil ne se lasse d'admirer. Et quand la nature, lasse d'être prodigue, cesse d'étaler devant lui sa magnificence, il aime à se détourner pour contempler encore.

Le soir, je m'arrêtai, à la tombée de la nuit, dans une vallée nommée la Vallée aride, abritée presque de tous côtés par de petites montagnes qui servent de contreforts aux Grandes Montagnes Noires. Il ne fallait qu'une demi-heure pour gagner la ferme voisine; mais le ciel pur et calme annonçait une si belle nuit que je préférai la passer sous ma tente. Je cherchai donc un

abri sous quelques mimosas, qui, par chance, croissent au fond du vallon ; je fixai la tente retombante de la capote de la voiture sur le timon, et à l'intérieur je suspendis le hamac en toile sur lequel j'étendis les couvertures de peaux.

Après le souper, je prends ma récréation assis sur le sable, à la lueur éclatante de la lune, et sous le regard des étoiles. Les nuits sont d'une imposante grandeur dans l'Afrique du Sud. Un majestueux silence se fait dans ces solitudes sauvages ; et de grandes ombres, tombant des montagnes comme de longs manteaux de deuil, jettent un aspect étrange sur toute la nature. L'homme, malgré lui inquiet au milieu de ces symboles de la nuit, élève instinctivement son regard vers le ciel comme pour y chercher un signe d'espérance. Le missionnaire y rencontre avec bonheur la Croix du Sud, qui brille à ses yeux sur l'azur des cieux.

Le lendemain, de bonne heure, les mules trottinaient à travers le grand Karoo. Karoo est un mot hottentot qui signifie *aridité*, l'aride, et est généralement donné à toutes les parties de la colonie où l'herbe ne croît pas.

Tous les districts de notre mission, au moins ceux que j'ai visités, sont du Karoo, excepté ceux de George et de Mossel-Bay. Mais on donne spécialement le nom de grand Karoo au vaste plateau qui sépare les Grandes Montagnes Noires des monts Nieuwelt. C'est presque un désert. Les quelques arbrisseaux rabougris du Karoo d'Oudtshorn n'y croissent même pas. Rien que de maigres buissons, hauts au plus d'un pied, sortant du milieu des roches. Cependant ces buissons, quand ils ne sont pas trop desséchés, suffisent à nourrir de grands troupeaux de moutons, et on passe sur le chemin quelques rares maisons habitées par des bergers.

Cependant les monts Nieuwelt, dont on aperçoit au loin les sommets presque en sortant du Meering's Poort, se sont rapprochés et élevés au-dessus du plateau du Karoo. Et enfin Beaufort nous apparaît comme étendu à leurs pieds. — C'est un beau village de plus de seize cents habitants. Ses maisons bien bâties, et ses rues régulières et continues lui donnent assez l'aspect

d'une petite ville européenne. La position de Beaufort, à moitié route entre la ville du Cap et les champs de diamants, et au centre du commerce de la laine, lui donne, quoique au milieu d'une terre inculte et sans eau, une importance considérable et l'espoir d'un rapide accroissement. Déjà une ligne télégraphique est sur le point de l'unir à Mossel-Bay et on espère y conduire, dans l'espace de cinq ans, de la ville du Cap, un chemin de fer qui se continuera jusqu'à Port-Élisabeth, les champs de diamant et Port-Natal. Beaufort ne compto en ce moment qu'une douzaine de catholiques.

Je partis pour Fraserburg. La route se dirige vers l'ouest et franchit la chaîne des Nieuwolt. Les montagnes ne s'élèvent pas beaucoup au-dessus du plateau du Karoo, et ainsi ont à l'œil moins de majesté que les monts Outeniques et les Montagnes Noires, quoi qu'elles soient plus hautes au-dessus du niveau de la mer. Cela vient de ce que le grand Karoo lui-même est déjà à une hauteur de près de trois mille pieds, presque au niveau de la montagne de la Table, près du Cap. La chaîne des Nieuwelt, avec les chaînes qui la prolongent, forme la ligne d'où les eaux se partagent et vont au nord joindre le fleuve Orange et au sud se précipiter dans la mer. Non pas qu'elles donnent naissance à des fleuves réguliers que leurs flancs stériles sont impuissants à concevoir, mais à des torrents passagers, en rejetant les pluies des orages. Ces eaux réunies se sont formées en s'enfuyant des chemins qu'elles laissent à sec jusqu'à de nouveaux orages, mais où, de mémoire d'homme, elles n'ont jamais eu de cours régulier. C'est pourquoi toutes les rivières qui tombent des Nieuwelt, ne sont que des lits desséchés de pierres et de sables brûlants. Les Montagnes Noires, moins infécondes, engendrent quelques sources dont les eaux réunies dans le lit du fleuve des Éléphants y forment un petit ruisseau à peu près perpétuel. Les Outeniques, plus fécondes encore, versent des eaux en abondance sur les basses plaines de George.

En descendant des Nieuwelt, on tombe sur un nouveau plateau plus élevé encore et plus triste que le grand Karoo. L'œil fatigué salue avec joie les maisons blanches de Fraserburg qui

se montrent de loin. C'est un petit village d'environ huit cents habitants, situé non loin des montagnes, sur un sol qui ne peut rien produire. La fontaine suffisant à peine pour l'usage des habitants, l'eau manque pour les jardins, de sorte que fruits et légumes sont des délicatesses presque inconnues à Fraserburg. Toutefois, le district, qui est immense et s'étend jusqu'à l'Orange, donne une grande quantité de laine. Il y a dans le village une famille catholique avec qui je demeurai quelques jeurs.

A Fraserburg, je m'informai si le voyage à Calvinia était praticable. On me dit que je ne pouvais point trouver de fourrage le long de la route; mais que des pluies abondantes étant tombée la semaine précédente, l'eau ne manquerait pas, et les buissons seraient probablement en assez bon état pour fournir aux mules une nourriture suffisante.

Je partis donc par le chemin de Sutherland, où vivait aussi une famille catholique, et où j'arrivai en deux jours sans trop de misères. Ce petit village qui compte à peine une douzaine de foyers, doit être, je crois, le plus triste lieu qui soit sur la terre. Les habitants y manquent souvent des choses les plus indispensables. J'y restai un jour, et repris ma marche vers Calvinia, à travers le Roggevelt. La route jusqu'ici avait été loin d'être belle; souvent j'avais eu à marcher sur un terrain montant, sablonneux, malaisé, mais sans péril. Dans le Roggevelt le chemin est, en plusieurs endroits, très-difficile. Il faut descendre des rochers à pic, par des sentiers étroits et tortueux, coupés de bancs de pierres ressortant en saillie, comme les marches d'un escalier. Je m'attendais à chaque instant à voir la voiture se briser au choc des roues retombant sur le roc, ou les mules, cédant au poids, rouler le long de ces pentes abruptes. Grâce à Dieu, nous sortîmes sains et saufs, quoique non sans peine, de ces lieux sauvages.

Cependant Springbock et Haartebeest avaient beaucoup perdu de leur vigueur. Je pouvais bien trouver de l'eau, mais point de fourrage dans les quelques misérables fermes perdues dans ces terres désolées. Pour comble de malheur, les buissons étaient dévorés par des milliers de petites chenilles noires, nées comme

les sauterelles après les pluies, et peut-être encore plus destructives qu'elles. Tout le Roggevelt en était infesté. De sorte que les mules, n'ayant point une nourriture suffisante, cédaient chaque jour de plus en plus à la fatigue. On me donnait toutefois espoir que je trouverais de la paille et du seigle à Middle-Pastl, une maison de commerce, à un peu plus de moitié chemin entre Sutherland et Calvinia.

Mais je fut bien désappointé en apprenant qu'il n'y avait ni fourrage, ni paille, ni seigle. Tout ce qu'on put me donner fut quelques poignées d'avoine, que je réservai pour le voyage. Le fourrage dont on se sert généralement dans la colonie, est de la paille d'avoine coupée avant complète maturité, et dans laquelle le grain reste. Mais dans le Nieuwelt et le Roggevelt, l'unique fourrage est de la paille de froment broyée dans l'aire sous les pieds des chevaux, et qu'on amène à grands frais des environs du Cap. A Beaufort j'avais eu à payer cette paille au prix énorme de 20 centimes la livre. A Middle-Pastl, s'il s'en était trouvé, il m'eût fallu la payer au prix de 60 centimes la livre. Ces chiffres sembleront impossibles en France ; ils sont vrais cependant. A cette paille il faut joindre un peu de seigle ou de froment, à des prix aussi élevés en proportion. Je vous donne ces chiffres comme point de départ. Si vous ajoutez les dépenses non moins considérables que nécessitent les besoins de chaque jour, vous pourrez comprendre combien coûteux sont ces longs voyages. J'ai compté que, pour mes mules seules, j'ai payé plus de 10 francs en moyenne par jour, quoiqu'elles aient été, la moitié du temps, nourries aux frais des catholiques chez qui je demeurais.

De bonne heure je partis de Middle-Pastl pour Calvinia, où j'arrivai en deux jours sans incidents remarquables.

Calvinia, dont l'étendue est à peu près égale à celle de Fraserburg, est situé dans la terre des Bushmen. Le Bushman, comme les autres indigènes de la colonie, ne vit plus à l'état sauvage, à part peut-être en quelques rares points le long de l'Orange. Cependant il semble plus attaché à ses anciens usages barbares qu'aucun autre. Le Caffre a pris goût à la vie civilisée ; le Hottentot même se trouve heureux au service du blanc. Mais il

semble que la faim seule empêche le Bushman de retourner à son trou dans les rochers. « Le Bushman, me disait le magistrat de Calvinia, n'est pas civilisable, à peine peut-on l'apprivoiser. Il est moins sensible aux bons traitements que le singe et le Babouin, et se montre moins reconnaissant qu'eux. Quand il a de la nourriture, il gonfle autant qu'il peut, sans songer à en réserver pour le lendemain. Son horreur pour l'eau est incroyable. Je mis un jour, me disait toujours le magistrat, un Bushman qui avait commis une faute en prison, au choix, pour son châtiment, entre s'aller laver ou vingt coups de bâtons. Il demanda les vingt coups de bâton. »

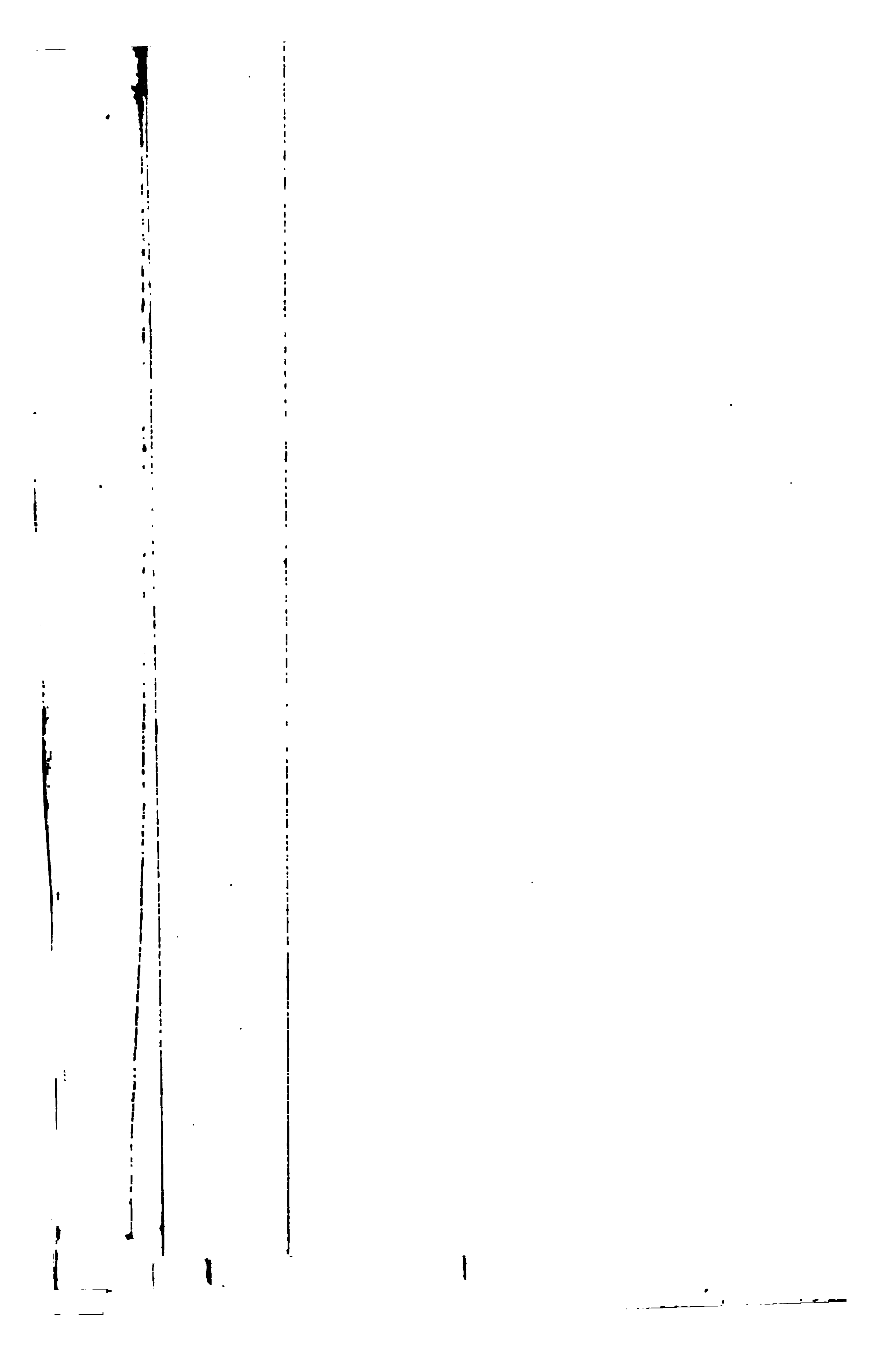
Quand les premiers colons s'établirent chez eux, les Bushmen leur parurent des bêtes féroces et furent traités comme tels. Un fermier dans les montagnes du Hantam, me disait avec satisfaction et orgueil, que son père, lorsqu'il vint se fixer dans leur pays, les chassait comme des tigres et en avait tué un grand nombre. Voilà l'idée qu'on a encore ici des descendants de cette pauvre race, et les traitements qu'on leur a fait subir. Chassés comme le Lion et l'Éléphant, est-il surprenant qu'ils aient fui comme eux au delà de l'Orange, ou que ceux qui n'ont pas pu fuir, montrent pour le blanc une défiance et une aversion si profondes.

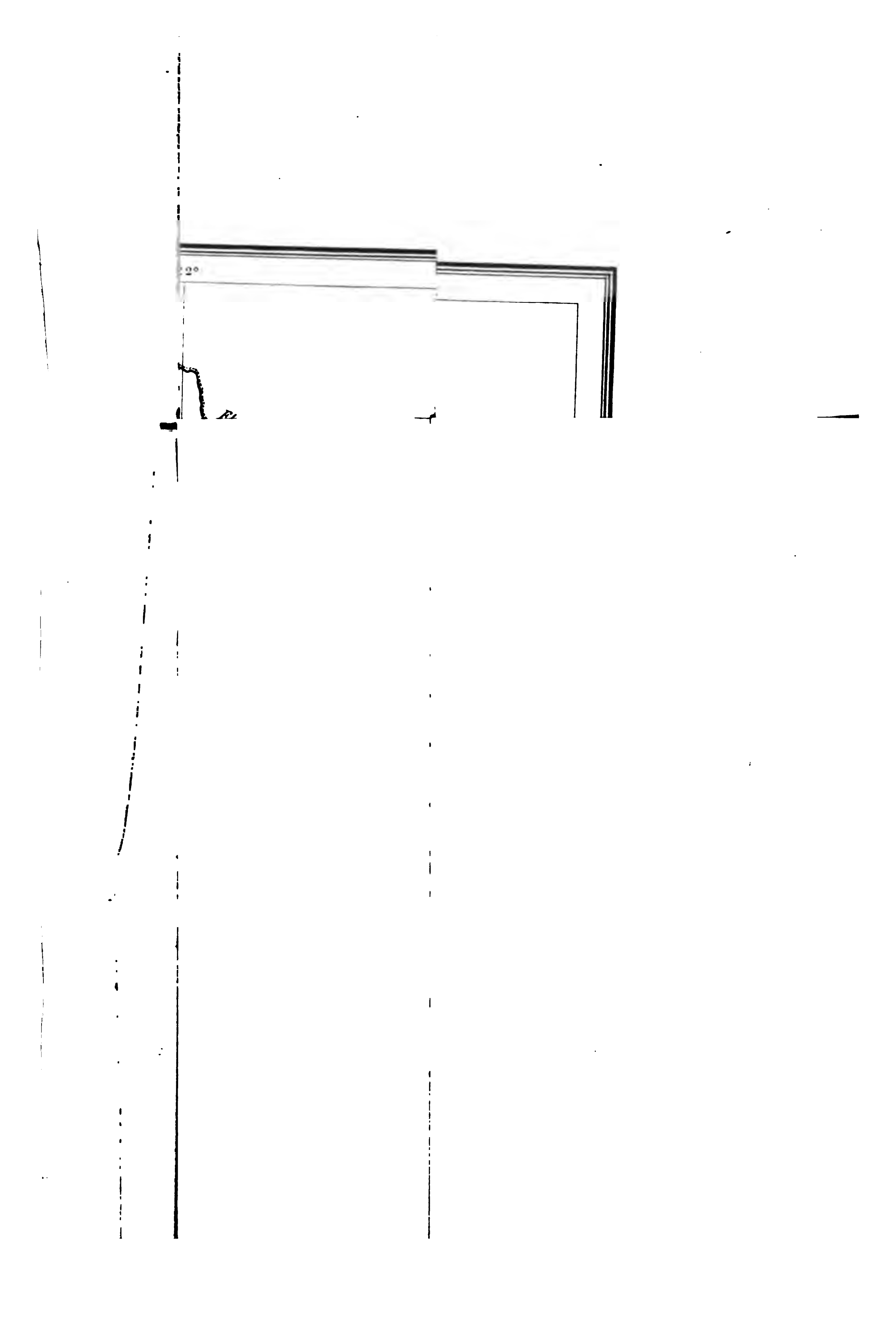
En quittant Calvinia, je pris la direction d'Amandelboom vers l'est, aux environs duquel vivait aussi un catholique.

On m'avait annoncé que, dans cette direction, je trouverais après quelques jours d'excellents pâturages, non ravagés par les chenilles. Malgré l'impatience que j'avais d'y arriver, j'étais réduit à marcher très-lentement et à ne voyager que trois à quatre heures par jour.

Mais après bien des déceptions, j'arrivai à Amandelboom, bien las et souffrant d'un peu de fièvre. Il ne s'y trouve que trois maisons de blancs ; je frappai à la première que je rencontrai et y reçus une aimable hospitalité. Un bon lit, une bonne nourriture et deux jours de repos suffirent presque à me remettre.

Amandelboom, autrefois mission florissante tombe en ruine et tourne en solitude. Le vieux missionnaire, qui appartenait à la société du Rhin, en est parti ainsi que le plus grand nombre





des habitants. Cent à peine y vivent encore, mais plusieurs parlent de se disperser aussi. La cause de cette ruine est, dit-on, que la source du village, d'où coulait autrefois une eau abondante et perpétuelle, est presque tarie.

D'Amandelboom, je partis à la recherche de Fitzgérald, Irlandais catholique vivant avec sa famille dans les monts Karoo, à six heures environ N-E du village, je le trouvai vivant dans une pauvre vieille maison ouverte à tous les vents. Là j'oubliai mes fatigues, sous son toit catholique, si pauvre fut-il ; et les huit jours que j'y passai, ne me furent pas moins des jours de consolation qu'à Fitzgérald, dont je baptisai les deux plus jeunes enfants.

Je laissai chez lui mes deux mules et continuai facilement ma route avec deux de ses chevaux. J'étais enfin arrivé aux abondants pâturages dont on m'avait parlé. Les buissons étaient en pleine végétation et emplissaient l'air d'aromes. Les chevaux qui en revenaient, tout parfumés, y avaient trouvé une abondante nourriture, de sorte que je gagnai sans peine Victoria U en passant par Schietfontein où se trouvaient deux catholiques.

Tous ces pays offrent à peu près le même aspect, c'est à peu près partout les mêmes genres de buissons, une terre sans arbres et sans culture, excepté dans de rares et petits lambeaux au-dessous des sources. Le Niemwill est un plateau moins uniforme que le grand[1] Karoo, et est semé en désordre d'un grand nombre de petites montagnes, affectant généralement la forme de cônes tronqués. Le sol y est, en beaucoup d'endroits et sur des étendues de plusieurs lieues, recouvert de rochers oxydés, ressemblant à de vieux boulets de canons déformés par la rouille. En d'autres endroits, ce sont de gros blocs irrégulièrement ronds, à surface polie et noircie, et portant des traces évidentes de fusion. Je me rappelle entre autre un groupe de plus de dix de ces blocs, dans un milieu où ils n'ont pu, je crois, qu'être jeté ou roulé par quelque commotion violente, et qui résonnaient sous mon fouet comme eût fait une cloche. Partout j'ai trouvé un champ qui m'a semblé très-riche pour des études géologiques et minéralogi-

ques ; et j'ai souvent regretté d'avoir de ces sciences des notions trop incomplètes. On rencontre aussi des chaînes de petits rochers noircis, dont les têtes se dressent sans ordre, avec les formes les plus bizarres, et prenant dans leur ensemble un aspect horrible. L'imagination des poëtes ne pourrait créer un plus sauvage repaire de fées et de vampires.

Le district de Victoria U, et tous les pays que j'avais traversés depuis ma sortie du Meiring's Poort, sont habités par des Boers bergers. Les boers du pays d'Oudtshorn et de George sont spécialement adonnés à la culture de la terre, mais en deçà des grandes montagnes noires, ils s'occupent surtout du soin des troupeaux. Dans un pays qui doit beaucoup ressembler à la terre des anciens patriarches, adonnés aux mêmes occupations, les Boers bergers rappellent, dans leur vie et leur mœurs, un grand nombre de souvenirs bibliques. Ils ont d'immenses troupeaux, quelques-uns jusqu'à vingt mille moutons, des centaines de chevaux, bœufs et mules. Ils possèdent des terres qui seraient en France de petits États ; plusieurs ont une étendue de dix à vingt mille hectares. Si dans leurs terres il est une source, ce qui est ici un trésor sans prix, ils bâtissent auprès leur demeure, à laquelle ils aiment à donner le nom de la fontaine ; sinon, ils construisent, dans un lieu propice, une forte digue pour arrêter et réunir en réservoir les eaux de pluie. Mais le berger laisse souvent son toit de chaume, pour conduire son troupeau à de nouveaux pâturages. Il jouit alors sous la tente des plaisirs de la vie nomade. Quand la sécheresse sévit trop sur ses terres, il s'en va quelquefois bien loin chercher subsistance avec ses moutons chez des bergers plus fortunés. Chaque soir, le pasteur ramène le troupeau au bercail, par crainte du chacal et du léopard, qui abondent dans les pays montagneux. Quant aux chevaux et autre bétail, ils courent en liberté et ne sont ramenés à la ferme que lorsqu'on en a besoin. Mais souvent ils sont éloignés à de grandes distances, et il les faut chercher longtemps et sur d'autres terres, comme Saül fit pour les mules de son père.

Le Boer berger mène ainsi une vie simple et tranquille à la garde

de ses troupeaux, se contentant pour subsister du lait et de la chair qu'ils lui fournissent. De sa solitude que seuls de rares voyageurs viennent troubler, il ne sait guère comment va le monde et ne se ressent point des révolutions qui l'ébranlent. Il a appris à lire dans la Bible, et à chanter des psaumes ; mais là s'est à peu près borné son éducation. Il est généralement très-hospitalier, et affable jusqu'à la familiarité avec les personnes mêmes qu'il voit pour la première fois. Le voyageur ne doit point oublier de serrer les mains à toute la famille, ni de traiter le maître d'oncle ou de frère. Quant à la dame du logis, elle ne se montrerait point aimable s'il ne prenait garde de l'appeler tante... Quelques-uns ont encore conservé de bonnes vieilles coutumes toute patriarcales. J'arrivai un soir entre autre dans une de ces familles restées fidèles aux traditions. Le berger, un bon vieillard, s'empressa au devant de moi et me pria de lui faire l'honneur de me reposer la nuit dans la maison. Il m'introduisit dans la grande salle et me conduisit à son épouse que je pris bien soin, selon l'étiquette, de nommer ma tante. J'en reçus en retour, la tasse de café, toujours prête pour les voyageurs. Quand nous eûmes causé pendant quelque temps, les serviteurs apportèrent et déposèrent devant chacun de nous un petit baquet plein d'eau tiède, pour le lavement des pieds. Puis les membres de la famille se réunirent autour du père qui, quoique ce ne fût pas dimanche, fit une lecture dans la Bible ; il entonna un psaume que tous chantèrent avec lui. Après cela, on se mit à table où était servi un souper abondant mais frugal. Ensuite, chacun se retira en silence pour jouir du repos.

Mais dans une vio si aisée, le Boer ne sait pas se défendre des défauts qu'elle tend à engendrer. Il est généralement indolent, inactif, sans industrie, sans goût pour la propriété, l'ordre et l'amélioration.

Tous les Boers appartiennent à l'Église hollandaise réformée. Dans chaque village, ils ont un temple, où trois fois l'année, les fervents se réunissent quelquefois de très-loin pour célébrer la cène. On prépare pour s'y rendre le char africain, attelé ordinairement de neuf paires de bœufs. Sous la tente de toile qui le

recouvre, toute la famille, généralement très-nombreuse, se groupe à l'aise, il s'en va tranquillement au village. Mais la foi de plusieurs a été très-ébranlée depuis quelque temps par les prédications avancées de certains de leurs ministres, niant publiquement la divinité de Jésus-Christ. J'en ai souvent pris occasion pour leur parler de la vraie Église; et presque tous m'écoutaient volontiers. Presque tous aussi ne pouvaient comprendre que j'allasse si loin pour visiter quelques catholiques, et plusieurs disaient : « Notre ministre n'en ferait pas autant. »

Une chose qui m'a beaucoup et agréablement surpris a été de trouver parmi les boers un si grand nombre de noms français. Dans certains pays, ils en forment presque la moitié. Ce sont les descendants de trois cents huguenots qui, au temps de la révocation de l'édit de Nantes, s'expatrièrent dans la colonie du Cap. Qu'il suffise de citer, entre beaucoup d'autres, les De Villers. Du Plessis, Du Prez, Ollivier Joubert, Le Roux, Hugo, etc... Mais, hélas! ces fils de la belle France n'ont conservé de la patrie qu'un nom souvent mutilé, et un vague souvenir de leur origine. Ils ne savent même pas en bégayer la langue et ne parlent que le jargon des Boers, qui est un grossier patois de la langue hollandaise. Ils aiment cependant encore redire avec fierté, que leurs grands aïeux vinrent du beau royaume de France au temps de la grande émigration. Ils me recevaient tous, en qualité de Français, avec une attention particulière. De mon côté il me semblait n'être plus au milien d'étrangers. Nous causions beaucoup de la France, de la grande guerre avec l'Allemagne, et j'étais heureux de voir se rallumer en eux l'amour de la vieille patrie. Alors, je leur disais que la France est catholique et ils m'écoutaient avec étonnement. Daigne Dieu avoir pitié de ces âmes simples mais aveuglées, et puisse la France de pas oublier qu'elle a ici de nombreux enfants, plusieurs d'un sang illustre, perdus dans les solitudes, et presque tombés dans la barbarie.

En revenant de Victoria, je repassai par Beaufort. Puis je visitai Prince-Albert, petit village agréablement couché au pied des grandes montagnes noires, à l'ombre de grands arbres,

sur un tapis de verdure où un ruisseau limpide, tombant de la montagne, entretient une délicieuse fraîcheur. Prince-Albert, plus encore que Oudsthorn, semble au voyageur une oasis au milieu d'un désert. J'y demeurai un jour avec les quatre ou cinq catholiques qui s'y trouvent, et revenant passer les montagnes au Meiring's-Poort, je revis Oudtshorn, le 21 juin, après une absence de deux mois et huit jours, et un trajet d'environ six cent lieues.

CORRESPONDANCE

LETTRE DE MONSEIGNEUR F. C. RIDEL

VICAIRE APOSTOLIQUE DE CORÉE

Notre Dame des Neiges (Léao-tong),
25 août 1875.

Je me hâte de répondre à votre honorée lettre du 12 mai dernier, et je me fais un vrai plaisir de vous donner, autant qu'il est de mon pouvoir, les explications que vous avez bien voulu me demander.

Mais avant de répondre à vos nombreuses et si variées questions, je dois vous parler d'un livre dont vous ignorez probablement l'existence et qui cependant renferme, sur la Corée, les notions les plus exactes et les plus récentes qu'il ait été possible d'obtenir jusqu'ici. Ce livre c'est l'*Histoire de l'Église de Corée*, précédée d'une introduction sur l'histoire, les institutions, la langue, les mœurs, etc. Ce livre se trouve chez l'éditeur Victor Palmé, rue de Grenelle-Saint-Germain, 25 ; Paris, 1874. L'histoire de l'Église de Corée est l'œuvre d'un de nos prédécesseurs en Corée, Mgr Daveluy, victime de la persécution de 1866.

Notre glorieux martyr avait employé une grande partie de sa longue carrière apostolique à rechercher et préparer les matériaux de cette œuvre que la mort seule l'a empêché de mettre en jour. Pour l'introduction, elle est aussi en grande partie l'œuvre de Mgr Daveluy, le résumé de ses travaux corroboré et complété par les renseignements fournis par les autres missionnaires de Corée ; M. Dallet, sous le nom duquel tous ces ouvrages paraissent aujourd'hui, n'a fait que mettre en ordre tous ces divers documents dont j'ai parlé plus haut et n'a rien ajouté de son fond, si ce n'est une tournure littéraire un peu plus élégante, de sorte que l'on peut dire que, pour la forme et pour le fond, l'*Histoire de l'Église de*

Corée sort tout entière des mains des missionnaires de Corée et a, par là, tous les titres possibles de garantie et de véracité.

J'arrive maintenant aux questions et d'abord :

1° Existe-t-il un moyen pacifique d'ouvrir la Corée? Autrefois oui, aujourd'hui non. Après l'expédition de Chine et la prise de Péking, si quelques navires de guerre étaient allés porter un traité aux Coréens, ceux-ci, encore sous l'impression de crainte causée par le coup terrible porté à la Chine par les nations occidentales, auraient probablement accédé à tout ce qu'on leur aurait demandé; mais alors personne n'a songé à la Corée, et cette crainte est dissipée depuis longtemps. Pour le présent, je crois qu'un moyen entièrement pacifique ne réussirait pas : après les expéditions française (1866) et américaine (1870), les Coréens, trop fiers de leur victoire, ne sont point décidés à se rendre sans combattre, persuadés qu'ils sont de la supériorité de leurs forces militaires. Le gouvernement eût-il lui-même l'idée de faire un traité d'alliance avec les nations occidentales, par crainte de l'opposition des nobles et des lettrés, il ne proposerait rien et attendrait qu'une expédition lui donnât l'apparence d'être obligé de céder à la force, et cela pour sauvegarder son autorité.

2° Qu'attendre de la Chine pour l'ouverture de la Corée? absolument rien. La Corée est bien sous le coup de l'influence de la Chine, en ce sens qu'elle reconnaît au moins nominalement ce dernier pays comme un suzerain et qu'un nouveau roi ne peut monter sur le trône qu'après avoir reçu une sorte d'investiture de la part de l'empereur de Chine, que la parole de ce dernier est un oracle en Corée, de sorte qu'un roi de Corée qui lui désobéirait serait regardé comme rebelle. Mais le gouvernement chinois ne voudra jamais rien faire pour les Européens en Corée et répondra toujours, quelques instances qu'on lui fasse à Péking, qu'il n'a rien à voir dans les affaires de la Corée. C'est ainsi que les choses se sont passées en 1866, et plus récemment en 1874-75 lors de l'expédition japonaise à Formose. De même, la Corée répondrait de son côté qu'elle ne peut rien sans le consentement de la Chine.

3° Il n'est pas douteux que les Européens auraient intérêt à obtenir l'accès du pays. Les Coréens sout pauvres, mais leur pays est riche : pour en être convaincu, il suffit de se rappeler que, depuis de longues années la Corée se suffit à elle-même sans commerce extérieur, car on ne peut appeler commerce les modestes et insignifiants trafics qui se font aux deux foires tenues actuellement aux frontières nord. On trou-

verait donc bien des ressources, peut-être pas autant qu'au Japon, dans les commencements; mais, au bout de quelques années, les Coréens, profitant du débouché qui serait fait à leurs produits, se mettraient à l'œuvre, et les productions du pays deviendraient bientôt considérables, et le commerce tant d'importation que d'exportation pourrait prendre une grande extension.

4° Les ports principaux dont, à notre point de vue, il serait le plus désirable d'obtenir l'ouverture sont :

1° A l'*est*, le port de *Ouen-San* par 39° 8′ lat. et 125° 22′ long. E.;

2° *Tsoa-Sou-Yeng* à une petite distance de l'ancienne factorerie japonaise de Tong-nai, par 34° 53′ lat. N. et 126° 22′ long. E. ;

3° A l'*ouest : Pak-Tsien*, par 39° 28′ lat. N. et 123° 27′ long. E. ; il s'y fait actuellement un grand commerce de soieries ;

4° *Yo-Po* par 38° 38′ lat. N. et 123° 9′ long. E. au N. E. du fleuve Tai-Tong ;

5° *Kang-Hoa* (voir les cartes marines françaises relevées en 1866) par 37° 40′ lat. N. et 124° 7′ long. E. [1] ;

6° *Kang-Tjyeny-I* sur le Koum-Kang, à environ dix lieues de la mer, par 36° 7′ lat. N. et 124° 45′ long. E. Tous ces ports sont actuellement de grands centres de commerce, et tous seraient facilement abordables à des navires à voile ou à vapeur.

5° Qu'est-ce qui s'oppose en Corée à l'introduction des étrangers? Les classes gouvernementales seules. La population, surtout les marchands, les laboureurs, etc., désire avec raison des relations commerciales qui contribueraient au développement du commerce, de l'industrie, de la fortune publique. Ces relations seraient un bien pour tout le pays. Quand il y a, par exemple, une année de famine en Corée, il n'y a aucun moyen de conjurer cette calamité; comme on ne peut se procurer des approvisionnements du dehors, le pauvre peuple est réduit à souffrir et à mourir de faim. En Corée, comme en Chine, Cochinchine, Tong-King, c'est le gouvernement, ce sont les mandarins, les employés des mandarins, ce sont les lettrés qui s'opposent et s'opposeront toujours à l'introduction des étrangers, autant par orgueil, que par la crainte de voir mettre un terme à leur tyrannie, leurs exactions, etc.

6° Pour ce qui est de la géographie physique de la Corée, je ne

[1] Les degrés de latitude et longitude sont donnés d'après la carte qui se trouve au commencement du livre déjà cité : *Histoire de l'Église de Corée.*

puis que vous renvoyer à l'ouvrage cité plus haut, et à la carte qui y est jointe. Cette carte, reproduction d'une carte indigène, est certainement la plus exacte qui existe aujourd'hui, quoique, vu le manque de liberté, nos confrères n'aient pas été à même d'en contrôler entièrement l'exactitude, surtout en ce qui concerne les contours maritimes. (Voy. Introduction, chap. 1er.) Vous trouverez dans ce même chapitre réponse à la question.

7° Quels sont les produits naturels et industriels du pays? *Règne végétal :* riz, millet, trois ou quatre espèces, seigle, orge, froment, sorgho, maïs, tabac, arbre à cire, cire d'abeilles, soie, coton, chanvre, mosi, mûrier à papier, safran-kam (Kaki), jensen, gingembre, plantes nombreuses officinales, patate douce, pommes de terre. — *Règne animal :* bœuf, cheval, cheval de petite taille, âne, porc, ours, sanglier, tigres de plusieurs espèces, cerf, chevreuil; faisan, deux espèces. — *Poissons :* les côtes et les rivières sont très-poissonneuses. Chaque année, au printemps, de nombreuses barques chinoises se rendent sur les côtes nord-ouest de Corée pour y pêcher le hareng que l'on prend en grandes quantités; huître à perle, dans la mer du Japon, sud-est de la Corée. — Commerce de pelleteries, fourrures. (Voy. Introduction, p. 173, au bas, et 174; *idem*, p. 182, 183, 184, 186, 187.) — *Règne minéral :* or, argent, fer, plomb, houille, cristal de roche, marbre, pierre à savon, etc.

8° *De la soie en Corée :* on cultive le mûrier assez en grand, mais actuellement simplement pour les besoins du pays; néanmoins la soie du mûrier est abondante, surtout dans les deux provinces du nord-ouest et dans les trois du sud. On en fait des habits, des cordons, des filets de pêche, etc. Il y a aussi la soie de l'ailante; de plus, il y a aussi un ver à soie qui se nourrit sur le jujubier et qui donne une soie dont on fait des habits, des manteaux contre la pluie, etc. (Voy. encore Introduction, p. 174 et le chap. xv, p. 180 et suivantes sur l'industrie en général : porcelaine, laque, poterie, menuiserie, vannerie, fonderie pour canons, fusils, etc.).

Pour ce qui est de vous envoyer des échantillons des principales soies de la Corée, cela m'est actuellement de toute impossibilité, vu l'impossibilité de relations avec un pays aussi fermé que la Corée; plus tard je verrai s'il y a possibilité de satisfaire au désir que vous m'avez manifesté.

J'aurais voulu m'étendre davantage sur tous les renseignements et toutes les informations que vous me demandiez, mais la nature de mes

occupations actuelles ne me permet pas de donner de plus grands développements à ces diverses réponses ; j'espère que ce travail, quelque incomplet qu'il soit, vous sera agréable et utile, je l'ai fait aussi pour vous encourager à marcher avec courage dans la voie que vous avez embrassée. Le bon Dieu n'a besoin de personne, et la propagation de l'Évangile se fait sans secours humain ; cependant ce serait une gloire pour le commerce européen d'apporter son concours pour faire tomber les barrières qui s'opposent spécialement en Corée à la propagation de la bonne Nouvelle, de l'Église.

Veuillez agréer, monsieur le président, l'expression de mes sentiments de profond respect et de sincère dévouement.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

SÉANCE MENSUELLE DU MOIS D'OCTOBRE 1875

La séance de jeudi, 28 octobre, a été certainement la plus importante et la plus intéressante qu'ait eue la Société depuis sa fondation. Commencée à sept heures trois quarts, devant une assemblée aussi nombreuse que brillante, elle ne s'est terminée qu'à onze heures du soir. Comme on le verra par les détails qui suivent, c'était comme une suite du Congrès des orientalistes de Saint-Étienne : quatre des membres les plus éminents de cette réunion de savants y ont successivement pris la parole.

M. le Président informe MM. les Secrétaires.

1° Que la Chambre de commerce de notre ville veut bien prendre, à sa charge, les frais de publication et de diffusion de la carte séricicole du globe par M. Léon Clugnet, carte couronnée par la Société et honorée d'une mention honorable au Congrès international des sciences géographiques tenu à Paris ;

2° Que le voyageur Stanley est parvenu, après de terribles épreuves, la mort de 170 hommes sur 320, au Victoria-Nyanzia. Il a réussi à transporter à dos d'homme sa chaloupe à vapeur, et allait commencer l'exploration détaillée de cette mer intérieure de l'Afrique ;

3° Que M. Ganeval qui, sous le patronage de la Société, a fait, en mars dernier, aux directeurs laïques et congréganistes de nos écoles communales primaires, un cours de géographie commerciale de la France, vient de publier ce cours, sous ce même patronage. Cette œuvre intéresse, au plus haut degré, toutes les personnes convaincues que les études géographiques doivent servir de plus en plus les intérêts commerciaux ;

4° Que M. Hay, négociant anglais d'Akiab (Birmanie), a envoyé à la Société des documents qui jettent le plus grand jour sur les projets

divers, communications ferrées ou fluviales, que nous verrons un jour se réaliser, en vue d'amener les produits du Yun-Yang et du Setchuen aussi bien que du Thibet en Europe par l'Indo-Chine, au lien de passer par l'est de la Chine, Shanghaï ou Canton;

5° Que M. Vacheron, conseiller municipal, a fait à la Société le don gracieux d'un *Voyage en Hongrie*, quatre volumes in-8°, avec cartes et tableaux géologiques.

M. Aymonier, professeur de langue cambodgienne à Saïgon et administrateur des affaires indigènes de la colonie, prend ensuite la parole, et pendant plus d'une heure tient l'auditoire attentif à des détails de toute nature sur les produits, les mœurs, les conditions sociales, civiles et militaires du Cambodge. Ce royaume, d'une civilisation jadis si avancée, qu'elle égalait, dépassait même celle de l'Inde, aujourd'hui, malheureusement, n'offre plus que des ruines et des marques d'une dégradation qui le rapproche des sauvages.

M. Aymonier parle aussi des minerais, des charbons et du système monétaire de ces pays, du prix du travail, et donne mille autres détails qui échappent à l'analyse.

A M. Aymonier succède M. le lieutenant de vaisseau Delaporte, compagnon du vaillant et immortel Doudard de Lagrée, dans l'expédition du Mekong.

Répondant à une question du Président sur les dangers que pourraient présenter, pour la voie du Mekong et du Sang-Koï, favorable aux intérêts français, les projets anglais par l'Irawady, à l'effet d'arriver au Yun-Yang et au Thibet, M. Delaporte explique que la voie du Mekong, comme navigation, a été reconnu impraticable, mais qu'elle reste une excellente voie de communication par chemin de fer. La voie la plus immédiatement utilisable, dit-il, est celle du Sang-Koï, déjà employée par le négociant français Dupuis. Tout est fait pour y attirer la navigation, mais la réussite sera pour le peuple le plus habile et le plus entreprenant.

M. Delaporte donne ensuite les détails les plus précis et les plus intéressants sur les monuments kmers découverts à Angkor et dans tout le royaume du Cambodge par la commission française d'exploration ; c'est celle qui a rapporté tous les échantillons qui composent le musée de Compiègne. Les explications de l'orateur sont illustrées par de magnifiques dessins relevés par lui-même sur les lieux et obligeamment mis à la disposition de la Société.

A M. Delaporte succède M. Ratte, membre de la Société, géologue

distingué et ayant fait, lui aussi, partie de l'expédition au Cambodge, sous la direction de M. Delaporte. M. Ratte donne des renseignements autorisés sur la géologie de l'Indo-Chine, et plus particulièrement sur les richesses minières : cuivre, plomb et charbon du Tong-King.

Malgré l'heure avancée, l'éminent professeur de langues orientales, M. Léon de Rosny, charme, captive, entraîne l'auditoire par l'attrait d'une parole aussi nourrie que savante. La cartologie de la Chine et du Japon lui est paticulièrement connue, ainsi que les ressources biliographiques de ces pays. Il explique à l'assemblée la perfection qu'elle a eue de tout temps. Mais il insiste sur les progrès extraordinaires qu'elle fait maintenant au Japon : les itinéraires de l'intérieur sont aujourd'hui des itinéraires illustrés, où se trouvent relatés tous les villages, avec notes statistiques à l'appui.

Avant de clore la réunion, M. le président remercie chaleureusement MM. les membres du Congrès de Saint-Étienne d'avoir bien voulu se rendre à Lyon. Il exprime l'espoir qu'en 1877 la session provinciale du Congrès pourra se tenir dans notre ville.

Cette séance, si pleine d'intérêt et d'animation, s'est ensuite prolongée fort avant dans la nuit, dans les salons de Casati, au milieu de causeries intimes et éminemment instructives.

SÉANCE MENSUELLE DU MOIS DE NOVEMBRE 1875

Après l'adoption du procès-verbal de la séance précédente, M. le Président annonce qu'on a reçu des nouvelles de l'expédition anglaise au pôle Arctique. Elles sont datées du 26 juillet, des îles Carry ; en vue du glacier Petowick, vers le 76e degré de latitude nord. Le voyage avait été jusque-là facilité par un temps exceptionnellement farovable; la glace, sans consistance, n'offrait pas de difficulté sérieuse aux voyageurs, qui en venaient facilement à bout; l'équipage ne s'attendait à des obstacles, tels qu'on pouvait les prévoir, qu'à partir du 83e au 84e degré, point précédemment atteint.

A cet égard, M. le Président fait remarquer combien la température du Nord est plus favorable à la santé des hommes que celle de l'Afrique équatoriale : Stanley, pour arriver au Victoria-Nyanza, a

perdu cent soixante-dix hommes en deux mois; l'expédition autrichienne au pôle n'en a perdu qu'un ou deux en dix-huit mois.

M. le Président annonce que la Société se réunira en assemblée générale, le jeudi 25 du courant, à l'effet de procéder à l'élection de huit membres du comité d'action, conformément aux statuts, et entendre le rapport sur la position morale et financière de la Société de géographie de Lyon.

La parole est ensuite donnée à M. lieutenant-colonel d'état-major Debize, vice-président de la Société, pour son rapport sur la session du Congrès international des sciences géographiques, qui s'est tenu récemment à Paris, et auquel il a assisté en qualité de délégué de la Société de Lyon.

Ce rapport est divisé en trois parties. La première est consacrée aux questions purement scientifiques : division centésimale de la circonférence, choix d'un O moyen, attractions locales, détermination d'un méridien initial, études des courants, des marées, etc., sujets un peu abstraits peut-être, mais d'un haut intérêt pour la science.

La deuxième partie comprend les sujets qui se rapportent plus directement à l'homme. Pour l'étude de ces questions, on est obligé de remonter au déluge et même au delà ; car le Congrès avait à étudier l'homme dans les temps préhistoriques, les diverses races qui peuplent le globe, leurs émigrations, etc. Le programme signalait surtout à l'attention des savants ethnographes et anthropologistes la présence, encore inexpliquée, de races blanches en Asie et en Afrique, au milieu de peuples de couleur jaune ou noire.

M. le colonel Debize fait connaître à l'assemblée, au moyen de cartes, les nouveaux projets de grandes voies de communication destinées à rapprocher du centre actuel de la civilisation les parties éloignées de notre terre qui y échappent plus ou moins. C'est la Chine que l'on veut attaquer par le Nord, en prolongeant les chemins de fer russes par la Sibérie jusqu'à Pékin, de même qu'au Midi l'Angleterre veut y entrer par la Birmanie, et la France par la Cochinchine et le Tong-kin. C'est l'Afrique, que de hardis explorateurs parcourent depuis plusieurs années pour en pénétrer les mystères. Notre colonie algérienne, si bien placée pour nous faire entrer en relation avec les peuples du Soudan, où règne encore la lèpre de l'esclavage, a été l'objet de nombreuses études. La création d'une mer intérieure en Algérie a provoqué de vifs débats. Le percement de l'isthme de Panama,

conséquence de l'ouverture du canal de Suez, a également donné lieu à des discussions remarquables.

Enfin, la troisième partie traite de la géographie didactique et rend compte des opinions des maîtres de la science sur les meilleures méthodes d'enseignement de la géographie.

Ce rapport, qui est un vrai inventaire de nos connaissances géographiques et permet d'apprécier l'importance des travaux du Congrès international, a occupé pendant plus d'une heure l'attention de l'auditoire captivé par la parole aussi facile que précise et spirituelle de M. Debize. Il sera publié dans un des prochains numéros du *Bulletin de la Société de géographie de Lyon.*

M. l'abbé Planque, des Missions africaines, lit ensuite une très-intéressante lettre du R. P. Guillet, missionnaire français à Oudtshorn, colonie du Cap. Parti de sa résidence, ce missionnaire a parcouru le pays des Boers et des Bushmen, dans la direction de Calvinia, où il est parvenu et qu'il a même dépassé après d'extrêmes privations dans un pays à peu près dépourvu d'eau et de ressources alimentaires, sauf de rares oasis.

Entre autres faits intéressants, le R. P. Guillet a trouvé les débris de familles françaises, qui en portent encore les noms, mais qui ont oublié leur langue maternelle. Le missionnaire a aussi constaté la présence de gisements métallurgiques d'un grand intérêt.

Le rapport sur ce voyage de près de six cents lieues sera aussi imprimé dans le *Bulletin* de la Société.

DONS

A LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LYON

— 1875 —

AOUT

British Museum de Londres *(suite)*.

Description of the greek papyri, part. I. London, 1839. In-4 cart.

Select-Papyri in the hieractic Character, part. I. Plates 1-34. London, 1841. In-folio broché. Part. II. Plates 1-19. London, 1860. In-folio broché.

Select-Papyri in the hieractic, part. II. Plates 35 à 98. London, 1842. In-folio broché.

Select.-Papyri in the hieractic, part. III, 99 à 168. London, 1844. In-folio broché.

Catalogue of Prints and Drawings. Division I, Political and Personal satires. Vol. I, 182 à 1689. — Vol. II, 1689 à 1733. — 2 vol. in-8. London, 1870-1873. Cart. percaline.

Gobin, ingénieur, directeur de la voirie, Lyon.

Plan de Lyon en 6 feuilles, à l'échelle de 1/5000e.

Préfecture du Rhône.

Carte topographique du cours du Rhône de Lyon à la mer. Dressée à l'échelle d'un mètre pour 50,000 mètres, par Laurent Dignoscyo, géographe. Trois bandes collées sur toile, ayant ensemble 6 mètres environ de longueur.

J. B. Dalmas, à Privas.

Origine et théorie des corps inorganiques et organiques, ou formation des corps inorganiques; organisation et vie électrique du végétal et de l'animal. Paris, 1874. Brochure in-8.

Le Secrétaire général : CHRISTOPHE.

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4.

AUX MEMBRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LYON

Le Comité d'action a l'honneur d'informer ses coassociés qu'il vient de terminer, au nom de la Société de géographie et au prix de 6,000 francs, l'achat de la bibliothèque géographique de feu M. l'abbé Jolibois, curé de Trévoux. Cette collection, qui renferme environ 6,200 volumes de tous formats, avec de nombreux atlas, M. Jolibois avait mis près de soixante ans à la former. Nous avons l'inappréciable avantage de l'acquérir d'un seul coup, sans qu'elle nous ait coûté aucune de ces préoccupations que l'on n'évalue pas à prix d'argent, mais que certainement personne, appartenant à une société, ne consentirait à prendre à sa charge.

Dans cette précieuse réunion, toutes les parties de la science sont représentées. Géographie ancienne, géographie moderne, géographie historique, physique ethnographie, voyages dans toutes les parties du globe et de toutes les époques, ouvrages latins, français, espagnols, italiens, anglais : rien n'y manque. C'est le plus riche dépôt bibliographique, en ce genre, que nous connaissions, et notre cité lyonnaise pourra en être justement fière. Grâce à cette acquisition, la Société a pleinement réalisé ce qu'elle annonçait dans l'article 2 de ses statuts : « La Société se propose

de réunir des ressources pour fournir des moyens faciles et économiques d'étude à ses membres, aux habitants de Lyon et à ceux des villes environnantes. » Nous ne craignons pas de le dire : Ces moyens, les voilà.

Le comité d'action a déjà nommé une commission pour installer les nouveaux livres, dans le local de la Société, quai de Retz, 25, les classer, selon les catégories diverses auxquels ils appartiennent, et dresser le règlement destiné à en ordonner l'usage, ainsi qu'à prévenir les abus. D'ici à quelques mois, l'aménagement en sera complet. Alors nous convierons les hommes studieux à venir les visiter, et nous ne doutons pas qu'ils n'y trouvent des éléments exceptionnels de travail.

Mais, nos collègues comprendront sans peine que, pour produire ce grand effort, le Comité n'a point trouvé dans la caisse du secrétariat des ressources acquises. Comment l'aurait-il pu, notre Société étant à son début et n'ayant point encore résolu toutes les difficultés d'un premier établissement? Aussi, le Comité avoue-t-il franchement qu'il a compté et compte sur la bonne volonté des associés, lesquels n'ont jusqu'ici fourni aucune raison d'en douter. Nous les avertissons donc que des listes de souscription leur seront communiquées. Afin de les engager plus efficacement à les remplir, le Comité a décidé que tout associé, souscripteur de 10 francs, aurait un droit acquis au diplôme de la Société. Mais nous aimons à présumer que, sur ce point comme sur d'autres, la générosité désintéressée, ce sentiment des nobles âmes, l'emportera sur le sentiment personnel.

RAPPORT

SUR

LES SÉANCES

DU

CONGRÈS INTERNATIONAL DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES

— Session de 1875, à Paris —

PAR M. DEBIZE

Lt-Colonel d'État-Major,

Vice-Président de la Société de Géographie de Lyon.

Messieurs,

J'ai eu l'honneur de représenter la Société de géographie de Lyon au Congrès des sciences géographiques qui s'est tenu récemment à Paris, et je viens vous rendre compte de ma mission.

Je ne vous parlerai pas de l'exposition de géographie, quelque intéressante qu'elle soit ; un de nos collègues se chargera de cette tâche. Mais, à côté de l'exposition, il y avait un congrès international, réunion de savants, venus de tous les points du globe, à l'appel de la France, pour nous faire profiter de leur expérience et de leurs lumières. J'ai suivi avec attention et intérêt les séances de ce congrès et, en attendant que les procès-verbaux soient publiés, je vais vous parler de quelques-uns des sujets qui ont été traités.

La plupart des sciences étaient représentées à cette réunion, car presque toutes, bien que ne faisant pas partie de la science géographique proprement dite, lui apportent un tribut utile et nécessaire.

Les mathématiques, — astronomie et géodésie, — nous font connaître la forme de la terre et nous apprennent à la mesurer et à la représenter sur une carte. La physique nous parle des

phénomènes qui se passent à la surface de notre globe, des courants marins ou aériens qui favorisent ou contrarient la circulation de ses habitants. La géologie nous fait connaître la composition du sol qui nous fait vivre, son âge relatif, les grandes lois qui ont présidé à la formation de son relief.

La botanique et la zoologie nous enseignent la répartition des plantes et des animaux suivant les climats, la latitude, l'altitude. Enfin l'anthropologie, l'ethnographie, la linguistique nous parlent de l'homme, de son passé, de son groupement par races, de ses migrations.

Vous voyez, Messieurs, combien est vaste le champ de la science géographique. Mais que cela ne vous effraye pas. Chacune des sciences que je viens de vous citer est cultivée par des savants qui en font l'objet spécial de leurs études. Nous ne pouvons les suivre dans tous leurs travaux, mais nous pouvons leur en demander communication, en ce qui concerne la science qui nous occupe, et leur indiquer les points pour lesquels nous avons besoin de leur concours.

Tel était le but de ce Congrès, qui a été un véritable inventaire de nos connaissances géographiques.

Les membres du congrès s'étaient partagés en sept groupes, suivant leur spécialité :

Premier groupe : Mathématique.

Deuxième groupe : Hydrographique.

Troisième groupe : Physique.

Quatrième groupe : Historique.

Cinquième groupe : Économique.

Sixième groupe : Didactique.

Septième groupe : Voyages.

Le temps me manquerait, Messieurs, et surtout la compétence, pour vous rendre compte des travaux de tous ces groupes. Il faut attendre la publication qui en sera faite dans quelques mois. Je choisirai seulement, un peu au hasard, quelques-uns des sujets qui ont été traités, soit dans les séances auxquelles j'assistais, soit dans celles dont j'ai pu me procurer les procès-verbaux.

Cent vingt-trois questions étaient soumises aux délibérations du Congrès. Les unes se rapportant à la science pure, arides peut-être, mais importantes, car elles touchent à des problèmes dont les savants poursuivent la solution et qui doivent profiter à l'humanité ; les autres, relatives à la vulgarisation de ces sciences, à leur application au commerce et à l'industrie. Plusieurs des questions du programme n'ont pu être abordées et sont remises à l'examen des futurs congrès.

Je devrais peut-être suivre dans mon compte rendu l'ordre des groupes et celui des questions du programme. Mais la classification imposée par ce programme ne me satisfait pas complétement, et il me paraît préférable, surtout pour un rapport d'ensemble comme celui que je veux vous présenter, de classer tous les faits dont je dois vous rendre compte dans un ordre qui me semble plus naturel.

Je diviserai donc ce rapport en trois parties.

La première comprendra la géographie scientifique proprement dite, celle qu'on désigne dans l'enseignement sous le nom de géographie physique. C'est l'étude spéciale de la terre et des lois qui s'y rapportent. L'homme n'y apparaît que pour étudier les phénomènes qu'il est obligé de subir.

La deuxième partie s'appliquera spécialement à l'homme. Nous étudierons son passé, son présent, ses projets de grandes voies de communications sur terre et sur mer, ses voyages d'explorations vers les terres inconnues, les moyens de favoriser par l'émigration la colonisation de notre globe.

Enfin, la troisième partie comprendra la géographie didactique et fera connaître les opinions des maîtres de la science sur les meilleures méthodes d'enseignement de la géographie.

PREMIÈRE PARTIE

GÉOGRAPHIE SCIENTIFIQUE

Les questions que j'ai classées dans cette première partie ont été traitées par le premier et le deuxième groupes et une fraction du troisième. Je pourrais vous en parler longuement, car j'ap-

partenais au premier groupe, dont j'ai suivi toutes les séances. Malheureusement, il s'agit de sujets abstraits, arides pour la plupart d'entre vous. J'essaierai cependant de vous en exposer quelques-uns. Il y a moyen de tout dire, lorsqu'on s'adresse à un public intelligent et bienveillant.

I. — *Division centésimale de la circonférence.* — Je me bornerai à vous donner l'énoncé de la première question qui a été discutée. Vous savez qu'en astronomie l'unité d'angle est le quart de la circonférence, qu'on divise en quatre-vingt-dix degrés, ce qui en donne trois cent soixante à la circonférence. Doit-on diviser cette unité en cent parties au lieu de quatre-vingt-dix, ou même prendre pour unité la circonférence entière, comme l'a proposé M. Yvon Villarceau? Telle est la question qui a agité, je dirai même passionné une partie notable des savants du Congrès, car les deuxième et sixième groupes se sont réunis au premier pour discuter ce point. Vous en comprendrez l'importance lorsque je vous aurai dit qu'il s'agit d'introduire dans l'astronomie et la marine les immenses bienfaits du système décimal.

MM. Struve, d'Abbadie, Yvon Villarceau, de Champcourtois, colonel Laussedat, commandant Perrier, ont pris une part active à cette importante discussion. Il y a eu unanimité pour reconnaître les avantages de la division centésimale, proposée depuis longtemps par Laplace, adoptée dans les travaux de la carte de France et qui serait si profitable à la géodésie et à l'astronomie, dont elle facilite et abrége les calculs. Mais cette réforme amènerait de notables changements dans la division du temps; les nombreux travaux préparés avec la division sexagésimale devraient être remaniés; enfin il faudrait changer des habitudes, acquises depuis longtemps pour quelques-uns. La routine l'a donc emporté. Les marins, soutenus par quelques astronomes, ont résisté aux géodésiens, et le résultat du vote des trois groupes a été un partage à peu près égal des voix.

On continuera donc, dans la marine et l'astronomie, à suivre l'ancien système de la division sexagésimale. Mais la nouvelle attaque qu'il a subie l'aura ébranlé, je l'espère; et nous verrons

un jour cesser ces résistances, les mêmes qui ont déjà été vaincues lors de l'adoption du nouveau système des poids et mesures. Ce n'est plus qu'une question de temps.

II. — *Choix d'un 0 pour un nivellement général.* — Vous avez sans doute tous remarqué que les cartes topographiques sont accompagnées de chiffres faisant connaître les hauteurs relatives de certains points du sol. Ainsi l'église de Fourvière est cotée 294 ; la Saône, au pont Tilsitt, 163; la colline a donc une hauteur de 131 mètres. Depuis quelques années on publie même des cartes, dites hypsométriques, qui donnent une idée du relief du terrain, au moyen de courbes continues, reliant tous les points qui ont la même cote de 100 mètres, 200 mètres, etc. C'est la méthode adoptée par notre savant collègue, M. le docteur Berlioux, dans les leçons si remarquées qu'il professe au palais Saint-Pierre.

Toutes ces cotes sont données par les travaux géodésiques et indiquent la hauteur absolue des points au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire au-dessus de la surface idéale qu'on obtiendrait en supposant la surface des mers prolongée sans interruption au-dessous du sol, et affectant la forme attribuée au sphéroïde terrestre.

Quelle est la forme réelle de la terre ? On n'est pas encore en état de répondre à cette question d'une manière satisfaisante. On sait bien que la terre est ronde et aplatie sur les deux pôles (1/294 du grand axe environ), c'est-à-dire que la section passant par son axe est à peu près une ellipse. Mais toutes les ellipses, passant par des plans méridiens quelconques, sont-elles égales entre elles, auquel cas la terre serait un ellipsoïde de révolution, ou bien, comme le supposent les savants russes, notre globe est-il un ellipsoïde à trois axes inégaux ? Si la terre était homogène, son mouvement de rotation en aurait fait un vrai solide de révolution à sections méridiennes égales ; mais l'inégale répartition de la matière qui la compose et le refroidissement variable de ses diverses parties ont dû modifier cette forme régulière. Il appartient à la géodésie, science qui a pour but l'étude de la forme et des dimensions de la terre, de résoudre ce pro-

blème en mesurant de grands arcs de cercle sur les méridiens et les parallèles, et en comparant les longueurs obtenues pour un degré sur différents points du globe.

Cette œuvre est commencée depuis longtemps et doit se continuer. Les Russes surtout ont exécuté, sous ce rapport, des travaux géodésiques très- remarquables ; ils ont mesuré un arc de méridien de la Laponie à la mer Noire, un arc de parallèle dans le nord de l'Europe, et ils doivent le prolonger jusqu'à la mer de Chine. Il est aussi question de la mesure d'un grand arc de méridien dans l'Amérique du Sud, sur l'initiative éclairée de S. M. l'empereur du Brésil.

Vous remarquerez que la Russie est aujourd'hui aux premiers rangs pour les travaux géodésiques. Ce fut jadis le rôle de la France. C'est à l'Académie des sciences de Paris qu'est née la géodésie, dans le siècle dernier. On n'a pas oublié les longs et fructueux voyages de La Condamine au Pérou, de Clairaut et Maupertuis en Laponie, pour mesurer un arc de méridien. Les beaux travaux théoriques et pratiques des Méchain et Delambre, Biot, Arago, Laplace, le colonel Puissant, etc., ont achevé de fonder cette science qui a eu longtemps pour représentants autorisés, en France, les officiers du corps d'état-major. Cette antique gloire s'est un peu éclipsée, mais elle tend à renaître. Depuis quelques années, les astronomes de l'Observatoire, principalement MM. Leverrier et Yvon Villarceau, ont déterminé la latitude et la longitude d'un grand nombre de localités en France. En 1860, des officiers d'état-major ont eu l'honneur de relier, en longitude, l'observatoire de Greenwich à celui de Paris, opération que le bureau des longitudes avait entreprise plusieurs fois sans résultats. Les remarquables travaux exécutés récemment par nos officiers d'état-major, sous la direction du commandant Périer, membre du bureau des longitudes, prouvent que les traditions ont été interrompues, mais non oubliées, et donnent lieu d'espérer que la France reprendra le rang auquel elle a le droit de prétendre.

Revenons au niveau de la mer, pris pour point de départ des altitudes et, ayant, par conséquent, la cote 0. La hauteur des

eaux variant sans cesse par suite des marées, mais dans des limites connues et calculées, on a pris pour 0 leur hauteur moyenne, c'est-à-dire le niveau qu'auraient les eaux à leur état d'équilibre, en supprimant l'action des marées et des vents. Cette hauteur a été obtenue au moyen d'un instrument appelé marégraphe, établi dans un port, et qui enregistre mécaniquement les diverses hauteurs de la mer au-dessous d'un point fixe choisi à terre.

On s'est demandé si les 0 obtenus ainsi dans différents ports appartenaient bien à la même surface de niveau. M. Bourdaloue, ingénieur distingué, qui a fait le nivellement de l'isthme de Suez pour le percement du canal, a exécuté en France un nivellement géométrique d'une haute précision et a pu, ainsi, comparer les ports de la Méditerranée à ceux de l'Océan.

Partant du 0 de Marseille et se dirigeant vers l'Atlantique, il devait trouver, à ses stations successives, des hauteurs d'abord croissantes jusque vers la ligne de partage des eaux, puis décroissantes, et enfin retrouver 0 au bord de la mer. Il n'en a pas été ainsi. Il a trouvé, à l'embouchure de l'Adour, 72 centimètres au-dessus du 0 de Marseille ; à Saint-Nazaire, 75 centimètres ; à Brest, 1^{m},22; à Carentan, 40 centimètres ; au Havre, 35 centimètres ; à Dieppe, 59 centimètres. Tous ces 0 des ports de l'Océan ne sont donc pas à la même hauteur et sont plus élevés que celui de la Méditerranée de 0^{m},75 en moyenne. C'est la même différence, et dans le même sens, qu'il y a entre la mer Rouge et la Méditerranée.

Cette différence est due à la forme des côtes et surtout aux vents régnants qui peuvent accumuler les eaux d'une manière très-sensible.

Il résulte de ces observations que le 0 point de départ des altitudes d'un grand continent comme l'Europe ne peut être choisi sur les bords de l'Océan, puisque des circonstances locales font varier ce 0 dans les différents ports. La Méditerranée n'offre pas les mêmes inconvénients ; les marées y sont généralement peu sensibles, les mouvements des eaux moins violents. Sauf l'Angleterre, l'Allemagne et les États scandinaves, les

autres États de l'Europe sont en contact avec cette mer et peuvent en faire le point de départ de leurs altitudes. Toutes les cotes ainsi obtenues seront comparables entre elles, puisque elles auront la même origine. Dans le nord de l'Europe, la mer Baltique est dans les mêmes conditions que la Méditerranée et peut aussi servir de point de départ. Il sera nécessaire de comparer plus tard les 0 de ces deux mers intérieures.

Il a donc été décidé que pour l'Europe méridionale, la courbe 0 devrait être prise sur la Méditerranée et, pour l'Europe septentrionale, sur la Baltique.

Toutefois, il y a encore un doute à éclaircir. Le 0 de Marseille coïncide-t-il avec ceux de Livourne et d'Alexandrie? En l'absence d'un nivellement terrestre analogue à celui qui a été fait en France, on ne peut l'affirmer. Il est indispensable que les gouvernements méditerranéens, Espagne, France, Italie, Grèce, Égypte, établissent dans certains de leurs ports des marégraphes pour connaître la hauteur moyenne de leurs eaux, et relient ces ports par un nivellement précis qui permette de comparer les résultats obtenus. M. de Champcourtois demande des observations de part et d'autre des chaînes de montagnes, et M. d'Abbadie, des points sur les côtes d'Afrique, raccordés avec des repères pris sur la côte d'Espagne.

Sur la proposition du général Menabrea, le premier groupe a émis le vœu que le Congrès adresse une demande dans ce sens aux gouvernements intéressés. Ce n'est que par ce moyen que l'on pourra savoir s'il est possible d'avoir un point de départ commun à toute l'Europe dans la mesure des altitudes.

III. — *Des attractions locales.* — Sous ce titre, une question du plus haut intérêt scientifique a été soumise à l'examen des membres du Congrès (premier groupe).

La verticale d'un lieu est la direction donnée par le fil à plomb, direction qui est naturellement perpendiculaire à la surface des eaux en ce lieu. Si la terre était constituée d'une matière homogène, toutes les verticales seraient des normales à la surface du globe et se rencontreraient vers son centre. Mais il n'en est pas toujours ainsi. En comparant les résultats obtenus pour le calcul

des altitudes par la géodésie et par l'astronomie, on a trouvé des écarts qu'on ne pouvait attribuer à des erreurs de calcul ou d'observation, et l'on a reconnu que ces différences provenaient d'une déviation de la verticale due à des circonstances locales. C'est qu'en effet la terre n'est pas homogène, et l'on comprend que l'inégale répartition des matériaux dont elle est composée produise un effet sensible à la surface. Toutefois le mot attraction locale n'est pas parfaitement exact, ainsi que l'a fait remarquer M. Yvon Villarceau, car la déviation est due non-seulement aux attractions locales, mais à l'ensemble des attractions provenant de la masse moléculaire du globe terrestre.

Dès que cette cause de perturbation a été reconnue, on a commencé à l'étudier. Un fait analogue s'est produit jadis en astronomie. Képler avait déterminé les courbes que doivent parcourir les planètes dans leurs mouvements. Mais ces astres ne semblaient pas obéir exactement aux lois qu'on leur avait attribuées. Leurs mouvements présentaient des perturbations qu'on ne s'expliquait pas d'abord. On reconnut enfin qu'elles étaient dues aux attractions que les astres exercent les uns sur les autres. Une fois la cause connue, on est arrivé à en déterminer exactement les lois, et vous savez tous que c'est par l'application de ces lois qu'un illustre astronome a pu dire un jour : « Cherchez dans telle région du ciel, vous y trouverez une planète. » Et Neptune répondit à l'appel.

Le moment est donc venu d'étudier spécialement ces perturbations terrestres dues à des attractions dites locales. Le congrès international de géodésie s'est déjà préoccupé de cette question, qui doit être développée dans ses prochaines réunions. Il est permis d'espérer qu'il en résultera une connaissance plus exacte de l'intérieur de notre globe.

L'étude de ces déviations de la verticale a déjà fait l'objet de travaux intéressants et le général russe Chodycko, qui a dirigé la grande triangulation du Caucase, nous a raconté les deux faits suivants.

En observant la direction de la verticale aux approches d'une grande chaine de montagnes, les Alpes, les Pyrénées, l'Hyma-

laya, on a reconnu une déviation dans le sens que l'on prévoyait c'est-à-dire que le poids du fil à plomb se rapprochait de la montagne, comme attiré par cette grande masse surgissant au-dessus du sol. Or, les observations à la chaîne du Caucase ont donné des résultats opposés. Le poids du fil à plomb fuit la montagne au lieu de s'en rapprocher. Il y a répulsion apparente. Le même fait se produit, et dans le sens de la répulsion, sur les deux revers de la chaîne. Il y a deux manières d'expliquer ce résultat, ou bien l'effet de la masse de la montagne est contre-balancé par l'attraction des masses intérieures très-denses, ou bien il s'est produit au-dessous du massif un vide considérable qui annule l'effet de la masse soulevée. Cette dernière hypothèse a paru la plus vraisemblable.

Une autre anomalie assez bizarre a été reconnue dans le gouvernement de Moscou. Dans une plaine immense, sans relief, où toutes les verticales devraient avoir une direction commune, on a trouvé une bande de terrain d'environ 150 kilomètres de longueur, sur quelques kilomètres de largeur, où la verticale est sensiblement déviée, et, dans le sens répulsif, c'est-à-dire attirée par des masses qui sont en dehors de cette bande. Il y a évidemment au-dessous de cette partie du sol, un vide immense qui, ne produisant aucune action sur le fil à plomb, le laisse se diriger vers les masses environnantes.

Les déviations de la verticale ne sont pas les seules perturbations locales dont on se soit aperçu. M. Yvon Villarceau a signalé les changements qui se sont produits dans la latitude de plusieurs observatoires, et M. Otto Struve, l'éminent astronome de Pultawa, a confirmé cette assertion. Il résulte de ce fait que le sol sur lequel nous reposons avec tant de confiance, et que nous croyons immuable, est lui-même soumis à des mouvements lents mais appréciables. On savait déjà, par l'observation des rivages de la mer, que certaines côtes sont soumises à des soulèvements ou des affaissements continus. Les modifications, signalées dans les latitudes de certains lieux bien déterminés, prouvent que ces mouvements agissent sur toute l'écorce du globe et que rien n'est absolument stable sur notre terre. M. A. d'Ab-

badie, membre de l'Institut, a fait de curieuses expériences à ce sujet, et l'un des savants français qui ont été envoyés dans les mers du Sud, pour observer le passage de Vénus, a construit un appareil ingénieux pour apprécier ces mouvements du sol. En attendant que les résultats de ces expériences soient connus et discutés, vous pouvez, Messieurs, dormir tranquilles, car rien ne fait présager, sur notre globe, une catastrophe prochaine. Ce fait vient, au contraire, à l'appui de l'opinion émise par plusieurs géologues modernes qui pensent que les modifications subies par la croûte terrestre, aux diverses époques géologiques, n'ont pas toutes été produites par des bouleversements subits, comme on le croit généralement, mais sont dues, pour la plupart, à des mouvements lents et continus, comme ceux que nous reconnaissons aujourd'hui.

Cette opinion est consolante et je vous engage, Messieurs, à l'adopter. Elle vous rendra la confiance que ces révélations sur la mobilité du sol qui nous supporte tendaient à ébranler.

IV. — *Choix d'un méridien initial.* — Vous savez, Messieurs, que la position d'une ville sur le globe est déterminée par ses deux coordonnées géographiques : latitude, — distance à l'équateur ; — longitude, — distance à un méridien pris pour point de départ. Les latitudes se comptent sur un grand cercle passant par l'axe de la terre et, par conséquent, par les pôles, et ces deux points fixes sont naturellement indiqués comme points de division principaux du cercle. On peut, ainsi que vous l'avez vu, diviser ce cercle en trois cent soixante degrés, ou en quatre cents, ou même en cent ; les origines seront toujours les pôles, ou les points d'intersection avec l'équateur.

Il n'en est pas de même pour les longitudes. Tous les points de la terre, ayant commencé en même temps leur mouvement de rotation, aucun ne peut primer les autres et s'imposer pour origine des distances. Il est de toute nécessité que les habitants de la terre se concertent pour choisir arbitrairement un méridien initial. C'est là, vous l'avouerez, une grosse difficulté, car on a déjà bien de la peine à s'entendre entre nations, entre voisins, entre parents même. Pendant longtemps, néanmoins, un seul

premier méridien était en usage, celui qui passe par l'île de Fer, une des Canaries, choisi par Ptolémée parce qu'il était à l'occident de toutes les terres connues, ce qui permettait de ne compter que des longitudes positives.

Malheureusement, l'amour-propre national se développant, chaque peuple a voulu que sa capitale eût son méridien propre et que ce méridien fût le premier du monde. Les Français rapportent tout à Paris, les Anglais à Greenwich, les Russes à Pultawa ; les Brésiliens eux-mêmes ont leur méridien de Rio-de-Janeiro. Quant aux Américains, en vertu de la doctrine de Monroë, ils ne peuvent admettre d'autre méridien que celui de Washington.

Au point de vue scientifique, cette diversité n'offre pas de grands inconvénients. Les travaux astronomiques d'un pays seront toujours rapportés à l'observatoire de sa capitale. Les divers observatoires étant reliés entre eux, tous ces travaux peuvent se raccorder. Remarquons, d'ailleurs, que le choix d'un premier méridien, à l'île de Fer, par exemple, n'entraîne pas nécessairement la construction d'un observatoire sur ce point ; il suffit que chaque observatoire du continent connaisse exactement sa distance angulaire à ce méridien. Cette question n'a donc qu'une importance secondaire pour les savants, mais elle en a une très-grande pour le public, qu'en langage scientifique on appelle le vulgaire, auquel tous les travaux des savants sont destinés et qui se trouve dans un grand embarras.

Ne vous est-il pas souvent arrivé, en effet, en lisant une relation de voyages, de vouloir rapporter sur votre atlas les localités citées par l'auteur et de ne pouvoir y réussir, parce que le point de départ des longitudes n'était pas indiqué, ou bien que vous n'aviez pas sous les yeux le tableau comparatif des divers systèmes. Même avec ce tableau, la transformation impose pour chaque chiffre un calcul qui rebute promptement et fait renoncer au travail projeté. Si toutes les cartes avaient la même notation en longitude, comme elles l'ont en latitude, cet inconvénient n'existerait pas et la lecture en serait plus facile et plus attrayante. De même, lorsque deux navires de nationalité diffé-

rente se rencontrent en mer et font l'échange de leur *point*, chacun d'eux est obligé de traduire le chiffre de la longitude.

Le congrès s'est occupé de cette question, mais sans la traiter avec l'ampleur qu'elle méritait. Elle a donné lieu à des débats très-animés au deuxième groupe ; chacun avait un méridien à proposer : le pic de Ténériffe, le mont Blanc, etc.; Jérusalem même a été présentée, en l'honneur du Christ. Pour se tirer d'embarras, on a décidé, comme l'avait fait le congrès d'Anvers en 1871, que la question serait soumise à une commission internationale. Au premier groupe, où l'on attachait peu d'importance à cette affaire, on a au moins émis le vœu que, *pour la cartographie*, il convenait de revenir au méridien de l'île de Fer. La réalisation de ce vœu nous satisferait certainement ; elle dépend des gouvernements, qui peuvent imposer ce système pour l'enseignement officiel. Mais ce changement obligerait les éditeurs à refaire tous les atlas d'instruction et à jeter aux vieux papiers les cartes qui existent dans leurs magasins. Le public y gagnerait, mais les éditeurs y perdraient. Aussi, je crois pouvoir vous prédire que nous ne verrons pas cette réforme, ni nos enfants non plus.

Qu'il me soit au moins permis de présenter un modeste vœu ; c'est que chaque atlas contienne, à la première page, une table des corrections à faire pour passer des longitudes dites *nationales* à celle des autres peuples. Peu d'atlas donnent ce renseignement, qui serait cependant très-utile. C'est une légère amélioration que MM. les éditeurs peuvent nous accorder pour nous faire prendre patience.

J'aurais voulu, à propos du méridien initial, vous parler de quelques faits curieux qui s'y rapportent ; mais ce serait sortir de mon cadre. Je vous engage à lire sur ce sujet un article intéressant inséré dans le numéro 9 du journal *l'Explorateur*.

V. — *Hydrographie.* — Le deuxième groupe avait dans ses attributions l'hydrographie et la géographie maritime. C'était le rendez-vous naturel des marins et des ingénieurs de la marine. C'est vous dire que les hommes de talent et d'expérience n'y manquaient pas.

Je vous ferai connaître en peu de mots les sujets qui ont été traités.

M. Bouquet de la Grye, ingénieur, qui a fait partie de l'expédition envoyée à l'île Campbell pour l'observation du passage de Vénus, a lu un mémoire sur l'influence des marées dans les rivières et sur la nécessité d'opérer des sondages fréquents dans tous les fleuves, aux approches de leur embouchure.

Les mers glaciales ont été l'objet d'une étude sérieuse. M. le vice-amiral de Chabannes a exposé les lois qui régissent esl immenses glaciers du pôle et s'est appuyé sur des renseignements remontant à près de huit cents ans. A ce sujet, M. le vice-amiral de Langle exprime le désir qu'une notice soit distribuée à tous les capitaines de navires faisant la pêche dans les mers polaires, leur demandant des notes détaillées sur les *icebergs* et *banquises* qu'ils auront rencontrés. Ce n'est que par la réunion de nombreuses observations qu'on pourra établir une théorie vraiment satisfaisante de ce grand phénomène.

M. Charles Grad annonce qu'il a fait un grand nombre d'observations de la mer à 1 mètre au-dessous du niveau. Il voudrait que ces observations fussent renouvelées sur une vaste surface, pour avoir une idée exacte du mouvement intérieur des eaux et de l'influence des marées et des vents à diverses profondeurs.

M. le vice-amiral de Langle a parlé des progrès de la navigation par l'étude des vents et des eaux. Tout en rendant hommage aux travaux de l'éminent officier américain Maury, il a signalé certaines erreurs dans ses cartes et a appelé l'attention de l'assemblée sur les cartes de M. Brault, lieutenant de vaisseau. Cet officier distingué a créé une théorie très-remarquable sur les centres de dépressions atmosphériques qu'il place au Mexique et à Madrid. C'est entre ces deux centres qu'il fait tourbillonner les vents autour d'un point fixe situé aux Açores.

Les trombes, les ouragans, la théorie des courants atmosphériques descendants et ascendants ont été également traités par le vice-amiral de Langle avec une remarquable clarté. Il signale la nécessité d'étudier les influences de la lune sur les perturba-

tions atmosphériques et parle ensuite de la température du fond des mers d'après les observations faites dans le voyage d'exploration du vaisseau *le Challenger*. En relevant les observations relatives à la Méditerranée, il remarque que les eaux de cette mer fournissent une cote moyenne de 6°, été comme hiver. Il en conclut que les eaux froides n'entrent pas dans la Méditerranée, mais que les eaux de la surface apportées par le Gulf-Stream, doivent y pénétrer.

M. le vice-amiral de Langle a exposé, en outre, la théorie de M. Bénazé, sur les ondes *simples* et *composées;* l'onde simple des canaux se déplaçant parallèlement aux bords ; l'onde composée s'augmentant de la somme des vibrations que transporte le vent.

M. l'ingénieur de marine Blois a traité avec distinction la question de l'unification des cartes de marine et a insisté sur la nécessité d'uniformiser les signes conventionnels usités dans les cartes hydrographiques.

Les discussions du deuxième groupe ont donné lieu aux vœux suivants :

Adoption de la projection de Mercator pour les cartes marines;

Demander aux ministres de la marine et des travaux publics de faire faire, sur les côtes de France, de fréquentes observations sur la température des eaux à 1 mètre de profondeur ;

Appeler l'attention de l'Institut météorologique d'Utrecht sur l'influence de la lune sur les variations du temps ;

Observer les marées dans l'océan Indien, les mers de Chine et le Pacifique ;

Appeler l'attention des navigateurs sur l'utilité des observations ayant pour objet la longueur et la profondeur des lames ;

Enfin, créer sur divers points du globe des observatoires où l'on pourrait faire des observations simultanées. Ce dernier vœu a reçu un commencement d'exécution ; une commission de six membres a été chargée de choisir les stations.

VI. — *Géographie physique*. — Quarante questions étaient soumises aux délibérations du troisième groupe, les unes con-

cernant la physique, la météorologie, la géologie, les autres l'anthropologie et l'ethnographie. Il eût été préférable de former un groupe spécial pour l'étude de ces questions d'anthropologie, en y joignant une partie du programme du quatrième groupe, traitant du même sujet. Le vœu en a été émis et sera sans doute pris en considération par le prochain congrès. Dès la première séance, les membres du troisième groupe ont compris la nécessité de faire cette division et se sont partagés en deux commissions. Je les imiterai dans mon compte rendu et je réserve les travaux de la deuxième commission pour vous les exposer dans la deuxième partie.

La première commission a entendu la lecture de plusieurs mémoires qui ont été fort appréciés.

M. le docteur Korntyka (de Prague) a traité des rapports du relief du sol avec la constitution géologique du globe.

M. Versteeg (de Hollande) a décrit les gisements de combustibles qui existent dans l'archipel Indien.

M. le colonel du génie Goulier, dans un remarquable mémoire, a posé les bases d'une science qu'il nomme la géoplastique, qui aurait pour but d'étudier les causes auxquelles doivent être attribuées les formes extérieures de notre globe. Il étudie l'influence des eaux, du climat, des neiges, du défrichement des forêts. Il reconnaît quatre périodes successives qui ont modifié l'écorce terrestre. C'est surtout l'époque glaciaire qui aurait le plus contribué, suivant lui, à cette formation. M. Charles Grad ne croit pas que les glaciers aient eu un rôle aussi important et pense que les cours d'eau qui en sortent ont eu plus d'influence pour le creusement des vallées. La théorie de M. le colonel Goulier a été accueillie avec faveur et pourra servir de base à des études plus complètes.

M. Daubrée, parlant sur le même sujet, a passé en revue la période glaciaire et la période forestière.

Un professeur allemand, M. Grisebach, a lu un mémoire sur la distribution des plantes et des arbres sur la surface de la terre, et a recherché les lois qui président à cette distribution. L'existence simultanée de mêmes plantes sur des points séparés

par la mer s'explique le plus souvent par l'intervention des vents, des courants, ainsi que des oiseaux. Il y a cependant certains points pour lesquels la distance est tellement grande, que cette explication ne peut être admise. Mais M. le professeur Grisebach n'est pas embarrassé et a recours aussitôt à la génération spontanée. Procédé facile, qui dispense d'avouer qu'on ne sait pas.

M. le docteur Hamy, secrétaire du groupe, a traité la même question de distribution, mais pour les types zoologiques. Il examine les conditions auxquelles est soumise cette répartition des animaux : facultés locomotrices, état des continents après les révolutions successives du globe, époques géologiques à laquelle ces types ont fait leur première apparition. M. Hamy a appuyé sa théorie sur la distribution actuelle de types d'oiseaux, de reptiles et de mammifères. Il n'a pas eu besoin de recourir à la théorie de la génération spontanée.

Madame Clémence Royer, qui assiste à tous les congrès où l'on s'occupe de géologie, a parlé de la formation d'un grand lac, à l'époque quaternaire, au confluent de la Seine et de la Marne.

Les délibérations de la première commission ont, en outre, porté sur les sujets suivants :

Inondations ; leurs causes attribuées aux grandes pluies et à la fonte subite d'une grande masse de neige. Plusieurs membres étrangers ont développé le système de barrages employé par leurs gouvernements.

Unification des travaux des cartes géologiques. Classification des faits relatifs à la constitution géologique de la France.

Enfin, la commission s'est occupée du magnifique bassin houiller qui s'étend à l'est des Montagnes Rocheuses, en Amérique, et qui, côtoyant dans le sud de très-hautes falaises, offre dans cette partie, où l'on trouve des grès tertiaires, des couches de 9 mètres d'épaisseur.

VII. — *Aurores boréales.* — Un sujet intéressant a été traité devant ce groupe, ainsi qu'en assemblée générale. Deux savants suédois, MM. Rubensen et Limstom, ont proposé une nouvelle théorie des aurores boréales.

Qûelle est la source de la lumière polaire? A quoi sont dues les aurores boréales? La science n'a pas encore répondu d'une manière satisfaisante à ces questions. Toutefois, l'origine électrique de ces phénomènes est admise presque généralement aujourd'hui, contrairement à une ancienne théorie qui l'attribuait à la matière cosmique. MM. Rubensen et Limstom soutiennent que la formation de cette lumière polaire est due à des courants électriques émanant de la terre.

« Nous savons aujourd'hui, dit le savant professeur suédois, que la terre est un corps conducteur électro-négatif, entouré d'une couche d'air isolante, en général électro-positive. Les expériences faites tout récemment ont démontré que la conductibilité électrique de l'air atteint son maximum à une pression de 5 à 10 millimètres. Or, nous savons que la pression atmosphérique diminue avec la hauteur, suivant la loi exprimée par la formule de Laplace, et que, par suite, la terre est enveloppée d'une couche d'air raréfié de la pression de 5 millimètres, dont la conductibilité électrique est assez grande pour que l'on puisse considérer cette couche comme un condenseur, en comparaison de l'air des régions plus basses ou plus élevées. La terre, électro-négative, est donc entourée d'un conducteur électrique, concentrique avec elle. Une partie de l'électricité, que les vapeurs d'eau entraînent avec elles, reste dans les nuages de l'atmosphère et se décharge en forme de tonnerres et d'éclairs; l'autre partie atteint l'espace d'air raréfié. Sa forme et celle de la terre vont influer sur la manière dont l'extrémité se comporte, et il faut signaler cette particularité remarquable due à la différence de température, c'est que l'espace d'air raréfié de 5 millimètres de pression est plus bas au pôle qu'à l'équateur. Par suite, la densité de l'électricité sera de 9 0/0 plus forte au Pôle, et la force qui tend à réunir les deux courants de 42 0/0 plus considérable qu'à l'Équateur. »

C'est dans ces circonsances que M. Limstom cherche la cause de l'accumulation de l'électricité aux pôles terrestres et des phénomènes électriques qui produisent l'aurore boréale. M. Limstom affirme que cette lumière polaire est due à l'électricité,

parce qu'elle produit des perturbations dans l'aiguille aimantée, qu'elle fait naître des courants induits dans les fils télégraphiques et qu'analysée au spectroscope, il s'y montre jusqu'à neuf lignes dont la position concorde avec celles obtenues quand l'électricité traverse un espace d'air raréfié.

A l'appui de cette théorie, MM. Rubensen et Limstom ont présenté un instrument très-ingénieux, qui reproduit, à peu près, tous les phénomènes de l'aurore boréale. Ces expériences ont eu beaucoup de succès et ont attiré l'attention de la foule et même celle du monde savant. Toutefois ces aurores boréales minuscules, produites au fond d'un cabinet obscur, ne paraissent qu'un jeu auprès du phénomène grandiose que nous offre la nature, et si la vue est charmée, l'esprit n'est pas convaincu. La théorie scientifique des aurores boréales est encore à faire.

VIII.— *Migrations des baleines.* — M. Van Beneden (de Belgique) a fait, en séance générale, une lecture intéressante sur les migrations des baleines. Bien que ce sujet appartienne plutôt à l'industrie de la pêche, il en ressort cependant quelques faits qui sont du domaine de la géographie, ce qui me décide à vous donner un résumé de ce rapport.

D'après M. Van Beneden, les baleines, comme les hirondelles, ont leurs quartiers d'hivers et leurs quartiers d'été. Celles de l'hémisphère austral passent l'été vers le cap de Bonne-Espérance, dans l'Atlantique, la Nouvelle-Zélande, dans le Pacifique, et se réfugient pour l'hiver vers les côtes de l'Amérique du Sud. Dans l'hémisphère boréal, les Basques faisaient jadis la chasse dans le golfe de Gascogne aux cétacés que poursuivaient en été les pècheurs de Terre-Neuve. La baleine du Groenland, dite de grande pêche, ne quitte jamais les glaces et ne dépasse point le cap Farewell. Le commandant Maury affirme que les baleïnes ne traversent pas les mers de l'Équateur. Elles forment deux sociétés distinctes qui ne se fréquentent pas.

Or, il paraît constaté, et c'est ici que commence l'intérêt géographique de cette question, que l'on a capturé au Spitzberg et au nord du Pacifique des baleines portant encore dans leurs chairs des harpons de pêcheurs groenlandais. Cela ne permet-

trait-il pas de croire que le nord du Groenland est en communication par une mer libre avec le Spitzberg et le détroit de Behring, car vous savez que les baleines sont obligées de venir respirer à la surface des eaux. C'est un argument précieux pour les géographes qui croient à l'existence d'une mer libre au Pôle, cette mer que les docteurs Hall et Hayes ont vue ou cru voir de loin, que personne n'a revue depuis et que cherchaient à atteindre, sur la foi de l'éminent M. Petermann, les hardis explorateurs autrichiens MM. Payer et Weyprecht, avec leur navire *Teghetoff*. Vous savez qu'au lieu d'une mer libre ils ont trouvé un vaste continent.

L'existence de cette mer libre n'est donc pas encore prouvée et les faits racontés par M. Van Beneden ne suffisent pas pour l'établir. M. Nordenskjöld, le savant explorateur suédois, n'y a jamais cru, et MM. Payer et Weyprecht n'y croient plus. Ce dernier semble même aujourd'hui, sous l'influence d'une déception, se mettre à la tête d'un mouvement de réaction contre cette idée d'une mer polaire libre, imposée comme un dogme par la science allemande. Il propose de suspendre momentanément toute expédition ayant pour but d'atteindre le Pôle même. Comme un général qui doit faire le siége d'une place, il veut d'abord procéder à l'investissement du Pôle, en l'entourant de postes d'observations permanents, situés au nord du Groenland, à l'île Jean Mayen, au Spitzberg, à l'embouchure du l'Ienissei. Des savants dévoués, — il n'en manque pas, — étudieraient avec soin les problèmes si intéressants que présentent ces hautes régions et surtout les mouvements des glaces dont on ne connaît pas encore les lois. C'est alors seulement qu'on pourrait, avec chance de succès, aborder l'adversaire, dont on n'a pas d'ailleurs à craindre de sortie. Ce projet est très-sage. Il est probable qu'il ne sera pas adopté et que nous verrons recommencer les expéditions aventureuses.

Vous voyez que les baleines de M. Van Beneden nous ont mené loin. Mais cette question du Pôle nord offre un tel attrait par son mystère, jusqu'ici impénétrable, que vous me pardonnerez de vous y avoir entraînés. Nous aurons peut-être l'année

prochaine des renseignements précis sur ces contrées par l'expédition anglaise, dont les navires l'*Alert* et le *Discovery* hivernent en ce moment au delà de 80° de latitude nord. Que nos vœux accompagnent ces hommes courageux qui affrontent les privations et les périls pour les nobles conquêtes de la science.

DEUXIÈME PARTIE

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET SCIENTIFIQUE VOYAGES

I. — Races humaines. — Je vais aborder maintenant les travaux de la deuxième commission du troisième groupe et d'une partie du quatrième, sur des questions traitant du même sujet et que le programme partageait, un peu arbitrairement, entre le groupe physique et le groupe historique. Il s'agit de l'homme, de son ancienneté sur la terre, des différentes races qui composent l'espèce humaine et de leur distribution géographique.

Je ne vous étonnerai pas en vous disant que le problème de l'ancienneté de l'homme n'a pas encore été résolu par la science. Les origines de notre société actuelle nous sont à peu près connues par l'histoire et les légendes. Au delà nous trouvons des monuments, vestiges de peuples éteints dont les noms mêmes ne sont pas venus jusqu'à nous. Plus loin encore dans le passé, le géologue nous montre l'homme, contemporain d'animaux aujourd'hui disparus, vivant dans des cavernes ou dans des habitations lacustres. On retrouve les restes de ses repas, ses armes, les produits de son industrie, ses parures même. Et partout où l'on rencontre les traces de l'homme, on le trouve groupé en société. L'homme ne peut vivre seul, c'est la première loi de sa nature.

Nous remontons ainsi, messieurs, à bien des siècles dans le passé. On a cherché à calculer l'époque probable de l'apparition de l'homme sur la terre, et une fois entré dans cette voie, on a joué avec les milliers et les millions d'années.

L'existence de l'homme à l'époque quaternaire est aujourd'hui prouvée, et admise par les savants. L'homme tertiaire a été annoncé au monde, pour la première fois, il y a une dizaine

d'années, par M. l'abbé Bourgeois, géologue distingué, qui recueillit dans un terrain appartenant à la base du miocène, tertiaire moyen, des silex paraissant présenter des traces d'un travail humain. Cette découverte, qui avait fait peu de sensation, fut produite de nouveau à la session du Congrès pour l'avancement des sciences, qui eut lieu à Lyon en 1873, et se présenta sous un aspect nouveau que n'avait pas prévu son auteur. Un savant géologue, M. de Mortillet, déclara que, la faune de l'époque tertiaire différant essentiellement de celle de nos jours, l'homme avait dû subir les mêmes modifications que tous les autres animaux, et que par conséquent ces silex, qui portaient des traces d'une taille intentionnelle, ne pouvaient pas provenir de l'homme actuel, mais d'un ancêtre, d'un précurseur. M. Hovelacque, au nom de la linguistique, appuya vivement les idées de M. de Mortillet, et tous deux annoncèrent la découverte probable et même prochaine de ce précurseur de l'homme, c'est-à-dire de l'être dont l'homme actuel, doué de la faculté du langage, serait issu par voie d'évolutions successives. Les singes dits anthropomorphes en proviendraient aussi, et seraient ainsi nos cousins éloignés.

Un savant allemand, M. Hellwald, ramassa cette idée et la développa. Il classa d'abord scientifiquement cet animal hypothétique en lui donnant un nom, un nom grec, bien entendu, le *Pithékanthrope* (de πίθηξ singe, et ἄνθρωπος, homme). Il place à la fin de l'époque tertiaire le moment où quelques-uns de ces pithékanthropes commencèrent à parler et devinrent la souche de l'homme actuel. Ceux d'entre eux qui, moins bien doués ou placés dans des conditions moins favorables, ne purent acquérir cette faculté du langage qui caractérise l'espèce humaine, ne participèrent pas au développement physique intellectuel de leurs frères et, par une métamorphose dite *régressive*, formèrent les diverses espèces de singes.

On ne pouvait s'arrêter en si beau chemin. Remarquant que les débris ostéologiques des hommes les plus anciens présentent deux types distincts, les dolichocéphales et les brachycéphales, et que d'autre part les singes anthropomorphes ont également ces

deux types, il en conclut la nécessité de deux espèces primitives de pithékanthropes : le pithékanthrope A, ayant donné naissance aux races humaines dolichocéphales et aux gorilles, chimpanzés, etc., et le pithékanthrope B, qui aurait été l'ancêtre commun de l'orang-outang et des races brachycéphales. Telles sont les conséquences de la découverte d'un caillou.

Vous reconnaissez là, messieurs, la théorie du darwinisme, qui agite en ce moment le monde scientifique. Je n'ai pas mission de l'attaquer, encore moins de la défendre. Si je vous en parle, c'est pour vous mettre en garde contre ces théories exentriques qui peuvent séduire quelques esprits, mais n'ont encore jeté aucune lumière sur les origines mystérieuses de l'humanité. Quant à nous, qui n'avons pas à prendre part à ces graves débats, laissons les savants discuter la théorie de l'évolution, qui est la négation d'une ère future et continuons de croire à la création, doctrine plus satisfaisante pour l'esprit, plus consolante pour le cœur.

J'abandonne enfin cette digression un peu longue, qui m'a été inspirée par le sujet que je traite, et je reviens au congrès, où, fort heureusement, ces fantaisies scientifiques n'ont pas eu entrée.

L'étude des races humaines a été abordée par plusieurs groupes. Vous savez que les populations de la terre se partagent en un grand nombre de races, très-distinctes les unes des autres, surtout si l'on compare celles qui sont aux deux extrémités de l'échelle.

Plusieurs sciences concourent à l'étude de ces races. L'anthropologie s'occupe de l'homme physiologique et anatomique, l'ethnographie le considère groupé par races. La linguistique leur vient en aide et, par l'étude des langues, peut faire remonter à une souche unique plusieurs races aujourd'hui séparées. Vous avez entendu, sur ce sujet, le savant travail de notre collègue le général Parmentier sur les langues primitives, à l'occasion des anciens habitants du Mexique, ainsi que la brillante réplique de M. Émile Guimet. Toutefois la langue parlée par un peuple ne suffit pas pour en caractériser la race. Vous en avez

un exemple en France où l'élément celtique domine dans la population, tandis que la langue est presque entièrement romane.

Dualité de types et unité de langage. — Une question ethnologique importante a été posée aux membres du Congrès. Tout le monde connaît cette race qu'on appelle la race aryenne, origine des populations de l'Europe. Dans tous les grands groupes composant cette famille, qui commence à l'Inde et ne finit qu'à l'Islande, on trouve deux types très-distincts, un type brun et un type blond, sans différence de langue, — dualité physique, identité de langage. — Jusqu'à quel point et dans quelle mesure peut-on expliquer ce phénomène?

MM. de Quatrefages, Gérard de Rialle, de Maïnof ont parlé sur cette question et ont constaté l'existence primitive d'une race blanche non aryenne dans le nord de l'Europe. Or, il est prouvé par des études récentes que les Aryas primitifs étaient bruns. C'est donc dans le nord qu'il faut chercher l'origine de l'élément blond, aujourd'hui si répandu dans la population européenne. Quelle était cette race blonde qui s'est mélangée à la race aryenne? La science n'est pas encore fixée sur cette question que l'on commence seulement à étudier.

Cette dualité de types physiques, coïncidant avec l'unité de langue, se rencontre encore chez les Magyars actuels, qui, parlant une langue hongro-finnoise sans patois se divisent cependant en deux types bien tranchés : l'un, caractérisant les montagnards, taille élevée, cheveux clairs, yeux bruns ou gris ; l'autre, propre aux pays de plaines, présentant une taille petite, des cheveux bruns, une physionomie altaïque. Suivant M. de Hujfalvy, ces deux types existaient en Ougrie, pays originaire des Magyars, mais il est probable qu'il y avait eu mélange avec les Éraniens. Lorsque les Magyars pénétrèrent en Russie, on constate déjà cette dualité de types, car on les divisait en Ougres blancs et Ougres noirs. C'est de là que vient notre mot ogre, qui sert d'épouvantail pour les petits enfants. A l'arrivée de ces conquérants, les Allemands terrifiés les représentaient comme des mangeurs d'hommes et des buveurs de sang. Il est juste

d'ajouter que les auteurs byzantins de cette époque en font un portrait très-différent et presque flatteur.

Peuples pygmées, Akkas. — M. le comte Miniscalchi a lu un intéressant mémoire sur deux jeunes Akkas, découverts en Afrique par le voyageur italien Miani, et ramenés en Europe où M. Miniscalchi les a recueillis. Ils appartiennent à un peuple de nains de l'intérieur de l'Afrique, voisins des Monboutous et des Nyams-Nyams qui les ont conquis et les mangent de temps en temps. La mère d'un de ces Akkas a été tuée, cuite et dévorée sous les yeux de son enfant, qu'on avait conservé pour un autre festin.

On connaissait vaguement l'existence des peuples pygmées dans l'Afrique équatoriale. Outre les Akkas, on cite les Obougos dans la région de l'Ogowé et les Bochimens plus au sud. Leur taille n'atteint pas $1^m,50$. Les deux jeunes sujets qui sont en Italie ont été étudiés, sous le rapport ethnographique et linguistique, par M. le comte Miniscalchi, qui a promis de publier le résultat de ses observations.

Ancienneté relative des peuples. — L'ancienneté relative des peuples actuels a été discutée dans le quatrième groupe. Les Chinois et les Indiens passaient jusqu'à présent pour les peuples les plus anciens, au point de vue de la civilisation. Quelques orateurs les ont fait descendre de cette place pour la donner aux Égyptiens. Ces derniers, en effet, ont des monuments encore existants qui remontent, authentiquement, à plus de cinq mille ans avant notre ère. Les Chinois et les Indiens n'ont que des monuments écrits qui datent à peine de trois mille ans avant Jésus-Christ pour les Chinois et de quinze ou seize cents ans pour les Indiens.

Races blanches en Asie et en Afrique. — Un fait nouveau a été signalé aux études des savants spécialistes du congrès. C'est la présence des races blanches en Asie et en Afrique, sur certains points où l'on ne s'attendait pas à les trouver.

Aïnos. — Vous savez que l'Asie est partagée en deux groupes ethnologiques. A l'ouest et au sud-ouest, race blanche, — aryenne et sémitique. Au nord et au nord-est, race jaune, —

Chinois et Mongols. On a retrouvé dans la partie orientale de ce continent un troisième groupe, à peine signalé jusqu'à ces derniers temps, groupe de peuples blancs qui, bien qu'ayant une grande analogie, par le type physique, avec le groupe occidental, n'a rien de commun avec lui par la langue, qui est essentiellement différente. Ce sont les *Aïnos*. Leur centre principal est le grand archipel d'Asie et les îles du Japon. On en trouve aussi en Polynésie. Ils sont de petite taille et possèdent une abondante chevelure; leur barbe est très-touffue et leur corps couvert de poils, ce qui les distingue surtout de la race jaune qui n'a point de barbe. Dans l'île de Saghalien, que le Japon vient de céder à la Russie, M. Vénioukof en a vu et a été frappé de leur ressemblance avec les Russes.

Cette question n'a pu être que recommandée aux études des ethnographes. Les observations ne sont pas encore assez nombreuses pour que l'on puisse établir un système.

Gallas. — Un fait analogue se présente sur le continent africain. Au sud de l'Abyssinie se trouve le pays des Gallas, presque inconnu, où a seul pénétré le savant français d'Abbadie. Leur nom national est Onarma. C'est une race blanche qui a tous les traits, toutes les conditions de physionomie de ce que nous appelons la race caucasique. Le fond de leur langue est *sui generis*. Un de mes amis, qui a pris part à l'expédition de Chine et a relâché pendant plusieurs jours à Aden, y a vu quelques Gallas qui étaient venus, avec des Somalis, se louer pour les travaux des citernes, et il a été frappé de la beauté de leur type. Et ce qu'il y a surtout de remarquable dans cette question de Gallas, c'est que cette race, tout à fait blanche, se trouve en contact dans toutes les parties méridionales du bassin qu'elle habite, avec la race nègre qui occupe la région centrale de l'Afrique, et malgré les croisements qui doivent se produire, elle se maintient dans son intégrité.

L'étude des Gallas est à peine ébauchée. Leur pays a été jusqu'à ce jour complétement fermé aux explorateurs. Mais la Société de géographie d'Italie organise en ce moment une expédition qui, partant du golfe d'Aden, irait rejoindre le pays des

Gallas et le couperait dans toute la région des grands lacs. Nous devons faire des vœux pour que ce projet réussisse, car il a pour but d'étendre nos connaissances et d'ouvrir à la civilisation européenne un pays complétement inconnu jusqu'à présent.

Notre Société de géographie de Lyon pourra peut-être, elle-même, nous donner un jour des renseignements sur les Gallas. Nos missionnaires, qui vont partout où il y a du bien à faire, ont déjà établi une mission dans ce pays. Quelques prêtres viennent de quitter Lyon pour rejoindre cette mission et en créer une autre en un point plus avancé. Ils ont bien voulu accepter un questionnaire que nous leur avons remis, sur les sujets les plus utiles au commerce et à la science et nous ont promis des communications qui ne peuvent être qu'intéressantes. Vous savez d'ailleurs, Messieurs, que le programme de fondation de notre société nous impose le devoir d'entrer en relations avec les missionnaires qui se répandent sur toute la surface du globe et sont très-disposés à se rendre utiles. Nous nous occupons en ce moment des moyens de leur procurer des instruments, boussoles, théodulites, baromètres, qui leur sont indispensables et que plusieurs d'entre eux nous ont déjà réclamés.

Le contraste des Gallas avec les nègres n'est pas le seul qui se présente en Afrique. Sans parler des Berbères, extension des Gallas, ni du nègre pur qui habite la région équatoriale, nous trouvons des groupes de peuple, qu'on appelle les négroïdes, les quasi-nègres, les Foullahs, les Cafres, en un mot un grand nombre de populations qui possèdent à la fois des caractères de la race blanche et de la race noire.

D'où proviennent tous ces peuples? A quels types primitifs peut-on les rapporter? Nous retrouvons là, Messieurs, le grand mystère des origines que je vous signalais tout à l'heure, et qui s'impose aux méditations et aux études de nos savants.

Races de Russie et d'Asie. — Les races de la Russie et de l'Asie ont été l'objet de communications très-remarquables de MM. de Maïnof et Vénioukof.

L'étude de M. de Maïnof a porté surtout sur les peuples de la Russie d'Europe. Avant l'invasion aryo-slave, qui remonte à peu

près aux temps historiques, cette contrée était occupée par la race ougro-finnoise, qui disparaît peu à peu. On ne la retrouve plus qu'au nord de la Russie, en Finlande, dans la région des lacs Ladoga et Onéga et sur les rives de la mer Glaciale. Il y en a aussi sur les bords du Volga, mais avec un mélange de Tatars venus d'Asie.

Russes. — La majeure partie de la population actuelle de la Russie est slave et se divise en trois grands groupes : — les grands Russes, aux cheveux châtains et bouclés, yeux bruns, longue barbe, nez retroussé ; — les petits Russes, cheveux noirs et lisses, yeux noirs, nez presque aquilin ; — les Russes blancs, cheveux couleur de lin, yeux gris ou bleu clair, barbe rare, nez court et plat, mélangés de sang finnois.

Le Finnois, dit M. de Maïnof, est grand et a les yeux et les cheveux de nuance claire ; l'Altaïen est petit et brun. Ils se mêlent tous deux dans la race ouralo-altaïque et constituent les éléments de la population du nord de l'Europe et de l'Asie.

Karaïtes. — Sur la demande du comte Miniscalchi, il donne des renseignements sur les Karaïtes de Crimée. Ce sont des Juifs qui affirment être séparés de leur nation depuis l'époque de la captivité de Babylone. Ils n'admettent que le Pentateuque, dont ils suivent le texte à la lettre ; ce sont les puritains du judaïsme. Ils ont un type sémitique très-prononcé.

M. de Maïnof signale un fait particulier à la région marécageuse de Minsk, Pinsk, etc., c'est la dépigmentation générale. Les cas d'albinisme sont très-fréquents, même parmi les animaux ; les feuilles des arbres elles-mêmes sont pâles. La nature tout entière y est pâle et décolorée.

Russie d'Asie. — M. Vénioukof a lu une étude remarquable sur les races de la Russie d'Asie. Il y en a une grande variété. La plus nombreuse est la race turke, qui comprend : — les Kirghises, nomades, habitant les steppes des mers Caspienne et d'Aral ; — les Usbecks du Turkestan, cultivateurs et pasteurs ; — les Tatars de Sibérie, adonnés principalement au commerce.

La race finnoise est représentée par plusieurs tribus dans le

bassin de l'Iénisséï, berceau de cette race. On leur donne aussi le nom de Tatars.

Enfin, sur le fleuve Amour habitent des tribus mongoles.

Négritos. — M. le docteur Hamy et M. de Quatrefages ont ensuite parlé des Négritos, race de nègres océaniens de petite taille que l'on trouve dans la péninsule du Gange et dans l'Océanie. Il est à peu près prouvé qu'ils formaient la population autochtone de ces pays. Ils occupent encore une aire considérable, mais par États séparés et éloignés, différant en cela des Papous, autres nègres océaniens qui vivent en masses compactes.

A la suite de cette discussion sur les peuples de l'Asie occidentale, M. Hujfalvy proteste contre le nom de *Touraniens* qui leur est donné, par opposition à celui d'*Éraniens*, et n'a aucune signification précise. Il propose de leur donner le non de *Ouralo-Altaïques*. Cette proposition a été accueillie à l'unanimité et transformée en un vœu que le Congrès a approuvé en assemblée générale.

II. — Géographie historique. — Il me reste à vous parler des sujets traités par le quatrième groupe, en dehors des questions d'ethnographie que je viens de vous exposer.

Je n'ai pu me procurer que peu de renseignements sur les travaux de ce groupe, qui s'occupait de la géographie historique. Je le regrette d'autant plus que j'ai eu l'occasion d'assister à une séance des plus intéressantes, dans laquelle M. Ernest Desjardins a traité, avec une profonde érudition, la question des *régions* créées par Auguste et que Dioclétien a remplacées par des *provinces*. On a retrouvé, aux limites de ces provinces, d'anciennes lignes de douanes romaines, les noms et titres des employés, les droits dont les marchandises étaient taxées suivant leur valeur ou leur nature.

M. Desjardins, frappé de ce fait que, après l'avénement officiel du christianisme dans l'empire romain, sous Constantin, on trouve immédiatement l'empire divisé en diocèses, s'était demandé comment une division aussi compliquée d'un vaste territoire, d'après la nouvelle juridiction, avait pu se faire aussi promptement. Ses recherches l'ont amené à découvrir que le

siége de tous les archevêchés était antérieurement la résidence d'un grand prêtre du temple de Rome et d'Auguste, qui était le culte officiel. Le nouveau culte se serait donc simplement substitué à l'ancien, en conservant les divisions territoriales établies depuis longtemps et auxquelles les populations étaient habituées.

M. l'abbé Duret a combattu les opinions émises par M. Desjardins et a fait un brillant exposé de la hiérarchie chrétienne à son origine.

Dans une autre séance, M. Bertrand, du musée de Saint-Germain, s'appuyant sur d'anciennes cartes et sur l'étude de documents archéologiques, a prétendu que les Celtes occupaient jadis l'ouest et le centre de la France, et que les Gaulois avaient leur centre sur le Danube, d'où ils seraient partis pour envahir l'Italie et la France. Polybe et Tite-Live sont chacun d'un avis différent à ce sujet. M. Bertrand, adoptant l'opinion de Polybe, déclare erronés les textes de Tite-Live. Mais un autre savant, M. Deloche, entrant dans l'arène, prend la défense de Tite-Live aux dépens de Polybe. La question est toujours pendante.

Enfin, M. Waldemer-Schmidt a parlé de l'Égypte pharaonique, et en a fait l'histoire d'après les hiéroglyphes qu'il a traduits sur les pyramides et les autres monuments.

III.— Colonisation et émigration. — Jusqu'ici, messieurs, les sujets dont je vous ai entretenus étaient presque exclusive ment du domaine scientifique. Je vais maintenant aborder, avec les trois derniers groupes, des questions qui intéressent plus spécialement le commerce et l'industrie.

Le cinquième groupe avait à étudier deux ordres de faits qui n'ont entre eux qu'un rapport indirect. D'un côté, *colonisation* et *émigration ;* de l'autre, *voies de communications* créées ou projetées sur la surface du globe.

Je m'occuperai d'abord de la première catégorie.

Depuis les découvertes de Vasco de Gama et de Christophe Colomb, un immense courant d'émigration s'est produit entre l'ancien monde et le nouveau. Ce mouvement continue de nos jours et plus d'un demi-million d'hommes quittent l'Europe cha-

que année, sans esprit de retour pour la plupart. Ce n'est plus la cupidité qui les pousse, comme au temps où l'on se précipitait vers le *pays de l'or*. Les causes de l'émigration actuelle sont diverses et très-complexes; on peut placer, en première ligne, l'exubérance de populations et surtout les difficultés d'existence provenant d'un sol pauvre ou d'une constitution politique et sociale oppressive.

L'émigration est-elle un bien ou un mal pour le pays d'où elle émane ? C'est une question très-controversée. Il est à peu près prouvé cependant que c'est la partie saine d'une population qui fournit les émigrants. Ce sont des hommes valides, travailleurs, ayant les épargnes nécessaires pour leur voyage et les frais d'établissement dans un pays étranger. Les fainéants et les vagabonds n'émigrent pas. On peut donc dire que les bons s'en vont, les mauvais restent. A ce point de vue l'émigration est une perte de force pour une nation, à moins qu'elle ne se dirige vers une de ses colonies, extension de son territoire, comme l'Australie pour l'Angleterre et l'Algérie pour la France. Sous le rapport humanitaire, l'émigration est avantageuse. Elle amène le mélange des races, répand la civilisation et exploite, au profit de tous, les richesses de la terre.

Il y a actuellement trois centres principaux d'attraction pour les émigrants :

1° L'Amérique du Nord : États-Unis et Canada ;

2° L'Amérique du Sud : Brésil et Confédération Argentine ;

3° L'Océanie : Australie et Nouvelle-Zélande.

Toutes les parties du globe ne sont pas également favorables aux Européens. Le cinquième groupe a discuté d'abord cette question du programme : quelles sont les races les plus propres à fournir la main-d'œuvre agricole dans les pays intertropicaux ?

Il a été reconnu que les Européens ne pouvaient s'acclimater dans ces contrées. Ils peuvent aller s'y établir pour créer et diriger des exploitations, mais les travaux manuels et surtout la culture de la terre leur sont impossibles. Une exception a été admise, cependant, pour les hauts plateaux qui, par leur altitude

offrent des conditions analogues à celles des climats tempérés. Mais sur les bords de la mer et des fleuves, où l'on rencontre la végétation paludéenne, l'Européen ne s'acclimate jamais. Il lutte pendant les premiers mois, quelquefois la première année; mais la seconde année est une période d'affaiblissement, et il doit aller retremper ses forces dans des climats plus salubres.

La race européenne étant ainsi écartée, quelle est celle qui conviendrait le mieux pour fournir les travailleurs nécessaires à la colonisation dcs contrées interpropicales ? Jadis le nègre seul était employé à ces travaux et vous vous rappelez l'horrible commerce des négriers, que les peuples civilisés ont eu tant de peine à détruire, après en avoir profité eux-mêmes pendant de longues années.

Aujourd'hui ce commerce n'existe plus, tout au moins dans les colonies européennes, et l'on a cherché à provoquer chez les noirs une émigration plus ou moins volontaire. Mais cette transplantation ne semble pas produire des résultats satisfaisants. Du reste, Messieurs, le nègre m'a paru bien déchu de la haute opinion qu'on avait de lui comme travailleur. Il y a antipathie entre le noir et le blanc. Le nègre a peu d'aptitude à remplir les devoirs de l'homme civilisé, dont il ne prend que les vices. On le convertit facilement au christianisme, mais il retourne plus facilement encore à ses fétiches. Bref, on en a dit beaucoup de mal au Congrès.

Le Chinois a supplanté le noir dans la faveur publique. Il est travailleur, sobre et très-apte à cultiver les terres basses et chaudes des pays intertropicaux. Notre collègue, M. Ganneval, dans la remarquable conférence qu'il nous a faite sur la Chine, nous a dit qu'un des articles d'exportation de la Chine était le Chinois. Cette émigration des coolies a pris surtout une grande extension depuis que le Céleste Empire a permis aux femmes d'émigrer. On a constaté chez les Chinois une tendance à ne plus retourner dans leur pays et a devenir de vrais colons. Il leur suffit d'avoir la certitude qu'après leur mort leurs ossements iront rejoindre ceux de leurs ancêtres.

Les Hindous ont aussi été signalés comme pouvant être très-

utiles dans les contrées chaudes ; on en a recommandé l'exportation. Il faudrait d'abord les consulter, car ils ne semblent pas encore très-disposés à quitter les bords sacrés du Gange.

Après avoir traité cette question des travailleurs dans les pays chauds, qui concerne surtout la colonisation, le cinquième groupe avait à rechercher les moyens convenables pour favoriser l'émigration européenne dans les colonies.

M. Levasseur, dans un éloquent rapport, a résumé plusieurs mémoires importants qui ont été fournis au congrès sur cette question.

M. Paul Blanc, membre du conseil général d'Alger, auteur d'un de ces mémoires, developpe un projet de colonisation, au moyen de l'élément indigène, applicable surtout à l'Algérie. Il propose de diviser les colonies en communes, afin de leur donner plus d'indépendance et d'initiative. Ce système, appuyé de considérations d'économie politique et sociale, trop sociale même, n'a trouvé qu'un faible appui dans le groupe, malgré l'approbation de quelques voix isolées.

M. l'abbé Durand insiste surtout sur le choix des travailleurs. Pour lui, le colon véritable est l'émigrant qui s'établit définitivement dans un pays. Il doit choisir une contrée dont le climat se rapproche de celui de sa patrie. La race indigène sera presque toujours le meilleur élément de colonisation agricole, mais le concours des Européens n'en est pas moins indispensable.

Le mémoire de M. Lelong traite de l'intervention des gouvernements dans les questions d'émigration. Il demande qu'une législation fixe d'une manière précise les garanties des personnes et des propriétés, les bases de concessions et les avances en nature à faire aux émigrants.

Au sujet de cette intervention des gouvernements dans la question des émigrants, M. de Brionne, ancien officier de marine, fait remarquer que plusieurs nationalités peuvent y être intéressées simultanément. Qu'un groupe d'Allemands traverse la France pour s'embarquer au Havre, sur un navire anglais, à destination des États-Unis d'Amérique, voilà quatre gouvernements qui ont un devoir d'humanité à remplir pour aider et

protéger ces voyageurs d'une nature spéciale. Ne convient-il pas, dès lors, que les gouvernements se concertent pour adopter des mesures administratives analogues ? Il propose, en conséquence, qu'une commission internationale, composée de délégués de chaque nation intéressée, soit instituée en permanence. Elle aurait pour mission de réviser la législation actuelle, de l'uniformiser, si c'est possible, et d'étudier les moyens de venir en aide aux émigrants quand ils mettent le pied dans un pays lointain.

Cette proposition est accueillie favorablement par le groupe, qui la transforme en un vœu à soumettre au Congrès, en y ajoutant cet autre vœu : « Que tous les gouvernements publient régulièrement les documents statistiques et autres relatifs à l'émigration de leurs nationaux et des étrangers qui émigrent par leurs ports, ainsi qu'au retour dans leur patrie des personnes qui ont émigré. »

Intérêts commerciaux. — Le programme appelait l'attention du cinquième groupe sur les meilleurs moyens d'associer les intérêts commerciaux et les intérêts scientifiques.

M. Havard, vice-président de la commission de géographie commerciale et président d'une des chambres syndicales de Paris, a énergiquement demandé qu'une union intime soit établie entre les représentants de la science géographique et ceux du commerce et de l'industrie. Il a recommandé l'organisation, dans les principales villes de commerce, d'une union des chambres syndicales analogue à celle qui a été créée récemment à Paris, sous le nom de comité central, et a déjà rendu des services.

Il est à désirer aussi que les sociétés de géographie de province entretiennent entre elles et celles de Paris des relations suivies, et que toutes concourent ensemble au développement de la science et à son application aux intérêts commerciaux.

La discussion sur la question de la géographie commerciale a appelé l'attention sur l'importance des renseignements que peuvent fournir les consuls dans les pays étrangers. Mieux que les capitaines de navire, qui ne voient qu'un point du littoral,

ils connaissent les besoins et les ressources des pays qu'ils habitent. C'est une mine de renseignements qu'il faut savoir utiliser et développer, dans l'intérêt du commerce. Le cinquième groupe a émis un vœu dans ce sens et l'a fait ratifier en assemblée générale.

On a parlé, dans une des séances, de la création d'un organe spécial pour la géographie. M. C. Hertz a rappelé que cet organe existe et que le journal *l'Explorateur*, fondé par la commission de géographie commerciale, publie beaucoup de documents intéressant la science et le commerce. Devançant le vœu émis par le groupe, ce journal s'est créé un grand nombre de correspondants parmi les consuls, qui ont déjà communiqué des documents importants. Nous connaissons tous cette publication et savons qu'elle est appelée à rendre de grands services, sous la direction intelligente et active de M. Hertz.

Vous remarquerez, Messieurs, que notre Société de géographie, par son programme et ses travaux, remplit de tous points les conditions désirées par le Congrès. Nos relations avec les autres sociétés sont fréquentes et amicales. La Chambre de commerce de Lyon, qui est la haute représentation des intérêts commerciaux de votre cité, nous a souvent témoigné l'intérêt qu'elle prend à nos travaux ; elle l'a encore prouvé récemment, en se chargeant de la publication de la carte séricicole de notre collègue. M. Léon Clugnet, qui a été couronnée à l'exposition de Paris. C'est un encouragement à persévérer dans cette voie et à redoubler de travail.

IV. — Voyages et explorations. — Les séances du septième groupe ont attiré une grande affluence de spectateurs désireux de voir de près les hardis explorateurs dont les noms sont si connus et de les entendre raconter leurs voyages, leurs découvertes, les dangers qu'ils ont bravés. Qui de vous ne se souvient des impressions éprouvées dans son enfance au récit des aventures de Robinson Crusoë. Vous retrouvez aujourd'hui des émotions semblables en lisant les relations des voyages de Livingstone, Stanley, Barth, etc., voire même les voyages imaginaires de Jules Verne ; et c'est à ces lectures attachantes que

plusieurs d'entre vous doivent le goût de la science géographique.

Cette curiosité instinctive pour tous ces récits émouvants est en harmonie avec la parole de Dieu qui a donné à l'homme la terre pour domaine, à la condition de la cultiver à la sueur de son front. Où en sommes-nous de cette œuvre, et que nous reste-t-il à faire ? Je voudrais, à ce sujet, pouvoir vous mettre sous les yeux une modeste carte qui a attiré mon attention à l'exposition de géographie. C'est un planisphère, dressé par M. Malte-Brun, sur lequel les diverses contrées ont reçu des teintes passant du rouge au rose, puis au blanc, suivant la connaissance plus ou moins parfaite que nous en avons. En dehors de notre petite Europe qui brille d'un rouge éclatant, on voit de vastes espaces dont la blancheur presque immaculée ne se colore que sur quelques points des côtes. Voilà tout ce que nous connaissons de ce vaste domaine, dont nous nous prétendons les rois. Quand je dis *nous*, je veux parler des civilisés, car il n'est pas encore admis que les Patagons et les Nyams-Nyams aient leur part dans cette royauté. Ce ne sont que des sauvages ! Il est vrai qu'ils ont la mauvaise habitude de manger leur prochain ou de le réduire en esclavage.

Nous avons donc de grandes et nobles conquêtes à faire sur la terre. Si notre devoir est de cultiver le sol, nous avons aussi pour mission d'arracher à l'idolâtrie et à la superstition tant de peuples malheureux et de leur communiquer la connaissance du vrai Dieu. C'est ce qu'ont compris nos grands explorateurs. Livingstone marchait toujours une bible à la main, prêchant partout l'abolition de l'esclavage. Nos courageux missionnaires, dont les travaux sont trop peu connus, sont toujours les premiers à pénéter dans les contrées lointaines, pour y porter des paroles de paix et de vérité. Honorons tous ces hommes dévoués et désintéressés qui se font, au péril de leur vie, les pionniers de la civilisation, et joignons à nos hommages une modeste obole pour les aider à accomplir leur tâche.

Afrique. — Les explorateurs africains étaient les plus nombreux au Congrès. C'est que l'Afrique est à nos portes et que,

comme le pôle nord, elle offre un grand mystère à pénétrer. Le pôle est défendu par ses glaces ; mais cette barrière ne sera pas toujours infranchissable, un hasard heureux peut ouvrir un passage ; on est déjà arrivé à moins de cent cinquante lieues du but et l'on peut s'en approcher sur des navires pourvus de toutes les ressources nécessaires pour affronter le climat.

L'intérieur de l'Afrique, au contraire, est défendu, non par l'extrême chaleur, — on peut la braver, — mais par l'éloignement, par des déserts ou des populations sauvages et hostiles. Le Soûdan est, en ce moment, l'objectif principal des explorateurs, et c'est avec raison, car cette vaste contrée, qui occupe toute la partie tropicale du continent, possède une nombreuse population et un sol fertilisé par les pluies périodiques. C'est surtout par l'Égypte et l'Algérie qu'on veut y pénétrer et il est permis d'espérer que dans quelques années ce pays nous sera mieux connu.

Mais ce ne sera qu'un premier pas de fait, car c'est au delà du lac Tchad qu'est le nœud du problème géographique de l'Afrique. Cette partie centrale nous est complétement inconnue. Certains géographes doués d'imagination l'ont appelée la Suisse africaine. Le groupe du Saint-Gothard, disent-ils, donnant naissance à quatre grands fleuves, le Rhône, le Rhin, le Danube (par l'Inn), le Pô (par le Tessin), pourquoi n'y aurait il pas au centre de l'Afrique un massif montagneux envoyant des eaux au lac Tchad par le Chary, à la Méditerranée par le Nil blanc, à la mer des Indes par le Zambèse, à l'Atlantique par l'Ogowé? Cela n'est pas impossible, en effet, mais il est prudent d'attendre des renseignements scientifiques avant de créer un système.

Cette région pourra être abordée, au nord par le Bornou et le Wadaï et à l'est par le pays des Nyams-Nyams, lorsqu'on aura réussi à s'y créer des relations. Au sud, MM. le marquis de Compiègne et Marche ont déjà tenté de remonter l'Ogowé ; ils n'ont pu y réussir, mais une nouvelle expédition, dirigée par MM. de Brazza et Marche, est en route actuellement pour renouveler cette tentative et l'on peut en espérer d'heureux résultats, car

ils possèdent des moyens puissants qui faisaient défaut à leurs prédécesseurs.

Plus au sud encore, mais trop loin de ce pays pour avoir pu l'étudier, le lieutenant Cameron vient de traverser de part en part le continent africain. Parti de Zanzibar, sur la côte orientale, il est arrivé à Saint-Paul de Loanda, sur l'Atlantique. Il semble résulter de cette expédition, d'après les lettres un peu confuses publiées par la Société de géographie de Londres, que le Congo serait le prolongement du Loualaba de Livingstone, émissaire du lac Tanganyka. Il convient de réserver son opinion jusqu'à la publication d'un rapport sérieux, accompagné d'observations scientifiques.

Vous n'attendez pas de moi, Messieurs, que je vous fasse le récit des séances du septième groupe. Vous avez déjà lu les relations de plusieurs de ces voyages, vous connaîtrez bientôt les autres. Je me bornerai donc à une simple énumération des sujets qui ont été traités.

Soudan oriental. — Le Soudan oriental a été décrit, au congrès, par MM. Nachtigal et Gérard Rohlfs.

M. Nachtigal a raconté son long voyage de Tripoli au lac Tchad, par le Fezzan, et du Soudan au Nil par le Bornou, le Wadaï et le Darfour. Une grande carte, dressée spécialement par M. Kiepert, permettait de suivre l'explorateur dans toutes les étapes de ce voyage de plus de dix-huit cents lieues, au milieu de contrées où aucun Européen n'avait encore pénétré. Après avoir développé le système hydrographique du lac Tchad, qui reçoit la rivière Chary, il a donné les détails les plus intéressants sur les mœurs sauvages des peuples mahométans du Wadaï. Il a montré « ces bandes d'hommes, de femmes et d'enfants, que des marchands d'esclaves traînent après eux, sans s'inquiéter de leurs souffrances ni de leurs besoins, et qui se vendent, les parents pour une trentaine de francs, les enfants pour un écu. » Ce récit émouvant a été terminé par l'exposé des limites méridionales de nos connaissances dans l'Afrique centrale et de l'avenir réservé au Darfour, qui est aujourd'hui à peu près conquis par le gouvernement égyptien. Malheureusement,

la crise qui vient d'éclater en Orient menace d'arrêter ce mouvement d'expansion de l'Égypte vers le Soudan. On ne peut que le regretter, au point de vue de la civilisation, car cette conquête avait pour but, ou pour prétexte, l'abolition de l'esclavage.

M. Gérard Rohlfs a signalé le Wadaï, où M. Nachtigal a pénétré le premier, comme un excellent point de départ d'exploration vers les contrées inconnues de l'Afrique centrale. Lui-même a fait plusieurs voyages dans le nord-est de l'Afrique. Il a visité l'ancienne oasis de Jupiter Ammon, et la Cyrénaïque, pays jadis célèbre et florissant, et qui n'offre plus actuellement que des ruines de monuments et surtout de splendides nécropoles, seuls vestiges du passé. Suivant l'expression du voyageur, c'était un voyage au pays des morts.

M. Gérard Rohlfs a tenté, en outre, une expédition dans le grand désert de Lybie. Des ressources considérables avaient été mises à sa disposition par le khédive, avec une générosité dont le Congrès l'a remercié par un vote public. Mais cette expédition n'eut pas le succès qu'on en espérait. Après s'être égarée plusieurs fois dans le désert, sans eau pendant plusieurs jours, abandonnée de ses guides, la troupe se vit arrêtée définitivement par une série de dunes infranchissables et dut rétrograder sans avoir atteint le but qu'elle poursuivait. Les souffrances supportées par les voyageurs n'ont pas été, toutefois, sans résultats pour la science. Les géographes croyaient, d'après l'autorité de d'Anville, que le grand désert de Lybie formait une vaste cuvette, au-dessous du niveau de la mer. Les observations précises de M. Rohlfs ont prouvé qu'il n'y avait pas de dépression dans cette partie du grand désert de Lybie, et que le fameux fleuve sans eau, le Bahr-el-Bel, que l'on supposait être un ancien lit du Nil, d'après la même autorité, n'avait jamais existé. Cette erreur de d'Anville provient d'une fausse interprétation d'un manuscrit arabe.

M. Schweinfurth dit quelques mots de son voyage au pays des Nyams-Nyams, ces prétendus hommes à queues, et échange des observations avec M. Nachtigal au sujet d'un affluent présumé du lac Tchad.

Après ces récits, une conférence très-intéressante a eu lieu entre les principaux voyageurs africains présents, MM. Gérard Rohlfs, Schweinfurth, Soleillet, Largeau, marquis de Compiègne, etc., sur quelques questions du programme relatives aux conditions générales des explorations.

On a été d'accord pour conseiller, au point de vue hygiénique, pour les vêtements la toile de coton, pour le coucher la petite tente-abri de nos officiers, bien doublée pour être imperméable aux rayons du soleil; pour le transport de l'eau, on a préféré aux outres, qui laissent l'eau se corrompre, les caisses métalliques dont mademoiselle Tinné, la célèbre et infortunée voyageuse hollandaise, a fait usage la première.

Le mérite relatif des chameaux et des éléphants pour le trans port des vivres et des bagages a donné lieu à une vive discussion. On a été d'avis que, sauf quelques contrées particulières, l'éléphant ne convenait pas pour les expéditions de découvertes. Plus fort que le chameau, il n'en a pas la sobriété et nécessite de grands moyens de transport pour sa nourriture; en outre, il ne passe pas partout. On a fait remarquer aussi que l'éléphant d'Afrique n'est pas domestiqué par les populations auprès desquelles il vit, et qui ne le regardent que comme un gibier propre à fournir l'ivoire.

Doit-on voyager par troupe ou individuellement? M. Rohlfs, d'accord avec Livingstone et la plupart des autres explorateurs, soutient qu'un Européen voyageant seul, avec ses porteurs indigènes, sera mieux accueilli, parce qu'il excitera moins de défiance. Les résultats scientifiques seront moins importants, il est vrai, car un homme ne peut être universel. Mais, plus tard, une expédition composée de savants pourra suivre la voie frayée et faire l'étude scientifique de la contrée découverte, pour compléter l'exploration.

Soudan occidental. — Le Soudan occidental, situé entre nos deux grandes colonies d'Afrique, le Sénégal et l'Algérie, est pour nous d'une extrême importance. C'est à la France que doit appartenir l'honneur d'y introduire la civilisation et l'avantage d'en exploiter les richesses naturelles. La ville de Timbouctou,

près du Niger, est jusqu'à présent le seul objectif des explorateurs pour pénétrer dans cette contrée. On peut y arriver par Saint-Louis du Sénégal ou par le Sahara. M. Gérard Rohlfs propose la première voie. Elle est la plus courte, il est vrai; mais, d'après l'observation de M. Paul Soleillet, cette route traverse un pays montagneux, où les transports ne s'effectuent qu'à dos d'hommes, faute de bêtes de somme, et habité par de nombreuses peuplades, presque toujours en guerre entre elles, et qui imposeraient de forts tributs pour le passage des marchandises. D'ailleurs, de tout temps les communications du Soudan avec le monde extérieur se sont faites par le Sahara. C'est vers le Maroc, l'Algérie, Tripoli, le Fezzan que se dirigeaient les caravanes. Depuis l'occupation française, tout commerce a cessé entre le Soudan et l'Algérie. Les efforts de l'administration tendent à rétablir ces relations commerciales qui nous seraient si profitables. M. le général de Chanzy a décidé la création d'une foire sur un point à déterminer dans le sud de nos possessions. Les produits du Soudan pourront ainsi nous arriver, si toutefois les caravanes veulent bien renoncer au trafic des esclaves, qui est leur principal commerce.

MM. Duveyrier et Ney ont lu, à cette occasion, des notes très-intéressantes sur les anciennes relations du Soudan avec les côtes de la Méditerranée dans le moyen âge. Des commerçants européens, juifs pour la plupart, se mêlaient aux caravanes et allaient jusqu'au lac Tchad pour y recueillir de la poudre d'or, de l'ivoire, de la gomme, de l'indigo, en échange d'articles de quincaillerie et de verroterie. Il est certain, d'après plusieurs auteurs arabes et italiens, qu'ils y introduisaient des manuscrits, et M. Duveyrier regarde comme probable que la bibliothèque du sultan de Sokatou contient des ouvrages de médecine arabes et grecs, et même une traduction d'Aristote. Peut-être l'avenir nous réserve-t-il des surprises agréables sous ce rapport.

M. Paul Soleillet a fait le récit de son voyage aux oasis d'In-çalah, par El-Goléah. Vous connaissez cette relation, dont vous avez eu la primeur, et qui est insérée dans le premier numéro

de nos bulletins. M. Largeau a fait une étude spéciale des Touaregs, et veut aller à Inçalah par Ghadamès. Il a déjà visité cette ville et, dans ce moment, il est sur le point d'y arriver de nouveau pour y créer des relations sérieuses et durables. M. Duveyrier recommande aux explorateurs l'étude des monts Hoggar, qui n'ont pas encore été visités. Lui-même a reconnu en partie, ainsi que M. Largeau et l'infortuné Dourneaux Duperré, l'ancien lit du fleuve Igharghar, dont la source était dans ce massif des Hoggars. M. Barth avait déjà signalé ce point intéressant.

Nous voilà donc en route pour le Soudan, et nous y arriverons avec du temps, de l'énergie et surtout de l'argent, car il en faut partout, même dans le désert. Mais, Messieurs, il ne faut pas se laisser égarer par des rêves chimériques. Le rétablissement des caravanes en Algérie nous donnera un peu plus de poudre d'or et de plumes d'autruches; mais nous ne recevrons ni le coton, ni les matières tinctoriales, ni les autres riches produits du sol, car le chameau, ce navire du désert, ne pourra se charger de ces matières encombrantes. Quant aux marchandises d'Europe à offrir aux indigènes, il en est peu qui pourraient supporter les frais d'organisation d'une caravane pour un voyage de cinq cents lieues à travers le désert. Pour les grandes distances, les seuls moyens de transport possibles sont les navires et les chemins de fer. On l'a si bien compris que plusieurs projets de voies ferrées viennent de surgir dans la presse spéciale, et se disputen sur les meilleurs tracés. Le moment n'est pas venu de discuter cette question, qui pourra devenir sérieuse un jour. Il faut auparavant faire la reconnaissance de cette immense plaine qu'on appelle le Sahara, et étudier les ressources du Soudan et ses besoins, pour savoir s'il y aura les éléments d'un trafic rémunérateur. Nous sommes donc encore loin d'une solution pratique, mais nous pouvons nous féliciter de voir cette affaire lancée dans le domaine public, ne serait-ce qu'à titre de ballon d'essai.

Asie. — L'Asie a moins de mystères que l'Afrique. Néanmoins, toute la partie centrale, formant le haut plateau du Thibet, ne nous est connue que vaguement. Mais chaque jour amène un progrès dans la connaissance de ces pays. La situation respec-

tive des deux grandes nations européennes qui sont établies en Asie produit une émulation, pour ne pas dire une rivalité, qui qui tourne au profit de la civilisation. Le succès de la guerre de Khiva amène fatalement, pour la Russie, le besoin d'étendre sa domination. Le Khokand est déjà presque en sa possession. Les expéditions scientifiques qui sillonnent les pays voisins répandent son influence et préparent de nouvelles annexions, car il est difficile de s'arrêter dans cette voie.

M. le colonel Vénioukoff a fait au Congrès un exposé complet des immenses travaux déjà accomplis par la Russie dans l'Asie centrale. Le général Solétoff a fait des études topographiques et géographiques dans le Turkestan et sur la réunion des mers Caspienne et d'Aral. M. Severthoff, qui a voyagé dans le Fou-kiang, a spécialement étudié les glaciers des montagnes. MM. Rohlfs et Nachtigal, interrogés par lui, ont répondu n'avoir jamais trouvé en Afrique de traces d'anciens glaciers. Ils croient que M. Heutlinger en a vu en Abyssinie.

L'Angleterre, de son côté, ne reste pas inactive. Elle étend ses relations commerciales et politiques au delà de l'Himalaya, vers la Kachgarie et le Dardistan et comprend qu'il faut combattre sur le même terrain et par les mêmes moyens.

C'est la science qui profite de cette lutte d'influence, lutte qui restera longtemps pacifique, car les deux nations sont encore loin du contact, qui peut seul amener un conflit. Avant que les lignes de douanes russes et anglaises se confondent, le chemin de fer central-asiatique, reliant l'Europe à l'Inde, sera en exploitation, et alors, suivant l'heureuse expression de M. l'amiral La Roncière le Noury, les deux nations se rencontreront, mais ce sera pour se donner la main. Conservons-en l'espoir et souhaitons que ce ne soit pas une illusion.

M. le lieutenant de vaisseau Delaporte a fait au Congrès une conférence sur le Cambodge ; vous avez eu le plaisir de l'entendre dans une de nos séances mensuelles. Je n'ai pas besoin de vous parler de notre colonie de Cochinchine. Les nombreux travaux des correspondants que nous avons dans ce pays vous en ont fait apprécier toute l'importance. Peut-être serons-nous

les premiers à ouvrir au commerce européen ce vaste marché de l'intérieur de la Chine que les Russes veulent atteindre par la Sibérie et les Anglais par la Birmanie.

Amérique. — L'Amérique n'a pas été l'objet de communications importantes au septième groupe. Elle est, en effet, entrée dans la période de la colonisation et appartenait à ce titre au cinquième groupe, qui en a fait l'objet de sa principale étude de colonisation et d'émigration. Les explorateurs hardis et aventureux qui composaient le septième groupe ne pouvaient que dédaigner ce continent, qui n'offre plus l'attrait de périls à surmonter, de peuples nouveaux à découvrir.

L'Amérique a cependant besoin d'être encore explorée, surtout celle du Sud, car elle présente sur la carte dont je vous ai parlé une grande tache blanche à peine teintée de rose. Mais elle est maintenant divisée politiquement en un certain nombre d'États. Il appartient surtout à ces gouvernements de faire l'étude complète de leurs possessions et d'en faire connaître officiellement les ressources. C'est le meilleur moyen d'attirer chez eux les bras qui leur manquent et qu'ils demandent à l'Europe.

V. — Voies de communication. — Nous avons jeté un rapide coup d'œil sur les diverses races, plus ou moins sauvages, qui vivent ou végètent à la surface de la terre. Nous allons étudier, avec le cinquième groupe, les projets conçus par l'homme civilisé pour parcourir et exploiter son vaste domaine, sa demeure terrestre, en attendant mieux.

Isthme américain. — Vous avez sous les yeux ce planisphère, plan de ce domaine. Un fait doit vous frapper; vous voyez deux immenses continents, se groupant vers le pôle nord, se terminant en pointe sur l'hémisphère austral et séparés par de vastes étendues d'eau. J'ai dit séparés, je pourrais dire unis, car vous voyez les traces des nombreux paquebots qui sillonnent ces mers, traits-d'union entre les peuples. Vous remarquerez que, sur chacun de ces continents, la partie sud ne se rattache à la partie nord que par une langue de terre étroite, baignée des deux côtés par la mer et formant une muraille infranchissable aux navires. Ce sont les isthmes de Suez et de Panama.

L'un de ces obstacles n'existe plus. Grâce au génie de M. de Lesseps, nos vaisseaux passent maintenant d'une mer à l'autre à travers le massif continental du vieux monde. Il faut maintenant compléter l'œuvre et attaquer le nouveau monde.

L'isthme américain, qu'il s'agit de percer, comprend : au nord, les provinces du Mexique ; au centre, les cinq républiques de l'Amérique centrale, Guatemala, Honduras, San Salvador, Nicaragua, Costa-Rica ; et, au sud, l'état de Panama ou Darien, appartenant aux États-Unis de Colombie.

La largeur de l'isthme varie de 50 à 400 kilomètres. Six points principaux sont indiqués pour le tracé d'un canal maritime. Ce sont : 1° l'isthme de Tehuantepec, 2° l'isthme de Honduras, 3° la vallée de Nicaragua, 4° la vallée de Chiriqui, 5° l'isthme de Panama, 6° l'isthme de Darien.

Je ne vous ferai pas l'histoire des trop nombreux projets qui ont été présentés pour percer cette langue de terre et réunir les deux océans. Plusieurs de ces projets, œuvres de spéculation, n'avaient pour but que de créer une société pour attirer des actionnaires ; et l'on trouve toujours des actionnaires pour apporter et perdre leur argent. Ce fut le seul résultat de ces élucubrations pseudo-scientifiques de prétendus ingénieurs, proposant des canaux à cent cinquante écluses, avec tunnels de plusieurs kilomètres et tranchées de 4,000 mètres de profondeur. Je ne vous parlerai que des travaux sérieux.

Sur les six points de passage que je vous ai cités, quatre ont été abandonnés à peu près complétement, à la suite d'études consciencieuses. Les deux qui ont survécu sont la vallée de Nicaragua et l'isthme de Darien.

La vallée de Nicaragua se présente dans des conditions qui paraissent des plus favorables pour l'établissement d'un canal maritime. Elle a attiré depuis longtemps l'attention des ingénieurs. A quelques kilomètres du Pacifique, à 37 mètres d'élévation, on trouve un magnifique lac de 160 kilomètres de longueur sur 60 de largeur, qui communique avec l'Atlantique par la rivière de San Juan del Norte, tortueuse et profondément encaissée entre des murailles de rochers. C'est une route que la

nature semble avoir créée exprès pour servir de communication entre les deux mers, mais qu'il faut améliorer et rendre praticable aux grands navires. Un grand nombre de projets ont été faits pour utiliser ce passage. Un des plus récents et des mieux conçus est dû à M. Blanchet, en collaboration avec M. Thomé de Gamond. Il propose de faire, vers l'embouchure du San Juan, un immense barrage retenant dans la vallée toutes les eaux du lac. Du côté du Pacifique, après avoir creusé un seuil de quelques kilomètres qui sépare le lac du Rio Grande, on établirait un pareil barrage à l'embouchure de cette rivière, et l'on obtiendrait un canal d'une longueur de 280 kilomètres environ, qui n'aurait que deux écluses, situées à ses deux extrémités. Il est vrai que ces écluses devraient avoir une hauteur de près de 40 mètres. Ce projet est grandiose; il n'est peut-être pas irréalisable, mais il a besoin d'être encore étudié.

Avec l'isthme de Darien, que je vous citais en même temps que la vallée de Nicaragua, la question du canal interocéanique se présente ssus un jour nouveau. Il ne s'agit plus d'un canal, mendiant aux lacs et aux rivières de l'intérieur quelques filets d'eau pour s'alimenter. C'est un vaste sillon de 100 mètres de largeur à tracer sur le sol, des rives de l'Atlantique à celles du Pacifique, pour permettre aux deux mers de mélanger leurs flots, comme le font, à l'autre bout du monde, la Méditerranée et la mer Rouge. Est-ce possible? On le dit; et MM. Lucien de Puydt, Gogorza et de Brionne, qui ont fait la reconnaissance du terrain et présenté chacun un projet de canal sans écluses, l'ont affirmé résolûment devant le cinquième groupe.

Malheureusement ces messieurs ne sont pas d'accord dans la description qu'il font du pays qu'ils ont parcouru. On sait que la Cordillère, qui traverse l'Amérique du Nord, se relie vers l'isthme de Darien à la chaîne des Andes qui vient de l'Amérique du Sud. M. Gogorza prétend que ces deux chaînes, à leur extrémité, se croisent au lieu de se souder, laissant entre elles une vallée qui envoie des eaux à l'Atlantique par la rivière l'Atrato et au Pacifique par la Thuyra. Il affirme même avoir lu dans des documents espagnols que, en 1680, quatre cents flibustiers,

avec armes et bagages, ont passé dans dix-huit grandes pirogues des marais de l'Atrato dans la rivière Thuyra, pour surprendre un fort où les mineurs cachaient leur or. Par suite d'un soulèvement du sol, les eaux se seraient retirées depuis cette époque, mais la communication serait facile à rétablir dans ce terrain d'alluvions.

M. Henri de Brionne, ancien officier de marine, M. Lucien de Puydt et plusieurs ingénieurs nient l'interruption de la chaîne, mais ils croient à son abaissement et à l'existence de plusieurs cols, peu élevés, par lesquels on pourrait franchir, sans tunnels, le seuil séparant le bassin de l'Atrato ou de la Tanera de celui de la Thuyra.

Enfin, un rapport du capitaine Seldfrige, de la marine américaine, déclare tout projet de canal inexécutable dans cette région. Mais ce rapport a été vivement et justement attaqué par les intéressés, en sorte que la question est encore à résoudre. Il est regrettable que les États-Unis, qui seront les premiers à profiter des avantages de la nouvelle communication, ne se soient pas mis à la tête de ce mouvement. Ils semblent, au contraire, voir avec un sentiment de méfiance la construction d'un canal qui ferait concurrence à leur chemin de fer de Chagres à Panama. Leur attitude dans cette affaire n'est pas celle qu'on attendait d'un peuple qui a su construire le grand chemin de fer transcontinental.

Les contradictions qui se remarquent entre les projets de MM. de Puydt, Gogorza et de Brionne sont peut-être plus apparentes que réelles. Il est probable que c'est au Darien qu'on trouvera la solution de la question, la seule solution pratique, c'est-à-dire un canal sans écluse, à large tranchée, accessible aux plus vastes paquebots. M. de Lesseps, qui s'y connaît, a vivement insisté sur la nécessité d'éviter les transbordements des marchandises, ce qui arriverait fatalement avec un canal à écluses. Il a profité de cette occasion pour donner des renseignements très-intéressants sur les difficultés que rencontrèrent les ingénieurs qui ont exécuté les travaux du canal de Suez, et sur les ensablements de Port-Saïd dont on vient enfin de triompher au moyen d'une drague marine puissante.

Le cinquième groupe a suivi avec un vif intérêt les discussions auxquelles ont donné lieu ces projets pour le percement de l'isthme américain. Dans l'état de la question, il ne pouvait prendre aucune décision, mais il a émis le vœu que des études sérieuses soient entreprises dans l'isthme de Darien et a prié M. de Lesseps, si compétent en cette matière, de vouloir bien se charger de faire un rapport sur ce sujet. Le groupe a, en outre, adressé des remerciements aux savants ingénieurs qui ont consacré de longues études à la solution de cette importante question.

Création d'une mer intérieure en Algérie. — Quittons ces vastes océans, Atlantique et Pacifique, et dirigeons nous vers une autre mer, d'autant plus modeste qu'elle n'existe pas encore. Vous comprenez que je veux vous parler du projet de création d'une mer intérieure en Algérie.

Depuis longtemps l'on savait qu'il existait, au sud de notre colonie africaine, des chotts, lits d'anciens lac desséchés, restes d'une mer disparue. On se doutait que ces chotts étaient au-dessous du niveau des eaux de la Méditerranée. M. le capitaine d'état-major Roudaire, qui faisait des opérations géodésiques pour le calcul de la méridienne de Biskra, a constaté scientifiquement ce fait et a remarqué que cette ligne de chotts se prolongeait, au sud de la Régence de Tunis, vers le golfe de Gabès, dans la Méditerranée. Ne serait-il pas possible, s'est-il demandé, d'ouvrir à travers le seuil de Gabès, une communication pour faire pénétrer les eaux dans ce vaste bassin et, par la formation de cette mer intérieure, de modifier le climat et les conditions d'existence de cette contrée si déshéritée ? Il fallait d'abord, par un nivellement précis, déterminer exactement les cotes de profondeur de ces chotts et leurs limites. Cette opération fut faite, sous la direction du capitaine Roudaire, au moyen d'une allocation votée par l'Assemblée nationale. La Société de géographie de Paris a tenu à y contribuer aussi. L'expédition, partie du signal de Chegga, parcourut 650 kilomètres pour revenir au même point, en suivant la courbe O marquant les bords d'un bassin inondable de 6,000 kilomètres carrés de superficie. Dans la partie centrale la profondeur varie entre 20 et 27 mètres.

Quelques oasis peu prospères disparaîtraient, mais aucune des belles et grandes oasis du Souf ne serait submergée ; Debila, la moins élevée de toutes, serait à 58 mètres d'altitude.

La mission, devant rester sur le sol français, n'a pu opérer que sur le chott Melrir, qui nous appartient. Elle s'est arrêtée à la pointe du chott Rharsa, de la Tunisie ; mais elle a constaté que ce chott est au-dessous de la Méditerranée et s'incline de 2^{m},20 par kilomètre vers le golfe de Gabès.

Il s'agit maintenant de connaître la nature du sol de cet isthme de Gabès qui sépare la Méditerranée de ces bassins et qu'il faudrait percer pour faire entrer les eaux. M. Roudaire affirme que ce seuil est étroit, peu élevé, de nature sablonneuse. Le canal que l'on veut creuser a existé jadis, dit-il. Les traditions et les anciens auteurs parlent d'un fleuve et d'un lac Triton qui étaient situés vers ces parages et qui ne seraient autres que ces bassins, aujourd'hui desséchés. On n'aurait donc qu'à rétablir l'ancien état de choses pour retrouver cette mer, qui aurait 350 kilomètres de longueur sur 60 de largeur environ.

Le projet du capitaine Roudaire a été accueilli en France avec faveur. L'Académie des sciences, l'Assemblée nationale, plusieurs notabilités scientifiques lui ont témoigné des sympathies. Mais il a aussi été vivement combattu et je vais vous exposer les principales objections qui ont été faites.

Selon M. Fuchs, ingénieur à Tunis, l'isthme de Gabès, loin d'être de nature sablonneuse, est formé par un groupe de collines de grès et de roche calcaire d'une hauteur de 50 à 60 mètres, sur une largeur de 20 kilomètres. Pour y creuser le canal, il faudrait enlever près de 50 millions de mètres cubes de roches et autant de sable.

On conteste également qu'il y ait eu jadis une communication entre ce bassin et le golfe de Gabès, la petite Syrte des anciens. Ces chotts ont en effet été couverts d'eau, mais les débris qu'on y recueille en coquilles ou plantes ne sont pas d'origine marine. C'étaient des lacs, alimentés principalement par les eaux provenant du massif montagneux des Hoggar, encore inexploré. De nombreux fleuves sans eau sillonnent cette contrée ; l'un d'eux,

l'Igharghar, a été récemment reconnu par MM. Henri Duvergier et Largeau. Ces fleuves, actuellement desséchés, portaient leurs eaux dans ces chotts, alors que le climat de l'Afrique n'était pas ce qu'il est aujourd'hui.

Une commission italienne, envoyée en Tunisie, a conclu à peu près dans le même sens que M. l'ingénieur Fuchs.

Mais l'auteur du projet ne se tient pas pour battu. Il fait remarquer, avec raison, que les études de la commission italienne ont été faites un peu précipitamment, en quelques jours, et que les opérations de nivellement ne présentent aucune des garanties d'exactitude auxquelles il s'est astreint dans ses travaux. En outre, l'isthme n'a été exploré qu'en partie par M. Fuchs; c'est peut-être dans la partie non explorée que se trouve le passage cherché.

Ces critiques de M. le capitaine Roudaire sont fondées, et il est nécessaire qu'une expédition vraiment scientifique exécute en Tunisie un nivellement aussi précis que celui de M. Roudaire sur le territoire algérien. Le vœu en a été émis au Congrès.

Il y a lieu d'examiner cette question de la mer intérieure à un autre point de vue. Supposons-la formée, quelles en seront les conséquences sous le double rapport du climat et des intérêts commerciaux?

Remarquons d'abord que cette mer se composerait de deux bassins : le chott Melrir, bassin algérien, et le chott Rharsa, bassin tunisien, séparés par un seuil d'une longueur d'environ 20 kilomètres; un canal de jonction devrait y être creusé, travail facile par suite de la nature du sol et de la présence de chotts intermédiaires.

M. Roudaire affirme que l'existence de cette nouvelle mer modifiera d'une manière heureuse le climat de ces contrées. Les pluies devenant plus fréquentes, de nouvelles cultures pourront se produire sur les nouveaux rivages et en faciliter le peuplement. Les ruisseaux desséchés pendant presque toute l'année reprendront leurs cours et répandront partout la richesse. Des ports, créés sur certains points à déterminer serviront à établir des relations nombreuses avec l'intérieur de l'Afrique.

Cette opinion de M. le capitaine Roudaire, je pourrais dire cette illusion, est loin d'être partagée par la majorité des savants et ingénieurs. Si l'évaporation n'enlève pas, à la longue, toutes les eaux de cette mer, elle pourra en effet amener quelques pluies. Mais ces pluies seront insuffisantes pour modifier le régime des eaux, et leur effet le plus certain sera de nuire aux dattiers qui font la richesse de ces contrées et qui doivent, suivant l'expression arabe, avoir les pieds dans l'eau et la tête dans le feu. Quant aux ports de commerce, leur succès est très-problématique, en admettant qu'il soit possible de les creuser.

Je ne cite que pour mémoire une objection d'une nature tout opposée faite par un géologue suisse ou allemand. S'appuyant sur une théorie qui n'est pas admise par tout le monde, que la période glaciaire en Europe a coïncidé avec l'existence d'une mer couvrant le Sahara actuel et n'a cessé que lorsque la disparition de cette mer a permis aux vents chauds de se former et d'apporter à nos pays leur douce influence, il craint que cette nouvelle mer, bien petite cependant en comparaison de l'ancienne, ne produise dans notre climat une modification fâcheuse en rendant les hivers plus rudes. C'est faire trop d'honneur à cette mer des chotts que de lui supposer une pareille influence sur nos destinées.

La question de la mer intérieure d'Algérie en est là, Messieurs. Elle est encore à l'étude ; nous ne pouvons donc nous prononcer. Mais, quelle que soit la suite qui sera donnée à ce projet, nous devons féliciter, ainsi que l'a fait le Congrès, M. le capitaine Roudaire et ses collaborateurs de leurs études savantes qui nous ont fait mieux connaître une partie du territoire de notre colonie.

Chemins de fer d'Asie. — La circulation sur les mers n'est pas la seule dont on se soit occupé au Congrès. Les communications sur terre ont été aussi l'objet d'études sérieuses, et j'appellerai spécialement votre attention sur un projet de chemin de fer présenté par M. le colonel russe Bogdanowitch. Je n'ose pas encore vous dire quelle est la station extrême, je vous y conduirai avec ménagement.

Les voies ferrées russes vont actuellement jusqu'à Nijni-Novgorod, à l'extrémité orientale de la Russie d'Europe, en vue des monts Ourals qui séparent la Russie de l'Asie. Au delà de ces monts se trouve la Sibérie, qui forme toute la partie nord du continent asiatique et s'étend jusqu'à l'océan Pacifique. La Sibérie, dont le nom ne nous rappelle que de tristes histoires de déportés, possède un sol qui renferme d'inépuisables richesses, minières et agricoles. Trois grands fleuves, l'Obi, avec son affluent l'Irtysch, le Iénisséi et la Léna, traversent du sud au nord les trois régions qui caractérisent cette contrée, la région du froment, la région forestière, la région de la chasse et de la pêche. Mais ces beaux fleuves aboutissent à une mer presque toujours gelée et sans communication régulière avec l'Europe. M. le professeur Nordnskjold a récemment découvert, dit-on, un passage toujours libre de glaces pour se rendre à l'embouchure du Iénisséi ; mais ce ne sera jamais une vraie route commerciale, en admettant même que le passage, libre aujourd'hui, ne se referme pas l'année prochaine.

Il était d'une extrême importance pour la Russie de favoriser l'exploitation des immenses ressources de la Sibérie, ainsi que de l'Oural, qui peut à lui seul approvisionner le monde entier de fer, d'acier et de cuivre. Aussi une décision récente a décrété la construction d'un chemin de fer dit de la Sibérie méridionale. Partant de Nijni-Novgorod, il passe par Kazan, Ekaterinbourg et aboutit à Tioumen.

C'est ici que commence le rôle du colonel Bogdanowitch, qui propose de continuer cette voie ferrée, à travers toute la Sibérie, pour en desservir les principaux centres de commerce et d'industrie et développer leurs richesses. Ce chemin devrait donc être poursuivi jusqu'à Irkoutsk même, en passant par Omsk, Tomsk et Krasnoyarsk. Il aurait une longueur d'environ 5,000 kilomètres et ne rencontrerait sur son parcours aucun obstacle sérieux. Mais pourquoi s'arrêter à Irkoutsk même, lorsqu'à 2,000 kilomètres au delà se trouve la capitale d'un empire riche et populeux, la ville de Pékin, puisqu'il faut enfin vous l'avouer.

Ce projet est grandiose et vous surprend sans doute, Messieurs. Il ne s'agit cependant que d'une question d'argent, et l'argent arrive toujours lorsqu'il y trouve son intérêt. Or, quel intérêt plus puissant que celui de relier l'Europe à la Chine, ce marché de trois cent cinquante millions d'habitants qui nous est presque fermé et que l'on cherche à entamer de tous côtés. Vous avez entendu MM. Delaporte et Ratte vous parler de la position avantageuse que la possession de la Cochinchine donne à la France, pour pénétrer dans les provinces méridionales du Céleste Empire. Ce que nous voulons faire dans le sud, la Russie le veut faire vers le nord et toutes les nations sont intéressées au succès de cette entreprise. De quoi s'agit-il en résumé ? De construire 7,000 kilomètres de voie ferrée à travers un pays où l'on trouvera sur place le bois et le charbon. Après le succès de la grande ligne américaine, qui présentait de plus grandes difficultés, le projet dont il est question peut être considéré comme très-praticable, et je suis convaincu que dans quelques jours, lorsque votre esprit se sera habitué à cette idée, vous demanderez l'organisation d'un train de plaisir de Lyon à Pékin.

La première partie du chemin de fer, s'arrêtant à Irkoutsk, appartiendrait à la Russie et serait construite par elle ; la seconde partie, d'Irkoutsk à Pékin, serait internationale et faite à frais communs par les diverses puissances appelées à en profiter.

Cette voie ferrée se compléterait par une autre, très-importante, pour laquelle de savantes études ont déjà été faites, principalement par MM. de Lesseps et Cottard. C'est le chemin qui doit relier l'Europe à l'Asie centrale et à l'Inde anglaise. D'après le premier projet de M. de Lesseps, ce chemin devait s'embrancher aux chemins russes à Orembourg, passer à l'est de la mer d'Aral, pour éviter le désert d'Ourst-Oust et se rendre à Tachkend, centre principal de la puissance russe dans l'Asie centrale. Il se dirigera ensuite, par Samarcande sur Peschawer, point extrême des chemins de fer anglais dans l'Inde. Après avoir pris connaissance des travaux du colonel Bogdanowitch, M. de Lesseps les a approuvés et a rapporté à Ekaterinbourg, au lieu d'Orenbourg, le point de départ de son chemin transasiatique.

Voici donc, Messieurs, un projet gigantesque qui vient de faire son entrée dans le monde scientifique et industriel. Le moment n'est pas proche sans doute de le voir aboutir, mais son jour viendra, ainsi que pour le canal interocéanien américain. Il est donc prudent de prévoir dès aujourd'hui les conséquences économiques qu'amènera l'exécution de ces projets. Chaque fois qu'une nouvelle communication est ouverte, il se produit un changement d'équilibre, un déplacement d'intérêts utile aux uns, défavorable pour d'autres. La découverte du passage du cap de Bonne-Espérance a entraîné la ruine des riches ports commerçants de la Méditerranée, qui possédaient exclusivement le commerce avec l'Orient. Le percement de l'isthme de Suez a aussi amené des conséquences que vous êtes plus à même que moi d'apprécier. J'ai donc cru devoir signaler à votre attention des projets qui peuvent devenir sérieux dans un avenir plus ou moins éloigné.

TROISIÈME PARTIE

ENSEIGNEMENTS DE LA GÉOGRAPHIE

Vous n'ignorez pas, Messieurs, qu'un grand mouvement se produit, depuis quelques années, dans le monde scientifique, au sujet de l'enseignement géographique. A la suite de nos récents désastres, on a poussé ce cri d'alarme ; *Le Français ne sait pas la géographie !* Et aussitôt savants et professeurs de se mettre à l'œuvre, et chacun d'apporter une méthode pour régénérer la patrie. On a surtout cité ce fait que, dans la dernière guerre, tous les Allemands étaient pourvus de cartes de notre pays, tandis que l'armée française n'en avait pas. Ce n'est que trop vrai, mais cela prouve seulement que les Allemands étaient prêts pour la guerre et que nous ne l'étions pas. Si le succès avait favorisé nos armes, les cartes ne nous auraient pas manqué et nous aurions su nous en servir aussi bien que nos ennemis, car l'étude de la topographie fait partie depuis longtemps du programme d'instruction de notre armée, dans les corps de troupes aussi bien qu'aux écoles militaires. Il faut donc renoncer à

expliquer notre insuffisance par notre ignorance et s'en prendre uniquement au défaut de préparation.

Il n'en est pas moins vrai qu'il y a une réforme à faire en France, pour mettre l'enseignement de la géographie au niveau de celui de la plupart des autres nations. L'étude de cette science ne doit plus consister en une aride nomenclature, propre à fatiguer la mémoire des enfants et à rebuter leurs jeunes intelligences. Pour rendre cette étude plus facile et plus profitable, les uns ont fait appel à l'histoire, d'autres à la statistique industrielle et commerciale, à la géologie, à l'économie politique, etc., etc., sans oublier l'astronomie. Peut-être, dans l'entraînement de la réaction, a-t-on dépassé le but, noyé la géographie proprement dite dans les accessoires destinés à l'embellir, et préparé, de grands embarras aux instituteurs et surtout aux pauvres élèves. Mais nous pouvons avoir confiance dans l'esprit éclairé des éminents professeurs qui se sont mis à la tête de cette réforme, et nous en rapporter à leur haute expérience pour faire rentrer cet enseignement dans les limites qu'il ne doit pas franchir.

Le sixième groupe était chargé d'étudier cette importante question de l'enseignement géographique dans les écoles primaires et secondaires.

Enseignement primaire. — Quelle est la meilleure méthode pour commencer l'étude de la géographie dans les établissements d'instruction primaire ?

Le frère Alexis expose la méthode suivie en France et en Belgique dans les établissements des écoles chrétiennes. Elle est basée sur l'observation de la nature, quand elle est possible, sur l'usage des cartes, qui sont l'image de la nature, et plus encore sur le tracé des cartes par l'élève lui-même. Les enfants sont plus aptes qu'on ne croit à cet exercice cartographique, qui a pour but de fixer l'attention et les idées et de rendre cette étude attrayante. Je vous apporte quelques-uns des modèles mis entre les mains des élèves, pour vous mettre à même d'apprécier cette méthode.

L'enseignement topographique par les reliefs a été regardé

comme très-avantageux. Les salles de l'exposition contenaient un grand nombre de ces reliefs destinés à l'instruction de la lecture des cartes. Les modèles présentés n'étaient pas tous également réussis. Sur quelques-uns, les montagnes étaient représentées par des pains de sucre, les crêtes par des lames de couteau. Il y a là une exagération qui dépasse trop les limites permises et ne peut donner que des idées fausses aux enfants, en leurmontrant des terrains comme ils n'en verront jamais.

M. Francolin insiste sur l'emploi de la méthode intuitive et sur la nécessité de commencer l'enseignement de la géographie par la topographie. Il faut, dit-il, montrer les choses aux enfants, frapper leur imagination, profiter dans une cour d'école d'une journée de soleil, d'une pluie tombée, d'un tas de sable, pour montrer comment se produisent les diverses configurations du sol. On y joindra les promenades éloignées pour faire comprendre les phénomènes physiques du globe. On commencera l'enseignement par la topographie de l'école elle-même, puis celle du voisinage, de la commune, du canton, avant d'arriver aux grandes généralités. Cet exposé est vivement approuvé par la plupart des membres du groupe.

M. Cortambert, tout en reconnaissant l'intérêt de cette topographie élémentaire, préfère s'appliquer à répandre d'abord les connaissances cosmographiques : points cardinaux, lever et coucher du soleil, rotation de la terre, horizon, succession des nuits et des jours, etc. Cet enseignement, ajoute-t-il, est le moyen le plus efficace d'élever l'esprit de la jeunesse au-dessus des choses d'ici-bas et de faire trouver aux enfants du charme aux grandes idées.

Après une discussion sérieuse, le sixième groupe adopte une résolution aux termes de laquelle l'enseignement de la géographie, dans les écoles primaires, doit être fondé sur la méthode topographique, complétée, pour certains détails, par la méthode cosmographique.

Sans dire du mal de la topographie et de la cosmographie, je crois que le système des frères des écoles chrétiennes, bien que moins savant, est plus pratique pour commencer l'instruction

des jeunes enfants. Il sera temps, à la fin du cours d'enseignement primaire, de leur parler de cols et de thalwegs, de la lune et du soleil.

Enseignement secondaire. — Le choix d'une méthode, pour l'enseignement secondaire a été également l'objet d'un examen approfondi et a donné lieu à des observations importantes, de la part des savants professeurs qui se sont voués à cet enseignement.

M. Levasseur, de l'Institut, expose la méthode actuellement suivie, sur son initiative, dans les lycées de France, et qui a été pour la géographie, dans notre pays, une véritable renaissance.

Dans cet enseignement, le professeur doit s'attacher à faire comprendre les rapports intimes qui unissent les trois grands aspects de la géographie : « *géographie physique*, ou science de la nature, *géographie politique*, ou science de l'homme et des divisions qu'il a tracées sur le sol, *géographie économique*, ou science des œuvres de l'homme incorporées dans le sol. »

Comme dans les écoles primaires, la géographie physique est la base de cet enseignement et doit consister moins en nomenclature de noms propres qu'en descriptions s'appuyant sur des reliefs et des coupes géologiques. La géographie économique est le couronnement des cours.

Vous remarquerez, Messieurs, que des éléments nouveaux s'introduisent dans l'enseignement de la géographie et que cette science qui, d'après sa définition, a pour objet l'étude de la terre, agrandit chaque jour son domaine. Cette modification est trop récente, pour qu'on puisse en apprécier dès aujourd'hui les résultats. Ce n'est que plus tard que nous pourrons la juger. Je me borne à vous signaler le fait.

M. Lecarré développe ensuite les méthodes suivies dans les athénées de Belgique. Voici ses conclusions : « L'enseignement secondaire de géographie doit avoir un caractère descriptif. Les considérations physiques, politiques, économiques, doivent marcher de pair. Dans la description de chaque pays, la raison d'être de tous les faits importants ne doit jamais être négligée. Enfin, il est à désirer que le programme des études moyennes

couronne l'enseignement géographique par une étude générale, sorte de philosophie de la science. »

M. Mage pense que, sans une étude sérieuse de la géographie physique, on ne peut obtenir de bons résultats. Il se plaint du peu de temps accordé, dans les lycées, à l'étude de la géographie et demande aux membres étrangers des renseignements sur le nombre d'heures employées, chez eux, à cet enseignement dans les établissements secondaires. Plusieurs professeurs répondent à cet appel et fournissent les renseignements demandés.

M. Dubief, professeur à l'athénée de Bruxelles, expose le système suivi en Belgique, différant peu du nôtre. La géographie physique y occupe une grande place et sert à expliquer les faits d'ordre politique. En rhétorique, on introduit l'étude complète des faits de l'ordre astronomique et de l'ordre physique.

Après cet examen des méthodes d'enseignement qui, ainsi que vous le voyez, a été une exposition intéressante, mais n'a abouti à aucune conclusion pratique, le sixième groupe a traité la question du professorat.

Enseignement supérieur.— Dans l'enseignement secondaire, l'histoire et la géographie doivent-elles être confiées à des professeurs différents ? Une majorité imposante vote pour que l'enseignement de la géographie, joint jusqu'à présent à celui de l'histoire, soit confié à des professeurs spéciaux et ajoute qu'une concordance, aussi parfaite que possible, devra être établie entre ces deux cours, appelés à se prêter un mutuel appui.

Le groupe émet également le vœu que les professeurs de géographie soient astreints à des études scientifiques, que l'on crée des chaires spéciales, pour cette science, dans les établissements d'instruction supérieure et que des sections de géographie soient organisées dans les établissements qui préparent au professorat.

Je désire appeler votre attention sur ces vœux émis par le sixième groupe relativement au professorat. On a beaucoup insisté, et avec raison, sur la nécessité d'établir une concordance parfaite entre le cours de géographie et celui d'histoire. Chaque grand fait historique doit être accompagné du développement géographique qui y correspond, et, de même, toute description

de pays ou de localité doit être une occasion de rappeler un fait historique. En d'autres termes, il faut enseigner la géographie par l'histoire, et l'histoire par la géographie, programme logique dont la conséquence forcée est que le même professeur doit être chargé des deux cours, ainsi que cela se pratique actuellement dans les lycées.

Or, le sixième groupe émet, au contraire, le vœu que la géographie et l'histoire soient enseignées par des professeurs différents. Comment, alors, obtenir cette concordance, reconnue si nécessaire ? et n'est-il pas à craindre que chaque professeur ne se renferme strictement dans son programme spécial, ou que, s'il se risque sur le domaine de son collègue, il ne se trouve pas toujours d'accord avec lui, au grand désarroi des élèves ?

Il est utile de remarquer que le sixième groupe était presque entièrement composé de géographes spécialistes. Aucun professeur d'histoire n'a pris la parole pour exposer une opinion contraire. Tout le monde sera d'accord, je crois, pour reconnaître la nécessité de relever l'enseignement supérieur de la géographie par la création de chaires spéciales dans le haut enseignement des facultés et des écoles normales. Mais quant à la séparation proposée dans l'enseignement secondaire des lycées, il convient peut-être d'attendre qu'une enquête complète et contradictoire ait été ouverte sur ce sujet.

Les vœux du sixième groupe, que je viens de vous citer, ont été soumis, vu leur importance, à l'assemblée générale du Congrès, et ils ont reçu la sanction d'une approbation unanime. Mais il ne faut pas se laisser trop influencer par ce vote général. Tous les vœux proposés par les divers groupes ont été approuvés avec la même unanimité. Il ne pouvait en être autrement, car les membres présents à l'assemblée générale, n'ayant pas assisté à la discussion du groupe, n'ont pu se faire une opinion personnelle. Ils ont voté de confiance, certains que les propositions qui leur étaient soumises avaient été l'objet d'une discussion sérieuse préalable, entre personnes compétentes. Souhaitons qu'on agisse avec la même sagesse dans toutes les assemblées.

J'ai terminé, Messieurs, ce rapport un peu long peut-être,

mais assurément bien incomplet, sur les travaux du Congrès international de 1875. Vous pardonnerez les oublis et les inexactitudes dont je suis coupable, et la sécheresse de quelques résumés, qui ne sont que des nomenclatures des sujets traités. Presque toutes les séances ayant eu lieu à la même heure, je ne pouvais être partout pour entendre ce qu'on y disait. J'ai pu, toutefois, me procurer beaucoup de procès-verbaux et de renseignements, grâce à la complaisance de quelques membres de groupes avec lesquels j'étais entré en relation, et surtout à l'obligeance de M. Maunoir, le savant secrétaire général de la Société de géographie de Paris.

Je me suis efforcé d'être un rapporteur impartial, ce qui est plus difficile qu'on ne croit, car lorsqu'on parle de sujets intéressants ou graves, on subit malgré soi l'influence de ses opinions et de ses convictions. J'ai l'espoir d'avoir été en communion d'idées avec la plupart d'entre vous dans les appréciations qui m'ont échappé.

Je ne me dissimule pas que je n'ai été qu'un faible écho des remarquables séances dont j'ai essayé de vous entretenir, mais je tenais à vous en donner un aperçu, car on ne se rend pas encore compte de l'utilité des congrès, des résultats qu'ils produisent. Une exposition ouverte à la foule frappe les yeux par la diversité des objets qu'elle présente et rend d'incontestables services en classant et réunissant des produits habituellement dispersés. Mais, en allant visiter l'exposition, la foule passe devant les salles du Congrès, où elle ne pénètre pas, et beaucoup se demandent ce qui se dit, ce qui se fait dans ces bâtiments.

Vous le savez maintenant, Messieurs. Vous savez que les hommes les plus éminents, venus de toutes les parties du monde, se sont associés pour étudier en commun les questions les plus importantes concernant les sciences, le commerce et l'industrie. Le travail isolé est infécond ; il faut que les savants se rencontrent quelquefois pour échanger leurs idées et donner à leurs études une direction commune. Ce n'est qu'à cette condition que leurs travaux seront utiles à l'humanité, car ils ne peuvent échapper à la grande loi de solidarité qui régit le monde. C'est

le but de ces congrès, que vous voyez se multiplier dans toutes les branches de nos connaissances, qui créent dans la population intelligente une agitation salutaire et civilisatrice et seront féconds en résultats heureux. Il y a deux ans, le C[illegible]ngrès pour l'avancement des sciences tenait une session dan[illegible] ville et y a recruté de nouveaux membres. Récemment, le C[illegible]ès des orientalistes, auquel notre Président a pris une part impor[illegible]te, se réunissait dans votre voisinage, à Saint-Étienne, et plusieurs de ses membres, MM. Aymonier, Delaporte, Ratte, Léon de Rosny, ont bien voulu se faire entendre dans une de nos séances, dont nous ne perdrons pas le souvenir.

Ce système de diffusion de la science, qui la fait rayonner d'un centre principal vers tous les points d'un pays, est un des caractères de notre siècle et en sera une des gloires. J'ai voulu y contribuer, pour une faible part, en vous faisant le récit du voyage d'exploration que j'ai entrepris dans les sept groupes du Congrès. Je m'estimerai heureux si j'ai réussi, d'abord à ne pas trop vous ennuyer, et surtout à éveiller en vous le désir d'étudier à fond quelques uns des nombreux sujets que je n'ai pu qu'effleurer.

Avant de quitter la parole, je regarde comme un devoir de signaler à votre reconnaissance la Société de géographie de Paris, dont le concours a été si utile pour l'organisation de l'exposition et du congrès de 1875. C'est au zèle et au dévouement de la plupart de ses membres, MM. l'amiral La Roncière Le Noury, baron Reille, Maunoir, Meurand, Hertz, que cette grande solennité doit un succès qui a dépassé toute attente et fera époque dans l'histoire de la science géographique.

LE

RIO DE LA PLATA

PAR

M. LE DOCTEUR GAY

L'ancienne vice-royauté de la Plata, qui s'est divisée en trois États indépendants, forme aujourd'hui la *République Argentine*, *l'Uruguay* et le *Paraguay*.

La République Argentine, l'État le plus considérable de l'Amérique du Sud après le Brésil, est bornée, au nord, par la Bolivie, à l'est et aussi au nord par le Paraguay, le Brésil et l'Uruguay, à l'ouest, par le Chili, dont elle est séparée sur plus de 2,500 kilomètres par les montagnes des Andes, au midi, par l'Océan atlantique et les déserts de la Patagonie.

Politiquement, la République Argentine est partagée en quatorze provinces et trois territoires, lesquels, d'après leur configuration géographique, se divisent naturellement en trois parties distinctes :

1° La région orientale ;

2° La région centrale ou des pampas ;

3° La région occidentale ou des Andes.

1° La région orientale ou la Mésopotamie argentine, ainsi nommée à cause de sa position entre les deux grands fleuves le Parana et l'Uruguay, est formée par les provinces d'Entrerios et de Corrientès, y compris l'ancien territoire des missions ;

2° La région centrale ou des pampas se compose du Chaco, de la partie non montagneuse des provinces de Santiago, de Cordova et de San-Luis et de la totalité des provinces de Santa-Fé

et de Buenos-Ayres, plus le territoire des Indiens du sud de la Patagonie.

La région occidentale ou des Andes, que 150 kilomètres seulement séparent de l'océan Pacifique, comprend la partie montagneuse des provinces que nous venons de citer et celles de Rioja, de Mendoza, de Tucuman, de San-Juan de Salta, de Catamarca et de Jujuy. Le versant oriental des Andes, généralement d'une pente douce, contient plusieurs vallées latérales, parmi lesquelles on rencontre des sommets plus hauts que le mont Blanc, couverts de neiges éternelles, et entre lesquels sont plusieurs passages à 800 mètres d'altitude seulement, qui permettent une communication facile avec le Chili et la Bolivie.

L'Argentine est arrosée par deux grandes rivières : le Parana et l'Uruguay, qui, l'une et l'autre, ont leur source au Brésil et coulent du nord au sud. C'est leur jonction qui forme le Rio de la Plata (rivière d'Argent), le fleuve le plus large du monde. Il n'a pas moins de 200 kilomètres de largeur à son embouchure et jamais moins de 15 à 30 kilomètres jusqu'à Corrientès, où il engloutit le Paraguay. — Le Paraguay lui-même, quoique dix fois moins considérable, est navigable sur plus de 2,000 kilomètres. Les bateaux à vapeur de Buenos-Ayres peuvent donc remonter le Rio de la Plata ou ses affluents à 4,500 kilomètres jusqu'au cœur du Brésil. La fécondité et la grandeur des régions dont il est l'artère le destinent à devenir un jour une des grandes voies du commerce du monde. L'Uruguay, le second grand affluent de l'estuaire de la Plata, vient se réunir au Parana en face de Buenos-Ayres. Mais il n'est navigable que sur environ 5 à 600 kilomètres. A cette distance, un *salto*, ou cataracte, dont le fracas s'entend à plusieurs lieues, interrompt sa navigation.

Indépendamment de ces deux grands fleuves, les autres parties du territoire argentin sont traversées par de nombreux affluents : le Pilcomayo, le Rio Vermejo, le Rio Salado, le Rio San Thomas, qui sont navigables à de longues distances, et par d'autres cours d'eau importants, qui fournissent suffisamment d'eau pour les besoins de la population et de l'agriculture. —

Dans les pampas, on voit aussi de nombreuses rivières, arrivant des Andes, qui, vu la trop faible déclivité du sol, n'ont pas la force d'atteindre la grande artère fluviale ou la mer, et que le désert absorbe en route, comme notre Sahara algérien.

Pour résumer d'une manière générale la topographie du bassin de la Plata, à l'exception de la chaîne des Andes, qui le sépare du Chili, l'État argentin présente l'aspect d'une immense plaine avec quelques ondulations de terrain et une inclinaison constante, mais insensible, du côté du littoral de la mer et arrosée par le plus magnifique réseau fluvial.

Les villes principales de l'Argentine sont : Buenos-Ayres, siége du gouvernement national, la cité la plus importante de l'Amérique du Sud après Rio-Janeiro. Sa population, qui était de 60,000 habitants en 1840, est aujourd'hui de plus de 200,000. Elle est située sur la rive droite du Rio-de-la Plata, large en ce point de 50 kilomètres, en face de l'embouchure de l'Uruguay. C'est une ville régulière bâtie en briques, en grande partie par des architectes italiens, mais dans un style particulier de distribution intérieure que les Espagnols ont empruntée aux Arabes. Elle abonde en palais, en monuments publics et en résidences princières, où le luxe de l'Europe s'allie aux commodités de la vie coloniale et elle séduit l'étranger par l'aspect du bien-être général que lui donnent ses nombreux jardins, ses belles promenades, ses équipages, ses magasins, ses toilettes et la prodigieuse circulation de ses tramways qui datent à peine de quatre ans, dont le réseau est déjà de plus de 100 kilomètres et n'a pas d'égal en Amérique ni même en Europe. Buenos-Ayres possède un grand nombre d'établissements scientifiques et littéraires, des facultés de droit, de médecine, une école des arts et métiers, six bibliothèques publiques, vingt imprimeries, quarante journaux ou revues périodiques écrits en espagnol, français, allemand, italien. Toutes ses rues sont éclairées au gaz et approvisionnées d'eaux courantes. Il y a des hôpitaux pour toutes les nationalités et un grand nombre d'institutions de bienfaisance. Il ne lui manquait qu'un système général d'égouts et un port plus accessible aux grands navires qui lui arrivent de tous les coins du monde.

Deux compagnies anglaises ont commencé les travaux destinés à réaliser ces deux grandes améliorations, si essentielles au commerce et à la salubrité de la ville.

Les mœurs des habitants sont douces et d'une grande simplicité. Les Portenos (les natifs), malgré l'indolence de quelques-uns, sont en général d'une intelligence remarquable, ardents, laborieux, affables, hospitaliers. Les Portenas (dames argentines) sont belles, gracieuses, élégantes ; elles ont l'esprit charitable, le caractère aimable et bienveillant.

Les villes les plus importantes de la confédération après la capitale, sont : Rosario, sur la rive droite du Parana, la seconde ville commerciale de la république, qui, il y a trente ans, n'était qu'un village de pêcheurs, et qui a aujourd'hui plus de 30,000 habitants ; Cordova, peuplée de 35 à 40,000 habitants, la ville la plus ancienne de la Plata ; dans ses environs on récolte des vins qui paraissent être d'une qualité supérieure ; Santa-Fé-Parana, Corrientes, sur le Parana, avec une population de 12 à 15,000 âmes ; Mendoza, Tucuman, La Riosa-Jujuy-Salta, sur le versant des Andes, deviendront un jour des centres miniers importants.

La République Argentine, dont le nom sourit déjà à notre imagination, mérite par ses grands fleuves, ses plaines étendues, son climat excellent, sa prospérité croissante, le nom d'États-Unis de l'Amérique du Sud, États-Unis certainement en retard sur la terre des Yankees par sa faible population actuelle, mais dont l'avenir est plein de promesses. Cet état est six fois plus vaste que la France, plus riche d'institutions et de créations d'intérêt public, relativement à sa population, que ne le sont les États européens les plus avancés. Des milliers de navires transportent ses produits sur tous les marchés du monde. Depuis vingt-cinq ou trente ans, l'émigration européenne a adopté les rives hospitalières de la Plata et de ses affluents. C'est là que des milliers de Français (Béarnais, Basques, Savoisiens), d'Italiens, d'Allemands, viennent chercher un refuge contre la conscription, la misère et les impôts excessifs du vieux monde.

La cause première de ce mouvement est la salubrité excep-

tionnelle du climat de cette terre promise, si bien caractérisée par ce nom de Buenos-Ayres (bon air). L'acclimatation est facile dans un pays qui unit les avantages d'une température printannière presque toujours égale à ceux d'une terre vierge, d'une production exubérante. L'hiver n'y est jamais assez froid ni les chaleurs de l'été assez brûlantes pour interrompre les travaux de la campagne. Il pleut beaucoup moins qu'en Europe; les pluies sont ordinairement accompagnées de violents orages que dissipe bientôt le *pampéro*, vent frais arrivant des Andes, qui chasse en même temps les miasmes de l'air et les émanations malsaines du sol.

Ces avantages, l'État argentin les doit en partie à sa situation sous la zone tempérée comprise entre le 22° et le 50° de latitude sud et entre le 58° et le 72° longitude ouest de Paris. Il ne touche aux régions tropicales que par sa frontière nord. C'est aussi vers le nord que s'étendent les forêts des essences pré cieuses qui font la beauté et la fortune de la zone torride, mais dont la présence est toujours un obstacle à la colonisation. Tout le territoire argentin, sauf au voisinage des Andes, n'est qu'une prairie sans fin, couverte d'une herbe abondante, qui alimente des millions de bœufs, chevaux, moutons, et dont la mise en culture n'exige aucun travail préparatoire. L'émigration y rencontre donc les mêmes facilités d'installation qu'aux *États-Unis*, avec un climat plus doux, une plus grande variété de produits, un milieu social plus sympathique aux races latines, et la plus entière sécurité sous la constitution la plus libérale et la protection la plus active assurée aux étrangers. Comme aux États-Unis, la liberté individuelle est illimitée, le travail seul y est le seul facteur, le seul distributeur de la fortune. L'étranger y est accueilli avec une faveur spéciale; il jouit immédiatement de tous les droits nationaux, sans perdre aucun des privilèges attachés à sa nationalité. Deux ans de résidence suffisent pour la naturalisation, et encore ces délais sont-ils abrégés pour ceux qui ont acquis une propriété foncière. Des concessions gratuites sont accordées dans l'intérieur à ceux qui les demandent, et pour épargner au nouvel arrivant les épreuves du début, une com-

mission centrale, composée d'hommes considérables et subventionnée par l'État, se charge de le loger et de le nourrir et lui donne une carte de circulation jusqu'à la colonie qu'il a choisie et place elle-même, selon leurs aptitudes, ceux qui n'ont pas de but déterminé. Pour l'immigrant pauvre, la vie matérielle est des plus faciles, la viande et le pain y sont à 10 centimes le kilogramme.

La première au monde, la République Argentine avait aboli l'esclavage en 1813, avant l'Angleterre et la France, et quarante ans avant les États-Unis. C'est de Buenos-Ayres qu'est parti, en 1810, le signal de l'indépendance, et c'est un citoyen argentin, le général Saint-Martin qui, plus que Bolivar mérita le titre de libérateur de l'Amérique du Sud. Après une guerre de *dix* ans, féconde en actions héroïques, l'indépendance fut consacrée en 1823 par la reconnaissance des États-Unis et de l'Angleterre. Pendant cette lutte, le souffle généreux de la liberté avait formé quelques grands citoyens. L'un d'eux, le plus grand de tous, Rivadavia, élu président en 1821, proclama la liberté civile et religieuse, encouragea l'émigration, négocia le premier emprunt de la République et soutint contre le Brésil, qui voulait conquérir la rive gauche du Parana, une lutte acharnée qui se termina par la reconnaissance de l'État de l'Urugay avec Montevideo pour capitale.

L'avénement du fameux Rosas suspendit cette marche progressive, ruina le commerce de la Plata, couvrit ses villes de sang et de deuil et força la France et l'Angleterre à intervenir. Quand Rosas fut renversé par Urquiza en 1851, le règne des lois reprit son cours. Urquiza, nommé président, signait avec la France et l'Angleterre un traité assurant la libre navigation des fleuves argentins, réforma les abus, fit adopter le Code civil français et commença ainsi une ère de paix et de prospérité intérieure qui n'a pas été interrompue par la guerre contre le Paraguay.

C'est de la présidence d'Urquiza que date la transformation rapide de Buenos-Ayres, ses embellissements et le commencement des chemins de fer qui sillonnent aujourd'hui la confédé-

ration ; mais c'est surtout à ses successeurs, le général Mitre et le docteur Sarmiento, que la jeune république doit ses progrès les plus marqués, qui seraient plus rapides, si elle possédait une population suffisante.

Ce pays, qui pourrait nourrir plus de cent millions d'habitants, en possède à peine aujourd'hui deux millions, dont deux cent mille Indiens. Il faut dire cependant que cette population croît avec rapidité. En 1850, le recensement ne lui donnait que douze cent mille âmes. L'avant-dernier président, le docteur Sarmiento, constatait dans son message, en 1872, que depuis le commencement du siècle, le nombre de ses habitants avait doublé en vingt ans, tandis qu'il fallait quarante ans en Angleterre et en Allemagne et cent cinquante ans en France. L'émigration européenne contribuait beaucoup à ce résultat. En 1850, elle était annuellement de trois mille personnes, de cinq mille en 1860 et de cinquante mille en 1874.

C'est l'Italie qui jusqu'ici a fourni le plus grand contingent à cette immigration. D'après les derniers documents consulaires, on comptait cinquante mille Italiens à Buenos-Ayres seulement et cent cinquante mille dans les trois États de la Plata. Venaient ensuite les Français, au nombre de quarante à quarante-cinq mille dans l'Argentine et de vingt mille dans l'Uruguay, puis les Espagnols, les Anglais, les Allemands, les Suisses. Les Anglais et les Allemands, quoique peu nombreux, huit à dix mille seulement, y ont pris une place très-considérable par la création des chemins de fer, des tramways, des maisons de banque et de commerce et par l'exploitation du bétail sur une immense échelle. Une seule maison anglaise est propriétaire d'un territoire aussi grand que deux de nos départements et d'un capital de huit à dix millions de moutons. Un grand nombre de jeunes Anglais de bonne famille et de bonne éducation partent pour la Plata, afin d'employer leurs ressources à l'achat de terres et à l'élève du bétail, certains de pouvoir réaliser, dans un espace de huit à dix ans, une fortune qui leur assurera le moyen de revenir vivre confortablement sur le sol natal. Quelques Français se livren également à l'exploitation du bétail et y trouvent une juste ré-

munération de leurs capitaux qui, dans cette industrie, leur donnent 20 à 25 0/0 de bénéfice. Mais le plus grand nombre de nos compatriotes, arrivant sur les rives de la Plata avec des ressources limitées, cherchent de préférence à utiliser leur activité et leur savoir-faire dans les commerces de nouveautés, de vins, de liqueurs, de cuirs, de laines, et ceux dont la condition est plus modeste encore cherchent des emplois dans les hôtels, les cafés, etc., etc., établissent des magasins de coiffeurs, de parfumerie. Presque tous, par leur esprit d'ordre et d'économie, parviennent à se créer des positions avantageuses qui leur permettent plus tard de se livrer à de grandes entreprises. Les Italiens, qui forment la plus nombreuse colonie européenne, sont surtout maçons, architectes, cafetiers et, dans un rayon de dix lieues autour de Buenos-Ayres et de Montevideo, ils s'occupent principalement de jardinage et d'horticulture.

Les richesses du sol des États argentins sont infinies; dans les provinces de Salta, de Jujuy, de Tucuman, de Mendoza, on trouve des mines d'or; d'argent, de nickel, de cuivre, de fer, de plomb, de la houille, du pétrole, mais toutes ces richesses minières sont restées enfouies et dormantes, faute d'outillage nécessaire et de bras pour les exploiter, faute de voies faciles de communication pour en diminuer les frais de transport.

La terre est si fertile qu'elle produit, pour ainsi dire d'elle-même, tous les principaux articles de la consommation universelle. Le blé et les farines qui, il y a trente ans, étaient importés des États-Unis ou du Chili, donnent lieu aujourd'hui à une exportation considérable. On y recueille le tabac, le *yerba maté* (thé du Paraguay), le sucre, la cochenille, le coton... Toutes les espèces de fruits s'y cultivent avec le plus grand succès ; tous nos animaux domestiques y ont été acclimatés et se sont multipliés énormément, grâce aux bons pâturages dont la nature salée convient surtout aux chevaux et aux bêtes à cornes. On évalue les bestiaux répandus dans les pampas à quatre-vingts millions de moutons, quinze millions de bœufs, vaches, six millions de chevaux : trois fois plus que la France, et ces nombres vont toujours croissant. Comme on le voit, la première industrie

du pays est donc l'élève du bétail, dont les laines, cuirs, suifs, graisses, viandes conservées alimentent un commerce d'exportation et un échange d'importation considérables, lesquels atteignent chaque année, terme moyen, 500 millions de francs.

Le bétail se parque autour des *estancias*, à la fois château et ferme, étables, écuries et haras, qui logent d'immenses troupeaux de moutons, bœufs, chevaux, qui sont la richesse de la république et qui sont gardés par des pasteurs hispano-indiens, les gauchos, les meilleurs cavaliers de l'Amérique. De prodigieuses tueries ont lieu tous les ans, à époque fixe, dans de grands établissements appelés *saladeros*, parce qu'on y sale ensuite les viandes ; on y prépare aussi les cuirs, les laines et les suifs.

La richesse capitale de la Plata, ce sont les laines que se disputent la France, l'Angleterre et la Belgique. Leur exportation, qui était de 10 millions de kilogrammes en 1850, de 50 millions en 1860, est montée progressivement à 95 millions en 1874 et leur emploi ne cesse de s'étendre. Les autres éléments du commerce d'exportation sont les peaux de bœufs, de moutons, de chevaux, les suifs et les viandes salées.

Le total général des exportations argentines, qui était de 100 millions en 1855, de 200 millions en 1860, est monté à 350 millions en 1874. Dans ce chiffre, la France est au premier rang pour 110 millions en 1874. C'est ensuite l'Angleterre pour 95 millions, la Belgique pour 40 millions, l'Italie pour 10 millions seulement, quoique ses nationaux soient plus nombreux que tous les autres Européens réunis.

Dans la classification des importations dont le chiffre est égal à celui des exportations, la France est encore la première, suivie de près par l'Angleterre. Les éléments de notre trafic sont d'abord nos tissus de toute espèce, soieries, lainages, cotons, pour 60 millions, nos vins et liqueurs pour 40 millions, merceries, parfumeries, confections, articles de Paris, pianos, produits chimiques, pour 20 millions.

Ainsi notre commerce général avec la Plata, qui était de 20 millions en 1850, de 70 millions en 1860 et de plus de 200 millions en 1874, a produit une augmentation parallèle dans le

tonnage de notre navigation à voiles avec Buenos-Ayres, qui, de 20,000 tonneaux en 1850, est arrivé à 250,000 en 1874, sans compter 50,000 tonnes pour notre navigation à vapeur. Aussi le mouvement maritime de ce port, de jour en jour plus considérable, s'est-il traduit en 1874 par un total de 2,300,000 tonnes, le cinquième de celui de la France.

Pour effectuer ce mouvement maritime, plus de trente lignes de bateaux à vapeur, à départs réguliers, mettent Buenos-Ayres en communication avec les principaux ports de l'Europe et de l'Amérique. Plusieurs services mensuels partent de Londres, Liverpool, Anvers, le Havre, Bordeaux, Marseille, Gênes, Naples, Lisbonne, New-York, etc. Si les relations de Buenos-Ayres avec les nations maritimes sont si faciles, elles ne le sont pas moins avec les provinces de la confédération. Les communications fluviales par la Plata et ses affluents occupent un grand nombre de bateaux à vapeur, qui partent journellement dans toutes les directions; des milliers de goëlettes et d'autres bâtiments à voiles remontent et descendent constamment les rivières, chargés de marchandises étrangères ou de produits indigènes.

Les chemins de fer viennent compléter les communications de Buenos-Ayres avec les provinces qui sont loin des voies fluviales. Dans aucun pays du monde, leur construction ne rencontre moins de difficultés naturelles ; grâce à ses immenses plaines, il n'y a ni tunnels, ni viaducs à construire ; les travaux d'art se bornent à des ponts et à des terrassements à niveau. 40 kilomètres seulement étaient exploités en 1860, 800 en 1870. Aujourd'hui le réseau argentin couvre un parcours de 2,000 kilomètres, 1,500 sont concédés ou en voie de construction. Une de ces lignes se dirige droit, de Buenos-Ayres vers les Andes, avec la prétention de les franchir bientôt au *paso del Planchon*, et d'aboutir à Valparaiso où déjà le télégraphe a relié les deux villes. L'ambition des Argentins est de réaliser, sur leur territoire, la communication interocéanique dont les États-Unis croyaient avoir le privilége. Dans deux ou trois ans, ils auront 3,000 kilomètres de rails par million d'habitants, quatre fois la proportion de l'Angleterre et sept fois celle de la France.

Pour mener à bonne fin ses chemins de fer, ses télégraphes et soutenir la guerre de l'indépendance, l'État argentin a contracté plusieurs emprunts dont l'ensemble fait un total de 5 à 600 millions de francs à 6 0/0, qui sont cotés à Londres entre 90 et 95 0/0. C'est une charge lourde, sans doute, pour un État de deux millions d'âmes et dont les recettes normales ne sont actuellement que de 100 millions de francs. Mais elle n'est pas au-dessus de ses forces et la fidélité avec laquelle il a rempli jusqu'ici ses engagements pour l'amortissement de sa dette le met, sous ce rapport, au niveau des plus grandes puissances.

Voici du reste son budget. En 1873 le total des dépenses était d'environ 80 millions, produits presque en totalité (soit 90 millions) par les droits d'importation et d'exportation. Ainsi, ce sont les bénéfices du commerce qui, presque seuls, fournissent à l'État les ressources nécessaires aux services publics et à l'amortissement de ses emprunts. On ignore, sur les rives de la Plata, les taxes du vieux monde ; les contributions directes ou indirectes, les patentes, les droits réunis, les impôts des portes et fenêtres dont nous sommes écrasés, sauf dans les villes de Buenos-Ayres et de Rosario qui ont prélevé de légers impôts directs, pour la création d'établissements d'utilité publique ; dans toute la Confédération Argentine la propriété foncière ne supporte aucun impôt ; les ressources financières sont les produits des droits de douane, des postes, des télégraphes et d'enregistrement.

Son code douanier est le plus libéral et le plus simple du monde. A l'importation, on prélève un droit de 10 0/0 sur nos soies, nos draps, la houille, le fer, l'or et l'argent ouvré, 20 0/0 sur les vins, les liqueurs, le tabac. Aucun droit n'est imposé sur les livres, le papier, les machines à vapeur, les animaux reproducteurs, les semences.

Quant aux exportations, elles sont distribuées en deux classes : *l'une*, comprenant les laines, les peaux de mouton, sont soumises à un droit d'enregistrement de 2 0/0 ; *l'autre*, pour les cuirs, les suifs, les viandes dont le droit de sortie est de 6 0/0 [1].

[1] Dans les premiers jours du mois de janvier 1876, le *Journal officiel* annon-

La république voisine de l'Uruguay, dont les destinées sont identiques à celles de l'Argentine, accuse une activité commerciale plus étonnante encore. Son territoire, qui est égal au tiers de la France, ne compte que quatre cent mille habitants. Néanmoins, la statistique de Montevideo porte son commerce général à 250 millions de francs pour 1874, dont 160 millions pour l'importation, résultat qui nous intéresse d'autant plus que sur ces 250 millions, importation et exportation, la France figure pour 80 millions. De nombreuses colonies françaises, italiennes, suisses, y prospèrent et se livrent à l'industrie du bétail. Sur sa frontière occidentale, au confluent de l'Uruguay et du Rio-Negro, est le grand centre de la production de la viande. De même que dans les pampas argentines, les plaines de l'Uruguay fournissent à de colossales boucheries ; des millions de futures victimes, bœufs, moutons, chevaux, sont élevées en grand troupeaux dans les estancias, puis abattues avec une prodigalité honteuse, pour le suif, la peau et la laine, et depuis quelque temps pour l'extrait de viande.

L'Uruguay, que peu de pays égalent pour l'agrément du climat et les ressources du sol, se peuplerait très-rapidement, sans ses révolutions et ses guerres civiles, qui n'ont ni raison ni terme. C'est par Montevideo, sa capitale, peuplée de 125,000 habitants, que se fait tout le commerce du pays.

Le troisième État de la Plata est le Paraguay. S'il est devenu la Pologne américaine, s'il risque d'être partagé entre ses grands voisins, il lui reste encore, ce qu'ils ne pourront lui ravir facilement, une race autochtone, une langue, des souvenirs nationaux, et sans doute l'espoir ou au moins le vœu de la vengeance. Avant la guerre qui l'a écrasé, le Paraguay soi-disant république, a été gouverné, pendant cinquante ans, par les présidents les plus despotiques. Son territoire s'étendait du Rio Paraguay, au Parana, sur une superficie de 23 millions d'hectares, presque la moitié de la France. C'est le seul État de l'Amérique qui ne pos-

çait que, pour compléter ses chemins de fer, améliorer la navigation et créer des établissements d'utilité publique, le gouvernement argentin avait doublé tous les droits d'importation et d'exportation.

sède pas de rivage marin. Il est montueux au nord, avec des altitudes de 1,000 à 1,500 mètres. Au sud, ce sont de vastes plaines marécageuses sur les rives de ses deux fleuves. Son sol, très-fécond, donne tous les produits de l'Argentine et de l'Uruguay. Il est habité par une population autochtone, les *Indiens Guaranis*, qui conserve encore son idiome primitif et dont le type se rapproche assez du chinois, et qui, malgré la conquête par les Espagnols, n'a que quelques gouttes de sang castillan. C'est une race honnête, opiniâtre, mais passive, qui pendant deux ans a donné des preuves d'un courage inouï, dans sa lutte contre les forces réunies du Brésil et de la Plata. L'histoire ne connaît pas de peuple qui ait combattu plus vaillamment, pour son indépendance, contre un ennemi dix fois supérieur et qui ait montré plus d'énergie et d'abnégation ; elle en rendra toujours témoignage. Elle dira qu'après la guerre les *trois quarts* de la nation étaient couchés sous le sol de la patrie, morts du feu, de la faim et de la fièvre. Le recensement de 1857 donnait 1,400,000 habitants au Paraguay, il ne lui en reste plus que 350 à 400,000. Sa capitale, l'Assomption, qui en avait 25,000 avant la guerre, en compte à peine aujourd'hui 6,000.

La région orientale du Paraguay faisait partie de l'ancien *territoire des Missions*, qui s'étendait également sur la rive gauche du Parana jusqu'à l'Uruguay. Les Pères Jésuites, qui avaient civilisé les *Indiens Guaranis*, en avaient fait une république chrétienne, dont ils étaient les chefs, indépendants des vice-rois de la Plata, et ne relevant directement que des rois d'Espagne qui leur avaient laissé un pouvoir absolu, dont ils n'usèrent du reste que pour faire le bonheur des populations qu'ils gouvernaient. Cet état théocratique, de 150 à 200,000 habitants, possédait *trente-deux* villes ou grosses bourgades florissantes, sur les deux rives du Parana. Le pays était admirablement cultivé et produisait en abondance la *yerba maté*, le café, le sucre, le tabac, le maïs, le quinquina, la salsepareille, les patates, etc. Il avait de nombreuses manufactures, une fabrique d'armes et une petite armée pour tenir en respect les populations turbulentes et insoumises du Brésil, qui les avoisinaient. Au der-

nier congrès international géographique de Paris, le baron de Rasse annonçait qu'il avait fait en 1872 et 1873 un voyage d'exploration sur l'ancien *territoire des Missions*, où il avait trouvé d'excellentes routes, de nombreuses et très-belles ruines qui attestaient la puissance réelle de cette fameuse Compagnie. Après leur expulsion, la solitude a repris son empire, des voisins barbares ont saccagé le pays, les missions sont vides, la nature, dans sa luxuriante végétation, a enseveli le tout, et de véritables forêts remplacent les florissantes missions.

Actuellement, la prospérité des États de la Plata est soumise à une rude épreuve. Par suite de la crise commerciale qui sévit en Angleterre, en Allemagne et aux États-Unis et des nombreuses faillites des maisons de banque de Londres, de Hambourg, de New-York, etc., qui avaient des succursales à Buenos-Ayres et à Montevideo, il y a un arrêt marqué dans l'immigration et, par contre-coup, un état de souffrance des affaires commerciales, mais l'amélioration des choses en Europe et aux États-Unis fera bientôt cesser cette crise passagère et la marche au progrès reprendra son essor.

Tel est, dans ses principaux traits, l'état actuel du bassin de la Plata et principalement de la grande Confédération Argentine, que l'avenir placera à côté des États-Unis, dont elle a adopté la forme de gouvernement, sans qu'on ait à lui reprocher le crime de l'esclavage, la guerre fratricide de la Sécession et les actes de violence et d'extermination des Indiens, si familiers au Nord-Américains. Richement doté par la nature, l'estuaire platéen sera, pour les races latines, ce que l'Amérique du Nord fut pour la race anglo-saxonne. Il ouvre à toutes les activités sans emploi du vieux monde un champ illimité. La République Argentine, si favorisée sous tant de rapports, n'est encore, avec sa faible population, qu'au début de sa prospérité commerciale et pourra plus tard rivaliser avec sa sœur aînée de l'Amérique du Nord, pourvu qu'elle sache s'approprier trois biens qui sont indispensables au bonheur et à la prospérité des peuples : la paix, un gouvernement libéral et éclairé et la faveur de l'émigration.

RAPPORT

SUR LE

VOYAGE DE M. D'ALBERTIS

DANS LA NOUVELLE-GUINÉE

PAR

M. SCHWICH

Parmi les pays peu connus qui depuis quelques années attirent l'attention du monde civilisé se trouve la Nouvelle-Guinée.

Pendant que des expéditions successives s'efforcent de trouver la voie fermée par les glaces de la zone arctique, pendant que Livingstone cherche les sources du Nil et meurt à la peine, des voyageurs moins connus sans doute, mais animés d'une même ardeur, étudient la Papouasie et la conquièrent pour ainsi dire peu à peu à la science.

Si nos connaissances sur la Nouvelle-Guinée se sont considérablement augmentées depuis peu, c'est en grande partie aux Italiens que nous le devons.

Des bâtiments anglais, il est vrai, ont presque entièrement relevé les côtes de cette grande île. Maclay a parcouru la région sud-ouest tandis qu'une expédition, sous la conduite de Mac Farlane, visitait les côtes méridionales ; mais les plus grands résultats ont été le fruit du voyage d'Odoardo Beccari dans la Nouvelle-Guinée.

Pendant cette exploration qui dura sept mois, cet intrépide voyageur italien découvrait un grand fleuve, le Wa Samson qui,

prend sa source aux monts Arfak et dont l'embouchure est située sur la côte septentrionale. Il déterminait rigoureusement la forme de la baie de Gœlwisck, mal connue jusqu'alors, et, après avoir eu la fortune d'y rencontrer la frégate *Vittore Pisani,* envoyée par le gouvernement italien, il revenait à Fernate, son point de départ.

Non content de faire des découvertes géographiques, il avait encore réuni les insectes, les oiseaux et les poissons les plus rares, et avait la satisfaction d'en envoyer à Gênes une riche collection.

Il ne restait plus à explorer que la région orientale de la Nouvelle-Guinée dans laquelle, à part les côtes, tout était inconnu.

Un Italien, M. d'Albertis, ancien compagnon Odoardo Beccari, tenta néanmoins l'entreprise.

Nous trouvons dans le *Bulletin de la Société géographique italienne*, pour les mois d'août et de septembre 1875, deux lettres signées de lui qui contiennent ses premières observations et beaucoup de détails intéressants.

La première lettre porte la date du 21 mai 1875. Parti d'Italie six mois auparavant, notre voyageur est venu établir son quartier général dans l'île Yulé ou Roro située à l'est de la Nouvelle-Guinée. C'est de là qu'il part pour ses explorations, et cette île lui sert aussi de refuge lorsque le manque de provisions ou les accidents inséparables de tels voyages le contraignent à revenir sur ses pas.

En face de Roro la mer creuse, sur les côtes de la Nouvelle-Guinée, la *baie de Hall* dans laquelle vient se jeter un fleuve, qui fut tout d'abord le principal but des explorations de M. d'Albertis et que nous appelerons avec lui *fleuve Nicard*, du nom d'un village assez important situé sur ses bords.

Aidé d'un compagnon de voyage, M. d'Albertis put parvenir jusqu'au point où ce cours d'eau se divise en deux bras, dont l'un coule de l'est à l'ouest et s'appelle Bauro, tandis que l'autre vient du sud et se nomme Tupni.

A sa bifurcation, le fleuve n'est large que de 70 mètres et les

deux voyageurs, s'étant aventurés sur le Tupni, trouvèrent le passage barré par d'énormes troncs d'arbres et furent bientôt forcés de revenir sur leurs pas.

« Je ne saurais vous dire, écrit à ce propos M. d'Albertis, avec quel regret j'ai dû renoncer, pour le moment, à l'espérance de pénétrer par eau dans l'intérieur des terres.

« Je n'attends pas de meilleurs résultats d'un essai de navigation sur le Bauro, second bras du fleuve. Son embouchure, en effet, présente le même aspect que celle du Tupni. Quant aux explorations par terre, faute de moyens de transport et de chemins praticables, je ne crois pas en retirer grand profit. »

Nous laisserons de côté les excursions à Nicura, village situé à quelques milles de l'embouchure du fleuve auquel il a donné son nom, à Epa, autre village situé plus avant dans les terres à une hauteur de 900 pieds, et nous nous occuperons plus spécialement de la seconde lettre, datée du 4 juillet 1875, dans laquelle sont décrits l'aspect et les coutumes des habitants de la Nouvelle-Guinée.

Remarquons toutefois avant de passer outre, que les appréciations données par M. d'Albertis sur la position et la force des cours d'eau qui se jettent dans la baie en face de Yulé ne concordent pas entièrement avec celles fournies par le *Basilisk*, bâtiment de guerre anglais, qui avait avant lui visité ces côtes et dressé une carte des localités explorées maintenant par le voyageur italien. Celui-ci nous renvoie du reste à cette carte pour nous indiquer les endroits qu'il a parcourus. Il n'a fait qu'y ajouter quelques noms de village sans prétendre que la position en soit rigoureusement déterminée.

Retenu dans l'île Yulé par le manque de provisions, M. d'Albertis y attendait l'arrivée d'un vapeur anglais, lorsque, pour comble de malheur, quatre des indigènes à son service lui volèrent le canot qu'il avait amené à grands frais de Singapore. Les naturels ne voulant à aucun prix lui céder une de leurs barques, il se voyait avec regret forcé de renoncer à ses courses et ne vivait plus que de cocos et de chair de serpents, lorsqu'un

chef, nommé Naimi, vint, accompagné de ses deux femmes, lui proposer une excursion.

Ils partirent en canot et, passant par un canal qui débouche dans la baie dont il est le prolongement, ils arrivèrent, trois heures et demie après leur départ, à Meaori. Un sentier les conduisit de là à Mou, résidence du chef Naimi.

Mou est un village dont les maisons, bâties sur deux rangs, forment une belle rue fermée à ses extrémités par d'autres maisons. Les cocotiers, dressant vers le ciel leurs cimes altières, répandent une ombre délicieuse, sans cependant masquer *entièrement la lumière*. Tout autour du village s'étend une forêt.

Les maisons sont construites sur des troncs d'arbre et dans un style qui varie selon le goût ou le caprice du propriétaire.

Les chefs ont deux habitations. Dans l'une ils vivent en famille avec leurs femmes, et c'est dans l'autre, nommée marea, qu'ils reçoivent leurs hôtes.

Dans ces pays sauvages, la marea peut passer pour un palais. Bâtie sur des troncs d'arbres semblables à de petites colonnes, elle est plus haute que l'habitation ordinaire ; son toit, couvert de feuilles de palmier, affecte une forme gracieuse et l'ensemble de l'édifice ressemble à une barque renversée. Les colonnes, faisant façade et celles qui sont à l'intérieur, sont peintes en rouge, en blanc ou en noir et couvertes de dessins représentant des animaux, principalement des ignanes. M. d'Albertis a même vu sur une de ces colonnes une image humaine dont chaque partie du corps était fidèlement représentée, mais dont les pieds, soit faute d'habileté, soit caprice du peintre, étaient des pattes d'oiseau.

Aux rebords du toit sont suspendues des touffes d'herbe, et le vent qui les balance produit un son semblable au murmure d'un ruisseau.

L'intérieur de la marea est peuplé de colombes. On aperçoit çà et là, disposés en guise de trophées, le bouclier, les flèches émoussées, les lances du propriétaire, qui suspend aussi à des piquets les mâchoires des sangliers ou des chiens, les queues

des poissons ou les dents des crocodiles qui ont servi à ses repas.

Le long des parois sont les lits réservés aux hôtes. Ils sont formés de planches et élevés pour pouvoir allumer au-dessous du feu et éloigner ainsi l'humidité en même temps que les cousins, ces implacables ennemis du sommeil. Sans feu et sans fumée, impossible de dormir ; mais le malheureux qui n'est point accoutumé à cette façon de combattre les cousins ne trouve pas pour cela le repos et, au lieu de s'endormir, il pleure et sue jusqu'au matin.

Au milieu de la marea, s'élève un vaste foyer, autour duquel les habitants passent une partie de la nuit à rire ou à causer.

La nouvelle de l'arrivée d'un blanc s'étant répandue dans le village, les chefs accoururent pour le voir et voulurent tout toucher, même sa peau, que recouvraient les vêtements. Chaque objet était pour eux un sujet d'étonnement.

Les jeunes filles coquettes et en âge de prendre mari se couvrirent de leurs richesses et vinrent se pavaner devant le nouveau venu. Elles étaient couvertes de coquilles, de dents de crocodiles et de tant d'autres choses encore que pas un pouce de leur corps n'était à nu. Leurs cotillons des jours de fêtes, fabriqués avec des fibres de feuilles légèrement coloriées, leur donnent un aspect singulier et ajoutent parfois de la grâce à leurs mouvements.

Les habitants de Mou sont industrieux. Ils vivent de pêche, mais ils sont aussi bons cultivateurs et récoltent le coco, la banane et la canne à sucre. Le terrain qui environne leur village étant peu propre à ces cultures, ils vont dans l'île Yulé, dont ils sont en partie les maîtres, et y entreprennent de grands travaux de plantation.

Ils échangent leurs récoltes contre du sagou et autres produits de leurs voisins. Bien que très-laborieux, ils voyagent souvent dans le seul but de voir du nouveau et, dans ce cas, femmes, chiens et enfants sont toujours de la partie.

L'homme travaille la terre, la femme porte les fardeaux.

Près de Mou est situé un autre village nommé Trine. Meaori,

Mou et Trine peuvent être comparés à trois faubourgs d'une même cité et composant ensemble à peu près douze cents âmes.

Les naturels sont bronzés par les rayons du soleil; mais, dans un âge peu avancé, leur peau est d'un jaune clair. Leurs cheveux sont en général frisés, mais non crépus. Chez beaucoup d'individus, ils sont lisses. Dans ce dernier cas, ils sont plus noir ; dans le premier, ils se rapprochent davantage du châtain.

Les yeux sont, le plus souvent, de la couleur des cheveux ; quant aux traits, ils varient chez chaque individu.

La moyenne de leur stature est $1^m,67$; plusieurs atteignent cependant jusqu'à $1^m,76$.

Les femmes ont $1^m,40$ à $1^m,65$. Chez elles, la force réside dans le cou et c'est pour cela qu'elles portent leurs fardeaux dans un sac en filet suspendu par une corde qui passe sur leur tête.

Hommes et femmes sont bien faits, robustes et ont les muscles très-développés. On peut dire que les femmes ressemblent peu aux hommes et ont un type à elles.

La physionomie de l'homme appartenant à la classe supérieure est autre que celle du peuple. Les chefs sont parfois vraiment beaux et même nobles.

Il y a entre eux et le vulgaire la même différence de manières qu'entre un gentleman et le commun peuple chez les Anglais.

Le chef vient vous voir, vous fait un cadeau et s'en va satisfait en apparence, même s'il n'a rien reçu, tandis que l'homme du peuple discute une demi-heure sur la valeur de l'objet dont on lui a fait présent.

Le premier est moins avide, moins curieux ; le second veut tout avoir, tout voir, tout toucher.

Ils ne professent en apparence aucune religion, mais ils sont superstitieux. Il n'y a que les chefs qui aient deux ou trois femmes. Leur façon de porter le deuil est plus simple que la nôtre, mais n'en diffère que par cette simplicité : au lieu de se couvrir plus ou moins de vêtements noirs comme nous, ils se

noircissent plus ou moins le corps, suivant le degré de parenté qui les attache au défunt.

La propreté règne dans leurs villages et dans leurs habitations. Les habitants eux-mêmes ne mériteraient aucun reproche sous ce rapport, si leurs chevelures luxuriantes ne servaient de logis à des hôtes incommodes. Aussi les dévorent-ils à belles dents avec la joie de la vengeance. C'est un service qu'ils se rendent mutuellement et en bons amis.

Mais écoutons l'appréciation qu'a portée sur eux M. d'Albertis :

« Si je considère, écrit-il, la douceur de leurs mœurs, leur adresse, leur habileté à surmonter les obstacles qu'on rencontre à chaque pas dans la vie, je ne saurais les appeler sauvages. Je crois qu'ils appartiennent à une des nombreuses variétés de la race polynésienne, et qu'ils n'ont point de sang papouasien dans les veines.

« A mon avis, ils se sont complétement substitués aux indigènes sans se croiser avec eux. Ils les ont exterminés ou les ont chassés vers l'intérieur et les hautes montagnes qui sont leur dernier refuge.

« Je ne veux pas, ajoute M. d'Albertis, m'étendre plus longuement sur les mœurs de ce peuple. Il faudrait pour cela plus de temps..., et surtout une plus profonde connaissance de la langue. Je préfère attendre pour ne pas être obligé de me contredire ensuite. J'envie les voyageurs auxquels un seul jour de contact avec un peuple inconnu suffit pour apprécier leurs coucoutumes, mais je ne saurais les imiter.

« J'amplifierai plus tard cette description et je ne doute pas que vous ne l'accueilliez avec plus de plaisir alors qu'elle sera plus exacte. »

Nous ne pouvons mieux terminer qu'en citant ces paroles qui font le plus grand honneur à la modestie du voyageur et nous promettent de prochains et de plus amples détails sur son voyage.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

La Société de géographie a tenu son assemblée annuelle, le jeudi 25 novembre, sous la présidence de M. L. Desgrand.

Cette séance a été à peu près remplie par l'élection des membres destinés à remplacer les huit membres, formant le quart sortant du Comité d'action, au terme des statuts, puis, par la lecture du rapport de M. le président, sur les actes accomplis par la Société, pendant le cours de la première année de son existence.

La longueur de cette pièce nous empêche de l'insérer dans ce bulletin. Il serait, du reste, bien difficile d'en faire l'analyse, à cause de la diversité des matières qu'elle renferme. Nous la tiendrons en réserve pour la fondre, plus tard, dans un travail général et complet, lorsque, après un an ou deux de vie active et une suite d'actes plus importants, la Société aura marqué plus fortement sa place dans le monde savant.

SÉANCE MENSUELLE DU MOIS DE DÉCEMBRE 1875

La séance du 16 décembre 1875 est ouverte à sept heures trois quarts, sous la présidence de M. le colonel Debize, vice-président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le Président fait connaître les noms des membres nouvellement élus pour compléter le Comité d'action, conformément aux statuts de la Société : MM. le docteur Rebatel, Meyer, officier d'administration, Chambeyron, docteur Chappet, commandant Poulot, Marius Duc, Coint-Ravarot.

Le nouveau comité, dans sa séance du 9 décembre, a procédé à

l'élection du Bureau. Les membres sortants ont été réélus, à l'exception de MM. Pictet, trésorier, et Morand, bibliothécaire, qui ont déclaré ne pouvoir continuer leurs fonctions. Ils ont été remplacés par M. le commandant Poulot et Léon Clugnet.

Le Bureau de la Société est donc constitué, ainsi qu'il suit, pour l'année 1876 :

MM. Louis DESGRAND, président ;
DEBIZE, lieutenant-colonel ; BERLIOUX, vice-présidents ;
l'abbé CHRISTOPHE, secrétaire général ;
POULOT, chef d'escadron, trésorier ;
Léon CLUGNET, bibliothécaire ;
GOYBET, l'abbé LAVERRIÈRE, docteur LORTET, assesseurs.

Le Président, au nom des membres du Bureau, remercie l'assemblée de la marque de confiance qui leur a été donnée et qu'ils s'efforceront de justifier.

La prochaine réunion mensuelle, qui devait avoir lieu le premier jeudi de janvier, est remise au premier jeudi de février, en raison des fêtes du nouvel an.

La parole est donnée à M. le docteur Gay, qui lit une très-intéressante notice sur la région de la Plata. Après avoir décrit les deux vastes fleuves dont la réunion forme le Rio de la Plata, M. Gay fait connaître les richesses naturelles de ce beau et vaste pays et termine en conseillant aux émigrants français de se diriger sur cette contrée plutôt que sur les États-Unis. Ils y trouveront un sol fertile, un beau climat et un accueil sympathique.

M. Constant Morice lit une note sur les origines de l'Amérique. Il établit l'ordre chronologique des découvertes de cette nouvelle partie du monde, que l'on croyait d'abord être le prolongement du continent asiatique. Il indique la part qui revient à chaque nation dans ces découvertes et présente un tableau émouvant des luttes des Européens avec les indigènes, ou même entre eux, pour s'assurer la possession de ce *pays de l'or*, comme on l'appelait alors.

Le travail de M. Morice est le fruit de longues recherches. C'est une œuvre d'érudition qui sera consultée avec fruit.

M. le docteur Chappet prend ensuite la parole et fait un rapport sur le don fait à la Société de géographie de Lyon par le British Museum de Londres. C'est, en plusieurs volumes de divers formats, la description des anciennes terres cuites, des marbres anciens, le

recueil des inscriptions en caractères cunéiformes provenant des monuments de l'Assyrie, de l'Asie occidentale, de la Phénicie. Ce sont des catalogues de vases étrusques et grecs, des monnaies grecques et romaines de la bibliothèque du roi Georges III. C'est un choix de papyrus grecs, des catalogues d'imprimés et de dessins. C'est, en un mot, la description de tous les objets d'art dont le fameux lord Elgin a enrichi le musée de Londres.

On sait comment ces débris antiques ont quitté le soleil de la Grèce pour les brumes de la Tamise.

M. le docteur Chappet a décrit cette collection en artiste et a su en faire apprécier toute la valeur à l'assemblée.

Après ces lectures, M. le baron Textor de Ravisy, président du congrès des orientalistes à Saint-Étienne (session provinciale) a demandé la parole. Au nom de ses collègues du Congrès, il adresse de vifs remerciements à la Société de géographie de Lyon pour l'appui qu'elle a donné au Congrès. C'est, grâce à la coopération active du Président et de plusieurs membres de cette Société, que le Congrès doit en grande partie ses succès. M. le baron de Ravisy en exprime sa reconnaissance par quelques paroles chaleureuses.

Le Président remercie M. de Ravisy au nom de la Société.

La séance est levée à neuf heures et demie.

SÉANCE MENSUELLE DU MOIS DE FÉVRIER 1876

Le procès-verbal de la précédente séance est lu, en l'absence du Secrétaire général, par M. Morand, et adopté sans observation.

M. le président fait connaître à la réunion la liste des ouvrages offerts à la Société depuis la dernière séance : *Voyage en Cochinchine*, par M. le docteur A. Morice. — Carte du tracé des aqueducs romains amenant l'eau à Lyon, par M. Fatalot. — *Notice sur le Cambodge*, par M. Aymonier. — Carte de la Birmanie, envoyée par M. Hay. — *Correspondance commerciale*, par M. Merritt.

Cinq nouveaux souscripteurs sont venus grossir la liste des membres de la Société, trop peu nombreuse encore et qui vient de perdre en M. Dubu, membre de la chambre de commerce de Tarare, un de ses associés de la première heure. M. le président se fait l'interprète

des regrets qui suivent M. Dubu, auteur de plusieurs ouvrages estimés sur l'industrie.

Il annonce ensuite la séance publique qui aura lieu le 13 février, à une heure, dans la salle des réunions industrielles, au palais du Commerce, et dans laquelle M. Hurbin-Lefebvre parlera de la géographie de la soie.

Le cours de géographie commerciale professé par M. Ganeval s'ouvrira le 17 février pour les professeurs adjoints des écoles primaires de la ville.

M. le président présente ensuite la dernière publication de la Société de géographie de Londres, et, à cette occasion, il fait part d'un sujet d'étude dont la lecture de cette publication a suggéré l'idée, et qui aurait pour objet la loi de formation des continents et de leur système orographique et hydrographique. Après une courte discussion à laquelle prennent part MM. Debize, Merritt et Desgrand, sur la convenance de saisir les autres sociétés géographiques de cette importants question, il est décidé qu'elle sera inscrite en tête de l'ordre du jour de la prochaine réunion mensuelle.

M. Guimet, inscrit dans celui du jour, n'ayant pu se rendre à cette séance à cause d'un deuil de famille, la parole est donnée à M. Schwich.

M. Schwich donne lecture d'un intéressant rapport sur la Nouvelle-Guinée, sur les productions de son sol, les mœurs et les coutumes de ses habitants. Ce rapport est dû à M. d'Albertis.

M. Marshall lit ensuite un travail de M. Steyert sur les réserves indiennes aux États-Unis. A ce travail est jointe une carte qui indique l'étendue des réserves indiennes. M. Steyert montre les conséquences fatales, pour les populations autochtones des États-Unis, du système de colonisation suivi en Amérique ; les peuplades indiennes disparaissent peu à peu et ne laisseront bientôt plus qu'un souvenir historique de leur existence sur le sol qui les a vues naître.

Sur la demande de M. le président, M. Bourrit veut bien se charger de suivre le voyages de M. le lieutenant Cameron et d'en faire un exposé à la Société de géographie dans sa séance mensuelle de mars.

La séance est levée à neuf heures et demie.

SÉANCE MENSUELLE DU MOIS DE MARS 1876

Le 2 mars, après lecture du procès-verbal de la précédente séance, qui est adopté, M. le président annonce que la Société a réussi dans son projet d'acquérir la bibliothèque géographique de M. l'abbé Jolibois ; elle va ainsi se trouver en mesure de fournir à ses sociétaires des éléments d'étude aussi importants que variés. Pour subvenir aux exigences de cette acquisition importante, une souscription est ouverte, soit au siége de la Société, soit chez MM. les membres du comité d'action. Tous les amis de la science géographique sont invités à y prendre part.

Treize nouveaux sociétaires ont été admis dans le courant du mois passé. On doit espérer que la nouvelle acquisition en fera augmenter le nombre.

Le cours de géographie commerciale en faveur de MM. les instituteurs adjoints des écoles primaires a été ouvert. le 17 février, par les soins de M. Ganeval. Ce professeur donnera, le 26 courant, sous le patronage de la Société, une séance publique dans laquelle il parlera des diverses routes conduisant aux mers des Indes et de l'extrême Orient aux confins du Thibet.

M. Ganeval rend compte de l'ouvrage de N. Merritt : *Correspondance commerciale*. Il ne peut mieux établir l'utilité pratique de cet ouvrage qu'en reconnaissant qu'il y a puisé de très-nombreux et de très-importants documents de géographie commerciale.

La parole est ensuite donnée à M. Milsom, qui lit un exposé plein d'intérêt sur le voyage de M. Margary de Hanskow à Talifoo. M. Milsom, qui a longtemps habité la Chine, parle des travaux du voyageur anglais et de sa fin tragique en voyageur qui connaît les localités et l'extrême importance des efforts tentés par M. Margary, aussi bien que par MM. Doudart de Lagrée, Carvée et Félix Garnier, pour ouvrir une voie de communication directe entre les mers de l'Indo-Chine et le Yun-nan. La lecture de M. Milsom excite d'unanimes et chaleureux applaudissements.

Par la production de son intéressant travail, M. Milsom, négociant de notre ville, a donné un exemple qu'il est désirable de voir suivre par ses collègues, intéressés comme lui dans le grand com-

merce international. La Société de géographie de Londres puise une grande partie de sa force dans l'appui que lui donnent, à ce point de vue les commerçants anglais.

M. Saint-Cyr Penot, sous-directeur de l'École de commerce, établit en fait la vérité de cette assertion en présentant son rapport sur une importante communication de M. Hay, négociant anglais établi à Alkiab (Birmanie). Ce gentleman a envoyé à la Société une carte et des documents établissant la convenance qu'il y aurait à construire un chemin de fer qui relierait le port d'Alkiab à l'Irawady. On éviterait ainsi, en venant d'Europe, le long détour par Rangoon. M. Saint-Cyr Penot fait remarquer, à cet égard, que la voie parfaitement navigable du Sang-kay et tout à fait sûre, aujourd'hui que la France exerce son influence au Tong-king, est également à la disposition du commerce de tous les pays ; qu'il importe à nos négociants d'utiliser l'heureuse initiative prise à cet égard par le gouvernement.

M. Ratte, ingénieur des arts et manufactures, lit ensuite, à l'occasion d'une carte du Cambodge, envoyée à notre Société par notre compatriote, M. le docteur Tirant, un travail étendu et plein de faits intéressants sur les produits, les monuments et les habitants de ce pays. La climatologie locale lui fournit aussi matière à d'importantes remarques. L'œuvre de M. Ratte échappe malheureusement à l'analyse : on pourra la consulter dans les *Annales* de la Société.

La séance se termine par un rapport substantiel, mais un peu court, du voyage de M. le lieutenant Cameron, qui a traversé dans son entier l'Afrique centrale, de Zanzibar à Loanda sur l'Atlantique. Le principal résultat du voyage de l'intrépide explorateur anglais est la presque certitude que le Loualaba n'est autre que le Congo. M. le président fait remarquer à ce sujet que la probabilité s'augmente encore de ce fait que, déjà dans sa dernière excursion au Loualaba, Livingstone exprimait la pensée que ce fleuve pourrait bien être le Congo. De nouveaux et plus complets documents ne tarderont pas à être publiés par M. le lieutenant Cameron ; M. Bourrit pourra sans doute alors continuer son intéressant travail.

La séance est levée à neuf heures trois quarts.

SÉANCE PUBLIQUE DU DIMANCHE 26 MARS 1876

Une des séances intéressantes auxquelles la Société de géographie de notre ville nous a accoutumés avait lieu, dimanche dernier, au palais du Commerce, dans la salle des réunions industrielles. Un croquis, artistement dessiné sur une toile blanche, étalée vers la place que devait occuper l'orateur, indiquait par avance les routes que l'auditoire allait parcourir avec lui jusqu'au Thibet, sujet de la conférence de M. Ganeval, professeur à l'École supérieure de commerce.

M. le président annonce au public, en quelques mots, l'acquisition importante que la Société a faite de la bibliothèque du savant curé de Trévoux, M. Jolibois.

Il donne ensuite la parole à l'orateur qui, s'inspirant des paroles prononcées par M. le président à l'époque de l'organisation du dernier congrès des orientalistes, rappelle tout d'abord la situation faite aux Occidentaux par les conditions du marché chinois. Il dit tous les efforts de l'Angleterre et de la France pour vaincre la politique prohibitive de la Chine, en ouvrant des routes sur la Chine occidentale, dont l'approche ne semble pas devoir susciter les troubles qui ont toujours marqué l'arrivée des Européens par l'est. C'est pour lui l'occasion de tracer un parallèle entre l'Angleterre et la France, toujours rivales dans les pacifiques luttes du commerce, mais aussi grandes l'une que l'autre dans l'exécution des travaux accomplis pour vaincre les difficultés.

Il parle de la manière dont s'établirent autrefois des rapports commerciaux entre l'Inde et la Chine par le Thibet, qu'il présente à ses auditeurs sur la carte préparée pour cette réunion C'est aux travaux de deux Français, d'Anville, le premier géographe du roi, en 1719, et le P. du Cralde, comme aux explorations des missionnaires Grueber, Dorville. Horazio de la Penna, Huc Desgodins, dont l'orateur signale le dévouement, que nous sommes redevables des premières notions sur ce pays.

Il rappelle aussi les récentes explorations dirigées par le major anglais Montgoméry et exécutées par des *Pandits* qu'il avait instruits pour cela ; les voyages de Bogle au siècle dernier et de Thomas Manning, au commencement de ce siècle, qui ont marqué les an-

ciennes relations entre l'Inde et le Thibet. Après avoir montré sur la carte les passes de l'Himalaya, franchies par ces voyageurs et par les Pandits, l'orateur fait l'énumération de toutes les richesses du Thibet; et, comme les chemins suivis sont des voies peu commerciales, que peuvent encore interdire les Chinois, dont l'influence est souveraine au Thibet, il indique que les chemins à prendre pour y parvenir sont ceux de la Chine occidentale.

Partant de ce point, il raconte les projets que l'Angleterre forme de traverser la Birmanie pour arriver dans le Yun-nan. A ce sujet, il remet en mémoire l'assassinat de Margary. Puis, passant aux explorations françaises, il dit la situation favorable faite à la France par le protectorat qu'elle exerce sur le Tong-king, et qui la met à même d'utiliser le Song-ka ou Song-koï, navigable jusqu'à sa source, voisine du Yun-nan, au profit de notre colonie de Saïgon, qui commence à donner d'heureux résultats.

Ici vient l'énumération des produits du Tong-king et du Oun-nan, énumération qui fournit à M. Ganeval l'occasion de rappeler au public la savante conférence de M. Hurbin Lefebvre sur la soie.

L'orateur conduit ensuite l'auditoire sur les cours d'eau qui peuvent nous permettre d'arriver au Thibet oriental, à la condition qu'ils soient navigables en barque, condition qui est encore à vérifier.

Il parle, enfin, des débouchés offerts au commerce français par ces provinces à pourvoir de tout; puis il fait une comparaison entre les trois ports : Shanghaï, Saïgon et Rangoon, comparaison qui n'est pas désavantageuse à notre colonie.

Ne disant que quelques mots sur le fleuve Bleu, dont on ne doit rien attendre pour les communications avec la Chine occidentale, comme cela ressort des indications fournies par le regretté Francis Garnier, l'orateur rappelle les compétitions qui se rencontrent dans l'empire du Milieu, et il termine en exprimant l'espoir que l'Angleterre et la France, également soucieuses de faire porter fruit aux sacrifices, aux immolations qu'a coûtés le premier pas accompli, sauront faire profiter leur rivalité loyale au prestige des deux premières nations de l'Europe dans le monde oriental.

D'unanimes applaudissements accompagnent et suivent l'orateur, rendant hommage à l'intérêt qu'il a su donner à cette séance, à la pureté de son langage, à son attitude modeste et à ses sentiments éminemment français.

PRIX PROPOSÉS PAR LA SOCIÉTÉ

Le Comité d'action de la Société de géographie de Lyon a l'honneur d'informer le public que, dans sa séance du 23 novembre 1875, il a décidé de mettre au concours les deux sujets suivants auxquels la libéralité du Conseil municipal de Lyon a permis d'assigner des prix qui seront nommés *Prix de la ville de Lyon*.

1° Un prix de 300 francs et un second de 200 francs seront accordés aux instituteurs primaires de la ville de Lyon qui fréquentent le cours de géographie patronné par la Société et professé par M. Ganeval, d'après un concours sur un sujet donné à la fin du cours et traité par écrit, séance tenante.

2° Un prix de 500 francs sera attribué à la meilleure carte séricicole de la région italique. Cette carte devra présenter des indications exactes aux points de vue hydrographique, orographique; de plus, les centres industriels de filature et de moulinage devront y être marqués par des lignes au choix des concurrents.

3° Un prix de 1,000 francs (500 fr. du Conseil municipal et 500 fr. de la Société de géographie) sera adjugé à la meilleure carte du département du Rhône. Cette carte devra donner avec précision, outre les renseignements géographiques ordinaires les plus complets, toutes les indications relatives aux productions minérales, agricoles et industrielles de chaque localité. Une légende sera jointe, contenant les évaluations particulières et générales de la production du Rhône.

Les pièces de ces deux derniers concours, avec épigraphe et noms cachetés, devront être remises au secrétariat de la Société, quai de Retz, 25, du 1er au 15 janvier 1877.

COURS DE LA SOCIÉTÉ

Nous rappellerons à l'attention du public le cours de géographie commerciale, institué, l'année dernière, par la Société de géographie, confié à M. le professeur Ganeval, auquel furent invités MM. les directeurs de l'enseignement primaire, M. le préfet du Rhône, M. le recteur de l'Académie. MM. de la Chambre de commerce voulurent bien le patronner et l'honorer de leur présence. Il eut pour résultat un très-remarquable volume intitulé : *la France dans l'Europe commerciale et industrielle*, que nous recommandons à la curiosité studieuse.

Ce cours vient de recommencer ; le 5 février, M. le président en notifiait la reprise à MM. les directeurs de l'enseignement communal, par une lettre dont nous croyons devoir reproduire la teneur. Afin d'en augmenter l'intérêt, la ville a proposé le prix que nous annonçons d'autre part. Nous espérons qu'il aura le même succès que l'an dernier.

Monsieur le directeur,

La Société de géographie de Lyon a la satisfaction de vous annoncer que les conférences sur la géographie commerciale, instituées, en 1875, pour MM. les directeurs des écoles communales, vont recommencer, en 1876, en faveur de MM. leurs adjoints, d'après les indications qui suivent.

Vous avez sans doute parlé à ces messieurs des leçons dont votre présence a affirmé l'utilité. Vous leur avez parlé du petit ouvrage [1]

[1] *La France dans l'Europe commerciale et industrielle*, 1 vol. de 112 pages.

dans lequel M. Ganeval, professeur de géographie à l'École supérieure de commerce de Lyon, a résumé ses leçons. Vous les avez sûrement rendus désireux de les suivre eux-mêmes à votre exemple. Nous vous prions de les y engager vivement encore.

Pour aider à votre influence sur leur détermination à cet égard, nous vous donnons le programme de ces conférences, aux matières desquelles M. le professeur a ajouté un complément qui intéresse particulièrement notre ville et ses industries.

Utilité de la géographie commerciale. — Méthode d'enseignement.
Coup d'œil général sur l'Europe commerciale.
La France et l'Angleterre commerciales.
La France et les autres États de l'Europe.
Application pratique de cet enseignement à la soie. — Pays qui la produisent.

Il faut vous dire encore que l'Académie approuve ces séances ; que la Chambre de commerce de Lyon, que le Conseil municipal de la ville s'y intéressent. Ce dernier a voulu que des prix qui porteraient le nom de *Prix de la ville de Lyon* fussent donnés à la fin du cours au meilleur travail sur un sujet proposé dans un concours et implicitement compris dans le programme ci-dessus. Le premier sera de 300, le second de 200 francs.

Les conférences susdites commenceront le jeudi 17 février, à sept heures du soir, dans le local de la Société de géographie, quai de Retz, 25, et se continueront lee jeudis suivants, aux mêmes heures et dans le même local.

Recevez, M. le directeur, l'assurance de notre considération.

DONS

A LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LYON

— 1875 —

AOUT

Docteur LORTET, à Lyon.

Les Abîmes de la mer. Récits des expéditions de draguage des vaisseaux, *le Porcupine* et *le Lightning* pendant les étés de 1868, 1869 et 1870, sous la direction scientifique du Dr Carpentier, de M. J. Gwyn Joffreys et du Dr Wyville Thomson, par C. Wyville Thomson, professeur de sciences naturelles à l'université d'Édimbourg, directeur de l'état-major scientifique civil des explorations du vaisseau *le Challenger*, ouvrage traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par le Dr Lortet, professeur à la Faculté des sciences de Lyon, et contenant 94 gravures sur bois et 8 cartes. 1 vol. grand in-8. Paris, Hachette, 1875.

DESJARDINS, architecte, à Lyon.

La Catacombe Saint-Callixte, souvenir d'un voyage à Rome, brochure in-8.
Rome. Le mont Palatin, brochure in-8.

BERGA (René), à Lyon.

L'année 1872 (11 livraisons), de Mittheilungen et von Dr A, Petermann. Gotha. Justus Perthes.

PARISET (Ernest), vice-président de la Chambre de Commerce de Lyon.

Histoire de la soie, par Ernest Pariset, fabricant de soieries. Temps antérieurs au VIIe siècle de l'ère chrétienne. Paris, 1862, Durand. In-8 broché.
Histoire de la soie, par Ernest Pariset, fabricant de soieries. 2e partie, du VIIe au XIIe siècle. Paris, 1865, Durand. In-8 broché.

(A suivre.)

Le Secrétaire général : CHRISTOPHE.

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4.

LE

THIBET ET LA CHINE OCCIDENTALE

— CONFÉRENCE PUBLIQUE, FAITE AU PALAIS DU COMMERCE —

PAR

M. A. GANNEVAL

PROFESSEUR DE GÉOGRAPHIE A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE COMMERCE DE LYON

Mesdames, messieurs,

Dans un remarquable discours à la commission qui organisait le dernier Congrès des orientalistes, l'honorable président de la Société de géographie de Lyon déclarait, en ce qui concerne nos relations avec l'extrême Orient, qu'en Chine « on ne voit pas encore l'indigène, quelles que soient du reste sa position pécuniaire et son intelligence, chercher à s'affranchir de l'intermédiaire des Européens établis sur son sol ; qu'il lui suffit pour le moment de leur porter des produits de l'intérieur et de les vendre, mais qu'il n'a pas encore abordé par lui-même les relations directes avec la France et l'Angleterre. Il n'est pas douteux, ajoute l'orateur, qu'aussitôt qu'un hardi pionnier de son pays lui aura tracé la route et lui en aura démontré les avantages, le Chinois ne s'empresse d'y entrer. Il y marchera, dès lors, d'un tel pas qu'il regagnera vite le terrain perdu. »

Telles sont, mesdames et messieurs, l'actualité et l'éventualité bien probable qui ont déterminé en grande partie les explorations dont nous allons parler.

En repoussant même l'éventualité très-loin, la situation actuelle était de nature à motiver les grands travaux, les pénibles

et dangereux trajets dont je vais avoir l'honneur de vous entretenir.

La situation actuelle n'est, en effet, rien moins que satisfaisante pour les commerçants européens réduits au rôle de courtiers d'affaires entre leur pays et la Chine, obligés de recourir aux Chinois, leurs intermédiaires, qui tendent de plus en plus à traiter pour leur propre compte, victimes du monopole maintenu par les mandarins et les riches marchands de l'intérieur, monopole dont le résultat se traduit par une hausse extraordinaire sur les prix, notamment sur ceux du thé, qui se vend à perte, pour les premières qualités, sur les marchés de Londres et de New-York,

L'Angleterre qui, depuis quarante ans, cherche une route pour ses communications avec la Chine occidentale, ne peut subir les conditions du marché chinois, jusqu'au jour où cette route sera définitivement ouverte, si jamais elle l'est; aussi, le gouvernement des Indes se préoccupe-t-il vivement de développer, sur une vaste échelle, la culture du thé dans l'Assam et offre-t-il de très-considérables avantages à ceux qui voudraient se livrer à cette entreprise.

La politique prohibitive de la Chine aura eu pour résultat de pousser les Occidentaux vers la voie la plus courte. Si le succès couronne tous les efforts, nous serons largement payés des tribulations qu'elle nous aura imposées et des sacrifices qu'il aura fallu faire pour la vaincre.

Quand je dis *nous*, je parle des Européens en général, des Anglais et des Français en particulier, car le dévouement aux nobles causes n'a pas de patrie, ou du moins, cette patrie est celle de la civilisation entière. Tout cœur français a déploré la triste fin de Margary, comme il avait été cruellement atteint par le trépas de Livingstone, et nous avons pu lire les regrets dictés à nos voisins par la mort de de Lagrée, de Carné, de Francis Garnier. Oui, ces deux peuples rivaux dans les pacifiques luttes commerciales ont un seuil commun : celui des grandes pensées, des hardies entreprises, des nobles sacrifices. Tête et cœur de l'Europe, ils vont répandant au loin leur indis-

pensable influence, et si, chacun de leur côté, ils se trouvent aux prises avec des angoisses quelquefois surhumaines, ils sont faits pour se rencontrer généreusement sur le triste chemin du malheur.

Jusqu'à présent nos relations avec l'empire du Milieu n'ont eu d'autres voies que celles ouvertes par le littoral chinois; mais indépendamment des longues distances qu'il faudrait franchir pour arriver au cœur du pays, si ces routes étaient ouvertes jusque-là, les rapports n'ont jamais eu cette sûreté qui est la base de toute négociation véritable. Malgré l'ouverture des places, la fondation des établissements européens et nos comptoirs, à Shang-Haï, la sécurité est encore problématique, et nous avons vu que chaque arrivée des Européens par l'est, a été invariablement suivie de troubles qui ont déjà valu à la Chine trois guerres avec l'Angleterre. Il a donc fallu changer de direction.

Rappelons que c'est de notre établissement en Cochinchine, que datent les plus sérieux efforts de l'Angleterre pour trouver le passage des Indes à la Chine par la Birmanie et le Yun-Nan, passage qui devait la mettre en mesure de faire dériver, vers ses possessions asiatiques, ce grand courant commercial, par les vallées supérieures où coulent les fleuves de l'Indo-Chine.

Bien que, jusqu'à présent, les tentatives, pour pénétrer dans la Chine par ses frontières, ou de la Birmanie, ou du Thibet, n'aient pas été suivies de succès suffisants, retraçons, si vous le voulez bien, les efforts qui ont été faits dans ce sens. J'insisterai particulièrement sur les routes vers le Thibet.

Et d'abord, permettez-moi de vous présenter le Thibet; c'est un pays assez inconnu encore de nos jours pour qu'il soit utile de le faire.

Si les notions que nous possédons aujourd'hui sont devenues plus certaines, si elles s'appuient sur des observations consciencieuses, faites au milieu des plus grandes difficultés, rendons en hommage au vaillant major anglais Montgomery et à ses auxiliaires soumis et dévoués, dont je vous dirai quelques mots au cours de cette causerie. Faisons une part de nos hommages à

nos infatigables missionnaires, et, en les remerciant des services qu'ils rendent à la science, réjouissons-nous de ce que leur zèle pour la foi peut rencontrer, sur ces terres inhospitalières, une compensation, offerte sans qu'elle soit recherchée, aux cruelles angoisses qui leur sont trop souvent réservées. Les missionnaires Huc et Desgodins ont droit à cet égard à notre entière reconnaissance, et nous sommes d'autant plus heureux de la leur témoigner qu'elle est justifiée par l'importance que les Anglais eux-mêmes attachent à leurs travaux, ainsi que nous le verrons tout à l'heure.

Toutefois, avant de nous engager dans les routes qui mènent au Thibet, constatons, non sans un sentiment de fierté, que les Français qui composaient l'expédition du Mekong ont pu seuls pénétrer en Chine par ses frontières occidentales.

Deux Français, d'Anville, premier géographe du roi en 1719, et le Père jésuite Duhalde, ont jeté les premières bases de notre connaissance sur le Thibet, au moyen de leurs cartes édifiées d'après l'arpentage de l'empire chinois, entrepris en 1708, sous le règne de Kang-Hi, par deux lamas qu'avait instruits le P. Régis.

Dès le dix-septième siècle, fut accompli un premier trajet par les PP. Grueber et Dorville, qui partaient de Pékin pour atteindre Lhassa, après un périlleux voyage de six mois, et prolongeaient leur route jusqu'à Agra à travers l'Assam. C'est là le premier parcours accompli de Chine aux Indes à travers le Thibet.

En 1714, le P. Horazio de la Penna, suivi de onze compagnons, se rendit de Pékin à Lhassa, pour passer trente années au Thibet.

On doit au P. Georgi, de Rome, une relation, datée de 1762, de ce voyage et de ce séjour féconds en notes historiques, qui ont fourni quelques connaissances sur la succcession des anciens rois du Thibet.

Tels sont les précieuses sources auxquelles on a puisé pour nous faire connaître les limites et la topographie de ce pays.

Formé du plateau élevé situé en arrière de la première grande

chaîne de l'Himalaya, il est divisé en quatre grandes provinces nommées *Kham* ou *Thibet oriental*, sur lequel nous n'avons que d'imparfaites connaissances et que l'on croit être coupé de gorges profondes par le cours supérieur du fleuve Bleu, du Mekong, de la Salouen et de l'Irraouaddy ; *Ari* ou *Thibet occidental*, qui a été assez exactement exploré par les arpenteurs anglais ; puis les deux provinces de *U* et *Tzang*, réunies sous le nom d'Utzang en grand Thibet et séparées entre elles par le Yarou- Tzang-Bo ou Brahmapoutre supérieur, car il résulte des communications du missionnaire Desgodins, à la Société de géographie de Paris, qu'il faut cesser de douter de l'identité du Tzang-Bo et du Brahmapoutre.

Le grand Thibet est limité par le Marian-La et le Kaïlas, à l'ouest; la rivière Kampu ou Dihong le borne à l'est. Ce haut plateau, dont les parties habitées s'élèvent à plus de 3,000 mètres d'altitude, a pu être assez curieusement comparé au versant occidental péruvien situé entre la mer et la Cordillère des Andes. L'un et l'autre entretiennent de grands troupeaux, et dans tous deux un ruminant est employé comme bête de somme, le lama dans le Pérou et le mouton dans le Thibet. Au Pérou, le lac Titicaca, à 3,600 mètres au-dessus de la mer, est employé au service des communications, prolongé qu'il est par son desaguadero, de manière à former jusqu'en Bolivie une ligne navigable de 600 kilomètres que suivent des bateaux à vapeur. Au Thibet, le Tzang-Bo est, à la même altitude, un grand chemin fluvial pour les marchands et leurs transports. Enfin les deux pays abondent en métaux précieux et nombreuses substances minérales, sel et borax. Mais la comparaison cesse d'être vraie si l'on considère la facilité avec laquelle on aborde au Callao et la difficulté d'arriver au Thibet, par suite des seuls moyens d'approche que laissent les étroits et difficiles passages, à travers la chaîne de l'Himalaya, ou les routes encore plus difficiles du Nord, sur des plateaux couverts de neige plusieurs mois de l'année.

Et cependant, les relations entre le Bengale et le grand Thibet ont été autrefois fréquentes et libres. On en a la preuve dans

l'histoire de Bogle, envoyé au Thibet par le célèbre gouverneur général de l'Inde, Waren Hastings, au siècle dernier. Bogle traversa le Boutau pour aboutir au défilé du haut de la vallée de Chumbi qui sépare le plateau du Thibet des gorges boisées et fertiles, s'inclinant vers les plaines du Bengale.

Bogle entrait donc au Thibet et, après avoir reconnu les lacs de Shantzo et Calutzo, il suivait leur émissaire jusqu'au Brahmapoutre. Cette première partie du voyage lui avait permis de reconnaître la richesse surprenante de cette contrée en gibier, tel que canards et lièvres, qui vivent tranquillement, protégés qu'ils sont par la religion du pays.

Bogle arrive au Tzang-Bo, près de Shigatze, et le traverse sur un des bateaux mis en cet endroit au service de passagers nombreux et de leurs troupeaux de bœufs et de moutons.

Ces troupeaux de moutons, destinés principalement aux transports, reviennent soit du nord, où ils sont allés prendre des chargements de sel, soit du sud avec des cargaisons d'orge. Ils sont composés de grands animaux aux cornes horizontalement étendues. Bogle en a rencontré des troupeaux de 1,200 têtes, portant chacun deux sacs du poids de 20 à 25 livres.

Là se borna le voyage du représentant d'Hastings ; mais il sut mettre à profit ses relations amicales avec le Teshu-Lama, et lorsque, à son retour, il fut chargé de fonctions administratives à Rangpur, il établit de grands marchés dans cette ville, avec de nombreux avantages pour les marchands thibétains et les habitants du Boutan. Par tous les moyens que lui donnaient sa position officielle et l'appui du gouverneur général, il encourageait les relations entre le Thibet et le Bengale.

Il est permis de croire que ce premier essai aurait pu avoir les conséquences les plus avantageuses, si l'on remarque surtout que le chemin du Thibet à la Chine, déjà suivi par nos missionnaires, était plus praticable qu'on ne le pensait généralement, ainsi que le croyaient les Anglais eux-mêmes, M. Markham entre autres, qui se plaignait de l'attention à peine suffisante qu'on avait accordée *aux rapports particuliers et minutieux faits sur les routes entre Lhassa et la Chine, par les mis-*

sionnaires français. Mais la mort de Bogle et du Teshu-Lama devaient laisser sans résultat cette première tentative. La turbulente et agressive politique du rajah de Népal et Boutan, qui vint attaquer les Thibétains sur les pentes extérieures de l'Himalaya, fit cesser complétement les relations et appela les Chinois, dont l'influence est, dès lors, devenue souveraine.

L'exploration de Thomas Manning s'est prolongée jusqu'à Lhassa. Elle a eu pour résultat de démontrer que la difficulté de recouvrer le terrain gagné par Bogle n'est pas insurmontable ; mais depuis l'époque de son voyage, les Anglais se sont bornés à des recherches et à des enquêtes. Le major Montgomery a eu l'heureuse idée de faire recommencer ces explorations par des pandits.

Le premier pandit partait en 1865 et revenait vers le milieu de 1866. Il avait traversé la passe du Népal de Kirong, reconnu la vallée du Tzang-Bo, constaté qu'entre Zanglache et Shigatze, sur une longueur de 140 kilomètres, les commerçants et leurs marchandises descendent la rivière en bateau. Il était arrivé jusqu'à Lhassa et, au retour, avait exploré la vallée du Tzang-Bo depuis Chushul-Yong jusqu'à la passe Marian qui sépare le Grand du Petit-Thibet.

Le deuxième pandit, qui partit en 1871, prit à l'est du Népal la passe de Tipta-la et atteignit Shigatze par un chemin tout nouveau. Son retour s'effectua par un sentier effrayant qui passe quinze fois à 500 mètres au-dessus d'un torrent mugissant.

Le troisième envoyé du major Montgomery s'avança plus au nord de Shigatze, où il s'était pourvu de 50 moutons pour porter les bagages. Il atteignit Namling, sur la rive droite du Siang-Shu, puis il traversa la passe Khalamba qui devait le conduire au Tengri-Noor.

Je vous fais grâce des précieuses observations que l'explorateur a faites dans ce premier parcours. Signalons pourtant la découverte qu'il fit du lac Bul-Cho, un peu au nord du Tengri et où Lhassa s'approvisionne de borax.

Son projet d'aller du Tengri-Noor en Chine fut arrêté par une bande de voleurs qui le dépouilla complétement, lui et son

escorte, ne leur laissant que deux sacs de subsistances et deux moutons pour les porter, ce qui ne leur permit d'atteindre Lhassa, par la passe du Dhogk, qu'au prix des plus grandes souffrances.

En combinant les connaissances qui résultent de ces explorations avec celles précédemment acquises, on reconnaît qu'un assez grand nombre de passages livrent accès des Indes au Thibet. Je vous signalerai particulièrement celui du district de Sikkim, sur lequel Mr Edgard appelle l'attention de l'Angleterre, par son projet de jeter un pont sur la Tista qui coule dans cette province et de construire au delà un chemin sur la chaîne Chola.

Certainement la richesse du Thibet justifierait toute entreprise pour nouer des relations commerciales; mais l'Angleterre, bien qu'aux portes de ce riche pays, en est pour ainsi dire plus éloignée que la France. Il s'agit seulement de ne point laisser rééditer, retournée contre nous, la fable du *Lièvre et de la Tortue*. L'adversaire ne perd pas son temps à écouter d'où vient le vent ; à nous d'aller le moins possible notre train de sénateur.

D'ailleurs, le complément obligé de l'ouverture des relations entre l'Inde et le Thibet, c'est d'arriver au marché chinois. Là est là difficulté, car les Thibétains paraissent plutôt désireux d'encourager les communications et ils le feraient ouvertement sans l'influence chinoise.

Le gouvernement de Peking, véritablement responsable de la catastrophe de Bhamo, vient de donner une dernière preuve de sa résolution bien arrêtée de s'opposer à toute approche européenne du côté de la terre. Cette résistance ne sera vaincue, si elle peut l'être, que par une intervention des gouvernements européens auprès de la cour de Pékin qu'il semble opportun de convertir à plus de tolérance et aussi, d'avertir que la rapacité de ses mandarins, seul obstacle, est une mauvaise conseillère.

Au nombre des produits du Thibet et qui, au temps de Bogle, alimentèrent déjà le trafic avec Rangpur, il faut citer le sel, abondamment répandu dans toute la région septentrionale, les

mines de fer du Thibet oriental. Dans la même région, de riches mines de cuivre qui prolongent les gîtes du Yun-nan, la province chinoise voisine; l'argent que Mgr Chauveau, vicaire apostolique du Thibet, indique dans plus de trente mines de la même contrée orientale. Ce prélat y compte près de soixante mines d'or. M. Cooper raconte comment de magnifiques sables aurifères, gisant en abondance dans le lit des torrents, n'étaient l'objet d'aucune exploitation. Deux soldats thibétains, qu'on lui avait donnés pour escorte ou plutôt comme espions, l'empêchèrent de ramasser une poignée de ce sable.

La grande richesse du Thibet consiste dans ses innombrables troupeaux. Au rapport du missionnaire Huc, la consommation de la viande y est telle, qu'on trouve à Lhassa des maisons entièrement construites avec les cornes des victimes. Les Thibétains sont éminemment doués des qualités qui font le commerçant. Si l'on en croit l'abbé Huc, qui nous raconte l'activité de Lhassa, où tout le monde est occupé à acheter ou à vendre quelque chose, ces qualités seraient poussées trop loin, au grand désavantage des étrangers, qu'on exploite un peu trop.

Le commerce et la dévotion attirent sans cesse à Lhassa beaucoup de voyageurs et font de cette ville comme le rendez-vous de tous les peuples asiatiques. L'abbé Huc fait du Thibétain un portrait assez favorable. Se rapprochant du Chinois par ses yeux petits et bridés, ses pommettes saillantes, son nez court, sa bouche largement fendue et son teint légèrement basané, il s'en écarte par la chevelure qu'il laisse tomber sur ses épaules et par la gaîté qui est le fond de son caractère. Quand il va par les rues, on l'entend toujours fredonner des prières ou des chants populaires. Le costume, composé de draperies gracieusement rattachées, est ordinairement riche. Il comporte toujours, comme accessoire, un sac en taffetas jaune, suspendu à la ceinture et renfermant l'inséparable écuelle de bois, employée comme ustensile de cuisine.

Les dames ont à peu près le même costume, mais leur toilette se compose d'une particularité qui les fait distinguer au plus rapide coup d'œil. Le missionnaire nous apprend qu'avant de

sortir, elles se frottent le visage avec une sorte de vernis noir, assez semblable à de la confiture de raisin, et, comme elles ont pour but de se rendre laides et hideuses, elles répandent sur leur face ce fard dégoûtant, à tort et à travers, et se barbouillent de manière à ne plus ressembler à des créatures humaines.

Effrayé des progrès que faisait la conduite légère des femmes de ses sujets et de la contagion qui gagnait les couvents bouddhistes, un nomekan ou lama-roi prescrivit aux dames ce gluant travestissement. Comme le voyageur, nous reconnaîtrons qu'il fallut un vrai courage pour rendre un semblable décret et, comme lui, nous nous étonnerons de l'obéissance avec laquelle il fut accepté ; mais nous sommes tentés de nous récrier, lorsqu'il nous apprend que le remède n'eut pas toute l'efficacité désirable.

Il faut atteindre ce peuple actif, disposant de richesses immenses, objet d'un considérable trafic intérieur, et qui ont déjà occasionné un véritable commerce avec l'Inde, au temps de Bogle.

On a justement comparé la position de l'Inde anglaise à l'égard du Thibet à celle de l'Espagne vis-à-vis de la France. La chaîne de montagnes qui sépare les deux pays asiatiques est autrement considérable que les Pyrénées, et les passages entre la France et l'Espagne sont de vraies routes, à côté des sentiers indiens. Les Chinois, encore puissants dans ces contrées, peuvent être assurés de fermer la porte aux Européens aussi longtemps qu'ils le voudront. La voie du nord a été suivie et reconnue trop longue et dangereuse. Il y a peu d'années, l'officier d'état-major russe Prijevalski voulait atteindre Lhassa en partant de la Mongolie orientale. D'insurmontables difficultés l'obligèrent à s'arrêter au Khou-Khou-Noor, d'où il revint sur ses pas. Ce voyage, qui démontre une fois de plus l'inutilité des efforts que, dans l'état actuel, on pourrait tenter de ce côté, n'a pas été perdu pour la science géographique,

C'est donc du sud, du sud-est ou de l'est qu'il faut partir.

En d'autres termes, c'est au Yun-nan qu'il faut viser avant d'atteindre le Thibet.

Si le Brahmapoutre était navigable dans son cours moyen comme il l'est dans son cours supérieur, la tentative de sir Beadon aurait tracé aux Anglais un chemin facile à suivre, tandis qu'elle leur a prouvé qu'à peu de distance au-dessus de Sudhia, il faut renoncer à employer le fleuve. Le courant y est tellement rapide, le lit si encaissé, que les steamers de l'explorateur ne purent monter au delà. Or, de ce point à la passe Towang, le pays est entièrement en la possession de tribus demi-sauvages, avec lesquelles les rapports ne sont pas faciles.

Dans ces circonstances, la Birmanie est devenue l'objectif de l'Angleterre.

Remarquons d'abord que six voies fluviales semblent permettre d'atteindre cette province de l'Yun-nan, vers laquelle elles convergent toutes, par leur source.

En partant du golfe du Bengale, nous comptons l'Irraouaddy, la Salouen, le Mekong, le Song-Koy, le Si-Kiang et le Yang-tse-Kiang. En ce moment, le gouvernement des Indes anglaises fait construire un chemin de fer dans la basse vallée de l'Irraouaddy, et nous savons que l'ingénieur italien Ferrelli vient de signer, avec le roi de Birmanie, un traité qui lui donne la concession d'une ligne, prolongeant jusqu'à Mandalay, le chemin de fer anglais du Pégu.

La première voie fluviale, l'Irraouaddy, navigable jusqu'à Bhamo, débouche sur deux routes conduisant à la Chine : l'une menant de Bhamo à Tali-fou ; l'autre de Mandalay à travers la Salouen, jusqu'à Shuning-Fou.

Quant à la première route, elle a déjà excité la navigation à vapeur jusqu'à Bhamo. Un service régulier de quinzaine unit ce centre à l'Irraouaddy inférieur, à Rangoon. Par ce service, l'importation de Bhamo a pu dépasser en une année le chiffre de 200,000 livres sterlings. Suivant le conseil du major Sladen, une agence anglaise s'est fixée à Bhamo, pour faciliter ce commerce.

La deuxième route, de Mandalay à Shuning-Fou, sert exclusivement au débouché de la capitale de la Birmanie. Elle n'est suivie que par des caravanes de mulets qui mettent quarante

jours à la traverser. Les Chinois seuls suivent cette voie, tandis que la route de Bhamo est suivie par des natifs des établissements de Malacca qui, en grand nombre, ont émigré dans la haute Birmanie, par la voie de Tennasserim, de Moulmein et de Rangoon.

Il existe une troisième ligne de Mandalay à la Chine et que suivent les marchands chinois qui veulent gagner les parties les plus méridionales de l'Yun-nan. Ce chemin difficile, qu'on dit cependant exempt de tout danger d'attaques, conduit de Mandalay à Kiang-Hong.

L'exploration de la route de Bhamo, résolue par les Anglais, a été commencée. On sait qu'elle a coûté la vie à Margary, dont la fin déplorable nous a été retracée d'une manière si saisissante par M. Milsom, à notre dernière réunion mensuelle.

Nous avons acquis, et malheureusement payé très-durement, la certitude que le Mekong ne doit plus être compté parmi les voies qui permettent d'atteindre l'Yun-nan. La commission chargée d'explorer ce fleuve a reconnu qu'il présente d'insurmontables difficultés. Les sinuosités de son cours doublent la distance à parcourir; de plus, les nombreuses frontières qu'il traverse ajoutent aux difficultés naturelles des obstacles douaniers et politiques qu'on ne peut vaincre aisément; de sorte que tout se réunit pour enlever à ce fleuve la valeur commerciale qu'on lui avait supposée tout d'abord. Peut-être notre colonie de Saïgon pourra-t-elle développer, à son avantage, la seule circulation locale qu'il permet, sans pourtant lui faire atteindre jamais des proportions considérables.

Bien plus que le Si-Kiang, le fleuve du Tongkin peut servir au transport des productions spéciales à l'Yun-nan, à la partie sud-ouest du Sze-Tchuen et à la partie sud-est du Thibet. Ces productions sont assez importantes pour alimenter le commerce le plus actif et le plus avantageux. C'est en cela que la France se trouve dans une position meilleure que l'Angleterre.

En effet, par un récent traité, le Tongkin est placé sous notre protectorat, et déjà nos voisins alarmés considèrent que c'est le premier pas vers la conquête. Sans être aussi avancés, nous

nous trouvons, par le traité conclu avec l'empereur d'Annam, dans une situation exceptionnellement favorable, et la simple énumération des produits de cette contrée, de l'Yun-nan, démontre que cette situation ne doit pas être négligée. Les Anglais, qui en comprennent toute l'importance autant que nous, expriment l'espoir que la France laissera aux autres pays des facilités de commerce avec ses colonies.

Le Tongkin possède des mines de tous métaux et notamment de métaux précieux. Les mines d'argent ont donné jusqu'à 216,000 onces par an; les mines d'or occupaient plus de 10,000 ouvriers en 1850, époque à laquelle le pays n'avait pas subi les ravages de la guerre.

Le riz, la soie, le coton, la canne à sucre, les fruits y sont partout abondants. Les animaux domestiques y sont très-nombreux. L'esprit mercantile des habitants sait tirer le meilleur parti de ces ressources. On trouve des villages qui ne sont peuplés que de colporteurs, mais dont les affaires, jusqu'à la signature du traité dont je viens de parler, se bornaient au trafic intérieur. Quant à l'Yun-nan, j'ai déjà eu l'occasion de vous parler de ses productions. Rappelons que les métaux, et notamment le cuivre, s'y trouvent en amas considérables, qu'il renferme un des plus riches districts à thé, que la soie s'y dévide comme dans le Sze-Tchuen. Ce dernier produit suffirait pour stimuler notre zèle. Dans la savante conférence qu'il nous a faite sur ce précieux fil, M. Hurbin-Lefebvre nous a dit en quoi il justifie nos convoitises.

Mais pouvons-nous arriver jusqu'au Thibet oriental par cette voie? La question ne peut se résoudre sans une reconnaissance. Il suffit, pour qu'elle le soit dans le sens de l'affirmative, que la rivière Yiang-Pi-Kiang, déversoir du lac Ta-Ly, dans le Mekong, et le Mekong, dans sa partie comprise entre Shuning et le 23° de latitude soient navigables en barque, ou puissent l'être rendus facilement. En ce cas, les produits du Thibet oriental descendraient de Tali-Fou, par le Mekong, jusqu'à la hauteur de Po-Heul, puis remonteraient à cette ville par la petite rivière de Ta-Hie-Kiang; transportées de là, par la voie de terre, ces

marchandises gagneraient le point où le Ly-Sien-Kiang, l'un des affluents du fleuve du Tong-King, commence à être navigable en barque. Certes, cette ligne ne serait pas l'idéal des routes à transports rapides ; si cependant elle nous pouvait être réservée telle quelle, la future route anglaise de Bhamo aurait une sérieuse rivale.

Indépendamment des ressources offertes par ce pays par les riches produits qu'il renferme, métaux en abondance, thé, le meilleur de toute la Chine, et qui fait actuellement 150 lieues à dos d'homme pour aller rejoindre la partie navigable du fleuve Bleu, soie du Sze-Tchuen d'une qualité estimée, et enfin le débouché des richesses du Thibet oriental, indépendamment de toutes ces ressources, le commerce français trouverait là un marché appelé à devenir important. L'expédition française du Mekong a trouvé dans le Yun-Nan des draps russes; nous en pourrions fournir. Il en est de même des cotonnades qu'il suffirait de fabriquer spécialement pour ce marché.

Saïgon et notre Cochinchine détourneraient à leur profit une importante part des produits qui descendent le Yang-tse-Kiang, et notre port trouverait un utile emploi de sa situation, bien meilleure que celle de Shang-haï, placée dans la zone dangereuse des moussons et moins rapprochée d'Europe.

Sans doute, à cet égard, Rangoon est un port de chargement plus avantageux, mais la route de terre que les marchandises du sud de la Chine seront obligées de suivre, pour arriver à ce port anglais, sera toujours plus dispendieuse et sujette à plus de risques que la route entièrement navale qui peut relier, sans discontinuer, Saïgon et l'Yun-nan.

L'exploration de l'intrépide commerçant M. Dupuis nous a révélé la possibilité de suivre la route du Song-Koï. Il a recueilli partout les témoignages de l'excellente impression qu'a laissée le passage de la commission française; heureux présage des sympathies qu'il nous serait sans doute facile d'acquérir, parmi ces populations à peu près indépendantes et qui ne souhaitent rien mieux que de voir s'ouvrir une voie commerciale à travers leur pays. Cette voie décuplerait la valeur de leurs produits et leur

permettrait de donner un nouvel essor aux aptitudes commerciales que tous les voyageurs s'accordent à leur reconnaître.

Sans doute, nous ne devons pas souhaiter la décadence de Shang-Haï. Ce port sera toujours alimenté par les riches produits de la Chine orientale, et puis, les intérêts français, qui n'y sont brillamment représentés que par notre Comptoir d'escompte, sans rival, pour le dire en passant, souffrent des circonstances que nous avons déjà fait connaître.

L'illustre Francis Garnier ne nous a que faiblement laissé l'espoir d'utiliser le fleuve Bleu pour le trafic avec le Tong-King. Sans compter les difficultés que le gouvernement de Peking fait encore pour ouvrir de nouvelles places à l'ouest de Hang-Kou, le dernier port ouvert sur le Yang-tse-Kiang, il est à peu près certain que ce fleuve n'offre de ligne navigable, et non sans danger, jusqu'à l'Yun-Nan, que pendant trois ou quatre mois de l'année.

Concluons donc que, des quatre compétitions en présence, l'Angleterre, la Russie, les États-Unis et la France, nous pouvons marcher au premier rang, si nous suivons la voie indiquée. Le Russe a encore trop d'espace à traverser, trop de montagnes à franchir ; l'Américain est forcé, ou à peu près, de se réduire à l'exploitation du versant oriental. Seules, l'Angleterre et la France, également soucieuses de faire porter fruit aux sacrifices, aux immolations, puis-je dire, qu'a values le premier pas accompli, marchent vers un même objectif. Elles ne le feront certes pas la main dans la main, mais de cette noble rivalité résultera un concours pour un bien commun : le prestige des deux premières nations d'Europe dans l'extrême Orient.

LES

RÉSERVES INDIENNES

AUX ÉTATS-UNIS

PAR

M. A. STEYERT

On ignore généralement en France, et même dans le monde lettré, dans quelles conditions se trouvent les tribus indigènes qui subsistent encore dans l'Amérique septentrionale. A peine connues de noms, on n'en sait guère que ce que peuvent apprendre leurs déprédations et leurs collisions avec les troupes de l'Union, dont le bruit retentit de temps à autre dans nos journaux politiques.

On semble ignorer que des relations régulières les tiennent pour la plupart en rapport avec le gouvernement des États-Unis et que des territoires, déterminés par des capitulations, leur ont été réservés pour une durée de temps plus ou moins longue et parfois à perpétuité.

Les cartes géographiques les plus exactes et les plus justement estimées mentionnent, tout au plus, les noms des plus importantes de ces peuplades, mais nulle part, dans aucun atlas [1], on ne trouve les délimitations précises des terrains qui leur ont été concédés.

[1] La dernière édition de l'atlas de Stieler ne fait pas exception ; un membre de la Société de géographie ayant, lors de la lecture de cette note, opposé une allégation contraire, je dois insister explicitement pour maintenir mon assertion absolue.

Il est venu en ma possession une carte américaine, résultat d'un travail officiel et le plus récent sur cette question [1] et j'ai songé à la reproduire, avec quelques additions, pour combler une lacune qui existe dans les meilleurs traités et atlas.

Ce n'est pas là une simple curiosité géographique, un détail épisodique de l'histoire contemporaine; mais les esprits élevés qui jugent aujourd'hui que les intérêts commerciaux et économiques sont inséparables des questions sociales y verront un sujet intéressant d'étude, dont cette carte leur fournira la base. A ce titre, mon modeste travail peut être soumis à l'appréciation éclairée de la Société de géographie de Lyon, dont les associés savent apprécier ces graves et hautes questions.

J'aurais désiré ajouter à cette carte un exposé approfondi et complet du sujet qu'elle met en lumière; mais l'importance d'une semblable étude, les développements qu'elle nécessiterait m'obligent à m'en tenir à un exposé sommaire, qui néanmoins, je l'espère, en raison de la nouveauté du sujet, sera accueilli avec indulgence.

I

Lorsque les colons anglais se trouvèrent seuls et sans aucuns rivaux, en contact avec les peuplades indigènes de l'Amérique du Nord, ils procédèrent avec elles d'une manière toute nouvelle et qui ne ressemblait en aucune façon aux agissements des autres envahisseurs européens. Là où les aventuriers espagnols auraient semé l'extermination, là où les commerçants hollandais

[1] Publiée par le *Harper's Weekly*, journal illustré de New-York, août 1874, p. 691. Le journal en question y joint quelques lignes attestant l'intérêt de ce document qui est officiel et sur un sujet assez peu connu, même aux États-Unis, puisqu'on a jugé à propos de le reproduire dans une publication aussi répandue, au moins, que nos illustrations françaises. *The map given on this page,* dit le rédacteur américain, *furnished by the indian Bureau, shows in a single vew all the territory of the United-States occupied by peaceful or hostile Indians.* Aucune description ne l'accompagne parce que, continue le journal, *it is so completely descriptive as too need but little supplementary comment.* C'est donc un document bien exact, bien complet et curieux même pour des Américains, à plus forte raison doit-il être nouveau pour des Européens.

auraient organisé un asservissement systématique pour s'approprier plus sûrement la possession des produits du sol, là où les Français se seraient mêlés aux naturels avec un laisser-aller et une familiarité toute fraternelle, le génie anglo-saxon, radicalement antipathique aux races étrangères, les expulsa en achetant régulièrement le sol.

Le premier exemple de ce mode de substitution est fort ancien, il avait été donné dès 1627 par des Suédois, les premiers colons qui s'établirent sur les bords de la Delaware. Le célèbre quaker Guillaume Penn ne fut que leur imitateur en 1681 et fut suivi, cent ans plus tard, par la nouvelle république qui, dès la seconde année de son existence, acheta des Iroquois le territoire de la Pensylvanie.

Quoi qu'il en soit du créateur de ce nouveau mode de conquête dont on trouverait facilement l'origine, non-seulement parmi les Français, mais jusque dans l'antiquité, il fut adopté avec empressement par les Américains; et, si l'on peut croire que l'esprit pratique des citoyens de l'Union trouva plus économique d'acheter, même à haut prix, le départ des indigènes que d'entreprendre avec eux une guerre sinon chanceuse, du moins très-longue, on doit aussi reconnaître que la foi religieuse des colons anglo-américains, tempérant la rudesse naturelle de leur race, fit entrer pour beaucoup, dans ce calcul, les sentiments d'humanité.

Une fois entré dans cette voie, le gouvernement des États-Unis s'y maintint avec persévérance ; de nombreux traités semblables suivirent celui de 1784, mais ce ne fut que quarante ans plus tard que, donnant à ce principe un développement extraordinaire et une interprétation nouvelle, les États-Unis l'érigèrent en loi, et, sous ce voile d'apparente justice, entreprirent d'expulser de leur propre patrie les restes des tribus indiennes qui existaient encore sur le territoire de l'Union.— Cette grave décision d'où dépendait, on peut le dire, l'existence de toute une race humaine, fut prise en 1825.

C'est de cette année qu'il faut dater ce grand mouvement, qui rejeta la plupart des tribus indiennes au loin dans les terres et,

autant que possible, hors de tout contact immédiat avec les Européens qui, depuis la disparition complète de l'élément français, ne pouvaient plus s'accommoder avec les indigènes.

Cette loi, il est facile de le deviner, ne s'exécuta pas sans de nombreuses difficultés et résistances de la part des indigènes dont l'étranger venait ainsi de régler la destinée; néanmoins, au bout d'un quart de siècle, le but était atteint et réalisé. Mais à peine cette vaste entreprise était-elle achevée qu'elle devenait pour ainsi dire inutile, et le vieux problème se dressait de nouveau aussi difficile et aussi menaçant; la colonisation européenne, de plus en plus active, se développant avec un surcroît d'énergie, talonnait les tribus à peine établies dans leur patrie d'un jour; l'émigration germanique se joignant à l'émigration anglo-irlandaise, grossissait le fleuve étranger d'un torrent de population plus fécond et plus irrésistible, plus envahissant, s'il était possible de l'être davantage.

Ailleurs, la découverte de mines d'or déversait sur la côte occidentale de l'Amérique toute une armée d'aventuriers, qui venaient troubler les Indiens dans leur dernière retraite dans ce *lointain Ouest* qui, jusque-là, avait paru comme inaccessible, même à l'imagination des plus intrépides pionniers.

Enfin, les forces matérielles conspiraient elles-mêmes contre ces vieilles races, et la vapeur, ouvrant toutes les voies de terre et de mer, faisait des abîmes de l'Océan une route sûre et rapide et brisait le redoutable rempart qu'opposait, jusqu'alors, l'immense et insondable désert des prairies.

Et aujourd'hui, les malheureux débris de la race primitive, morcelés, disséminés, vaincus moins par les armes que par les forces muettes et irrésistibles de la civilisation européenne, ne sont plus que comme des prisonniers et des déportés sur le sol qui les a vus naître et où reposent les ossements vingt fois séculaires de leurs aïeux.

Tout cela se révèle d'un seul coup d'œil, à la simple inspection de la carte : çà et là s'étalent, marquées d'une teinte spéciale, des surfaces de terrain plus ou moins grandes, plus ou moins régulières, plus ou moins espacées. Ce sont les territoires

réservés, réserves (*reservations*) dont le gouvernement de l'Union a concédé la possession aux tribus indiennes. Tout autour apparaissent des points étoilés, qui semblent des vedettes, des sentinelles vigilantes ; ces points sont les forts, les camps, les postes militaires qui ont été construits auprès des Réserves dans le double but de contenir les Indiens ennemis et de protéger, de soutenir moralement et matériellement les tribus soumises.

Enfin, à travers tout cela, se développent et circulent des lignes striées [1] qui s'étendent dans tous les sens et qui semblent dirigées plus spécialement de l'est à l'ouest ; ce sont les chemins de fer, ou pour mieux dire, c'est la marche même de la civilisation qui, avec ses armées pacifiques, ses escadrons d'un nouveau genre, va bientôt achever la conquète du *Far-West*.

Tel est le tableau que l'on peut saisir en un seul instant, tant il est vrai qu'une simple carte est toujours le moyen d'enseignement le plus prompt, le plus clair et le plus facile.

II

L'ensemble des traités conclus à diverses époques avec les Indiens a formé, parmi ceux-ci, différentes catégories et les a placés dans des conditions dissemblables. Les uns, à peu près indépendants, se sont créé une civilisation, une vie propre ; les seconds, tenus en tutelle par le gouvernement américain, acceptent avec bonne volonté cette sorte de servitude ; les autres enfin, demeurés les ennemis implacables de l'étranger, s'efforcent toujours d'échapper à son influence.

Parmi ceux de la première catégorie, il en est même qui vivent au milieu des états de l'Union. Incomparablement les moins nombreux, ils se bornent à quelques groupes de l'ancienne nation des *Algonquins*, et spécialement à un faible débris d'une

[1] Je n'ai tracé que les chemins de fer de l'Ouest et du Centre et j'ai omis presque tous ceux de l'Est, que l'on trouve dans toutes les cartes et qui auraient chargé mon travail d'une masse de traits confus et sans aucun profit pour l'intelligence du sujet.

nation non moins puissante; on reconnaît son emplacement à la seule place teintée qui paraisse à l'est près du lac Érié, au centre de la civilisation américaine de l'État de New-York.

Les Indiens occupant ce petit espace, qui représente les deux cantons d'Alleghanis et de Cattarangus, ne sont rien autre que les restes de ces terribles *Iroquois*, dont la renommée était venue jusqu'en Europe, revêtue d'une auréole sanglante et telle qu'une géographie classique du commencement de ce siècle les désignait encore sous ces vers mnémoniques :

L'Iroquois sanguinaire
Brise, en chantant, les os
Du vaincu pris en guerre.

Il n'y avait même pas longtemps que *brise* aurait été un euphémisme. En 1717, les Kharatchis, la seule nation indienne de la Louisiane qui fût alliée des Anglais contre nous, ayant massacré quelques Français, le gouverneur du Canada envoya d'abord contre eux trois cents Iroquois. A quelque temps de là, les gazettes européennes enregistraient le plus naturellement du monde ces simples mots : « On a reçu à la Mobile des nouvelles des Iroquois envoyés par le gouverneur du Canada contre les *Kharatchis*, ils en ont déjà mangé (!) trois villages. » Or, ces farouches guerriers qui avaient fait de l'anthropophagie un moyen économique de conquête, sont aujourd'hui de paisibles cultivateurs tout fiers de leurs fermes et de leurs cottages, de bons méthodistes allant régulièrement au prêche chaque dimanche, lisant leur journal hebdomadaire et élevant leurs enfants dans le respect du Décalogue et des lois de l'Union.

Ces transformations édifiantes ne sont d'ailleurs que des exceptions, tous les autres Indiens demeurent séparés des Européens. Ceux mêmes qui se sont organisés en États réguliers et qui vivent en paix avec le gouvernement des États-Unis n'ont en réalité aucune sympathie pour leurs puissants voisins et protecteurs.

Tels sont les Indiens qui occupent la plus importante et la

plus ancienne des réserves, celle qui fut créée en vertu de la loi de 1825 et qui apparaît au premier coup d'œil sous le 100e de longitude [1] et le 35° de latitude.

Les tribus qui constituent cette confédération habitaient primitivement le Tenessee, la Géorgie, l'Alabama, le Mississipi et la Louisiane.

Ce sont les *Tchaktas*, autrefois voisins des Natchez, immortalisés par le célèbre poëme de Chateaubriand, les *Tchirokis*, les *Tchicassâs*, et plus particulièrement les *Séminoles*. — Les *Séminoles* représentent les restes des tribus qui peuplaient la Floride. Convertis au catholicisme par les missionnaires espagnols, ceux-ci avaient réussi à en faire des populations civilisées, heureuses et florissantes. Mais, vers le milieu du dix-huitième siècle, les Anglais s'étant emparés de la colonie espagnole ruinèrent les missions ; les haines religieuses, se joignant aux haines nationales et à une répulsion instinctive pour la race indigène, rien ne fut épargné, la ruine fut complète, et les Indiens chassés et dispersés se donnèrent à eux-mêmes le nom de Séminoles, c'est-à-dire errants, comme un mot d'ordre héréditaire de haine contre le conquérant. Dans cet état, ils perdirent peu à peu leur foi religieuse; mêlés aux Européens par quelques alliances, grossis d'un certain nombre de nègres fugitifs, ils ne retirèrent de leurs rapports avec les blancs que plus d'habileté dans le mal et une antipathie toujours croissante pour les Européens. Aussi opposèrent-ils à l'exécution de la loi de

[1] Du méridien de Paris. On sait qu'il existe plusieurs manières de compter les degrés de longitude : pour les Français, Paris, qui est le point le plus oriental ; pour les Anglais, Greenwich, à 2° 20′ ouest de Paris, et l'île de Fer, à 20° ouest de Paris, qui était avant Louis XIV et la création de notre observatoire, celui qui servait à toute l'Europe. A ces trois modes de compter il faut ajouter un quatrième, usité aux États-Unis et que peu de personnes connaissent en France : il part de Washington, situé à 79°, 22′ ouest de Paris. En présence de cette variété, motivée par le besoin de simplifier les calculs dans chaque observatoire, j'ai cru devoir indiquer les différents systèmes sur la carte. Je signale cette innovation, qui est d'une nécessité absolue pour les études géographiques et je souhaite que mon modeste exemple soit suivi par tous les cartographes, tout en m'étonnant que l'on y ait pas encore songé et que les meilleures cartes allémandes elles-mêmes n'aient encore donné qu'une solution très-insuffisante à cette importante difficulté.

1825 une résistance tenace et habile. Ils allèrent jusqu'à répondre par une sorte de défi aux volontés du sénat, en affichant la prétention de se constituer en État indépendant. Jamais prétention aussi audacieuse n'avait bravé la puissante république ; il en résulta une guerre de plusieurs années qui coûta des milliers de soldats et des sommes énormes aux États-Unis, et, au bout de laquelle, les choses se trouvèrent dans la même situation qu'au début. Cet épisode suffit à prouver que le système des traités d'achat de territoire était certainement bien plus encore une question de bonne économie que d'humanité.

Cependant, les Séminoles consentirent à souscrire aux conventions stipulées et à aller rejoindre sur les bords de l'*Arkansas* les autres tribus qui les y avaient précédés.

Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que ces peuplades avaient toutes été soit en contact avec les colons français, soit formées à la vie européenne par le catholicisme, et ce sont justement les seules qui aient pu soutenir contre la république américaine une guerre régulièrement conduite et, en quelque sorte, victorieuse. Ce sont aussi les seuls Indiens qui aient réalisé par eux-mêmes une véritable civilisation. Établis dans des plaines fertiles qui constituent dans les États de l'Union le territoire appelé de leur nom *Indian Territory*, ils ont réussi à s'organiser en gouvernement régulier qui conserve une réelle indépendance et qui, sans être hostile aux États-Unis, a su plus d'une fois encore lutter contre eux et sans trop d'infériorité.

Ils cultivent leurs terres avec succès et profit, fréquentent les écoles et, depuis plus de quarante ans, ont des imprimeries et des journaux. Mais, malgré ces éléments de civilisation, les vices et la démoralisation s'y sont développés et paraissent devoir amener leur ruine définitive. Tandis que les statistiques évaluaient, il y a vingt-cinq ans, leur population à 70,000 âmes, le total actuel, en additionnant les chiffres portés sur la carte, s'élèverait à peine à 30,000.

Au delà de ce territoire formant sur la carte le plus important réseau indien, se développent sur une ligne presque droite, du sud au nord, une série de petites réserves dont les occupants

sont placés dans des conditions bien différentes. Le gouvernement de Washington, éclairé par l'expérience, a imaginé, à leur égard, de compliquer ou de remplacer les achats primitifs par des annuités payables en argent et surtout en bestiaux, et même en vêtements et en vivres. Il résulte de cette ingénieuse combinaison qui, pour les âmes naïves et honnêtes, est un moyen de civilisation, de bien-être et de progrès, il en résulte que les tribus qui en sont l'objet n'ont plus aucune indépendance et sont virtuellement les esclaves de leurs protecteurs intéressés. Les forts construits près de leurs réserves sont destinés non pas tant à les contenir qu'à les protéger, à servir aux distributions, à loger les agents du gouvernement et enfin à recueillir les documents statistiques que coordonne, avec un soin minutieux, le bureau central indien qui siége à Washington. Ces forts ressemblent assez bien à nos bureaux arabes, et malheureusement, ils paraissent n'être pas sans en recéler certains vices. Ce n'est pas là, il faut l'avouer, une supposition gratuite ; les rapports du bureau indien, malgré leur optimisme officiel et obligé, ne peuvent dissimuler complétement les faits repréhensibles qui se produisent trop souvent.

Tout récemment encore, le gouvernement a dû envoyer des délégués chez les Osages pour vérifier la conduite d'un de ses agents, et le discours naïf du chef indien, en exposant les longues et persévérantes malversations de ce fonctionnaire, donne une effrayante idée de la facilité avec laquelle de pareils actes peuvent se produire, sans que les malheureux qui en sont les victimes trouvent moyen de faire entendre leurs plaintes.

Aussi, malgré tous les efforts du gouvernement, que l'on peut croire sincères, ces populations cèdent à la loi, pour ainsi dire fatale, qui tend à amener la destruction de la race indigène. — Les *Osages*, les *Kikapous*, les *Pottawatomis*, les tribus de *Dacotahs*, qui ont cédé les terres dont a été formé l'État de Minnesotah, toutes ces peuplades semblent se fondre, au contact de la civilisation. — A l'extrémité nord-ouest des États-Unis, il existe un assez grand nombre de petites réserves organisées dans ces mêmes conditions. Partout, le gouvernement cherche

à implanter le même système, mais les indigènes du centre et des montagnes Rocheuses s'y montrent rebelles. Ceux-là sont de véritables ennemis; soumis, en apparence, acceptant ou plutôt subissant la loi des réserves, ils sont toujours prêts à s'y soustraire; on peut dire qu'ils sont toujours hostiles et, à chaque instant, des épisodes sanglants les montrent toujours battus dans leurs combats, désespérés et toujours prêts à recommencer ces luttes inégales. Menacés par les armes des blancs, en proie à des famines fréquentes, rongés par leurs vices et par ceux qu'ils ont empruntés aux étrangers, ils aiment mieux tout subir plutôt que le joug, même amical, d'un envahisseur abhorré; il ne leur reste d'énergie que pour la haine de l'ennemi et leur existence s'achève dans une sorte de gigantesque suicide.

Il faut ajouter aussi que la conduite des aventuriers européens, à leur égard, n'est que trop faite pour maintenir ces malheureux dans cette résolution aveugle et désespérée.

III

En dehors de ces trois catégories qui viennent d'être décrites sommairement, il faut compter les Indiens qui habitent l'extrémité méridionale de la Californie et du Nouveau-Mexique, tels que les *Diegunos*, les *Yutas*, les *Navajos*, les *Colorados*, les *Apatches* et les terribles *Comantches*, qui, pour la plupart, appartiennent aux États-Unis depuis les annexions faites aux dépens du Mexique. Quelques-uns sont les ennemis acharnés des blancs, et ils sont réputés les plus redoutables et les plus dangereux de tous les Indiens. Les autres, au contraire, se montrent bienveillants pour les Européens.

Ceux-là se présentent avec un caractère tout particulier et qu'il est à propos de signaler. Civilisés par les missionnaires catholiques, puis abandonnés à eux-mêmes, par suite de la décadence de la grande colonie espagnole et de la suppression de la Compagnie de Jésus il y a un siècle, ils se disent toujours chrétiens et présentent, comme caractère fondamental, la bonté, la

bienveillance, la loyauté, la générosité; avec cela ils sont restés braves, robustes et agiles.

En dépit des préjugés de sectes, les explorateurs des États-Unis se contentent de les accuser de saleté, d'immoralité et tout naturellement de superstition, (défauts que les Indiens soumis au gouvernement de Washington ne possèdent pas à un moindre degré) mais ils sont forcés de reconnaître leurs excellentes qualités de cœur. Pour nous, qui ne sommes pas esclaves des mêmes préjugés, qu'il nous soit permis de faire à ce propos une remarque toute à la gloire de notre civilisation. — Voici des peuples sauvages, initiés à la vie moderne par la civilisation latine, abandonnés à eux-mêmes depuis plus d'un siècle, sans aucuns secours matériels, sans aucun enseignement moral : ils restent agriculteurs dans la mesure de leurs forces, ils demeurent sincèrement attachés au christianisme, dont ils ne connaissent guère plus que quelques formes de culte extérieur, et ils en gardent le sentiment fondamental: la charité et la loyauté.

Tout au contraire, au nord, se sont les indigènes choyés, on. peut le dire, par un riche et puissant État qui leur fournit tout ce qui peut assurer leur développement matériel et moral, ils ne cèdent qu'avec peine, n'adoptent qu'avec répugnance et en petit nombre le christianisme semi-officiel et dépérissent au milieu de leurs richesses.

D'un autre côté, en regardant vers nos anciennes colonies de la Louisiane, nous voyons, à peu de distance, la seule confédération indigène vivant de sa propre civilisation, et les peuplades qui la composent viennent d'un sol que nous avons habité. — Au nord, par contre, on ne trouve plus que des tribus maintenues en tutelle et ne vivant plus par elles-mêmes.

A voir cet émiettement de la race indigène, on devine sa disparition prochaine et inévitable. Les railways qui les sillonnent, ce grand Pacifique qui unit les rives des deux Océans, ce sont des chaînes qui enlacent, c'est un nœud coulant qui doit juguler ce misérable peuple.

Ces chemins de fer qui accourent de l'est, ce réseau qui part du Sacramento, apparaissent comme des troupes qui envelop-

pent et assiégent les restes des habitants primitifs acculés dans leurs derniers retranchements; jusque dans leur aspect sur le terrain, ces voies ferrées ressemblent à des parallèles et à des tranchées, cheminant contre les montagnes Rocheuses, véritable front bastionné, véritable citadelle où va bientôt succomber et s'abîmer ce qui subsiste de tout un peuple qui couvrait jadis ces vastes et fertiles plaines. Tout cela se révèle avec une éloquence irréfragable dans le tracé même de la carte.

Pour mieux éclairer cette argumentation, j'ai inscrit, à leurs places primitives et en grands caractères, les noms des sept grandes nations qui, d'après les opinions admises aujourd'hui en Amérique, occupaient les États-Unis; et en petit texte, les noms des tribus les plus importantes, dont de vieilles cartes françaises m'ont fourni les emplacements; j'y ai même ajouté, et l'on m'excusera cette puérilité patriotique, notre France est aujourd'hui trop abaissée pour qu'on ne rappelle pas sa vieille gloire, j'y ai même ajouté le tracé des limites de nos immenses et fécondes colonies sur ce vaste continent où, depuis le Consulat, nous n'avons pas même un pouce de terrain. Sans s'arrêter à cela, on remarque tout au moins que dans le Midi, partout où la civilisation française ou catholique a dominé, les races indigènes se sont maintenues vivaces, tandis qu'au contraire, au contact du génie anglo-saxon et luthérien, elles se sont rapidement épuisées et éteintes ; on les voit rejetées au loin et comme en débris vers le Nord-West. Il n'en est resté sur le sol de l'Union qu'un lambeau, quelques milliers d'individus de cette grande ligue des cinq nations iroquoises, qui sont comme élevés en serre chaude, conservés pour ainsi dire comme des spécimens d'animaux rares dans un jardin zoologique.

Un détail suffira pour démontrer, d'ailleurs, par une preuve littérale combien sont immédiats les dangers qui menacent la race indigène ; comment ils tiennent à la nature même du sol et à l'esprit des envahisseurs européens. On peut remarquer sur la carte, entre le 105° et le 108° de longitude ouest de Paris, et le 43° et le 45° de latitude, partie sur le territoire de Wyoming et partie sur la grande réserve des Sioux, un espace de terrain

où sont désignées des montagnes nommées *Collines Noires*, « Black Hills. » Une expédition dirigée par le général Custer y a découvert, à la fin de juillet 1874, des gisements d'or et en assez grande quantité pour permettre aux chercheurs une rémunération suffisante. Or, c'est à ce propos que le journal auquel j'ai emprunté une partie de la carte l'a publiée, et il ajoute que l'expiration prochaine du traité avec les Sioux va ouvrir aux établissements européens cette riche et belle région [1]. Ainsi on va bientôt voir disparaître cette réserve, la seule qui pût rivaliser d'étendue avec celle du *territoire indien* et les vingt-huit mille indigènes qui l'habitent vont être de nouveau chassés de leur patrie temporaire par la cupidité des chercheurs d'or.

Le gouvernement de Washington paraît animé de louables intentions envers les Indiens; mais son action est entravée par des causes multiples.

Et d'abord, l'action individuelle de cette masse d'aventuriers, dont la cupidité, l'absence de sens moral et les instincts féroces contribuent à entretenir parmi les indigènes la haine de l'Américain; puis l'insuffisance de l'éducation religieuse, dont les développements ne sont pas proportionnés avec ceux dont les intérêts matériels sont favorisés. Enfin, un dernier et plus radical élément d'insuccès se trouve dans la divergence de vues et d'opinions qui règnent aux États-Unis parmi les corps dirigeants, en ce qui concerne la question indienne. Le sentiment le plus général persiste à considérer la race primitive comme inaccessible à toute idée de morale et de civilisation et, quoique le gouvernement ne se laisse pas diriger par ce principe, que condamnent et les faits et l'appréciation désintéressée des missionnaires, il n'est pas sans en subir l'influence. — Il est résulté de ce faux principe que les Indiens doivent être tenus en tutelle, c'est la théorie hautement proclamée à Washington, c'est la règle qu'il met en application sur toute l'étendue de ses vastes possessions.

[1] The expiration of the Sioux-treaty will open to settlement this rich and beautiful region *(Harper's Weekly*, loc. cit.).

Cette monstrueuse erreur psychologique entraîne forcément les conséquences les plus funestes et sert de base aux systèmes les plus déplorables que l'on a peine à comprendre chez une nation qui passe pour libérale et éclairée; cette règle de conduite, en contradiction si flagrante avec une disposition toute contraire, qui a accordé les droits politiques aux nègres des États-Unis, serait capable de faire douter, non pas seulement de l'intelligence, mais aussi de la sincérité des gouvernants de la célèbre confédération.

Les réserves, dans leur organisation fondamentale, sont divisées en un certain nombre de sections, placées sous les ordres d'un agent du gouvernement. Cet agent administre la réserve, exerce la haute surveillance et se trouve chargé de la distribution des annuités. Si donc l'agent est un honnête homme, tout va assez bien, dans le cas contraire, on peut prévoir quels abus doivent naître d'un pareil régime. Ajoutons à cela que le personnage qui administre est le même qui envoie à Washington les rapports et les documents d'après lesquels le gouvernement établit son appréciation; tenant compte en outre de l'éloignement, de la simplicité de ces malheureux Indiens, de l'état d'asservissement moral dans lequel les maintient la tutelle dont ils sont l'objet, l'on peut juger si l'on rencontre là le contrôle et la publicité qui sont les plus sûres garanties de la justice et de la moralité.

Cependant, il serait injuste d'apprécier le système des réserves exclusivement d'après ses abus. Il pourrait en être rempli et néanmoins être excellent; mais ce qui démontre le vice des principes qui dirigent ce système ce sont les vices de ses règlements. L'un d'eux, par exemple, interdit à tout étranger de s'établir dans les réserves sans l'autorisation du gouverneur.

Je sais bien que celui-ci pourrait expliquer par des raisons fort spécieuses une pareille décision[1], mais est-il aucune raison

[1] On a voulu, dit-on, soustraire les Indiens à la mauvaise foi, aux tromperies des trafiquants européens et arrêter le commerce des produits dangereux ; c'est dans cette intention que l'on a créé un système de privilèges qui ne permet le commerce avec les Indiens qu'à certains individus expressément autorisés. Je ne sais si

Français restent français et ne s'efforcent plus d'être anglais, allemands ou américains, et le nom des Francs retentira, comme jadis, d'un bout de la terre à l'autre, immortel synonyme de force et de bonté, de grandeur et de lumière, d'honneur et de générosité !

RAPPORT

SUR LES

ANTIQUITÉS DU MUSÉE BRITANNIQUE

PAR

M. LE DOCTEUR CHAPPET

Les études qui font l'objet de nos réunions n'embrassent pas seulement la description du sol que nous habitons, des climats et des productions de la terre; elles s'étendent aussi aux produits de l'activité et de l'intelligence humaines, soit que ces facultés s'appliquent à l'agriculture, soit qu'elles aient pour manifestations les grands travaux de l'industrie ou les nobles productions de l'art.

Dès longtemps on a fait ressortir les influences qu'exercent la situation d'un pays, sa configuration et sa constitution atmosphérique, sur le génie artistique des peuples qui l'habitent; voilà pourquoi, je l'espère, une rapide étude de quelques-uns des chefs-d'œuvre de la sculpture antique ne vous paraître point trop étrangère à vos occupations habituelles. Du reste, en me chargeant de faire un travail sur les collections du Musée Britannique, la Société de géographie acquitte une dette et accomplit un devoir envers les administrateurs de cette grande institution, qui ont bien voulu nous gratifier d'un exemplaire du magnifique ouvrage publié par leurs soins.

Je n'ignore pas, messieurs, combien est difficile la tâche qui m'a été imposée; mais si le résultat de mon travail est bien loin d'atteindre à la hauteur de vues que demanderait un pareil su-

jet, j'aurai du moins fait mes efforts pour vous donner une idée nette de ce que j'ai à vous décrire et vous faire comprendre la valeur du don que vous avez reçu.

Nous avons tous entendu dire, et peut-être avons-nous répété nous-même que les Anglais, peuple essentiellement industriel et mercantile, méprisent les arts, qu'ils sont incapables d'apprécier. Des faits nombreux viennent donner à cette accusation un éclatant démenti : non, les Anglais ne méprisent pas les arts, ils en comprennent l'importance et l'action civilisatrice, et depuis longtemps le gouvernement et l'initiative privée ont fait les plus nobles efforts pour élever le sens artistique de la nation, soit en encourageant les productions locales, soit en développant le goût public par la vue et l'étude des chefs-d'œuvre étrangers. Le Musée Britannique présente à notre admiration un des plus importants résultats de ces tendances, et si l'Angleterre ne peut se glorifier d'avoir produit beaucoup de grands sculpteurs, elle peut montrer avec fierté la riche collection de statues et de sculptures dues aux incomparables artistes de l'antiquité, et surtout celles que la Grèce a produites aux époques de sa plus grande splendeur.

Les administrateurs du Musée Britannique ont fait l'inventaire détaillé de leurs richesses dans onze magnifiques volumes aussi remarquables par l'érudition du texte que par le luxe de l'impression et la rare perfection des gravures. Cette publication, commencée en 1815 et terminée en 1861, n'a donc pas demandé moins de quarante-six années d'étude et de travail ; on ne doit même pas la considérer comme achevée, un dernier volume devant paraître encore. Le prix de chaque volume, marqué sur la couverture, varie de 3 livres 3 shellings à 5 livres, soit d'environ 80 à 125 francs.

Le premier volume contient la reproduction fidèle d'un certain nombre d'inscriptions grecques sur papyrus, trouvées en Égypte par des voyageurs anglais, qui les ont gracieusement offertes au Musée. Parmi ces donataires, il faut citer en première ligne M. Wilkinson, esquire. Beaucoup de ces feuilles sont dans un état remarquable de conservation ; d'autres, plus ou

moins altérées, quelques-unes presque complétement effacées. Le volume contient quarante-quatre pièces.

Le tome deuxième, publié en 1815 par Taylor Combe; est consacré à la reproduction de tous les marbres contenus dans la troisième salle de la galerie des antiquités, laquelle offre à notre étude des bustes, des statues, des bas-reliefs, au nombre de quarante-cinq. Tous ces objets d'art ont été rapportés d'Italie, où ils avaient été trouvés dans des ruines; beaucoup d'entre eux sont d'origine grecque ou ont été sculptés en Italie par des artistes grecs. Ils sont dus à la générosité de voyageurs anglais. La plupart des bustes ou statues représentent des types connus de divinités ou de héros; quelques-uns sont sans désignation nominale : ainsi, sous le numéro 39, nous voyons une belle tête de bronze ceinte d'un bandeau étroit, rapportée en Angleterre au commencement du dix-huitième siècle pour la collection du comte Thomas d'Arundel. L'éditeur, après avoir discuté les caractères de ressemblance et de dissemblance qui existent entre ce buste et celui d'Homère, finit par conclure que cette tête doit être, non celle de ce poëte, mais celle de Pindare. Au numéro 44, une tête de marbre est classée sous le titre de *Poëte inconnu*. Remarquons encore dans cette salle une magnifique Vénus, dont les deux bras cassés ont été restaurés sous la direction de Gavin Hamilton; un très-beau buste d'Homère, plusieurs Bacchus barbus, deux Faunes nus semblables, une inscription grecque portant un nom latin, parce que les Romains avaient l'habitude d'écrire leurs noms en grec.

Le troisième volume, publié par Taylor Combe, en 1817, a pour objet la description de la quatrième salle de la galerie des antiques. Ici encore, des bustes et des statues dont l'énumération détaillée fatiguerait votre patience; la plupart ont été trouvés en Italie; mais je ne dois point passer sous silence une statue en bronze d'Hercule emportant les pommes du jardin des Hespérides. Cette statue provient des ruines d'un temple à Gébail, petite ville moderne construite sur l'emplacement de l'ancienne Byblos, sur la côte de Phénicie.

Le quatrième volume (Taylor Combe, 1820) nous fait connai-

tre les sculptures qui ornaient le temple d'Apollon Epicurius ou le Généreux, sur le mont Cotylion, près de la ville de *Phigalia*, en Arcadie. Onze bas-reliefs représentent le combat des Centaures et des Lapithes : ceux-ci ont des boucliers et des glaives; les Centaures sont sans armes. Dans la onzième planche, Apollon et Diane vont au secours de femmes attaquées par les Centaures. Ces deux divinités sont sur un char traîné par des cerfs ,dont Diane tient les rênes pendant qu'Apollon lance une flèche.

Une deuxième série de douze planches, consacrée à un combat entre les Grecs et les Amazones, nous déroule une magnifique suite de statues pleines de grâce et d'expression. On ne peut s'empêcher de prendre intérêt au sort de ces belles Amazones qui, le plus souvent, ont le dessous dans ces combats à l'arme blanche. Les Grecs sont presque tous couverts par un bouclier, leurs ennemies sont généralement privées de ce moyen de défense. Enfin le temple d'Apollon Epicurius est représenté, sous deux faces différentes, au milieu d'un paysage d'un grand caractère.

Le cinquième volume (Taylor Combe et Edward Hawkins, 1826) contient la description des monuments sépulcraux qui occupent la cinquième chambre. Cette pièce a été disposée dans la forme d'un *columbarium*, pour montrer la manière dont les Romains déposaient et conservaient les urnes renfermant les cendres de leurs morts.

Plusieurs de ces monuments représentent un repas funèbre *(cœna feralis)*. Pour donner une idée nette de ces sculptures, je traduis un passage du cinquième volume, page 7. Il s'agit d'un sépulcre de marbre dédié par Flavia Dada et Fortunatus, affranchi de l'empereur, à la mémoire de leur mari et de leur père Atimetus, affranchi de l'empereur. « Atimetus, nu jusqu'à la ceinture, est couché sur un lit, tenant un assez grand vase dans la main gauche et une couronne dans la droite ; une autre couronne décore sa tête, allusion à la coutume romaine de porter des guirlandes dans les fêtes. Deux enfants nus sont assis sur le lit, derrière les jambes d'Atimetus, et son corps semble

être supporté par une servante, dont la chevelure est liée d'une manière singulière par un nœud sur le front, et qui paraît d'une taille très-réduite, ainsi que les personnes subordonnées sont fréquemment représentées sur les anciennes sculptures.

« Ces représentations de repas funèbres sont curieuses et intéressantes, mais il est peut-être impossible d'entrer dans les sentiments qui les ont dictées. Notre vue plus claire, dérivée de la révélation, nous rend incapables de former un jugement sérieux de la vue obscure que les anciens pouvaient se faire de l'existence future ; il est évident qu'ils inclinaient fortement vers une agréable espérance, un désir ardent, une attente de l'immortalité. Ces sculptures sont des preuves évidentes de leurs espérances et de l'obscurité de leurs notions. Nous y voyons le mort regretté représenté comme exerçant après son trépas toutes les fonctions substantielles de la vie ; les élégances sont déployées pour charmer ses yeux ; des aliments et du vin lui sont présentés pour satisfaire son goût ; quelquefois la musique pour charmer son oreille, et des guirlandes odorantes pour parfumer l'air : toutes ces jouissances sont rehaussées par la présence de ses plus chers amis, qui pourtant sont encore survivants. Les vivants et les morts, le monde spirituel et le substantiel sont associés dans un acte commun ; des scènes sont représentées, aux sentiments desquelles nous pouvons à peine participer et par lesquelles nous percevons que les anciens entretenaient des notions à la vérité vagues et mal définies d'un état futur de l'existence. »

Sur la même planche, figure 4, monument de Vernasia Cyclax, morte à l'âge de vingt-sept ans. Un homme et une femme se tiennent par la main, sous une espèce de portique et semblent se dire un long adieu sur le seuil de la demeure des esprits. Plus loin, nous remarquons trois urnes cinéraires étrusques en terre cuite : sur les deux premières, le bas-relief de la face principale représente le héros Echetlès combattant avec un soc de charrue pour les Grecs à Marathon. Sur la troisième, on voit le combat des deux frères ennemis, Étéocle et Polynice : chacun d'eux a à ses côtés une Furie armée d'une torche. Sur chacune

de ces trois urnes, on lit une inscription en caractères étrusques.

Sur un autre grand sarcophage, nous trouvons la fête nuptiale de l'Amour et de Psyché : les deux époux sont étendus sur un lit ; plusieurs serviteurs les entourent, les uns jouant d'un instrument de musique, les autres apportant des fruits et du vin, d'autres offrant des présents nuptiaux. Je dois signaler un certain nombre d'urnes cinéraires plus ou moins ornementées, mais toujours dans le goût le plus pur.

Ce volume est terminé par la reproduction d'une fort belle mosaïque en quatre couleurs, découverte en 1805, dans le sous-sol de la banque d'Angleterre, à une profondeur de 11 pieds. Une croix placée au centre montre que cette mosaïque a été faite au temps du christianisme.

Le septième volume est consacré aux frontons du Parthénon : ce temple fut construit sous Périclès, et Plutarque nous apprend que Phidias fut chargé du contrôle et de la surintendance de tous les grands travaux. On doit raisonnablement en inférer que la sculpture ornant ce noble temple fut dessinée par ce grand maître et exécutée par ses élèves sous sa direction immédiate. Phidias était considéré, même de son temps, comme le plus éminent des sculpteurs, et Platon le citait comme le type de la perfection dans son art, le mettant au même niveau qu'Homère dans la poésie. Sur les quarante-quatre statues, qui probablement composaient les deux frontispices, treize fragments sont déposés dans le Musée Britannique.

La planche 20 représente les deux frontons, tels qu'ils ont été dessinés d'après les ordres du marquis de Nointel, ambassadeur de France à Constantinople en 1676, par un artiste nommé Jacques Carrey. Les planches 21 et 22 représentent les deux frontons restaurés. Ces restaurations, faites d'après des études sérieuses, nous font connaître les scènes représentées sur les frontons. L'oriental est consacré à la naissance de Minerve, l'occidental à la rivalité de Minerve et de Neptune pour faire aux hommes le présent le plus utile. Cette opinion est confirmée par une citation de Pausanias. Au-dessous de chacun des fron-

tons, on voit quatorze métopes sculptées, dont plusieurs sont dans un état très-prononcé de mutilation. Ces sculptures se rapportent à la mythologie athénienne, aux actions des dieux, des héros du pays et quelquefois de Minerve elle-même.

La planche 23 nous montre le Parthénon restauré vu de face, et la coupe longitudinale du monument. Le centre en était occupé par une statue colossale de Minerve, qui avait, d'après Pline, 39 pieds 7 pouces de hauteur, sans compter le piédestal de 8 à 12 pieds. Elle était d'or et d'ivoire.

Le Parthénon fut bâti par ordre de Périclès sur l'emplacement d'un ancien temple de Minerve nommé Hécatompédon, parce que chacune de ses faces était d'une longueur de cent pieds. Ce monument avait été brûlé par Xerxès, en même temps que beaucoup d'autres édifices publics ou privés. L'architecte du Parthénon fut Ictinus, qui avait construit le temple d'Apollon Epicurius à Phigalia. Ictinus avait aussi dirigé la construction du temple de Cérès et de Proserpine à Eleusis; l'édifice est en marbre blanc tiré du mont Pentélique. En l'an 420 de l'ère chrétienne, c'est-à-dire 900 ans après son érection, ce temple fut converti en une église dédiée à la Vierge Marie. L'auteur anglais du travail auquel j'emprunte cet historique pense que les Grecs devenus chrétiens opérèrent cette transformation sans grand dommage pour l'édifice, mais qu'ils durent cependant enlever la statue de Minerve, qui en occupait la partie centrale, et faire disparaître des frontons certaines statues ayant par leurs attributs et leurs symboles un caractère trop exclusivement païen.

En l'an 1460, les Turcs, devenus maîtres d'Athènes, convertirent le Parthénon en une mosquée et élevèrent un minaret sur son angle sud-ouest.

En 1674, le marquis de Nointel, ambassadeur français à Constantinople, fit un voyage à Athènes, en compagnie d'un artiste nommé Jacques Carrey, auquel il confia la mission de faire des dessins de l'édifice; ces dessins, au nombre de vingt-huit, furent exécutés en six semaines; ils représentent les deux frontons, une partie des métopes du côté sud, et une portion

considérable de la frise de la *cella*. Ces dessins sont d'un grand intérêt; les statues qu'ils représentent étant à cette époque beaucoup moins détériorées qu'aujourd'hui, ils permettent d'établir la situation relative de chacune de ces figures et de reconstituer ainsi l'ensemble des deux frontons et la plus grande partie des métopes. La description donnée par Spon, un de nos illustres compatriotes, qui visita Athènes quelques années plus tard, en compagnie de sir Georges Wheler, est de tous points conforme aux dessins de Carrey; mais avant la fin du dix-septième siècle, cet admirable monument devait subir les plus cruelles mutilations.

En 1687, les Vénitiens, sous la conduite de Francesco Morosini, s'étant emparés d'une grande partic du Péloponèse, entrèrent dans le golfe d'Égine, avec l'intention de procéder à la conquête d'Eubée; mais trouvant la saison trop avancée, ils résolurent d'attaquer Athènes et d'abriter leur flotte dans le Pirée pour y passer l'hiver. Le 21 septembre, ils débarquèrent un corps d'armée qui investit la place et bombarda l'Acropole. Le Parthénon, dont les Turcs avaient fait leur principal dépôt de munitions, reçut plusieurs projectiles; une bombe, tombée dans le centre du bâtiment, mit le feu à une provision de poudre, et détermina ainsi une explosion, qui causa d'énormes dommages à l'intérieur du temple et à ses parois latérales. Les frontons ne furent que très-peu endommagés de ce fait, mais le fronton ouest, exposé au feu des batteries vénitiennes, éprouva d'importantes détérioriations.

Là ne se borna pas le mal commis par les Vénitiens. Morosini, pour orner son triomphe, voulut faire transporter dans sa patrie un des plus beaux groupes des frontons, le char de la Victoire et ses magnifiques chevaux; malheureusement les ouvriers employés à ce travail laissèrent tomber sur le sol le groupe, qui se brisa en fragments si nombreux que lord Elgin, dans tout ce qu'il recueillit, ne trouva pas la moindre parcelle de ces statues. D'autres déprédations furent commises à cette époque; car le musée de Copenhague possède deux têtes provenant des métopes, qui furent apportées par un officier danois servant dans l'armée de Venise.

Plus tard, lord Elgin dépouilla les frontons, fit enlever les métopes et les frises et les fit transporter au Musée Britannique, où ils occupent entièrement plusieurs salles d'une grande dimension. La conduite du noble anglais a été diversement appréciée. L'auteur dont j'analyse en ce moment le travail estime que son compatriote doit être absout de tout reproche et qu'il mérite la reconnaissance de ses concitoyens et même de tous les amis des arts, comme ayant préservé d'une destruction complète ce qui restait de ces incomparables sculptures. Lord Elgin, dit-il, avait l'intention de faire exécuter des dessins et des moulages des plus beaux spécimens de l'architecture et de la sculpture grecques. Le gouvernement turc, auprès duquel il était accrédité comme ambassadeur en 1799, lui ayant refusé toute assistance pécuniaire ou autre, il n'en résolut pas moins d'accomplir son projet. Il envoya donc à Athènes, en 1800, deux peintres, deux architectes et deux modeleurs. Mais en ce moment l'Égypte était entre les mains des Français, et la Sublime Porte, très-mal disposée pour l'Angleterre, mit toutes les entraves possibles aux travaux de ces artistes! Neuf mois plus tard, les succès des Anglais en Égypte faisant prévoir la rentrée prochaine de ce pays sous la domination ottomane, les dispositions des Turcs changèrent complétement. Toute liberté fut accordée au noble lord pour ses dessins, ses moulages, ses fouilles. On l'autorisa même à emporter des pierres et des inscriptions; nous venons de voir qu'il usa largement de la permission; on peut en juger par les figures du sixième volume, qui montrent le Parthénon presque complétement dépouillé de toute ornementation. L'auteur cite, à l'appui des éloges qu'il prodigue à lord Elgin, l'opinion d'un autre archéologue, M. Hamilton; celui-ci fait remarquer que, si la dégradation du temple avait continué pendant un siècle dans la même proportion, on aurait à peine retrouvé deux pierres l'une sur l'autre.

Châteaubriand, qui visita Athènes en 1806, apprécie de la manière suivante les travaux et les spoliations de lord Elgin : « J'ai souvent eu l'occasion de parler de lord Elgin dans cet *Itinéraire;* on lui doit, comme je l'ai dit, la connaissance plus

parfaite du Pnyx et du tombeau d'Agamemnon. Il entretient encore en Grèce un Italien chargé de diriger les fouilles, et qui découvrit, comme j'étais à Athènes, des antiques que je n'ai pas vues; mais lord Elgin a perdu le mérite de ses louables entreprises en ravageant le Parthénon. Il a voulu faire enlever les bas-reliefs de la frise; pour y parvenir, des ouvriers turcs ont d'abord brisé l'architrave et jeté en bas des chapiteaux; ensuite, au lieu de faire sortir les métopes par leurs coulisses, les barbares ont trouvé plus court de rompre la corniche. Au temple d'Érechthée, on a pris la colonne angulaire, de sorte qu'il faut soutenir aujourd'hui par une pile de pierres l'entablement entier qui menace ruine. Les Anglais qui ont visité Athènes depuis le passage de lord Elgin ont eux-mêmes déploré ces funestes effets d'un amour des arts peu réfléchi. On prétend que lord Elgin a dit, pour excuse, qu'il n'avait fait que nous imiter; il est vrai que les Français ont enlevé à l'Italie ses statues et ses tableaux; mais ils n'ont point mutilé les temples pour en arracher les bas-reliefs; ils ont seulement suivi l'exemple des Romains, qui dépouillèrent la Grèce des chefs-d'œuvre de la peinture et de la statuaire. Les monuments d'Athènes, arrachés aux lieux pour lesquels ils étaient faits, perdront non-seulement une partie de leur beauté relative, mais ils diminueront matériellement de beauté. Ce n'est que la lumière, qui fait ressortir la délicatesse de certaines lignes et de certaines couleurs; or, cette lumière venant à manquer sous le ciel de l'Angleterre, ces lignes et ces couleurs disparaîtront ou resteront cachées. Du reste, j'avouerai que l'intérêt de la France, la gloire de notre patrie et mille autres raisons pouvaient demander la transplantation des monuments conquis par nos armes, et les beaux-arts eux-mêmes, comme étant du parti des vaincus et au nombre des captifs, ont peut-être le droit de s'en affliger. » *(Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 1re partie.)

Lord Byron déplore la dévastation du temple en termes beaucoup plus énergiques que le grand écrivain français : « Quel est, dit-il, de tous les sacriléges qui ont pillé ce temple élevé sur le mont Acropolis, dont Pallas s'éloigna, désolée de

quitter ce monument de son ancienne puissance, quel est le spoliateur le plus barbare et le plus odieux? Rougis, ô Calédonie! C'est un de tes enfants! Terre d'Albion, je me réjouis de ce qu'il n'est pas né dans ton sein. Tes citoyens libres devraient respecter une contrée qui fut jadis chérie de la liberté. Comment ont-ils pu profaner le séjour des dieux attristés et emporter leur autels sur les flots qui refusèrent longtemps d'être leurs complices? Mais le descendant des Pictes se fait une gloire honteuse de briser ce qu'avaient épargné les Vandales, les adorateurs de Mahomet et la faux du temps. Il porte un cœur dur et froid, une âme stérile comme le rocher de sa terre natale, celui qui a pu concevoir et exécuter l'odieux projet de dépouiller la malheureuse Athènes!... O mon pays, quoique ce soit en ton nom que ces vils profanateurs ont déchiré son sein, crains d'avouer un attentat qui fait rougir l'Europe! etc. » (*Pèlerinage de Child-Harold*, chant II, versets 11, 12, 13 et 14.)

Lord Elgin voulait donner ces objets d'art au gouvernement britannique sans condition, mais en comptant toutefois sur la libéralité nationale pour le remboursement de dépenses hors de proportion avec sa fortune et pour la rémunération de ses peines et du mérite qu'il avait eu en procurant à sa patrie une semblable collection. L'accomplissement de ce projet fut retardé par la détention du noble lord en France comme prisonnier de guerre.

Rentré en Angleterre en 1806, lord Elgin y trouva l'histoire du Parthénon et de ses sculptures si peu connue, leur valeur si peu appréciée, qu'il ne jugea pas convenable de soulever la question. On lui soutint que Phidias n'avait jamais travaillé sur le marbre, que les sculptures des frontons du Parthénon avaient été exécutées sous Adrien et appartenaient à l'art romain. Alors il résolut de laisser sa galerie ouverte au public, comptant bien que celui-ci finirait par en comprendre toute la valeur. Ses prévisions se réalisèrent au bout d'un certain temps. En 1815, une proposition d'achat fut faite au parlement, qui nomma une commission; celle-ci, après s'être assurée que lord Elgin

avait reçu du gouvernement turc toutes les autorisations nécessaires pour rechercher, recuéillir et transporter des sculptures et des inscriptions, s'adressa à des artistes pour apprécier la valeur vénale des objets à acquérir. Tous furent d'accord pour classer ces marbres parmi les plus précieux de l'art ancien; les uns les mettaient au-dessus, les autres un peu au-dessous de l'Apollon et du Torse du Belvédère et du Laocoon. L'opinion générale les rattachait à l'époque même de la construction du Parthénon et les considérait comme faits sur les dessins de Phidias. Le rapport présenté au parlement développe dans un noble langage les pensées les plus élevées sur l'influence de l'art. On peut en juger par le passage suivant : « En contemplant l'importance et la splendeur auxquelles s'est élevée la république d'Athènes par l'énergie et le génie de ses citoyens, il est impossible de ne pas reconnaître combien sont peu durables le souvenir et la renommée des grands empires et des puissants conquérants, en comparaison des hommes qui ont rendu éminents de petits États et immortalisé leur propre nom par leurs efforts. »

Les conclusions du rapport furent adoptées par le parlement, qui vota la somme nécessaire à l'achat de la collection et en ordonna la translation au Musée Britannique.

Les volumes précédents ont été consacrés à la description de toutes les sculptures existant au-dessus de la colonnade qui formait l'enceinte extérieure du temple. Le volume huitième a pour objet l'étude de la frise qui décorait l'extérieur de la *cella*, c'est-à-dire des murailles du temple et de l'architrave placée au-dessus de colonnes intérieures qui existaient aux deux extrémités de cette enceinte. Cette frise formait une série non interrompue de sculptures, sur une étendue de 524 pieds, avec une hauteur de 3 pieds 4 pouces, mesure anglaise. Ces sculptures n'ont été qu'en partie transportées en Angleterre; un grand nombre sont restées en place et sont représentées par des moulages en plâtre : quelques-unes ont été rapportées en France en 1790, par le comte de Choiseul-Gouffier, et le musée du Louvre possède de ce fait un groupe de huit personnes, dont cinq n'ont pas de tête, mais qui à part cela sont très-bien conservées. La

reproduction en plâtre de ce magnifique morceau de sculpture existe dans la collection anglaise. D'autres enfin ont été complétement détruites; mais les dessins de Carrey nous en ont conservé la disposition. Le but de l'artiste a été de représenter la grande fête des Panathénées, en faisant figurer une procession d'adorateurs en présence des dieux ou de leurs statues. Les divinités, au nombre de douze, sont placées au-dessus de la grande entrée du temple, du côté oriental, et la procession s'avance en deux lignes qui se développent à droite et à gauche du groupe principal, en se dirigeant de son côté.

Les Panathénées étaient des fêtes célébrées à Athènes en l'honneur de Minerve, déesse protectrice de la cité: on distinguait deux solennités de ce nom, l'une qui revenait tous les trois ans, l'autre, plus importante, tous les cinq ans. La première consistait en courses à pied et à cheval, avec des flambeaux qui devaient rester allumés entre les mains des coureurs, en divers exercices de gymnastique, en concours de musique et de poésie. Les grandes Panathénées comprenaient dans leur programme les mêmes réjouissances, avec beaucoup plus de solennité; mais ce qui en faisait le principal ornement, c'était la grande procession qui, partant de la ville, montait au Parthénon, pour honorer d'un culte éclatant la déesse patronne de la cité. L'objet de la procession était le transport avec la plus grande pompe du nouveau péplum, ou rideau, qui était suspendu autour ou en avant de la grande statue d'or et d'ivoire représentant Minerve, de manière à la protéger contre l'humidité et la poussière, et à la soustraire aux regards de la foule réunie en dehors. Le péplum était de couleur jaune, ou peut-être décoré d'ornements jaunes. il était tissé et brodé par des femmes de distinction, qui considéraient comme un honneur d'être employées à cet office. Il est probable qu'elles y faisaient travailler leur famille et même leurs esclaves, puisque, dans une tragédie d'Euripide, des captives troyennes, transportées à Athènes, déplorent la triste destinée qui les oblige à travailler à ce voile sacré. Le péplum était transporté au temple sur un char ayant la forme d'un vaisseau. Je supprime d'assez longs détailssur la cérémonie, laquelle se termi-

nait par la délivrance d'un certain nombre de prisonniers et de captifs.

Le volume contient cinquante-six planches représentant plusieurs centaines de personnages et de chevaux; ces planches donnent une très-haute idée de la perfection des sculptures qu'elles sont destinées à reproduire.

Le neuvième volume (1842) a pour objet les métopes et les frises du temple de Thésée et du temple de la Victoire à Athènes, diverses statues, des urnes sépulcrales, des sarcophages en marbre blanc, enfin des amphores en terre cuite destinées à contenir le vin: tous ces objets ont été rapportés de la Grèce par le comte d'Elgin. Une planche très-remarquable contient plusieurs spécimens de tablettes votives, que les anciens avaient coutume de suspendre ou de fixer aux murs des temples. Ces offrandes étaient tantôt de simples inscriptions contenant seulement le nom du donateur ou de la divinité à laquelle elles étaient dédiées; mais souvent l'inscription était accompagnée de la représentation de la partie atteinte ou menacée de maladie, et qui en avait été guérie ou préservée par une intervention divine, et surtout par celle de Jupiter, le plus grand des dieux. Dans beaucoup de cas ces offrandes étaient l'accomplissement d'un vœu formé sous l'influence du mal ou de la peur: c'est ainsi que nous voyons des yeux, une figure, des bras, des pieds, des seins de femme sculptés en relief sur des pierres avec des inscriptions grecques.

Les deux derniers volumes (X et XI), publiés en 1845 et 1861, sont consacrés à la description des pièces les plus importantes de la collection Townley, qui occupe les sixième, onzième et douzième salles de la galerie des antiques. Ce sont, comme dans les salles précédemment étudiées, des statues, des bustes, des bas-reliefs, d'origine grecque ou romaine.

L'étendue déjà trop grande de ce travail m'impose l'obligation de ne pas m'arrêter beaucoup sur cette partie très-intéressante cependant du musée que nous venons de parcourir. Qu'il me soit permis pourtant de faire remarquer l'état de conservation de ces objets d'art, dont un grand nombre sont intacts, et d'autres très-habilement restaurés, et de signaler parmi les morceaux

les plus admirables des bustes d'empereurs romains, un magnifique torse de femme, représentant probablement Vénus, deux Victoires ailées sacrifiant des taureaux, un sarcophage représentant Achille caché à Scyros parmi les filles de Lycomède, un autre sur lequel se voient les neuf Muses, plusieurs bustes de déesses, une statue de Vénus plus grande que nature et en très-bon état de conservation, un discobole, etc.

Je termine ici cette étude, heureux si j'ai pu exciter l'intérêt des personnes qui me font l'honneur de m'écouter et leur donner une idée qui ne soit pas trop imparfaite, d'une publication trop peu connue et digne d'une des premières places parmi les grands travaux de l'archéologie moderne.

LA

COCHINCHINE FRANÇAISE

LETTRES DE M. LE DOCTEUR GILBERT TIRANT

ADMINISTRATEUR STAGIAIRE DES AFFAIRES INDIGÈNES

Saigon, 19 août 1875.

Vous avez été surpris, peut-être, de ne pas recevoir en même temps que mes petites communications, de note explicative, de lettre faisant à la fois témoignage de la profonde reconnaissance de votre correspondant et aussi d'excuse pour mon silence momentané. Je n'ai pas oublié, croyez-moi, qu'une fois au moins quelqu'un a pu être prophète en son pays, et la Société de géographie de Lyon, ainsi que son président, ont des droits si pressants à mon souvenir que je ne saurais même être soupçonné de négligence ou d'ingratitude J'ai confiance que vous avez bien voulu croire que, nouvellement arrivé sur une terre, non plus à découvrir, mais habitée depuis plusieurs années par des Européens, par des Français, je craignais de vous donner des renseignements hâtifs, à compléter ou à rectifier par la suite, et qu'un séjour plus prolongé me donnerait plus d'exactitude et plus de compétence.

Et puis, si j'en avais besoin, je pourrais vous dire que ma position actuelle m'accable de travaux si pressants et si variés, que pour me sembler rendre plus particulièrement utile à la Société de géographie de Lyon et aux sciences géographiques, ils occupent, pour le moment, à peu près tous mes instants.

J'étudie, en effet, la langue et l'écriture chinoises, ce qui n'a jamais paru une mince affaire ; puis la langue de l'Annam, très-différente, et écrite soit avec des hiéroglyphes chinois, soit avec un alphabet composite et latin, inventé par les missionnaires français, espagnols et portugais ; puis, la langue et l'écriture cambodgienne, d'un génie totalement différent, facile, au dire de ceux qui se contentent de la surface et des usages ordinaires de la vie, difficile quand on veut pénétrer au delà. Je passe sous silence les autres sujets d'études imposés par nos cours et nos examens bimensuels : administration, finances, économie politique, droit français, coutumes annamites, construction, etc.

J'ai essayé cependant de mettre à profit ces études mêmes, pour la Société que vous dirigez.

Tout d'abord, j'ai tracé une carte originale, une carte qui n'a jamais été faite par personne, des productions de l'empire Khmêr. Aucune carte, aucun document géographique imprimé ne porte les provinces cambodgiennes au complet et avec une exactitude même sommaire, et j'ai rectifié même, d'après M. Aymonier, les quelques erreurs du travail manuscrit du si regrettable M. Janneau, le premier Européen qui ait pénétré dans la langue cambodgienne (Janneau est mort à trente et un ans). Quant aux limites de ces provinces, aucun mandarin cambodgien, et S. M. Noraudôm elle-même, ne pourrait les tracer.

Les linéaments de cette carte ont été puisés dans le cours professé cette année même par M. Aymonier (lieutenant, administrateur de première classe en Cochinchine et professeur au collége des administrateurs stagiaires de Saigon). Le cours autographié de M. Aymonier ne contient que des schémas partiels et très-grossiers, pouvant servir seulement à la démonstration au tableau noir. M. Aymonier ne pouvait faire davantage avec les lithographes annamites. Il a bien voulu corriger quelques positions erronées que j'avais écrites, dans un travail préparatoire, sur une feuille du Dépôt de la marine, feuille qui m'a servi de squelette et à laquelle j'ai emprunté le tracé des côtes et du Grand-Fleuve, comme aussi la seule partie de l'hydrographie partielle offrant des bases scientifiques. En revanche, cette

feuille est à peu près inutile pour tout ce qui regarde la localisation géographique des noms et des lieux, et les ingénieurs hydrographes si éminents qui l'ont dressée ne pouvaient que se tromper dans leur ignorance de la langue et des sons cambodgiens.

J'ai indiqué chaque province dans sa position relative avec les provinces voisines, ayant soin de consigner les productions dominantes d'après M. Aymonier , les centres de population et de commerce, les missions , les stations séricicoles et les lignes télégraphiques. Il est absolument impossible de donner actuellement un chiffre même approximatif de la population totale, pour laquelle on manque absolument de base. Les inscrits comprennent une partie des propriétaires, ceux qui sont inscrits sur les cahiers d'impôt. Leur proportion relative aux non inscrits varie d'un sixième à un douzième.

La lecture du calque de ma carte originale se fera facilement sur une feuille de carton blanc, et je vous l'envoie, monsieur le président, pour en faire tel usage qui vous semblera convenable.

Je vous adresse en même temps quelques documents concernant la Cochinchine française et le royaume Khmêr, ces derniers servant en quelque sorte de complément à ma carte. Ces documents sont puisés, qui dans le *Courrier de Saigon* et dans l'*Annuaire officiel* (paru en mai), qui dans le cours autographié de M. Aymonier (en ce moment en congé en France).

La seule modification à apporter à ces pièces est la suppression de l'inspection de Phù-quôc réunie à celle de Hà-tiên pendant le mois de juillet.

Je vous dois maintenant quelesqu renseignements de géographie actuelle. J'ai vu le Dr Harmand (et ses collections) revenu du Cambodge. Ce voyage de deux mois, commencé avec des ressources considérables, n'a guère donné à la géographie.

M. Harmand, saisi à Poursat par la fièvre des bois, a dû renoncer momentanément au Laos et rentrer à Saïgon. Les collections ont été gênées, comme on pouvait le penser, par l'état de la saison, les difficultés et la rapidité de la route. La saison

des pêches au grand lac était presque finie; ce sera à recommencer. M. Godefroid, qui était chargé par le Muséum de Paris de la section botanique, a pourtant pu réunir un assez grand nombre de plantes intéressantes et les rapporter à Saigon au prix des plus grands efforts.

M. Harmand a *acheté* à des Cambgodiens d'Angkor deux sapèques chinoises trouvées, *paraît-il*, dans des fouilles faites à Angkor. Les caractères portés sur ces deux sapèques permettent d'en fixer la date; l'une d'elles a été frappée sous un empereur de la dynastie des Soúng, (en annamite, mandarin : *tóng);* l'autre, sous la dynastie Youên, (en annamite, mandarin : *nguyên).*

M. Harmand se repose à Saigon en s'occupant du classement de ses collections. Dans une huitaine, il doit partir pour l'île de Phù-quôc. Là encore rien de géographique. Il doit faire là des dragages, puis il se rendra au port de Kâmpot, puis de ce point à Phnôm-pénh par la route que suit le télégraphe et bien souvent parcourue par les Européens. Il serait à désirer qu'il pénétràt dans les provinces de Kômpong-som et de Thpong, où quelques rares personnes ont pénétré jusqu'ici. Dans la suite, il devra se rendre à Bassac sur le Grand-Fleuve. M. Godefroid abandonne l'expédition.

Notre chargé d'affaires à Huê, M. Reinhart, inspecteur des affaires indigènes, a dû quitter son poste au bout de peu de jours pour cause de maladie; il est suppléé à la cour du roi Tu-duc par M. Prioux, administrateur de première classe. Il y a quinze jours environ, M. Turc, inspecteur, et M. de Kergaradec, administrateur de première classe, sont partis pour le Tonkin. M. Turc se rend à Hai-phong, le point occupé militairement à l'extrémité d'une des bouches septentrionales du Song-coi (ou Song-ca); M. de Kergaradec va occuper le poste de Hànoi (la rivière intérieure), grande ville souvent nommée Kecho (Kécho). Mais Kécho veut dire simplement le marché. C'est le marché de Hànôi, le nom tout au plus d'un quartier et inusité dans le pays.

Je vous ferai remarquer de même, monsieur le président, que

le mot de Saigon est de création toute française. Il était parfaitement inconnu des Annamites, qui n'avaient jamais songé à dénominer Saigon la ville où siége aujourd'hui le gouvernement colonial français, simple chef-lieu de la province de Gia-dinh (une des six que nous occupons) pendant l'administration annamite.

Veuillez maintenant, monsieur le président, recevoir l'assurance de ma profonde reconnaissance et de mon respectueux dévouement.

Thù-dàù-môt, le 23 mars 1876.

Après une année entière passée à Saigon dans l'étude des langue chinoise, annamite et cambodgienne, comme de la constitution sociale du peuple de ce pays-ci, j'ai été nommé administrateur des affaires indigènes, à la suite d'un concours, et j'ai été désigné (sur mon choix) pour l'arrondissement de Thù-dàù-mòt, que j'habite depuis trois mois, et sur lequel je crois vous devoir quelques détails.

« Thù-dàù-môt, » dont le nom a été écrit de toutes sortes de façons bizarres ou vicieuses, à cause de la difficulté pour les Européens de saisir les sons chantés de ce pays-ci, jouit depuis le commencement de la conquête d'une réputation de beauté et de pittoresque qu'il mérite en tous points. C'est une petite élévation, un petit tertre haut de 6 à 10 mètres, venant se terminer dans la rivière de Saigon à 30 kilomètres environ de cette ville et portant sur son plateau l'Inspection, c'est-à-dire le chef-lieu administratif d'un arrondissement, et rien autre chose que l'Inspection. Thù-dàù-mòt, qui n'a d'autres habitants que les administrateurs, l'employé du télégraphe et les miliciens annamites, n'est donc pas une ville ou un village, c'est un endroit, voilà tout, un poste où se payaient autrefois les impôts sur les barques et sur les bois flottants. « Thù » veut dire « reste de surveillance, » dàù môt » indique un arbre « dàù » *(Dipterocarpus)* remarquable. — Mais le village qui est aux pieds, au sud, se nomme Phù-cûông ; le village qui est au nord se nomme

Chânh-an, et les maisons de ces villages viennent toucher l'Inspection.

Au reste, la connaissance de la langue est indispensable pour ne pas commettre d'erreur sur les noms de lieux et de personnes dans ce pays-ci, et il est même absolument nécessaire de voir les noms écrits en caractères chinois, à cause des innombrables homophones et de l'uniformité de formation de ces noms.

Ainsi, ce que mon ami le D[r] Morice appelle *Tuduc* est Thû-dûc (le poste de la Vertu) (se prononce Thou dœuc). C'est un poste comme Thù-dâù-môt et un marché, — le village a un nom différent, — « *Sandan,* » à Phù-quôc (le pays de la richesse), est Dûông dông,—*Baidoc* est Bây-dôc, de plus, ce n'est pas un village. — Quant à *Pointat*, c'est un point géodésique qui a servi à la triangulation, et dont on possède les coordonnées terrestres, désigné sur les cartes par « Point-A. » Il est situé sur le territoire du même village que Thû-dûc, à l'endroit où l'ancienne route de Biên-hoa à Saigon coupait la rivière de Saigon.

Permettez-moi aussi une rectification à propos du tombeau de *Maqueuou*, décrit par M. le D[r] Morice. Maqueuou n'érigea pas de principauté, et il n'y a plus qu'une légende à son sujet; Maqueuou est un aventurier chinois nommé Mac-cûû dans la transcription en lettres latines des sons annamites inventée par les missionnaires, et universellement adoptée ici. Mac-cûû, avec l'aide de Chinois réfugiés dans le pays de Gia-dinh depuis la chute de la dynastie chinoise des Ming et l'avénement de la dynastie actuelle, s'empara du territoire de Hà-tiên (en 1715), qui appartenait aux Cambodgiens, et en fit hommage au roi de Huê. Son fils, nommé Mac-tôn, fit après lui la conquête de Rach-Gia et de Cà-mau, et il y bâtit des citadelles. Cette prise de possession, au nom de l'Annam, fut consacrée par un traité conclu entre l'Annam et le Cambodge en 1758. Ce sont de simples épisodes de la marche envahissante des Annamites et de leurs empiétements incessants sur les territoires cambodgiens.

Je voudrais de même vous donner quelques éclaircissements au sujet de qui est dit du « Lanh binh Tanh » par le D[r] Morice.

L'Annamite nommé « Tân » et non Tanh, n'était ni noble ni notable quand il fit sa soumission. C'était un soldat de valeur, un lieutenant du chef de partisans « Dinh, » qui nous tint tête plusieurs années. Il était « Dôi, » c'est-à-dire officier commandant à cinquante hommes sous les ordres de ce Quân (chef commandant à un régiment de cinq cents hommes). Insulté par le Quân Dinh, le Dôi Tân fit sa soumission en 1862, prit part d'une façon très-brillante à tous les combats livrés depuis. Ce fut lui qui s'empara des deux chefs de partisans les plus redoutables que nous ayons rencontrés en Cochinchine, le Quân Dinh, à Kiên-phûôc en 1864, et le Quân Truc, à Phù-quôc en 1868. Il était devenu lui-même le Quân Tân, et en dernier lieu il fut nommé Lânh-binh, ce qui, chez les Annamites, désignait le commandant supérieur des troupes d'une province.

Le « Lânh-binh » Tân est mort il y a deux ans et n'a pas été remplacé dans sa dignité.

Quelques détails nouveaux au sujet de l'île de Phù-quôc. Cette île n'a rien tenu de ce qu'elle promettait à l'époque où l'administrateur cité par le Dr Morice l'inventait pour ainsi dire. On y a coupé des bois (la maison Schrœder), mais on a dû renoncer à les transporter hors de la forêt ou hors de l'île, faute de « moyens de transport. » On a accordé des concessions de terrains, mais il y avait là plus de spéculation sur la vente future et éventuelle de ces terrains que de colonisation. La réalité est qu'il n'y a eu et qu'il n'y a à Phù-quôc ni cultures, ni colons ; qu'en outre, les forêts de Phù-quôc sont très-malsaines, et que la fièvre des bois y règne comme dans toutes les forêts de ce pays-ci. La conclusion, c'est qu'il n'y a plus d'Inspection à Phù-quôc, et que l'administrateur a dû se retirer de ce poste, et même plus tard de l'administration en donnant sa démission.

Maintenant, quand j'aurai protesté contre les 80,000 habitants accordés à Chô-lôn et contre les 900 kilomètres qui sépareraient Hà-tièn de Saigon, je pourrai revenir à mon sujet, c'est-à-dire à l'arrondissement de Thù-dâù-môt.

Chô-lôn (le grand marché) dépasse peut-être un peu 30,000 habitants, mais Hà-tiên ne saurait être éloigné de bien plus

de 450 kilomètres de Saigon et en suivant les détours de la route suivie par le tram (poste) : Chô-lôn, Tân-an, Mî-tho, Vinh-long, Sa-déc, Long-xiujên, Châu-dôc et Hà-tiên. Je protesterais bien aussi contre le nombre d'habitants donné à Saigon par toutes les géographies. Saigon, qui a les allures et les dimensions d'une ville de 500,000 âmes, n'est habitée en réalité que par des étrangers, Européens, Chinois, Indous, Malais, etc. ; sa population flottante, assez considérable, renferme tous les Annamites qui habitent les villages du voisinage et y rentrent tous les soirs. (Ceux qui y restent sont tous domestiques et on peut presque citer l'Annamite unique qui a une case à Saigon et y exerce un commerce ; il habite, rue Rigault-de-Genouilly.) — En donnant 90,000 habitants à Saigon, je crois être généreux.

L'arrondissement de Thù-dâù-môt, un des plus petits des dix-neuf arrondissements composant la Cochinchine française, — puisque sa superficie hypothétique, comme je vous le dirai, — serait d'environ 225,000 hectares (plus de 50,000 en moins que le département du Rhône) avec une population de 50,000 habitants environ, fait partie de la circonscription de Saigon avec Tây-ninh, Biên-hoà et Bà-ria, dans la nouvelle division politique et administrative du pays (1876), Saigon, Mî-tho, Vinh-long et Bassac.

Il est situé directement au nord de Saigon et s'étend entre la rivière de Saigon et le Sông-Be, affluent du Don-nai, à travers les forêts, dans la direction de Brelam jusqu'à une ligne idéale marquant une frontière qui n'a jamais été tracée ni parcourue, mais dont on connaît un point, — le poteau numéro 1, sur les bords de la rivière de Saigon, — (le poteau numéro 1 est l'origine de la frontière délimitée avec le Cambodge, entre ce point et Hà-tiên par MM. Rheinart, Labussière et Aymonier, — il y en a 124). — La rivière de Saigon ou au moins le principal bras de la bifurcation de Cài-cung coule avec rapidité à travers les forêts en séparant l'arrondissement de Tây-ninh ; le Sông-Be aux détours sans fin sépare l'immense arrondissement de Biên-hoa ; mais le cours supérieur de ces deux rivières n'a jamais été exploré, parce qu'elles ne conduisent nulle part et que la navigation y est extrêmement pénible par suite de la violence du courant. La

marée se fait sentir jusqu'à Bong-binh, sur la rivière de Saigon. Elle remonte jusqu'aux rapides du Sông-Be. La délimitation au nord de l'arrondissement est au reste parfaitement inutile.

Le pays, en effet, est couvert de haute futaie mêlée de bambous et est habité par de rares familles cambodgiennes ou Moi, errantes à travers les solitudes fiévreuses de la forêt dont elles incendient chaque année quelque coin pour y semer un peu de riz ; — ce système déplorable et destructeur s'appelle « faire un ray. » Une fois le riz récolté, la famille se déplace et va recommencer plus loin. Parmi les dix cantons de notre arrondissement, les deux plus au nord, nommés Cûu-an et Binh-mang, comptent ensemble quatre villages et quarante-cinq inscrits, qui ne vivent que par ce procédé et pourraient payer 710 francs d'impôt annuel s'ils payaient jamais quelque chose. On ne voit jamais que les deux chefs de ces cantons venant toucher une fois l'an leurs appointements, 300 francs chacun. A cela se bornent les relations des cantons cambodgiens avec la Cochinchine française où ils ont l'honneur de figurer. Il en est absolument de même des deux cantons Moi, situés au sud des précédents. Les dix villages avec soixante-six inscrits du canton de Quàn-lôi, et les quatre villages avec treize inscrits de Binh-sôn, figurent bien au budget pour une somme de 1,358 francs, dont il faut les dégrever tous les ans pour la balance, et sur les cartes complètes du pays ; mais on n'a de leurs nouvelles qu'à l'époque où les chefs de ces deux cantons viennent chercher leurs appointements annuels.

L'arrondissement commence par la réalité administrative avec une ligne traversant les forêts en des points vagues, au nord de Càì-cung, de Thi-tinh et de Chôn-thành, au niveau de la montagne (Nui) Lâp-vô, avec les cantons de Binh-thành-thûông à l'ouest, et de Binh-lâm à l'est. Ces deux cantons n'ont, comme les précédents, que des villages (forestiers en général) éloignés et sans relations presque, mais la population est exclusivement annamite et paie l'impôt : 7,385 francs pour les douze villages de Binh-thành-thûông (deux cent soixante-quinze inscrits) et 7,525 francs pour les quatorze villages (deux cent soixante-quatorze inscrits) de l'immense territoire de Binh-lâm.

Il est inutile de vous mentionner les cultures de ces cantons. Le village où il y en a le plus, An-thành, sur la rivière de Saigon, n'a que 96 hectares de cultures déclarées (dont 80 de rizières). La moyenne des villages n'en porte guère plus de 10. Quelques rizières, quelques champs de tabac, d'arachide ou de canne à sucre, des bananiers et du bétel avec quelques maigres légumes autour des cases, c'est tout. Les cocotiers manquent tout à fait; il y en a *deux* peu remarquables, mais fort remarqués le long de la petite rivière de Tây-ninh, et quelques-uns sur un dessin du *Tour du Monde*, marqués par erreur à coup sûr « environs de Tây-ninh, » dans la relation de mon ami le Dr Morice. Le cocotier souffre déjà beaucoup à Thû-dâù-môt et ne s'élève guère au-dessus du sol; ses frondes sont vigoureuses, mais le tronc reste bas et ramassé.

Il n'y a pas de marché dans les deux cantons dont je viens de parler; notre influence y est assurée par les postes fortifiés; Dôn de Bên-sûc, sur la rivière de Saigon, de Thi-tinh, sur la rivière nommée Ngâ-thi-tinh, ou Ngâ-hâm-bôt (village de Lê-nguyên) et de Chôn-thành (village de Lai-uyên), près du Sông-Be. Ces postes sont tenus d'une façon vraiment remarquable pour l'ordre et la propreté par les miliciens indigènes (vingt-cinq ou trente par poste). Il n'y a aucune route pour aller à Bên-Sûc, le fleuve y conduit; les chemins qui mènent à Thi-tinh et à Chôn-thành marquent la limite dans le nord de ce qui peut être appelé « une route; » des poteaux télégraphiques suivent la route de Thi-tinh, derniers vestiges des temps où nous avions un poste militaire français établi en ce point. Il est inutile d'ajouter qu'il n'y a pas de fil.

La seule industrie comme le seul commerce de toute cette région, ce sont les bois et quelques-uns de leurs produits (dâu et chai). On va encore chercher là les bois les plus précieux et les plus usités: le Gô (Cây) *(Sorinda Sumatrana ;* — Légumineuses), le Vâp *(Mesua ferrea ;* — Guttifères), le Sao *(Stopea odorata, etc.,* —Diptérocarpées), le Binh-linh *(Vitexa ;* — Verbénacées), le Vinh-vinh (ou vên vên), *(Anisoptera ;* — Diptérocarpées), le Bôi-lôi *(Tetranthera ;* — Lauracées), le Càm

(Parinarium; — Rosacées), pour la charpente des maisons, des jonques et des meubles, — le Trâc *(Pongamia;* — Légumineuses), le Cam-xe *(Xylia dolabriformis;* — Légumineuses), le Sôn *(Melanorrhea usitata;* — Anacardiacées), le Munh (mun) *(Maba ebenus;* — Ébénacées), pour les meubles plus recherchés les dâù-rai, dàù-lông, dâù-nûôc, dàù-ngô, dâù-sông-nâng *(Dipterocarpus;* — divers Diptérocarpées), pour fabriquer des barques et des cercueils (grande industrie), le Hûynh-dâng *(Engelhardtia;* — Juglandées) et le Chàm *(Tetrameles;* — Datiscées), pour ces roues gigantesques des chars à buffles, formées d'une seule rondelle sciée dans un contrefort de ces colosses, les Bâng-lâng *(Lagerstrœmia;* — Lythrariacées), pour les rames et les fléaux de ces balances où un Annamite porte tout ce qui est portable, un enfant, un jeune porc, des sapèques et des provisions de ménage (les femmes annamites, qui remplissent le rôle de « goujats » auprès des maçons chinois de Saigon, arrivent à porter jusqu'à trois briques et un peu de mortier comme contrepoids, à l'aide de cet instrument), le Lông-mûc *(Wrightia mollissima;* — Apocynées), pour faire des cachets ou des planches d'imprimerie, le Lau-tào *(Vatica;* — Diptérocarpées), etc., etc. Je n'en finirais pas, et je ne vous cite que ceux qu'un administrateur de Thù-dâù-môt voit passer journellement en immenses radeaux.

Il est juste d'ajouter que la grande forêt, aux points facilement accessibles, est dévastée; les grandes rivières navigables n'ont plus leurs voûtes de verdure éternelle; de loin en loin à peine, dans le voisinage des pagodes, on aperçoit le dôme des *Dipterocarpus* (dâù), les rois de cette végétation.

Citons encore les bambous qui servent de flotteurs pour ces bois denses, presque tous plus lourds que l'eau et qu'on emploie à tout, et les rotins (en annamite Ròi; — *Calamus;* — Palmiers). Les nonchalants Cambodgiens font un voyage de huit jours, secoués dans leurs charrettes à buffles, pour venir vendre huit ou dix petits paquets de rotins, dépensent royalement les quelques francs produits à acheter un peu de riz aux Annamites, un peu d'alcool au débitant chinois et repartent pour leurs clairières

pauvres et insouciants comme auparavant. Ceci représente les échanges caractérisant l'importance des marchés de Tây-ninh, de Thi-tinh et de Chôn-thânh. Tel serait peut-être Brelam si Brelam était autre chose qu'une clairière de la forêt, d'aussi mince importance que les autres campements Moi, où sont allés quelques voyageurs et quelques missionnaires dans des temps très-anciens, et d'où on a rapporté la fièvre des bois à peu près toujours, parfois quelques mollusques curieux.

Je m'aperçois qu'il ne me reste plus de place pour signer et m'arrêter. J'ai donc tout juste le temps de vous citer le seul produit de ces bois donnant lieu à un commerce ; l'oléo-résine (divers *Dipterocarpus)*, des Diptérocarpées découlant en abondance dans les petites niches triangulaires et profondes ouvertes vers le pied de l'arbre nommée Dâù (huile) en annamite, et connue sous le nom « d'huile de bois. » C'est un vernis excellent ; en outre, mélangé à l'oléo-résine plus concrète du Chai (Cây) *(Skorea rubiflora ;* — Diptérocarpées) et à de la chaux, il est fort usité dans le calfatage des bateaux et des grandes barques. Il faut ajouter que les huiles de bois du commerce de Saigon viennent à peu près uniquement de la presqu'île de Malacca, par la voie de Singapore et des négociants chinois. Les huiles de Dâù indigènes sont entre les mains des paresseux Cambodgiens et de quelques Annamites, qui prêtent du riz et se font rendre de l'huile avec des intérêts exorbitants (2 0/0 par jour, par exemple); ces huiles sont employées par les indigènes et restent dans la consommation locale.

Il est absolument interdit actuellement de couper des Dâù-rai et des Dâù-lông, qui donnent la meilleure huile avec le plus d'abondance; mais le mal est déjà fait et les lieux de production de l'huile de bois sont déjà fort éloignés de Thù-dâù-môt.

Je continuerai plus tard cette note sur l'arrondissement où je me trouve, pour peu que vous y trouviez quelque intérêt et, sortant des forêts, je vous donnerai quelques détails sur les cantons plus riches et plus populeux de Binh-thô, Binh-diên et Binh-thiên; enfin, sur le canton de Binh-chành, le pays où se récoltent à peu près tous les mangoustans et toutes les oranges (dites)

du Cambodge, paraissant au marché de Saigon. Il n'y a pas, à l'heure qu'il est, de carte indiquant même d'une façon approchée la position des villages. Sur la grande carte de Bigrel (20 feuilles), j'ai pu constater que tous les villages portés dans le canton de Binh-thiên étaient placés au hasard, et le hasard ne tombait jamais juste. J'ai à peu près terminé ce travail de cartographie pour ce canton. Quand j'aurai vu les autres, je vous enverrai une carte presque présentable de l'arrondissement contenant tous les villages.

Il me reste, monsieur le président, à vous renouveler tous mes remerciements et à vous prier d'agréer les sentiments de respectueuse reconnaissance de votre tout dévoué serviteur.

TABLEAU DE LA POPULATION DE LA COCHINCHINE FRANÇAISE

— Année 1875, annuaire de la Cochinchine —

Arrondissements	Nombre des cantons	Nombre des villages	Annamites non inscrits cahiers d'impots	Annamites inscrits	Chinois	Cambodgiens non inscrits	Cambodgiens inscrits	Malais Malabares Tagals Minh Huong	Européens	Nombre d'habitants
1 Saigon.	[1] 17	233	260,000	12,748	13,600	»	10	[2] 945	50	287,353
2 Chô-lôn.	13	231	129,342	9,243	19,854	»	»	171	57	158,667
3 Gô-công.	4	50	37,011	2,847	279	»	»	10	1	40,148
4 Tân-an.	9	105	50,000	3,900	450	30	»	»	1	54,381
5 Tây-ninh. . . .	9	53	16,025	1,043	310	»	193	[3] 31	2	17,604
6 Mi-tho.	13	187	114,762	9,000	1,234	»	»	2	2	125,000
7 Biên-hoa. . . .	[4] 16	204	53,898	5,083	654	»	»	6	20	59,661
8 Bà-ria..	7	64	15,443	2,000	281	»	»	5	1	17,730
9 Thù-dâù-môt. .	10	97	38,990	2,785	600	3,000	200	6	1	45,582
10 Vinh-long.. . .	16	208	152,945	6,867	1,283	»	»	3	8	161,106
11 Trà-vinh. . . .	13	208	25,682	2,818	1,535	31,972	2,618	»	2	64,627
12 Bên-tré (Mo-cay)	23	199	146,000	11,448	712	»	»	»	1	158,161
13 Trà-ôn (Can-thó)	11	118	44,192	8,741	821	3,229	793	3	1	57,780
14 Châu-dôc. . . .	10	91	60,574	2,697	807	13,180	659	[5] 7,832	9	86,658
15 Sa-dêc.	9	81	26,668	6,087	1,322	»	»	1	8	94,668
16 Sôc-trăng. . . .	11	144	12,461	1,733	3,320	25,261	1,586	[6] 11,503	1	55,865
17 Long-xuyên.. .	8	55	42,448	2,659	350	6,602	98	6,000	1	58,158
18 Hà-tiên.	3	12	4,500	472	600	700	126	»	2	6,400
19 Rach-già. . . .	7	99	18,912	1,924	758	657	652	»	1	17,904
20 Phú-quôc (îles)[7]	16	4	2,208	121	21	»	»	»	1	2,352
Chaque arrondissement est une inspection.	209		1,307,061	94,216	48,791	84,631	2,935	26,519	170	1,571,605
			1,401,217			91,566				

[1] Non compris fonctionnaires, armée, etc., habitant Saigon. — [2] 720 Malabares. — [3] Chams inscrits : 24 ; Stiengs inscrits : 6. — [4] 10 cantons annamites, 155 villages ; 6 cantons Moi, 49 villages. — [5] Malais non inscrits : 7,715, inscrits : 1,008. — [6] Minh-huong, 11,502 (descendants de Chinois et d'Annamites réunis en corporation). — [7] 16 îles ; l'inspection de Phû-quôc est supprimée en juillet.

TABLEAU DES CULTURES DE LA COCHINCHINE FRANÇAISE

— ANNÉE 1875, ANNUAIRE DE LA COCHINCHINE —

ARRONDISSEMENTS	RIZIÈRES 1 cl. 11 fr. 2 cl. 9 fr. 80.		CANNE A SUCRE BÉTEL, MURIERS Canne 6 fr. Bétel 10 fr. Mûrier 4 f.		ARÉQUIERS COCOTIERS 6 fr.		JARDINS LÉGUMES ARACHIDES, ETC. 4 fr.		PALMIERS D'EAU, POIVRE Palmier 2 f. Poivre 10 f.		TOTAUX	
	HECT.	ARES	HECT.	ARES	HECT.	ARES	HECT.	ARES	HECT.	ARES	HECT.	ARES
1 Saigon.	8,948	06	1,239	75	»		2,687	49	17	75	12,893	05
2 Chô-lôn.	36,370	15	4	06	8	40	1,058	91	161	00	37,602	52
3 Gô-công.	28,207	56	49	94	43	77	588	42	419	35	29,309	06
4 Tân-an.	24,000	00	»		80	00	70	00	50	00	24,900	00
5 Tây-ninh. . . .	923	65	79	96	6	99	118	53	0	80	1,129	92
6 Mi-tho.	44,223	38	640	30	8,291	37	2,100	48	775	31	56,030	84
7 Biên-hoa. . . .	3,908	28	1,085	32	701	32	328	74	»		6,083	70
8 Bà-ria.	2,584	40	312	90	457	32	526	06	2	39	3,893	10
9 Thủ-dâu-môt. .	1,397	54	317	12	350	65	684	76	13	00	2,769	10
10 Vinh-long. . . .	28,785	00	542	00	9,906	17	588	00	15	00	39,836	17
11 Trà-vinh. . . .	20,576	50	1,684	12	185	50	3,727	00	642	50	25,131	50
12 Bên-tré (Mo-cay)	23,559	57	1,493	47	7,768	58	2,728	65	1,591	59	37,135	68
13 Trà-ôn (Can-thô)	19,877	69	»		2,320	10	2,709	07	19	21	24,926	07
14 Châu-dôc. . . .	968	10	360	10	89	00	2,813	09	»		4,258	63
15 Sa-dêc.	17,154	12	35	63	2,213	09	5,100	90	»		24,503	76
16 Sôc'-trăng. . . .	5,261	00	84	10	27	00	982	15	1,300	00	7,594	25
17 Long-xuyên. . .	11,189	22	114	20	325	07	3,735	07	30	00	15,391	74
18 Hà-tiên.	277	23	9	25	93	60	59	71	100	00	5 9	79
19 Rach-giá. . . .	1,492	25	»		55	75	331	25	503	00	2,382	25
20 Phû-quôc. . . .	»		0	02	6	00	»		»		6	02
Surface cultivée de la Cochinchine.	279,703	70	8,052	24	32,989	68	31,038	28	5,640	70	357,410	60

SAIGON. — 1874

ENTRÉES ET SORTIES

NAVIRES	NOMBRE		TONNAGE		ÉQUIPAGE		PASSAGERS	
	ENTRÉES	SORTIES	ENTRÉES	SORTIES	ENTRÉES	SORTIES	ENTRÉES	SORTIES
Anglais.	132	138	92,634	96,786	4,649	4,895	2,105	2,030
Allemands.	43	46	20,678	25,512	862	902	332	282
Américains.	»	1	»	89	»	6	»	»
Belges.	1	1	585	585	23	23	»	8
Cambodgiens.	12	12	540	540	143	143	90	107
Danois.	7	6	4,449	3,570	152	122	34	19
Espagnols.	4	4	1,769	1,769	98	98	65	»
Français.	91	92	93,571	93,041	7,530	7,283	590	219
Hollandais.	5	5	2,424	2,424	94	94	»	»
Suédois.	2	2	786	786	40	40	»	»
Siamois.	5	6	2,390	2,486	228	243	501	21
Chinois.	85	85	3,892	3,892	1,576	1,782	404	491
	387	398	223,718	231,480	15,395	15,631	4,121	3,177

SAIGON. — ENTRÉES DES NAVIRES AU LONG COURS

1875. — PREMIER SEMESTRE

NAVIRES	NOMBRE		TONNAGE		ÉQUIPAGE		PASSAGERS	
	PREMIER TRIMESTRE	DEUXIÈME TRIMESTRE	PREMIER TRIMESTRE	DEUXIÈME TRIMESTRE	PREMIER TRIMESTRE	DEUXIÈME TRIMESTRE	PREMIER TRIMESTRE	DEUXIÈME TRIMESTRE
Anglais	56	63	25,639	55,279	950	2,385		913
Allemands	11	7	5,746	4,585	202	103		2
Américains	»	1	»	810	»	13		»
Cambodgiens	6	»	270	»	84	»		»
Danois	5	6	4,039	4,770	146	150		64
Français	21	21	26,798	25,039	1,908	2,043		»
Hollandais	2	6	2,855	4,103	79	114		»
Siamois	1	»	317	»	23	»		»
Suédois	4	5	1,572	1,965	80	110		2
Chinois (vapeurs)	1	»	920	»	30	»		»
Chinois (jonques)	29	35	1,501	2,329	555	691		101
TOTAL POUR 6 MOIS	136	144	66,551	98,830	4,053	5,609		1082
	280		165,381		9,612			

SAIGON. — SORTIES DES NAVIRES AU LONG COURS

1875 — DEUXIÈME SEMESTRE

NAVIRES	NOMBRE		TONNAGE		ÉQUIPAGE		PASSAGERS	
	PREMIER TRIMESTRE	DEUXIÈME TRIMESTRE	PREMIER TRIMESTRE	DEUXIÈME TRIMESTRE	PREMIER TRIMESTRE	DEUXIÈME TRIMESTRE	PREMIER TRIMESTRE	DEUXIÈME TRIMESTRE
Anglais	51	65	52,110	56,930	2,063	2,385		407
Allemands	10	9	4,851	6,144	162	213		75
Américains	»	1	»	810	»	13		»
Cambodgiens	6	»	270	»	84	»		»
Danois	5	6	4,209	4,988	109	169		115
Français	20	21	23,169	24,345	1,392	1,940		17
Hollandais	2	6	2,855	4,103	79	114		»
Siamois	1	»	317	»	23	»		»
Suédois	3	6	1,[illegible]79	2,358	60	169		50
Chinois (vapeurs)	1	»	920	»	30	»		»
Chinois (jonques)	22	32	1,000	2,242	383	640		103
TOTAL POUR 6 MOIS	121	146	90,710	101,920	4,915	5,655		707
	267		192,630		10,510			

MOUVEMENT DES BARQUES DE MER ANNAMITES

ANNÉES		NOMBRE		TONNAGE		ÉQUIPAGE	
		ENTRÉES	SORTIES	ENTRÉES	SORTIES	ENTRÉES	SORTIES
1875	Janvier, Février, Mars,	704	753	15,772	16,016	4,370	5,250
	Avril, Mai, Juin	696	715	14.863	25,078	3,963	4,171
		1,400	1,463	30,637	41,094	16,992	9.421
1874	Année entière	3,052	2,935	58'098	51,028	16,992	16,125

RELEVÉ DU REGISTRE OFFICIEL DES DOUANES DU CAMBODGE

— EXPORTATION —

PRODUITS	QUANTITÉS		SOMMES*	OBSERVATIONS
			FR.	
Coton brut (Krebas)	8,000,000	kilogr.	200,000	
Coton égrené (Sămlěy)	160,000	—	100,000	DANS CE TABLEAU
Poivre (Maréch)	226,000	—	385,000	D'EXPORTATION
Soie grége *(Saût)*	**5,900**	—	**150,000**	N'ONT PAS FIGURÉ :
Cocons *(Sàmbŏk néang)*	**5,400**	—	**20,000**	Le Tamarin (Am-
Cardamome (Krevahh)	4,900	—	57,000	pti).
Cardamome sauvage (Krekô)	9,900	—	14,000	Le Fumier de vers
Paddy (Srau)	888,000	—	30,000	à soie (pour fu-
Tabac (Thnăm)	138,000	—	177,000	mer le bétel).
Gomme gutte (Rong)	5,900	—	26,000	Les Nattes.
Cire (Kremuon)	8,200	—	62,000	Les Matelas.
Gomme laque (Mereăhk)	4,300	—	7,000	Poteries de Kòm-
Haricots divers (Sândèk)	300,000	—	52,000	pong-Chhnâng.
Ortie de Chine (Thmĕy)	7,000	—	9,000	Chevaux.
Sésame (Longo)	42,000	—	10,000	Bœufs.
Bétel frais (Mehi Srâs)	2,220,000	—	615,000	——
Bétel sec (Melû senguot)	9,000	—	6,000	
Amandes de nénuphar (Krâhp chhŭk)	3,000	—	3,000	COMMERCE LOCAL
Paillotes blanches *(Nipa fruticans)* (Slàk anchéang)	43,000	nattes.	43,000	EXCLUSIVEMENT :
Bois (Dòm chhœu)	360	arbres.	16,000	1 Vermicelle (de riz).
Bambous (Rŭsĕy)	2,600	tiges.	11,000	
Rotins (Phdau)	9,000	tiges.	3,000	2 Légumes.
Ecorce de ? (pour teinture) (Prahuot)	27,000	kilogr.	44,000	3 Fruits.
Sucre de palme (Skâr tenot)	60,000	paq. en pots.	60,000	4 Fer de Kômpong-Svai.
Résine (Châhr chong)	140,000	kilogr.	23,000	
Huile de bois (Châr tŭ'k)	6,000	jarres.	12,000	5 Outils d'ouvriers.
Ivoire (Phlŭk damrĕy)	350	kilogr.	1,000	6 Briques.
Cornes molles (de cerf) (Snêng tŏn)	140	—	4,600	7 Carreaux.
Bois de cerf (Snêng prôs)	200	—	500	8 Boîtes en paille.
Cornes de buffles (Snêng krebĕy)	10,000	—	6,000	9 Paillottes pour cloisons.
Cornes de rhinocéros (Kraui roméas)	130	—	8,000	
Peaux de bœufs (Sbêk kou)	12,000	—	13,000	10 Étoffes.
Peaux de bœufs sauvages (Khting)	2,500	—	1,500	11 Bambous.
Peaux de buffles (Sbék krebĕy)	24,000	—	14,000	12 Rotins.
Plumes de pélicans	1,400	animaux	» »	13 Cannes à sucre.
Os d'éléphants (Chhĕâng damrĕy)	6.800	kilogr.	3,500	14 Torches.
Os de tigres (Chhĕâng khla)	900	—	3,600	15 Charbon de bois.
Crocodiles (Krepœu)	500	—	4,500	16 Sucre de palme.
Fer de Kŏmpong Svai (Dèk Kŏmpong Svai)	6,000	—	3,000	17 Riz, dont la production équivaut à la consommation.
Colonnes de maison (Sâsâs phtéa)	500	pièces.	7,000	
Bordages pour grandes barques	1,860	—	155,000	
Diverses pièces pour barques	»	—	6,000	
Pièces de bois diverses	570	—	114,000	
Poisson (Trĕy reéch)	566,000	kilogr.	277,000	
Poisson (Chdŏr)	1,358.000	—	348,000	
Poisson (Râs)	121,000	—	26,000	
Poisson (Pra)	5,582,000	—	1,429,000	
Poisson (Tipou)	48,000	—	9,000	
Poissons (autres espèces)	42,000	—	10,000	
Poissons vivants (Trĕy non rôs)	1,555,000	têtes.	540,000	
Nageoires et vessies de poisson *(Tŭp trĕy)*	Nag. 700 Ves. 5,000	kilogr. —	1,[illegible]00 2,600	
Huile de poisson (Khlanh trĕy)	14,000	—	6,000	

* La douane perçoit un dixième sur la valeur portée dans cette colonne.

La valeur totale de cette exportation ou circulation est de 7 millions de francs environ
La douane perçoit 700,000 fr.

IMPORTATIONS AU CAMBODGE

PRODUITS	PROVENANCES
Opium	Bengale.
Sel	Cochinchine française.
Articles de chasse	France, Angleterre.
Fer forgé	— —
Parapluies, parasols	— —
Bougies, mercerie, cotonnades	— —
Soufre, quincaillerie	— —
Salpêtre et alun	Chine.
Chaux pour constructions	Singapore.
Chaux pour bétel	Cochinchine française.
Bétel torréfié	—
Arec de Cochinchine	—
Arec séché au four	—
Arec de Singapore	Singapore.
Arachides	Binh-dinh et Binh-Thuân.
Cocos, huile de cocos	Cochinchine française.
Huile d'arachides	Chine, empire d'Annam.
Sucre	Empire d'Annam.
Foie de poisson	Annam.
Cognac, carrosserie	France.
Canelle, fruits divers	Chine.
Mangoustans	Cochinchine française.
Nattes à voile, cordes de cocos	Annam.
Ortie de Chine	Cochinchine française.
Sacs, nattes	—
Liens pour avirons, pour ligatures	—
Paillottes blanches	—
Bois débités	Singapore.
Chaussures pour indigènes	Chine et Cochinchine.
Articles d'exportation	Chine.
Riz	Cochinchine.
Horlogerie	Angleterre.

PRINCIPAUX MARCHÉS DU CAMBODGE

1° PHNÔM-PÉNH, 30,000 habitants ; marché le plus important du Cambodge : Poisson du Grand-Lac, coton des bords du Mékong, cardamome de Pussat, bois de construction, bambous, cire, résine, gomme gutte, tabac, *soie (de tout le pays)*, peaux, cornes. — C'est avec Chô-lön que se fait surtout le commerce.

2° KÔMPÔNG-LICONG : étoffes d'Europe et de Chine, cardamome et gomme gutte de Thpong.

3° KÔMPÔNG-TRELACH (TOVÈK) : bois de construction, laque, huile de bois, résine.

4° KAMPÔT : poivre, sel, sucre de palme.

5° KÔMPÔNG CHHNANG (PROLÉA-PIKÉR) : poteries et ustensiles de terre grossière.

6° KA-CHHNÖK-TRU (île) (BABAUR) : grand marché de poissons.

7° POURSAT : cardamome, peaux, cornes, petites crevettes, conserves de venaison.

8° KÔMPÔNG-THÔM : fer du Phnôm dèk (Kômpông-Svai).

9° BANAM (BA-PHNÔM) : céréales, riz, petits légumes (Sandok bai), coton, poisson salé.

10° PRÉM-CHHLANG (CHHLANG) : céréales, riz, tabac, coton, bois, palmier trëang (arcs et manuscrits).

11° KRECHÈS : produits du Laos, cardamome, laque, ivoire, cornes, peaux, orties de Chine ; esclaves.

EXPORTATION DU RIZ PAR NAVIRES A LONG COURS

ANNÉE 1875. — SIX PREMIERS MOIS

DE JANVIER A AVRIL	D'AVRIL A JUILLET
TOTAL = 1,709,413 Piculs (60 kilogr.)	TOTAL = 1,144,564 Piculs (60 kilogr.)
dont 1,117,830 P. à Hong-kong.	dont 1,504,679 P. à Hong-kong.
— 249,440 — à Sourabaya.	— 219,450 — à Sourabaya.
— 164,985 — à Singapore.	— 113,813 — à Singapore.
— 58,300 — à Batavia, etc.	— 33,300 — à Batavia, etc.
	— 3,095 — à Marseille.
TOTAL DES SIX MOIS . . . . . . 3,653,977 PICULS (60 kil.)	

ANNÉE 1874. — ENTIÈRE

dont 1,144,969 — à Hong-kong.	— 539,832 — à Singapore.
— 677,903 — à Calcuta.	— 251,244 — à Falmouth.
TOTAL POUR L'ANNÉE. . . . . . . 3,129,022 PICULS.	

TABLEAU DES PROVINCES DU CAMBODGE ET DE SES PRODUCTIONS

ANNÉE 1875. — COURS DE M. AYMONIER AU COLLÈGE DES ADMINISTRATEURS

PROVINCES	INSCRITS	PRODUCTIONS
Ancienne terre de Thbaung-Khmûm		
1 Sâmbaur.	300	Quelques rizières. — Cire d'abeilles, gomme laque, cochenille, commerce d'esclaves.
2 Sâmbŏk.	289	
3 Krechés.	717	
4 Kâncho.	43	Riz, palmiers Trĕang, cultures diverses.
5 Chhlâng.	725	Riz, — —
6 *Thbaung-Khmûm*.	6,228	Tabac, coton, *mûrier*, bois.
7 Totûng-thngay.	696	Riz, bois (peu exploités).
Ancienne terre de Bâphnôm		
8 Préy-vêng.	1,330	Riz, bois.
9 *Peém-cho*.	1,464	Coton, *mûrier*, bétel.
10 Baphnôm.	5,348	Riz, céréales, coton, poisson.
11 Râmduol.	3,135	Rizières.
12 Svai-teép.	1,840	Rizières.
13 Lœuk-dêk.	1,138	Plantes textiles, amandes de nénuphar.
Ancienne terre de Kômpong-Svai		
14 Chikrêng.	606	Rizières, bois, cire.
15 Stûng.	2,455	— —
16 Kŏmpong-Svai.	4,541	Rizières, minerai de fer.
17 Préy-Kedéy.	274	Riz, bois, cire.
18 Barai.	2,047	Riz, bois, cire.
19 *Stûng-trâng*.	1,595	Coton, *mûrier*, ortie de Chine, nénuphar.
20 *Kŏmpong-siém*.	5,978	— — —
21 Chœung-prêy.	2,919	Riz, tabac, sucre de palme, bambous.
Ancienne terre de Pursat		
22 Poursat (ou Pourthisat). . . .	2,533	Cardamome, peaux, cornes, crevettes.
23 Kreko.	505	Conserves de venaison, laque.
24 Krang (ou Kresan).	592	Résine, huile de bois, laque.
25 Babaur.	1,627	Laque, riz, poisson.
26 Proléa-pieér.	3,522	Bois de construction, poteries.
27 Thpong.	870	Riz, gomme gutte, laque, cardamome, bois.
28 Kŏmpong-som.	1,740	Riz, gomme gutte, laque.

PROVENANCES	INSCRITS	PRODUCTIONS
	Ancienne terre de Trèang	
29 Sâmrê (Krâng-Sâmrê).....	388	Bois, laque, gomme gutte.
30 Phnôm-sruoch.........	2,781	Laque, huile de bois, résine, torches.
31 Kong-pisëg..........	2,348	Poivre, riz, sel, sucre de palme pour la province de Kâmpôt (centre du commerce du poivre).
32 Kâmpôt.............	3,613	
33 Kândal-Stüng.........	3,829	Sucre de palme, riz.
34 Bati..............	4,359	Riz, gomme laque.
35 Treäng.............	4,911	Riz, tabac, laque, huile de bois, résine.
36 Bântëg-méas..........	2,458	Riz, bois, poivre, huile de bois, résine, torches.
37 Peém.............	1,465	Poivre, riz, sel, tabac, chaux.
38 *Saang*.............	2,818	*Mûrier*, maïs, tabac, coton, indigo, canne, arachides.
39 *Kô-thôm*............	1,159	*Mûrier*, *étoffes de soie*.
40 Rey-Krebas..........	3,040	Tabac, riz, sucre de palme.
	Ancienne terre de Chàdô-mûhk (Les quatre bras).	
41 Kömpong-lêng.........	1,216	Cultures diverses.
42 Anlong-réech.........	485	Chaux de coquillage, bambous, rotins.
43 Mühk-këmpûl.........	1,556	Bambous, rotins.
44 *Kâng-méas*..........	889	Tabac, coton, *mûrier*, indigo.
45 Lovêk..............	3,249	Bois, laque, huile de bois, résine.
46 Kömpong-luong (Pinhalû)..	2,199	Poisson, riz, cultures diverses, commerce.
47 *Phnôm-penh*.........	320	Riz, *vers à soie*, *étoffes*, sucre de palme.
48 Sâmrong-tong.........	6,797	Riz, gomme gutte, huile de bois, résine.
49 *Kâ-sutin*............	1,426	Coton, tabac, *soie*, indigo.
50 *Svai-romith*.........	2,979	Coton, *mûrier*, indigo.
51 Khsach-kandal.........	2,365	Arachides, coton, indigo, maïs, légumes.
52 Loréa-em............	2,103	Riz, cultures diverses, poisson.
53 Sitho (Srëy) Sânthor-kândal.	2,213	Rizières.
54 Sitho (Srëy) Sânthor-sdäm..	2,493	Rizières.
55 Sitho (Srëy) Sânthor-chôvéng	1,715	Rizières.
56 Kién-svai............	2,481	Sésame, coton.

Total général des inscrits........ 213,212 habitants.
Non compris la ville de Phnômpenh.... 30,000 —

Les noms en *italique* indiquent les provinces et les produits séricicoles.

Bättâmbâng (Siam)........	70,000	Riz, cire, cardamome, peaux, cornes, poisson.
Angkâr (Siam).........	?	Bois.
Chou Kan (Siam).........	?	Riche et bien cultivée (Garnier).
Sourên (Siam)..........	?	Peu peuplées, mais habitées par des Cambodgiens.
Sânkéa (Siam)..........	?	
Koukan (Siam).........	?	
Melu Prëy (Siam)........	?	Ces provinces n'ont pas été visitées par les Européens.
Tonlé Repou (Siam).......	?	

La population ici inscrite d'environ 126,000 hommes, d'après la statistique officielle de 1874, comprend, en principe, les hommes valides de dix-huit à cinquante ans (d'un sixième à un dixième de la population totale).

NOTICE

SUR LE

VOYAGE DE MARGARY

DE HANKOW A TA LI FU

— De septembre à décembre 1874. —

PAR

ED. MILSOM

Au commencement du mois d'août 1874, M. Margary, alors interprète au consulat de Sanghai, reçut du ministre anglais à Pékin l'ordre de partir pour le Yun-nan, par voie de terre, et de rejoindre à Bhamo le corps expéditionnaire parti de Rangoon, qui, sous le commandement du colonel Horace Brown, se proposait d'explorer les routes commerciales entre la Birmanie et le Yun-nan. Cette entreprise était faite avec le plein consentement du gouvernement chinois, et le colonel Brown, aussi bien que M. Margary, étaient pourvus de passeports chinois parfaitement en règle ; M. Margary était de plus porteur de dépèches du Tsung li yamen aux gouverneurs des provinces du sud-ouest, les invitant à traiter le voyageur avec considération, et leur expliquant le but de son voyage. Ces instructions furent suivies très-exactement pendant son premier voyage, Margary réussit à traverser les provinces de Hoonan, Kweichow et Yun-nan, sans aucun obstacle, et il rejoint le colonel Brown à Bhamo le 26 janvier 1875.

Encouragée par le succès de M. Margary, l'expédition, composée du colonel Brown, de quatre Européens, d'une escorte de

quinze sikhs et d'une garde d'honneur de cent cinquante hommes envoyée par le roi de Birmanie pour l'accompagner jusqu'à la frontière, l'expédition quitte Bhamo le 15 février 1875.

Le 17 février, en arrivant près de la frontière, des bruits menaçants se font entendre; des voyageurs venant de Mo-mein prétendent qu'un corps de quatre cents hommes se prépare à barrer le passage à Manwyne; ces rumeurs demandent confirmation, et Margary part en avant, avec son lettré et quatre domestiques. Quelques heures plus tard, il écrit au colonel que tout est tranquille et qu'il va pousser jusqu'à Manwyne.

Des rumeurs de plus en plus inquiétantes continuent cependant à arriver au camp du colonel Brown, et le 22 février on apprend que Margary a été assassiné avec tous les siens et que trois mille hommes de troupes chinoises s'avancent pour attaquer le camp. Bientôt cette armée hostile se montre sur les hauteurs, et il faut se mettre sur la défensive : l'escorte birmane soutient bien l'attaque, et le feu nourri des armes à tir rapide des Européens et des sikhs oblige les assaillants à se réfugier dans la jungle d'où ils sont ensuite délogés par l'incendie. Profitant de la déroute des troupes chinoises, le corps expéditionnaire se replie rapidement sur Bhamo.

Pendant sa retraite, le colonel Brown reçoit la confirmation de la triste nouvelle que Margary et tous ses gens ont été assassinés à Manwyne. La manière exacte de sa mort n'est pas connue. On avait d'abord affirmé qu'il avait succombé, dans le temple même qui lui servait de demeure, sous les coups des licteurs du Yamen; des détails plus récents, recueillis de personnes venant du Yunnan, disent qu'il fut saisi à un banquet officiel auquel il avait été convié, et décapité avec tous ses gens, à l'exception de son cuisinier qui échappa (étant en ville pour des emplettes) et réussit à revenir à Hankow.

Il est évident, d'après le témoignage des Birmans établis à Manwyne, que Margary n'a pas succombé à une émeute, ou à un soulèvement de la population locale qu'il avait quittée quelques semaines auparavant dans les meilleurs termes, mais qu'il a été tué par l'ordre d'un haut fonctionnaire arrivé la veille de

Mo-mein avec un corps important de troupes chinoises; ces mêmes témoins affirment que les têtes des victimes furent transportées à Mo-mein (Teng yuen chow) et exposées sur les murs.

La mauvaise volonté témoignée depuis lors par le gouvernement chinois et sa politique vacillante et hostile, lorsque l'Angleterre a exigé la punition des coupables, font soupçonner chez lui ou bien un changement de conduite inexplicable qui l'a poussé à s'opposer par des moyens détournés à l'exécution de ce qu'il avait d'abord consenti de plein gré, ou bien un plan machiavélique pour frapper lâchement celui pour lequel il avait déployé la plus grande bienveillance.

En effet, Margary est lui-même étonné des réceptions et des honneurs que lui procurent les lettres du Tsung li yamen; dans plusieurs endroits les magistrats envoient des messagers à sa rencontre pour prendre ses ordres et préparer les logements; quelquefois les mandarins viennent eux-mêmes en grand costume et avec tout le cérémonial usité en pareille circonstance. Ces honneurs redoublent au delà de Yun nan; le gouverneur de la province lui donne pour escorte deux mandarins de rang; à chaque ville, les autorités sortent à sa rencontre et l'installent en maître dans le yamen, ou résidence officielle, lui font servir des repas somptueux, le font même accompagner par des domestiques et des cuisiniers experts lorsque les étapes sont fixées sur des villages de peu de ressources, et célèbrent son arrivée et son départ en faisant éclater les trois pétards réglementaires. Margary apprend plus tard que le vice-roi a donné l'ordre de dépenser 6 taëls d'argent, environ 50 francs, pour les frais de réception, somme énorme pour cette partie du pays comme nous le verrons plus loin.

Revenons maintenant au journal de Margary.

Parti de Sanghai le 22 août 1874, il ne parle pas de son voyage jusqu'à Hankow, c'est une simple promenade, grâce aux magnifiques steamers américains à double et triple étage, pareils à ceux de New-York et du Mississipi, qui font aujourd'hui le service du Yang tsze kiang.

C'est à Hankow que se font les préparatifs de l'expédition.

Le vice-roi, qui a déjà reçu des ordres de Pékin à son sujet, recommande à Margary la route du Hoonan et du Kweichow, c'est celle que prennent d'habitude les mandarins, et il écrit aux autorités de bien accueillir notre voyageur.

Le trajet de Hankow à Chên-yuen durera environ deux mois et se fait entièrement par eau, il faut donc noliser une de ces grandes barques couvertes, appelées bateaux mandarins, au moyen desquelles on voyage presque partout en Chine ; cette barque contient dans toute sa longueur une cabine subdivisée en plusieurs chambrettes, avec salon, cuisine et compartiment pour l'équipage. Lorsque le vent est favorable, l'équipage hisse au mât une voile carrée, et la marche est rapide, mais si le vent est contraire, cette embarcation s'avance lentement à la godille, ou au moyen d'un halage pénible à force de bras le long de la rive.

Une convention est passée avec le propriétaire qui s'engage à transporter Margary avec son lettré et ses trois domestiques de Hankow à Chên yuen dans le Kweichow pour la somme de 110,000 sapèques, soit environ 550 francs.

Puis viennent les difficultés financières, qui sont bientôt aplanies par une banque du Shensi ; moyennant une commission de 4 0/0, elle accorde un chèque sur la succursale qu'elle vient d'ouvrir à Yunnan ; le directeur de la banque donne des renseignements utiles à Margary, et lui remet un poids en laiton qui doit servir d'étalon pour la vérification des lingots d'argent qui lui seront donnés en paiement du chèque.

Tous les préparatifs étant terminés, l'expédition quitte Hankow le 4 septembre 1874 et remonte lentement le courant rapide du grand fleuve : rien n'est triste comme ces flots boueux du Yang tsze roulant dans une plaine monotone et plate, encadrée de montagnes grises fuyant à l'horizon : le plus souvent les bords élevés cachent même les champs et les bosquets d'arbres qui indiquent la présence d'une ferme ou d'un village. Mais voici bientôt une station officielle et un mandarin qui prélève un impôt sur les radeaux de passage. — Ces radeaux présentent un aspect singulier : à une petite distance on les prendrait pour un village flottant habité par une population active et nombreuse, de près

on ne peut qu'admirer leur construction ingénieuse, les poutres de grande dimension sont attachées et empilées de façon à former un assemblage solide et compact; sur la longueur s'élèvent une série de cabanes où demeure l'équipage, la partie antérieure du radeau est façonnée en forme de proue tranchante, tandis qu'un échafaudage s'étend à l'arrière et soutient le gouvernail. Le courant rapide du Yang tsze entraîne ces pesants radeaux dont la marche est encore aidée par d'énormes rames mues par dix ou douze vigoureux marins : on rencontre rarement en Chine des hommes aux muscles aussi développés et aux formes aussi athlétiques que dans cette classe de rameurs. Trois ou quatre radeaux voguent ordinairement de conserve.

Le 11 septembre il arrive à Lo-shan, et ayant à y passer quelques jours pour attendre de nouvelles instructions, Margary croit prudent de faire une visite officielle au magistrat de la localité malgré l'infériorité de son rang; c'est un mandarin militaire, or, en Chine on considère la carrière militaire comme inférieure à celles des fonctionnaires civils : et son grade est à peine celui d'un sous-lieutenant, car il ne commande qu'à un peloton de dix-huit hommes. Margary se fait annoncer, mais il ne se doutait guère du remue-ménage que sa présence allait occasionner. La population de Lo-shan n'avait jamais eu le spectacle d'un Européen, de sorte que, poussée par une curiosité ignorante et agressive, la foule entoure sa chaise à porteur et le poursuit de cris et d'injures pendant tout son trajet jusqu'à la misérable habitation officielle du magistrat : comme c'est ordinairement le cas, la populace se précipite dans la cour du yamen et ce n'est qu'avec peine et au moyen de coups de fouets vigoureusement appliqués que les licteurs l'empêchent d'envahir jusqu'à la salle d'audience.

Une entrevue n'est jamais privée en Chine, pas plus que la correspondance; ce n'est pas commettre une infraction au décorum que de prendre une lettre ouverte, un document écrit, confidentiel ou non, et de le lire sans broncher d'un bout à l'autre. « J'ai vu, dit Margary, un mandarin faisant une visite à un consul, s'approcher de la table du secrétaire, mettre tranquillement

ses lunettes et lire dans son entier une lettre importante qui venait d'être préparée pour un autre mandarin. » Ainsi chaque audience à laquelle Margary est reçu a été faite en présence d'un nombre considérable de spectateurs inutiles, de curieux, de licteurs, de satellites et jusqu'aux domestiques et aux cuisiniers de l'établissement.

S'étant plaint au mandarin de la grossièreté de la population, il obtient de ce fonctionnaire, qui d'ailleurs était très-aimable, une escorte de deux hommes pour le reconduire à son bateau : mais leurs efforts sont vains pour lui frayer un passage au travers de la cohue. Margary dut alors intervenir lui-même et y réussit parfaitement, car le meilleur moyen de pacifier une foule excitée c'est de lui adresser la parole et de montrer aux Chinois qu'on connaît leur langage et leur littérature.

Quand on s'approche du lac Tung-ting, le pays devient plus ondulé, et bientôt, quittant les eaux bourbeuses du Yang tsze, l'embarcation laisse à gauche la ville de Yao chow foo et cingle dans les eaux vert-pâle du lac vers le célèbre îlot de Chün shan.

Le panorama de Yao chow foo, vu de Chün shan, est d'un aspect grandiose, la ville s'élève du rivage en gradins, et le grès rouge qui perce sur le flanc verdoyant des montagnes ajoute un riche éclat au coloris du paysage. Chün shan est célèbre pour le thé superfin qu'on y produit: ce thé se paie des prix fantastiques: jusqu'à 50 francs le kilogramme, suivant les saisons. Une certaine quantité est expédiée chaque année à Pékin pour l'usage personnel de l'empereur.

Sur tout le parcours du lac Tung ting, vaste nappe d'eau sans aucune profondeur et d'une navigation difficile, Margary eut à souffrir les attaques d'innombrables essaims de mouches, heureusement leur morsure ne laisse pas d'inflammation comme celle des moustiques. Au dire des bateliers c'est le génie invisible du lac qui envoie ainsi son armée pour attaquer et chasser les humains qui viennent troubler la tranquillité de ses ondes.

Quittant le Tun ting à sa pointe méridionale, notre voyageur remonte le cours de la rivière *Yuan*, dont les rives verdoyantes et boisées forment un contraste frappant avec les bords plats et

boueux et les monotones sentiers de halage que l'on rencontre partout ailleurs.

La contrée offre l'image de la paix et de la prospérité : partout des champs de coton bien cultivés, des récoltes de sésame encore sur pied, des fermes bien bâties et une population aisée et amicale.

Le 24 septembre, à 12 kilomètres environ de *Chang te*, Margary rencontre, à droite, une petite rivière qui n'est pas marquée sur ses cartes et qui, au dire des indigènes, communique avec *Sha shih* sur le Yang tsze kiang : ceci explique le peu de navigation sur la rivière Yuan : le commerce de Chang te profite en effet de ce raccourci pour rejoindre le grand fleuve.

Chang te, comme toutes les villes chinoises d'une certaine importance, est entourée d'une muraille crénelée, mais cette muraille côtoie le bord de si près que le faubourg se trouve ici rejeté sur le fleuve même, les habitants ont été forcés de bâtir sur des pilotis, et cela donne un singulier aspect aux maisons, qui ont l'air de marcher sur de longues jambes contournées et branlantes et de s'appuyer sur des béquilles penchées à des angles incroyables. Une flotille de jonques de toutes formes et de toutes grandeurs est amarrée suivant la coutume tout le long du faubourg et les matelots sont activement employés à embarquer et à débarquer des marchandises.

La ville suivante, *T'ao yuen yien*, se fait remarquer par l'absence de muraillés, chose fort rare en Chine : il s'y fait un commerce considérable de poteries grossières, jarres pour l'eau et pots à fleurs en faïence vernissée. Les habitants de cette ville passent pour être les plus turbulents de la province, et le magistrat n'y a pas une charge facile. A plusieurs occasions la populace, excitée par quelque acte d'exaction ou de malversation, s'est saisie de son magistrat et l'a transporté de vive force jusqu'à la capitale pour exiger du gouvernement qu'il lui soit changé ; l'autorité provinciale cède presque toujours en pareil cas.

Peu à peu, le pays devient plus accentué, et la rivière coule au travers d'un dédale de collines verdoyantes qui, toutes, ont la même forme conique et à peu près la même hauteur, une cen-

taine de mètres environ ; on dirait un camp immense formé de tentes gigantesques ; parfois la rivière s'est frayée un passage au travers de ces collines, et les parois dénudées de ces gorges offrent une riche étude au géologue. Ce sont d'abord des mollasses grises, puis la rivière traverse des roches schisteuses et ardoisées dont les menaçantes arêtes, dépouillées par le courant des roches friables avoisinantes, se dressent jusqu'au milieu du fleuve et rendent la navigation des rapides extrêmement dangereuse ; le lit est parsemé de rochers et d'écueils à un tel point qu'il semble impossible à une embarcation de se tirer de là ; c'est un rude travail, et malgré la force et l'activité déployée par l'équipage, le bateau donne violemment contre un écueil, et une voie d'eau oblige à relâcher pendant quelques heures pour faire les réparations nécessaires. Avant de s'engager dans les rapides, l'équipage a fait provision, pour le hâlage, de cordes de bambou confectionnées spécialement à cet usage dans un hameau à l'entrée des gorges.

Le 3 octobre, Margary passe à *Chên chou foo*, mais retenu au lit par une violente attaque de dyssenterie, il ne s'arrête que juste le temps nécessaire pour se procurer des provisions ; c'est là, d'ailleurs, un nouveau problème à résoudre à chaque station, car c'est à grand'peine que l'on trouve à acheter quelque poulet décharné ou quelque canard rachitique, et Margary conseille à ceux qui suivront cette route d'emporter leurs provisions avec eux.

Nous quittons ensuite la province de Hoonan pour entrer dans le Kweichow, et nous arrivons au terme du voyage en bateau. A *Chên Yuen foo*, la rivière Yuan cesse d'être navigable, et il s'agit de faire les préparatifs nécessaires pour continuer la route par voie de terre, louer des chaises à porteur, des chevaux et des mulets, ce qui demande, en général, de longs pourparlers et beaucoup de patience.

La population de Chen yuen est extrêmement grossière et turbulente, et l'arrivée de Margary produit un tel émoi dans la ville, que le magistrat lui-même est totalement impuissant à rétablir l'ordre ; désireux de se débarrasser le plus vite possible

d'une visite aussi gênante, il abrite Margary dans son yamen, lui procure tout ce qu'il lui faut de porteurs et de chevaux et le presse de partir le lendemain de grand matin. Margary ne demande pas mieux, et toute la caravane quitte la ville avant que personne ait bougé. Il apprendra plus tard que, furieuse de s'être vue jouée par l'étranger, la populace se venge en mettant le feu au bateau qui l'avait amené et en maltraitant l'équipage.

La grande route qui mène à la capitale de la province n'est qu'un affreux sentier, plein de quartiers de rochers et de trous; c'est cependant par cette voie détestable que les porteurs et les bêtes de somme transportent l'opium et le sel en grandes quantités, ainsi que toutes les richesses minérales du Kweichow et du Yunnan; les frais de transport sont très-considérables, et Margary reconnaît que cette route ainsi que la rivière au delà de Chang te, sont impraticables au grand commerce européen.

Le pays devient très-montagneux et d'un accès difficile, et Margary ne cesse d'admirer l'intrépidité et la solidité des porteurs de sa chaise, qui lui font traverser les endroits les plus vertigineux avec une rapidité vraiment effrayante; deux hommes portent sur leurs épaules les brancards antérieurs de la chaise, tandis qu'un seul homme supporte ceux de derrière au moyen d'un système spécial de traverses et de leviers.

On aperçoit dans le fond des vallées quelques traces de culture, puis des étendues de pays en friche, qui augmentent à mesure qu'on pénètre dans le Kweichow, et le regard est profondément attristé par la désolation et la ruine qu'a laissée derrière elle la rébellion des Miau tsze; les villages sont en ruine, et les villes sont réduites à un dixième de leur importance; il ne reste, pour témoigner de la prospérité des anciens temps, que les débris épars des pierres de taille qui avaient servi autrefois à construire de solides maisons d'habitation; aujourd'hui, malgré plusieurs années de tranquillité, on ne rencontre guère dans la campagne que des cahutes informes et des agglomérations mesquines de chaumières délabrées.

Les populations paraissent cependant sortir de leur abatte-

ment, et quoique le commerce soit encore insignifiant, Margary remarque le grand nombre de constructions nouvelles qui s'élèvent dans les villes et le long de la route ; il profite avec satisfaction de la propreté relative des nattes fraîches et des boiseries neuves qu'il trouve dans les auberges nouvellement bâties, et ne souffre pas trop des lacunes de la toiture, grâce à la douceur de la température. Quant au plancher en terre battue, il ne faut pas être trop exigeant, et la comparaison dont se servait un mandarin en faisant l'éloge de Shang hai n'est pas bien exagérée quand il disait à Margary que le plancher de sa maison ne pouvait rivaliser de propreté avec les rues mêmes du « model settlement. »

Plus loin, la route traverse une contrée belle et très-fertile, mais complétement déserte ; de grandes étendues de bonne terre labourable sont abandonnées aux herbes et aux ronces. Cet état de choses en dit bien long sur la désolation produite par la guerre, surtout quand on réfléchit combien de peine le Chinois se donne ailleurs pour conquérir, au moyen de terrassements, du terrain labourable sur le flanc des montagnes jusqu'à des hauteurs presque inaccessibles.

Les Miau tsze ont eu de terribles leçons depuis l'époque de leur triomphe, aujourd'hui bon nombre d'entre eux vivent mêlés à la population chinoise des villes ; ils se distinguent aux couleurs voyantes de leurs vêtements et à leur regard farouche et sauvage, ils ressemblent un peu aux tribus indigènes du nord de Formose, les Pepohwan. Mais, subjugués ou non, les Miau tsze des montagnes ne sont plus un sujet d'épouvante pour les cultivateurs de la plaine, car grâce à l'énergie du gouverneur Wu, leurs montagnes ont été entourées d'un cordon de petits forts espacés de 2 en 2 kilomètres, et contenant chacun cinq hommes de troupe.

Cependant, les villes et les villages paraissent plus prospères et la contrée mieux cultivée à mesure qu'on se rapproche de la capitale ; les endroits plats sont utilisés pour les rizières, que les paysans sont en train de labourer pour la seconde ou la troisième récolte ; ailleurs, on remarque le tabac, cultivé en assez

grande abondance ; le sommet des collines est revêtu par la sombre végétation des pins, sur les coteaux croissent le saule, le frêne, le sycomore, le peuplier, et, de temps en temps, quelque beau marronnier d'Inde ; mais ce qui fait la gloire des vallées, c'est le magnifique kakis tout éclatant de son feuillage doré par les teintes de l'automne; les fleurs sauvages abondent ; le camélia simple, le thé sauvage, qui lui ressemble et qui pousse jusqu'à la hauteur de 3 mètres, la campanule, les marguerites, les violettes, et quant aux fougères qui bordent la route, leur variété ferait la joie des collectionneurs.

Tandis que, dans le Hoonan, il avait beaucoup de difficulté à se faire comprendre, Margary est agréablement surpris à Kwei ting hien, où il arrive le 3 novembre, et en général dans le Kweichow, de trouver un langage se rapprochant beaucoup du dialecte de Pékin ; partout, d'ailleurs, les populations ont un caractère paisible et affable, excepté cependant à Chen yuen, qui est un vrai pandémonium.

Arrivé sur une hauteur, Margary voit à ses pieds une grande plaine ondulée et verdoyante : cette plaine est encadrée de montagnes et parsemée de collines abruptes et isolées les unes des autres, qui prennent les formes les plus bizarres, ici s'arrondissant en domes, là s'élevant en pyramides régulières, plus loin se dressant en forteresses naturelles avec terrasses et contre-forts à pic, dont les bonzes ont habituellement su tirer parti en y bâtissant de magnifiques temples et des pagodes qui semblent planer dans les airs.

C'est au centre de cette plaine que s'élève *Kwei yang foo,* la capitale de la province : les abords sont rendus intéressants par la multitude et la variété des *Pa-li* en pierre et en marbre, espèces d'arcs de triomphe élevés à la mémoire de veuves inconsolables ou de jeunes filles vertueuses : le dernier kilomètre de la route en est littéralement encombré. — La ville elle-même, grâce aux ondulations du terrain, laisse apercevoir ses principaux édifices par-dessus ce rideau de murailles qui cache si souvent au voyageur la vue d'une ville chinoise.

Margary est enchanté de Kwei yang, où il entre le 5 novembre ;

les rues sont animées et rendues pittoresques par le coloris des enseignes et la variété des étalages, la population est affable et polie et ne témoigne aucune curiosité malveillante, sur son passage, un regard étonné seulement et quelquefois une expression sympathique, telle que : « Voici un voyageur qui nous arrive en visite. »

Les autorités de la ville le reçoivent avec les plus grands égards, et le gouverneur de la province, après avoir reçu ses plaintes sur la conduite de la populace à Chen yuen foo et promis de faire punir les meneurs, lui fait la gracieuseté de le reconduire jusqu'à sa chaise à porteur, honneur d'autant plus grand que l'étiquette pointilleuse des Chinois mesure chaque pas et chaque révérence que fait l'hôte en renvoyant un visiteur.

Rentré à son auberge, il est assailli de visites qui se prolongent jusque bien avant dans la nuit; des lettrés, des mandarins de tout rang viennent à la file lui présenter leurs devoirs, causer avec lui et examiner tout ce qu'il possède d'étrange à leurs yeux. Malgré la satisfaction d'avoir préparé de bons rapports pour les Européens qui le suivront et d'avoir un peu dissipé l'ignorance de ses visiteurs sur la position des étrangers en Chine, le rang de nos représentants à Pékin et les bons rapports existant entre les autorités gouvernementales de la Chine et des autres pays, Margary trouve qu'une rude épreuve est imposée à sa patience et à son gosier par la nécessité où il se trouve de soutenir des conversations interminables accompagnées d'une consommation prolongée de thé, de vin et de cigarettes. Le chehien, ou maire, témoigne entre autres une curiosité vraiment enfantine, et il fallut tout déballer et expliquer à ce personnage ébahi : lorgnette-jumelle, fusil Lefaucheux, revolver, gourde, nécessaire de voyage, gants de peau ; mais c'est la coutellerie de Sheffield qui remporte la palme, et le magistrat s'amuse comme un enfant à découper un gâteau monté, tandis qu'une demi-douzaine de personnages en dévorent les morceaux.

A Kwei yang Margary fait de nouveaux arrangements pour les transports : les tarifs sont de 2 fr. 50 à 3 francs par jour pour un cheval et son conducteur, et de 1 fr. 50 pour un porteur : les

chevaux sont préférables, ils ne vous causent pas autant d'ennuis le long de la route que les porteurs; Margary peut se contenter de deux chevaux pour son bagage, grâce à un système de paniers de grande capacité, en usage dans cet endroi.

En s'éloignant de la capitale on retrouve les villages délabrés, les champs en friche et les ruines ; le long de la route on rencontre des cabanes en paille de sorghum avec des étalages de nourriture grossière placés de façon à attirer les passants ; la population est pauvre, mais pacifique et bienveillante et toujours prête à s'extasier lorsque, après avoir pris ses repas entouré de curieux, Margary tire son papier et ses plumes et se met devant eux à rédiger ses notes de voyage.

L'aspect des collines est remarquable ; au lieu de former des chaînes continues elles sont toutes détachées les unes des autres et la plaine se ramifie entre leurs bases en vallées planes, sans obstacles ou contre-forts. Cette configuration, qui d'ailleurs se rencontre sur plusieurs points en Chine, serait essentiellement favorable à la construction d'un chemin de fer, et l'établissement d'une ligne entre Kwei yang et Chening chow, où les collines se resserrent, entraînerait une dépense insignifiante. On se fait généralement du Kweichow l'idée d'une masse impénétrable de montagnes; ce n'est pas le cas, et ce n'est qu'après Chening que la route s'élève et atteint le haut pays où habitent les Miautsez.

A Hwang kwo su, autrefois une grande ville, aujourd'hui un pauvre village, on découvre une chute d'eau d'une grande beauté : la rivière après avoir passé sous un vieux pont de pierre à plusieurs arches, se précipite dans l'espace et forme une cascade double de 140 pieds de hauteur; une grande arête de rochers la partage en deux ; avec son encadrement de montagnes abruptes, elle forme un spectacle qui remplit notre voyageur d'admiration.

La route devient de plus en plus pénible et le commerce est à peu près nul : tout au plus quelques convois de plomb, de thé et de poussière de charbon se dirigeant vers la capitale, et des cotonnades et des chapeaux de paille se dirigeant vers l'est. Au

fond des vallées quelques rizières et quelques plantations de coton et de canne à sucre (sorghum).

On s'éloigne aussi de l'influence du Sze chuan, et au lieu du caractère franc et actif des habitants de cette province on trouve l'homme du Kweichow, sournois, gauche et adonné sans remède à la consommation de l'opium produit dans le Yun nan ; le dialecte aussi s'éloigne sensiblement de celui de Pékin.

A quelques kilomètres de Lang tai (14 novembre) et avant d'escalader une chaîne de montagnes de 4,000 pieds d'élévation, Margary passe une large couche de charbon à fleur de terre ; le chemin lui-même en cet endroit est formé de poussière de charbon, que les indigènes ramassent simplement dans des paniers pour la vendre à la ville, sans se donner la peine de détacher les magnifiques blocs qui s'élèvent en parois sur le flanc de la montagne ; le charbon se rencontre ainsi dans plusieurs endroits de la route.

15 novembre. — Les habitants de Mê-K'ou vendent aux passants de jolis cailloux de la rivière, taillés et polis de façon à faire ressortir les dessins du quartz ; Margary en prend un spécimen pour lequel il donne 50 sapèques, 25 centimes environ : un de ses porteurs est indigné d'un pareil excès de libéralité, et cela forme longtemps un des sujets de conversation de la troupe ; cet incident fera comprendre combien les Chinois sont pauvres et quelle est chez eux la valeur de quelques sapèques. — Une personne respectable ne paie que 100 « cash » par jour, 50 centimes environ, pour son logement et ses repas à l'auberge ; Margary achète à Ching chi hien la moitié d'un mouton pour 1 tael et demi, environ 11 francs, ce qui fait revenir la viande à 70 centimes le kilogramme. — Le messager officiel, qui a marché 25 kilomètres par la pluie pour venir à votre rencontre, se prosterne de joie jusqu'en terre si vous lui donnez la somme de 40 centimes pour sa peine ; un Chinois ne lui donnerait que 20 centimes : on est un riche particulier avec un revenu de 25 taels : imaginez-vous un monsieur vivant de ses rentes avec 200 francs par an ! « Mon lettré, dit Margary, marchandera longtemps et se disputera dans une boutique pour la somme de *un centime ;*

il se passera d'un bain pendant un temps indéterminé, vivra dans la même chambre avec des coolies crasseux, fumera leurs mauvaises pipes et accomplira une multitude d'actes surérogatoires de condescendance qui font bien sentir que la Chine est la vraie patrie de la démocratie et le pays où l'égalité et la fraternité ont jeté de profondes racines, toutes à l'avantage des classes inférieures et certainement un peu au détriment des classes supérieures; à côté de cela, ce lettré, si misérable d'apparence, dès qu'il s'agira d'étiquette cérémonielle, saura se mettre au niveau de qui que ce soit, et redeviendra le parfait gentleman. »

Malgré leur extrême pauvreté, les Chinois ont la manie des dépenses, et ils engloutissent souvent leurs économies en opium ou même en ornements dispendieux. Ainsi, le barbier d'un village où s'arrête Margary est tout fier d'un bout de pipe en jade verte pour laquelle il avait payé 2 taëls, 15 francs, somme énorme pour un homme de sa condition. Un autre exemple de folle dépense avait frappé Margary au début de son voyage : un de ses bateliers avait payé 3 taëls, 23 francs environ, pour l'achat d'un petit oiseau chanteur qui était devenu l'objet de son affection; après des heures de halage sur la rive, à la pluie peut-être, ce pauvre homme revenait à sa cage avec autant d'empressement que ses camarades à leurs repas.

La route, jusqu'à la frontière du Yunnan, est très-difficile, et traverse des plateaux élevés ou la végétation est pauvre; elle côtoie les montagnes où demeurent les Miau tsze. Margary donne quelques détails intéressants sur ces peuplades primitives de la Chine qui se sont réfugiées dans les montagnes inaccessibles, situées entre le Kweichow, le Hoonan et le Quang si. Après de longues années d'oppression, les Miau tsze avaient profité pour se révolter de l'embarras du gouvernement chinois occupé à combattre les mahométans dans le Yunnan et les Taipings dans le Kiang si et le Hoonan. Comme nous l'avons déjà vu, la révolte des Miau tsze a été écrasée dans le sang et les ruines.

Pour quitter le Kweichow, il faut traverser un col de 3,300 pieds d'élévation; puis on trouve le Yunnan, avec ses ondulations de terrain et ses plateaux fertiles; le long de la route, on rencon-

tre la charrette si connue à Pékin : elle est traînée ici par le farouche petit buffle indigène; puis on rencontre des convois de sel, en ballots estampillés par la gabelle, du gypse, qui sert à faire cailler la bouillie de haricots si généralement consommée en Chine ; les agriculteurs travaillent à battre leur riz et à mettre la paille en meules; opération curieuse, que l'on retrouve d'ailleurs dans le Che Kiang, et qui consiste à l'attacher en paquets aux troncs des grands arbres. Cela donne un singulier aspect à ces arbres qui ont l'air d'avoir une grande crinoline fixée à mi-hauteur.

Avant d'arriver à Chan i chow (22 novembre), la route s'élève sur un plateau aride et sans culture, mais riche en minéraux ; on trouve de grandes quantités de minerais de fer qui paraît assez riche, les terrains sont plus variés; au lieu de la teinte généralement rougeâtre des terres, on rencontre des argiles verdâtres et violacés et des couches de craie presque pure.

Dans les villages, il existe une saleté et un désordre indescriptible ; à chaque instant, la chaise à porteur effraie les buffles ; les charrettes lancées à fond de train effraient les chevaux et les mulets qui s'emportent, de sorte que chaque jour ajoute à la liste des accidents que le « boy » vient annoncer à Margary; la vaisselle est toute cassée depuis longtemps, et bientôt c'est le sort des dernières bouteilles de vin et d'eau-de-vie soigneusement placées en réserve jusque-là.

24 novembre. — Au delà de Ma lung chow, dans une petite auberge où il s'était arrêté pour son « tiffin, » Margary rencontre tout à coup un missionnaire français. Inutile de dire tout le plaisir qu'éprouvent ces deux Européens en se rencontrant dans ces lointains parages: ils se partagent leurs provisions et s'arrangent à faire route ensemble jusqu'à la capitale; le missionnaire apporte la rumeur, si fréquemment répétée, d'une grande hostilité dans le nord de la Chine et de préparatifs pour le massacre des Européens. Margary le rassure, mais il ajoute : « On a si souvent crié *au loup*, que les Européens seront indifférents au danger lorsqu'il deviendra bien réel un jour. »

Le Yunnan, aussi bien que le Kweichow, offre le spectacle

d'une contrée dévastée par la guerre civile; les mahométans, après avoir conquis et maintenu leur indépendance pendant une longue période, ont été vaincus il y a quelques années, et la révolte, suivant la coutume chinoise, a été écrasée dans les massacres et dans le sang. On rencontre beaucoup de ruines et d'espaces encore déserts, cependant, grâce aux voies de communication plus faciles, la population reparaît et les villages se relèvent plus rapidement que dans le Kweichow.

Mal renseigné et trompé sur les distances suivant l'appréciation de chaque individu, Margary, au lieu de vingt-cinq, met trente jours pour aller de Chen yuan foo à Yun nan foo.

27 novembre. — Arrivée à Yun nan foo, grande ville située au centre d'une plaine, n'offrant rien de bien frappant: des faubourgs en ruine s'étendent à une grande distance en dehors des murailles; mais à l'intérieur la prospérité renaît, les magasins sont bien garnis et le commerce a une certaine importance; extrêmement bien reçu par les autorités, qui lui donnent deux mandarins pour l'accompagner jusqu'à la frontière, Margary n'a pas non plus à se plaindre des habitants: il reçoit même la visite d'un indigène qui vient de Bhamo, où il a vécu quelque temps, et qui lui donne des détails intéressants sur la route à suivre.

2 décembre. — Margary quitte Yunnan avec ses deux compagnons: M. Chow est un jeune homme aux manières polies mais pleines d'affectation et de minauderies; M. Yang, au contraire, est un brave soldat franc et ouvert, au teint bruni et aux manières rudes, c'est lui surtout qui prend soin de notre voyageur; ces deux messieurs prennent les devants à chaque étape pour préparer les logements; quand Margary arrive, ils sont à la porte pour le recevoir.

La température se rafraîchit considérablement la nuit, tandis que le soleil ramène une chaleur intense et occasionne des variations de 15° dans une journée: ces changements exigent de grandes précautions dans l'habillement.

Au delà de An ning chow, la route, détruite sans doute par les mahométans pendant leur retraite, est dans un état effroyable

c'est un dédale de blocs de pierre entremêlé de cloaques de boue; elle devient très-dangereuse lorsqu'elle s'attache aux rampes abruptes et traverse les hauteurs ; il devient nécessaire alors d'attacher la chaise à porteur au moyen d'une longue corde, à laquelle s'attèlent cinq ou six hommes; grâce à ce renfort la chaise est hissée dans des endroits où le moindre faux pas serait la mort, le danger est encore augmenté par les convois de mulets et de bêtes de somme que l'on rencontre souvent aux plus mauvais endroits. Le sel forme le principal article de commerce ; non-seulement les chevaux et les mulets, mais encore les bœufs sont employés au transport de cette marchandise ; dans ces montagnes, les coolies, ou porteurs, au lieu du bambou traditionnel, transportent les fardeaux sur leurs épaules au moyen d'une espèce de hotte ou de *crochet*, et les femmes elles-mêmes portent d'énormes charges de bois de chauffage. Margary remarque bon nombre d'individus souffrant du goître; cette maladie est attribuée à la mauvaise qualité du sel.

La route n'est pas partout aussi mauvaise, et les passages difficiles sont une entrave que l'on peut espérer de voir écartée un jour; pendant des journées entières, Margary n'éprouve aucune difficulté, à part l'ascension de quelques collines de faible élévation.

8 décembre. — Les habitants de Chü hsiung ont un peu adopté de leurs voisins, les turbulentes tribus des montagnes, le goût des couleurs voyantes : les jaquettes écarlates, les ceintures de diverses couleurs forment un contraste agréable avec l'éternelle teinte bleu foncé qui forme le costume national en Chine. Les murailles de la ville enveloppent de vastes étendues complétement désertes, quelques rues seulement se relèvent lentement de leurs ruines. Margary décrit une manière de bâtir les maisons qui le frappe, mais que nous connaissons bien dans notre bonne ville de Lyon : ce sont tout simplement des construction en *pizé*.

La guerre, qui a fait tant de mal, a cependant épargné les ponts, et de magnifiques arches en pierre de taille existent encore sur la plupart des rivières.

Après avoir passé Chen nan chow, nos voyageurs rencontrent un mouvement commercial plus important, les marchandises transportées consistent principalement en poteries, en calebasses, en chapeaux et en sandales de paille, et quelques ballots de cotonnade indigène.

Puis on pénètre de nouveau dans un pays montagneux qui réveille l'ardeur du vieux soldat qui accompagne Margary, et pendant les haltes, le mandarin Yang se plaît à raconter ses aventures avec les Miau tsze dans le Kweichow et avec les mahométans dans le Yunnan.

Ici, le journal de Margary se termine brusquement ; il n'est plus qu'à quatre journées de Ta li foo, et ses compagnons viennent de le quitter pour le précéder dans cette ville, dont la population passe pour être assez turbulente.

La Société de géographie de Londres vient d'étudier, dans sa dernière séance, le voyage qui nous occupe, et sir Rutherford Alcock, tout en admettant la valeur des renseignements donnés par l'auteur, conclut à l'inutilité des efforts pour ouvrir une route de Bhamo à Ta li fu, et prétend que jamais le commerce dans un pays dévasté comme le Yunnan ne sera en rapport avec les difficultés de la route. Il est regrettable de voir une bonne cause flétrie par une voix aussi autorisée, mais en cela, sir Rutherford Alcock est fidèle à sa politique, qui a généralement consisté à décourager le commerce et à dénigrer les commerçants ; en effet, il faut bien parler de parti pris lorsqu'on a sous les yeux les appréciations mêmes du voyageur. Voici ce que Margary dit à la page 46 de son journal :

« S'il existait une bonne route entre Bhamo et Yun nan foo, une quantité incalculable de marchandises européennes seraient rapidement englouties par les marchés de Kweichow et du Szechouan ; il est évident que les grands négociants de cette dernière province préféreraient plutôt acheter leurs marchandises à Yun nan foo et leur faire descendre en bateau le courant rapide du

Yang tsze, que d'encourir les dépenses et les dangers sans nombre qu'entraîne le trajet de Hankow au travers des gorges de *Ichang*.

« Les cotonnades indigènes sont si chères dans le Kweichow et le Yunnan que les habitants ne peuvent se donner le luxe de se vêtir d'habits neufs, et leur aspect déguenillé est moins un signe de pauvreté qu'une indication du prix élevé de l'étoffe. Il y aurait un débouché énorme pour les shirtings de Manchester, s'il était possible de les faire arriver à peu de frais. Les allumettes chimiques n'ont pas encore pénétré jusque-là et les gens regardent les miennes d'un œil d'envie. Les montres sont très-recherchées par les classes riches qui ne peuvent se les procurer ; partout on témoigne un désir immense de connaître le prix des objets étrangers que je possède : la coutellerie et même la vaisselle ordinaire excitent leur admiration. En somme, tout ce qui est étranger ne manquerait pas d'acheteurs, si je puis en juger par l'admiration et l'envie mal déguisée de tous ceux qui ont examiné ce que je possède. »

L'ouverture par la voie du Yunnan des florissantes contrées du Sze chouan est donc une grande et belle tâche, et ce n'est pas en vain assurément que tant de vies auront été sacrifiées sur la brèche, celles d'un *Lagrée*, frappé par la maladie dans le Yunnan, d'un *de Carné*, mort des suites du voyage, d'un *Garnier*, tué à Ha noi, et d'un *Margary*, assassiné à Manwyne. Qu'il nous soit donc permis d'espérer que la rivalité amicale entre la France et l'Angleterre sur ce champ de bataille fera triompher la bonne cause de la civilisation et du commerce, et que, soit par la voie déjà praticable du Song Koi, soit par la Birmanie, nous verrons bientôt l'Europe entrer en relations directes avec le Yunnan et le centre de la Chine.

ITINÉRAIRE DU VOYAGE DE MARGARY

DATE DE L'ARRIVÉE	ENDROIT	DISTANCE EN LI DE L'ENDROIT précédent	DATE DE L'ARRIVÉE	ENDROITS	DISTANCE EN LI DE L'ENDROIT désigné
SEPT.	Han kow	——	2	——	——
4	*Wu-ch'ang*	20	3	Kuei-ting Hsien	45
5	Chin-k'ou	⚓	4	Lung-li-Hsien	75
5	Tung-kua-nao	105	5	*Kuei-yang Fu*	——
6	Pâi chou	45	8	Ch'ing-chên Hsien	69
7	Hsiao-hua-pai	45	9	Ch'ing-ch'i Hsien	62
8	Hu-hsin chou	60	10	An-shun Fu	80
9	Lu-chi-k'ou	60	11	Chên-ning chou	60
11	Hsin-t'i	60	11	Huang-kuo-su	25
11	Lo-shan	45	12	——	50
. . . .	. . . .	. . . .	13	Lang-tai T'ing	60
20	Chün-shan	——	14	Mê-k'ou	——
21	Nan-chai	180	15	Hua-king	35
22	Ni-hsin-t'ang	60	16	——	——
22	Yin-ho Hsiang	40	17	Yang-shun	——
23	Lungyang Hsien	⚓	18	P'u-an T'ing	40
23	Liao-ya-tsui	70	19	——	——
24	Shih-ma pù	40	20	P'ing-i-Hsien	——
25	*Ch'ang-tê* Fu	20	21	Pai-shui	——
27	Ta-ch'i-k'ou	20	22	Hai-tzŭ P'u	——
28	Tao-yuen Hsien	70	22	Chan-i chou	——
28	Pai-ma tu	20	23	Ma-lung chou	——
28	Shui-ch'i	5	24	Pai-tzŭ P'u	40
29	Petit village	——	24	I-lung Ssu	40
30	Petit village	——	25	Yang lin	75
OCTOB. 1	——	——	26	Pan ch'iao	⚓
2	——	:5	27	*Yun-nan Fu*	105
3	Ch'ên-chou Fu	70	. . . .	. . . .	. . . .
4	Lu-ch'i	——	DÉC. 2	Pi chi K'ou	35
5	Pu-shih	——	3	An-ning chou	40
6	Ch'ên-chi Hsien	——	4	Lao-ya Kuan	70
. . . .	. . . .	. . . .	5	Lu-fêng Hsien	75
27	Chên-yuen Fu	——	6	Shê-tzŭ	90
28	——	——	7	Kuang-t'ung Hsien	——
28	——	——	8	Yao-chan	——
29	Shih-ping Hsien	12	8	Ch'u-hsiung Fu	——
29	——	——	9	Chên-nan chou	95
30	Hsin-chou	30	10	Sha-ch'iao	35
31	Ta-fêng-tung	——	11	Lien-p'êng	95
NOV. 1	Ch'ing-p'ing Hsien	——			

Quatre étapes de plus pour arriver à Ta li fu.

Un Li : = 0 kilomètre 578.
—— = le renseignement manque.
. . . = lacune causée par la maladie.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

RÉUNION MENSUELLE DU MOIS D'AVRIL 1876

Après la lecture dû procès-verbal, onze nouveaux membres sont admis à prendre part aux travaux de la Société.

Le docteur Hayden, directeur du *Survey of the Territories*, de Washington, fait hommage à la Société de vingt-quatre volumes divers. Un rapport spécial sur ce magnifique don sera fait par MM. les docteurs Lortet et Chappet. En sus, le docteur Hayden promet une large réciprocité aux sociétés savantes françaises qui voudront bien lui envoyer leurs publications.

M. le président annonce que le cours de géographie commerciale, professé par M. Ganneval en faveur de MM. les instituteurs communaux de la ville de Lyon est fini. Le concours établi entre les adjoints a eu lieu. Le jury d'examen en examine les résultats et jugera s'il y a lieu de décerner le prix offert par le conseil municipal de notre ville.

A cette occasion, M. le président demande à l'assemblée si elle jugerait opportun d'établir un cours de géographie physique et commerciale en faveur de mesdames les directrices et adjointes des écoles primaires de la ville. La réunion émet un vœu favorable au principe de cette création et en renvoie l'examen approfondi à son comité.

L'assemblée approuve également en principe et renvoie à son comité d'action la pensée de régulariser, pour la saison d'hiver 1876-77, les séances publiques, dont l'essai répété ces deux dernières années a constaté le succès. Nos concitoyens s'intéressent de plus en

plus à la connaissance des faits géographiques importants. Les classes commerciales et industrielles les utilisent.

M. Bourrit, membre de la Société, annonce, sans en prendre l'engagement formel, qu'il compte présenter un travail sur l'ensemble des résultats obtenus par les divers explorateurs qui ont étudié, ces temps derniers, les lacs de l'Afrique équatoriale.

M. Émile Guimet allant faire, avec quelques autres savants, un important voyage d'études scientifiques en Amérique, au Japon, en Chine et aux Indes, se met à la disposition de la Société pour les questions qu'elle croirait devoir recommander à son attention.

La Société remercie M. Guimet et ses amis de leur offre obligeante et charge son Bureau, ainsi que son comité scientifique, d'utiliser l'occasion exceptionnelle qui lui est offerte d'élucider beaucoup de problèmes géographiques, entre autres la puissance réelle des nouvelles mines d'argent découvertes dans la Nevada.

M. Ratt signale, par lettres, diverses suppressions à faire à la carte du Cambodge envoyée par M. le docteur Tirant.

M. le président annonce que le congrès des orientalistes est en bonne voie d'organisation à Marseille. Des questionnaires sur les sujets qui seront traités à la séance de septembre sont déposés au secrétariat.

M. Madier de Montjau, membre correspondant, témoigne, par une lettre, des progrès que fait la Société dans la connaissance et l'estime du monde savant.

Quelques travaux, émanant des autorités scientifiques, si nombreuses à Lyon, contribueraient à augmenter cette impression favorable du résultat des premiers efforts.

M. le président communique à la Société le traité passé avec MM. les missionnaires chartreux, pour l'acquisition de la bibliothèque Jolibois. Le Bureau s'occupe de l'installation des 6,200 volumes, tous géographiques, qui la composent; il rappelle, en même temps, qu'une souscription est ouverte pour parer aux frais de l'acquisition et autres dépenses qui en découlent.

Il est ensuite donné lecture d'un bulletin de la Société impériale de Saint-Pétersbourg, où il est rendu compte des voyages importants faits par les Russes dans le nord de l'Asie. Les ouvrages en langue russe envoyés par cette Société vont être portés à la connaissance du public, grâce au concours de deux jeunes Russes habitant Lyon.

Le lieutenant Cameron, qui vient de traverser l'Afrique équato-

riale de l'est à l'ouest, est nommé par acclamation membre correspondant.

La séance se termine par la lecture d'un travail sur la colonie anglaise *Livingstonia*, créée par les soins et les fonds des missions protestantes anglaises sur les bords du Lac, dans l'Afrique équatoriale.

RÉUNION MENSUELLE DU MOIS DE JUIN 1876

En ouvrant la séance, M. le président annonce que le comité d'action de la Société a voté, pour l'année 1877, l'ouverture d'un cours de géographie physique et commerciale en faveur de Mmes les directrices d'écoles primaires publiques, à la condition que ces dames en feraient la demande en nombre suffisant.

Six nouveaux sociétaires se sont fait inscrire et ont été admis. L'un d'eux, M. Pichat-Teste, fait hommage à la Société de son ouvrage sur la *Géographie militaire du bassin du Rhin;* M. le commandant Poulot est chargé d'en faire un rapport. M. Hurbin Lefebvre, professeur à l'école supérieure de commerce, offre l'ouvrage qu'il vient de publier : *Changes et arbitrages des principaux marchés du monde.*

M. Émile Guimet et ses compagnons sont partis pour leur grand voyage en Amérique, au Japon, en Chine et aux Indes. M. Guimet a reçu de la Société, et notamment de M. Faivre, doyen de la faculté des sciences, un programme de questions à étudier. L'une d'elles a trait à l'influence des religions sur les mœurs commerciales des peuples de l'extrême Orient. A ce sujet, M. le président annonce qu'il a reçu de M. Chantre, membre correspondant de la Société, une lettre, en date de Bombay, contenant des appréciations de cette nature sur le bouddhisme, le brahminisme et la religion des parsis. M. Chantre se propose de compléter ses observations ; elles seront communiquées à la Société.

Deux nouvelles sociétés de géographie viennent d'être constituées : l'une à Madrid, l'autre à Lisbonne : un échange de communications sera établi avec elles.

Le lieutenant Lovet-Cameron remercie la Société d'avoir bien voulu le nommer membre correspondant. Il voit, dans cette distinction, la preuve qu'il n'y a point de jalousie entre les vrais géographes.

M. l'abbé Faure fait savoir à la Société, par M. Charles Revoux, à Lyon, qu'il avait préparé pour elle le récit du voyage qu'il vient de faire dans l'intérieur de la Bolivie, mais que le manuscrit lui en a été dérobé au moment même où il allait l'expédier. Établi maintenant à Santiago, il s'occupe de refaire son travail.

M. l'amiral Fourichon, ministre de la marine et des colonies, fait savoir à la Société que les dernières nouvelles reçues de l'expédition sur l'Ogooué, commandée par MM. Savorgnan de Brazza et Marche, sont en date de Lambariné, 11 janvier dernier. Elle se préparait à franchir les rapides du fleuve et à surmonter l'hostilité des Oziebar, qui, en 1874, avaient arrêté les efforts de MM. de Compiègne et Marche.

Un membre fait remarquer, à cet égard, combien il serait important que le ministre de la marine communiquât aux sociétés de géographie, sans attendre qu'ils fussent imprimés dans les *Annales maritimes*, les renseignements qu'il reçoit de MM. les officiers de la marine française. Le retard diminue dans une très-grande proportion le mérite de ces communications.

M. Meurand, président de la commission de la géographie commerciale de Paris et directeur des consulats au ministère des affaires étrangères, annonce à la Société qu'il vient de saisir les divers associations géographiques d'Europe de la pensée de constituer, conformément au vœu du congrès de Paris, un comité général dont le mandat consisterait à étudier le meilleur tracé d'un canal interocéanique à travers l'isthme de Panama. M. Meurand invite, en conséquence, la Société de géographie de Lyon à former son comité local.

Notre Société émet un vœu des plus favorables à la réalisation, en principe, du projet mis en avant par la commission de géographie commerciale de Paris ; toutefois, avant de procéder à la nomination d'un comité local, elle se réserve de voir ce qu'auront fait à cet égard, les sociétés plus anciennes qu'elle dans la carrière géographique.

La Société de géographie de Londres a tenu une très-importante séance, dans laquelle elle a décerné sa plus haute récompense au lieutenant de marine Lovet-Cameron. Le président, M. Rawlinson, a résumé dans un très-remarquable et très-modeste discours, les résultats de cette exploration :

1° Établissement d'une ligne définie et complète d'observations astronomiques à travers l'Afrique centrale ;

2° Identification à peu près certaine du Lualaba et du Congo ;

3° Découverte d'un pouvoir politique des plus importants dans des localités que l'on avait jusqu'à ce jour considérées comme vouées à un individualisme absolu ;

4° Constatation d'un marché central à Nyourgwé où viendraient se rencontrer les marchands arabes de Zanzibar avec les métis portugais de la côte ouest de l'Afrique.

M. Brière de l'Isle, nouveau gouverneur du Sénégal, promet à la Société un appui dévoué au projet de voyage d'Algérie à Saint-Louis du Sénégal par Tombouctou, dans le but de relier les deux colonies françaises par des communications régulières également favorables aux intérêts du commerce et de la civilisation.

M. Catala, professeur de langues, présente un très-savant rapport sur la grammaire malaise de M. Léonce Richard, de Bordeaux. Il résulte du travail de M. Catala, qui sera imprimé dans le Bulletin de la Société, que la langue malaise est aussi harmonieuse que l'italien. Elle ne présente, pour sa syntaxe ou sa prononciation, aucune difficulté sérieuse, à tel point, qu'en six semaines il serait possible de l'apprendre de manière à pouvoir s'en servir pour les usages commerciaux. On sait que cet idiome est des plus répandus sur toutes les côtes de la mer des Indes et de la Chine.

M. Isidore Hedde, présent à la séance, obtient un tour de faveur pour entretenir la Société du grand dictionnaire chinois dont il poursuit la composition depuis plus de vingt années ; il en est arrivé à la lettre K. Ce travail s'imprime, en ce moment, aux frais du gouvernement. M. Hedde, à cette occasion, entretient la Société du voyage qu'il fit en Chine en 1843, à titre de délégué de l'industrie des soies en France et attaché comme tel à la mission de M. de Lagrenée. Il ne craignit pas, à cette époque, malgré les avis qui l'en détournaient, de se déguiser en Chinois et de visiter une grande partie de l'intérieur de la Chine, notamment Hwang-Tong, dont il constate l'énorme population et l'industrie agricole et industrielle des plus développées.

La souscription ouverte pour le paiement de la bibliothèque Jolibois se poursuit avec succès. Les adhésions acquises jusqu'à ce jour peuvent s'évaluer à 2,000 fr., y compris le don gracieux des chambres de commerce de Châlon-sur-Saône, Vienne et Aubenas. Il reste encore deux cent cinquante souscripteurs qui, sans doute, voudront

bien contribuer à cette œuvre scientifique, dont l'installation impose de lourdes charges à la Société.

Avant de lever la séance, à neuf heures trois quarts, M. le président propose de nommer par acclamation membre de la Société le major G. Haylen, directeur du *Survey of the territories*. Cette motion est adoptée.

DONS

A LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LYON

— 1875 —

A. DE ROCHAS D'AIGLUN, capitaine de génie.

Documents inédits relatifs au Dauphiné. 3e volume contenant la topographie militaire de la frontière des Alpes, par M. de Montannel. 1 vol. in-8. Grenoble, 1875.

DE SAINT-VICTOR, député du Rhône.

Danube, Nil et Jourdain. Souvenirs et impressions de voyage, par L. Gabryel. Danube. Paris, Dentu, 1864. In-12 broché.

Danube, Nil et Jourdain. Souvenirs et impressions de voyage, par L. Gabryel. Nil. Paris, Dentu. 1864. In-12 broché.

Danube, Nil et Jourdain. Souvenirs et impressions de voyage, par L. Gabryel. Jourdain. Paris, Dentu, 1864. In-12 broché.

DUSEIGNEUR, frères.

Le Cocon de soie. — Transformations. — Description des races. — Production. — Maladies des vers à soie. — Physiologie du cocon et du fil de soie. — 36 photographies. — Une planche sur acier et un planisphère séricicole. Duseigneur-Kléber. 1 vol. grand in-8, 2e édition augmentée. Paris, J. Rothschild, 1875.

CHAMBRE DE COMMERCE DE LYON.

L'Industrie de la soie. Rapport de M. Natalis Rondot, délégué de la Chambre de commerce de Lyon, président de la section des tissus à la Commission permanente des valeurs de douane, vice-président du Jury de l'industrie de la soie. 2e édition. Lyon, Pitrat, 1875. 1 vol. in-8 broché.

NEGRI CRISTOFORO, président-fondateur de la Société de géographie italienne.

La Grandezza italiana, studi confronti e desiderii di Negri Cristoforo. Torino, luglio 1864. In-8 broché.

Scritti varii di Cristoforo Negri. Torino, 1867. In-8 broché.

Docteur LORTET.

Archives du Muséum d'histoire naturelle de Lyon. Études paléontologiques dans le bassin du Rhône, période quaternaire (suite), par M. le docteur Lortet et M. E. Chantre. — Recherches sur les végétaux fossiles de Meximieux (Ain), par M. G. de Saporta et M. A.-F. Marion, précédées d'une introduction stratigraphique, par M. A. Falsan, 6 planches, 4e livraison du t. I. Lyon, Georg, 1875. In-4 broché.

Muséum d'histoire naturelle de Lyon. Guide aux collections de zoologie, géologie et minéralogie, par Arnould Locard, membre de plusieurs Sociétés savantes. Lyon, Pitrat, 1875. In-12 broché.

Muséum d'histoire naturelle de Lyon. Rapport à M. le Préfet sur les travaux pendant l'année 1874, par M. le docteur Lortet, directeur du Muséum, professeur à l'École de médecine. Lyon, Georg, 1875. In-8. broch.

Une gravure représentant Mammouth elephas intermedius (Jourdan). Galeries du Muséum d'histoire naturelle de Lyon. Trouvé dans le lehm, en 1859, rue des Trois-Artichauts, à Lyon. Squelette monté par M. Revil, préparateur.

UN ANONYME.

Six cartes continentales murales physiques de Kiepert, collées sur toile avec corniche et rouleau.

GEOLOGICAL SURVEY of the territories. F. V. HAYDEN.

Reprint first, second and third Annual Reports. Washington, 1873. 1 vol. in-8, cart. perc.

Fourth Annual Report. Wyoming, 1870. 1 vol. in-8, cart. perc.

Fifth Annual Report. Montana, 1871. 1 vol. in-8, cart. perc.

Sixth Annual Report. Montana, 1872. 1 vol. in-8, cart. perc.

Annual Report of the Secretary of interior on the operations of the department for the year 1873. Washington, 1873. Broch. In-8.

Miscellaneous n° 1. Elevations. 1 vol. in-8 broché.

Miscellaneous n° 2. Meteorological Observations. 1 vol. in-8.

Contributions to the extinct vertebrate Fauna of the western territories, by Joseph Zeidy. Washington, 1873. 1 vol. in-4 cart. perc.

Synopsis of the Acrididæ of north America. Vol. V, by Cyrus Thomas. Washington, 1873. 1 vol. in-4 cart. perc.

Contributions to the fossil flora of the western territories. The cretaceous flora, by Leo Lesquereux. Washington, 1874. 1 vol. in-4 cart. perc.

Bulletin of the United States geological and geographical Survey of the territories. Nos 1 et 2. 1874. Broch. in-8.

Bulletin of the United States geological and geographical Survey of the territories. N° 1. Washington, 1875. Broch. in-8.

Catalogue of the publications of the United States geological Survey of the territories. F. V. Hayden, geologist in charge. Washington, 1874. Broch. in-8.

Synopsis of the Flora of Colorado, by Thomas C. Porter and John M. Coulter. Washington, 1874. 1 vol. in-8 broché.

Miscellaneous publications n° 6, meteorological observations made during the year 1873 an the early part of the year 1874 in Colorado and Montana territories. Prepared for publication by George B. Chittenden. Washington, 1874. Broch. in-8.

G.-F. Schumacker, négociant français, à Calcutta.

Cultures et commerces du thé et du tabac. 1 vol. in-4 broché. London, 1874, en anglais.

Culture et commerce du jute et autres plantes propres à la fabrication du papier. 1 vol. in-4 broché.

Rapport sur l'industrie de la soie aux Indes et des bois dans la Birmanie. 1 vol. in-4 broché.

Progrès moraux et matériels de l'Inde. 1 vol. in-4 broché.

Léonce Richard, rue Esprit-des-Lois, 1, Bordeaux.

Cours théorique et pratique de la langue commerciale de l'Archipel d'Asie (dite malaise), telle qu'elle se parle à Sumatra, Singapour, Bornéo, les Célèbes, les côtes de Chine, du Cambodge (Saïgon), de Siam, de Java, etc., etc., contenant une exposition raisonnée des principes de grammaire, les règles générales de prononciation, un vocabulaire des termes de marine, les poids, mesures, monnaies, etc., par Léonce Richard. Bordeaux, 1873. 1 vol. in-8 broché.

Dictionnaire de la langue commerciale de l'Archipel d'Asie (dite malaise), telle qu'elle se parle à Sumatra, Singapour, Bornéo, les Célèbes, les côtes de Chine, du Cambodge (Saïgon), de Siam, de Java, etc., etc., par Léonce Richard: 1° français-malais, 2° malais-français. Bordeaux, 1873. 1 vol. in-8 broché.

(A suivre.)

Le Secrétaire général : CHRISTOPHE.

LYON — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, RUE GENTIL.

RAPPORT ANNUEL

A LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE LYON

PAR M. L. DESGRAND

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ

POSITION MORALE ET FINANCIÈRE AU 5 NOVEMBRE 1876

Messieurs,

La Société de géographie de Lyon termine en ce moment la deuxième année de son existence.

Vous avez bien voulu, en novembre dernier, continuer leurs pouvoirs à la presque totalité des membres de son Bureau; le seul qui ne figure plus dans nos rangs, l'honorable M. Pictet, a cru devoir, par suite de travaux excessifs, nous prier d'agréer une démission que nous sommes unanimes à regretter. Avons-nous répondu comme nous le devions à cette marque de confiance? L'œuvre que nous avons fondée ensemble a-t-elle fait, dans le cours des douze derniers mois, les progrès sur lesquels vous aviez le droit de compter ? Telles sont les questions à examiner. Pour que vous puissiez le faire en parfaite connaissance de cause, permettez-nous de vous résumer les principaux actes de notre gestion. A l'aide de cet exposé vous pourrez apprécier la position morale et matérielle de la Société.

Réforme des timbres des bureaux de poste. — Vous vous

rappelez que nous avions demandé à M. le directeur général des postes d'inscrire le nom du département sur les lettres reçues et expédiées par chaque bureau de poste de France, dans le but de vulgariser la géographie.

Nous sommes heureux de vous dire que l'administration vient de nous informer que 1,467 bureaux sont à cette heure munis du timbre nouveau modèle et que les 3,934 restant en seront pourvus d'ici à quatre ou cinq ans.

Inscription du nom du départ sur le fronton des gares. — En ce qui concerne l'idée d'utiliser les chemins de fer au profit des connaissances géographiques, l'on est moins avancé. Les compagnies n'ont pas encore adopté notre demande d'inscrire sur le fronton des gares le nom du département, celui de son chef-lieu et la cote de l'altitude. La routine, la puissance du fait accompli et la crainte de la dépense ont triomphé jusqu'à présent de nos efforts. Il ne faut désespérer de rien. Le vrai finit toujours par prévaloir. La Compagnie de Paris-Lyon-Méditerranée vient de faire un premier pas dans la voie en inscrivant sur le mur intérieur de ses gares le chiffre de l'altitude; d'autre part, la Société de géographie de Paris porte comme nous un vif intérêt à cette question. Son honorable secrétaire général, M. Maunoir, a proposé une lettre collective à MM. les présidents des conseils de nos compagnies de chemins de fer; espérons qu'elle aura pour effet de nous rapprocher du but désiré.

Nos rapports avec la Société de géographie de Paris continuent à être des plus intimes; elle nous honore du titre de société-sœur; à sa demande, nous avons examiné deux projets d'une certaine importance; sur l'avis de votre comité d'action nous nous sommes décidés à y prendre part.

Formation d'un comité en vue du percement de l'isthme de Panama. — Comme vous le savez, le Congrès international de géographie avait émis le vœu qu'il fût fait une étude scientifique des nombreux projets de percement de l'isthme de Panama. Ce travail devait avoir pour but le système à préférer, d'échanger des idées sur le meilleur moyen d'assurer l'exécution de cette grande œuvre.

Pour réaliser ce vœu du Congrès, la Société de géographie de Paris a provoqué la formation d'un comité central, où les principales associations géographiques du monde seraient invitées à se faire représenter.

M. de Lesseps a résolûment accepté la présidence de ce comité, et nous avons appris de lui que sa première réunion se tiendrait avant la fin de l'année. Trois de nos collègues, M. le lieutenant-colonel Debize, M. le docteur Lortet et M. Marius Duc, membre de la Chambre de commerce, ont bien voulu accepter le mandat de notre Société lyonnaise.

Voyage au Djebel Ahagar.— Le second projet est relatif à un nouveau voyage de M. Larjeau dans le Sahara.

Après avoir été deux fois à Ghadamès dans la pensée d'y ouvrir des relations commerciales, ce voyageur se propose aujourd'hui de pénétrer dans le Djebel Ahagar, massif montagneux des plus intéressants, que n'a pu aborder encore aucun voyageur européen. Il importe à la France de ne pas s'y laisser devancer.

Par son versant nord, le Djebel Ahagar est assez éloigné de nos possessions africaines, mais l'Igarguar, aujourd'hui en grande partie desséché, s'en rapproche. En remontant son lit, M. Largeau espère pénétrer au cœur des régions qu'il veut explorer.

Du côté sud, l'Ahagar se rapproche du Soudan, ce grand objectif des rapports commerciaux à établir entre l'intérieur de l'Afrique et notre colonie.

Par l'ouest, il tend vers le Touat et Insalah où est arrivé en 1874 M. Paul Soleillet; ce serait donc une étape de plus sur une route qui, bien que moins directe qu'El Goleah et Insalah, nous offrirait des moyens nouveaux de communication avec notre colonie du Sénégal et la populeuse vallée du Niger.

Les relations amicales que M. Largeau s'est créées, parmi les Touaregs et autres tribus Sahariennes, lui font espérer qu'il surmontera les difficultés qu'il est sûr de rencontrer à l'exécution de son périlleux mais utile projet.

A tous les points de vue, il ne peut manquer d'avoir d'importants résultats. L'hydrographie, la flore, la faune de ces localités nous sont complétement inconnues. Il en est de même des

richesses minéralogiques et forestières. Quant aux déterminations géographiques, nous n'en avons aucune. Pour pouvoir les faire avec l'exactitude nécessaire, M. Largeau vient de passer plusieurs mois à l'observatoire de Monsouris.

Nous savons d'autre part que l'entreprise de M. Largeau est parfaitement appuyée par l'administration algérienne et par nos ministères. Nous ne pouvions donc pas hésiter à donner notre concours; aussi, sur l'avis conforme du comité d'action, une souscription a été ouverte en faveur du voyage dans le Djebel Ahagar ; notre Société s'y est inscrite pour une modeste somme de *trois cents francs*, avec le regret de ne pouvoir aller plus loin. Sur notre demande, la Chambre de commerce de notre ville a bien voulu s'y intéresser pour cinq cents francs ; espérons que nos sociétaires et le public encourageront de leur côté les efforts d'un homme qui, par son énergie, ses connaissances et ses précédents, présente de sérieuses garanties de succès. N'est-ce pas aussi une question de patriotisme en présence de ce que font les Anglais, les Allemands et les Américains dans de semblables circonstances ?

Projet de S. M. le roi des Belges.— Ligne de postes de secours en Afrique.— Puisque nous sommes en Afrique, c'est le cas de vous parler du roi des Belges. Ce prince éclairé, dont vous connaissez le dévouement aux arts, aux sciences et à tout ce qui touche au progrès, a désiré venir en aide aux souffrances sans nombre que l'odieux trafic des esclaves fait peser sur les malheureux nègres ; sa pensée royale s'est aussi reportée sur les dangers auxquels sont exposés les voyageurs africains. La douloureuse mort de Livingstone et les détails donnés par M. Henri Duveyrier, dans son article sur l'Afrique, vous en ont révélé toute la gravité.

Sa Majesté a donc cru devoir réunir à Bruxelles les membres les plus influents des principales sociétés de géographie d'Europe. Après avoir exposé ses idées, elle leur a demandé d'examiner l'opportunité d'établir de Zanzibar à Saint-Paul de Loanda, c'est-à-dire sur la route suivie par Cameron, une ligne de postes de secours et de ravitaillement. Ces postes, munis d'aprovisionne-

ments et d'une certaine force militaire, serviraient à réprimer la traite et à protéger les explorateurs.

La savante assemblée ne s'est pas bornée à voter une motion des plus approbatives en faveur des idées si généreuses et si élevées du prince, elle a cru devoir compléter le projet en demandant une création analogue pour le service du nord de l'Afrique à la région des lacs.

Le discours du roi, aussi bien que les procès-verbaux des discussions qui l'ont suivi, nous ont été communiqués. M. le colonel Debize, vice-président de notre Société, vous en entretiendra en détail. Vous apprécierez alors la part que nous pourrons prendre à cette grande pensée d'utilité internationale.

Bibliothèque Jolibois. — Notre acte le plus important de l'année est sûrement l'acquisition de la bibliothèque géographique de notre regretté collègue, M. l'abbé Jolibois. Elle se compose de plus de six mille volumes, tous ouvrages spéciaux, appropriés aux besoins des hommes désireux de faire des recherches approfondies sur les matières géographiques. Toutes les relations de voyages faites jusqu'au décès de M. Jolibois s'y trouvent. On y compte aussi un grand nombre d'œuvres rares de très-grand prix, comme la grande carte de France par Cassini, la description de l'Égypte par l'Institut égyptien, la collection des voyages de Walcknaer; c'est un précieux trésor qu'il eût été très-douloureux de voir se disperser. Nous sommes heureux d'avoir pu en enrichir la Société et par conséquent la ville de Lyon; c'est au précieux concours de notre secrétaire général que nous devons le succès de cette délicate négociation ainsi qu'aux vues élevées de la compagnie des Chartreux de Lyon, les vénérables ecclésiastiques qui la composent ayant refusé toute proposition ultérieure dès qu'ils ont su que la Société lyonnaise de géographie désirait la possession de cet inappréciable dépôt : — ainsi se trouve réalisé, dans une de ses parties les plus essentielles, le but en vue duquel notre Société s'est constituée.

Grâce au zèle infatigable de notre collègue, M. Léon Clugnet, bibliothécaire de la Société, le classement méthodique de nos beaux volumes est très-avancé. On met en ce moment la main

aux derniers aménagements. Nous nous occupons de l'organisation des séances de lecture, le soir ; tout nous fait espérer que nous pourrons en faire un premier essai dans le courant de ce mois.

Quant à la partie financière de l'opération, vous savez que le prix d'acquisition était de 6,000 francs. Les frais d'installation s'élèveront à 2,000 francs.

C'est donc un total de 8,000 francs à sortir d'une caisse dont nous vous avons fait connaître l'an dernier le vide absolu ; heureusement qu'on trouve toujours à Lyon un concours sympathique lorsqu'il s'agit d'une œuvre de bien ou de progrès intellectuel.

Tout d'abord cent vingt-cinq de nos sociétaires ont adhéré à notre liste de souscription et nous ont fourni, à cette heure, environ 3,000 francs.

De son côté, le conseil municipal s'est obligeamment prêté à une combinaison qui, en assurant à la ville la possession de la bibliothèque, en cas de liquidation de notre Société, lui a permis de nous compter une somme de 3,000 francs ; ensemble 6,000 francs ; reste donc à pourvoir à 2,000 francs. Nous espérons vous annoncer, l'an prochain, qu'ils nous ont été fournis par les cent soixante quinze ou deux cents sociétaires qui n'ont pas encore pris part à la première souscription.

Cours de géographie commerciale.— La sollicitude de notre Chambre de commerce, pour les intérêts qu'elle représente, l'a portée à nous fournir les moyens de continuer le cours de géographie commerciale; il est confié, comme vous le savez, à notre collègue M. Ganeval. MM. les directeurs des écoles primaires s'y étaient rendus avec un louable empressement en 1875. Nous espérions donc que leurs nombreux adjoints, deux cents au moins, s'estimeraient heureux de suivre un pareil exemple ; nous y comptions d'autant plus que le conseil municipal, pénétré de l'importance de ce cours, avait cru devoir l'encourager en y joignant l'attrait d'un prix de cinq cents francs.

Il en a été tout autrement : non-seulement le nombre des présences n'a pas dépassé le quart du nombre des invités, mais de

plus les travaux remis au jury d'examen ont été généralement faibles. Le prix n'a pas pu être adjugé ; une partie seulement en a été allouée, à titre d'encouragement, à deux copies reconnues dignes d'une récompense. Vous vous féliciterez avec nous de cette prudente réserve ; il importe, en effet, dans une ville aussi commerçante que la nôtre, de maintenir élevé le niveau de l'enseignement géographique.

Votre comité de l'enseignement a recherché les moyens de remédier à cet échec, dont les causes ne sont probablement qu'accidentelles. Nous reprendrons donc le cours avec la conviction très-arrêtée qu'il est indispensable. Il suffira sans doute, pour une complète réussite, de faire comprendre à MM. les adjoints que la géographie commerciale facilite, chez l'enfant, l'étude de la géographie physique, et qu'elle a de plus l'inappréciable avantage de semer, dans son esprit, des germes qui le préparent aux travaux à l'aide desquels il pourra subvenir plus tard à ses besoins et à ceux de sa famille.

Séances publiques. — Les séances publiques que vous avez données pour essai ont obtenu un succès incontestable. Nos concitoyens ont suivi, avec une remarquable attention, les sujets d'étude soumis à leurs réflexions par nos collègues, MM. Ganeval et Hurbin-Lefebvre ; l'assistance a été si nombreuse que nous nous sommes sentis encouragés à augmenter le nombre de ces conférences ; nous leur avons donné, en même temps, un caractère de fixité et de périodicité. Elles auront lieu dorénavant le troisième dimanche des mois de novembre, janvier, février, mars, avril, mai, de chaque année.

M. le ministre de l'intérieur a bien voulu nous donner l'autorisation nécessaire, lorsqu'il a su, qu'aux collègues que nous venons de vous nommer, étaient venus se joindre M. le professeur Merritt et MM. les docteurs Lortet et Perrin. Nons osons espérer que quelques autres savants de notre ville tiendront à nous prêter dans ces circonstances l'appui de leur parole.

Réunions mensuelles. — Les réunions mensuelles ont continué avec régularité dans le cours de cette année. Il serait superflu de rappeler en détail les questions qui ont été traitées

dans ces séances. La publicité de votre bulletin supplée du reste au silence du rapport à cet égard.

Nous nous bornons donc à vous dire que les communications que nous recevons ne laisseraient rien à désirer, si elles nous arrivaient aussi nombreuses et aussi variées, au point de vue scientifique qu'à celui de la géographie commerciale. Cette dernière revêt, il est vrai, dans notre ville, un caractère particulier d'opportunité; mais elle ne doit pas nous préoccuper d'une manière exclusive. Espérons que le zèle et le dévouement des nombreux hommes de science que nous avons le bonheur de compter, dans nos rangs, suppléeront bientôt à cette lacune.

Nous désirons d'autant plus qu'il en soit ainsi que le Congrès provincial des orientalistes va, paraît-il, se tenir à Lyon en octobre 1877. Ce sera pour notre Société une nouvelle et trop précieuse occasion d'affirmer de nouveau son esprit d'initiative et sa vitalité, pour qu'elle la laisse échapper.

La publicité de votre bulletin est belle et commence à produire de bons résultats par les journaux auxquels nous la communiquons. C'est ainsi que nous venons de recevoir la lettre suivante d'un jeune médecin lyonnais, M. Pichot, établi dans la province de Queensland (Australie).

A Monsieur le Président de la Société de géographie de Lyon.

Edwardstown, le 5 juin 1876.

Monsieur,

Les journaux de Lyon arrivent jusque dans le désert que j'habite et je me plais à y suivre les développements et les succès de la Société de géographie de Lyon. En lisant le résumé des travaux que deux de mes anciens camarades, les docteurs Tirant et Maurice, vous ont présentés, j'ai pensé que quelques lignes de renseignements sur l'intérieur de l'Australie et spécialement sur Cook-district, territoire encore peu connu du nord de Queensland, pourraient vous être agréables. J'ai mis à jour, dans ce but, quelques feuilles de mon carnet de voyage. Ce modeste tribut d'un Lyonnais émigré n'est qu'une page de causerie écrite sous la tente. Mais, à défaut du mérite scientifique auquel elle n'a nulle prétention, ma rédaction s'efforcera d'être vraie et de fournir des données justes sur un pays intéressant.

Veuillez agréez, monsieur le président, l'hommage de mes meilleurs sentiments.

(*Signé*) J. PICHOT,
Ancien médecin de la Marine, médecin de l'hôpital d'Edwardstown.

Nul doute que cette partie de vos travaux ne prenne un intérêt croissant. Nous répandons le bulletin aussi largement que le permettent nos ressources, bien convaincus que nous recevrons en échange des documents chaque jour plus abondants et plus précieux.

Nouveaux sociétaires. — Trente nouveaux membres sont venus prendre place cette année dans nos rangs. Un plus grand nombre aurait mieux satisfait notre attente, mais nous devons constater que la qualité des nouvelles admissions témoigne hautement de l'estime que le public professe pour la Société ; c'est ainsi que l'illustre créateur du canal de Suez, M. Ferdinand de Lesseps, a bien voulu nous autoriser à inscrire son nom sur nos listes.

Malheureusement, messieurs, dans le cours de cette même année, la mort nous a privés de treize de nos sociétaires.

Nous entretenions avec chacun d'eux des rapports empreints de cordialité et de bienveillance. Vous vous réunirez à nous, messieurs, pour offrir aux familles de tous nos collègues l'expression la plus vive de nos regrets et de nos sympathiques condoléances.

Mais il nous faut penser à combler ce vide et aussi à réaliser notre désir, qui serait d'arriver à compter cinq cents membres titulaires. La Société de Paris en a près de quinze cents et Londres plus de quatre mille; notre ambition n'est donc pas exagérée. Toutefois c'est par votre concours actif et en saisissant toutes les occasions favorables de parler de notre œuvre, du bien qu'elle a fait, de celui bien plus considérable auquel elle vise, que nous arriverons à compter les cent soixante-quinze ou deux cents membres qui nous font encore défaut.

Je devrais avant de terminer vous fixer, sur l'ensemble de la position financière de la Société, et vous dire aussi tout le zèle et le dévouement que M. Brun, notre agent général, apporte dans l'exercice de ses fonctions ; mais ce rapport est déjà bien long et la surveillance du bon emploi de nos deniers incombe plus particulièrement à M. le commandant Poulot, trésorier de la Société. Un dernier mot donc en finissant.

Messieurs, l'œuvre que vous avez fondée relève d'une science vraiment bien belle et bien élevée, plus on s'en occupe, plus on s'y attache ; mieux qu'aucune autre peut-être elle répond à ce besoin généreux et instinctif des peuples à se rapprocher les uns des autres, à se connaître et à s'entr'aider. Le premier but de la science géographique n'est-il pas en effet de découvrir les terres encore inconnues, d'ouvrir des rapports avec leurs populations et de faciliter ainsi l'œuvre du missionnaire, du voyageur, du commerçant, qui, sous des formes diverses, vont leur porter les germes de la grande civilisation chrétienne? Le nom de Livingstone ne s'est-il pas immortalisé dans cette voie ?

D'un autre côté, ne voyons-nous pas, à mesure que le progrès s'accomplit, nos géographes les plus illustres appelés à examiner les moyens scientifiques les mieux appropriés à la solution pratique des entreprises les plus considérables ? N'est-ce pas ce qui se produit en ce moment, en vue de la mer intérieure que la France projette de créer dans le Sahara ; en vue du percement de l'isthme de Panama ; en vue encore du grand chemin de fer qui doit relier un jour Paris à Calcutta ?

Continuons donc, messieurs, à marcher avec confiance, avec courage, avec abnégation, s'il le faut, dans le chemin que nous avons réussi à ouvrir. La somme de bien que nous y ferons ne sera jamais aussi considérable que nous le désirerions, mais nous aurons du moins la satisfaction de pouvoir nous dire que nous avons fait tout ce qui dépendait de nous pour l'augmenter.

HOA-FA-TI-LI-TCHI

DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE CHINOIS-FRANÇAIS

PAR

ISIDORE HEDDE

DÉLÉGUÉ DU MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DU COMMERCE POUR L'ÉTUDE
DE LA SOIE EN CHINE, DE 1843 A 1846

GÉOGRAPHIE DE LA CHINE

J'ai toujours considéré comme un devoir de la part d'un voyageur de faire connaître à ses concitoyens le but et le résultat de ses explorations et de ses travaux. Ce devoir devient d'autant plus grave, lorsque le voyageur a reçu de son pays une mission particulière, et cette mission est plus honorable encore, si elle produit des documents et des fruits utiles et féconds.

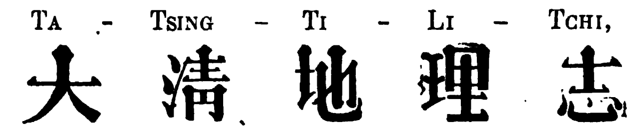
En 1843, j'eus l'honneur d'être désigné par la Chambre de commerce de Saint-Étienne et d'être choisi par le ministre de l'agriculture et du commerce, pour accompagner la délégation commerciale, attachée à la mission de M. de Lagrenée, ministre plénipotentiaire en Chine; je fus chargé de représenter tous les foyers des industries séricicoles et sérigènes de France, Lyon, Saint-Étienne, Avignon, Nîmes, Tours, et d'aller étudier en Chine les rapports comparatifs des mêmes industries.

J'ai adressé au ministre de nombreux rapports, qui ont été

insérés dans les annales du commerce extérieur, publiés par le ministère de l'agriculture et du commerce, sous le titre d'avis divers, aux n°s 153, 225, 239, 288, 309, 319, 326, 341 et 336. Ces différents rapports comprenaient des documents sur la Chine et l'Indo-Chine ; mais, ce qui me frappa le plus, dès mon arrivée dans ces contrées, fut l'absence de matériaux géographiques suffisants. Dans la plupart des ouvrages de cette nature, non pas seulement français, mais anglais, américains, espagnols, portugais, les renseignements étaient souvent fautifs ; l'orthographe surtout, n'étant pas comparée, devait nécessairement induire l'étranger en erreur. Que de fois le Français n'a-t-il pas pris le nom anglais de *Chang* pour celui de *Shang* en français, le voyageur anglais celui de *Chang* français pour *Tchang*, prononciation du terme anglais *Chang !*

Je me mis, dès lors, à l'œuvre et aidé des leçons du macaïste, M. Rodrigues, ancien interprète chinois du consulat hollandais, depuis consul de Portugal à Canton et successivement à Ning-po et Shang-hai, je recueillis tous les noms géographiques qui concernaient l'industrie de la soie. Mon cadre s'élargissant, je fus obligé, du simple foyer producteur de cette riche matière, de m'enquérir des noms généraux des contrées qui la renfermaient. Dès le début, je ne voulais faire qu'un simple vocabulaire des noms appartenant au domaine séritechnique, ainsi que je l'appelais *Sse-kiai-ti-li-tchi,* mais je me vis forcé de rassembler tous les noms du royaume du Milieu, même de l'empire entier de la dynastie actuelle, c'est-à-dire le

TA - TSING - TI - LI - TCHI,



et enfin de former un véritable dictionnaire géographique chinois-français, comprenant toutes les dénominations chinoises qu'il m'a été possible de me procurer, et qui a pour titre : HOA-FA-TI-LI-TCHI.

C'est sous ce dernier titre, que vient de paraître le premier volume de l'ouvrage, publié actuellement par le ministère de

l'agriculture et du commerce, dont le journal l'*Explorateur* du 4 mai dernier a bien voulu donner un premier compte rendu. Le volume en question comprend environ quatre cents pages, prolégomènes et texte. Il embrasse tous les sons comparatifs des langues internationales, depuis A jusqu'à K; c'est le tiers de l'ouvrage entier. Il a été édité par M. Paul Dupont, imprimé chez M. Victor Goupy ; les caractères chinois sortent des ateliers de M. Marcelin Legrand. Son exécution a été très-retardée, par suite de la composition des caractère chinois, quelquefois vulgaires et non classiques.

La méthode que j'ai suivie, en géographie chinoise, est nouvelle : c'est celle de tous les dictionnaires de langues occidentales. J'ai pris le son chinois ou plutôt son caractère prononcé à l'européenne, en commençant par le son A, puis j'y ai ajouté, autant qu'il m'a été possible, la traduction littérale, avec les détails les plus succincts. Certes, les ouvrages de géographie chinoise, les cartes locales de la Chine et du Japon, m'ont bien offert d'excellents points de repère, mais je dois beaucoup à l'excellent dictionnaire de Biot, publié en 1842, d'après le *Kwang-yu-ki*, pour les principaux noms anciens et modernes ; je dois encore aux différents lexiques français, anglais, américains, portugais, espagnols, de de Guignes, de Morrison, de Medhurst, de Wells-Williams, de Gonçalvès, de Sinibaldo de Mas, etc. C'est encore au conseil du très-regretté M. Stanislas Julien, ancien professeur de chinois au collége de France, que je suis redevable des principaux termes chinois relatifs à la séritechnie, car mon œuvre géographique n'est pas une simple nomenclature de dénominations locales; elle embrasse aussi des notions générales et spéciales sur beaucoup d'objets qui s'y rapportent, dans le domaine des sciences physiques et naturelles.

Toutefois, si j'ai suivi la méthode de nos dictionnaires pour les sons ordinaires, j'ai abandonné celle, trop compliquée pour nous, des intonations particulières aux Chinois, et je les ai remplacées par la série systématique des caractères, en suivant successivement l'ordre des clefs ou radicaux, et le nombre de traits : ainsi, pour le son *eul*, j'ai obtenu douze caractères de

clefs différentes, depuis deux traits jusqu'à douze. *L'Explorateur géographique et commercial* du 4 mai dernier a parfaitement expliqué les détails techniques de cette méthode.

Le *Chinese Repository*, revue publiée à Canton de 1830 à 1850, m'a fourni des notices très-claires sur les divisions géographiques de l'empire chinois, dont les derniers événements et dont la marche toujours croissante de l'élément occidental tendent continuellement à altérer les mœurs, les institutions, les administrations, jusqu'aux anciennes frontières. Au nord, la Russie ; au sud et à l'est, les Anglais, les Américains, les Allemands ; à l'intérieur, la guerre civile ; à l'est, le Japon, ce nouveau-né belliqueux, adorant avec frénésie notre civilisation fascinatrice et prompt à envahir Formose et la Corée : tout concourt à la dislocation prochaine de cette belle nation, qui comptait des siècles et des siècles d'antiquité. La grande figure de l'empire céleste *Tien-hia* va s'évanouir dans les étreintes des croyances et du commerce d'Occident. Le peuple le plus doux, le plus instruit, le plus actif, le plus intelligent va disparaître devant les convoitises jalouses de l'étranger. L'importation à main armée de l'opium et le récent sac du Jardin d'été seront les deux points de repère de l'histoire moderne de la Chine, dans ses relations et ses débats avec l'Occident.

On croit généralement qu'avant nous les Chinois étaient très-ignorants en géographie, qu'ils naviguaient peu et qu'ils n'étaient pas au courant des connaissances spéciales aux autres nations. Cependant, il paraîtrait que l'Amérique était connue des Chinois, sous le nom de *Fou-sang*, c'est-à-dire, pays des mûriers des forêts occidentales, en japonais *Fou-so*. Le célèbre encyclopédiste chinois *Ma twan-lin* nous enseigne qu'en 458, D. E, sous le règne de *Hio-wou-ti*, plus de mille ans avant la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, un moine bouddhiste, appelé *Hoey-shin*, partit pour le *Fou-sang*, éloigné d'environ quarante mille lieues (vingt-deux mille kilomètres) de la Chine, et qu'il n'en revint que quarante-huit ans après,

Dans une rapide et savante improvisation sur le commerce oriental, faite récemment au sein de la Société de géographie de

Lyon, notre estimable collègue, M. Émile Guimet, a donné des explications très-circonstanciées sur cet intéressant voyage. Lui-même vient encore de donner la mesure de son zèle pour la science géographique, en s'empressant de se rendre à l'Exposition de Philadelphie, pour de là aller par San-Francisco, visiter la Chine et le Japon, acquérir de nouvelles preuves du voyage chinois en Amérique, au cinquième siècle, D. E., mais surtout rendre de nouveaux services au commerce international, dont il est un des plus dignes interprètes.

Il est impossible, également, que les Chinois qui, dès les temps les plus reculés, avaient des relations avec le monde occidental, soit par terre, soit par mer, au moyen des Arabes et des Phéniciens, qui, de plus, avaient peuplé l'archipel Indien de cent millions de leurs nationaux, n'eussent pas toutes les notions désirables sur les peuples occidentaux, mais ils pensaient probablement n'avoir rien à gagner avec eux, et n'ont pas dû chercher à en savoir davantage.

Certes, il est bien reconnu que les éminents missionnaires, envoyés par Louis XIV auprès de Kang-hi, ont rendu des services signalés à la géographie chinoise et à la science générale, en relevant les positions topographiques de toutes les parties de l'empire chinois et en composant l'ensemble des cartes, reproduites par le P. du Halde. Mais, cela n'empêche pas que le nombre des ouvrages géographiques indigènes est en quelque sorte illimité.

Parmi les plus populaires, on cite les suivants :

Ti-li-pi-kao, traité de géographie élémentaire ; *Lou-tching-ta-i-shu*, routier de l'intérieur ou guide des routes et chemins ; *Tsin-pan-tien-ti-tsien-tou*, carte générale du ciel et de la terre, publiée au troisième siècle D. E., sous les *Tsin ; Kang-hi-tse-tien*, dictionnaire publié en 1678, comprenant plus de quarante-trois mille caractères, dont beaucoup appartient à la géographie ; *Ta-tsing-wan-nien-i-tong-ti-li-tswen-tou*, carte géographique générale de la dynastie, dite des grandes lumières, publiée en 1680, sous l'empereur Kang-hi ; *Si-tou-tchi*, description illustrée du territoire occidental, publiée sous l'empereur

Kien-long, en 1763 ; *Tchou-kwe-tou*, carte du royaume du Milieu, comprenant les noms des provinces, départements et districts de la Chine propre, publiée par *Li-yang-hou*, en 1832 ; *Hai-kwe-tou-tchi*, notices et cartes des contrées maritimes, archipel Indien et Polynésie, publiées en 1847 par *Lin-tse-su*. *Yng-hoan-tchi-liao*, recueil des noms administratifs, publié par le géographe *In-ki-i*, en 1848, sous *Ta-kwang* (V. *Ch. Rep.*, 169).

Il existe, en outre, de grandes encyclopédies géographiques, des traités sur les différents peuples du globe, des statistiques locales, des descriptions et cartes de chaque département, de chaque ville, de chaque parcelle de territoire, qui doivent offrir des documents et des matériaux sans nombre à ceux qui veulent étudier à fond la géographie chinoise.

Au treizième siècle, le Vénitien Marco Polo visita la Chine dans toutes ses parties, fut reçu magnifiquement à la cour et retourna dans sa patrie chargé de présents, émerveillé des richesses, de l'urbanité, de la prospérité de cette nation, si anciennement civilisée, ouverte au commerce paisible des Phéniciens et des Arabes, mais inconnue aux peuples plus avancés de l'Occident.

En 1506, sous François I[er], parut dans le Bogue, embouchure du *Tchou-kiang*, fleuve des Perles, qui passe à Canton, un navire français, le premier de toutes les nations européennes qui ait paru dans les mers de Chine. Malheureusement, l'équipage fut si bruyant, causa tant de désordre sur son passage, que l'autorité lui défendit à l'avenir, ainsi qu'à ses nationaux aussi turbulents, l'entrée de la rivière.

Ccs faits en disent plus que tout commentaire. Comment se fait-il que notre marine marchande, la première qui ait visité cette contrée, soit aujourd'hui si en retard pour la fréquenter ?

Ce fut peu de temps après (1516) que les Portugais arrivèrent à Canton. Il leur fut permis de s'établir sur un point de l'île *San-shan*, célèbre par le nom de saint François-Xavier ; puis, ils se répandirent sur les côtes du Fo-kien, formèrent un comptoir à Ning-po et reçurent l'autorisation de se fixer définitivement

à Macao *(Ngao-men)*, sur une langue de terre du district de *Hiang-shan.*

Les Anglais, les Hollandais, les Espagnols ne parurent en Chine que dans le cours du siècle suivant. Vers la même époque, eut lieu la grande mission des jésuites, personnages choisis parmi les plus instruits du clergé européen par Louis XIV, auprès de Kang-hi, un des plus brillants souverains qui aient régné sur la Chine. Ce fut alors qu'eut lieu le grand mouvement scientifique et religieux qui aurait infailliblement amené la Chine à embrasser le christianisme, sans les jalousies et les dissentiments qui se manifestèrent parmi les différents ordres du clergé catholique, ce qui amena la perte des idées favorables aux étrangers et à la suite les persécutions.

Ce ne fut qu'en 1784 que vint en Chine le premier navire américain *The Empress of China* (l'Impératrice de Chine). Des ambassades anglaises vinrent à leur tour sonder successivement le terrain. Lord Macarteney en 1793, lord Amherst en 1832, s'empressèrent d'explorer les riches territoires de cette contrée modèle, ouverte à l'investigation de tous les peuples paisibles. Dix ans après, en 1842, eut lieu le traité, dit de Nankin, entre les Anglais et les Chinois, ce qui permit au commerce étranger l'ouverture de cinq principaux ports : Canton, Amoy, Fou-tcheou, Ning-po et Shang-hai. Les Américains suivirent bientôt la même voie par le traité, dit de *Wang-hia*, obtenu en 1844, et les Français augmentèrent encore leurs prérogatives en 1845, par le traité dit de *Hoang-poü*, en ajoutant des prescriptions particulières pour le libre exercice du culte catholique en Chine.

Tel est en résumé l'historique de l'introduction du régime occidental en Chine, présenté dans le dictionnaire géographique, dont je donne un aperçu. Mais avant de décrire plus particulièrement cet ouvrage, je crois devoir donner quelques explications sur les voies et moyens que j'ai employés pour parvenir à me procurer des documents positifs sur le rôle que j'ai rempli dans cette circonstance, sur les différentes excursions que j'ai exécutées dans ce but, sur divers points du territoire, soit en compa-

gnie de mes collègues, soit seul, livré à mes propres ressources et à mes inspirations. Je réclame de l'indulgence pour le récit analytique de quelques épisodes qui me sont personnels, et qui naturellement n'ont pas dû trouver place dans la composition méthodique du dictionnaire. J'ai été amené à les raconter ici pour indiquer les difficultées que j'ai rencontrées, bien moindres, qu'éprouvent aujourd'hui les courageux pionniers qui tendent à la découverte d'un monde nouveau au cœur de l'Afrique. Puisse mon récit offrir quelque intérêt, même après les notices attrayantes, les charmantes descriptions exposées récemment devant la Société géographique de Lyon ! Qu'on excuse donc, à propos de mon dictionnaire, l'exposé de ma personnalité. Si c'est une faute, ce n'est qu'un excès de zèle, une expansion de feu sacré, dans l'intérêt de la science.

En 1843, époque où je fus envoyé en Chine par le gouvernement français, je reçus de mon chef immédiat, M. de Lagrenée, le conseil de chercher des renseignements sur les entrepôts intérieurs du commerce et de l'industrie, et, au besoin, de tâcher de lier des relations intimes, particulières, principalement avec les foyers producteurs; moyen favorable pour pouvoir juger des fabrications chinoises, sans passer par des intermédiaires intéressés, afin de mettre notre commerce à même d'obtenir les articles d'exportation à prix réduits, c'est-à-dire bien moindres que ceux offerts sur les marchés exploités par les Anglais.

Or, les agents et consuls de la Grande-Bretagne, qui régnaient alors en souverains dans les cinq ports ouverts au commerce étrangers avaient fixé, pour limite des excursions de leurs nationaux, la durée de la journée, du lever au coucher du soleil, pour l'aller et le retour, excursions, généralement conçues dans un simple but de curiosité, rarement dans l'intérêt public.

Pénétré des sages conseils de mon chef immédiat, n'étant pas sujet anglais, je pensai naturellement que je ne devais nullement être astreint aux prescriptions imposées aux nationaux anglais. D'ailleurs, j'avais pris des informations auprès des indigènes, et j'avais été informé que les Anglais étaient détestés de

la population, à cause des excès auxquels ils s'étaient livrés, et qu'au contraire nos missionnaires, qui connaissaient la langue du pays, qui n'exerçaient aucun sévice, ni excentricité condamnables, ne craignaient pas de parcourir la Chine en tous sens, et n'étaient molestés en aucune manière. Je résolus donc de mettre à profit ces indications et de profiter des premières occasions pour pénétrer à l'intérieur du pays, visiter surtout les contrées séricicoles et les foyers manufacturiers sérigènes.

Dans la province du *Kwang-tong*, dont l'estuaire, à l'embouchure du *Tchu-kiang*, fleuve des Perles, était alors infesté de pirates, mélange de Malais, de Cochinchinois et d'autres gens dits des pays méridionaux, je ne craignis pas de m'aventurer dans le canal intérieur *Ta-hoang-keou*, en anglais *Broadway-river*, qui communique de Macao à Canton. Accompagné du brave M. Jules Itier, géologue distingué et de son fidèle Robert, nous parvînmes, à travers les plus grands périls, au milieu des populations les plus hostiles, à visiter les contrées séricicoles du district de *Shun-ti*, où se produisent huit séries successives de cueillettes de mûriers, d'où proviennent les *Long-kong*, les *Long-shan*, les *Lak-lao*, les *Ta-leang* et autres soies les plus réputées de cette province, lesquelles rivalisent par leur aspect métallique, leur blancheur éclatante, avec les plus belles du *Tché-kiang*, quoiqu'elles leur soient de beaucoup inférieures pour la régularité du brin. Cette excursion a été décrite dans l'ouvrage intéressant de M. Itier, ainsi que dans les publications du docteur Bridgman, missionnaire américain.

Pendant mon séjour à Amoy *(Hia-men-tching)*, je fus accueilli avec sympathie par la mission américaine, qui s'était attiré l'estime toute particulière des Chinois, à cause des services qu'elle leur rendait journellement. Par l'entremise du R^d^ M. Pohlman, très-lié avec le *Tao-tay*, principal magistrat de la localité, j'obtins un sauf-conduit pour aller, M. Pohlman et moi, malgré nos costumes occidentaux, visiter l'intérieur du pays et surtout l'importante ville, appelée *Tchang-tcheou*, chef-lieu d'un département, foyer principal de l'industrie sérigène de la province du Fo-kien, patrie de l'espèce de mûrier, dit *multicaule*.

Sur la route que nous parcourûmes ensemble, nous fûmes parfaitement accueillis par la population simple, naïve et sympathique des villes et des campagnes, pas encore jusqu'alors exploitée par les étrangers. A *Tchio-bay*, en chinois *Shi-ma*, petite ville renommée pour ses fabriques de porcelaines communes, poteries très-remarquables, nous fûmes reçus très-cordialement par le principal magistrat, qui nous donna un guide de sa propre maison, pour faciliter mes recherches industrielles, et, à mon respectable compagnon, ses prédications évangéliques et la propagation de ses livres religieux et scientifiques. A notre arrivée à *Tchang-tcheou*, en l'absence du *Tao-tay*, ou préfet du département, nous éprouvâmes une rude déception, celle d'être jetés dans un noir cachot infect, au milieu des rats, des serpents, des araignées et des moustiques; mais, ce ne fut qu'un malentendu passager, une simple nuit d'angoisses, peut-être suite de quelque jalousie inconnue, bientôt compensée par une délivrance éclatante, au milieu des plus grandes excuses, par une réception splendide, favorisée des plus riches présents. Accompagnés par une suite nombreuse, dans toutes nos excursions, nous pûmes nous livrer à toutes les investigations désirables. Le récit détaillé en a été fait, en 1845, dans la revue anglaise intitulée le *Chinese Repository*.

A *Ning-po*, chef-lieu d'un département de la province du *Tché-kiang*, la mission française entière fut reçue chez M. Rob. Thom, consul de Sa Majesté Britannique, un des sinologues les plus instruits, un des agents étrangers les plus estimés des indigènes, mais qui s'était aliéné l'esprit de ses nationaux, à cause son alliance avec une Chinoise. Ce personnage éminent, auquel on doit une singulière grammaire pour apprendre l'anglais aux Chinois, a rendu à toute la mission française des services signalés et m'a donné particulièrement des renseignements commerciaux très-précieux pour l'étude géographique d'une province réputée la plus importante pour l'industrie de la soie.

Il me confirma les conseils de M. de Lagrenée, m'assurant que ce n'était qu'au cœur des provinces du *Tché-kiang* et du *Kiang-sou* que l'on pouvait se procurer des renseignements

précis sur les matières premières et sur les manipulations, mais que pour y parvenir il y avait de grandes difficultés pour les étrangers, sous des costumes européens. Le Dr Yvan se chargeait de m'y accompagner, mais je considérai cette proposition comme irréalisable ; j'étais d'ailleurs dans le plus complet dénuement, ayant été obligé de vendre mes livres, jusqu'à mes chemises, pour pouvoir me procurer quelques ressources. Mme de Lagrenée, sympathique à tout ce qui est bien, m'avait recommandé à un attaché de la mission, M. Macdonald, duc de Tarente, qui voulut bien me faire un prêt momentané, nécessaire pour des achats d'échantillons et de métiers.

Une excursion faite dans les environs de Ning-po, par le Dr Yvan, mon collègue, M. Natalis Rondot, et moi, nous offrit, près de l'embouchure de la *Tai-hia*, en face du château imprenable, disaient les Chinois, mais pris en quelques heures par les diables à cheveux rouges *Houg-mao*, nous offrit, dis-je, les péripéties d'une nuit terrible, qui faillit, à peu de distance de notre embarcation, compromettre l'existence du reste de la mission. C'est une des circonstances qui témoignèrent du courage et du sang-froid de Mme de Lagrenée, qui, au milieu du plus grand danger, resta calme et encouragea chacun à faire son devoir.

Cet épisode émouvant, ainsi que notre passage à *Tchin-haï*, ont été décrits, dans les *Impressions littéraires* du Dr Yvan. Ce fut à Ning-po que mon collègue et moi nous découvrîmes une espèce de tissu en laine, ou tapis, appelé *kao-tchen*, fabriqué dans le genre des *ké-sse*, soieries brochées, espoulinées, à la façon des Gobelins. Il en sera question ailleurs.

Quand j'arrivai à *Shang-hai*, j'entrai naturellement en relation avee Mgr de Bezy, missionnaire italien, évêque du diocèse du Kiang-nan, auprès duquel j'avais été particulièrement recommandé par Mgr de Bonald, alors évêque du Puy-en-Velay. Je fis bientôt la connaissance des PP. jésuites Gotland et Languillat, par l'entremise du P. Bruyère de Tence, supérieur du séminaire de *Hoang-tang*. C'est dans cet établissement que je vis de jeunes Chinois se former à l'étude du latin et à la discipline de la religion catholique. J'assistai aux leçons de ces intel-

ligents néophytes, et je reçus même d'eux des explications sur les nombreuses cartes géographiques qui décoraient l'intérieur des salles, principalement sur celles qui résultaient des travaux des zélés missionnaires de la fin du dix-septième siècle sur toute la surface de la Chine.

J'appris par Mgr de Bezy qu'il avait été chargé par le chef de notre mission, M. de Lagrenée, de se procurer des objets rares, provenant des fabriques renommées de *Nan-king* et de *Sou-tchéou*, mais qu'il se trouvait fort embarrassé sur le choix à faire, destiné en cadeaux à la cour de France. Je m'offris à lui pour l'aider dans cette entreprise, en me rendant, avec des guides, sur les lieux de production. On accepta mon offre avec reconnaissance, et bientôt, transformé en véritable Chinois, de la tête aux pieds, je fus conduit, sans aucun frais, par de nombreux cours d'eaux, jusqu'au grand canal impérial. Ce grand véhicule, après avoir, sous différents noms, parcouru, depuis Pékin, une espace de 1200 *li* (120 lieues) environ, au milieu des plus riches contrées de l'empire, surtout remarquables par la culture des trois plantes textiles, le chanvre *(ma)*, le cotonnier *(mien)*, le mûrier *(sang)*, atteint la grande ville manufacturière de *Sou-tchéou*, dont, sous la dénomination de *Sou-kiang*, canal de *Sou-tchéou*, il baigne les remparts du côté du sud.

En haut, disent les Chinois est le ciel, en bas, est *Sou-tchéou*, le vrai paradis terrestre. C'est certainement la ville de Chine la plus intéressante à tous les points de vue, de l'art, du commerce, de la situation, de l'agriculture et de l'industrie. En 1846, époque où je la visitai, sa population était énorme, car elle était répandue sur une surface considérable, pas moindre de 51 kilomètres carrés, dans sa partie intérieure murée, appelée *Kou-sou*, l'ancien *Sou tchéou*, et comprenant 369 kilomètres carrés (36,900 hectares) avec l'agglomération des quatre parties ou villes extérieures, longeant les canaux, en dehors de l'enceinte des remparts, aux quatre points cardinaux. Dans l'intérieur de la ville sont les administrations, les établissements publics, politiques et religieux ; en dehors de l'enceinte, sont les fabriques

et les grandes corporations artistiques, commerciales, agricoles et industrielles.

La population, estimée d'après les recensements officiels, à plus de trois millions d'habitants en 1727, en comptait probablement bien davantage à mon passage, c'est-à-dire après plus d'un siècle de paix et de prospérité. L'estimation donnée par les gens du pays la portaient à dix millions ; mais il faut se rappeler que ce terme de dix millions est en chinois synonyme d'excessif. C'est un terme littéraire, comme chez nous, celui de cent fois, mille fois, pour dire beaucoup. Toutefois, je dois avouer que, lors de notre retour en France, mes collègues et moi, nous fumes étonnés de la rareté de la population, tant des villes que des campagnes. C'était l'effet ordinaire que l'on ressent, quand de Paris ou d'une grande cité on retourne au village.

On peut se rendre compte de l'importance de *Sou-tchéou* par le plan et l'aperçu géographique que j'ai donné de cette ville dans l'ouvrage que j'ai publié en 1848, sous le titre de *Description méthodique*. En 1865, cette intéressante cité a été complétement détruite par les *Taï-ping*, mais elle doit se relever facilement de ses ruines. Les révolutions peuvent anéantir les maisons et les habitants, on ne change ni le climat, ni le sol, ni la situation. Après 1793, Lyon n'en a-t-il pas offert un exemple frappant ?

J'avais eu le loisir, pendant le trajet de *Shang-hai* à *Sou-tchéou*, de visiter *Kang-tien*, village sur la rive droite du canal, où se trouve le tombeau du célèbre *Ko-lao*, protecteur des catholiques, sous *Kang-hi ;* puis de traverser *Tsi-pin*, petite ville ouverte du district de *Tsing-pou*, département de Song-Kiang, remarquable par une pagode ou temple, élevé à *Kwan-yn*, la vierge ou madone, protectrice des enfants, des femmes, des matelots, de tous ceux qui se sentent faibles et qui ressentent plus particulièrement le besoin de la protection divine.

Ce fut au séminaire de *Hoang-tang*, que j'accomplis ma toilette, que je pris des leçons de maintien, pour me mettre à même de paraître convenablement dans le monde chinois, ma tête,

complétement rasée, fut surmontée d'un bonnet à bouton rouge, tressé en soie; sous la robe en soie violette du missionnaire catholique ou du chef d'atelier tisseur, ma taille fut serrée par une ceinture qui servit de support à des pantalons de coton blanc, mes yeux furent armés d'une énorme paire de bésicles, en cristal de roche, une longue queue, en partie de soie noire, pendit jusque sur mes talons, des souliers en bois, recouverts de tissu blanc, me chaussèrent, enfin mon annulaire fut orné d'une magnifique améthiste ; un éventail en papier verni, et une longue et mince pipe en étain complétèrent mon accoutrement.

C'est ainsi que je m'offris aux habitants des villages et des fermes, en nombre infini, que je visitai pendant mon excursion, sur les rives des cours d'eau où je naviguais. Je m'aperçus avec satisfaction que personne ne semblait remarquer rien d'étrange dans ma physionomie et ma tournure. Les chiens n'aboyaient plus contre moi, les buffles ne mugissaient, ne soufflaient, ni ne menaçaient plus, à mon approche. C'était une bonne marque, aussi, quand je passais dans les rues étroites des villes, sur les bords dallés des canaux, je cherchais à me donner un air intéressant en me dandinant comme un élégant Chinois.

A *Lao-hia-tchin*, au pied de collines granitiques, je visitai le mausolée circulaire d'un bonze, en grande vénération. Le pont cintré qui y conduit offre une inscription votive et des bas-reliefs remarquables; des pins d'un vert éclatant et des figuiers, aux branches pendantes, ombragent ce lieu de pèlerinage, très-fréquenté par les pieux disciples de Bouddha.

A *Tsing-pou*, chef-lieu de district, j'assistai à une grande fête baladoire, où des boutiques ornées de banderolles et de flammes, aux couleurs éclatantes, distinguées par des enseignes et des réclames, pleines de joujoux, de gâteaux, de fruits, de légumes, de boissons, de confitures, où les jeux de toutes sortes, les poissons et dragons volants, les fumoirs et salles à thé, les échoppes à comestibles, les mascarades, les théâtres en plein vent, les musiciens, les saltimbanques, les amusements de toutes sortes m'offrirent d'agréables distractions. Cela rompit quelques

instants la monotomie de ma longue navigation et de mon fade régime, limité au riz, au poisson bouilli, au simple thé pour boisson. Je consacrai une partie de la journée à jouir de ce spectacle, commun à toutes les villes de Chine aux époques fréquentes des fêtes religieuses. Je visitai l'intérieur de cette cité et je fis le tour de ses remparts, qui mesuraient plus de 3 kilomètres de circuit. Le dîner succulent que je pris dans un restaurant public, où figurèrent dix sortes de mets différents, du *samshou* (eau de vie de riz) et du thé, me coûta, pour moi et mon guide, 150 cashs, moins de 50 centimes par personne.

J'arrivai bientôt à *Yang-tse-yn*, pauvre bourgade de pêcheurs, renfermant près de trois mille Chinois convertis. A mon approche, les cloches du *Kong-sou*, chapelle catholique, furent en branle. On m'entoure, les femmes, les enfants se précipitent à mes pieds, saisissent ma main et baisent mon anneau. On me prend pour le *zie*, le Père qui enseigne la vraie foi. Vainement mon guide veut mettre terme à ce *quiproquo*, on ne l'écoute pas, je me laisse faire, cela faisait tant plaisir à la multitude et me coûtait si peu. Je me laisse conduire au presbytère, où le P. Languillat m'attendait.

Après les compliments réciproques et une courte prière, nous nous mîmes à une table confortablement servie à l'européenne, et j'eus bientôt lié connaissance avec cet aimable missionnaire, qui joignait l'aménité la plus exquise à l'instruction la plus solide. Si ces lignes parviennent sous ses yeux, qu'il reçoive tous mes remerciements pour ses mille (dix mille comme on dit en chinois) bons offices. Ce qu'il y eut de plus heureux dans cette rencontre, c'est que je trouvai dans le P. Languillat le condisciple d'un de mes amis et parents, du P. Félix Thiolière de Saint-Étienne. Aussi, l'intimité entre nous devint-elle sans borne, je devins l'ami du presbytère, la coqueluche de la chrétienté.

Le lendemain, jour de grande fête, j'assistai à tous les exercices religieux, aux chants et aux prières, aux convois des morts, aux sacrements administrés aux malades, à la cérémonie nuptiale de cinq jeunes couples, sensibles aux spirituelles exhortations du prêtre, à la prédication imagée présentée en chaire, enfin

à la bénédiction solennelle. Puis, je fus accompagné dans les environs pour examiner les travaux de la campagne. J'y reçus, comme partout, l'accueil le plus franc et le plus sympathique. Je le demande à tout esprit non prévenu : était-ce un pays intolérant ?

Je poursuivis mon voyage à travers des plaines plantées de chanvre chinois, *ma*, de cotonniers blancs et jaunes, *mien*, de forêts de haies et de prairies de mûriers sauvages, blancs, multicaules, des deux espèces distinctes, appelées *king* et *sou*. Je traversai la ville de *Kwan-shan*, chef-lieu de district, remarquable par ses teintureries, ses ponts, ses portiques et sa tour ou pagode à neuf étages.

A *Sou-tchéou*, j'arrivai après le coucher du soleil, et fus obligé de stationner à *Fong-men*, porte sud-est, donnant sur le grand canal impérial, au milieu d'une multitude de barques, qui, comme la mienne, attendaient l'ouverture de l'entrée, dès les premières lueurs du jour suivant. Ceci peut donner l'idée de l'ordre qui régnait alors dans toutes les villes de Chine, dont les rues sont toujours fermées, même à l'intérieur, pendant la nuit.

Je fus conduit, par le canal intérieur, vers une bifurcation qui conduit à *Tsi-men*, Porte du Nord, et nous passâmes sous plusieurs ponts, les uns en pierre, d'autres à balustrades rouges. Les rues, ordinairement étroites, ne sont pas généralement bordées de canaux, mais de maisons qui permettent le transbordement des marchandises, sans gêner la circulation. Là, en attendant le Père chinois, *Tchen*, auquel j'avais été adressé, je pris pied au milieu du quartier qui avoisine la grande pagode du nord, appelée *Pe-tse*, ainsi que l'Hôtel des monnaies, *Pan-kou-sou*, où se fabriquent les *li* vulgairement *cashs* ou *sapeks*, petites pièces en toutenague, dont il faut cent cinquante à deux cents pour égaler 50 centimes de notre monnaie.

A mon retour, quel ne fut pas mon effroi, quand j'appris que ma perte avait été résolue par messieurs les Anglais. Voici le fait. Après mon départ de Shang-haï, malgré toutes mes recommandations, Mgr de Bezy avait cru devoir prévenir M. de Lagrenée, et celui-ci l'amiral Cécile. Le consul anglais, en ayant été éga-

lement averti, en conféra avec le *Tao-tai*, qui donna aussitôt l'ordre de me saisir et de me ramener mort ou vif.

Heureusement, j'eus affaire à un esprit honnête, intelligent, courageux, un homme dévoué, qui considéra comme son devoir d'accomplir la tâche pour laquelle je n'avais pas craint de m'exposer à tant de périls. Il se dévoua donc lui-même, quoique encourant la plus grande responsabilité. On sait qu'en Chine la justice est plus expéditive qu'ailleurs, et qu'on ne coupe pas seulement une tête, mais des milliers de têtes, pour la moindre infractions aux lois et aux ordres des magistrats.

Le P. *Tchen* me prit donc avec lui, me conduisit dans de nombreuses boutiques pour opérer les achats dont on avait été convenu, il ne me quitta pas un instant, dans toutes les parties canalisées de la ville immense, surtout dans la partie principale extérieure ouest, appelée *Tchang*, la plus commerçante, mais il ne permit pas que je prisse logement hors de sa barque, qui, pendant tout mon séjour, me servit d'habitation. Puis, il me donna de nouveaux guides, chrétiens, comme les premiers, mais peut-être mieux choisis ; enfin, il me dit adieu, le *Tchin-tchin* sacramentel, en me donnant un nouvel itinéraire, tout différent de celui que j'avais suivi en arrivant, et cela pour dépister la police.

C'est grâce à ces sages précautions que j'ai pu visiter les contrées les plus renommées pour la sériciculture et l'industrie chinoise, le grand lac *Taï-hou*, rendez-vous de plaisirs et de luxe, les magnaneries de *Ou-kiang*, les fabriques de tissus et de porcelaine, situées sur mon passage, en vue des riches cultures qui ont porté le nom de *Kiang-sou*, démembrement de l'ancienne province du *Kiang-nan*, au nombre des plus considérables de l'empire chinois.

A mon retour à Shang-haï, porteur des fameux cadeaux pour la cour de France et fourni des gâteaux, sucreries et confitures si célèbres de *Sou-tcheou*, pour Mme de Lagrenée et ses charmantes filles, je fus accueilli par toute la mission et par notre marine avec la plus vive sympathie. Au consulat anglais, on se mordit les lèvres, et les Chinois en rirent de bon cœur, car ils n'aiment pas les Anglais.

Pour ne pas trop allonger ce récit, je passerai sous silence mes excursions à *Ting-haï*, ville principale de l'archipel de *Tchu-san*, chef-lieu de district de la province du *Tche kiang*, en compagnie de mon jovial collègue, Édouard Renard, aussi intrépide chasseur qu'habile négociant. Je ne décrirai pas même mes longs séjours à Macao, ce siège retiré de la nation portugaise, à Canton, cette Marseille orientale, cette antique capitale du Midi, à Hong-kong, cette île parfumée, métropole de la puissance britannique sur le sol chinois. J'ai hâte de rentrer dans mon sujet principal, exposition de la géographie chino-française, suite de la mission qui m'avait été confiée pour l'étude de l'histoire, de la production, de la fabrication et du commerce de la soie, dans toute l'étendue de l'empire chinois.

Un dictionnaire géographique d'un pays aussi peu connu que la Chine ne peut être clair, sans être précédé de quelques notices préliminaires, qui lui servent de points de repère ; c'est pour cela que je l'ai fait précéder de prolégomènes relatifs à la bibliographie, à la lexicographie, à la chronologie, à la température, à la météorologie, à la géographie minérale, etc.

Un des plus anciens ouvrages encyclopédiques est le *Eul-ya*, c'est-à-dire règle facile, composé au douzième siècle, avant notre ère (1122, A. E.), par le duc *Tcheou*, inventeur de la boussole, ouvrage terminé six siècles plus tard par *Tse-hia*, disciple de Confucius *(Kong-fou-tse)*. Une édition plus moderne, annotée et illustrée, a été publiée par un naturaliste appelé *Kwo-po*, vers l'an 265 de notre ère, sous le premier empereur de la dynastie des *Tsin* orientaux.

Le premier volume du *Eul-ya* traite particulièrement de la langue, aux différents points de vue étymologique et scientifique. On sait que, par le système naturel des caractères hiéroglyphiques, idéographiques et phonétiques des Chinois, l'étude des signes graphiques de l'écriture chinoise embrasse une connaissance, superficielle il est vrai, mais descriptive, de toute espèce de chose. Dans cet idiome, spécimen imparfait d'une langue véritablement universelle, on trouve sept clefs ou radicaux, qui forment une sorte de classification méthodique pour la géologie,

devancière de la géographie. Ce sont les radicaux suivants : *Tou* (32) terre, *Shwi* (85) eau, *Ho* (86) feu, *Yu* (95) gemme, *Shi* (112) pierre, *Kin* métal, *Lou* (197) sel ; auxquels on pourrait ajouter les radicaux qui concernent particulièrement la géographie : *Han* (27) rocher, *Keou* (30) embouchure, *Shan* (46) montagne, *Tchwen* (47) ruisseau, *Tien* (102) champ, *Hue* (116) maison, *Ko* (150) vallée, *I* (163) cité, *Li* (166) habitation, *Men* (169) passage, *Feou* (170) digue, ainsi que beaucoup d'autres radicaux et caractères composés, qu'il serait trop long d'énumérer ici, mais qui entrent dans la plupart des dénominations géographiques et en facilitent beaucoup l'intelligence. C'est pour cela que les prolégomènes du dictionnaire en question contiennent une liste des termes les plus généralement usités.

La nomenclature des dynasties ne pouvait être omise, dans un ouvrage qui citait à chaque ligne les noms des souverains de la Chine. Elle commence à la première série, appelée *San-hoang-ki*, dite mythologique, à laquelle l'histoire, même chinoise, n'assigne aucune date précise. Elle est suivie de la deuxième série, appelée *Ou-ti-ki*, dite crypto-historique, c'est-à-dire dont les événements sont couverts d'une espèce de voile. Les écrivains protestants assignent son commencement à l'an 2852, A. E., époque où, suivant nos croyances, Adam vivait. Environ deux siècles après, époque de Noé, paraît l'empereur *Hoang-ti*, créateur du calendrier, du système décimal, des poids et mesures et de bien d'autres institutions bienfaisantes et utiles, notamment de la bombytrophie et de là moriculture. Son épouse *Si-ling-shi* a été depuis honorée comme la déesse protectrice des magnaneries, sous le nom de *Ta-shing-tsan-kou-niang*, c'est-à-dire sainte mère des vers à soie (V. ma description de l'agriculture et du tissage en Chine).

La troisième dynastie, appelée *Hia*, c'est-à-dire de l'été, et les suivantes, jusqu'à la vingt-huitième, celle actuelle des *Ta-tsing* « grandes lumières, » forment l'époque entièrement historique, sans conteste, depuis l'an 2205, A. E., jusqu'à nos jours. Une des plus recommandables est certainement la dix-huitième, celle des *Tang*, qui existait aux septième et dixième siècles,

D. E. C'est l'époque de l'apogée de la littérature chinoise, si bien décrite par le marquis Hervé de Saint-Denis, professeur actuel au Collége de France.

Pour donner une idée du travail de l'ouvrage géographique, an point de vue dynastique, offrons un spécimen des articles concernant l'histoire des souverains, qui se rencontre dans le cadre limité de la lettre A à K (page 61) ; choisissons une des plus considérables dynasties qui soient signalées dans la Chine, laquelle a régné sur cette contrée pendant les deux premiers siècles avant notre ère, et a même donné à cet empire un de ses principaux noms.

Han-ki (Ch. Rep.), huitième dynastie, dite des *Han*, c'est-à-dire des hommes forts, traduction qui n'exclut pas toute autre étymologie, notamment celle tirée d'un des plus grands cours d'eau de la Chine *Han-kiang* et *Han-shwi*, celle d'un ancien pays de la province du *Shen-si, Han-tching*, celle de la mer orientale *Han-haï*, enfin celle du nom propre des Chinois, encore actuellement appelés *Han-jin*. Cette dynastie a suivi celle des *Heou-tsin* ou *Tsin* postérieurs. En voici la nomenclature :

Kao-tsou, origine suprême, quatre-vingt-quatrième empereur, A. E. 202. Ce prince, primitivement appelé *Lieou-pang*, était un simple chef de partisans, mais distingué par toutes sortes de qualités ; il parvint à l'empire par la force des circonstances. L'histoire en fait le plus grand éloge.

Hoey-ti, souverain bienfaisant, quatre-vingt-cinquième empereur, A. E. 194, fils du précédent.

Lu-heou, reine auxiliaire, quatre-vingt-sixième règne, A. E. 187, mère du précédent, usurpa la couronne et se rendit odieuse par ses crimes et sa tyrannie.

Wen-ti, roi des lettres, quatre-vingt-septième empereur, A. E. 179. Second fils de Kao-tsou, se distingua par sa sagesse et ses vertus. Il devint le protecteur des arts et des sciences, il permit de reproduire les livres qui avaient été sauvés de la destruction ordonnée, soixante-sept ans auparavant, par son prédécesseur Shi-hoang. Ce fut, sous son règne, que l'on a inventé le papier

de bambou, les pinceaux et l'encre. Auparavant, on n'écrivait que sur des écorces de bambou avec un poinçon de fer.

King-ti, souverain brillant, quatre-vingt-huitième empereur, A. E. 156, fils du précédent. Sous son règne, vivait *Sse-ma-tsien*, l'Hérodote de la Chine.

Hou-ti, souverain belliqueux, quatre-vingt-neuvième empereur, A. E. 140, fils du précédent, un des monarques les plus célèbres par sa valeur, son application au gouvernement, son inclination aux sciences, la protection qu'il donna aux lettres. Il porta ses armes victorieuses jusqu'au Pegou, à Siam, au Cambodge et au Bengale. Ce fut l'époque de l'introduction de la vigne, dans les provinces septentrionales de la Chine, par le général *Tchang-kiang*. D'après Partonopeus de Blois le pays des Serès était alors connu de Carthage.

Tchao-ti, souverain lumineux, quatre-vingt-dixième empereur, A. E. 86, fils du précédent.

Suen-ti, souverain proclamé, quatre-vingt-onzième empereur, A. E. 73, petit-fils de Ou-ti, se rendit digne de son aïeul, par sa sagesse, son application constante aux affaires de l'État et par les lois salutaires qu'il institua. Sous son règne eurent lieu de violents tremblements de terre, qui durèrent vingt-deux jours et causèrent de grands désastres. L'empire s'étendait alors jusqu'à la mer Caspienne. C'est l'époque des premières liaisons commerciales entre Chinois et Tartares.

Il exista alors une grande activité entre l'Orient et l'Occident. Plusieurs écrivains latins mentionnent les différentes routes de mer et de terre suivies par le commerce interlope. Marinus cite le grand port de *Catigara* (probablement *Canton)*, qui se trouvait à quelques jours de traversée de la *Zabée* (Cochinchine). Cette dernière station était à vingt journées de la Chersonèse d'or. D'après Ptolémée, il fallait sept mois pour se rendre à travers l'Inde, dans l'intérieur du pays des Serès. Arianus est plus explicite : après avoir assez exactement indiqués les positions géographiques des Serès et des Sinées, il parle de la grande ville de *Thinée* (probablement *Sou-tcheou* du *Kiang-sou)*, grand foyer séricicole et sérigène, d'où les soies ouvrées et ma-

nufacturées étaient apportées, par la voie de terre, à Barygaza; à travers la Bactrie et le Bengale.

Ywen-ti, souverain supérieur, quatre-vingt-douzième empereur, A. E, 48, fils du précédent, passionné pour les sciences et les lettres.

Tching-ti, souverain accompli, quatre-vingt-treizième empereur, A. E., fils du précédent, n'a pas justifié le surnom qui lui fut donné par flatterie, car ce fut un mauvais prince.

Ngaï-ti, souverain aimé, quatre-vingt-quatorzième empereur, A. E. 6, neveu du précédent; sous son règne, époque où à Rome florissaient Ovide, Horace et Virgile, un écrivain, appelé *Lieou-hiang*, composa un ouvrage remarquable intitulé : *les Femmes célèbres*. Le P. du Halde fait précéder le nom de ce souverain, ainsi que celui de son successeur du titre de *Hiao*, qui signifie juste.

Ping-ti, souverain paisible, quatre-vingt-quinzième empereur depuis notre ère, 1, descendant de *Ywen-ti*. Le P. du Halde lui donne, ainsi qu'à son prédécesseur, le surnom de *Hiao*. Depuis ce règne, la dynastie des *Han* prend quelquefois le nom de *Si-han*, c'est-à-dire *Han* occidentaux, par opposition aux *Han* orientaux ou *Tong-han*, qui leur succédèrent.

Iu-tse-ing, petit enfant, quatre-vingt-seizième empereur, D. E. 6, descendant de *Suen-ti*. Ici, se place l'interrègne de l'usurpateur *Wang-mang*, qui donne à sa famille le nom de *Tsin* qui signifie nouveau.

Hoai-yang-hoang, prince dégradé, quatre-vingt-dix-septième empereur D. E. 23, descendant de *King-ti*. Son règne fut éphémère et fit pressentir la décadence de sa race. Il termina la première série de la grande dynastie des *Han* et précéda la sous-dynastie des *Si-han*, ou *Han* occidentaux, lesquels furent suivis des dynasties des *Kong-han* ou *Han* orientaux, des *Heou-han* ou *Han* postérieurs.

Après la seule description succincte de cette catégorie qui peut donner une idée des autres, passons à l'analyse des territoires.

Les prolégomènes en question contiennent diverses notices

explicatives, par exemple, une nomenclature des anciens noms des États, un vocabulaire de noms géographiques vulgaires.

La Chine comptait jadis un grand nombre de royaumes *Kou-kwe*, de souverainetés inférieures *Wang-oéi*, de principautés feudataires *Wang-fong-i*, outre des territoires *Kun* et pays *Tcheou*, soumis ou indépendants suivant les époques. Sous les *Shang*, on y comptait près de trois mille États différents, et sous leurs successeurs, les *Tcheou*, plus de dix-huit cents; mais pendant les trois premiers âges *(Hia, Shang et Tcheou)* et même antérieurement, vers les époques reculées (mythologiques) des trois augustes souverains, la plupart de ces États ne comprenaient guère que de simples superficies de districts *Hien*. Pendant l'époque du *Tchun-tsieou*, de sept cent vingt-deux à quatre cent quatre-vingt et un, A. E., du temps de Confucius, on ne comptait plus que vingt États feudataires principaux, parsemés au nord-ouest, sur les territoires du *Shen-si*, du *Shan-si* et du *Kan-so;* au nord-est, sur ceux du *Shan-tong*, du *Tchi-li* et du *Kiang-sou*. Au centre, sur ceux du *Hou-pe* et du *Hou-nan*, ce qui fait supposer que l'empire n'était pas considérable.

A d'autres époques, telles que des trois royaumes *San-kwe*, on en rencontre non-seulement sur ces provinces, mais encore sur d'autres. Ces États étaient souvent en guerre, les uns contre les autres et même contre l'empire chinois. Plus d'un de leurs chefs, après avoir triomphé de ses rivaux, tant par la force des armes que par son ascendant personnel, put s'élever jusqu'au trône suprême. Par son habileté et sa persévérance, l'empereur *Eul-shi-hoang-ti* concentra le pouvoir universel et réduisit tous ces petits États, les uns après les autres. Sous la dynastie actuelle des *Tsing*, la Chine avait repris ses anciennes limites que les *Han* avaient portées jusqu'aux bords de la mer d'Aral, mais, dans ces derniers temps, les déchirements intérieurs et les guerres avec les nations occidentales ont considérablement affaibli sa puissance.

Les noms chinois sont souvent exprimés chez les étrangers, par des termes vulgaires, tels que *Kwang-tcheou* pour Canton,

Ngao-men pour Macao, *Hia-men-tching* pour Amoï ou Emouï, etc. Il importait donc de dresser une table qui comprît toutes ces dénominations empruntées aux différentes langues étrangères. Ainsi, veut-on savoir le nom chinois de la Chine proprement dite, de l'empire entier chinois, on trouvera ceux de *Tchong-kwe* de *Tchong-hoa*, *de Tien-tchao* et de *Hoa hia*, c'est-à-dire, dans le premier cas, royaume du Milieu et fleur du Milieu, et dans le second cas, Cour céleste et Empire fleuri.

Le terme *Chine* paraît dériver de celui de *Tsin*, porté par la dynastie qui commença à régner l'an 249, A. E., et qui forma l'empire chinois, tel qu'il est à peu près actuellement constitué. Quelques sinologues le font provenir d'un autre caractère, également prononcé *Tsin*, nom de deux dynasties qui ont règné de l'an 265 à 419 de N. E. Dans les livres bouddhistes, le nom de la Chine, considérée comme royaume, est orthographié *Tsi-na;* les Anglais et les Américains en ont fait China, que nous prononçons *Tchaïna*, les Espagnols et les Portugais, *Xina* et *Shino;* nous, Français, nous en aurions fait *Chine* et *Sine* ou *Sina*. Quant à la terre de *Sinim*, citée dans les livres saints, ce qui a donné naissance aux termes latins de *Sinus*, *sinensis* et *Sinius*, c'est un point qui n'est pas encore bien éclairci, malgré le passage qui désigne une contrée fournissant, dès l'an 612, A. E., aux Égyptiens les plus riches tissus de coton, de soie et de lin.

L'empire chinois comprend une vaste contrée du sud-est de l'Asie, entre 15° de l'altitude nord, île d'*Hay-nan* et 56°, île de *Tara-kaï*, d'une part, et entre 68° de longitude est de Paris aux confins de la Tartarie russe et 142°, aux bords du grand océan Oriental.

Elle est bornée, au nord-est, par le golfe de Tartarie, le détroit du Japon, la mer Jaune, l'île de Formose, l'Océan et le golfe du Tonkin, ayant pour limite, au sud, les royaumes d'Anam, du Laos et des Birmans ; au sud-ouest, la Tartarie indépendante et au nord, une étendue de près de six mille kilomètres sur la limite de la Russie asiatique. Elle s'étend des limites du Kokhan et du Budukshan à la mer d'Okhotsk, sur une longueur de même étendue, renfermant une superficie totale de près

de seize millions de kilomètres carrés (un kilomètre carré.= cent hectares), ce qui est le tiers de l'Asie entière, la dixième partie du globe habité, avec une étendue de côtes maritimes de plus de six mille kilomètres et un circuit total de près de vingt-trois mille kilomètres. En 1848, sur une carte générale de l'empire chinois, publiée par la Société centrale d'agriculture, j'ai donné la figuration du territoire de la production de la soie.

L'empire chinois est composé de cinq grands territoires distincts, savoir :

1° Mantchourie, *Moen-tcheou*, c'est-à-dire contrée des hommes estimables, divisée en trois provinces, *Shing-king* ou *Leao-tong*, *Kirin et Tsisihar*.

2° Mongolie, *Mong-kou*, c'est-à-dire vieille étrangeté, comprenant quatre provinces, les *Mongolies* intérieures et extérieures, *Ouliasoutaï* et *Kokonor*, avec le grand désert de *Cobi*.

3° Ili, *i-li*, c'est-à-dire labours réglés, comprenant deux provinces, les *Songaries* septentrionale et méridionale.

4° Thibet, *Si-tiang*, occident élevé, divisé en trois provinces : *Thibet* antérieur, *Thibet* extérieur et petit Thibet ou *Ladak*.

5° Chine intérieure ou Chine proprement dite, *Tchong-Kwe*, royaume médial, divisée en dix-huit provinces appelées *Seng*, comprenant plus de quatre millions de kilomètres carrés, en chiffres ronds, ce qui est le tiers de tout l'empire et une superficie huit fois plus considérable que celle de la France entière, avec une population qui en 1844, d'après des rapports officiels fournis par M. Ch. Gustlaff, missionnaire protestant, interprète de Sa Majesté Britannique, se montait à 367,632, 907 habitants Les rapports comparatifs de la superficie et de la population avec celle de la France, étaient, dans le premier cas, comme 8 : 1, et dans le second cas, comme 5 : 4. Malheureusement, depuis trente années, à la suite de ses désastres et du changement de ses institutions, la population et la prospérité territoriale ont dû décroître considérablement. On y compte deux cent vingt départements et quatorze cent quatre-vingt-quatorze districts, d'après le *Ta-tsing-hoei-tien*, c'est-à-dire géographie de la dynastie actuelle des *Ta-tsing*.

La capitale dn cet empire a changé, suivant les époques. Aux premiers temps crypto-historiques, sous *Yao*, vers 2357, A. E., temps ou, d'après la Bible, on construisait la tour de Babel, elle s'appelait *Ki-tchéou;* c'est aujourd'hui *Haï-ywen-fou*, capitale de la province du *Shan-si*. De l'année 255, A. E. à 906, D. E., elle fut appelée *Si-king*, cour occidentale ; c'est aujourd'hui *Si-ngan-fou*, capitale de la province de *Shen-si*. De l'année 906 à 1280, D. E. elle fut appelée *Tong-king*, cour orientale ; c'est aujourd'hui *Kai-fong-fou*, capitale de la province du *Ho-nan*. De l'an 1280 à 1405, elle fut transférée à *Kiang-ning-fou*, capitale du *Kiang-sou*, sous le nom de *Nan-king*, cour méridionale; enfin, depuis 1405, avénement des *Ming*, elle existe à *Pe-king*, cour du nord, capitale du *Pe-tchi-li*.

Voici, parmi les dix-huit provinces de la Chine intérieure, celles qui ont été plus particulièrement décrites dans le premier volume de la géographie chinoise en question.

1° *Fo* ou *Fou-kien*, heureux établissements, capitale *Fo* ou *Fou-tchéou*, comprenant douze départements, dont dix *Fou* ou départements supérieurs et deux *Tchéou* ou départements inférieurs divisés en soixante-six districts, dont soixante-deux *hien*, districts ou arrondissements supérieurs et quatre *ting* ou districts inférieurs. C'est la contrée renommée des thés noirs, qui sont récoltés sur une montagne appelée *Ou-i*, vulgairement *Boui*. C'est la patrie du célèbre mûrier multicaule. Dans son ouvrage sur l'industrie de la soie, mon ancien collègue, M. Natalis Rondot, évalue la production de la seule espèce de soie appelée *Chin-tchéou* (prononcez *Tchin-tchéou)*, provenance principale du département de *Tsiwen-tchéou*, à 30,000 kilogrammes, ce qui fait à peine 600 balles. Cette province est encore remarquable par son chanvre particulier, appelé *Ma*, produit de l'*urtica mica*. Ses arbres de fruits *Li-tchi (Euphoria)*, y présentent une végétation splendide.

2° *Ho-nan*, c'est-à-dire midi du fleuve, capitale *Kai-fong*, comprend treize départements, divisés en cent trois districts. Cette province est renommée par sa fertilité, qui lui a valu le surnom de *Tchong-hoa* (fleur centrale), terme appliqué ensuite

par extension à la Chine propre ; on l'appelle *le jardin de la Chine*, comme nous disons de la Touraine, *le jardin de la France*. Tout ce qu'on peut désirer s'y trouve : riz, froment, thé, sucre, cire, soie, chanvre, fruits et légumes de toutes sortes, pâturages, plantes médicales, fer, aimant, pierres précieuses, musc, houille, zinc, cuivre, plomb, etc. La soie fauve, produite par le *Bombyx cynthia*, qui se nourrit de l'ailante, dans les trois provinces du *Ho-nan*, du *Shan-tong* et de la *Mantchourie*, est évaluée à environ 300,000 kilogrammes (6,000 balles environ) annuellement; et celle produite par les vers querciens, sur les cinq provinces du *Ho-nan* ou *Shan-tong*, du *Shan-si*, du *Shan-si* et de la *Mantchourie*, à 600,000 kilogrammes (12,000 balles); quant à la soie blanche, elle est bien moins abondante, puisque dans les quatre provinces du *Ho-nan*, du *Hou-pe*, du *Shan-si* et du *Yun-nan*, on ne l'évalue qu'à 70,000 kilogrammes.

3° *Hou-pe* (nord des lacs), une des deux provinces centrales, qui avec le *Hou-nan*, midi des lacs, faisait partie de l'ancien gouvernement appelé *Hou-kwang*. Sa capitale *Ou-tchang* est en communication avec les principaux marchés commerciaux par le fleuve Bleu, *Yang-tse-kiang* (fils de l'Océan), et le grand lac *Tsng-ting*. On y compte onze départements et soixante districts, outre un grand nombre de bureaux de poste, de stations militaires, de villages et de villes de peu d'importance, répandus sur les flancs des montagnes renommées pour la récolte de la cire d'arbre, production d'un insecte hémiptère, de la famille des cigales *(Plata limbata, Fab.)*, et qui vit sur une espèce de troëne *(Ligustra sebifera, Fl. sin.)*.

4° *Kiang-sou* (Réunion du *Kiang* et du *Sou*), capitale *Kiang-ning*, vulgairement *Nan-king* (cour méridionale). Cette province faisait, avec le *Ngan-hoei*, partie de l'ancien gouvernement appelé *Kiang-nan*, aujourd'hui *Leang-Kiang* (les deux *Kiang*). C'est la plus riche province de l'empire chinois, quoiqu'une des moins étendues. C'est l'ancien pays des Serès, célèbre par ses manufactures et ses productions de soie, dont l'antique *Tzinita* ou *Thinée*, aujourd'hui *Sou-tchéou*, était le centre. Sur un chiffre total de près de 11 millions de kilogram-

mes (220,000 balles), auquel M. Natalis Rondot porte la production totale actuelle de la soie en Chine, près de la moitié serait attribuée aux provinces réunies du *Kiang-sou*, du *Nganhoei* et du *Tche-kiang*. C'est de là que sont tirées les fameuses soies appelées vulgairement *Yunfa* (fleur de jardin), *Tsatli* (sept cocons), *Taysaan* (gros vers), et il est probable qu'avant la terrible insurrection des *Taï-ping*, la production était bien plus considérable. Cette province est aussi renommée pour la fabrication de ses porcelaines, estimées supérieures à celles du *Kiang-si* et du *Kwang-tong*.

5° *Kwang-tong* (Orient étendu), capitale *Knang-tchéou*, vulgairement Canton, la *Nan-kio*, (capitale du Midi), citée l'an 2250, A. E., à l'époque où, suivant les Saintes Écritures, Noë sortait de l'Arche. Cette province, la première visitée par les nations occidentales, comprend quinze départements et quatre-vingt-un districts; c'est une des plus considérables de l'empire chinois, tant à cause de son étendue que de sa population, de la richesse de son sol, de la variété de ses productions que de la salubrité de son climat. On y trouve des fruits en abondance, mais principalement de ceux ordinaires aux contrées tropicales, tels que bananes, ananas, mangues, oranges, persimons ou plaqueminiers, arachides, patates, ignames, etc. Les bois y sont remarquables ; à côté des pins et des cèdres, on rencontre des arbres d'aigle, de fer, de senteur. Le riz donne deux récoltes annuellement, tandis que le mûrier sauvageon, planté sur les bords des canaux et des rizières fournit sept et huit coupes de feuilles annuellement. On évalue à 1,200,000 kilogrammes (5,000 balles) la production de la soie des arrondissements les plus rapprochés de Canton, principalement de *shun-ti*, et à 500,000 kilogrammes (10,000 balles), celle des deux provinces du *Kwang-tong* et du *Kwang-si*, de vers à soie, *Bombyx mori*, *Bombyx atlas*, et vivant à l'état libre, soit sur le mûrier, soit sur d'autres arbres, tels que la fagarier, etc.

6° *Shan-tong* (orient des montagnes), capitale *Tsi-nan*, possède douze départements et cent-quinze districts. C'est une province renommée pour ses vergers et ses jardins, pour ses fruits,

ses raisins et ses soies sauvages, grisâtres, exportées sur toutes les côtes de la Chine. Elle produit également des soies blanches, obtenues du mûrier blanc, *Moras alba, Lin.*, variété appelée en chinois *Lou*, qui porte le nom de la patrie de Confucius ; tandis que l'autre variété, appelée *King*, est plus commune dans les territoires séricicoles du *Kiang-sou* et du *Bche-kiang*. On estime cette production annuelle à 110,000 kilogrammes (2,200 balles), sans compter cette commune sauvage, déjà citée aux autres provinces du *Ho-nan, Shen-Ti, Shan-si*, et de la *Mantchourie ;* quant aux autres soies produites par les vers qui vivent à l'état sauvage et se nourrissent tant des feuilles du mûrier, que de celles du fagarier et autres arbres, on n'en estime la production dans les cinq provinces du *Shan-tong*, du *Tche-kiang*, du *Ngan-hoey*, du *Kiang-si* et du *Kwei-tchéou*, qu'à 120,000 kilogrammes (2,400 balles).

7° *Sse-tchuen* (les quatre cours d'eau), capitale *Tchong-tou*, est une des plus vastes et des plus peuplées de la Chine propre ; mais sa population spécifique n'est que de 0,49, une des plus faibles parmi les dix-huit provinces. Sa surface est aussi grande que celle de l'Espagne, ou de la mer Noire. Son climat offre de grandes variations extrêmes. Elle est beaucoup plus froide que les provinces orientales, en raison de la proximité des neiges perpétuelles de l'Himalaya et du Thibet ; mais ses plaines nues, sans aucun abri, sont plus chaudes que les côtes du voisinage de la mer. Elle est renommée pour ses productions de soie jaune fournie par le Bombyx du mûrier, ainsi que sa soie fauve des *Bombyx Pernyi* et *Bombyx mylitta*, qui se nourrissent de la feuille de certains chênes. On évalue cette dernière production, dans les deux provinces du *Sse-tchuen* et du *Kwei-tchéou*, à environ 1,500,000 kilogrammes (30,000 balles), dont les grands marchés sont à *Nan-tchwen* et à *Pao-ning*, sans compter 970,000 kilogrammes (19,000 balles) en soies blanches et jaunes de la seule provenance du *Sse-tchwen*.

8° *Yun-nan* (midi orageux) capitale de même nom, est la province la plus pauvre de toute la Chine, qui renferme vingt et un départements et soixante-quinze districts. La population spéci-

fique, par hectare de superficie, n'est estimée qu'à 0,20, c'est-à-dire qu'il n'y aurait qu'un seul habitant pour cinq hectares, tandis que dans le *Kiang-sou*, province la plus riche et la plus industrielle de tout l'empire, cette population spécifique atteint le chiffre de 3,73, c'est-à-dire plus de dix-huit fois et demie celle du Yun-nan. En France, on la compte en moyenne à 1,62 par hectare à peine. Le Yun-nan est célèbre par sa production de toutenague ou cuivre blanc. On y cite aussi des productions de soie jaune, à long guindre, dont le montant des trois provinces, du *Yun-nan*, du *Kwang-si* et du *Kwei-tchéou*, est évalué à 70,000 kilogrammes (1,400 balles), et celles recueillies collectivement dans les quatre provinces du *Yun-nan*, du *Hou-pe*, du *Ho-nan* et du *Shan-si*, à un montant égal.

Le dictionnaire chinois-français ne traite pas seulement de la géographie du Céleste Empire, il embrasse aussi celle de l'empire du Japon. Je ne saurais trop remercier les bienveillantes personnes qui ont bien voulu m'aider dans cette nouvelle tentative, notamment M. Léon de Rosny, professeur de japonais au Collège de France, M. Louis Desgrand, honorable président de la Société de géographie de Lyon, M. Francis Tardy, courtier en soie de cette dernière ville, et autres Français et étrangers, pour les cartes, pour les renseignements de toute nature que j'en ai reçus en diverses circonstances.

Voici un extrait de la page 204 de ce dictionnaire, concernant l'historique du Japon qui servira de spécimen pour le reste de l'ouvrage.

« En 1868, le gouvernement japonais a présenté aux puissances occidentales un mémoire en prévision de la nouvelle situation créée par l'ouverture des différents ports. Le *Shiogoun* ou *Taïcoun* a remis, entre les mains du *Mikado*, les pouvoirs que lui et ses ancêtres exerçaient depuis deux cent cinquante ans (commencement du dix-septième siècle).

« La monarchie japonaise, représentée aujourd'hui par les *Mikados*, date de plus de deux mille ans (troisième siècle avant notre ère) ; leur autorité, s'étant affaiblie graduellement, passa aux *Fandjiwaras ;* le *Mikado* se vit forcé de se mettre sous la

protection des *Guendjis* qui vengèrent sur les *Fechis* la mort de leurs ancêtres. Le *Mikado*, délivré de ses oppresseurs, investit ses protecteurs de toute l'autorité militaire.

« Ce fut alors (treizième siècle de notre ère) qu'apparurent les premiers *Shiogouns*, les ancêtres de la dynastie des Tokougawa, qui, de droit, devaient occuper le Tacounat ou administration militaire. Cet état de choses dura environ quatre cents ans, au milieu d'alternatives de paix et de dissensions, jusqu'au moment où parut l'ancêtre des *Shiogouns* ou Taïcouns de la dynastie actuelle, le grand *Coug uens aura*, qui doit être considéré comme le créateur de la puissance gouvernementale du Japon. C'est lui (commencement du dix-septième siècle, D. E.) qui fit adopter la constitution qui a régi le Japon, par laquelle tous les *Daïmos* devaient habiter *Yédo*, pendant un temps déterminé, et former un état fédératif pour le soutien du pouvoir et contre tout empiétement étranger.

« Mais, pendant cette longue période, le reste du monde avait marché rapidement dans une voie nouvelle. Le Japon ne pouvait rester en arrière du progrès; il devenait évident qu'il fallait renoncer au vieux système de l'exclusion des étrangers et conclure des traités avec les nations occidentales.

« Une telle mesure radicale devait produire des changements à l'intérieur. Dans cette circonstance, le *Shiogoun* en exercice crut devoir, dans l'intérêt de la dynastie actuelle, résigner ses pouvoirs. Tous les grands du pays furent convoqués pour s'entendre sur la situation du pays et pour réviser la Constitution. Depuis la publication de ce document, de grands événements ont surgi au Japon. Le *Mikado* a repris entièrement son pouvoir suprême primitif, le Taïcounat a disparu.

« L'île Niphon est séparée de *Iéso*, au nord, par le détroit de *Sangar*, *Tsongar* ou *Matsmaï;* au sud, de Sikoff et de Kiusiu, par la mer intérieur; elle est baignée, à l'est par l'océan Oriental; à l'ouest, par le détroit de Corée et, au nord-ouest, par la mer du Japon.

« Au nord-ouest est une île que le P. du Halde appelle *Awassima* et une ville du nom de *Canazawa ;* au nord-est, un cap

appelé *Croanberg*. « On comprend, sous le nom de Kwanto, dit « Bonafous, les provinces situées à l'est de la barrière des monts « *Fakone*, et qui sont les provinces appelées *Musasi, Sagami*, « *Ava*, *Kadsusa*, *Simosa*, *Fitats*, *Simodske* et *Koäske*. »

« Le Japon est appelé *Oeï-kwe*, suivant Medhunt, *Wo-kwe*, suivant de Guignes et même *Fou-sang*, nom appliqué à l'Amérique par divers auteurs. Les Japonais emploient les caractères chinois pour désigner les noms de lieux et donnent à ces caractères une prononciation locale. Ainsi *Yédo*, en japonais, s'écrit *Kiang-hou* en chinois. L'ancien nom du Japon, d'après Marco Polo, est *Zipangri ;* d'après le *Chinese Repository*, on l'appelait jadis *Jamato*, en langage local, et l'on écrivait *Ta-ho* en chinois. Ce dernier nom est resté à l'une des provinces centrales de l'île de Niphon. Il ajoute encore qu'avant la période *Hang-heng*, c'était une contrée dépendante du royaume *Wo*. »

Dans un autre article de mon dictionnaire géographique et de la même page 204, intitulé *Ji-pen-kwe*, c'est-à-dire royaume de l'origine du Soleil, j'ai donné les noms chinois des cinquante provinces de l'île de Niphon, comparés avec les dénominations japonaises ; tandis que, dans un article précédent, intitulé *Ji-pen*, c'est-à-dire origine du Soleil, en japonais *Nifon*, *Niphon* ou *Nipon*, en annamite *Nhut-ban*, page 203, j'avais donné les dénominations japonaises de ces mêmes cinquante provinces, comparées avec les noms ou caractères chinois.

De plus, dans un article inséré aux prolégomènes, page 84, et intitulé *Ji-pen-kwe* et *Ta-ji-pen-kwe*, c'est-à dire royaume du Japon ou grand royaume du Japon, j'ai cru devoir citer les soixante-neuf provinces, formant onze circonscriptions, d'après les anciennes cartes.

Mais, d'après la carte de Schett, publiée en 1873 par M. E. de Bavier, dans son mémoire sur la sériciculture et le commerce de la soie au Japon, ce royaume comprendrait quatre-vingt-cinq provinces, réparties en neuf districts, ainsi qu'il suit :

1° Kinaï ou Kokinaï (en chinois *Ou-ki-kwe)*, avec . . . 5 provinces
2° Tokaïdo *(Tong-hay-tao)*, — . . . 15 —

3° Tosando *(Tong-pan-tao),* — . . . . 13 provinces
4° Hokourokoudo ou Fokouroudo *(Pe-ling-tao),* — . . . 9 —
5° Sanindo ou Sanyndo *(Shan-yang-tao),* — . . . 8 —
6° Sanyodo *(Shan-yn-tào),* — . . . 8 —
7° Sankaido *(Shan-hay-tào),* — . . . 6 —
8° Saïkaïdo avec Hiou-kiou *(Si-hay-tao),* — . . . 12 —
9° Hokaïdo ou Yedo *(Pe-hay-tao),* — . . . 11 —

L'industrie de la soie, moins ancienne au Japon qu'en Chine, y est néanmoins très-remarquable. D'après le rapport de M. Natalis Rondot, le gouvernement japonais en évalue la production annuelle à plus de deux millions de kilogrammes, mais il paraîtrait que l'exportation pour les contrées occidentales n'atteindrait pas encore le tiers de ce chiffre.

Je crois inutile de pousser plus loin mes citations, il me suffira de dire que le volume qui vient d'être fini a coûté plus de dix années d'impression, mon manuscrit complet, devant former deux autres volumes, est entre les mains de l'éditeur, M. Paul Dupont, qui possède les ressources pour le mener à bonne fin. Tous les caractères chinois, qui jusqu'ici avaient arrêté le travail, sont actuellement fondus, et les compositeurs parfaitement au courant de la matière. Il faut espérer que le ministère de l'agriculture et du commerce, qui a bien voulu témoigner tant de sympathie à cette œuvre, voudra bien lui continuer la même bienveillance. Si donc rien d'imprévu ne s'oppose à la continuation de ce travail jusqu'ici si difficile, on peut espérer de voir mettre au jour l'un ou les deux derniers volumes en moins de deux ans. L'ouvrage complet pourrait donc figurer à la prochaine Exposition de 1878.

DE MONTEVIDEO A VALPARAISO

PAR

LE DÉTROIT DE MAGELLAN ET LES CANAUX PATAGONIENS

PAR

M. LUCIEN N. B. WYSE

Lieutenant de vaisseau à bord de l'*Aveyron*, à Toulon

I. DE MONTEVIDEO AU CAP DES VIERGES

Nous sortîmes de Montevideo à la vapeur le 25 octobre au matin. Après avoir dépassé dans l'est le cap San-Antonio, on établit les voiles et on éteignit les feux ; des vents variables en force et en direction ne nous permirent de faire que de petites journées. La température se refroidissait rapidement, le thermomètre ne marquait plus que 6°. Bien que le baromètre se maintînt très-haut, nous fûmes forcés de mettre à la cape le 1[er] novembre et nous reçûmes un de ces coups de vent d'ouest si fréquents dans les régions que nous parcourions. En cherchant à nous mettre à l'abri le long des côtes de Patagonie, nous rencontrâmes à l'accore des sondes une mer extrêmement grosse et des courants violents portant au nord-est.

Lorsque le temps fut devenu plus maniable, nous observâmes des effets de mirage surprenants. Étant à cent milles de terre, entre 44° et 45° de latitude sud, nous aperçûmes par le fait du mirage une côte d'élévation moyenne, à petite distance autour de nous, qui fit croire à une erreur considérable de nos chronomètres. Heureusement la lune et le soleil étaient visibles tous les deux et la longitude, calculée par les distances lunaires, me donna

un résultat qui cadrait à quatre ou cinq milles près avec celui obtenu par les montres. Cependant cette terre s'étendait de plus en plus à mesure que nous avancions et bientôt nous fûmes entourés de tous côtés comme dans un golfe parfaitement fermé. Malgré le témoignage de nos yeux, nous fiant à nos calculs, nous continuâmes notre route ; deux heures après, l'horizon était dégagé, nous avions la mer de toutes parts. Un banc de brume des plus singuliers avait produit notre erreur, il avait tellement l'apparence de la terre que les yeux les plus expérimentés y furent trompés.

Une série de beau temps semblait s'annoncer; nous chauffâmes pour la mettre à profit dans le détroit de Magellan. Dans la nuit du 6, nous longeâmes de fort près une côte d'aspect sévère éclairée par la lune. La sonde nous guidait constamment. Le 7 novembre, vers trois heures du matin, nous aperçûmes aux premières lueurs de l'aube le cap des Vierges, à dix milles par bâbord devant et nous gouvernâmes sur l'entrée du détroit.

II. DÉTROIT DE MAGELLAN

L'aspect des terres magellaniques, en venant de l'est, n'offre rien d'agréable à la vue; la côte ferme est nue, de médiocre hauteur, sans points saillants, et la Terre de Feu est assez éloignée pour que les pics montagneux dont elle est parsemée se confondent presque toujours avec les nuages qui recouvrent cette île glacée. — Nous contournâmes à un mille le banc Sarmiento et nous apportâmes la plus grande attention à reconnaître les points de relèvements. Le plus grand soin doit en effet être apporté à cette mesure, tant dans le détroit que dans les canaux latéraux. Même dans les endroits où la navigation est facile, il ne faut pas négliger de prendre de bons relèvements, afin de suivre pas à pas le navire sur la carte. L'hydrographie de ces parages est incomplète, et l'on risquerait de ne plus s'y reconnaître si l'on cessait pendant quelque temps de suivre sa position. Le temps heureusement était beau, ce qui facilitait notre tâche.

La partie du détroit de Magellan qui s'étend du cap des Vier-

ges aux goulets est certainement la plus difficile au point de vue de la navigation.

Au lever du soleil, au moment où nous contournâmes Dungeness, nous vîmes de loin sur la plage deux longues rangées de veaux-marins et de pingouins, que nous prîmes d'abord pour un campement de Patagons. Leur immobilité, la régularité des lignes qu'il formaient explique d'autant plus notre erreur que tous ces animaux avaient la tête tournée vers le levant et semblaient, comme les indigènes avec qui nous les confondions, se réchauffer aux premiers rayons d'un brillant soleil, ou rendre au moins hommage à l'éclat inaccoutumé de l'astre-roi.

Bien que le soleil restât pur, la brise fraîchissait de plus en plus, et un fort courant contraire venant du premier goulet retardait notre marche; la machine, lancée à cent dix tours, c'est-à-dire à toute vitesse, nous faisait à peine gagner; le jusant atteignit quatre milles et demi de vitesse ; il fallut louvoyer sous les goëlettes et se résigner à chercher un refuge dans la baie Grégory, en passant par la baie Philippe et par conséquent dans le sud des bancs si dangereux du Trident, du Termagant et de la Tribune, qui d'ailleurs nous abritaient un peu de la mer venant du deuxième goulet. Le passage par le sud est moins fréquenté que celui par le nord, probablement parce que les sondes portées sur la carte sont moins nombreuses pour le premier que pour le second. Celui que nous prîmes me paraît cependant plus facile et plus exempt de dangers. Étant près de la côte méridionale de la baie, nous crûmes apercevoir le pic Gap, pas assez pourtant pour nous permettre de l'utiliser pour fixer notre position.

Après six à sept heures de lutte pénible, nous arrivâmes enfin à la baie Grégory. Si le temps est couvert, la sonde sera d'un grand secours pour trouver ce mouillage qu'on peut facilement confondre avec celui de la fausse baie. La nature du fond rapporté est de vase dans le premier et de roche dans le second. Une sorte de *cairn*, établi sans doute par quelque navire au sommet d'un monticule de sable pour faciliter l'exécution d'un travail hydrographique, servira de point de reconnaissance pour attaquer la véritable baie Grégory.

Comme on ne saurait dans ces parages peu explorés s'entourer de trop de précautions, j'allai sonder tout autour du bâtiment. Je ne trouvai pas moins de quatorze mètres d'eau sur un excellent fond de coquilles brisées. On nota soigneusement de de demi-heure en demi-heure le brassage, le courant et les évitages du navire ; le flot dura une heure de plus que le jusant, le courant ne dépassa pas un mille et demi et la mer marna de cinq mètres et demi au maximum. La lune était alors à son premier quartier. Le coup de vent qui nous avait forcés à nous réfugier dans la baie de Grégory nous y retint pendant près de trois jours. Le 8 novembre, j'allai à terre dans l'espoir d'y voir des Patagons; il y avait sur la plage des traces de campement assez récentes, mais quoique j'aie parcouru un grand espace, il me fut impossible d'apercevoir le moindre naturel. Un sentier, tracé sans doute par les animaux, court à l'ouest, je le pris, et franchissant le cap Grégory, je constatai que le village et le tombeau indiqués sur le plan de la baie n'existent pas. Je rencontrai en revanche un beau ruisseau qui se jette à la mer après avoir traversé un marécage excessivement giboyeux. J'aperçus de nombreuses traces d'autruches et de guanacos au milieu des belles prairies qui s'étendent jusqu'aux versants de Gregory-Range et je parvins à tirer quelques-uns de ces animaux. Le nandou ou autruche d'Amérique *(Rhea Americana)* est de plus petite taille que son congénère de l'ancien continent ; errant sans être inquiété dans les immenses solitudes de l'Amérique méridionale, il n'est pas nécessaire de déployer contre lui l'appareil coûteux et compliqué usité contre l'autruche du vieux continent par les seigneurs musulmans qui habitent les frontières du Sahara. Quant au guanaco *(Camelus huanacu)* il est moins grand et moins robuste que le chameau ; mais il pourrait être employé à tous les usages domestiques auxquels on soumet la vigogne et le lama et particulièrement au transport de légers fardeaux par les routes les plus difficiles.

Sa fourrure est blanche et jaune ; les poils en sont soyeux. Elle peut former de chaudes et belles couvertures.

Le 10 au matin, le temps était superbe, nous partîmes en allu-

mant la moitié des feux. Après avoir passé sans difficulté le deuxième goulet, nous nous dirigeâmes sur l'île Élisabeth, qu'il faut ranger de très-près pour éviter divers écueils dangereux situés plus au large; nous longeâmes la presqu'île Brunswick et à onze heures trois quarts nous mouillâmes à l'établissement chilien de Sandy-Point ou Punta Arena où nous devions exécuter, pour le compte du Bureau des longitudes, de délicates observations astronomiques.

Le temps était tellement beau, l'air était par exception si transparent que nous entrevîmes dans le sud, à une distance de soixante-dix-huit milles, le mont Sarmiento (2073m), ce splendide géant de glace dont la tête, couverte d'éternels frimas, est ordinairement cachée par des nuages épais, portant dans leurs flancs le tonnerre et la tempête.

Le gouverneur vint à bord nous proposer du charbon provenant d'un bâtiment américain et dont le prix de revient était assez cher. Il y a pourtant des mines de houille près de Punta-Arena; mais elles ne sont pas encore exploitées.

Le gouverneur nous affirma pouvoir vendre le charbon de cette provenance à six piastres le tonneau rendu à la plage, ce qui serait un avantage énorme pour les navires à vapeur allant dans les mers du Sud ou même en revenant.

Pendant que l'on embarquait le charbon que nous avions demandé, j'allais visiter Sandy-Point, qui compte maintenant une population de quatre à cinq cents âmes, dont trente colons, cinquante soldats et quatre-vingts condamnés. Tout ce monde est marié et a de la famille. L'espèce de forteresse, qui protége la colonie, a tout à fait l'aspect d'un gros joujou de Nuremberg; elle pourrait à peine résister aux indigènes s'ils se montraient hostiles. Un navire de guerre n'aurait nullement à s'en préoccuper.

Les Patagons viennent une fois par mois environ faire des échanges avec les Chiliens. Les vivres sont presque tous envoyés de la métropole; cependant j'y ai vu quelques poulets et de beaux troupeaux de bœufs.

Il y a près de la maison du gouverneur un clos qui contient deux guanaços presque apprivoisés.

Ces jolis animaux, qui ressemblent considérablement aux lamas, viennent droit sur vous lorsqu'on pénètre dans l'enclos, avec un air calme et engageant; on se laisse aller à les caresser, et, au moment on l'on y pense le moins, ils se lèvent sur leurs pieds de derrière, vous renversent et arc-boutent leur tête contre votre poitrine. La pression n'étant pas très-forte, on en est quitte pour le saisissement que vous cause leur brusque agression. Plusieurs officiers y furent pris; quant à moi, quoique prévenu, j'eus une véritable lutte à soutenir pour me débarrasser de leur attaque inoffensive, mais violente.

Quand nous eûmes terminé le travail hydrographique dont nous étions chargés et lorsqu'il n'y eut plus qu'à exécuter les calculs basés sur les observations que nous avions faites, nous appareillâmes en serrant de près la côte boisée qui s'étend vers le sud. A quatre milles au nord de la baie Freshwater, près de la pointe Sainte-Marie, il y avait un navire échoué ; on amena une baleinière et je me rendis sur les lieux. Le bâtiment s'appelait *J. B. Portalès*, il était complétement crevé et semblait abandonné depuis quelque temps.

En passant devant la baie Freshwater, nous aperçûmes sous des bosquets d'arbres excessivement touffus plusieurs cabanes et maisonnettes en bois. Une embarcation alla demander des renseignements sur le navire que nous venions de voir.

Les hardis colons réfugiés dans ce joli endroit perdu nous apprirent que c'était un navire chilien, qu'il s'était mis à la côte au mois d'août et que l'équipage avait été rapatrié. Le même soir nous jetâmes l'ancre à Port-Famine. On organisa une pêche à la seine, mais sans beaucoup de succès. Pour mon compte, je ne pus retrouver la trace de l'établissement fondé il y a bientôt trois siècles par l'entreprenant et hardi Sarmiento; c'est à peine s'il reste encore quelques poteaux noircis de celui infiniment plus récent fondé par les Chiliens. On y rencontre aussi des traces assez nombreuses des incursions des indigènes des îles magellaniques. — Le 14, au lieu de continuer notre route directement, nous nous dirigeâmes vers l'ouest, afin de contourner l'île Dawson et d'aller mouiller dans l'Admiralty-Sound ou dans

tout autre golfe de la Terre de Feu, d'où nous espérions pouvoir rayonner dans les parties accidentées de cette grande île presque inconnue, en nous livrant à des travaux, des observations et des recherches qui ne pouvaient manquer d'être intéressantes et utiles à la science.

Après avoir doublé le cap Valentyn, nous laissâmes à gauche l'immense baie Inutile, le pic Nose, et nous mîmes le cap sur la pointe Latitude. Par le travers de l'île Wickham des rafales d'une violence extrême venant des flancs orientaux du mont Darwin (2130^{m}) nous firent songer un instant à nous réfugier dans le port Owen. Ne pouvant plus gagner l'entrée des ports situés sur l'Admiralty-Sound, nous nous efforçâmes au moins d'atteindre un autre point de la Terre de Feu, et nous parvînmes en effet, à la nuit déjà close et après d'énergiques efforts, entremêlés de moments d'angoisse très-vive, à mettre notre navire en sûreté dans la partie la plus méridionale et si peu connue du havre Fitton, près la pointe Ice, entre les monts Buckland à l'ouest, le pic Curious et le mont Sherrard au nord et au nord-est, dont les masses imposantes nous abritaient de la tempête. Ce beau port est entouré de toutes parts de hautes falaises escarpées de roches schisteuses, dont les murailles abruptes, plongeant à pic dans la mer, rendent le débarquement fort difficile. Je parvins cependant le lendemain à me hisser sur leurs flancs glissants, muni d'armes et de munitions, accompagné par trois vaillants et adroits matelots et parfaitement décidé à aller aussi loin que le permettraient mes forces et les vivres que j'emportais.

L'espace que je parcourus tout d'abord, au milieu de difficultés sans cesse renaissantes, me parut être formé par des terrains de transition moyens.

De hautes montagnes schisteuses couvertes d'une neige éternelle, profondément ravinées, défendues à leur base par d'inextricables forêts, entrecoupées de majestueux glaciers dont la belle teinte d'aigue-marine dénote la profondeur, et quelquefois même séparées par d'insondables précipices, rendent cette partie de la Terre de Feu à peu près impossible à parcourir.

Cela est d'autant plus fâcheux que sans parler des sévères,

mais splendides paysages qui s'offrent à la vue, on y trouverait, je crois, des gisements métallifères importants et nombreux. Je pus cependant faire d'assez bonnes observations astronomiques et recueillir quelques spécimens de la maigre flore antarctique. La *Calafata* des Chiliens, le groseillier à fruits noirs, la folle avoine, la vesce, diverses sortes de roseaux et de joncs des marécages et le céleri sauvage croissent dans les parties les plus basses, tandis que tous les endroits élevés sont recouverts de bois touffus, principalement formés de *robbles* (espèce d'ormes) de lauriers et de fuchsias aborescentes. Le sol était sillonné de terriers de rats, et j'aperçus aussi des traces de renards, de guanacos et surtout de chiens vagabonds. C'est en poursuivant ces derniers que je fus conduit à un grand fossé creusé de main d'homme duquel je vis s'échapper une douzaine d'indigènes armés d'arcs et de longs pieux.

Malgré tout mon désir d'entrer en relation avec eux et les signes d'amitié que je leur adressai, ils ne voulurent point approcher. Il y avait parmi eux deux ou trois femmes et plusieurs enfants entièrement nus. Les hommes semblaient d'assez grande taille et paraissaient très-grêles ou au moins fort émaciés par les privations qu'ils endurent perpétuellement. Leur attitude était plutôt craintive qu'hostile et je pense qu'on leur a fait une réputation plus mauvaise qu'ils ne méritent. Le fond du fossé était rempli d'herbes, et tout près il y avait un brasier ardent parsemé de moules; sans doute cela constituait leur dortoir et leur cuisine.

Voyant qu'ils s'éloignaient de plus en plus à chaque tentative que je faisais pour m'approcher, et d'ailleurs craignant d'être surpris par la nuit, loin de tous secours, je retournai vers la rive, espérant que peut-être les sauvages me suivraient. Il n'en fut rien et mon départ fut salué seulement par un grand feu allumé par les naturels près du fossé où je les avait découverts, en guise de signal de ralliement ou simplement par inadvertance. Quoi qu'il en soit, un vaste incendie ne tarda pas à se développer; la nuit était claire et rien ne saurait dépeindre la sublime beauté de cette nature chaotique illuminée par une immense gerbe de flammes, dont la lumière rougeâtre était reflétée

en s'accroissant de tous les points de l'horizon par les sommets glacés qui hérissent partout cette terre si étrangement déchiquetée. Jamais cette île si froide ne m'avait mieux paru mériter le nom de Terre de Feu, et c'est peut être à quelque aventure pareille, bien faite pour frapper l'imagination, qu'elle le doit. Je fus forcé de camper avant d'atteindre la rive, de crainte de m'égarer. Inutile de dire qu'on dormit mal, qu'on veilla soigneusement et qu'on regretta un peu l'abri confortable du bord. Le jour vint sans avoir à subir d'attaques d'aucun genre ; transis par le froid, nous regagnâmes le point où nous avions débarqué et où nous trouvâmes une embarcation remplie de marins armés qui venaient à notre recherche. On avait été fort inquiet sur notre absence, surtout lorsqu'on avait vu les lueurs de l'immense incendie embraser presque tout l'horizon, et ce n'est pas sans plaisir que nous nous retrouvâmes tous en sûreté sur notre navire. Le lendemain 17, nous appareillâmes de fort bonne heure et nous passâmes au sud de l'île Dawson, dans l'étroit canal Gabriel qui la sépare de la Terre de Feu. Le canal est souvent profondément encaissé entre deux rives très-élevées, parfaitement accores jusqu'à toucher terre et d'un aspect effroyablement sauvage. En raliant la côte ferme, nous longeâmes la belle baie Bougainville et allâmes mouiller à l'entrée de la nuit, en rasant l'ile Nassau, à la baie Saint-Nicolas. Le matin suivant, j'allai examiner la jolie rivière qui se déverse au fond de la baie et qui est bordée de beau bois, et à dix heures nous repartions de nouveau. Une heure après, nous doublions le cap Froward, l'*Ultima Thule* de l'Amérique continentale. Le temps était couvert et s'harmonisait bien avec les teintes sombres, l'aspect sévère et imposant de cette extrémité sud du Nouveau Monde.

Au moment où nous dépassions le cap Froward, nous reçûmes deux ou trois rafales tournantes très-violentes et très-brusques. Un navire à voiles en eût certainement souffert, puisque nous, qui n'avions que des goëlettes, nous fûmes fortement mis à la bande. Je crois qu'il y a dans les environs de ce cap un dos d'âne pour les marées. Le flot du Pacifique nous était contraire et avait une vitesse de deux nœuds à l'heure.

Il fallut se hâter pour atteindre avant la nuit la baie Borja. La brise du nord-ouest avait passé au sud-ouest en fraîchissant, une grosse pluie nous cachait la terre par intervalles. Cependant nous pûmes donner dans l'English-Reach et reconnaître les points remarquables de Carlos III, puis le canal Jérôme qui donne accès à l'Otway et au Skyring-Waters, ces deux mers intérieures aussi étranges que peu connues, et enfin l'île Ortiz et le Morrion. Sûrs alors de notre position, nous allâmes mouiller dans la baie par vingt-deux mètres de fond. Des amarres furent envoyées à terre pour parer aux évitages malencontreux et pour approcher l'avant du navire du ruisseau le plus au nord, afin de faire de l'eau au moyen de manches allant du bord à terre. Le temps n'étant pas meilleur le lendemain, on continua à faire le plein des caisses à eau et l'équipage alla laver son linge sur la plage. Je profitai de ce repos pour visiter les environs. Le ruisseau du fond provient d'un joli étang encaissé au pied de la montagne à pic ; le premier ruisseau, en entrant, forme plusieurs cascades ravissantes, courant tantôt sur des roches granitiques d'un aspect bizarre et tantôt sous des dômes de verdure merveilleusement touffus. Je tentai l'ascension de la montagne à pic, haute de cinq cent cinquante-un mètres, mais je fus forcé de m'arrêter à une soixantaine de mètres du sommet, au pied des rocs escarpés qui la couronnent et qui me parurent inaccessibles, de ce côté au moins. Dans la forêt qui recouvre les flancs de la montagne, je remarquai une végétation vigoureuse et quasitropicale. Sur une couche profonde d'humus poussent des espèces de hêtres, des fuchsias, des fougères et surtout des bruyères et des cycadées de toute beauté, formant, avec les nombreux détritus d'arbres déjà morts, un fouillis inextricable au milieu duquel il est très-difficile d'avancer.

Nous reçûmes, dans la nuit du 19 au 20, la visite des indigènes. Deux pirogues s'approchèrent du navire vers minuit; elles contenaient une douzaine d'individus, hommes et femmes, bizarement éclairés par les grands feux qu'ils entretenaient au fond de leurs canots.. Ils poussaient des clameurs inintelligibles au milieu desquels on distinguait cependant les mots espagnols

tabacco et *galletta* (bisçuit). On les laissa monter à bord, mais ils ne parlaient ni l'espagnol, ni l'anglais, ni aucune langue connue, de sorte qu'après avoir échangé des arcs, des flèches et quelques os coupés en fers de lance, ils s'en retournèrent au rivage. Le lendemain de bonne heure ils revinrent à bord. Ces sauvages sont misérablement vêtus de peaux de guanacos et de veaux marins qui recouvrent à peine leur dos et leurs épaules, ils ne sont même pas assez industrieux pour se confectionner des habillements en rapport avec la rigueur du climat sous lequel ils vivent. Ils avaient fort envie d'avoir des vêtements qu'ils désignaient par le mot *quichache*. Nous nous contentâmes de vêtir un marmot de quelques semaines à peine, qui végétait dans l'espace compris entre le dos de sa mère et la peau qui la recouvrait à moitié. Je tâchai de demander à ces malheureux d'où ils venaient ; ils me répondirent par des signes qu'ils étaient arrivé de la terre en face, c'est-à-dire de la Terre de Désolation. Ils avaient le type indien assez prononcé, la taille plus petite que ceux que j'avais entrevus près du havre Fitton, les cheveux plats, les pommettes saillantes, les membres grêles, le ventre proéminent. Je les reconnus pour être des Fuégiens, Pécherais ou Yacanas, qui habitent quelques points de la Patagonie occidentale et les îles innombrables qui l'avoisinent. Je leur trouvai l'air assez intelligent ; leur naturel semblait bon, leur caractère extrêmement gai, surtout eu égard aux souffrances atroces qu'ils doivent endurer. Il y a au monde quelques peuplades placées encore plus bas dans l'échelle intellectuelle, mais il n'y en a pas, je crois, qui aient une existence plus misérable. Ils sont d'ailleurs assez malpropres et exhalent par suite une odeur repoussante. Ce qui les étonna le plus à bord fut la présence d'un bœuf vivant. La couleur d'un mulâtre foncé qui faisait partie de notre équipage excita aussi leur admiration. Les femmes surtout semblaient apprécier énormément la beauté de notre matelot. Les essais de conversation étaient pénibles par suite de l'habitude invétérée qu'ils ont de répéter, avec beaucoup de précision d'ailleurs, les sons qu'ils entendent dans quelque langue qu'on les émette.

Ils passèrent deux ou trois heures à bord, puis sortirent de la baie, traversèrent le Crooked-Reach et allèrent à la Terre de Désolation rejoindre leur pénates et reprendre le cours de leur pénible existence dans ces solitudes glacées et sous ce climat inhospitalier.

Le 20, nous partîmes de la jolie baie Borja par un temps très-couvert. Il faut passer à bonne distance de l'île Ortiz, qui n'est pas saine. On voit chemin faisant deux superbes glaciers, l'un à la baie de ce nom, l'autre près du canal Snowy ; un peu au delà se trouve l'Abra de Sarmiento, qui sans doute communique avec le Dynewor-Sound et coupe ainsi en deux partie la Terre de Désolation.

La nuit commençant à tomber, nous nous dirigeâmes sur Playa-Parda, reconnaissable par l'île Shelter qui est à son entrée. Le mouillage ne semblant pas assez sûr, nous voulûmes nous abriter dans l'anse intérieure; on donna du tour aux goëmons *(Fucus giganteus)* qui encombrent le fond de la baie extérieure et qui indiquent toujours dans ces parages la présence des rochers. Nous passâmes à moins de dix mètres de la pointe est de l'entrée, pour éviter le danger qui est au milieu du chenal, déjà si étroit, que nous suivions. Nous jetâmes l'ancre au centre du bassin intérieur, entourés de tous côtés par de hautes terres rocheuses et escarpées.

Une superbe cascade forme le ruisseau de l'Est, tandis que celui de l'Ouest vient d'un étang ou réservoir assez considérable situé à moins de cinq cents mètres de la mer.

Le lendemain, le temps était trop mauvais pour partir; je profitai de l'inaction forcée à laquelle j'étais condamné pour sonder la baie et prendre un croquis de la localité, celui donné par les capitaines Stokes et King paraissant inexact. Un jour sombre et une pluie continuelle m'empêchèrent d'avoir des angles en quantité suffisante pour faire un travail sérieux, mais il résulta des sondes que je fis en grand nombre et avec soin qu'il y a cinq mètres et demi d'eau sur la roche de la passe à basse mer et que par conséquent les très-gros navires seulement ont à s'en préoccuper. En revanche, je constatai que la pointe de gravier et la

roche près des ruisseaux projettent des bas-fonds qui s'étendent à quarante mètres environ sous l'eau à mer basse et qui par suite rétrécissent l'anse plus que ne l'indique le plan.

Dans l'après-midi, le vent augmenta considérablement et dégénéra en tempête; nous mouillâmes une seconde ancre et envoyâmes des amarres à terre. Des rafales épouvantables descendaient en tourbillonnant des hauteurs environnantes et nous couchaient sensiblement sous leur choc impétueux. Notre position devint si inquiétante qu'à huit heures du soir on amena les basses vergues et les vergues d'hune. Vers minuit, la tourmente commença à diminuer d'intensité. Le baromètre, qui était descendu à 739^{mm} se mit à remonter à 744^{mm}. Bien que je ne croie pas le fond de Playa Parda très-bon, la couche de vase y étant par trop mince, je ne trouve pas cependant ce mouillage mauvais si on a la précaution d'y affourcher. Je préfère avoir reçu le coup de vent du 21 novembre dans ce bassin tranquille que dans tout autre port du détroit, malgré les affreuses rafales qui nous venaient de toutes parts par suite de la configuration des terres au milieu desquelles nous étions.

Le 22 il faisait beau, nous partîmes et passâmes sans difficulté entre l'île Shelter et la terre; le Long-Reach n'offre rien de particulier, nous dépassâmes rapidement l'entrée du grand golfe de Xantelgua, entrâmes dans le Sea-Reach, et, après avoir doublé la roche Diamant, le cap et l'île Tamar, nous découvrîmes le pic Sainte-Anne pour lequel nous fîmes route, laissant derrière nous la terre étonnamment dentelée de l'île de Désolation. On apercevait dans le lointain le cap Pilarès et l'océan Pacifique.

En approchant de la baie Sholl, où il nous fallait mouiller, nous ne pûmes voir les îlots boisés dont parlent certains navigateurs; nous vîmes seulement quelques rochers à fleur d'eau reliés par des kelps qui nous abritèrent de la mer du sud-est, partie la plus ouverte de la baie.

Il y avait à terre des traces humaines assez nombreuses et entre autres sept à huit carcasses de cabanes en bois fraîchement écorcé; ces huttes misérables affectaient la forme d'un dé à coudre et témoignaient bien par leur construction rudimentaire de

l'état d'abâtardissement profond où sont plongés les habitants de ce pays, dont la nature seule est belle, grandiose et puissante.

III. CANAUX LATÉRAUX

Le 23 le temps était splendide, nous appareillâmes à trois heures du matin, dès les premières lueurs de l'aube, et afin d'éviter la grosse mer et les mauvais temps qu'on trouve si sovent lorsqu'on débouque par le cap Pilarès, nous fîmes route pour entrer dans le canal Smyth, de façon à gagner des parages moins inhospitaliers à l'abri des archipels qui bordent et défendent sur près de six degrés de latitude la côte ouest de Patagonie.

Nous dépassâmes rapidement les îles Farway, Green, Shoal, Sans-Nom et un archipel d'îlots boisés. On poussait les feux afin d'atteindre avant la nuit le mouillage de Puerto-Bueno, qui était à cent vingt-cinq milles de notre point de départ et avant lequel il n'y avait pas pour ainsi dire d'abris connus. Une des plus grandes difficultés de cette navigation, c'est l'extrême profondeur de l'eau, qui vous empêche de mouiller lorsque la tempête, l'obscurité, l'imperfection des cartes ou une avarie le rendent nécessaire.

Le temps n'était déjà plus aussi sûr qu'au moment de notre appareillage; nous allions à grande vitesse le cap sur les îles Otter. La carte est à trop petits points, et, malgré la plus vigilante attention, nous fûmes trompés par le peu de largeur réelle du canal compris entre les îles Otter et la première partie du groupe Hartwell. La carte indique un passage dégagé d'environ deux milles et demi; ne le voyant pas, nous vînmes trop sur tribord et allâmes nous engager entre la terre de Patagonie et les îles Hartwell; on ne crut pas nécessaire de rebrousser chemin. On diminua de vitesse, les sondeurs furent mis à poste et on avança avec précaution. J'allai dans la hune pour tâcher de trouver un passage.

Comment peindrais-je le magnifique tableau qui se déroulait à mes yeux? Mon navire était au milieu d'un dédale inextricable de jolis îlots très-boisés et fort accores. La plupart ne laissaient

entre eux qu'un intervalle excessivement étroit. Dans le lointain, des deux côtés, de hautes terres, couvertes de neige et éclairées par les rayons solaires, faisaient paraître encore plus riant le paysage du premier plan. Dans quelques endroits, la présence des goëmons semblait indiquer des rochers. Nous ne pouvions sans témérité revenir de suite sur bâbord, il fallut continuer à contourner la baie Hartwell. Une ligne de sable qui s'étend sur la plus grande partie du pourtour de cette baie nous fit supposer qu'on y trouverait des mouillages. Nous arrivâmes enfin à la grande île Hartwell, franchîmes un goulet de moins de cent mètres de large et débouchâmes dans le canal un peu au sud de l'île Summer. Le détour que nous venions de faire avait tout l'attrait d'un voyage de découverte; nous regrettâmes vivement de n'avoir pas le temps nécessaire pour faire un croquis du ravissant archipel que notre navire venait de visiter peut-être pour la première fois. Les plus petits fonds donnés par la sonde pendent ce trajet inusité furent de dix-sept mètres.

Après avoir longé l'île Longue, nous ralliâmes l'ouest du canal afin d'éviter les bancs qui se trouvent au large de la baie Carnatic. Entre la péninsule Jachet et l'ile Rennel, nous eûmes à lutter contre une brise assez fraîche. Nous passâmes à toucher une pirogue chargée de Pécherais qui voulaient attirer notre attention; ils poussaient de grands cris, désiraient faire des échanges et répétaient sur tous les tons, *galletta*, *tabacco*. A leur grand mécontentement, nous ne nous arrêtâmes pas pour communiquer avec eux. Ils me parurent un peu plus foncés que ceux que j'avais vus à la baie Borja et leurs joues, frottées avec une terre blanchâtre, leur donnaient un air plus féroce. Nous rangeâmes de fort près la pointe Catalina pour parer le récif Cloyne. Ce passage ne laisse pas que d'être délicat, il faut veiller avec soin pour ne pas se tromper sur la route à prendre.

Après avair côtoyé la grande île Sans-Nom, nous approchâmes du vaste archipel qui borde la presqu'île Staines; la quantité d'îlots jetés le long de cette terre est incroyable, la carte n'en donne qu'une idée bien imparfaite. Il serait fort à désirer de connaître un bon mouillage dans ces parages, car en hiver il

doit être très-difficile d'atteindre Puerto-Bueno. En tous cas, si on est surpris par le mauvais temps, il n'existe pas actuellement de port de refuge sur une étendue de cent milles, entre Welcome-bay et Puerto Bueno.

J'ai cru remarquer un peu au sud du cap Saint-Vincent, par 51° 31′ de latitude environ, un enfoncement, qui, par sa configuration, doit offrir un mouillage. Il est formé par quatre îlots sur deux plans différents. Les îlots du fond sont très-bas et ne m'ont pas paru rocheux. Je serais heureux de pouvoir vérifier l'exactitude de mon observation.

Nous ressentîmes un peu de mer par le travers du détroit de Nelson, la brise fraîchissait progressivement et quoique nous approchassions de terre avec une grande hardiesse pour nous mettre autant que possible à l'abri de ses effets nuisibles, la machine lancée à toute vitesse ne nous faisait gagner que péniblement. Le temps se couvrait de plus en plus, des grains nous masquaient souvent une rive. Ce fut au milieu de toutes ces difficultés que nous longeâmes les îles Owen et Sainte-Lucie. La nuit qui commençait à tomber vint augmenter les embarras de notre situation. Il fallait arriver à tout prix; nous nous bercions de l'espoir que les dernières lueurs du crépuscule nous permettraient de reconnaître Puerto-Bueno ; mais les grains devenaient plus forts et plus fréquents et souvent nous laissaient pendant quelques minutes dans une ignorance complète de notre position. La machine fonctionnait aussi rapidement que possible et cependant nous côtoyions à quelques dizaines de mètres une terre sauvage imparfaitement connue; l'incertitude devint poignante. Dans une éclaircie, nous reconnûmes enfin la pointe Delgada et nous affourchâmes à neuf heures passées le mouillage extérieur de Puerto-Bueno. Nous étions par vingt-six mètres d'eau sur fond de sable et de coquilles brisées. Le lendemain, le temps étant toujours mauvais, on se décida à entrer dans le havre intérieur. Il fallut explorer la passe qui est formée par deux îlots boisés. Celui du nord tient à la terre par une langue de sable qui assèche presque complétement à mer basse. Il y a un intervalle entre l'îlot du sud et la terre qui semble très-accore, mais où il n'y a cepen-

dant de l'eau que pour des embarcations. En entrant, il faut ranger de près la pointe nord pour parer les roches qui avoisinent l'îlot du sud. Le havre intérieur se divise en deux parties, l'anse nord, dans laquelle nous affourchâmes, me paraît préférable à celle du sud. Nous étions par vingt et un mètres d'eau sur fond de sable, le plan n'en indiquait que quatorze mètres. Toutes les sondes qu'il donne, excepté celles des bords, sont trop faibles de six à sept mètres.

Puerto-Buerno mérite son nom. Les plus grands navires peuvent y mouiller en toute sécurité. On n'y reçoit pas de rafales et on peut y faire avec facilité de l'eau et du bois. Les tours de chaîne n'y sont pas à craindre, le courant produit par les ruisseaux vous tenant presque toujours au même évitage. Le mauvais temps nous ayant retenus cinq jours dans ce bassin tranquille, on en profita pour faire du bois. Il y a du cèdre, mais en petite quantité, les deux essences les plus répandues sont une sorte de hêtre, *Fagus antarctical* ou *sempervirens*, et le *Winter-sana aromatica*, dont la feuille ressemble tant au laurier. On y trouve aussi quelques bouleaux. Ces arbres atteignent de fort jolies dimensions. En ayant la précaution de les écorcer avant de les employer et en les brûlant mélangés avec deux tiers de charbon, ils donnent d'excellents résultats économiques.

Il y a trois ruisseaux, deux dans l'anse du nord et un dans celle du sud. Le plus grand est au nord, c'est un véritable torrent, il sort de deux étangs limpides superposés l'un à l'autre et communiquant ensemble par une sorte d'écluse naturelle peu élevée. On peut se procurer sans difficulté du céleri sauvage et d'énormes quantités de moules. A partir de Port-Famine on trouve dans tous les ports du détroit de Magellan et des canaux, des coquillages très-sains et d'excellente qualité. L'équipage tout entier en mangea avec excès sans aucun inconvénient.

Le 28, nous appareillâmes, mais de fortes rafales et un temps brumeux nous contraignirent à revenir au mouillage ; le 29, le ciel étant un peu plus dégagé, nous fîmes route à six heures trente minutes,

En approchant des Guïa-Narrows, il fallut compter avec soin

les îles de bâbord ; nous franchîmes ce passage par une pluie battante, mais sans vent, nous ralliâmes de préférence la côte de l'île Chatam, qui est très-haute, abrupte, et d'un aspect imposant. Nous doublâmes successivement l'ile San Juan et Inocentes et approchâmes des îlots sans nombre qui bordent la grande île de la Mère-de-Dieu. La pluie ne cessait de tomber et la brume s'épaississait tellement que, ne pouvant continuer, on stoppa à l'entrée d'une baie garnie d'îlots boisés; la baleinière alla sonder en avant les passes entre les îles pour chercher un fond de meilleur nature que celui sur lequel nous nous trouvions, mais ce fut en vain. On mouilla où nous étions sur un plateau de roches par vingt mètres de fond. Nous partîmes ensuite à la découverte dans trois embarcations pour effectuer une reconnaissance. En pénétrant dans l'archipel qui était devant nous, nous reconnûmes une roche dangereuse derrière la première île du fond de la baie; elle était couverte de goëmons et sur quelques-unes de ses pointes il n'y avait qu'un mètre et demi d'eau. Des canaux étroits s'étendaient à perte de vue dans l'ouest; nous prîmes par le nord, et, après un parcours de plus de deux milles à travers un ravissant groupe d'îlots couverts d'une splendide végétation et fort giboyeux, nous tombâmes dans une vaste baie ouverte à l'est, où les fonds étaient très-considérables.

A trente mètres des îlots qui en forment le côté sud, j'ai trouvé jusqu'à cinquante mètres de fond. Sur la côte nord de la baie, formée par la grande île de la Mère-de-Dieu, on remarque un torrent impétueux qui se trouve à environ quinze cents mètres de l'entrée de ce gigantesque enfoncement. Nous revînmes enfin à bord, au milieu des îles, mais par d'autres canaux.

Très-certainement nous étions dans Tom-bay, la route faite et les sondes obtenues s'accordaient très-bien avec la carte et les instructions. La grande baie à laquelle nous avions abouti était le Brazo-Ancho. Plusieurs navires ont mouillé soit au nord soit au sud de la baie Tom, dans un des vastes golfes qui l'avoisinent; cela paraît probable d'après les dimensions exagérées qu'ils prêtent au port qu'ils appellent à tort du nom de Tom et aussi par les grandes sondes qu'ils accusent et qui diffèrent to-

talement de celles indiquées dans les instructions, tandis que les nôtres s'accordent parfaitement avec elles. Le mouillage que nous avions pris de prime-abord se trouvait être un des meilleurs de la localité ; nous nous contentâmes de nous enfoncer d'une encâblure entre les îles qui forment la baie Tom en affourchant par vingt-huit mètres d'eau sur fond de roche recouvert de vase. Nous étions dans une cuvette, les fonds étant moins considérables de sept à huit mètres tout autour du navire, ce qui augmentait notre sécurité.

Nous aurions vivement désiré rester la journée du 30 au mouillage pour achever les intéressantes explorations que nous avions commencées la veille, mais le temps était plus beau qu'il ne l'avait été depuis bien des jours et nous voulûmes le mettre à profit.

Nous entrâmes bientôt dans Wide-Dhannel en nous tenant assez près de la côte de l'île Wellington. La baie Sans-Nom qui se trouve dans cette terre, sous le cinquantième parallèle me parut beaucoup plus grande que ne l'indique la carte. Elle présentait un splendide panorama. Plusieurs plans de montagnes aux teintes variées étaient surplombés par un beau glacier qui décomposait la lumière et reflétait toutes les couleurs du prisme. Nous laissâmes à babord l'île Sans-Nom, qui est au sud de Saumarez.

Ce passage demande quelque attention ; on sera sûr d'être dans la bonne route, quand on aura par la hanche de bâbord quatre pitons remarquables et très-rapprochés l'un de l'autre. Nous vîmes des loutres et des espadons en assez grand nombre ainsi que des glaçons de peu d'étendue, près de la baie Cascade.

Nous ralliâmes la côte de Saumarez qui est partout très-saine et extrêmement accore. Cette île est élevée de plus de trois cents mètres, elle surgit perpendiculairement de l'abîme, d'énormes masses de granit et de schiste ardoisé de l'aspect le plus imposant font de ce passage l'endroit le plus pittoresque qu'il soit possible d'imaginer. Comment rendre la terrible majesté de ces sombres murailles à pic qui vous dominent entièrement par leurs propor-

tions colossales et vraiment titanesques ? Quelques fentes très-étroites abritent des arbres de la plus belle venue, dont la verdure éclatante contraste singulièrement avec l'apparence générale de cette terre imcomparable. La côte de Patagonie est fort bizarre et très-belle aussi, quoique d'une apparence un peu moins sévère. Ces gorges formidables pourraient à meilleur droit que d'autres être appelées Portes de Fer. Malgré leur indiscutable beauté, on en sort presque avec une sensation de soulagement tellement on est impressioné par la comparaison humiliante qu'on ne saurait manquer d'établir entre le frêle navire que l'on monte et les masses écrasantes dont on contourne péniblement la base. Une des pensées de Pascal vous revient involontairement à l'esprit: *L'homme est un roseau, mais un roseau pensant.* La dernière partie de cette phrase vous réconforte toutefois; l'on songe alors, et non sans orgueil, à la puissance de l'intelligence qui permet au frêle navire de braver les obstacles dont fourmillent ces implacables solitudes, si bien gardées par leur âpre nature et par un climat rigoureux.

En approchant de l'Eyre-Sound, nous aperçûmes une ligne blanchâtre qui indiquait la présence des glaces que l'on rencontre si souvent dans cette région, par suite du voisinage de montagnes couvertes de neige éternelle et de nombreux glaciers. Je montai au capelage du petit hunier, et je ne tardai pas à distinguer dans l'est plusieurs petits ice-bergs flottants, puis une grande quantité de glaçons brisés sur l'avant d'une banquise compacte qui fermait totalement l'entrée de l'Eyre-Sound. Nous doublâmes à une encâblure le cap Bold, extrémité est de l'île Saumarez ; il est parsemé de grottes rougeâtres surmontées d'arbustes morts. On vint alors de huit quarts sur bâbord et nous continuâmes sans difficulté jusqu'au détroit Indien. Là, plusieurs îles et îlots s'offrent à la vue. Il faut tenir le milieu du chenal jusqu'à ce que l'on ait dépassé l'île qui se trouve par 49° 19′ de latitude; on vient alors sur bâbord en grand, et on se rapproche autant que possible de la côte de Wellington, tant qu'on n'a pas paré les derniers rochers.

En approchant du havre Eden, il y a des dangers, dont un seul

découvre un peu, qui ne sont pas marqués sur la carte anglaise, et auxquels on devra donner du tour. La nuit venait, nous entrâmes dans le havre Eden, dont le plan ne me paraît pas devoir être exempt de reproches. C'est du reste un excellent port; nous y mouillâmes par trente mètres d'eau sur fond de sable vasard. L'arbre remarquable qu'on y voit n'est pas et ne peut pas être celui du plan. L'arbre actuel est trop à l'est pour qu'on puisse s'en servir en entrant dans le port.

J'allai en canot visiter le bassin qui est au sud du havre Eden. Le goulet m'a paru plus sinueux que ne l'indique la carte; mais il est d'un accès facile. A mon avis, il n'existe pas de mouillage plus sûr que celui-là. Les fonds y sont réguliers et ne dépassent pas treize mètres, les terres environnantes ne sont pas hautes et ne doivent pas donner de rafales, la mer ne peut s'y faire par aucun temps, le bois y est très-facile à abattre et peut s'embarquer aisément dans les canots. Le cèdre y est abondant et chacun sait que cet arbre résineux est le meilleur des combustibles que fournit la flore des canaux latéraux. Enfin il y a au fond de ce délicieux port un grand torrent qui peut fournir de l'eau exquise en abondance. C'est à partir du havre Eden, que le tramail commença à nous rapporter du poisson.

Le lendemain 1[er] décembre, nous dérapâmes de fort bonne heure en passant entre l'île Eden et la presqu'île qui ferme le havre au nord-est; nous suivîmes le seul chenal du plan qui ait été sondé, et nous évitâmes ainsi de faire le tour des îlots les plus au sud. Le temps était couvert, mais il faisait calme plat et nous filions huit nœuds avec la moitié des feux seulement. On ne tarda pas à franchir facilement la première partie du goulet anglais et à six heures nous étions à l'entrée de la deuxième partie de ce fameux détroit qui est bien le passage le plus épineux et le plus embrouillé de ces parages. Pour s'y reconnaître, il faut compter soigneusement les îles. On peut passer assez près de celles de droite, puis lorsqu'on a dépassé l'îlot isolé qui est un peu au nord du quarante-neuvième parallèle, on a le choix entre la route, relativement large mais à brusques détours, formée par l'île Wellington et l'îlot du centre et celle presque directe

mais extrêmement étroite qui laisse cet îlot à bâbord. Nous avions choisi la route à l'est, qui a été recommandée par deux des plus hardis navigateurs qui aient fréquenté ces mers. Du reste il est heureux que nous ayons adopté cette route, car sans cela nous nous serions rencontrés avec une frégate italienne que nous aperçûmes seulement au moment où nous dépassions l'îlot isolé dont j'ai déjà parlé. La situation n'en devenait que plus délicate, on ne pouvait songer, sous peine de faire de graves avaries, à passer tous les deux par le même endroit. Cependant la frégate, que nous reconnûmes être la *Magenta*, commençait à marquer sa manœuvre, elle choisissait l'ancienne route. Nous donnâmes dès lors sans hésitation dans l'étroit chenal à droite de l'îlot en diminuant légèrement de vitesse, mais sans stopper; nous passâmes à moins de vingt mètres de ce même îlot, pour éviter le récif qui est sur tribord ; la sonde indiqua cinq mètres de fond. A ce moment, la *Magenta* doublait la pointe sur l'îlot du centre. C'était en vérité un spectacle intéressant que celui de ces deux navires se rencontrant si fortuitement au moment d'exécuter une manœuvre périlleuse et qui ne contribua pas peu à rendre plus vive l'impression qu'on ressent habituellement en assistant aux succès d'une opération nouvelle et difficile, brillamment entreprise et menée à bonne fin avec habileté. A peine eûmes-nous dépassé l'îlot que nous embardâmes sur tribord d'autant plus rapidement que nous avions toujours conservé une assez grande vitesse. On évita ainsi le récif du nord, et nous revînmes aussitôt après tenir le milieu du chenal entre deux rangées d'îlots verdoyants. Le goulet va alors en s'élargissant et n'offre plus rien de difficile.

A mon avis, la route que nous avons suivie est la meilleure. Je conseillerais volontiers de la prendre, à condition pourtant d'y aller franchement, car toute hésitation peut devenir dangereuse. De fort bons officiers ont quelquefois le système nerveux influencé par la grande proximité des roches et de la terre. Ceux-là feront bien de ne pas s'engager dans ce passage. J'ai cru apercevoir le long des îlots des arbres écorcés, placés dans des positions remarquables, qui m'ont paru avoir été mis là pour

servir d'amers. Il serait fort intéressant d'être fixé à cet égard, afin de pouvoir les utiliser.

Il m'a semblé aussi qu'on pourrait adopter la passe de l'ouest comme mouillage, si toutefois les fonds n'y sont pas trop grands.

A sept heures nous étions par le travers de la baie Halt; une pluie fine et froide se mit à tomber. Il fallait relever notre position à chaque instant dans la crainte d'être surpris par la brume. Nous laissâmes deux grandes îles Sans-Noms à bâbord et l'île du milieu à tribord. Par le travers de Caldeleugh-Julet, ce dont nous avions peur arriva, le temps devint très-brumeux; nous continuâmes cependant à marcher, mais au lieu de suivre la côte de Wellington ainsi que l'indique la carte anglaise, nous longeâmes de fort près celle de Patagonie, afin de pouvoir reconnaître quelques-uns des points remarquables qu'on y rencontre, et nous cherchâmes un mouillage. La baie Waterfall est, dit-on, très-mauvaise, de sorte que, sachant la terre très-saine, on se décida à poursuivre jusqu'au havre de l'île. La brume cependant s'épaississait de plus en plus. Ce n'est qu'avec les plus grandes difficultés que nous reconnûmes la grande baie Sans-Nom, qui est en face de l'île Black. Nous dépassâmes l'île située par 48° 7' de latitude et qui sert à indiquer la position du port que nous cherchions. Nous aperçûmes bientôt plusieurs îlots couverts de végétation, au delà desquels il y avait un enfoncement assez considérable avec une cascade dans le fond. Le nombre des îlots nous déroutait un peu, mais on ne pouvait songer à poursuivre la route, et nous donnâmes entre l'îlot le plus au nord et la terre, en marchant très-doucement et en sondant continuellement. Les fonds, qui étaient de quinze mètres dans la passe, augmentèrent rapidement et nous affourchâmes par trente-cinq mètres d'eau sur fond de vase. On alla sonder tout autour du navire, il avait partout son évitage; les fonds furent trouvés réguliers.

La baie dans laquelle nous étions est fermée au sud-ouest par trois îlots boisés. Celui le plus au sud est le plus petit; il est séparé de la terre par un passage si étroit qu'on l'aperçoit difficilement du large. Des roches nombreuses et des goëmons enchevêtrés rendent la passe entre cet îlot et celui qui suit à peine

praticable pour des embarcations. La passe du nord est au moins aussi saine que celle du milieu, et quoique moins large, comme elle est plus directe, c'est la meilleure des deux que peuvent prendre les bâtiments. Le torrent impétueux qui est au fond et qui est un excellent amer pour entrer dans la baie, produit un courant qui vous tient évité presque constamment au même cap.

Le mouillage que nous occupions à trois cents mètres des passes, en relevant le torrent au N. 13° E., correspond, à un ou deux îlots près, au havre de l'île des instructions de King et Fitz-Roy et au port dont parle M. Ebneter, commandant du *Diamant;* mais il diffère totalement du mouillage décrit sous ce nom par M. Grimoult, commandant du *Styx*. Cet officier, dont le rapport est si précis et si clair, a sans doute été dans la baie qui est un peu au sud du havre des îles et qui est formée par l'île qui sert à reconnaître ce havre. Nous allâmes en canot visiter cette baie, qu'à cause de son gisement on pourrait appeler baie de l'Est, et les sondes ainsi que la description qu'il donne d'une cascade tombant de roches fort élevées s'accordèrent assez bien avec ce que nous trouvâmes.

Des temps exécrables nous retinrent pendant six jours dans cet excellent port; l'eau est facile à faire, on trouve de cinq à six mètres de profondeur à toucher le torrent. Les rives sont très-boisées, j'y ai remarqué des ilex, des myrtacées, des véroniques, des araucarias splendides et des champignons globulaires comestibles d'un jaune brillant, qui forment la base de la nourriture végétale des Pécherais ou Fuégiens.

La faune de cette région est beaucoup moins riche que la flore. Toutefois on y prit beaucoup de poissons et de crustacés, mais nous ne vîmes ni guanacos, ni caviais, ni armadillos, ni émus, ni pumas, ni loups, ni chiens, qu'on dit être abondants dans la Patagonie occidentale. Un ornithologue seul aurait pu y enrichir sa collection en déployant toute la ruse et la patience dont un naturaliste est seul capable, car bien que l'homme ne vienne pas troubler souvent le silence de ces mystérieuses solitudes si bien défendues par l'âpreté du climat, le gibier y est assez défiant, et nous y chassâmes sans grand succès. Cependant nous réussîmes

à abattre une sorte de grosse pintade dont la chair était mangeable, quelques poules d'eau, et, après des efforts souvent infructueux, nous finîmes par attraper quelques-uns de ces curieux canards sauvages que les Anglais ont nommé si justement *steam-ducks*, et qui ont du reste un goût d'huile de poisson extrêmement prononcé. Ces singuliers animaux se servent de leurs ailes en guise de pagaies avec une agilité suprenante, ils peuvent lutter de vitesse avec un navire et laissent derrière eux pendant fort longtemps, si l'eau est calme,la trace de leur sillage, qui va s'élargissant de plus en plus et qui paraît hors de proportion avec leur taille. Une embarcation même rapide ne saurait les atteindre ; il faut plusieurs canots ensemble pour les acculer vers quelque point de la côte où ils perdent un peu de temps en faisant des crochets inutiles, surtout avant de se décider à quitter l'eau, qui est leur véritable élément. On peut alors en tirer quelques-uns, mais il est prudent de ne les saisir que quand ils sont bien morts, car la force de leurs ailerons est telle qu'ils pourraient casser le bras du chasseur trop pressé de saisir sa proie. La puissance musculaire dont cette partie de leur corps est douée explique jusqu'à un certain point la prodigieuse rapidité de leur nage.

Nons profitâmes de notre long séjour au *Havre des Iles* pour remettre nos vergues en place et nous préparer à reprendre la mer. Fatigués de notre inaction, bien que le temps fût loin d'être beau, nous appareillâmes le 7 décembre.

En venant du Nord, le *Havre des Iles* peut se reconnaître par l'île médiocrement haute qui est à un mille au sud, dont parlent les instructions et qui forme, ainsi que je l'ai déjà dit, la plus grande partie de ce que j'ai appelé la baie de l'est. La haute montagne de la côte de droite du havre est visible par-dessus la terre de gauche ; elle est particularisée par une longue tache grisâtre qui se trouve à mi-hauteur. Lorsque le temps est suffisamment clair, l'île Black est un excellent point de repère. A l'entrée du *Havre des Iles* on relève son sommet si remarquable au sud-ouest du monde.

Nous sortîmes sans difficulté du canal Meissier et nous en-

trâmes dans le golfe de Peñas en prenant un bon point de départ sur les îles Ayantan. Malgré des mauvais temps continuels, nous avions été assez heureux pour terminer sans le moindre accident cette singulière et intéressante navigation du détroit de Magellan et des canaux latéraux. Nous laissions derrière nous ces terres escarpées aux aspects étranges et imposants, qui pendant un mois avaient charmé nos regards par leur attrait sauvage. Les formes bizarres et pittoresques, les couleurs si variées des pics aigus de schiste, de granit ou de porphyre tranchant avec l'éclat des neiges dont leurs cimes élevées sont toujours couronnées, ne devaient plus se présenter à nos yeux. Nous n'allions plus voir d'innombrables cascades jaillissant des flancs abrupts des montagnes verser à la mer la blanche écume de leur eau, bondissant de rochers en rochers et formant le contraste le plus heureux avec le vert sombre des forêts et les teintes plus claires des gigantesques glaciers. Ces merveilles, dont l'effet saisissant est encore augmenté par le silence profond qui plane sur elles, n'étaient plus présentes qu'à notre souvenir dans lequel du reste elles vivront tant que nous conserverons le sentiment du beau.

IV. DU GOLFE DE PENAS A VALPARAISO

A mesure que nous avancions dans le golfe de Peñas, la mer grossissait et contrariait notre marche. A la tombée de la nuit nous entrevîmes le cap Tres-Montes dans les nuages ; la route fut alors modifiée ; nous pûmes établir quelques voiles qui nous soutinrent un peu et diminuèrent les mouvements désordonnés auxquels nous étions soumis. Le navire luttait contre une mer énorme et hors de proportion avec la brise qu'il y avait ; il commençait à fatiguer beaucoup ; aussi à quatre heures du matin les grains augmentant de violence et le baromètre baissant toujours, il fallut se décider à chercher un refuge à Port-Otway. Nous laissâmes porter vent arrière, et contournant la presqu'île Tres-Montes, bordée de rochers noirâtres singulièrement découpés, nous donnâmes dans l'Holloway-Sound.

Une heure après on mouillait dans Port-Otway par vingt-cinq mètres d'eau sur un bon fond de vase et de boue, en dedans de la ligne qui joint la pointe ouest de ce port avec l'extrémité occidentale des îles Entrance.

Le rivage présentait un coup d'œil enchanteur. Nous remontâmes la première rivière de droite jusqu'à environ huit cents mètres de son embouchure. Les embarcations auraient pu sans doute aller beaucoup plus loin si ce cours d'eau n'était pas barré par des arbres gigantesques, qui, en tombant, ont obstrué son lit. Nous prîmes ensuite connaissance des papiers contenus dans des bouteilles suspendues bien en vue à un grand arbre sur la rive droite de cette rivière. Ils ne contenaient aucun fait intéressant sur le mouillage de ce port. Nous nous chargeâmes de quelques lettres seulement paraissant déjà fort anciennes, destinées à être mises à la poste au Chili, par le premier navigateur que le hasard amènerait dans cette contrée peu explorée. J'allai ensuite à travers bois à la deuxième rivière. Il est difficile de voir un plus beau pays et une plus riche végétation.

Des arbres immenses recouvrent de leur ombre une multitude d'arbustes et de plantes herbacées. Des parasites (lianes, mousses ou lichens) rendent la forêt presque impénétrable. Les fuschias atteignent des proportions incroyables. Leurs fleurs aux couleurs éclatantes se mariaient harmonieusement avec celles des myrtes. Je remarquai deux espèces de plantes appartenant l'une à la famille des orangers, l'autre à celle des malvacées; cette dernière avait des feuilles dont le pourtour excédait trois mètres.

J'allai aussi en canot faire le tour des îlots qui séparent l'avant port dans lequel nous étions des deux vastes baies de l'est et de l'ouest. Le passage le plus à droite serait praticable pour un aviso, mais il serait difficile, par suite des coudes qu'il faut faire pour y arriver et pour en sortir. Les deux baies s'étendent à perte de vue, encaissées entre des montagnes verdoyantes d'élévation moyenne. Il y a une chute d'eau presque au fond de celle de l'ouest, et au pied un rocher fort agréable.

La série de temps épouvantables qui nous contrariait depuis tant de jours nous retint dans cet excellent port pendant

soixante -douze heures, Nous commencions à être à court de vivres, de sorte que ce délai passé nous profitâmes de la première éclaircie dans le ciel pour appareiller.

Nous avions profité de notre séjour à Port-Otway pour embarquer une centaine de tonneaux de lest, afin de modérer les roulis de notre bâtiment. Les cailloux que nous mîmes dans les soutes à la place du charbon aux trois quarts consommé devaient nous donner aussi plus de stabilité à la voile. Nous partîmes donc le 11 décembre au matin ; nous eûmes soin de bien arrondir la pointe est de Port-Otway, qui n'est pas aussi saine qu'on l'indique généralement.

Nos épreuves n'étaient pas terminées : nous rencontrâmes encore de grosses mers et fûmes obligés de mettre à la cape le 13 et le 16. Ce dernier jour la mer était si tourmentée qu'elle embarquait à la fois par l'avant et par l'arrière, fatiguait par suite beaucoup le navire, lui fit prendre de l'arc et compromit même son existence en nous faisant craindre un instant qu'il sombrât.

Le débouquement par le golfe de Peñas, quoique meilleur à mon avis que celui par le cap Pilarès, est néanmoins bien loin d'être exempt de danger. Il faudrait, pour être complétement à l'abri, pouvoir prendre la mer à une centaine de lieues plus au nord. S'il y a une communication intérieure entre le golfe de Peñas et celui de San-Rafael, ainsi qu'il est permis de le supposer, on pourrait venir débouquer par le golfe d'Ancud et le détroit de Chacao, au nord de l'île de Chiloé. On aurait à San-Carlos un point de ravitaillement suffisant et l'on serait tout à fait en dehors des parages dangereux.

Certains bâtiments craignent les mauvais temps des hautes latitudes, ils ne sauraient affronter sans faire d'avaries les grosses lames du cap Horn, ou même, ainsi que nous l'avons vu, celles qu'on trouve à la sortie du golfe de Peñas. Le voyage d'un océan à l'autre par le détroit de Magellan et les canaux latéraux leur serait vraiment utile s'ils étaient assurés de ne prendre le large qu'au nord de Chiloé, c'est-à-dire sous un ciel plus clément et dans des mers moins redoutables.

Il serait à désirer de voir un navire français tenter le premier

le passage à l'est de la péninsule Tres-Montes, et en opérer la reconnaissance s'il existe. Notre pays compléterait et rendrait plus utilisable les beaux et hardis travaux de Sarmiento, de Cordova, de King et de Fitz-Roy, et attacherait son nom à une œuvre immense à laquelle malheureusement il n'a jusqu'à présent que bien peu contribué. C'est un devoir pour les grandes nations de savoir faire des sacrifices dans l'intérêt de la science, du commerce ou de la navigation. Il est très-regrettable que, dans nos années de prospérité, le gouvernement n'ait presque point entrepris de ces belles expéditions qui honorent autant les hommes d'État qui les conçoivent que les marins qui les dirigent.

Ne laissons pas s'éteindre parmi nous les glorieuses traditions des Lapeyrouse, des d'Entrecasteaux, des Bougainville, des Baudin, des Dumont d'Urville. Nous avons toujours de savants officiers désireux de bien faire, pleins d'abnégation et d'ardeur et préparés par les plus fortes études à ce rôle si important et si négligé qui constitue cependant le plus beau fleuron de la couronne de toute puissance maritime soucieuse de sa réputation. Inspirons-nous davantage des généreuses idées qui règnent en Angleterre. Tâchons d'imiter même, dans des proportions plus modestes, les laborieux efforts des commandants Nares, Thomson, Mayne, et rappelons-nous qu'une expédition comme celle du *Challanger*, de l'*Alert* et de la *Discovery* ou du *Nassau*, malgré son prix élevé, rapporte dix fois ce qu'elle coûte au gouvernement qui a eu la sagesse de l'ordonner, en vraie considération et en légitime influence morale. Les services rendus à l'humanité et à la civilisation pèsent d'un grand poids dans la balance des peuples et servent pour ainsi dire à mesurer le rôle qu'ils sont appelés à jouer devant l'histoire. Ne nous désintéressons donc pas, sous peine de déchéance, dans cette lutte ardue, mais si noble, des délicates études d'hydrographie, des explorations hardies et des grandes découvertes scientifiques. Luttons pied à pied avec nos rivaux pour la conquête de la vérité, afin de rester à la tête du mouvement intellectuel, qui seul peut nous permettre de reprendre le rang auquel nous avons droit dans le concert des sociétés civilisées modernes.

Nous touchions enfin au terme de notre long voyage. Le 17, le temps se remit au beau et nous fîmes bonne route. Le 18, nous mîmes en panne pour sonder, l'eau avait subitement changé de couleur et paraissait indiquer un danger. Il n'y avait pas de fond à cent trente mètres. Le 19 décembre au matin, on découvrit la terre et bientôt nous reconnûmes l'immense volcan Aconcagua (sept mille cent vingt mètres) la plus élevée des montagnes américaines. On fit pousser les feux et dans l'après-midi nous jetâmes l'ancre à Valparaiso.

Depuis cinquante-quatre jours que nous avions quitté Montevideo, nous avions subi des fatigues, des privations de tout genre et couru bien des dangers, mais nous en étions très-amplement récompensés d'ailleurs par les spectacles aussi variés que sublimes qui s'étaient déroulés à nos yeux, les sites magnifiques que nous avions admirés, les curieuses peuplades entrevues, les émotions inédites que nous nous étions procurées, et par la satisfaction que l'on ressent toujours après avoir mené à bonne fin une entreprise assez peu commune et remplie d'obstacles, surtout lorsqu'on a la conscience de l'avoir fait en accomplissant son devoir, tout en rendant quelques services à la grande cause du progrès.

DES MEILLEURS MOYENS

DE VULGARISER

LES CONNAISSANCES GÉOGRAPHIQUES

— Extrait du Mémoire de M. Berdellé —

Nos lecteurs se souviennent peut-être du concours ouvert par la Société de géographie de Lyon sur *les meilleurs moyens de vulgariser les connaissances géographiques.* Deux mémoires furent particulièrement distingués par la Société : l'un, signé par M. de Longuemar, officier de l'instruction publique à Poitiers, obtint le prix proposé et fut inséré *in extenso* dans notre Bulletin n° 2 (juin 1875) ; l'autre, signé de M. Charles Berdellé, ancien garde général à Ryoz (Haute-Saône), obtint une *mention très-honorable*, et il fut décidé, sur la proposition du rapporteur, qu'on en insérerait de larges extraits dans un de nos Bulletins. Ce sont ces extraits qu'on va lire.

L'auteur établit d'abord la nécessité de réformer notre enseignement géographique :

Jusqu'à présent la géographie n'a eu qu'une place trop réduite dans nos programmes d'enseignement, et il faut avouer que les mé-

thodes d'enseignement n'étaient pas de nature à compenser le manque de temps. Aux écoles primaires et aux classes préparatoires du collége, on vous faisait apprendre par cœur de petits livres renfermant une collection de noms propres auxquels on s'attachait fort peu à donner un sens. Puis interruption complète de la géographie actuelle pour ne s'occuper que de la géographie historique. On apprenait le nom des provinces de l'empire des Perses ou de celui d'Alexandre, mais on oubliait complétement celui du chef-lieu du Loiret ou du Lot-et-Garonne. Il est vrai qu'en philosophie on se le remémorait vite dans un manuel, pour pouvoir devenir bachelier. Quant à donner une division de notre France en pays de montagnes, collines ou plaines, on en était parfaitement incapable; on ne l'aurait pas été moins de parler de la nature du terrain, des productions, des curiosités naturelles ou faites de main d'homme qui distinguent chaque pays. Si, au lieu de naître en Alsace, j'étais venu au monde dans l'Ile-de-France ou l'Orléanais, j'aurais cru que dans toute la France on ne parlait qu'un français plus ou moins grammatical.

Depuis le temps où je faisais mes études, je sais qu'on a accompli des progrès; mais ils sont insuffisants, et le premier des moyens à employer pour vulgariser les connaissances géographiques serait une réforme de l'enseignement, non-seulement en ce qui concerne la géographie, mais encore en ce qui concerne les autres sciences qui y touchent...

Suit un système d'enseignement pour les salles d'asile :

On devrait avoir dans les salles d'asile ou écoles maternelles de grandes cartes murales qui, au lieu des indications ordinaires, ne porteraient que les limites des départements d'une région de la France. Les régions qui formeraient le sujet de chaque carte seraient assez petites, et les cartes assez grandes, pour que chaque contour de département pût servir de cadre à un petit tableau représentan tantôt une vue générale du chef-lieu, tantôt un de ses principaux monuments. Il y aurait la cathédrale de Strasbourg, le palais et la place Stanislas de Nancy, la porte Noire ou la porte Taillée de Besançon, la statue de Rapp à Colmar.

On répéterait aux enfants le nom de chaque objet jusqu'au moment où ils pourraient le nommer eux-mêmes si on le leur montrait, le montrer eux-mêmes si on le leur nommait.

Voici comment ces dénominations devraient être faites :

« La cathédrale de Strasbourg dans le Bas-Rhin. »

« La porte Taillée à Besançon, dans le Doubs. »

Actuellement, il est rare qu'un homme puisse vous dire par quels

départements un département est limité. Si on adopte notre système de cartes à images dans les écoles maternelles, il n'y aura plus personne d'ignorant sous ce rapport dans les générations qui nous suivront. Il est difficile de se rappeler que telle figure, terminée par des lignes capricieuses et dans laquelle se trouve inscrit le nom de Meurthe, est située près d'autres figures analogues dans lesquelles on a inscrit les noms de Moselle ou de Bas-Rhin. Mais il est plus facile de se rappeler qu'au-dessus et à droite de l'image d'un palais qu'on a entendu nommer « palais Stanislas à Nancy (Meurthe), » on a vu celles de deux cathédrales qu'on a entendu désigner, la première sous le nom de « cathédrale de Metz (Moselle) ; » la seconde sous celui de « cathédrale de Strasbourg (Bas-Rhin). » Dans le premier cas, on ne se rappelle que des noms propres ; dans le second, des objets susceptibles de description. Seulement, pour bien atteindre le but, il faut viser à la variété plutôt qu'à l'unité dans le choix des sujets.

On se rendra parfaitement compte de l'avantage de ce système si on veut réfléchir au rôle que joue l'association des idées dans l'instruction du premier âge. Qui de nous, en entendant le simple mot Skager-Rack, n'a pas envie de répondre : Cattégat, Sund, grand Belt et petit Belt. Seulement, demandez aux neuf dixièmes d'entre nous ce que signifient ces mots cabalistiques. On ne pourra dire si ce sont des caps, des isthmes ou des détroits. On a appris ces mots pendant qu'on était très-jeune, dans un livre, et on n'a regardé une carte que par hasard. Je voudrais que le premier enseignement de la géographie ne se fît que sur des cartes, le texte explicatif ne se trouvant qu'entre les mains du maître. Les élèves des salles d'asile et même des classes inférieures des écoles et des colléges pourraient avoir des livres où des images seraient disposées sur des cartes, comme les vues des monuments de Paris sur certains plans de cette ville. Les images et vues panoramiques du détroit de Gibraltar, du Bosphore, de l'isthme de Suez, de la pointe extrême du cap Nord, du Vésuve, de l'Etna, du mont Blanc, etc., etc., diraient bien plus aux jeunes imaginations que la suite de mots *cabalistiques* (je répète le mot à dessein) qu'on fait apprendre, en croyant que la définition plus ou moins bonne qu'on met à la tête de chaque chapitre suffit à l'élève pour attacher des idées à ces mots indigestes dont on charge sa mémoire.

Un grand avantage de la méthode des images sera de pouvoir être mise en usage sur des élèves qui ne savent pas encore lire ; un autre, plus grand encore, c'est de commencer à donner des idées et à ne songer qu'après à enseigner des mots pour les exprimer. Dans l'ancien enseignement, c'était juste le contraire qui arrivait.

De la salle d'asile, nous passons à la petite école primaire :

Quand l'enfant sait épeler toutes les syllabes, quand il se met à lire des mots sans encore pouvoir lire des phrases, on l'exerce sur des tableaux où il y a des mots comme :

marron, baron, charron,
loup, cantaloup, beaucoup, etc.

La méthode serait excellente si on voulait de cet enfant faire un rimailleur. Au point de vue *exclusif* de la lecture, elle est irréprochable. Mais comme, dans le siècle actuel, il faut, en fait d'instruction, d'une pierre faire autant de coups que possible, il me semble que les tableaux de lecture pourraient renfermer quelque chose d'instructif. Je ne développerai ici que ce qui peut être fait à cet égard pour la géographie.

Ayez des tableaux de lecture beaucoup plus grands que les tableaux ordinaires, assez grands pour que sur l'un d'eux vous puissiez mettre la France divisée en départements, avec l'inscription en gros caractères du nom de chaque département, en caractères un peu plus petits des noms des chefs-lieux. Que ce tableau soit suivi d'autres... Celui qui, après avoir vu les tableaux-images des écoles maternelles, apprendrait à lire sur ces « tableaux de lecture » en forme de cartes, saurait plus de géographie que tel autre qui, sans regarder de cartes, aurait appris par cœur tous les chapitres du petit abrégé de Meissas et Michelot. Ces leçons de lecture seraient surtout profitables si le maître les entremêlait de conversations sur les pays et les villes dont il ferait lire les noms.

Il faudrait encore que le maître prît certaines précautions pour ne pas fausser les idées. Ainsi il faudrait que, pour faire lire le nom d'une ville, il mît sa baguette non sur le nom, mais sur le petit rond qui la figure. S'il veut faire lire le nom d'un département, d'une province ou d'un pays, il devra, avec le bout de sa baguette, en parcourir les limites...

Nous arrivons ainsi aux classes supérieures de l'école primaire :

L'enfant a appris à lire et à écrire tout en s'assimilant les premières connaissances de diverses sciences ; maintenant on peut commencer à les lui enseigner pour elles-mêmes. Pour enseigner la géographie, on se sert de cartes : il s'agit d'apprendre aux enfants à les lire. Pour bien comprendre une carte hypsométrique, c'est-à-dire où le relief de terrain est marqué au moyen des courbes de niveau, il n'est pas

indispensable de savoir expliquer au tableau noir, la craie à la main, les principes sur lesquels cette construction est fondée; il suffit de les comprendre *intuitivement*...

Lire la carte nes uffit pas. Il faut que l'élève, de bonne heure, sache s'orienter :

Ayez bien soin après, non pas de *raconter*, mais de *faire remarquer* aux élèves qu'il y a une étoile, l'*étoile polaire*, qui reste à peu près immobile pendant que toutes les autres tournent autour d'elle. Nous lisons dans les cahiers d'un Saint-Cyrien (à propos de l'Algérie) : « Les officiers doivent faire connaître aux soldats l'étoile polaire, qui leur servira à se diriger s'ils venaient à s'égarer dans le Sud. » Pourquoi ne pas enseigner dès l'école ce que tout citoyen appelé à servir son pays devra savoir pour parvenir à s'orienter?

En donnant lès définitions des points cardinaux, on devrait avoir soin de distinguer le sens des mots, côté et direction. Ainsi on définit généralement l'Est, le côté où le soleil se lève. Je le définirais : la direction dans laquelle le soleil se lève à l'équinoxe, c'est-à-dire à l'époque où les jours sont égaux aux nuits. Les jours d'équinoxe et de solstice, on devrait toujours mener les élèves de toutes les classes des écoles primaires et des colléges observer la direction où se font le lever et le coucher du soleil. On leur ferait voir qu'aux équinoxes le lever et le coucher se font dans des directions en prolongement l'une de l'autre et perpendiculaires à la directión Nord; que ces directions se nomment Est et Ouest; qu'aux autres époques de l'année, le lever et le coucher se font dans des *directions différentes*, mais toujours *du même côté* de la ligne Nord-Sud, c'est-à-dire les levers du côté de l'Est, les couchers du côté de l'Ouest.

Dans les classes supérieures des colléges, on pourrait, par des constructions géométriques très-simples, faire trouver l'écart de la direction des levers et couchers lors des solstices. Dans le centre de la France, il doit être d'à peu près 36°. Dans les classes inférieures et les écoles primaires, on peut faire prendre cet écart par l'observation directe...

La méthode, surtout à l'école primaire, a son importance :

Une recommandation généralement faite de nos jours (mais est-elle généralement suivie?) c'est de commencer l'étude de la géographie par celle du village qu'on habite, de passer à celle du canton, du département, etc. Avec les plans du cadastre, il sera facile à un instituteur de faire le plan de sa commune, chef-lieu, annexes et territoire, et d'habituer les enfants à s'y reconnaître, à retrouver leurs

rues, leurs maisons, etc. De là il sera facile de passer à l'étude du département.

De l'étude du département, on passera à celle de la France et de ses possessions dans le monde, à commencer par l'Algérie, puis à celle des pays de l'Europe et de leurs colonies, puis à celle des pays non européens.

L'étude de la géographie ne devra pas consister en récitations de leçons, mais en conversations. Faites voyager l'élève sur une carte, et à propos de chaque nom de ville, de province, racontez-lui ce que vous croirez devoir l'intéresser; faites-lui raconter à son tour ce qu'il en aura retenu. Surtout faites-lui voir, autant que les moyens de votre école le permettent, des vues de villes, paysages, monuments, costumes empruntés aux pays que vous étudiez.

De l'école primaire, l'auteur nous conduit dans les « colléges et lycées. » Là encore, là surtout, sa méthode sort tout à fait de l'ancienne routine. Sans approuver toutes ses propositions, et même en renouvelant expressément les réserves faites par le rapporteur du concours, continuons à citer :

Il y a de certaines études que dans nos lycées et colléges on n'aborde guère que dans les classes supérieures, et qu'on devrait commencer dans les basses classes, sauf à suivre une méthode appropriée à l'âge des enfants. Je veux parler des études mathématiques, physiques et naturelles.

Cette réforme aurait un grand avantage pour l'étude de la géographie, parce que cette science a des rapports avec toutes les sciences positives, et ce n'est que par ce moyen qu'on fera de la géographie de nos colléges un corps de science, au lieu d'un squelette qu'elle n'a formé que trop longtemps.

Dans tout collége bien organisé, on devrait avoir de petits ateliers de menuiserie, et là où la terre plastique est assez abondante, de petits ateliers de modelage. A défaut de terre plastique, on pourrait même employer d'autres matières telles que papier-pâte, grains de sable fin reliés par un ciment quelconque. Il sera facile de construire des reliefs très-reconnaissables, d'après les plans hypsométriques. Ainsi, en ayant des planchettes dont l'épaisseur serait juste égale à l'intervalle qui sépare deux profils, on pourrait tracer sur les deux faces d'une planchette les deux profils voisins. On découperait après la planchette en guidant la scie à la fois sur les deux profils ; on aurait ainsi la représentation en relief de la portion de terrain comprise entre les deux profils. En faisant la même opération pour les autres

parties du terrain et collant les planchettes ensemble, on aurait le relief du terrain.

Parlerai-je de l'avantage que présentent les cartes hypsométriques sur celles dont on se servait jusqu'à présent pour l'instruction? Les cartes hypsométriques me semblent même préférables aux cartes en relief; ces dernières n'acquièrent de vraie utilité que si elles sont ornées de courbes de niveau. Il serait même convenable de donner des courbes de niveau du fond de la mer, autant que l'état actuel des travaux hydrographiques le permet.

Les lignes de niveau devront être un peu renforcées de 5 en 5 ou de 10 en 10. Cela ajouterait beaucoup de clarté à une carte sans la charger. Une carte à courbes de niveau coûte bien moins de travail et peut donc se faire à bien meilleur compte qu'une carte ornée de hachures suivant la plus forte pente. Ces dernières renseignent plus rapidement la vue sur la direction des mouvements de terrain, mais donnent des renseignements si insuffisants pour les altitudes qu'il ne faut pas y compter du tout.

La carte hypsométrique laisse plus de netteté aux écritures que celle à hachures; mais où sa supériorité est immense, c'est quand elle doit être surchargée d'indications de cultures ou de nature géologique des terrains : si alors elle est polychrome, elle ne laisse rien à désirer.

Les rencontres de surfaces, lignes de fond, lignes de faîte, changements subits de pente devraient être marqués par des lignes d'une couleur ou d'une conformation particulière.

Du reste, les cours de rivières, l'indication des stations trigonométriques servent déjà grandement à vous empêcher de prendre un creux pour un relief, et réciproquement.

Les indications géologiques ou agronomiques contribueront de la même façon à la clarté du relief; car les terrains d'alluvion pour les cartes géologiques, les prairies pour les cartes agricoles nous indiquent ordinairement où finit la montagne, où commence le sol de la vallée.

Plus on est jeune, et plus on a de facilité à apprendre à distinguer un objet d'un autre et à lui appliquer un nom. Une collection de roches les plus utiles à connaître devrait donc être mise entre les mains des enfants les plus jeunes pour leur enseigner à distinguer un granit d'un grès ou d'un calcaire. Si on avait fait cela depuis longtemps, nos romanciers auraient honte de placer tous leurs châteaux féodaux sur des bases de granit, lorsque tant de montagnes ne sont formées que de grès ou de calcaires, et que c'est même dans ces derniers qu'on trouve le plus de ces grottes souterraines si chères à la littérature romanesque.

Outre les collections de roches et de minéraux, chaque collége devrait avoir dans son jardin des caisses remplies de terre végétale prise sur des points différents et renfermant dans des proportions diverses le sable, l'argile et le calcaire. On ferait un mélange des semences caractéristiques des différents terrains, et on sèmerait ce mélange indistinctement dans toutes les caisses. On enseignerait ainsi aux élèves à reconnaître les terrains d'après les plantes qui y lèvent ou prospèrent. On leur enseignerait aussi les moyens les plus simples de faire une analyse d'un terrain végétal, de manière à déterminer les proportions de calcaire, de sable et d'argile.

Ayez une caisse plate garnie dans le fond d'une toile dont, par des moyens quelconques, vous puissiez soulever, tantôt telles parties, tantôt telles autres, au-dessus de l'eau qui remplit la caisse[1]. Versez dans cette eau des solutions chimiques fournissant des précipités de différentes couleurs. Vous ferez ainsi, devant les enfants, de la géologie en action qui leur fera comprendre la formation des roches sédimentaires, et la manière de reconnaître l'âge respectif de ces roches et des systèmes de montagnes.

Voilà déjà assez de connaissances pour faire, de tous les pays assez étudiés pour cela, des descriptions géologico-hypsométriques qui donneront d'un pays une idée bien plus nette que la division par bassins hydrographiques qui sont souvent séparés par des lignes de faîte plus idéales que réelles.

Maintenant on peut passer à la physique du globe, à la météorologie ; ces sciences font tous les jours des progrès ; seulement leurs résultats devraient être consignés dans les atlas de géographie, où l'on devrait voir toutes ces lignes isothermes, isochimènes, etc., dont on ne parle que dans les traités de physique.

Alors le jeune élève serait muni de tout ce qu'il faut pour apprendre un peu de phytostatique et de zoostatique. Serait-il si difficile d'indiquer sur une carte hypsométrico-géologique les points des cours d'eau plus spécialement habités par les truites et les points habités par les autres poissons, ainsi que ceux jusqu'où remontent tels ou tels poissons de mer ?... Quant à la disposition des plantes, à la géographie agricole, industrielle, commerciale, je sais qu'on s'en occupe maintenant; mais en fait-on précéder l'étude par celles de zoologie, de botanique, de physique et de chimie, qui sont indispensables pour que l'étude en soit fructueuse ? Et pourtant chacune de ces sciences offre des parties qu'on peut enseigner aux plus jeunes, auxquelles les

[1] Ceci n'est qu'une idée première, une grossière ébauche qu'un homme plus savant que moi pourra transformer en appareil vraiment instructif.

élèves trouvent même beaucoup d'attraits. Seulement, pour les enseigner, il faudrait ôter quelques heures aux analyses grammaticales ou logiques, aux thèmes latins ou grecs, à la versification latine.

Après d'excellentes considérations sur l'utilité de décrire et de comparer les mœurs de différents pays, — considérations qui, ayant été citées tout au long ou à peu près dans le rapport, ne sauraient l'être ici une seconde fois, — voici l'ébauche d'un chapitre essentiel qui manque dans tous les traités de géographie :

Voici quelques exemples du vocabulaire géographique polyglotte que je voudrais voir mettre entre les mains des élèves des collèges :

Confluents de rivières. — Conflans, Confolens, Coblentz (francisé en Coblence), *gemünde* (francisé en *guemines* dans Sarreguemines, Neckargemünde, etc.). *Montereau*, *Fault*, *Yonne.*

Embouchure de fleuve. — *Münde* (francisé en Monde). — Ex. : Swinemonde, *Ostia* (italien).

Port de mer ou de navigation fluviatile. — Le Tréport, Port-sur-Saône, Havre, dérivé du mot des langues germaniques *Hafen*, *Havn.* (*Kjöbenhavn*, Kopenhague). Arabe : *Mers*, *Mersa* (*Mers-el-Kebir*, le grand port).

Défilé, passage de montagnes. — Col, Port (Saint-Jean-Pied-de Port), Pas, Portes (Portes de fer). Arabe : *Tenia* (*Tenia de la Mouzaia*). Allemand : *Pass*, *Pforte*, etc.

Idée de fortification. — Chateau, Cateau, Châtel, Chatey, *Castra* (latin), *Castel*, *Cassel ; Castle* (anglais) *burg* (allemand). Exemples : Neufchâteau, Neufchâtel, Nauenburg, Newcastle. (*Burg* est francisé en *bourg*, Strasbourg ; ne pas confondre alors avec le français *bourg* signifiant intermédiaire entre une ville et un village.) *Bordj*, *kasbah* (arabe) *fort*, *ferté* (du latin *firmitas*). Ces mots expriment non-seulement l'idée de châteaux, mais quelquefois aussi celui de camps romains ayant donné naissance aux localités.

Gué, passage de rivière. — Allemand : *furt* (francisé en *fort*). Ainsi Francfort ou Frankfurt signifie le *gué franconien* et ne doit pas éveiller d'idée de forteresse.

Ville. — *Stadt* (allemand). *Gorod*, *grade* (slave). *Civitta* (italien). πόλις (grec) *town* (anglais) a donné lieu à la terminaison *ton*. Exemples : Villeneuve, Neustadt, Nowogorod, Naples (de Νεαπόλις).
Civitta-Vecchia, Alstadt.

Idée de village. — *Dorf* (allemand).

Origine due à une ferme ou maison de campagne. — Ville,

velle (du latin *villa), villa* (italien, espagnol), *hof, hoffen* (allemand).

Origine due à une maison. — Maison, mesnil, manoir, ménil. *haus, hausen* (allemand), *house* (anglais), *heim, home* (chez soi, en allemand et en anglais, d'où dérive le mot français *hameau).*

Origine due à une église ou couvent. — Église, moutier, moustier, Monestier; *Kirch, Kirchen* (allemand), en flamand *kerque*, Dunkerque, l'église des dunes ; *Münster.*

Pays montagneux. — Mont, dune, *dun* (celtique), *berg* (allemand). Exemples : Montfaucon *(Montefalcone,* Italie), Faulquemont, Falkenberg. *Djebel* (arabe). Exemple : *Gibraltar*, de *Djebel-al-Tarik*, parce que Tarik débarqua là pour sa conquête de l'Espagne.

Sierra (espagnol), pour *scie* ou chaîne de montagnes. *Sera* (?) (arabe).

Tête. — *Kopf* (allemand), *Ras* (arabe), *Pen* (breton). Exemples : *Pen March*, tête de cheval.

Pic, Puy, Puech (celtique), *Spitz* (allemand).

Dent. — *Zahn* (allemand), *Horn* (allemand, *corne*).

Roc, roche, pierre. — *Stein, fels* (allemand), *stone* (anglais), *flühe* (allemand, dialecte suisse), *hadjar* (arabe).

Plaines. — Champagne, Campanie, Campine, Landes (steppes cosaques, llanos, pampas de l'Amérique du Sud). Allemand : *Land, Feld, Au* (plaine d'alluvion), *Ried* (plaine marécageuse).

Ile, isle. — Exemples : l'Ile-de-France, l'Isle-sur-le-Doubs, Lille? Langues germaniques : *Wœrd, holm.* Exemple : *Wœrth*, bourg alsacien près du champ de bataille de Reichshoffen; *Bornholm, Stockholm.* Anglais : *Island* (*Rhode-Island*), italien *Isola (Isola bella).*

Idée de digue. — Langues germaniques : *Damm, Werp.* Exemples : *Antwerpen*, Anvers, *Amsterdam, Rotterdam.*

Pont. — *Briva* (celtique) ; *brück* (allemand). Exemples : Pont-à-Mousson, *Samarobriva* (Pont-sur-Somme), nom latin d'Amiens. *Saarbrücken*, francisé en Sarrebruck (Pont-sur-Sarre). *Kantarah* (arabe).

Rivière. — *Rive, ru* (à tort écrit *rupt). Rio* (espagnol), *Rio de la Plata.* Langues germaniques : *bach*, d'où dérivent en Normandie les noms terminés en *bec : Caudebec*, etc. Arabe : *Oued, ouad, ouady.*

Source. — *Font, fontaine ;* en allemand : *brunn, brunnen ;* en arabe : *aïn.* Exemple : dans la Haute-Saône, une rivière nommée la *Romaine*, prend sa source au village de *Fondremand, fons Romanæ.*

Bain, bains. — Allemand : *Bad, Baden.*

Voilà un faible échantillon du vocabulaire que nous voudrions voir entre les mains de tout homme étudiant la géographie. Toute une société de savants polyglottes ne sera pas de trop pour le faire ; mais une fois achevé, il rendrait de vrais services à ceux qui étudient la géographie.

Une remarque philologique intéressante à faire, c'est la fréquence de certaines terminaisons dans certaines régions. Ainsi les terminaisons *y*, *gny* du Nord, deviennent *ey*, *gney* en Franche-Comté, *ac* et *gnac* en Gascogne. La terminaison *ville* devient *velle* en Franche-Comté : *Granvelle*, *Neuvelle*.

Des méthodes nouvelles exigent un matériel nouveau. Comment l'improviser ? comment surtout le mettre à la portée de toutes les bourses ? Nous avons cité dans le rapport la page chaleureuse où M. Berdellé démontre combien il serait facile de créer de bons atlas populaires. Nous y renvoyons le lecteur et nous arrêtons ici, faute d'espace, ces intéressants extraits.

CONFÉRENCE GÉOGRAPHIQUE

AU PALAIS DE BRUXELLES

DISCOURS DU ROI

MESSIEURS,

Permettez-moi de vous remercier chaleureusement de l'aimable empressement avec lequel vous avez bien voulu vous rendre à mon invitation. Outre la satisfaction que j'aurai à entendre discuter ici les problèmes à la solution desquels nous nous intéressons, j'éprouve le plus vif plaisir à me rencontrer avec les hommes distingués dont j'ai suivi, depuis des années, les travaux et les valeureux efforts en faveur de la civilisation.

Le sujet qui nous réunit aujourd'hui est de ceux qui méritent au premier chef d'occuper les amis de l'humanité. Ouvrir à la civilisation la seule partie de notre globe où elle n'ait point encore pénétré, percer les ténèbres qui enveloppent des populations entières, c'est, j'ose le dire, une croisade digne de ce siècle de progrès ; et je suis heureux de constater combien le sentiment est favorable à son accomplissement ; le courant est avec nous.

Messieurs, parmi ceux qui ont le plus étudié l'Afrique, bon nombre ont été amenés à penser qu'il y avait avantage pour le but commun qu'ils poursuivent à ce que l'on pût se réunir et conférer en vue de régler la marche, de combiner les efforts, de tirer parti de toutes les ressources, d'éviter les doubles emplois.

Il m'a paru que la Belgique, État central et neutre, serait un terrain bien choisi pour une semblable réunion et c'est ce qui m'a enhardi à vous appeler tous, ici, chez moi, dans la petite conférence que j'ai la grande satisfaction d'ouvrir aujourd'hui. Ai-je besoin de dire qu'en vous conviant à Bruxelles, je n'ai pas été guidé par des vues égoïstes. Non, messieurs, si la Belgique est petite, elle est heureuse et satisfaite de son sort; je n'ai d'autre ambition que de la bien servir. Mais je n'irai pas jusqu'à affirmer que je serais insensible à l'honneur qui résulterait pour mon pays de ce qu'un progrès important, dans une question qui marquera dans notre époque, fût daté de Bruxelles. Je serais heureux que Bruxelles devînt en quelque sorte le quartier général de ce mouvement civilisateur.

Je me suis donc laissé aller à croire qu'il pourrait entrer dans vos convenances de venir discuter et préciser en commun, avec l'autorité qui vous appartient, les voies à suivre, les moyens à employer pour planter définitivement l'étendard de la civilisation sur le sol de l'Afrique centrale; de convenir de ce qu'il y aurait à faire pour intéresser le public à votre noble entreprise et pour l'amener à y apporter son obole. Car, messieurs, dans les œuvres de ce genre, c'est le concours du grand nombre qui fait le succès, c'est la sympathie des masses qu'il faut solliciter et savoir obtenir.

De quelles ressources ne disposerait-on pas, en effet, si tous ceux pour lesquels un franc n'est rien ou peu de chose, consentaient à le verser à la caisse destinée à supprimer la traite dans l'intérieur de l'Afrique.

De grands progrès ont déjà été accomplis, l'inconnu a été attaqué de bien des côtés ; et si ceux ici présents qui ont enrichi la science de si importantes découvertes voulaient nous en retracer les points principaux, leur exposé serait pour tous un puissant encouragement.

Parmi les questions qui seraient encore à examiner on a cité les suivantes :

1° Désignation précise des bases d'opération à acquérir, entre autre sur la côte de Zanzibar et près de l'embouchure du Congo,

soit par convention avec les chefs, soit par achats ou locations à régler avec les particuliers ;

2° Désignation des routes à ouvrir successivement vers l'intérieur et des stations hospitalières, scientifiques et pacificatrices, à organiser comme moyen d'abolir l'esclavage, d'établir la concorde entre les chefs, de leur procurer des arbitres justes, désintéressés, etc. ;

3° Création, l'œuvre étant bien définie, d'un comité international et central et de comités nationaux pour en poursuivre l'exécution, chacun en ce qui le concernera, en exposer le but au public de tous les pays et faire au sentiment charitable un appel qu'aucune bonne cause ne lui a jamais adressé en vain.

Tels sont, messieurs, divers points qui semblent mériter votre attention ; s'il en est d'autres, ils se dégageront de vos discussions et vous ne manquerez pas de les éclaircir.

Mon vœu est de servir comme vous me l'indiquerez la grande cause pour laquelle vous avez déjà tant fait. Je me mets à votre disposition dans ce but et je vous souhaite cordialement la bienvenue.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

SÉANCE MENSUELLE DE NOVEMBRE 1876

Après l'adoption du procès-verbal de la précédente séance, M. le président annonce que M. Blaize, vice-consul de France à Madère, envoie des notes sur cette île.— M. l'abbé Faure annonce, de Santiago (Chili), l'envoi d'un travail important sur la Bolivie. — Ces documents seront publiés dans l'une des prochaines séances. — Le président donne lecture, en l'accompagnant d'éloges mérités, d'une intéressante lettre de M. le Dr Pichot, jeune Lyonnais, momentanément établi à Edward's-town, province de Queen'sland (Australie). Notre jeune compatriote envoie à la Société un travail sur la contrée qu'il parcourt.

Lecture en sera donnée dans la séance de décembre.

Il est ensuite donné lecture, au nom du bureau, du rapport sur les principaux actes de la Société pendant l'année écoulée, il en résulte :

1° Que la réforme des timbres apposés sur les lettres est en excellente voie d'exécution. 1,467 bureaux, sur 5,200 existant en France, sont actuellement munis du modèle portant le nom du département. Fin 1877, la moitié au moins sera changée, et dans trois ou quatre ans la réforme sera complète.

2° La pensée d'inscrire le nom du département, de son chef-lieu et de l'altitude, sur le fronton des gares, ne marche pas aussi vite. Les compagnies de chemin de fer ne l'ont pas encore adoptée. Cependant celle de Paris-Lyon-Méditerranée a commencé à placer la cote de l'altitude sur une pierre spéciale dressée sur quelques-uns des murs qui bordent la voie. La Société fait de nouvelles et pressantes démarches pour arriver à l'exécution plus complète de ce projet.

3° Une commission internationale s'étant formée à Paris, sous la présidence de M. de Lesseps, à l'effet d'étudier scientifiquement le meilleur mode de percement de l'isthme de Panama, notre Société a décidé de s'intéresser à cette pensée par voie de délégués.

4° M. Largeau, qui a déjà fait deux voyages à Ghadamès, dans le Sahara, ayant offert à la Société de géographie de Paris de tenter l'exploration du Djebel-Ahaggar, cette dernière a recommandé à la nôtre l'examen du projet. Après mûres réflexions, la Société de Lyon a décidé de s'y intéresser ; elle a ouvert, à cet effet, une souscription en tête de laquelle elle s'est inscrite pour 300 francs ; elle la recommande à ses adhérents.

5° Sa Majesté le roi des Belges a réuni, à Bruxelles, les présidents et secrétaires des principales capitales de l'Europe et leur a demandé d'examiner la convenance qu'il y aurait à créer une ligne de postes de secours traversant l'Afrique, de Zanzibar à Saint-Paul de Loanda. Ces postes fourniraient des moyens de défense et de ravitaillement aux voyageurs et travailleraient efficacement à la suppression de la traite.

La savante réunion s'est prononcée en faveur du projet et demande aussi qu'il soit complété en établissant une ligne analogue de la Méditerranée à la région des lacs.

6° L'achat de la bibliothèque Jolibois, — six mille volumes tous spéciaux à la géographie, dont plusieurs d'un très-grand prix, — a été l'acte le plus important de l'année ; le paiement a été effectué ou est assuré par une combinaison à laquelle s'est prêté le Conseil municipal et par la généreuse souscription de cent vingt-cinq sociétaires ; le surplus, cent soixante-quinze ou deux cents, fournira sans doute les fonds nécessaires pour l'emménagement, estimé à 2,000 fr.

7° Le concours institué pour le cours de géographie commerciale établi en faveur de MM. les instituteurs adjoints n'a pas été aussi fort qu'on devait l'espérer.

Le prix n'a pas été décerné ; mais deux copies reconnues dignes d'encouragement ont reçu, la première, une somme de 150 francs, et la deuxième 100 francs. La Société continuera le concours avec l'espoir fondé qu'il donnera de meilleurs résultats l'an prochain. La pensée de concours entre instituteurs est nouvelle ; elle ne peut donc pas réussir de prime-abord.

8° La Société, ayant constaté par un essai de deux années le succès de ses séances publiques, a décidé de leur donner un caractère de

fixité et de périodicité; elles commenceront le troisième dimanche de novembre et continueront ainsi ce même jour, de mois en mois, jusqu'à mai 1877.

9° Les réunions mensuelles de sociétaires ont continué à être suivies et importantes au point de vue de la géographie commerciale, elles ne laisseront rien à désirer lorsque les géographes distingués, si nombreux à Lyon, nous favoriseront de leurs communications scientifiques.

10° 30 nouveaux sociétaires, parmi lesquels M. de Lesseps, ont pris place dans les rangs de la Société; malheureusement 13 anciens sont décédés. Le nombre dépasse 300; il devrait être de 500 environ. La Société de Paris en compte 1,500.

Le Président termine le rapport par quelques réflexions sur l'intérêt qu'inspirent les études géographiques à notre époque. Non-seulement elles tendent à nous faire connaître les derniers coins ignorés de notre globe, mais encore elles président aux solutions scientifiques de toutes les grandes entreprises modernes : établissement de voies ferrées, percement de canaux maritimes, création de mers intérieures.

A la suite de ce rapport, M. Coint-Bavarot, membre du Comité, propose d'examiner la convenance d'établir dans chaque commune de France, dans le lieu le plus fréquenté, une pierre portant l'énoncé de l'altitude, de la longitude, de la latitude du lieu, ainsi que celui du bassin maritime auquel il appartient.

Une discussion s'établit entre divers membres de la Société, entre autres M. Ganeval et M. le D[r] Perrin.

Quelques doutes sont émis sur la convenance d'inscrire la longitude et la latitude. L'altitude est reconnue très-utile pour l'agriculture. Finalement, la proposition, approuvée en principe, est renvoyée au Bureau pour en écrire à M. le ministre de l'intérieur.

La parole est ensuite donnée à M. le colonel Debize, qui communique à la Société le discours de S. M. le roi des Belges, à l'ouverture de la conférence mentionnée dans le rapport. Il propose ensuite une adresse d'adhésion à ce prince ami du progrès humanitaire et scientifique. L'adresse, votée par acclamation, sera envoyée par les soins du Bureau à S. M. le roi des Belges.

M. Perroud, absent, ne peut pas donner communication de son rapport détaillé sur le prix de concours. M. le président y supplée par quelques explications et proclame les noms des deux instituteurs

adjoints, M. Anjou et M. Goumy, qui ont mérité les récompenses mentionnées au rapport.

M. Ganeval présente un rapport favorable en tous points à l'excellent ouvrage de M. Hurbin-Lefebvre, *Changes et Arbitrages*. Le rapport constate surtout qu'il est plus utile à la géographie commerciale que son titre ne pourrait le faire supposer.

La séance se termine par l'annonce d'une demande en révision des statuts. La motion tend à invalider le résultat du dernier tirage au sort. Son résultat compromet la bonne marche de la Société.

La demande n'ayant pas été portée à l'ordre du jour ne peut être discutée. Mais, sur la demande du Président, l'assemblée maintient les pouvoirs des anciens membres du comité jusqu'à ce qu'il ait été statué sur l'incident.

SÉANCE DU 16 NOVEMBRE 1876

Dimanche dernier, dans la salle des réunions industrielles, au palais du Commerce, le bureau de la Société de géographie de notre ville inaugurait ses séances publiques mensuelles.

A une heure précise, M. le président ouvre la séance en remerciant l'assemblée de l'empressement que l'on met à se rendre aux appels de la Société ; ce zèle à s'instruire l'a décidée à donner à ses réunions le caractère de fixité et de périodicité qu'elles vont avoir maintenant.

M. Largeau, qui a déjà fait deux voyages heureux et utiles dans le Sahara, va tenter l'exploration du Djebel-Ahagar, massif montagneux, clé du système hydrographique de cette partie de l'Afrique. M. le président annonce qu'une souscription est ouverte au secrétariat de la Société pour subvenir aux dépenses d'une exploration qui n'a été tentée encore par aucun Européen. La Chambre de commerce a bien voulu voter cinq cents francs à cet effet et la Société de géographie trois cents. M. le président espère que la population lyonnaise viendra encourager les efforts de M. Largeau : les offrandes, quelles qu'elles soient, seront bien reçues.

La parole est ensuite donnée à M. Merritt pour sa conférence sur la géographie de la houille.

Le savant professeur, après s'être excusé d'avoir à parler d'un

ports internationaux ; on obtiendra de plus un résultat humanitaire des plus désirables : la suppression de la traite des nègres.

Pourquoi, en effet, le Soudan vend-il l'esclave ? C'est qu'à défaut de produits ayant chez lui de la valeur, il s'en sert comme de monnaie d'échange ; on le lui paie cher, tandis qu'on ne lui donne que 5 fr. les 100 kilog. de ses arachides qui valent 35 fr. à Marseille ; et on lui fait payer le sel 2 et même 3 fr. le kilogr., tandis qu'en France nous le trouvons trop cher à 20 centimes.

La cherté et la difficulté des transports à dos de chameau ou même d'homme, absorbent cette énorme différence de valeurs.

Il en est de même des dattes et de l'orge. On donne au Touat trois charges de dattes pour une charge d'orge. Un chemin de fer nivellerait ces valeurs à une minime différence près ; tout le monde en profiterait.

Or, le Soudan consomme, au prix élevé du sel, 150,000 tonnes ; la quantité en doublerait s'il pouvait s'établir à moitié prix. Ainsi, quels revenus ne se ferait pas un chemin de fer appelé à remplacer un mode de transport qui coûte plus de 100 fr. la tonne pour une matière comme le sel ?

On a fait deux grandes objections au projet de chemin de fer : il serait obstrué par les sables et on manquerait d'eau pour le service du chemin de fer et des hommes.

M. Duponchel explique qu'on avait fait des objections analogues pour le canal de Suez, et cependant elles ont disparu devant les progrès de la science ; le fait accompli a fait reconnaître qu'elles étaient des préjugés.

C'est une erreur de croire, d'après M. Duponchel, que le chemin de fer ne puisse s'établir à l'abri des sables mouvants ; plusieurs vallées en sont défendues par des montagnes. Les dunes mêmes sont des roches fixes ; si elles ont du sable, c'est que le vent le leur amène, et souvent elles produisent une espèce de rempart, comme un mur qui chasse la neige de sa base par l'effet du remous.

Quant à l'eau, elle ne manque pas dans le Sahara ; seulement, elle est à l'état de nappe intérieure assez profonde. On pourrait d'ailleurs utiliser les puits naturels qu'on trouve à peu près toujours à moins de 50 kilomètres les uns des autres. Il serait aussi très-pratique d'en établir de nouveaux à l'aide des puits artésiens.

Les indigènes ont aussi l'habitude d'établir des canaux d'irrigation, et, à l'aide de la pente, ils arrosent ainsi des surfaces considérables.

Admettant même, ce qui n'est pas, l'impossibilité de se procurer de l'eau ailleurs qu'au départ, à l'arrivée et à quelques points intermédiaires du chemin, M. Duponchel ne voit là qu'une question de transport.

On créerait des wagons d'eau comme on emploie des wagons de lest. Il n'y a pas là de raison pour arrêter l'exécution d'un chemin de fer productif et utile aux intérêts généraux de la civilisation.

M. Duponchel expose ensuite les divers tracés qu'on pourrait adopter pour la construction du chemin de fer. Bien que l'orateur n'ait pas été sur les lieux, on reconnaît, à la précision de ses détails topographiques, qu'il les a étudiés à fond.

D'après lui, la meilleure direction consisterait à emprunter la voie d'Alger-Oran, jusqu'à Affreville, se diriger de là en remontant le Chelif jusqu'à Boghari, Tadjemont et El-Goleah, d'où l'on arriverait, sans grandes difficultés, jusqu'au Touat, et de là au Niger par Tombouctou, qui deviendrait de ce fait le grand entrepôt commercial du Soudan, à l'aide de sa position à deux pas du Niger.

M. Duponchel reconnaît à cet égard, que peut-être il pourrait être préférable de reporter un peu plus à l'est, vers le coude du Niger, l'arrivée du chemin de fer. C'est une question de détail qui pourrait s'approfondir lorsqu'on sera plus avancé dans l'étude définitive d'un tracé qu'il n'a pu compléter que jusqu'au Touat.

L'orateur, vivement applaudi, se met à la disposition de la réunion pour fournir de nouveaux et plus complets renseignements.

M. le colonel Debize demande comment on ferait arriver jusqu'au chemin de fer les produits à retirer des environs du lac Tchad et de notre colonie du Sénégal.

M. Duponchel explique que ce pourrait être l'œuvre des transporteurs locaux. Le chemin, par sa tête de ligne, exercerait l'effet attractif qui se produit toujours dans ces conditions.

Le succès de l'artère centrale qui, dans l'espèce, est le point capital, déterminerait aussi la création d'embranchements qu'on dirigerait sur les localités le plus abondamment fournies de produits locaux, et ayant aussi l'emploi le plus considérable de produits européens.

M. le président fait remarquer que le projet de M. Duponchel présente une frappante analogie avec les idées du roi des Belges.

Le chemin de fer formerait la meilleure ligne de postes destinés à intimider les négriers ou ravitailler les voyageurs. Il serait désirable que les deux idées fussent réunies ; les chances de bonne exécution

s'en augmenteraient beaucoup, car les hommes les plus autorisés d'Europe appuient et patronnent les propositions du roi. L'intérêt commercial, appuyé sur le progrès humanitaire, triompherait plus aisément des difficultés politiques, qu'il ne faut pas perdre de vue.

Il s'agit, en effet, d'établir une ligne ferrée à travers des États musulmans, hostiles à la civilisation chrétienne et puisant leurs moyens d'existence dans un ordre de choses routinier, il est vrai, mais à l'aide duquel ils vivent à cette heure.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire général : CHRISTOPHE.

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4.

GÉOGRAPHIE

D'AMMIEN MARCELLIN

— ASIE OCCIDENTALE ANCIENNE —

PAR

M. L'ABBÉ CHRISTOPHE

De tous les auteurs latins qui ne sont point classiques, Ammien Marcellin est sans contredit le plus remarquable. S'il avait vécu dans un siècle où ses rares talents eussent pu se développer, sous l'influence d'un souffle littéraire pur, nul doute qu'il ne comptât au nombre des premiers écrivains. Ce qui autorise à le penser, c'est que, venu, dans un siècle de décadence, il s'y est conquis une grande place d'honneur.

Jeune, Ammien Marcellin embrassa la carrière des armes, soit que son goût, soit que l'entraînement des circonstances l'ait poussé vers cette profession. Il fit plusieurs campagnes dans les Gaules, sous Ursicinus, auquel il s'attacha, suivit ce général en Orient, arriva aux honneurs militaires et fit partie de l'expédition de Julien contre les Perses. Puis, il continua à servir sous Valens et Gratien. Après la mort de ce dernier empereur, il se retira à Rome, où il écrivit les trente et un livres de son histoire, qui commençait où finissait celle de Tacite, c'est-à-dire à l'avénement de Trajan. Le temps a détruit les treize premiers livres et il ne nous reste que les dix-huit derniers, c'est-à-dire le récit des événements qui se sont accomplis depuis l'année 353

jusqu'à la mort de Valens. C'est heureusement la portion la plus intéressante de l'œuvre, parce que c'est celle où l'auteur, mêlé aux faits qu'il raconte, écrit ce qu'il a vu de ses yeux.

Il ne faut attendre de notre historien ni la profondeur des pensées, ni la dignité de la forme, ni l'éclat du style des maîtres. Né grec, d'ailleurs, et n'ayant appris le latin qu'après coup, il écrit la langue de Cicéron avec la rudesse d'un étranger. De plus, il manque de mesure, de sobriété et de goût; mais il possède l'instruction, le bon sens et la justesse de l'observation à un haut degré. Il a surtout un mérite qui lui est propre, celui d'associer la géographie à l'histoire, d'avoir compris que ces deux sciences sont sœurs, et il étudie à la fois les lieux et les faits. Son goût pour la topographie le pousse souvent jusqu'à la digression. La critique lui en a fait, à bon droit, le reproche; car ses digressions, longues et hors de propos, brisent le récit et nuisent au charme de l'histoire. Mais, lorsqu'il s'en tient à ce qu'il a vu en passant et aux observations qui se rattachent à son sujet, l'œuvre d'Ammien Marcellin est originale et instructive. Tous les géographes modernes ont puisé autant à cette source qu'à celle de Pline et de Strabon, et il fait autorité comme eux. Nous allons montrer quelles lumières on peut en tirer, en étudiant, dans l'expédition de Julien contre les Perses, la situation de l'ancienne Asie occidentale.

Avant de suivre l'armée romaine sur l'*Euphrate* et le *Tigre*, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur les régions qu'arrosent ces deux grands fleuves. Notre historien en a bien esquissé le tableau, et nous n'aurions qu'à le reproduire, s'il ne lui avait donné une extension démesurée; ce qui nous oblige à le réduire, tout en le complétant par les documents que nous fournissent d'autres auteurs.

Les provinces que Julien allait envahir étaient la *Mésopotamie*, la *Babylonie*. Cette étendue de terre, d'inégale dimension, est comprise entre le trentième et le trente-huitième degré de latitude. Pline nous en donne la mesure quand il dit : « La *Mésopotamie*, enfermée à l'est par le *Tigre*, à l'ouest par l'*Euphrate*, au nord par le *Taurus* (lisez *Masius)*, au sud par la

mer Persique, a 800 milles de long, 360 de large[1]. » Ce qui revient à 1209 kil. 600 m. de longueur et à 544 kil. 320 m. de largeur[2].

Montagneuse dans la partie qui touche au *Masius*, aujourd'hui *Karadjia-Daghlar*, elle n'offre plus, à partir de là jusqu'au golfe Persique, qu'une plaine immense et continue où l'œil aperçoit à peine de légères ondulations. Le *Tigre* et l'*Euphrate*, ces deux fleuves dont les noms se rattachent au berceau du genre humain, donnent par leurs replis capricieux, à cette région, une forme bizarre qui la fait ressembler à un aviron.

Les sentiments ne sont point unanimes sur l'origine du *Tigre*. Pline[3] le fait sortir, dans la grande Arménie, à l'ouest du lac de *Van*, d'une source remarquable au milieu d'une plaine, dans un lieu dit *Elégosine*. Il s'appelle *Diglito*, mot que les gens du pays traduisent par *Digel*, les Arabes par *Didgileh*, enfin *Tigre*, tous noms qui signifient un trait, une flèche, et désignent la rapidité de son cours. Il passe par le lac *Aréthuse*, d'où il sort pour se précipiter dans un gouffre, sous lequel il coule quelque temps et reparaît de l'autre côté. Ce lieu s'appelle *Zoaranda*. Puis il traverse un autre lac, nommé *Thospites*, se perd de nouveau et sort près de *Nymphée*, après une disparition de 22 milles. C'est le *Tigre*, dont Xénophon et ses dix mille Grecs tournèrent la source. Les modernes donnent plus exclusivement le nom de *Tigre* à un autre cours d'eau qui naît, à l'occident, d'un des massifs du *Nimrod*, dans la province de *Sophène*, dont le nom se conserve encore dans celui de *Zoph*. Ce *Tigre*, dit d'Anville, paraît sortir, avec un effort qui forme un murmure de grand grand bruit, d'une caverne au-dessus d'un vieux château nommé *Eghil*. Il passe ensuite sous un lieu nommé *Ardis*, autrefois *Artagera*[4], puis à *Amide*, aujourd'hui *Diarbékir;* puis, après avoir reçu le *Nympheus* d'Ammien Marcellin, il va rejoindre le *Diglito*, dont il absorbe, à la fois, les eaux et le nom.

[1] *Hist. nat.*, lib. VI, c. XXX. — [2] Nous avons pris, pour base de ce calcul, celui de d'Anville qui évalue le mille romain à 756 toises; ce qui donne, à peu de choses près, 1512 mètres. — [3] *Hist. nat.*, lib. VI, c. XXXI. — [4] *Le Tigre et l'Euphrate*, p. 81.

Une égale diversité d'opinions se fait remarquer sur l'origine de l'*Euphrate*. Les modernes assignent aussi à ce fleuve deux branches principales, savoir : le *Frat* et le *Mourad-Tchai*. Les anciens ne connaissaient que cette dernière. Si l'on jette les yeux sur la carte de Peutinger, on voit sortir ce cours d'eau de monts appelés *Parverdes*. Nous n'avons retrouvé ce nom dans aucun auteur ancien. Strabon et Pline parlent d'une branche du *Taurus* appelée *Paryadres*, qui semblerait s'y rapporter. La position qu'occupe le *Parverdes* concorde avec le massif de cette grande chaîne qui a pour point culminant l'*Ararat*. Mais ce n'est là qu'une indication vague. Nous trouvons dans Pline une donnée plus précise. Cet auteur décrit ainsi le commencement du *Mourad-Tchai :* « Ce fleuve sort de la *Caranitide*, préfecture de la grande Arménie. Parmi ceux qui l'ont contemplé de plus près, Corbulon le fait naître au mont *Aba*, et Licinius Mucianus, au pied du mont *Capote*, au-dessus de *Zimara*. D'abord, il s'appelle *Pyxurate*. Lorsqu'il est sur le point de se jeter dans les gorges du *Taurus*, il prend le nom d'*Omiras*, *Omiram vocant irrumpentem* [1].

Cependant cette description a contre elle : 1° la contradiction des deux généraux romains; 2° le récit de Xénophon. Il n'est pas impossible de concilier les témoignages de Corbulon et de Mucianus, en supposant que le premier indique le massif, le second, le pic qui donne naissance à la source du fleuve. Il est un peu plus difficile de s'en tirer avec Xénophon qui assure avoir traversé, non loin de sa source, l'*Euphrate* et non le *Pyxurate*. Il y a, sur ce point, une difficulté à l'explication de laquelle les données manquent. D'Anville, si savant, dans son étude sur l'*Euphrate* et le *Tigre*, ne touche point à cette énigme, non plus qu'à quelques autres du même genre. Mais on rencontre, dans la topographie de l'Orient, un dédale de dénominations fait pour embarrasser les plus habiles. Le mont *Aba* de Pline est aujourd'hui le mont *Bin-Goueil*, dans l'*Ala-Dagh*, non loin de la ville de *Bayazid*.

[1] Pline, lib. V, c. xx.

Quant au *Frat,* qui se forme dans une autre partie de l'*Arménie*, au nord-ouest, non loin d'*Arse (Erzeroum)*, il n'est autre que le *Lycus*, et le volume de ses eaux est inférieur à celui du *Mourad-Tchai.*

L'*Euphrate* traverse d'abord la *Derxène* et l'*Anaïtique,* qui répondent à la vallée actuelle de l'*Elivan* et du *Touroubéran*, et sépare la *Cappadoce* de l'*Arménie*. Sa marche est lente d'abord, mais, à mesure qu'il approche du *Taurus*, il devient impétueux et bruyant. Alors, grossi par le *Lycus*, l'*Arsanus*, l'*Arsenias* et le *Mélas* ou *Kara-Sou,* il prend définitivement le nom d'*Euphrate*, et se précipite, avec toutes ces forces réunies, contre la montagne qui semble s'avancer pour lui disputer le passage vers l'Occident. La rencontre a lieu près d'*Eligia*, dans un endroit qui s'appelle aujourd'hui *Pas des Nouchars*. Dans cette lutte titanesque, le fleuve réussit à couper en deux le *Taurus*. Mais, à son tour, la montagne triomphe du fleuve, en le forçant à prendre la direction du sud [1].

Revenons au *Tigre*. Après avoir réuni ses deux branches au-dessous de *Cepha*. Ce fleuve reçoit le *Parthénius*, ou le *Centrites* de Xénophon, plus tard le *Nicephorion* de Pline, aujourd'hui *Khabour;* puis, il côtoie les monts *Gordiens* ou *Zagros*, marque la frontière de l'*Adiabène;* baigne, en passant, les ruines de *Ninive*, de *Nimroud*, d'*El Assur*, ces vieilles capitales dont la science moderne a retrouvé l'histoire, la langue et les monuments ensevelis sous les débris des siècles; reçoit encore le grand et le petit *Zab*, ou le *Lycus* et le *Caprus*, enfin l'*Arba* ou *Delas*, que nous appelons *Diala*. C'est quand il a réuni tous ces affluents, qu'il se présente majestueux au centre de la monarchie persane. Mais toujours fidèle à son nom de *Tigre* et de *Diglito*, il passe, avec la furie du *tigre* et la *rapidité* de la flèche, à travers les cités, les palais et les jardins que la magnificence des Arsacides et des Sassanides accumula sur ses bords et court déverser ses eaux dans le *Pasitigris*, trente lieues en avant du golfe Persique.

[1] Pline, lib. V, c. xx. — Pomponius Mela, lib. III, c. viii.

Pasitigris veut dire *tout le Tigre.* Cette dénomination, qui paraît singulière, attendu que le *Tigre*, depuis la jonction de ses deux sources, coule dans un lit unique jusqu'au canal appelé *Pasitigris*, Pline l'explique en disant qu'après *Apamée*, ville de la *Mésène*, le *Tigre* se partage en deux branches, 125 milles ou 189 kil. 100 m. avant *Séleucie*, projette l'une au sud, vers *Séleucie*, tandis que l'autre, se repliant vers le nord, traverse les plaines de *Cauches*, sans doute le district dont *Coche* était le chef-lieu. La réunion de ces deux branches forme le *Pasitigris*[1]. Voilà bien, en effet, de quoi justifier le nom de *Pasitigris*. Mais quelle est cette branche du *Tigre* qui se repliait vers le nord ? Rien n'en rappelle aujourd'hui l'existence, et il y a là une difficulté qui ne peut être éclaircie qu'en supposant une saignée du *Tigre*, laquelle allait rejoindre vers le nord, les eaux du *Delas* ou *Arba* ou un cours d'eau qui ne serait autre que le *Delas* lui-même[2].

De son côté, l'*Euphrate*, échappé des gorges du *Taurus*, semble ne prendre qu'à regret sa course vers le sud. Arrivé à *Barzalo Laudias*, il cherche de nouveau l'ouest, par un circuit qu'Ammien Marcellin appelle long, *longiorem*. Mais, parvenu à *Samosate*, capitale de la Comagène, il retrouve un autre chaînon du *Taurus*, l'*Amanus*, qui lui barre une seconde fois le passage vers la Méditerranée. Alors, à bout de luttes, le fleuve ralentit l'impétuosité de ses ondes, et, devenu majestueux et tranquille, il se décide, sans retour, à couler au sud. D'abord, il sépare l'*Euphratésiène* de l'*Osroène*, puis la *Syrie* de la *Mésopotamie*, en décrivant des méandres nombreux, mais sans plus recevoir, dans le reste de son parcours, d'autres affluents notables que le *Bélès*, le *Chaboras* et le *Socoras*.

L'*Euphrate* et le *Tigre* qui, de *Samosate* à l'embouchure du *Chaboras*, sont éloignés l'un de l'autre de toute la longueur du

[1] Lib. VI, c. XXXI. — [2] Étienne de Byzance dit : « Il y a une autre *Apamée*, dans le pays de la Mésène, environné par le *Tigre*. Dans ce pays, le *Tigre* se sépare en deux, le *Délas* baigne la partie de droite, le *Tigre* la partie de gauche. Ἔστι καὶ ἄλλη ἐν τῇ Μεσηνῶν γῇ, τω Τίγρητὶ περιεχομένη, ἐν ᾗ σχιζεται ὁ Τίγρης ποταμός, καί ἐν μὲν τῇ δεξίᾳ μοίρα περίερχεταί ποταμὸς Δέλας, ἐν δὲ τῇ ἀριστερᾷ Τίγρης.

Masius, c'est-à-dire de 360 milles, tendent à se rapprocher et le font d'une manière si persistante qu'arrivés à *Sitace*, et grâce à une légère inflexion du *Tigre*, les deux fleuves ne sont plus qu'à une faible distance et semblent vouloir, en cet endroit, marier leurs eaux. Mais là, par un dernier caprice, l'*Euphrate* se détourne brusquement vers le sud-ouest, pour former la *Chaldée;* puis, il s'endort dans les plaines du *Sennaar*, se morcelle en plusieurs petits bras, s'arrête dans des marécages et finit par ne verser que le plus faible tribut de ses eaux dans le *Pasitigris*, où il perd son nom avant de se confondre avec le golfe Persique.

De bonne heure, les souverains qui régnèrent sur les contrées enfermées par le *Tigre* et l'*Euphrate*, songèrent à utiliser les deux fleuves pour l'irrigation des campagnes et la facilité du commerce. De là, un système de canaux remontant à la plus haute antiquité, système qui unissait les deux fleuves et suppléait, par l'art, à ce que la nature avait refusé. Les auteurs grecs et romains ont parlé de ces canaux, mais la confusion des témoignages, à cet égard, ne permet pas de tirer, soit sur le nombre, soit sur l'emplacement de ces canaux, une grande lumière[1].

Strabon donne, ce semble, la raison de cette confusion, quand il dit que ces canaux, faciles à creuser dans un terrain d'alluvions, se comblaient aisément par les débordements périodiques de l'*Euphrate*, surtout si l'incurie des gouvernements prêtait la main à l'hostilité du fleuve. Alexandre le Grand, qui voulait faire servir ces tranchées aux vues particulières de son génie, en avait nettoyé d'ancienes, ouvert de nouvelles et supprimé quelques-unes[2]. D'où il résulte que tel écrivain, qui avait vu les vieux fossés, se trouve en désaccord avec tel autre écrivain postérieur qui parle des récents.

Ammien Marcellin[3] en mentionne deux principaux, savoir : le *Marsès* et le fleuve royal, *flumen regium*. Ce dernier est le fameux *Nahar-Malcha*, dû au roi Ammourabi ; il remontait

[1] Lib. XXIII, c. VI. — [2] Strabon, lib. XVI, p. 510. — [3] Lib. XXIII, c. VI.

aux temps les plus reculés. Obstrué par les atterrissements, *Nabuchodonosor*, le plus illustre des monarques *assyrio-babyloniens*, le remit en état, treize cents ans après sa construction. Ammien Marcellin le fait partir du bourg de *Macepracta* et se déverser dans le *Tigre* à *Ctésiphon*, après avoir passé, selon toute apparence, par *Séleucie*. Nous verrons toutefois que le *Nahar-Malcha* n'arrivait à la capitale sassanide que par un bras qui se comblait aisément. D'après Ptolémée, une branche de ce canal allait aboutir à *Apamée*, plus bas sur le *Tigre*. Quant au *Marsès*, qui paraît être le *Marsares* de Ptolémée, il partait également de *Macepracta* et courait dans l'intérieur des terres pour le service des villes et des campagnes situées dans la *Babylonie*[1].

Pline parle d'une autre tranchée seignant l'*Euphrate*, non loin de *Zeugma*, vers le bourg de *Massique*, traversant en écharpe la *Mésopotamie* et allant rejoindre le *Tigre* à *Séleucie*[2]. Ce canal, qui devait parcourir le long espace de 894 milles ou 1351 kil. 730 m., n'a laissé aucune trace dans l'antiquité, et son existence n'a pour témoignage que le nom de *Zeugma* et le chiffre de 894 milles que portent certains manuscrits de Pline. Mais, comme la plupart des manuscrits ne mentionnent que le chiffre de 94 milles (142 kil. 128 m.), distance qui concorde avec celle de *Macepracta* à *Séleucie*, et que, d'un autre côté, le nom de *Zeugma* est employé, en divers lieux, pour désigner un pont, il est manifeste que la tranchée de Pline n'est autre chose que le fleuve royal ou *Nahar Malcha*. Bien que ces divers canaux reçussent forcément les eaux des deux fleuves, Ammien Marcellin les fait dériver de l'Euphrate, qu'il appelle en cet endroit *tripartitus*.

Il y avait encore d'autres fossés, notamment celui qu'on appelait *Pallacoppa*, pratiqué sur la rive droite de l'*Euphrate* au-dessus de *Babylone* et qui allait aboutir à un lac déjà transformé en marais au temps d'*Edrisi*. Ce lac, dû à la munificence de la reine *Nitocris*, mère de Nabuchodonosor, avait pour but de

[1] Lib. XXIV, c. II. — [2] Pline, lib. V, c. XXI.

servir de déversoir aux eaux de l'Euphrate, à l'époque des crues et de préserver la capitale des inondations du fleuve.

Que sont devenus la plupart de ces canaux qui, à l'époque des Sassanides, faisaient encore de la *Mésopotamie* et de la *Chaldée* l'une des contrées les plus fertiles du globe ? Ils ont disparu sous la pression de cette barbarie qui pèse sur l'Orient. On voit encore la place qu'ils occupaient, et leurs levées, semblables à une suite de *tumuli*, sont là pour attester que la civilisation a vécu dans ces contrées [1].

C'est cette terre, baignée par l'*Euphrate* et le *Tigre*, qui fut probablement le théâtre des premières scènes de la vie humaine, avant le déluge, et où se sont ensuite retrouvés les débris de la génération adamique échappés à cette grande révolution du globe. C'est là qu'ont pris naissance les premières aggrégations politiques, qu'ont été construites les premières villes du monde : *Babylone*, *Arach*, *Achad*, *Chalanne*, dans la terre de *Sennaar ; Resen*, *Ninive* et *Chalé*, dans le pays d'*Assur*. C'est là que s'est élevé le premier empire, qu'a paru le premier conquérant, *Nemrod*, enfin, que l'histoire a commencé. Quand la Grèce ne produisait que des fables, les rives de l'*Euphrate* et du *Tigre* connaissaient déjà la civilisation, civilisation qu'il ne faudrait pas comparer à la nôtre sans doute, civilisation à laquelle se mêlait beaucoup de barbarie et de cruauté, mais civilisation qui s'annonçait par la grandeur des souverains l'immensité des capitales, la splendeur des monuments, le progrès des arts, les bienfaits de l'administration. Longtemps ce coin de terre régna sur la grande et la petite Asie ; Alexandre rêva d'y établir le centre du monde et lorsque, après la mort prématurée de ce conquérant, le génie de la politique transporta ailleurs son siége et son activité, ce coin de terre ne cessa pas, pour cela, d'être le théâtre de l'ambition des rois et des peuples. Grecs, Syriens, Arméniens, Parthes, Romains, le prirent successivement pour champ de bataille et l'arrosèrent de flots de sang. Crassus et Antoine l'illustrèrent par leurs défaites. Plus tard, Trajan et Sévère le par-

[1] V. le baron Ernouf, *le Caucase, la Perse et la Turquie d'Asie*, p. 358.

coururent en vainqueurs. Depuis qu'un soldat de fortune, Artaxerxès, avait relevé en Orient le trône de Cyrus, les Romains et les Perses s'y donnaient tour à tour de dures leçons. Tout récemment, Constance y avait essuyé une série d'humiliations, et c'était pour les effacer que le vainqueur des Germains dans les Gaules se préparait à reporter la guerre en *Mésopotamie*. Sur cette vieille arène des peuples, Julien venait, dans sa pensée, jouer le sort de la Perse, mais, dans les décrets de la Providence, il n'allait y jouer que sa propre destinée.

Ici, nous retrouvons Ammien Marcellin que nous ne quitterons plus. C'est lui qui nous dit que Julien était venu s'établir à Antioche, dans le milieu de l'été de l'année 362, afin de s'y occuper des préparatifs de la guerre. Donc, Antioche devant être le point de départ de la ligne d'opérations de l'armée romaine, il est naturel que nous recherchions ce qu'était alors cette ville fameuse.

Tout le monde sait qu'Antioche fut fondée sur l'*Oronte*, par Séleucus Nicator, trois cents ans avant l'ère chrétienne, pour être la capitale du royaume gréco-syrien. Comblée, sans interruption, des faveurs royales, elle ne tarda pas à effacer les cités les plus célèbres de l'Orient. Chose remarquable, après l'extinction de la monarchie syrienne, Antioche ne perdit rien ni de sa splendeur ni de sa prospérité, pour n'être plus que le chef-lieu d'une province romaine. La suzeraineté de l'intelligence remplaça alors pour elle l'éclat de la royauté. Les poëtes, les littérateurs, les philosophes s'y donnaient rendez-vous. Sa position en fit le centre du commerce. Puis vint le christianisme, qui lui prêta un lustre nouveau. C'est dans son sein que les disciples de l'Évangile prirent le nom de chrétiens, et elle tint à honneur de justifier cette gloire.

A l'époque où Julien vint l'habiter, on peut dire qu'Antioche avait atteint son apogée. Ammien Marcellin l'appelle une ville illustre et sans rivale dans le monde, *mundo cognita civitas, cui non certaverit alia* [1] : la capitale de l'Orient, *Orientis api-*

[1] Lib. XIV, p. 26.

cem pulchrum[1]. En effet, nulle autre n'étalait plus de commodités, plus d'élégance, plus d'agréments et de richesses ; nulle autre ne possédait de plus beaux édifices en tout genre. Les auteurs ecclésiastiques n'en parlent qu'avec respect et l'appellent *cité de Dieu*, œil de l'Église d'Orient. Au douzième siècle, malgré les désastres réunis des tremblements de terre, des révolutions et de la guerre, qu'elle avait subis, Guillaume de Tyr en fait une description pompeuse[2], et le géographe Edrisi vante la magnificence de ses monuments, l'activité de son commerce et la richesse de son industrie[3]. Son immense enceinte embrassait quatre collines. Une muraille continue, flanquée de cent trente tours, l'entourait d'un boulevard inexpugnable. On aurait dit quatre villes réunies en une seule. Aussi lui avait-on donné le nom de *Tétrapole,* Τετράπολις. On peut encore aujourd'hui se représenter le merveilleux effet de cette quadruple cité jetée en amphithéâtre sur quatre montagnes, car les gigantesques remparts qui les enserrent ont bravé la faulx du temps ; ils sont toujours debout pour justifier l'admiration du passé.

Une question de curiosité se présente ici : quelle était la population de la capitale des Séleucides ? Il ne serait pas possible de l'indiquer même approximativement, l'antiquité ne nous ayant légué, sur ce point, aucun renseignement statistique. Mais il est permis de hasarder quelques conjectures. Par exemple, trente ans après l'expédition de Julien, saint Chrysostome disait, dans un de ses discours aux fidèles d'Antioche : « S'il est difficile de gouverner cent et même cinquante hommes, quelle autorité et quelle sagesse ne faudra-t-il pas pour régir une si grande ville et un peuple de deux cent mille hommes[4] ? » A prendre à la lettre cette estimation, Antioche n'aurait renfermé, vers la fin du quatrième siècle, qu'une population de deux cent mille âmes, Mais les termes dont se sert l'orateur, Ἀνδρῶν, δῆμον, donnent à penser que saint Chrysostome a voulu indiquer seulement la population masculine adulte. Dans cette hypothèse, la population

[1] *Id.*, lib. XXII, p. 290. — [2] Lib. IV. — [3] T. II, p. 131. — [4] *In Ignatium martyrem*, t. II, p. 712, édit. Gaume.

féminine adulte ne pouvant être au-dessous de deux cent mille âmes, si l'on ajoute à ces deux nombres deux cent mille âmes encore pour la partie de l'enfance et de l'adolescence, on arrive à une population de six cent mille âmes.

Cette évaluation nous paraît d'autant plus vraisemblable qu'elle s'accorde avec une autre, basée sur des données différentes. Par exemple, cent vingt-cinq ans après saint Chrysostome, sous le règne de Justin, à une époque où Antioche n'avait rien perdu de sa grandeur et de sa prospérité, un horrible tremblement de terre ébranla la capitale de la Syrie. Tous les historiens sont unanimes à dire que jamais fléau plus désastreux n'affligea aucune ville. La moitié d'Antioche fut couchée dans la poussière et une grande partie de sa population resta ensevelie sous les décombres. Procope, qui était contemporain, hasarde, sur la foi de la renommée, le chiffre de trois cent mille [1]. Jean Malala, qui vivait cinq siècles après la catastrophe, porte le nombre des victimes à deux cent cinquante mille [2]. Si l'on trouve qu'il y ait de l'exagération dans le premier témoignage, on ne doit point en supposer dans le second qui a tout l'air de représenter une moyenne entre des sommes diverses. Or, quelle que soit l'évaluation qu'on adopte, on ne peut supposer qu'Antioche ait perdu plus de la moitié ou moins du tiers de ses habitants; d'où il résulte qu'on arrive toujours à six cent mille âmes, chiffre probable de la population de cette ville célèbre. Car, depuis Ninive et Babylone qui, selon toutes les données antiques, paraissent avoir porté le nombre de leurs habitants à douze cent mille, l'histoire ne dit point qu'aucune autre cité, si ce n'est Rome, ait fourni une agglomération aussi considérable. Longtemps même on a douté de la réalité d'un tel amoncellement de l'espèce humaine sur un seul point, et il ne fallait rien moins que l'exemple moderne de Paris et de Londres pour montrer que ce n'était point une fable.

Ces notions préliminaires exposées, nous allons suivre l'expédition romaine. Le 5 mars 363, Julien partit d'Antioche pour

[1] *De Bello Persico*, c. XIV. — [2] *Chronographia, Justinus imperat. ad Calcem*

rejoindre son armée qui filait vers la *Mésopotamie* et se porta sur *Hierapolis*. Deux voies s'offraient pour atteindre l'*Euphrate* : l'une, par *Gephyra*, *Gendarum*, aboutissant directement à *Zeugma*, après avoir mesuré 117 milles, soit 176 kil. 900 m.; l'autre, par *Emma*, *Chalcis*, décrivant un contour au midi, par *Béroé*, *Batnès*. Celle-ci aboutissait à *Hierapolis*, après avoir mesuré 164 milles, soit 232 kil. 848 m. Comme *Zeugma* possédait un pont de pierre qui unissait les deux rives de l'*Euphrate*, et qu'on pouvait supposer, de ce côté, la présence de l'ennemi, l'empereur préféra la voie d'*Hierapolis*, quoique plus longue, et bien qu'il fallût, pour franchir le fleuve, improviser un pont ; parce qu'il tenait à masquer son mouvement d'invasion, *ut fama de se nulla prœversa, improvisus Assyrios occuparet*[1], dit Ammien Marcellin. L'historien ajoute que l'empereur suivit la voie accoutumée, *Hierapolim solitis itineribus venit*[2].

Quelle était cette voie? Julien nous l'apprend lui-même, dans une lettre à Libanius datée d'*Hierapolis*[3]. Il dit à ce rhéteur qu'après son départ d'Antioche il alla coucher à *Litarbes*, bourg du territoire de *Chalcis*, qu'il eut toutes les peines du monde à arriver jusque-là, à cause du mauvais état des chemins. Depuis longtemps, il n'est plus question de *Litarbes*, dont le nom n'est pas même mentionné dans la carte de Peutinger. Mais *Chalcis* avait une certaine importance, et les historiens des croisades en retrouvèrent les traces à *Artesia* qui subsiste encore dans le nom d'*Ertesy*. Julien fit une halte d'un jour à *Béroé*, et il convient de nous y arrêter avec lui. Ce sont les Macédoniens qui appelèrent cette ville *Béroé*. Son nom primitif est *Chalybon*. Les Romains lui conservèrent celui de *Béroé*, sous lequel elle est désignée, soit dans l'itinéraire d'Antonin, soit dans la carte de Peutinger, à 82 milles d'Antioche, soit 123 kil. 894 m. Elle l'a retenu tant que les souverains de Byzance dominèrent en Syrie. On le lit encore dans Procope. Mais les historiens pos-

[1] Lib. XXIII, c. II. — [2] *Ibid.* — [3] *Histoire de l'empereur Jovien*, par La Bletterie, t. III, let. XXXV.

térieurs à la conquête musulmane ressuscitent la dénomination syrienne dans le mot *Chalep*, dont la prononciation gutturale des Arabes a fait *Halep* ou *Haleb* [1], nom qu'elle porte aujourd'hui. Située sur un plateau, bornée, à l'occident, par un chaînon de l'*Amanus*, à l'orient, par le désert qui s'étend jusqu'à l'Euphrate, elle n'offrait, au quatrième siècle, rien de remarquable, effacée qu'elle était par la magnificence d'Antioche. Mais depuis longtemps, grâce à l'un de ces revirements du sort qu'il est difficile d'expliquer, sa superbe rivale n'est plus rien, tandis que l'humble *Chalybon* est devenue une des plus puissantes cités de l'Orient.

La station qui vient après celle de *Béroé*, à une distance de 54 milles, est *Batnès*. Julien compare cet endroit, pour la beauté du paysage et le luxe de la végétation, à Daphné, si renommé, près d'Antioche. Il s'appelle actuellement *Adaneh*, qui veut dire encore un lieu de délices. L'éloignement de *Batnès* à *Hierapolis* est de 18 milles, ou 27 kil 216 m. D'*Hierapolis* jusqu'à l'*Euphrate*, il y a quatre *schènes*, dit Strabon [2]. Le schène, selon d'Anville, équivaut à 4 milles romains ou 24 kil. 192 m. C'est à peu près la distance qui sépare de l'*Euphrate Mambedj* qui a remplacé *Hierapolis*. Le nom primitif de cette ville était *Bambyce*. On l'avait échangé, sous Séleucus Nicator, contre celui d'*Hierapolis*, qui signifie ville sacrée, en raison du culte d'*Atergatis*, ou *Derceto*, ou encore *Astarté*, par lequel elle s'était rendue célèbre dans tout l'Orient. Moins gênée que *Béroé* par la proximité d'*Antioche*, *Hierapolis* avait aussi pu se développer plus librement. Depuis surtout que, eu égard à sa position, elle avait été élevée à la dignité de métropole de l'*Euphratésienne*, l'ancienne province de *Comagène*, son importance s'était encore accrue. On peut estimer sa splendeur passée par les ruines de ses monuments que le voyageur peut visiter, entre le village d'*Ophiri* et l'*Euphrate*.

Julien avait fixé Hierapolis pour rendez-vous à ses troupes qui arrivaient dans toutes les directions. A point nommé, quatre-

[1] Edrisi, t. II, p. 131. — [2] Lib. XVI, p. 515.

vingt-dix mille hommes se trouvèrent réunis sous ses yeux. Encore ce nombre devait-il être considérablement augmenté par les contingents du roi d'Arménie et des princes arabes. C'était une des plus belles armées que l'empire eût mises sur pied. Comme les coureurs, détachés en avant pour pressentir l'ennemi, ne l'avaient rencontré nulle part, Julien pouvait, sans inconvénient, d'*Hierapolis* se porter sur *Zeugma*, où le pont de pierre mentionné lui aurait facilité le passage de l'*Euphrate*. Pour cela, il n'avait à faire que 10 milles, ou 15 kil. 120 m., de plus, en suivant la voie romaine. Mais, par un excès de prudence dont il ne s'inspira pas toujours, il aima mieux suivre son premier plan, et franchit, devant *Hierapolis*, le fleuve sur un pont de bateaux, *Euphrate navali ponte transmisso* [1].

Transporté de la sorte dans l'*Osroène*, Julien prit sa route vers le nord, à travers champs, pour gagner la voie romaine de *Zeugma*. Il la rejoignit à *Batnas*, municipe de l'*Osroëne*, dit Ammien Marcellin. Zozime affirme la même chose [2]. Au lieu de *Batnas*, la carte de Peutinger porte *Batius*. Mais ce n'est là qu'une variante qui ne détruit point l'identité des deux noms. Ainsi, il faut admettre deux *Batnès*, l'un en *Syrie*, l'autre en *Osroëne*, et, sur ce point, l'itinéraire d'Antonin, la carte et les historiens sont d'accord.

Julien ne fit que passer à Batnès et se hâta d'arriver à *Charres*, laissant *Edesse* ou *Callirohë* à sa gauche. Ici, nous retrouvons une de ces cités antiques qui remontent à l'origine des sociétés, cité avec laquelle l'histoire sainte nous a familiarisés dès notre enfance. *Charres* n'est autre chose que cette ville d'Harra [3] noù la famille d'Abraham vint chercher un asile et d'où ce patriarche partit lui-même, sur l'ordre de Dieu, pour se rendre dans la terre de *Chanaan*. Nous ignorons totalement par quelles vicissitudes *Harran* passa, pendant le long intervalle qui s'écoula, depuis ce fait biblique, jusqu'à l'époque où la puissance romaine se montra au delà de l'*Euphrate*. Alors, *Charres* acquit une triste célébrité par la mort du triumvir Crassus et le désastre de

[1] *Ibid.* — [2] Lib. III. — [3] Edrisi, t. II, p. 165.

ses légions. Mais en 363, l'arrivée, dans ses murs, d'un empereur, à la tête d'une armée jusque-là triomphante, semblait un événement fait pour lui procurer une grande illustration. Malheureusement rien de semblable ne devait s'ensuivre.

A *Charres*, Julien se trouvait à 75 milles, soit 111 kil. 888 m., de *Zeugma*. Il avait l'air de vouloir côtoyer le *Masius* et porter la guerre sur le haut *Tigre*, peut-être dans l'*Adiabène*. Mais ce mouvement, depuis l'*Euphrate* jusqu'à *Charres*, n'était qu'une marche simulée, une pointe. L'empereur n'avait pas le dessein de prendre la Perse à revers, il voulait, au contraire, la frapper au cœur. C'est pourquoi il s'arrêta à *Charres*, donna trente mille hommes d'élite, cinq légions, aux généraux Procope et Sébastien, afin d'empêcher une diversion de l'ennemi sur ses derrières ; pour lui, avec le gros de l'armée, il se rabattit sur sa droite, *flexit dextrosus* [1], et alla retrouver l'*Euphrate*, où il avait fait préparer une flottille de mille bâtiments chargés de munitions et de vivres, destinée à suivre l'expédition.

Dans cette marche oblique, Julien rejoignit le *Bélès* ou *Bélias*, d'autres disent *Bélicha*, et vint à *Davana* ou *Dabana*. Le surlendemain, il était à *Callinicum*, situé au point de jonction du *Bélès* et de l'*Euphrate*. Nous ne connaissons pas de cité qui ait essuyé plus de révolutions nominales que celle-ci. L'avantage de la position ayant déterminé Alexandre le Grand à bâtir dans ce lieu une ville grecque, ce conquérant l'appela *Nicephorium* qui, en latin, se traduirait par *Victoriæ tributum*. Plus tard, Séleucus, roi de Syrie, surnommé *Callinicus*, fortifia cette place et lui imposa son surnom. Au neuvième siècle, un empereur byzantin substitua *Leontopolis* à *Callinicum;* enfin, au douzième siècle, nous la trouvons désignée, dans Edrisi, sous le nom de *Racca*, qui est encore celui qu'elle porte aujourd'hui. Ammien Marcellin la qualifie de place très-forte, *munimentum robustum* [2].

Julien ne séjourna pas à *Callinicum*, mais il se porta rapidement sur *Cercusium* où il arriva au commencement d'avril,

[1] *Ibid.*, III. — [2] *Ibid.*, III.

après avoir reçu, chemin faisant, les contingents des princes arabes. Cette ville est située au confluent de l'*Aboras* ou *Chaboras* et de l'*Euphrate* qui l'enferment comme dans une île triangulaire, *cujus mœnia Abora et Euphrates ambiunt flumina, velut spatium insulare fingentes* [1]. Une position que la nature a fortifiée de la sorte devait attirer l'attention de tout gouvernement soucieux d'assurer ses frontières menacées. Aussi voit-on, dès la plus haute antiquité, une place de guerre sous le nom de *Carchemich*, élevée dans ce lieu, pour y être le boulevard de l'empire assyrien, contre les entreprises de l'Égypte surtout. Effectivement, c'est Carchemich que, sur la fin du règne de *Nabopolassar*, *Pharaon Nechao* vint assiéger, après avoir battu, dans la plaine d'*Esdrelon*, le roi Josias qui y perdit la vie. Son importance baissa après la chute de la monarchie chaldéenne. Son nom même se corrompit, d'abord en celui de *Circesium*, puis en celui de *Cercusium*. On retrouve quelque chose du nom primitif dans la *Karkesia* actuelle. A l'époque de Julien, elle méritait de nouveau sa renommée de place forte, grâce à l'empereur Dioclétien qui, voulant en faire un rempart contre les incursions des Arabes, avait relevé ses murailles et ses tours [2].

Il est à remarquer qu'Ammien Marcellin ne mentionne point, dans l'itinéraire de l'armée romaine, la célèbre ville de *Thapsacus*, où le grand Alexandre traversa l'*Euphrate* lorsqu'il alla chercher l'armée de Darius à *Arbèle*. Mais l'examen des lieux fournit, ce semble, l'explication de ce silence. Avant d'arriver au *Chaboras*, l'*Euphrate* forme un coude. Or, il est à croire que Julien, pour épargner à son armée la longueur de la flexion du fleuve, lui fit suivre le côté opposé à l'angle où était situé *Thapsacus*, et employa, à se reposer dans *Cercusium*, le temps que la flottille dut employer à atteindre cette ville. *Moratur apud Circesium*, dit Ammien Marcellin [3].

Le Chaboras ayant été franchi à l'aide d'un pont de bateaux, *per navalem pontem*, Julien vint à *Zaïtha*, dont le nom, dit

[1] *Ibid.*, IV ; Procope, *de Bello Persico*, lib. II, c. v. — [2] *Ibid.*, V. — [3] *Ibid.*, V.

Ammien Marcellin, signifie *Olea arbor*. Puis, sans s'arrêter, il gagna *Dura*. Ici un court examen des distances que nous venons de parcourir est indispensable. Depuis *Charres* ou *Harran*, n'ayant plus à notre disposition les mesures si précises de l'itinéraire et de la carte, et les auteurs anciens ne fournissant que des données vagues ou contradictoires, nous sommes obligé de recourir aux indications qui se trouvent dans le géographe arabe Edrisi. Ce savant marque, en diverses étapes, d'*Harran* à *Racca* ou *Callinicum*, 42 milles, puis, de *Racca* à *Kerkisia*, *Cercusium*, quatre journées. Or comme, dans un autre endroit, Edrisi évalue la distance, entre *Harran* et *Racca*, à trois journées, il s'en suivra que la distance entre *Kerkisia* et *Racca* est plus longue de 14 milles que celle d'*Harran* à *Racca*. Mais il n'est pas douteux, dit d'Anville, que le mille indiqué par Edrisi ne soit le mille arabique, comparable à mille toises [1]. Donc, il est clair que la distance approximative de *Charres* à *Circesium* est égale à quatre-vingt-dix-huit fois mille toises, ou à 196 kil. En ajoutant à cette somme les 60 stades marquées par Zozime [2], entre *Circesium* et *Zaïtha*, correspondant à 11 kil. 320 m., il s'en suivra que Julien avait parcouru, depuis *Charres* jusqu'à *Zaïtha*, 207 kil. 340 m. Si l'on tient compte, d'abord de la masse de cent mille hommes dont se composait l'armée romaine après la jonction des contingents arabes ; puis, de la nécessité, pour ne pas manquer de vivres, de ne jamais trop dépasser la flottille, obligée de suivre toutes les sinuosités de l'Euphrate, on conviendra que la marche de Julien avait été aussi rapide que possible.

Mais une difficulté se présente. Ammien Marcellin, dont on connaît l'exactitude, dit que l'armée vit à *Zaïtha* le *tumulus* que les soldats romains avaient élevé, un siècle avant, au jeune empereur Gordien, mis à mort par Philippe, *hic Gordiani imperatoris longe conspicuum vidimus tumulum* [3]. De son côté, Zozime écrit que le monument de Gordien était à *Dura* [4]. A son tour, Eutrope affirme que ce tombeau était à 20 milles romains

[1] *Le Tigre et l'Euphrate*, p. 49. — [2] Lib. III. — [3] *Ibid.*, V. — [4] Lib. III.

de *Cercusium*[1]. Or, la distance de *Cercusium* à *Dura* étant à peine de 14 milles romains, on se demande comment Eutrope a pu avancer que le *tumulus* de Gordien se trouvait à 20 milles de *Cercusium;* puis, si de fait, le dit *tumulus* était à 20 milles de *Cercusium*, on se demande encore comment Ammien et Zozime ont pu dire, l'un, qu'il se trouvait à *Zaïtha*, l'autre à *Dura*. Il est vrai qu'on pourrait récuser le témoignage de Zozime, cet historien ayant écrit plus de quarante ans après Julien, tandis qu'Ammien Marcellin et Eutrope[2] sont deux témoins oculaires, puisqu'ils faisaient partie de l'expédition. Mais cette ressource est vaine. Elle ne trancherait pas la difficulté d'abord, puis la contradiction d'Ammien Marcellin et d'Eutrope donne au témoignage postérieur de Zozime une sorte d'autorité. Les commentateurs se sont arrêtés devant cette obscurité. Toutefois, il n'est pas impossible de l'éclaircir, parce qu'il est possible de concilier les dissentiments des historiens, et c'est un mot d'Ammien Marcellin qui nous en suggère le moyen. Cet historien s'exprime ainsi : « Nous aperçûmes le tombeau de Gordien *visible de loin, longe conspicuum.* » De ces paroles, on doit conclure que le monument : 1° n'était point sur la route, puisque l'armée l'aurait vu de près et non de loin, *longe;* 2° qu'il ne pouvait être à droite, puisqu'on y avait l'Euphrate. Il était donc sur la gauche, au loin, dans la plaine. Or, dans cette position, rien n'empêche de dire que le monument était à 20 milles de *Cercusium*, qu'il était visible, à cette distance, grâce à sa grandeur et à la limpidité dont l'atmosphère jouit dans ces contrées, de *Zaïtha* aussi bien que de *Dura;* de telle manière que, suivant qu'on descendait ou remontait le fleuve, on pouvait l'attribuer à l'un ou à l'autre de ces deux endroits.

Ammien Marcellin compte, entre *Dura* et *Anatha*, une distance de quatre jours de marche, que Zozime exprime par quatre stations[3]. Les jours de marche d'Ammien Marcellin ne désignant point une distance régulière, et Zozime ne notant pas la valeur de ces stations, force nous est encore de recourir à la donnée

[1] Lib. X. — [2] *Ibid.* Cui expeditioni ego quoque interfui. — [3] Lib. III.

d'Edrisi, qui évalue à 14 milles arabiques ou à 28 kil. une journée de marche, ce qui établirait, entre *Dura* et *Anatha*, une distance de 96 kil.

Les géographes notent, dans cet intervalle, l'existence d'un cours d'eau qui se jette dans l'*Euphrate* et auquel ils donnent le nom de *Socoras*. Nous avons déjà parlé du *Socoras*, mais, comme Ammien Marcellin ne le mentionne pas, nous pensons, avec d'Anville, que ce cours d'eau n'est qu'une ravine, bien qu'il figure avec une certaine importance sur la carte de ce savant. *Anatha*, dont le nom subsiste encore dans *Anah*, était une place forte située dans une île de l'*Euphrate;* elle se rendit à la première sommation. L'empereur brûla cette place. *Thilutha* et *Achiachala*, deux châteaux également bâtis au milieu du fleuve, refusèrent de se rendre; mais, comme ils étaient susceptibles d'une très-longue résistance, on passa outre, de peur de s'affaiblir ou de se retarder. Dans la marche de la journée suivante, Ammien Marcellin dit qu'on rencontra des campements abandonnés, *castra ob muros invalidos derelicta;* puis, le lendemain et le surlendemain, on fit 200 stades, c'est-à-dire 38 kil. 900 m., pour arriver à *Baraxalmacha ;* après quoi, l'armée traversa une rivière que notre historien ne nomme point, mais qui, selon toute apparence, est le *Seilat* de *Texeira*. Elle fit encore une marche de 7 milles, 10 kil. 584 m., et atteignit *Diacira*, qu'on incendia, après en avoir enlevé d'abondantes provisions qu'elle renfermait. On franchit ensuite une source de bitume, *trajecto fonte scalenti bitumine*, et l'on occupa *Ozogardana*, que Zozime appelle *Zaragardia*. Tous les habitants ayant fui, Julien détruisit la place et donna deux jours de repos à son armée. Le bitume est encore un des produits de la *Mésopotamie*, et l'on ne doit point être étonné quand on voit, dans la Genèse, les premiers habitants de cette région se servir, pour bâtir *Babylone*, de bitume au lieu de ciment, *habuerunt bitumen pro cemento* (XI, 3). D'Anville marque, non loin de la source de bitume, l'*Aeiopolis* d'Isidore de Charax, qui ne peut être que le *Hit* d'Edrisi. Parvenu à ce point, Julien avait parcouru, depuis *Anatha*, une distance de 63 milles arabiques, équivalant à 126 kilomètres.

Jusque-là, l'armée romaine n'avait signalé sa marche que par la dévastation, ce qui explique la solitude des lieux devant l'invasion. A vrai dire, la guerre n'était point encore commencée, puisque l'ennemi ne s'était montré nulle part. Mais, au moment où l'on allait atteindre *Macepracta*, il y eut une affaire d'avant-garde, d'où les Romains sortirent vainqueurs.

A *Macepracta*, dit Ammien Marcellin, l'*Euphrate* se bifurque. Une partie du fleuve fuit dans la direction du sud, l'autre tourne vers l'est, pour aboutir à *Ctésiphon*. C'est le fleuve royal dont nous avons parlé, ou le canal de *Nahar-Malcha*. Au point même de bifurcation, on avait construit une haute tour ou phare, dans le but d'éclairer la navigation des deux courants. L'armée passa le canal à l'aide d'un pont de bateaux, et se porta sur *Pirisabora*. Si *Hit* est l'ancienne *Aeiopolis* et *Ambar*, *Pirisabora*, comme tout porte à le croire, la distance de l'une à l'autre de ces deux villes devait être de 57 milles arabiques, selon Edrisi, c'est-à-dire 114 kilomètres.

Pirisabora, dit Ammien Marcellin, est une grande et populeuse ville, entourée d'eau de tous côtés. Sa fondation datait des Sassanides. Si nous en croyons Libanius[1], Sapor lui aurait donné le nom qu'elle portait. Elle paraissait imprenable. Toutefois, malgré sa force, elle tomba en trois jours sous les coups de l'armée romaine. On la détruisit de fond en comble. *Maogalmacha* ou *Mazzoalmacha*, non moins grande et non moins puissante que *Pirisabora*, subit le même sort. Ces deux villes n'étaient qu'à une faible distance l'une de l'autre, et l'on ne s'explique pas l'existence prospère de telles agglomérations aussi rapprochées. *Pirisabora* se releva plus tard, mais *Maogalmacha* ne survécut pas à sa ruine et il n'en est pas question dans le livre de d'Anville.

De *Maogalmacha* à *Séleucie* il n'y avait qu'un pas. Cette cité qu'Ammien Marcellin qualifie d'ouvrage ambitieux de Séleucus Nicator, *ambitiosum opus Nicatoris Seleuci*[2], fut bâtie dans le voisinage d'un lieu plus ancien, nommé *Coche*. Sa for-

[1] *Orat. Funeb.*, p. 315. — [2] *Ibid.*, XXIII, c. VI.

tune avait été si rapide et son accroissement si prodigieux, qu'au temps de Pline[1], elle ne renfermait pas moins de six cent mille âmes. Mais frappée, deux siècles avant, par un lieutenant de l'empereur Lucius Verus, Séleucie était restée abattue sous ce coup mortel. En 363, elle ne présentait que des décombres, et Julien ne jugea pas qu'il valût la peine de s'y arrêter. Du reste, à *Séleucie*, on se trouvait à la vue de Ctésiphon, la capitale de la Perse, et ce point seul fixait à lui seul tous les regards. Il doit fixer aussi ceux du géographe.

Ctésiphon était à 3 milles, 4 kil. 536 m., de Séleucie, ce qui empêchait ces villes d'être tout à fait en face. Ammien Marcellin lui assigne pour fondateur un prince nommé *Vardanes*, qui vivait à une époque reculée, *priscis temporibus* et n'est connu dans l'histoire que par cet unique fait[2]. Pacorus, dans lequel il faut voir, sans doute, ce roi parthe que le lieutenant du triumvir Antoine Ventidius vainquit et mit à mort, embellit, fortifia cette ville. Il ne lui donna pourtant pas le nom grec qu'elle portait, comme le dit Ammien Marcellin, faussement renseigné sur ce point ; car, le nom de *Ctésiphon* est déjà mentionné par Polybe, longtemps avant Pacorus[3]. Strabon l'appelle un grand village, *κώμη μεγαλη*[4], dans lequel les monarques arsacides avaient coutume de passer l'hiver. Mais Pline en parle déjà comme de la capitale de tout l'empire parthe[5], *nunc caput est regnorum*. A l'époque de Julien, elle était au plus haut point de sa fortune. Depuis longtemps les terribles révolutions de l'Orient l'ont portée par terre. Son nom même a disparu dans cette suite de cataclysmes, et la petite ville de *Modain* a remplacé l'orgueilleuse *Ctésiphon*. « On y voit, dit Edrisi, des ruines imposantes et des vestiges d'édifices remarquables par leur grandeur et leur élévation[6]. » Toutefois ces nobles restes n'appartiennent point aux monuments de cette première période des Sassanides. Ce sont ceux du Tak-i-Kesra, dont la construction est de beaucoup postérieure au siècle d'Ammien Marcellin, puisqu'on en fait le palais

[1] Lib. VI, c. XXX. — [2] *Ibid.*, XXIII, c. VI. — [3] Lib. V, c. XLV. — [4] Lib. XVI. — [5] Lib. VI. — [6] T. II, p. 160.

des derniers *Chosroës;* palais qui fut détruit en 636 par les musulmans dans l'invasion de la *Perse*. Olivier ne parle qu'avec admiration, au livre quatrième de son voyage en Orient [1], de ce royal débris, et, si nous en croyons un voyageur plus récent : ni les ruines assyriennes, ni celles de Palmyre ne produisent une impression aussi saisissante que Tak-i-Kesra [2].

On se demande ici comment il se fait qu'au nombre de ces grandes villes que Julien s'efforçait de détruire ou d'occuper, nous ne voyons pas figurer *Babylone*. Qu'était donc devenue la superbe cité de Sémiramis, avec ses 91 kilomètres de tour, ses murailles de deux cents pieds de haut, de cinquante de large, ses jardins suspendus, ses palais et ses quais magnifiques ? Ammien Marcellin en parle cependant, mais comme d'une ville complétement tombée, dépouillée de ses ornements et qui n'était plus que l'ombre d'elle-même : *Babylona procedisse, ornamentis omnibus spoliatam* [3], constatant par là, sans s'en douter, l'accomplissement des oracles divins sur cette fameuse capitale. La justice de Dieu est lente parce que les siècles en sont les ministres. Et voilà pourquoi Babylone, après sa condamnation, avait pu longtemps encore garder son lustre et son importance, même après la chute de l'empire chaldéen, même pendant la durée entière de la monarchie de Cyrus. Un moment, Alexandre le Grand, en lui prodiguant ses faveurs, parut vouloir faire mentir les anathèmes d'Isaïe et de Jérémie. Jamais elle ne sembla plus près qu'alors de l'empire du monde. Mais Alexandre s'évanouit comme un météore, et, après lui la décadence, une décadence irrémédiable, commença, pour Babylone, avec les Séleucides qui l'abandonnèrent pour *Séleucie* et *Antioche* surtout. On dirait que les *Arsacides* et les *Sassanides*, qui succédèrent aux *Séleucides* en Orient, s'étaient entendus pour conspirer l'extinction de Babylone, en bâtissant, à côté d'elle, des cités dont l'effet naturel était de la ruiner. Elle continua à mourir lentement. Au temps de Pline, on voyait encore debout le

[1] *Voyage dans l'empire ottoman*, t. IV, XIV. — [2] Le baron Ernouf, *le Caucase*, etc., p. 353. — [3] Lib. XXIII, c. VI.

temple de son Jupiter *Belus*. *Durat adhuc ibi Jovis Beli tem plum*[1]. A l'époque de Julien, ses derniers habitants avaient disparu, et l'immense enceinte de ses murailles servait à parquer les animaux que les rois de Perse entretenaient pour les plaisirs de la chasse[2]. Alors encore, il était possible de distinguer les restes du palais de *Nabuchodonosor* mais les reptiles, dont ses substructions étaient le repaire, en éloignaient les curieux. L'arabe, comme le dit Isaïe, ne pouvait pas même y abriter sa tente, ni le pasteur y chercher un asile contre les feux du jour[3]. O vanité de la puissance et de la gloire! La grande Babylone était bien, cette fois, descendue dans la tombe! Et le beau fleuve qui lui apportait naguère les richesses de l'Orient, devenu son implacable ennemi, depuis que les digues ne contenaient plus ses eaux, achevait de l'anéantir en entraînant, dans le golfe Persique, les débris épars de ses merveilleux édifices.

La gloire de Babylone était finie, et celle de Julien touchait à son terme. Nous avons laissé cet empereur devant *Ctésiphon*. Pour arriver jusqu'aux remparts de cette ville, il fallait passer le *Tigre*, et pour que l'armée pût se maintenir au delà du fleuve, il fallait y introduire la flottille. Or, le canal de *Nahar-Malcha* n'aboutissait pas au *Tigre*. Cet obstacle n'arrêta point l'empereur. Son génie l'inspirait encore. En quelques jours l'armée nettoya la longueur de trente stades d'un vieux bras du *Nahar-Malcha*, et la flottille entra triomphante dans le *Tigre*. L'ennemi, ayant tenté de s'opposer au passage du fleuve, essuya une éclatante défaite. Sapor demandait la paix. La fortune paraissait sourire à Julien. Pour en finir avec la monarchie sassanide, il ne s'agissait plus que de prendre sa capitale, et rien ne semblait pouvoir empêcher ce coup décisif. Mais l'heure de la Perse n'était point sonnée.

Comment *Ctésiphon* ne tomba-t-elle pas au pouvoir de Julien? Comment cette ville ne fut-elle pas même assiégée? C'est

[1] Lib. VI, c. XXX. — [2] S. Hieronymus, *in Isaiam*, XIII et XIV. — [3] Nec ponet ibi tentoria Arabs, nec pastores re uiescent ibi (c. XIII, XX).

là un des problèmes de l'histoire. Le grand capitainé, qui jusque-là avait déployé tant d'audace et de prudence, manqua tout à coup d'audace et de prudence ; d'audace en estimant *Ctésiphon* imprenable, lui qui venait d'accomplir des prodiges ; de prudence en abandonnant son premier plan de campagne, en brûlant sa flottille, sur la foi d'un transfuge, et en se décidant, pour imiter le héros macédonien, à aller, à travers un pays dévasté, chercher l'ennemi, au risque de périr de faim avant de l'avoir trouvé. Évidemment un bandeau couvrait les yeux de Julien. Tous les rêves de gloire ne tardèrent pas à s'évanouir, et, au lieu de marcher en avant, il fallut songer à la retraite.

Nous allons de nouveau suivre l'armée romaine, quittant les murs de *Ctésiphon*, pour remonter la rive gauche du *Tigre*. Ce ne sera pas chose facile d'éclairer cette ligne d'opération, car, Ammien Marcellin (comme si le découragement du soldat eût gagné aussi l'historien) devient obscur et incomplet dans cette seconde partie de son récit.

Le lieu où Julien tint un conseil de guerre pour arrêter son nouveau plan est appelé par Zozime *Abuzatha*[1]. Il est impossible de déterminer d'une manière précise la position de ce lieu. Cependant, comme aucun historien ne dit que l'armée romaine ait passé le *Delas* ou *Diala* en se retirant, il est à présumer que Julien, avant d'incendier sa flottille, s'en était servi pour remonter le *Tigre* au-dessus de l'embouchure de cette rivière. Dans ce cas, *Abuzatha* ne devait pas être très-éloigné de l'endroit qu'occupe actuellement *Bagdad*.

Ondécampa le 16 juin. Après une journée de marche, on arriva à un lieu appelé *Noorda*. C'est encore Zozime qui fournit ce nom[2]. Ammien Marcellin signale, en cet endroit, l'existence d'un petit fleuve, *dirimente fluvio brevi*[3]. C'est sans doute le cours d'eau que Zozime désigne sous la dénomination de *Durus*. Quel est ce *Durus* que Zozime seul connaît ? Nous ne trouvons aucune lumière à cet égard. Quelques géographes placent, à la vérité, un fleuve *Durus*, beaucoup plus au nord, et non loin du

[1] *Hist. rom.*, lib. III. — [2] *Ibid.* — [3] Lib. XXV, c. I.

petit *Zab*. C'est peut-être l'*Atum-sou* ou rivière d'or de Tavernier[1]. Mais ce ne peut être celui dont il est ici question. Nous n'oserions admettre que ce soit le *Physcus* de Xénophon, parce que la qualification de *fluvio brevi* ne saurait convenir à ce cours d'eau. D'ailleurs, l'armée n'avait pas pu arriver jusque-là en une seule journée. Indubitablement ce *Durus* n'était qu'un de ces canaux, dont parle Olivier[2], qui reliaient et relient encore le *Tigre* à la *Diala*. On le passa, dit Zozime, sur un pont de bateaux. Preuve nouvelle que c'était un canal, parce que, à l'époque de l'année où l'on était alors, aucun des torrents qui se précipitent des montagnes dans le *Tigre* n'aurait été capable de faire obstacle.

L'armée cheminait dans un pays dévasté. Les Perses la harcelaient sans cesse. Mais, comme il fallait se hâter, on marchait toujours, repoussant l'ennemi quand il devenait trop pressant. On gagna *Baroptas* où les vivres avaient été détruits, ce qui augmenta la détresse. On dépassa ce lieu, sans s'y arrêter, en combattant, et l'on atteignit un bourg qu'Ammien Marcellin appelle *Hucumbra*, Zozime *Symbra*[3]. Ce dernier place ce bourg entre les villes de *Nisbara* et de *Nischanabe*, bâties en regard l'une de l'autre, des deux côtés du *Tigre*. Ces lieux sont totalement inconnus. *Danabe* et *Synca*, cités par Zozime, sont également ignorés. L'armée trouva des provisions à *Hucumbra* et y fit une halte de deux jours. Mais elle fut vivement attaquée à *Danabe* et à *Synca*. La victoire lui procura l'avantage de s'avancer, sans être inquiétée, jusqu'à *Maranga*, c'est-à-dire l'espace de 70 stades, ou 13 kil. 650 m. Là, dit Ammien Marcellin, on se trouva en présence de la grande armée des Perses, *immensa Persarum apparuit multitudo*. Une rude bataille s'ensuivit. Victorieuse, l'armée romaine put se reposer pendant trois jours. On arriva ensuite à *Tummara*, avec l'ennemi. Les vivres manquèrent tout à fait en ce lieu, et l'on commença à éprouver les extrémités de la famine, car déjà le nombre des bêtes de somme ne suffisait plus à porter les bagages[4].

[1] *Voyage en Perse*, t. I, p. 246, et 282. — [2] *Voyage dans l'empire ottoman*, t. IV, c. XIV. — [3] Lib. XXV, c. I; lib. III. — [4] Zozime, *ibid.*

Mais ces difficultés eussent été probablement surmontées, si l'homme qui soutenait tout le monde, par le prestige de son courage et de ses talents, si Julien, dans le combat que lui livrèrent les Perses à *Tummara*, n'avait pas trouvé la mort. Dans les conjonctures présentes, aucune victoire n'était capable de compenser un tel malheur. Dès ce moment, l'expédition, au point de vue militaire, cesse d'intéresser, car Jovien, que les troupes nommèrent pour remplacer Julien, n'eut plus qu'une pensée, celle de traiter avec l'ennemi, pour sauver l'armée. En effet, une trêve de trente ans, la cession de quatre provinces romaines et de la ville de *Nisibis* permit au nouvel empereur de regagner, sans être inquiété, les terres de l'empire.

On se demande ici où Julien fut tué. Aucun historien ne l'a noté. Il ne faut pas prendre au sérieux le nom de *Phrygie* qu'Ammien Marcellin, sur la foi d'un prétendu oracle païen, applique à l'endroit où tomba cet empereur. D'ailleurs, nous n'aurions aucun moyen de vérifier le nom de l'endroit auquel doit correspondre celui de *Phrygie*. Ce qu'il est permis de conjecturer, c'est que la bataille de *Tummara*, si fatale à Julien, dut être livrée dans les environs de *Samara*. Comme cette ville est située bien au-dessus d'*Opis*, point de l'embouchure du *Physcus* dans le *Tigre*, il s'ensuit que l'armée romaine avait passé ce torrent que Pline appelle *Tornodatum*, et Ptolémée, *Gorgus*. Tavernier[1] retrouve ce cours d'eau, sous le nom d'*Odoine* où *Odornet*, et d'Anville n'hésite pas à reconnaître la même rivière, sous tous ces noms différents. Il est vrai qu'Ammien Marcellin ne signale pas le passage du *Physcus*, mais il n'y a aucune conséquence à tirer de ce silence, parce que cet historien est ici plein de lacunes. Une preuve décisive que Julien périt dans les environs de *Samara*, c'est que, après l'élection de Jovien, qui eut lieu sur l'emplacement même du champ de bataille, l'armée, bien que harcelée par les Perses, ne mit pas deux jours pour occuper *Cercha*, et de là ne fit que 30 stades ou 5 kil. 850 m. pour atteindre *Dura*, qui est au moins à 100 kil. du *Physcus*.

[1] *Voyage en Perse*, t. II, 285.

La retraite devenait de plus en plus difficile. On passa quatre jours à *Dura*, et c'est là que fut conclu avec les Perses, presque aussi harassés que les Romains, le traité qu'Ammien Marcellin qualifie d'*ignoble*, *quo ignobili decreto firmato*[1]. Cela fait, l'armée ne tarda pas à passer sur la rive droite du *Tigre*. En quel endroit s'effectua cette traversée? Ammien Marcellin néglige de le noter; mais il est aisé de conclure de son récit, que l'armée ne s'éloigna guère de *Dura*, et, en tout cas, ne poussa pas au delà de *Tecrit*. Toutefois, si l'on rapporte à cette retraite un passage du vingt-troisième livre, il faudrait en conclure que l'armée remonta beaucoup plus haut la rive gauche du *Tigre*, et traversa même les deux *Zab*. Voici, en effet, ce que dit l'historien décrivant l'*Adiabène* : « Dans cette région, il y a deux fleuves qui ne se dessèchent point, le *Diabas* et l'*Adiabas* que nous avons traversés sur des ponts de bateaux[2]. » Que le *Diabas* et l'*Adiabas* soient l'un le petit *Zab* et l'autre le grand *Zab*, il n'y a pas à en douter. Mais, si l'on rapproche le fait de la traversée de ces deux rivières, signalé dans le vingt-troisième livre, des circonstances rapportées au vingt-cinquième livre, on voit de suite qu'il ne peut s'accorder avec elles, d'où il suit qu'il faut chercher ailleurs une autre occasion de la traversée des deux *Zabs*. Or, nous croyons la trouver dans une mission que notre historien dit avoir remplie, au delà du *Tigre*, sous Constance.

Rentrés en *Mésopotamie*, les Romains se dirigèrent vers *Hatra*. Ici, nous avons la bonne fortune de relever une erreur de d'Anville, car ce grand géographe est rarement en défaut. Ce savant, sur les données d'Edrisi, place *Hadr* ou *Hatra* vis-à-vis *Técrit*[3], par conséquent à une faible distance de cette ville; ce qui est opposé au récit de notre historien, qui dit: L'armée « hâtant sa marche, vint à grande journée près d'*Hatra*: *Properantes itineribus magnis prope Hatram venimus*[4]. » Un point que l'on n'atteint qu'à grandes journées est nécessairement un point éloigné. Or, les récentes explorations confirment le

[1] Lib. XXV, c. VII. — [2] Lib. XXIII, c. VI. — [3] *Le Tigre et l'Euphrate*, p. 9. — [4] Lib. XXV, c. VIII.

témoignage d'Ammien Marcellin, en fixant la position d'*Hadr* beaucoup plus haut que *Técrit*, entre les deux *Zabs*, vis-à-vis *Nimrod*. Citons-en une : « A une journée de *Kalah Shergat*, dit le baron Ernouf, on trouve dans l'intérieur, les ruines parfaitement conservées d'une cité plus moderne. *Hatra* (*Hadr*), riche et puissante au temps des Parthes. Ses palais et son temple du soleil ont été rarement visités jusqu'ici, à cause de la méchante réputation des tribus nomades qui rôdent dans ces parages[1]. » Ammien Marcellin ne répand pas autant de poésie sur l'*Hatra* de son temps : « C'était, dit-il, une ancienne forteresse, située au milieu de la solitude et autrefois déserte. Deux empereurs, Trajan et Sévère, essayèrent de la détruire, mais elle résista à leurs attaques, et ils y usèrent leurs armées[2]. » Les soldats de Jovien n'y trouvèrent aucune ressource, pas même de l'eau potable, et telle était la disette du pays, qu'ils n'eurent, depuis *Hatra* jusqu'au château d'*Ur*, c'est-à-dire pendant six jours de marche, d'autre nourriture que les herbes amères du désert avec la chair amaigrie des bêtes de somme. Heureusement qu'à *Ur*, ils purent recueillir le reste des provisions que les légions de Procope et de Sébastien avaient économisées.

Ce château d'Ur soulève ici un problème. Est-ce bien la patrie d'Abraham qu'Ammien Marcellin nous fait retrouver? M. Lenormant ne le croit pas, puisqu'il fait naître ce patriarche dans le midi de la *Chaldée* à *Chalanne* appelée aussi *Ur*[3]. Mais la raison qu'il en donne est-elle bien péremptoire? Abraham sortait, en effet, de *Ur* des Chaldéens. Or, nous venons de voir qu'il y a un autre *Ur* que *Chalanne*, et de plus, ce second *Ur* appartient également aux Chaldéens ; car, le peuple de ce nom était répandu anciennement comme aujourd'hui dans la *Mésopotamie*[4]. S'il y avait un parti à rendre dans cette question, nous pencherions vers l'*Ur* d'Ammien Marcellin, pour deux motifs :

[1] *Voyage dans le Caucase, la Perse et la Turquie*, p. 336. — [2] *Ibid.* — [3] *Manuel d'hist. anc. de l'Orient*, t. I. — [4] Eugène Boré, *Mémoires d'un voyageur en Orient*, t. II.

1° *Tharé* père d'*Abraham*, qui émigra à Harran, selon la Genese, fut déterminé à quitter son pays natal par la gêne où il se trouvait pour pouvoir y subsister avec sa famille; or, l'*Ur* du midi de la *Chaldée* était situé dans une contrée grasse et fertile, tandis que l'*Ur* d'Ammien Marcellin était placé dans un désert; 2° il est dit que *Tharé* émigra à *Harran*, or, notre *Ur* se trouve dans une position bien plus rapprochée d'*Harran* que Chalanne, qui en est au moins à 250 lieues.

L'armée partie d'*Ur* vint à *Thilsaphata* que d'Anville croit retrouver dans *Tallaafar* placé par Edrisi entre *Sinjar* et *Mosoul*. Là, on rejoignit *Sébastien* et *Procope*. Qu'avaient fait ces deux généraux avec les cinq légions d'élite que Julien leur avait confiées? Rien. Plus d'une fois, dans sa marche sur *Ctésiphon*, l'empereur avait tourné, inquiet, les yeux du côté du nord, se demandant ce que devenaient ses lieutenants, sans pouvoir se rendre compte de ce qui paralysait leurs opérations. La vérité est que, d'une part, la rivalité des deux commandants, de l'autre, leur inintelligence du rôle qu'ils devaient remplir, les avaient tenus dans une inaction funeste. Aujourd'hui, on appellerait cette conduite une trahison. Mais, il ne faut y voir qu'un de ces imprévus malheureux que la Providence jette parfois sur la route de la sagesse humaine, quand il lui plaît de la faire mentir et de l'humilier.

La jonction des deux armées et l'arrivée à *Nisibis* mettaient fin à la retraite. On allait rentrer sur les terres de l'empire. Telle fut l'issue de cette expédition, admirable d'*Antioche* à *Ctésiphon*, déplorable, depuis cette capitale jusqu'à *Nisibis*. Entreprise pour refouler la puissance des Sassanides au delà du *Tigre*, elle aboutit au premier démembrement de l'empire romain. Tout n'en a pas été perdu pourtant, puisque, grâce au récit qu'en a fait un habile historien, elle nous fournit quelques lumières propres à éclairer le champ de la géographie. Il serait permis de s'applaudir de ce résultat, si le profit de la science pouvait jamais servir de compensation à la ruine des États et au malheur des peuples.

CONFÉRENCE SUR LA HOUILLE[1]

FAITE AU PALAIS DU COMMERCE LE 19 NOVEMBRE 1876

PAR

M. CH. STUART-MERRITT

MESDAMES, MESSIEURS,

Notre jeune Société, tout en suivant avec intérêt les progrès remarquables de la géographie purement scientifique, est obligée, par sa position même dans une des plus grandes villes de commerce de la France, au centre d'un vaste territoire industriel, est obligée, dis-je, pour être utile, de s'adonner plus spécialement à la géographie commerciale. C'est ce qui explique la nature, le genre tout spécial de nos conférences, qui pourraient n'être ni agréables, ni intéressantes pour tout le monde.

Tous, nous concourons à notre but dans la limite de nos moyens; les uns, par la science et le talent, les autres, par le travail et la bonne volonté; mais tous, depuis le premier jusqu'au dernier, depuis notre digne président, M. Desgrand, jusqu'à votre humble serviteur, tous nous apportons à cette œuvre le maximum de notre dévouement. A vous, Mesdames et Messieurs, de nous seconder, et de rendre par votre concours notre tâche plus facile dans l'entreprise dont vous a parlé notre savant président.

[1] Sténographiée par M. Meblin, place Bellecour 17, à Lyon.

Mesdames, Messieurs. Plus heureux que moi, mes savants collègues et bien chers amis, MM. Hurbin-Lefebvre et Ganeval sont venus, l'un, faire miroiter devant vos yeux la soie aux reflets chatoyants, l'autre vous a parlé du Thibet ; mais le Thibet produit cette fibre soyeuse rivale de la soie, et je suis bien sûr qu'en écoutant ces deux messieurs, vous rêviez, Mesdames, à ces belles robes aux couleurs merveilleuses qui vous parent si bien, et à ces châles de l'Inde, si légers, si souples, et pourtant si impénétrables qu'ils cachent aux jeunes *miss*, dit-on, les imperfections physiques et morales de certains futurs... passés. Mais moi, c'est en tremblant que je viens vous parler de ce que l'on a si longtemps appelé la *pierre noire*, et que les indigènes de l'Australie appellent encore la *pierre qui brûle*.

Vous auriez tort, Mesdames, de dédaigner cette pauvre pierre noire ; car, enfin, c'est la cousine d'un de vos bons amis, d'un ami dont la beauté vous fascine, dont l'éclat vous éblouit, en un mot, Mesdames, c'est la cousine germaine du diamant, c'est le *diamant noir*. Ne repoussons donc pas du pied ce pauvre morceau de charbon. Ah ! si, au lieu d'avoir à vous parler de la géographie de la houille, je n'étais pas restreint par le peu de temps qui m'est accordé ; si mon rôle était de vous parler des merveilles de la houille, il me semble que je pourrais captiver toute votre attention. Oh ! oui, dans ce charbon il y a plus de merveilles qu'on ne croit d'abord. C'est même la grande merveille de notre siècle, car c'est dans notre siècle seulement qu'on a compris l'incommensurable puissance de la houille, et de sa fille, la *vapeur*.

Le charbon, si noir, nous donne d'abord la lumière éblouissante du gaz, et le résidu nous donne toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Le charbon, sous la main du chimiste, se change en acide phénique, ce bienfait de l'humanité, qui purifie l'air et qui triomphe du typhus et même du choléra. Le charbon, c'est l'ami du pauvre, dont il fait d'abord un ouvrier honnête, aisé et content, du pauvre dont il fait parfois un opulent bourgeois. L'illustre Stephenson en est un exemple : Stephenson dont l'enfance s'est passée d'abord au fond des puits, et qui là, au sein des ténèbres, a trouvé assez de lumière pour éclairer son pays et son

siècle. Par le charbon, que de merveilles encore produites ! Reportons-nous aux jours de l'enfance, à ces jours où des contes de ces fées à la baguette magique ont endormi nos jeunes chagrins et jusqu'à nos premières douleurs. Vous vous souvenez de ce prince Charmant, de la Belle au Bois dormant, de ces géants qui vous faisaient frissonner ! Allons, arrivez, fées, mais que ce soit pour vous prosterner devant ce charbon, car ses merveilles sont réelles, tandis que toutes vos merveilles, à vous, sont creuses, comme les rêveries !

La Houille a pour fille la Vapeur, et, la main dans la main, elles s'en vont à la guerre contre la barbarie, qui, après tout, n'est qu'une sorte de végétation animale, et vont porter jusqu'aux confins les plus éloignés les germes de la civilisation, qui est la vie intellectuelle des nations comme des individus.

Il y a encore quelque chose de plus merveilleux dans ce charbon, et qui surpasse même les histoires dont je viens de vous parler. Mettons un peu d'imagination, même dans une question de houille. Supposons une fiancée malade, une mère inquiète sur le sort de son fils, un père mourant. Ah ! Messieurs, autrefois toute la puissance des Darius, des Alexandre, des César, des Annibal, enfin de tous les conquérants les plus fameux du monde, venait se briser contre les impossibilités que leur présentaient l'espace, la distance. Couché sur son lit de douleur, le mourant ne pouvait faire venir le fils absent ; la mère se lamentait sur le sort de son enfant ; la pauvre fiancée se voyait mourir loin de celui qu'elle aimait ! Mais aujourd'hui, l'éclair dompté devient un messager rapide, le télégraphe est là ! Le charbon, la vapeur se changent en puissance, en vitesse, et la fiancée revoit son futur, la mère peut embrasser encore son enfant chéri, le mourant revoit son fils près de lui, et, d'une main défaillante, peut encore laisser tomber sur sa tête cette bénédiction qu'il reçut lui-même de son père !

Je voudrais continuer sur ce ton bien longtemps, et vous raconter la puissance et les merveilles du charbon ; mais je suis obligé de rentrer modestement dans mon rôle et de vous parler de la géographie de la houille.

A quelle époque, et comment les hommes se sont-ils aperçus que la Providence leur avait donné ce produit, ce trésor ? Nous n'avons pas de données historiques sur ce point.

Florian nous parle de bergers et de bergères (il y en a toujours eu) : supposons que, dans les montagnes de l'Écosse, supposons que, dans toût autre pays carbonifère, un berger et une bergère, malgré la chaleur de leur entretien, s'aperçoivent qu'il fait froid. Ils veulent faire du feu. Pour que la flamme s'élève, il ne faut pas que le feu soit posé à terre ; il faut le soutenir sur quelques pierres. Il se trouve là des pierres noires ; on amasse ces pierres, on construit une sorte de fourneau, on allume les broussailles et les petites branches, et le feu continue de flamber longtemps après que les broussailles ont été consumées. La nouvelle se répand que la pierre brûle et chauffe plus que le bois. On renouvelle l'expérience, elle réussit toujours. L'emploi de la houille est trouvé ! Il ne faut donc pas s'étonner si, dans les pays les plus lointains et les plus reculés, les hommes ont eu connaissance de la houille et en ont apprécié la valeur et l'utilité. Voyons maintenant quelles sont les données historiques dont nous pouvons tirer quelques renseignements quant à l'époque où la houille fut connue. Un conférencier est heureux de pouvoir faire tout remonter jusqu'aux Romains ; avec quelques petites citations latines (que tout le monde comprend, cela va sans dire), cela fait son effet : à plus forte raison quand on peut remonter jusqu'aux Grecs ! Théophraste, qui vivait deux cent quarante ans avant notre ère, est de tous les auteurs anciens celui qui a parlé de la houille de la manière la plus précise. Chez les auteurs de l'Écriture sainte, nous trouvons bien quelquefois qu'il est fait mention du charbon ; mais ne serait-ce pas le charbon de bois ? Probablement, puisqu'on ne trouve pas de traces de charbon de houille en Judée ; mais, avec Théophraste, ce n'est pas ça. Ce célèbre philosophe, disciple de Platon et successeur d'Aristote, nous parle clairement de la houille, il n'y a pas moyen de s'y tromper ; ce n'est plus du charbon de bois qu'il s'agit, mais du charbon de pierre. Voici ce qu'il dit : « On appelle ces substances fossiles λίθος ἄνθραχος (anthracite), et quand on les brise pour

s'en servir, elles ont un aspect terreux (γεώδεις). Néanmoins elles s'enflamment et brûlent comme du charbon de bois (καθάπερ οἱ ἄνθρακος), et les forgerons s'en servent. » Ce texte si important est cité par trois auteurs : ce sont John Mill, en 1746; le naturaliste Pennant, en 1768; et Edward Hull, actuellement un des membres les plus distingués de la Société géographique de Londres et de la Société royale. Il a fait l'ouvrage le plus remarquable sur la houille, et dans lequel la plupart des autres écrivains vont puiser des renseignements précieux. J'ai fait comme tout le monde, mais je le reconnais, et je voudrais que M. Hull fût ici pour lui rendre hommage et lui adresser mes sincères remerciements.

Théophraste nous dit encore des choses bien extraordinaires sur la houille, non-seulement comme combustible, mais encore comme goudron. Ces renseignements sont d'un grand intérêt, aujourd'hui que nous ne savons à quel saint nous rendre pour nous débarrasser des maladies qui viennent assaillir nos vignes et nos campagnes. Il est curieux de l'entendre dire que de son temps les habitants de la campagne faisaient chauffer ce minerai, ce charbon, en retiraient le goudron dont ils barbouillaient leurs vignes pour les débarrasser des *insectes !* (si ça pouvait au moins guérir du phylloxera !)

Théophraste nous dit que ce charbon venait de la Ligurie. C'est une explication bien vague. La Ligurie proprement dite avait des limites mal définies, et les Ligures étaient bien nomades ; ils s'étendaient jusqu'au Var, et certains auteurs disent jusqu'au Rhône! et ce charbon, cité par Théophraste, venait de la Ligurie! Or, je ne trouve pas trace de houille dans la Ligurie, au nord de l'Italie, nous ne trouvons que de l'anthracite, incapable de donner du goudron. Mais si, comme l'histoire nous le dit, les Ligures allaient jusqu'au Rhône, ils n'étaient pas bien loin du bassin houiller d'Alais, où le charbon s'étend jusqu'à Bességes. Serait-ce la France qui aurait commencé l'exportation de ce produit cité par Théophraste? Je ne tranche pas la question; je mets en avant une simple hypothèse.

Les Chinois, qui ont connu les germes de presque toutes les inventions, prétendent avoir connu le charbon à une époque si

reculée qu'elle se perd dans la nuit des temps. Mais s'ils l'ont connu, ils n'ont pas mieux su en profiter que de leur découverte de la poudre à canon, puisqu'en 1840 ils n'avaient encore que des canons en bois seulement cerclés de fer comme nos tonneaux. Ils montrèrent la même inintelligence dans l'exploitation de la houille. Tandis qu'ils en pouvaient trouver à la surface même du sol, ils aimaient mieux brûler tous les arbres de leurs forêts et jusqu'aux herbes de leurs champs.

La Chine est un des pays les plus riches en fait de houille, et nous sommes encore à nous demander si la Chine n'est pas plus riche même que l'Amérique.

Revenons maintenant à des époques plus rapprochées.

Dans le Monmouthshire, à 200 kilomètres de Londres, on a trouvé une hache en silex ; or ce pays abonde en minerai de fer, le charbon y était donc connu avant l'âge de fer. A Dondonald, dans une petite paroisse que je ne pourrais pas vous indiquer sur cette mappemonde, mais pas loin de Newcastle, on a trouvé un ornement en cannel-coal grossièrement sculpté. Le cannel-coal se taille comme le marbre, est susceptible d'en prendre le poli, et cependant brûle d'une flamme vive et ne donne presque point de cendres. Le mot *cannel-coal* n'est qu'une corruption du mot chandelle, qui s'appelle encore en Bretagne et en Normandie candelle.

Ce nom lui vient de ce que les mineurs taillaient ce charbon en forme de chandelle, et s'en servaient pour l'éclairage. C'est de toutes les variétés de houille celle qui donne le plus de gaz.

Un certain *lord*, qui en possédait dans ses propriétés, en fit faire un service de table, et invita ses amis à dîner. Les convives croyaient que c'étaient des assiettes et des plats de marbre. Après le dîner, milord, sous prétexte qu'il faisait un peu froid, appela son domestique : « John, dit-il, jetez-moi ces assiettes au feu ! » et aussitôt il s'alluma un feu splendide, à rôtir un bœuf.

A Stanley, dans le Derbyshire, il y a des excavations dans lesquelles on a trouvé des pics en chêne. Des pics en chêne pour extraire la houille ! On connaissait donc le charbon avant l'âge de fer !

A Wigan, dans le Lancashire, tout à fait au centre de ce grand bassin houiller, on a trouvé des excavations bizarres. N'oublions pas qu'il y avait là un établissement romain considérable, un poste romain excessivement important. Ces excavations affectent la forme polygonale. Une tradition du pays disait qu'elles étaient dues aux Danois ; mais la régularité des polygones doit plutôt les faire attribuer aux Romains dont on connaît le goût prononcé pour la symétrie.

A Manchester, autrefois Mancunium, autre vaste établissement des Romains, on trouve non-seulement des cendres, mais même du mâchefer. Il faut nier l'évidence du soleil pour nier que les Romains établis dans la Grande-Bretagne connussent l'usage du charbon.

En Italie, les maîtres du monde ne trouvaient pas de charbon, et ils n'avaient qu'en faire, eux qui n'avaient même pas de cheminées dans leurs chambres. Mais dans cette Bretagne, dont le nom seul le faisait frissonner, le voluptueux Romain avait beau serrer autour de lui son ample *toga*, il lui manquait toujours le chaud soleil d'Italie, et il ne devait pas dédaigner un brasier alimenté de ces *carbones maris* qu'allait lui chercher au sein de la terre le barbare vaincu.

Maintenant approchons un peu des temps plus connus.

A Peterborough, non loin des mines de Newcastle, se trouvait une ancienne abbaye.

Un savant eut le courage d'examiner les vieux livres de comptes de cette abbaye, et là il découvrit une preuve irrécusable de l'emploi du charbon en Angleterre dès l'an 852. L'abbé Ceolred, en faisant un bail avec un de ses fermiers, stipulait cette clause entre autres, que le fermier devrait lui fournir annuellement soixante charges de bois et douze charges de charbon. La proportion, bien facile à établir, prouve donc qu'en 852, on ne brûlait que cinq fois plus de bois que de charbon.

Dans le onzième siècle, Guillaume le Conquérant, étant entré à Newcastle, accorda une charte aux bourgeois, leur permettant d'exploiter le charbon. En 1259, Henri III leur en donna une autre, et aussitôt l'on vit arriver à Londres des navires chargés

du charbon de Newcastle, que l'on appela *sea-coal* ou charbon de mer parce que ce charbon venait toujours par mer, vu la difficulté des transports par terre à une époque où cette partie de l'Angleterre n'était qu'un vaste marécage que ne sillonnaient plus les larges voies romaines.

En 1306, Édouard Ier, par un édit, permet l'usage général du charbon pour se chauffer. Ceci vous fait sourire : eh bien, cela ne plut pas à tout le monde ! On n'avait pas les grilles, les fourneaux, les poëles. Pour faire du feu on amoncelait en pyramides les pierres noires, et comme les cheminées n'étaient pas construites avec tout l'art moderne, cela fumait énormément. Les habitants de Londres vinrent donc demander au Parlement de vouloir faire cesser cet *abus*, et de défendre l'usage de ce charbon qui gâtait *le boire* et *le manger*, et compromettait gravement la *santé* des habitants ! Édouard Ier rendit aussitôt un édit, et la houille fut condamnée. Mais le bois, ensuite, devenant rare, les hivers rigoureux, on sauta par-dessus l'édit et on se remit à brûler du charbon.

Sous la reine Élisabeth, notre fameuse reine vierge, on voulut donner satisfaction à quelques grincheux, qui craignaient probablement de passer à l'état de jambons fumés, et la bonne reine publia un édit qui défendait l'usage du charbon. Autant eût valu défendre à la marée de monter. On n'accepte pas les souffrances du froid dans un pays où le charbon abonde. Les réclamations furent générales, les glapissements des grincheux furent étouffés, et l'édit de prohibition fut remplacé par un impôt qui devint une source importante de revenus pour la couronne, et la vierge royale, parodiant le mot de Vespasien, aurait pu dire : « Cet argent est-il si sale, si noir ! » Toujours est-il que pendant le règne d'Élisabeth le commerce de la houille prit une extension qui ne fit qu'augmenter d'année en année. Il ne sera pas sans intérêt d'avoir une idée du prix du charbon à ces époques reculées. Nous trouvons sur les registres de l'abbaye de Whitby qu'en 1395 il fut *payé à William Rede de Sunderland 13 shillings quatre pence pour quatre chaldrons de houille.* Le chaldron était d'une contenance de 13 hectolitres, le charbon

se vendait donc 32 centimes l'hectolitre, ou 4 fr. 16 la tonne! Heureux temps, qui ne se verront plus... heureusement. En effet, mieux vaut payer la houille plus cher qu'alors, et jouir de ce gaz qui rivalise avec le soleil, et posséder dans la vapeur une force qui dompte les éléments. Et d'ailleurs, ce bon marché exceptionnel ne dura pas longtemps. Au commencement du règne de Charles I[er] le prix s'était déjà élevé à 17 shillings, soit 21 fr. 25 la tonne ; mais lorsque l'armée écossaise se fut emparée de Newcastle, la houille se vendit au prix exorbitant de 100 francs la tonne!

Veuillez jeter maintenant un coup d'œil sur la carte des Iles-Britanniques ; cherchons ensemble où se trouvent les principaux bassins houillers, et rendons-nous compte de leur importance. Commençons par l'Écosse. Nous trouvons là cinq bassins, savoir le bassin de Fifeshire, le bassin de la Clyde, le bassin de l'Ayrshire, le bassin de Lothian, et enfin celui de Carlisle. L'Écosse, qui en 1870 avait 411 mines produisant 21,273,868 tonnes, produit actuellement plus de 30 millions, de tonnes. M. Geddes a calculé que le *capital-charbon* de l'Écosse représente 9,843,465,930 tonnes! Aussi Walter-Scott ne reconnaîtrait-il plus sa pauvre Écosse dans ce petit pays enrichi par l'industrie, cette mère du bien-être, qui, là comme ailleurs, a remplacé une nature marâtre, à laquelle un travail opiniâtre pouvait seul arracher quelques sacs d'avoine, non pour les chevaux mais pour les hommes! Admirons surtout l'influence du charbon sur les rives de la Clyde. Voilà un pays où les propriétaires du sol avaient à peine de quoi vivre parcimonieusement, et où les pauvres présentaient ce phénomène de gens qui, malgré l'absence de nourriture, ne mouraient pas! Aussi la sobriété écossaise est-elle proverbiale, et le *highlander*, en fait d'abstinence, étonnerait même un enfant d'Ismaël! Mais maintenant, plus n'est besoin d'exercer ce talent de société. Là où le grain d'orge ne venait pas, l'usine est venue. Autour de l'usine s'est construit comme par enchantement tout un village de cottages proprets, et là-bas sur la colline reboisée s'élève une villa somptueuse, résidence de quelque ouvrier qui, par son travail et son génie

industriel, a su changer la misère en opulence. Et les usines, les villages, les villes succèdent aux usines, aux villages, aux villas : tout le pays est transformé !

C'est encore des bords de la Clyde que partent ces steamers rapides, chargés de porter aux pionniers des colonies anglaises de puissantes machines pour écraser le quartz, ou labourer les prairies vierges, et ces mille objets, produits de l'industrie, qui constituent le bien-être, le bonheur matériel. Malheureusement c'est encore de la Clyde que partent ces léviathans des mers, portant dans leurs flancs blindés ces horribles instruments de destruction, ces canons monstres dont les détonations effroyables arrêtent le commerce, et paralysent la prospérité du monde ! Espérons qu'un jour l'industrie ne recherchera plus que le bien-être de la vie, et non les horreurs de la mort ! Avant de quitter la patrie de l'antique barde Ossian, admirons la poésie de la houille. Voyez ce monstre gigantesque, aux yeux étincelants, se précipitant d'une course folle à travers les ténèbres de la nuit ! Il se plonge dans les entrailles des montagnes, en sort avec un rire strident, glisse comme une ombre fantastique au-dessus de la surface des eaux, franchit d'un bond torrents et vallons, et dévore l'espace dans la plaine. A droite et à gauche de sa route se dressent des colonnes immenses qui semblent jeter contre les cieux les flammes des enfers ! Pauvres Cyclopes, rêves du poëte grec, que paraissez-vous à côté de la réalité ! Et toi, mon pauvre ami Vulcain, ton marteau n'est qu'un jouet d'enfant à côté de ces pilons puissants dont chaque coup écrase une tonne de fer ! Le génie de l'industriel a surpassé l'imagination du poëte !

Descendons maintenant au sud, et comme les vieux *Picti*, redoutés même des Romains, envahissons l'Angleterre.

Là, au nord-est, se trouvent les fameux bassins de Newcastle, du Northumberland et du Durham.

En 1699, Newcastle produisait les deux tiers du charbon employé en Angleterre. Londres seul lui achetait environ 300,000 tonnes par an.

En 1859, la production était de 16 millions de tonnes.

En 1869, elle s'élevait à près de 26 millions de tonnes, et au-

jourd'hui elle se monte à 34 millions de tonnes environ. La ri chesse houillère de ce district serait de 7,452,250,000 tonnes.

Au sud du précédent, se trouve l'immense gisement houiller du Yorkshire et du Derbyshire. Vous voyez, d'après la carte, qu'il est deux fois plus vaste que celui de Newcastle. C'est le plus grand de l'Angleterre, mais la qualité du charbon y est moins bonne.

De 1859 à 1869, la production s'est élevée de 12,497,000 à 17,865,400 tonnes. Aujourd'hui, on approche du chiffre de 26 millions de tonnes.

En passant à l'ouest, nous trouvons le bassin du Lancashire et du Cheshire qui donne la vie industrielle à tant de villes. Nous n'en citerons que deux : Manchester, avec ses fabriques de coton, Manchester, le Mancunium des Romains, et Widness, qui ne date que d'hier et qui bientôt sera pour les produits chimiques en Angleterre ce que Lyon est pour les étoffes de soie en France.

En 1859, le Lancashire a donné 13,995,500 tonnes; en 1869, 17,330,500 tonnes, et aujourd'hui, 20 millions à peu près.

C'est dans ce bassin que l'on trouve les puits les plus profonds, descendant jusqu'à 733^{m},50.

Au sud-est du précédent se trouve le bassin du Strafordshire faisant marcher les mille usines et fabriques de Birmingham.

Ce gisement renfermerait encore 973 millions de tonnes.

Prenons maintenant une direction sud-ouest, et nous arriverons dans le fameux territoire houiller du comté de Galles, c'est le grand bassin méridional. Les ports de Swansea et de Cardiff peuvent à peine suffire aux transports de la houille, dont l'extraction annuelle est actuellement de 20 millions de tonnes environ. La commission royale a calculé que la richesse houillère de ce district est de 36,566,000,000 tonnes !

De Cardiff à Bristol il n'y a que la baie à traverser. Ce bassin, quoique peu important, en comparaison des autres, donne beaucoup d'activité au port de Bristol, célèbre par ses raffineries de sucre, comme Tarare par ses mousselines.

J'espère, Messieurs, avoir réussi à vous donner une idée de l'immense surface houillère de l'Anglet̀erre ; mais cette idée se-

rait incomplète si je ne vous fournissais pas quelques chiffres sur la profondeur des mines. La Commission royale a, avec raison, posé ce principe, qu'au-dessous de 4,000 pieds anglais, soit 1,200 mètres, l'exploitation du charbon, dans l'état actuel de la science, était, sinon impossible, du moins si difficile que les frais de ventilation absorberaient tous les bénéfices. Nous n'avons donc qu'à voir quels sont les principaux puits anglais dont la profondeur approche de cette limite extrême, 1,200 mètres, et où la température serait de 116° Far. ou 46°,6 cent. et devrait être abaissée par un système de vigoureuse ventilation.

Dans le Lancashire, le Yorkshire et le Durham, on trouve beaucoup de puits de 450 mètres.

A Pendleton, près Manchester, il y a un puits de 482 mètres; un autre de 617m,40 à Duckingfield, dans le Cheshire ; et enfin le fameux puits de Rose-Bridge, près Wigan, et qui a 733m,50.

En présence de pareils chiffres, n'est-on pas en droit de se demander si, en France, les compagnies houillères font bien tout le nécessaire pour parvenir jusqu'aux grandes couches, jusqu'à ces couches de 8 à dix mètres? — On répond : « Mais les actionnaires! » Mon Dieu, les actionnaires sont généralement d'assez bonne pâte, surtout en France, et c'est là leur grand défaut. S'ils tenaient un peu plus l'épée aux reins aux administrateurs, le charbon ne serait ni si rare dans certains pays, ni si cher. En 1856, je me trouvais à Londres, chargé de conclure un grand marché de charbons. Le négociant auquel j'avais affaire, homme puissamment riche, ne pouvait comprendre que la France, ayant les mines de la Loire, de Bességes et d'Alais, n'était pas maîtresse du marché à Marseille. « Si j'étais directeur ou propriétaire de ces mines, me dit-il, je déflerais l'Angleterre de vendre une tonne de charbon à Marseille! » En effet, maintenant, avec le canal de Saint-Louis, rien ne serait plus facile. Il ne faudrait que de grands bateaux, très-larges, mais peu profonds. Pour la descente, sur le Rhône, ce chemin rapide, les frais seraient insignifiants, et quant à la remonte, elle devrait se faire à l'aide d'une immense chaîne de Vaucanson, ou plutôt de plusieurs chaînes placées de relais en relais. — Mais, dira-t-on, songez-

vous à la longueur et au prix de votre chaîne ? — Parfaitement, répondrai-je, cela coûterait infiniment moins qu'un chemin de fer, puisqu'il n'y a ni terrains à acheter, ni travaux d'art, ni remblais, ni tunnels, etc., et qu'il faudrait juste huit fois moins de fer.

Mon négociant en houille voulait un canal à lui, un chemin de fer à lui, et parut consterné quand je lui expliquai les entraves, les obstacles, les mauvais vouloirs qu'il aurait à briser, et que, pour faire du bien à son pays, il fallait en demander permission à tout le monde !

En Angleterre, on s'adresse directement au Parlement qui vote la loi proposée et... la fait payer. Aussi, quelle concurrence entre les compagnies ! C'est à qui inventera de nouveaux moyens économiques ! A Newcastle, pour embarquer le charbon avec moins de frais, on a construit une espèce de chemin de fer aérien semblable à celui que MM. Mangini ont fait construire pour amener les roches de la colline à la Saône, en passant au-dessus du quai. Le train part du carreau de la mine et s'élance à toute vapeur. Malgré soi, on s'écrie : « Ah ! mon Dieu ! tous ces wagons vont se jeter à la rivière ! » Mais le mécanicien est là, tranquille, impassible, fumant peut-être un de ces calumets de paix, poétiquement appelés *brûle-gueule* ; il attend, la main sur le levier, le moment précis. Soudain, docile et soumise à la volonté de son cornac, la puissante machine s'arrête à quelques mètres de l'abîme. Une grue colossale, tournant sur elle-même, vient empoigner de ses griffes de fer un wagon entier, l'enlève comme j'enlèverais une pomme, et délicatement, sans secousse, le soutient au-dessus du navire, dont le capot est enlevé, et le wagon se vide dans ses larges flancs. Et les wagons succèdent aux wagons jusqu'à ce que le navire soit bondé de houille. Que d'hommes il eût fallu pour le faire plus mal ! Que d'hommes il eût fallu pour le faire moins vite !

Si le temps ne m'a pas permis d'entrer dans de minutieux détails sur l'extraction faite aux différentes mines, j'ai pensé, Messieurs, qu'il serait intéressant d'avoir une idée générale de l'importance et de l'augmentation de l'extraction de la houille en Angleterre.

Malgré toutes mes recherches, il m'a été impossible de trouver des chiffres positifs avant 1670. A cette époque l'extraction est de 250,000 tonnes environ. J'ouvre ici une parenthèse, pour demander pardon à ces dames de ces chiffres formidables, de ces millions, de ces centaines de millions que je vais être obligé de jeter à mon public. Mais je tâcherai d'être adroit et de ne les jeter qu'aux messieurs qui, eux au moins, ne craignent pas les millions, que du reste vous leur aidez, Mesdames, si charitablement à dépenser ! Je ferme la parenthèse et je continue, en vous donnant le tableau statistique dressé par M. R. Hunt.

En 1690	320,000	tonnes
1760	604,000	—
1800	10,000,000	—
1832	20,000,000	—
1850	30,000,000	—
1854	64,000,000	—
1860	84,000,000	—
1865	99,000,000	—
1870	110,000,000	—
1873	127,000,000	—

Vous remarquerez, Messieurs, la progression que suit l'augmentation de la houille depuis 1760. D'abord, avant cette date, en 1750, on commence à faire du coke pour répondre aux besoins de la métallurgie. En 1769, Watt vient bouleverser le monde avec sa machine à vapeur. En 1801, Symington applique la vapeur à la navigation, et en 1810 on commence à s'éclairer au gaz. Ce sont là les grandes causes des recherches et de l'exploitation des mines de houille.

Voyons maintenant quel emploi fait l'Angleterre de cette énorme masse de charbon.

En 1873 sur	127,016,747	tonnes
l'Angleterre a exporté comme marchandise	12,712,222	—
Reste donc pour la consommation intérieure	114,304,525	—

La fabrication du fer et de l'acier prend. .	33,119,709	tonnes
La fonte des autres minerais.	763,607	—
Les mines diverses.	9,500,000	—
Les chemins de fer.	3,790,000	—
La navigation à vapeur.	3,650,000	—
La force motrice des usines et fabriques. . .	27,550,000	—
Le gaz.	6,560,000	—
Les compagnies d'eaux.	650,000	—
Les poteries, verreries, briqueries, fours et chaux.	3,450,000	—
La chimie et diverses manufactures	3,217,229	—
Usage domestique.	20,053,980	—
Total comme ci-dessus	114,504,525	—

Pour le gaz de Londres seul il faut 1,720,000 tonnes.

Je viens de vous donner le revenu annuel de houille en Angleterre, mais n'oublions pas que la houille ne se reproduit pas. Ce revenu ne représente donc que ces intérêts que servent à leurs actionnaires certaines compagnies qui mangent leur capital. Il n'est donc pas inutile de connaître ce capital-charbon.

La Chambre des communes a chargé une commission spéciale de faire toutes les recherches nécessaires, avec pleins pouvoirs d'exiger de tous les renseignements dont elle aurait besoin. Cette commission comptait dans son sein un grand nombre de membres compétents en la matière.

M. Hunt, dont j'ai si souvent invoqué l'autorité, M. Hunt, qui seul avait déjà fait ce travail gigantesque pour lequel il avait naturellement la tendresse d'un père, M. Hunt, dis-je, s'est incliné devant les chiffres de la commission royale; et, en conscience, nous n'avons pas le droit d'être plus grincheux que lui.

Or donc voici ces chiffres formidables :

138,624,000,000 de tonnes

Dans ce calcul ne sont pas comprises les couches au-dessous de $0^{m},60$ d'épaisseur, ni celles qui se trouvent à plus de 1,200 mètres de profondeur.

En grignottant son capital, comme un enfant prodigue, l'An-

gleterre aurait donc encore devant elle 1216 années de prospérité houillère, à raison de 114 millions de tonnes par an !

Mais voilà qu'un savant, M. Jevons, était venu bouleverser le monde et troubler la digestion de nos braves négociants, de nos dignes industriels, en prédisant que dans cent dix ans l'Angleterre n'aurait plus de charbon ! Le pauvre homme a été écrasé sous les 138,624,000,000 de tonnes amoncelées par la commission royale, c'est vrai ; mais... si la commission, tout officielle qu'elle fût, s'était trompée dans ses calculs, dans son expertise ? Et si l'exportation, qui est maintenant de 12,712,000 tonnes, se triplait, se décuplait ? Oh ! alors l'Angleterre verrait s'approcher le jour où ses hauts fourneaux s'éteindraient, où ses immenses fabriques s'arrêteraient, où la ruine et la pauvreté remplaceraient la richesse et la puissance ! Aussi voyez avec quelle fiévreuse ardeur ses savants et ses ingénieurs, ses industriels et ses négociants, ses marins et ses voyageurs s'occupent de rechercher la houille jusque dans ses colonies les plus lointaines. Le succès a couronné leurs efforts. Nous sommes loin du temps où la construction du *Great-Eastern* n'avait d'autre raison d'être que l'avantage de pouvoir emporter le charbon pour l'aller et le retour dans ses grands voyages en Australie. Malheureusement, le monstre, s'il portait lourd, mangeait gros, et la cargaison y passait. Mais ne disons pas de mal du grand léviathan des mers. Il a emporté, à lui tout seul, le câble transatlantique, accomplissant ainsi une des merveilles de ce siècle. D'ailleurs, l'Angleterre n'a plus besoin de ce charbonnier géant. L'Australie, la plus lointaine des colonies anglaises, vient de découvrir ce qui l'enrichira plus que son or, l'Australie a découvert de vastes gisements houillers, les couches ont $1^{m},20$ d'épaisseur.

Sur la côte orientale on a tout récemment trouvé un autre gisement dont on calcule la puissance à 25 millions de tonnes. Enfin la Nouvelle-Galles du Sud produit annuellement son petit million de tonnes. La Tasmanie ou Terre de van Diemen a aussi des mines de charbon, et la Nouvelle-Zélande est riche en excellent lignite.

Partout sur sa route, la marine anglaise trouvera du charbon jusque dans ces lointains parages ; le combustible du retour ne sera plus une préoccupation pour l'armateur, et l'Angleterre n'aura plus besoin d'établir à ses escales des parcs à charbon. Son exportation sera soulagée d'autant, et cessera complétement lorsque les richesses houillères seront convenablement exploitées dans les autres pays.

Rechercher les richesses houillères de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, tel sera le sujet de la deuxième conférence.

MÉMOIRE SUR L'AUSTRALIE

PAR

M. J. PICHOT

A Messieurs les Membres de la Société de Géographie de Lyon.

Le grand continent australien entrevu, dit-on, par les Portugais en 1530, mais réellement découvert par Cook en 1772, n'a longtemps livré que ses côtes aux explorateurs. Durant bien des années, la civilisation n'élut domicile que sur quelques points de ses rivages. A dix lieues de la mer, l'intérieur gardait le secret de ses solitudes, défendues par leur immensité, mieux encore que par leurs habitants sauvages.

En 1788, deux jours avant l'arrivée de l'*Astrolabe* et de la *Boussole,* le capitaine Philip plantait à Sydney le drapeau anglais. Mais Sydney, colonie pénitentiaire au début, resta pendant plus de cinquante ans le seul centre important et la seule agglomération populeuse. Melbourne, Adélaïde, Brisbane, Perth et vingt autres villes aujourd'hui florissantes n'étaient, un demi-siècle après la découverte, que de mauvais campements ou de silencieux déserts.

Quelques squatters audacieux, hommes d'énergie et d'entreprise, s'étaient bien aventurés dans le pays; mais leurs stations peu nombreuses, isolées les unes des autres et perdues dans la plaine, ne pouvaient s'éloigner beaucoup de la côte, sous peine de compromettre et la sécurité et les intérêts. Sous l'impulsion d'une administration intelligente ou guidés par l'amour des dé-

couvertes, des explorateurs avaient bien aussi tenté l'escalade de l'inconnu, tracé quelques sillages dans le Bush (forêt) aux horizons sans limites et apporté quelques notions à la géographie australienne. Mais la famine, les maladies, les noirs, la morne immensité surtout bornaient leurs voyages, quand ils n'y mettaient pas un terme tragique. Et puis, ces hardis cavaliers ne connaissaient rien, en dehors des étroits sentiers qu'ils se frayaient à grand'peine, ou des renseignements incertains que leur fournissait un regard jeté du haut d'une colline.

Il fallait à ce pays délaissé un appât qui fixât les regards, attirât l'Europe distraite ou inattentive et forçât le désert à livrer ses secrets en y jetant une population compacte. Il fallait autre chose que les commerçants de Sydney, les trafiquants de la côte ou quelques centaines de squatters, pour un continent grand comme les quatre cinquièmes de l'Europe. Pour que les stations de bétail se multipliassent, en tous cas, il était besoin de bras plus nombreux, de routes meilleures comme aussi d'un débouché à tous les produits. L'Angleterre achetait les laines; mais on manquait de consommateurs pour la viande de boucherie et de travailleurs pour la culture.

La découverte de l'or accomplit une révolution soudaine, et l'Australie vit se précipiter sur elle, en deux ans, plus d'habitants que ne lui en avait amené un demi-siècle d'attente.

A peine M. Hargrave, un ancien mineur de Californie, eut-il signalé (1851), dans la Nouvelle-Galles du sud et quelques mois après dans Victoria, des gisements aurifères que l'émigration européenne prit en masse la route des placers. Comme San-Francisco, Melbourne grandit en une heure : elle possède aujourd'hui cent mille habitants de plus que Sydney. Pour la bâtir et la peupler en vingt ans, pour faire de Victoria une province florissante au lieu d'une solitude, il a suffi de remuer un peu de terre.

Insatiables toujours et souvent pauvres, grâce à des prodigalités insensées, des travailleurs, des aventuriers s'élancèrent dans l'intérieur à la recherche de nouveaux champs d'or. Rien ne les arrête, ni les fatigues, ni les dangers. Quelques-uns réus-

sirent ; d'autres moururent à la peine, beaucoup ne rapportèrent que la désillusion et la misère. Mais ces courses audacieuses, ces souffrances, ces agonies, cet acharnement ne furent pas sans résultats heureux. En cherchant l'or, on trouva le fer, le cuivre, l'étain, le marbre, le charbon : en fouillant le pays mieux qu'on qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, on découvrit toutes ses richesses, depuis les métaux et le combustible, jusqu'aux vastes plaines riches d'herbe où paissent aujourd'hui d'innombrables troupeaux de vaches et de moutons.

L'histoire véritable de l'Australie ne commence pas en 1772 ; elle date de vingt-cinq ans : et si Cook a découvert un nouveau continent, M. Hargrave y a appelé l'Europe, en lui montrant un morceau d'or ramassé dans le lit d'un torrent.

L'Australie où peinaient quelques convicts compte aujourd'hui 1,891,240 habitants. Elle exporte chaque année pour 188 millions de francs, 20 millions de plus qu'elle ne reçoit : elle a plus de 3,000 kilomètres de voies ferrées, près de 40,000 kilomètres de télégraphes. Elle nourrit 769,000 chevaux 5,500,000 bœufs ou vaches, près de 600,000 porcs et 50 millions de moutons. Enfin, si pour ce gigantesque effort elle a dû emprunter 800 millions, son revenu annuel de 256 millions garantit sa dette et lui permet de grandir encore.

Mais, dans la pauvre famille humaine qui traîne sur notre planète ses incompatibilités de race, ses haines et ses désirs, il n'est guère de progrès qui ne coûte des larmes et du sang. Quand les blancs prospérèrent en Australie, ce fut aux dépens du peuple autochtone. Les indigènes, que décimait le fusil et qu'on affamait en restreignant leur territoire, essayèrent de la résistance. Mais, comme en Amérique, comme partout, la lutte était trop inégale, et on ne put se venger que par quelques cruautés sans effet. On repoussa les noirs ; on les refoule chaque jour davantage, et, dans l'intérieur où les rejette le débordement *civilisateur*, l'encombrement, pour eux, n'est pas à craindre. Le jour n'est pas loin en effet où le dernier indigène descendra dans la tombe, victime de la misère, des cruautés inutiles, des justes représailles et surtout de ce tempérament irréductible qui le fait

incapable, le voulût-il, de plier sa nature à nos idées et à nos mœurs.

Attaquée d'abord par le sud et par le sud-est, l'Australie vit l'émigration aborder ses autres rivages et fouiller sur d'autres points son territoire, dès qu'on sut que la terre y cachait l'or.

Dès 1859, Queensland où les stations de bétail s'étaient multipliées, grâce au débouché qu'offrait à leurs produits le développement du sud, Queensland, dis-je, put réclamer de former une province à part et d'avoir son gouvernement. Toutefois, malgré cette autonomie et l'indéniable progrès qui en fut la conséquence, l'intérieur du pays resta plusieurs années encore peu connu. Cet immense territoire, qui équivaut à peu près à trois fois la France, ne fut sillonné que rarement par les explorateurs, malgré les encouragements et les subsides de l'administration et des particuliers.

Avant la séparation, deux voyageurs surtout avaient posé les assises de la géographie du pays. Mais tous deux sont morts à la tâche et des centaines de lieues restaient ignorées.

Parti de Jimbour (60 milles environ à l'ouest de Brisbane) le 1er octobre 1844, Leichhardt se dirigea au nord, traversa la rivière la Condamine, puis le Mackenzie, reconnut une chaîne de hautes collines nommée aujourd'hui le Peak-Range, suivit le Burdekin, après avoir franchi le Suttor son affluent, et gagna de là les sources du Lynd, puis le Mitchell-River. S'inclinant alors au sud-ouest, il visita la contrée bien arrosée où coulent le Gilbert, le Normant le Flinders et le Nicholson. A ce point du voyage, il perdit un de ses compagnons, le naturaliste Gilbert tué dans une rencontre avec les noirs. Du Nicholson, il marcha au nord-ouest, franchit les plaines de la promesse et vint définitivement aboutir à la presqu'île de Cobourg. Il avait traversé Queensland, longé le golfe de Carpentarie et foulé le nord de l'Australie. La société de géographie de Paris lui décerna sa médaille d'or : mais une seconde expédition lui fut fatale, et malgré d'actives recherches on n'a jamais retrouvé ses traces.

Digne successeur de Leichhardt, l'infortuné Kennedy s'élança après lui dans la contrée. Son premier voyage fut heureux : il remonta la péninsule du cap York en longeant la côte, gagna

Sommerset, à la pointe nord et revint au sud en suivant la direction du Mitchell-river. Mais une seconde expédition lui fut fatale : parti de Darling-Downs, près Toowoomba (130 kilomètres à l'ouest de Brisbane et par la même latitude) il se dirigea, par l'intérieur sur Princess-Charlotte-Bay, un point du nord de la côte orientale, et trouva la mort dans cette audacieuse tentative, bien avant d'avoir atteint la mer.

Après lui, en 1864, William Borke et trois autres compagnons, parmi lesquels le docteur Wills, entreprirent un gigantesque voyage de Melbourne, ils se dirigèrent sur le golfe de Carpentarie, en suivant Copper's-Creek sur un point du parcours. Copper's-Creek est un affluent du Darling, dans la Nouvelle-Galles du sud; et le Darling est lui même une rivière importante qui vient du nord, prête ses rives vertes à des stations nombreuses et prospères et se jette dans le Murray.

A force d'énergie et malgré d'incroyables privations, l'expédition atteignit son but et revint même à Victoria par l'intérieur.

D'autres tentatives se produisirent, plus ou moins importantes et avec des succès différents. Mais il faut arriver en 1867, pour les voir se répéter, se généraliser pour ainsi dire, au lieu de rester le fait isolé de quelques hommes courageux et avides d'étendre le domaine de nos connaissances.

C'est qu'en 1867 Queensland avait, comme ses sœurs, trouvé la pierre philosophale. Ce n'était plus seulement ses pâturages qu'elle offrait aux éleveurs détenteurs de capitaux. Elle avait de l'or, pour cette foule audacieuse et acharnée que rien ne rebute, lorsqu'elle espère une fortune rapide ; qui n'a ni assez d'argent pour un établissement pastoral, ni assez de patience pour planter; qui n'est plus le voyageur isolé, mais qui s'appelle légion ; qui fouille les ruisseaux, sonde les collines, traverse les rivières et se précipite en avant le revolver à la ceinture, une tente sur le dos et une pioche à la main. Chacun veut aller plus loin, pour être des premiers à laver la terre et faire plus ample moisson. L'amour de la science est le moindre souci ; mais la science profite de la fièvre d'or et, grâce à l'avidité de mille aventuriers, élargit son horizon et agrandit son domaine.

En 1867, M. Nash, voyageur du gouvernement, découvrit pour la première fois de l'or à Gympie. Gympie est à 100 kilomètres de Maryborough, port de Queensland entre Brisbane et Rockampton. Ce fut le point de départ : les expéditions se succédèrent; sur cent autres points la terre livra le métal ; l'émigration aux aguets prit la route du nord-est, et Queensland vit s'ouvrir pour elle une ère de prospérité.

Je n'ai pas l'intention de m'appesantir sur la province de Queensland en général. Cette tâche dépasserait la mesure que je m'impose, et d'autres d'ailleurs l'ont remplie mieux que je ne saurais le faire. Cette courte notion n'a pour but que de fournir quelques renseignements sur le district de Cook, où l'émigration frappe à cette heure, et spécialement sur le pays du Palmer que j'habite. Pourtant, je ne crois pas superflu de placer ici brièvement quelques données sur la situation actuelle de la province.

Queensland n'est véritablement connu et peuplé que sur une portion restreinte de son territoire. Le 148° de latitude est (observatoire de Greenwich) indique à peu près la limite occidentale de cette région explorée. New-South-Wales la borne au sud. En dehors de ce triangle, on ne rencontre la civilisation que sur quelques points de la côte, aux environs d'Endeavour et de Palmer-River, dont nous parlerons plus longuement tout à l'heure et à l'extrémité septentrionale où se trouve Sommerset.

Vous le voyez, Messieurs, la part de la civilisation est mesquine encore. Mais, à considérer le développement rapide et l'activité qui règne dans la région conquise sur l'inconnu, il est permis d'avoir foi dans l'avenir. Brisbane, Rockampton, Bowen, Tonswille, Cooktown, sur la côte; et dans l'intérieur, cent autres villes ou bourgades défrichent autour d'elles et resserrent le désert. On cultive la canne à sucre, on parque de nombreux troupeaux sur les bords des rivières ; mais c'est toujours l'industrie minière qui tient la tête et ouvre la voie au progrès.

Le charbon abonde : près d'Ispwich sur Brisbane-River, à Darling-Downs près Brisbane. On extrait le cuivre à Peak-Downs dans le district de Copperfields (champs de cuivre) à

Mount-Perry (130 milles au nord-ouest de Maryborough). On obtient du mercure en quantité à Kilkivan, près Gympie ; de l'antimoine dans les districts de Burnett et de Wide-Bay. Stanthorpe donne de l'étain ; on travaille le plomb ; on va travailler l'argent. La mer aussi fournit son contingent : les pêcheries de perles sont prospères, surtout dans le détroit de Torrès, et la biche de mer est, pour beaucoup, une industrie lucrative. L'or enfin attire, sur ce coin du monde, les flots pressés de cette population voyageuse qui fit la fortune de l'est et du sud, en fouillant leurs alluvions et leurs quartzs aurifères.

Queensland possède aujourd'hui cent soixante et dix mille habitants et un revenu de trente millions de francs. Elle exporte annuellement pour plus de cent millions, tandis que l'importation n'atteint que le chiffre de soixante et quinze. Les lignes ferrées s'y développent sur une étendue de 450 kilomètres. Elle a 6,000 kilomètres de télégraphes ; soixante et dix mille acres de terre y sont en culture. Ses stations nourrissent cent mille chevaux, un million trois cent quarante-trois mille têtes de gros bétail, quarante-deux mille porcs et plus de sept millions de moutons.

Un mot, et le dernier, sur les stations de bétail, qui, avec l'industrie minière et quelque peu de culture, font la richesse du pays.

Ces stations s'étayent en général le long des rivières, ou bien s'étendent, à perte de vue, dans les plaines arrosées où s'entrecroisent les torrents. Le bétail y paît à son aise, et c'est par milliers de têtes que se chiffrent ces troupeaux. Qu'il me suffise de dire, pour en donner une idée, que dans la Nouvelle-Galles du Sud deux stations renferment ensemble cinq cent mille moutons marqués au brand (chiffre) du même propriétaire, et que l'une d'elles occupe un espace de cinq cents milles carrés. Les pacages sont d'immenses territoires où bœufs, chevaux et bêtes à laine vagabondent à loisir sous la surveillance et la protection de bergers à cheval. A défaut des loups, en effet, les moutons sont souvent victimes des chiens sauvages, dont la race se perpétue malgré une guerre acharnée. Il est certains propriétaires aux-

quels ces féroces animaux coûtent deux mille livres (50,000 francs) par an.

Les stations sont administrées par un overseer (intendant) et c'est de là que partent en novembre, après la tonte, d'innombrables balles de laine pour les marchés européens, ou ces magnifiques bêtes de boucherie qui voyagent deux ou trois cents milles avant d'atteindre Brisbane, Melbourne, Adélaïde ou Sydney.

J'arrive maintenant au district de Cook, dont je me propose surtout de parler. Ce district n'est autre chose que la presqu'île du cap York, dont l'extrémité septentrionale pique sur le détroit de Torrès. Sur tous les points, sauf au midi, la mer est sa limite. Au sud, il est borné, d'abord par le Mitchell-River, ensuite par le Lynd, son principal affluent, enfin par une courbe conventionnelle qui gagne la mer aux environs de 18° de latitude sud et constitue la frontière des districts de Cook et de Kennedy. Tirez une ligne oblique de l'embouchure du Mitchell à Rockingham-Bay, sur la côte orientale, et vous aurez assez exactement la représentation de cette frontière.

L'un des premiers, Kennedy l'avait exploré. Après lui, Wilson Borke et quelques autres fournirent des documents sur le pays. Mais, jusqu'en 1872, la côte seule était vraiment connue, et encore les établissements européens y étaient-ils rares, Cookstown à l'embouchure d'Endeavour-River et Sommerset à la pointe nord. Son importance ne date que de quatre ans et de l'expédition de Hann, sur laquelle je reviendrai.

Cook-District est un pays accidenté, coupé de creeks et semé d'ondulations. La plaine proprement dite n'y occupe qu'un espace restreint, vers le milieu de la péninsule. Elle ne s'y développe jamais à l'infini, comme au centre du continent. Toutefois, sur cette langue de terre, les plus audacieux sommets ne sont, à vrai dire, que des collines. Seuls, quelques points de la côte se relèvent en montagnes. C'est là, d'ailleurs, un fait géographique à peu près constant en Australie : la montagne domine sur les rivages où ses arêtes grises découpent le ciel. La terre finit brusquement et la chaîne s'allonge capricieuse, bizarre et sauvage, à quelques pas de la mer. Descendez le versant opposé et marchez

à l'intérieur : vous foulerez d'abord une contrée accidentée, semée de quelques plateaux ; puis vous arriverez à d'immenses plaines où l'œil s'égare sur un monotone horizon.

Dans le district de Cook, la ligne de partage des eaux est constituée par une série de collines qui s'échelonnent du sud au nord. D'abord plus rapprochée de la côte orientale, la chaîne s'incline ensuite vers le golfe de Carpentarie. Les modestes rivières du versant ouest se ressentent de cette disposition du terrain ; et Kinlock-Creek, Sinclair-Creek et quelques autres ruisseaux l'emportent, par l'étendue de leur cours, sur les tributaires de la mer de Corail. Les seules rivières importantes du district sont le Kennedy, qui se jette dans la baie de la Princesse-Charlotte, et le Mitchell, qui constitue la limite au sud et a quatre kilomètres de large à l'embouchure. Je parlerai des autres à propos du Palmer.

L'industrie minière fait seule, jusqu'à cette heure, la prospérité de la péninsule. Les stations de bétail s'arrêtent au sud du pays. La terre, pauvre de rivières et brûlée par le soleil pendant six mois de l'année, est impropre aux pacages. Sur quelques points, il est vrai, on trouve un sol humide et gras, le black soil (Terre-Noire) où l'herbe est abondante et vigoureuse. Mais ce ne sont que des oasis insuffisants pour des armées de bœufs et de moutons. La laine serait d'ailleurs d'un transport difficile dans un pays privé de routes, sauf sur deux ou trois points de la côte, et les animaux de boucherie, pour gagner le sud, auraient à voyager trop longtemps. Si la population augmente, peut-être utilisera-t-on le peu de bonne herbe qui croît ; mais elle ne sert, jusqu'à cette heure, qu'aux chevaux des mineurs et aux attelages des charretiers du Palmer.

La flore, la faune du pays, ses habitants et son climat trouveront leur description après, quand je parlerai du pays que j'habite. Il n'y a pas, en effet, de différence notable entre les trois cantons de la péninsule.

Ces cantons, ou mieux ces police-districts, comme on les nomme, sont les suivants : canton de Cooktown, sur la côte orientale, par 15 degrés et quelques minutes de latitude sud ;

canton du Palmer, qu'arrose la rivière ce nom, au sud-ouest du premier; canton de Sommerset, à la pointe septentrionale.

De ces trois police-districts, deux seulement ont une réelle importance, celui de Cooktown et celui du Palmer. Sommerset n'est qu'un campement à la pointe nord, un lieu de relâche pour les navires et un abri pour les côtiers et les pêcheurs.

L'histoire de Cooktown est celle du Palmer; je ne les séparerai pas : en 1872, le gouvernement envoya une expédition qui, partie de Tonswille (sur la côte orientale, par 19° environ de latitude sud), se dirigea sur Princess-Charlotte-Bay, par l'intérieur. William Hann la commandait. Il avait pour instructions de reconnaître géographiquement le pays et aussi de voir si l'on ne trouvait pas de traces d'or. Il arriva heureusement au but de son voyage, sans rien découvrir toutefois du précieux métal. Ce ne fut qu'au retour qu'il réussit à en découvrir la présence dans les alluvions d'une rivière qu'il nomma le Palmer, en l'honneur d'un des membres les mieux connus du parlement de la colonie. Dès lors l'attention fut fixée sur ce nouveau gold-field (champ d'or). Un autre explorateur, Mulligan, vint reconnaître la contrée et corroborer la nouvelle. Ce ne fut plus seulement dans le Palmer, mais dans les creeks voisins qu'on recueillit le métal. Enfin, d'autres prospecters (chercheurs d'or) signalèrent en maints endroits la présence de quartz aurifères.

L'élan était donné; l'heure de la civilisation avait sonné pour ce désert. Cooktown, qui n'était rien, se couvrit de tentes, puis de bâtiments plus solides. On construisit des hôtels, des magasins, des débarcadères; trois banques s'y établirent; le télégraphe poussa jusque-là. C'était le port le plus voisin des mines : les travailleurs y affluèrent, pour se disséminer ensuite dans la contrée. L'émigration chinoise, si considérable, si tenace, si envahissante en Australie comme en Amérique, y jeta des milliers d'hommes. On découvrit, plus près de la mer, de nouveaux gold-fields; des centaines de bras les exploitèrent.

Cooktown est aujourd'hui une ville prospère de trois mille habitants. Sans doute elle est irrégulière et les rues n'y brillent

pas par le macadam ; mais plus d'une cité mieux bâtie lui envierait son mouvement d'affaires. En allant chercher fortune, comme au retour, chacun y laisse quelques livres, les favorisés du hasard quelques centaines parfois, l'économie étant la moindre vertu de cette population voyageuse. Rien n'égale les fatigues, les privations et les dangers qu'elle affronte pour trouver l'or que la désastreuse facilité avec laquelle elle le dépense ; et tel homme aura vécu deux ans de farine avariée et de viande douteuse, qui gaspille dix mille francs en dix jours à griser de *champagne* et de brandy des gens qu'il n'a jamais vus.

Chaque semaine Cooktown reçoit deux ou trois navires, et les revenus de ses douanes serrent de près ceux de Rockampton, la seconde ville de Queensland, sous ce rapport.

Comme je l'ai dit, les Chinois fourmillent sur la place. Ils arrivent par centaines de Hong-kong et de Singapour, encaqués dans l'entrepont des navires qui les transportent à prix réduits. Tout leur est bon pour gagner un peu d'or : aucun travail ne les rebute, depuis celui de marchand, où ils excellent, jusqu'à celui de bêtes de somme, où ils étonnent. Mineurs, selliers, charretiers, ébénistes, cuisiniers, hommes de peine et surtout *jardiniers*, ils pullulent dans les rues, sur les routes, et sous les tentes ; six piquets et quatre mètres de calicot suffisent pour en abriter dix. Pourvu que la tête soit à couvert, ils trouvent la situation confortable et le logis enchanteur. La route du Palmer en est couverte, et je ne sais pas de bœuf, de cheval ou de mulet plus durs à la fatigue. Deux sacs, de cinquante livres (chaque), sont suspendus aux extrémités d'un bambou qui repose obliquement par son milieu, tantôt sur une épaule et tantôt sur l'autre, ils s'en vont trottinant au soleil et font jusqu'à vingt milles par jour. A défaut d'intelligence bien vive et de qualités primesautières, les jaunes sont doués d'une patience, d'une persistance et d'un esprit d'épargne qui les conduit souvent à l'aisance, parfois à la fortune et assure en tous cas à leur puissante émigration un avenir important. Un fait curieux et important à noter, c'est qu'en Australie du moins le Chinois émigre seul. S'il est marié, sa famille ne le suit pas. Je suis sûr qu'il n'y a pas une

femme chinoise à Cookstown ou dans le Palmer. A Sydney, je n'en ai jamais vu.

Vivant, comme ils le font, de privations et de fatigues, ils offrent une proie facile aux maladies. La mortalité est énorme parmi eux. La fièvre intermittente, la fièvre typhoïde, la dyssenterie font dans leur milieu d'innombrables victimes. Mais l'émigration est si active que la mort, en frappant à coups redoublés, n'éclaircit pas sensiblement leurs rangs.

Les Chinois ont fait, au début (et sur leurs épaules), la majeure partie du charroi de Cooktown au Palmer. Aujourd'hui que la route est plus praticable, les marchandises et provisions arrivent surtout par le roulage.

Cooktown est assis à l'embouchure d'Endeavour-River (rivière de la recherche). Ce cours d'eau est encore à peu près inconnu. Dans le canton de Cooktown, les autres tributaires de la mer de Corail sont, en allant du sud au nord, Dain, Creek-Bloomfield-River, Annan-River et quelques autres ruisseaux de nulle importance. Le pays est encore arrosé par le Normamby, par le Laura, qui le sépare du canton du Palmer, par le Palmer et par le Mitchell.

Le Normamby prend sa source à quelques milles au sud-ouest de Cooktown, près des diggings (mines) de Normamby, court au nord, puis à l'ouest et va se jeter (on le suppose???) dans le Kennedy. Le Palmer, lui, sort, à quelques pas à l'ouest du Normamby, d'une chaîne de collines nommée le Coast-Range; se dirige directement à l'ouest et va probablement aboutir au Mitchell. Le Laura naît au nord des deux précédents des collines dites Conglomerates, qui font suite au Coast-Range et court au nord dans une région inconnue. Il doit être un affluent du Kennedy. Le Mitchell enfin, à son origine, arrose le sud du canton, se porte au nord-ouest, reçoit à droite le Maclead grossi d'Herveys-Creek, à gauche l'Hodgkinson, traverse le pays du Palmer et marche dans la direction du golfe de Carpentarie. Mais sa source précise est encore à trouver.

Le Coast-Range, dont j'ai déjà parlé et qui échelonne ses coteaux du sud-est au nord-ouest, à courte distance de la mer et

au sud de Cooktown, est la seule chaîne digne de remarque. Au-dessus des sources du Palmer, il se dévie à l'ouest, s'éloigne du rivage et, sous le nom de Conglomerates, va former le massif le plus important du canton du Palmer.

J'arrive maintenant à ce canton, qui est celui que j'habite.

Il est situé à l'ouest et un peu au sud de celui de Cooktown, dont le sépare en un point le Laura. Au sud, il se soude au district de Kennedy par une région peu connue. A l'ouest, il s'étend si l'on veut jusqu'au golfe de Carpentarie et au nord jusqu'au police-district de Sommerset. Mais cette portion de son territoire est un désert à peu près inexploré. Ce qu'on connaît, ce qu'on a vraiment sillonné, ce que les mineurs fouillent est bien plus restreint. Ce n'est à proprement parler que la région qui s'étend du Laura à l'est à Palmerville, à l'ouest (70 milles à peu près) et du Mitchell au sud, à quelques kilomètres au-dessus de la chaîne des Conglomerates au nord (environ 80 milles). En dehors de ce carré, c'est la solitude.

Les cours d'eau du canton vous sont en partie connus. C'est du sud au nord : le Laura, qui naît des Conglomerates et fuit au nord-ouest ; le Palmer, qui coupe transversalement le pays de l'est à l'ouest ; le Mitchell, qui suit plus bas une direction parallèle ; Walsh-River dont on ignore et la source et l'embouchure, et qui marche du sud-est au nord-ouest ; et enfin le Lynd (même direction que le précédent) principal affluent du Mitchell, qui naît au nord du district de Kennedy et se porte au nord-ouest vers le golfe de Carpentarie.

Parlerai-je des ruisseaux qui se jettent dans ces diverses rivières ? J'énumère : pour le Palmer, rive droite, en partant de la source, Little-River, Fly-Creek, Prospector's-Creek, Gregory's-Creek, Left-hand-Branch, Cradle-Creek, Darky's-Creek ; sur la rive gauche, Doughboy-Creek, Pinnacle-Creek, Dog's-Leg-Creek, Sandy-Creek, grossi de plusieurs autres. Pour le Mitchell, rive droite, Maclead-River, Saint-Georges-River ; rive gauche, Hodgkinson-River, Watson-River. Pour le Walsh, Hot-Springs.

Il vous est facile de voir, Messieurs, que ces noms ne sont pas le dernier mot de la géographie du pays. Imposés par la fantai-

sie d'un passant, ils changeront sans doute ; mais je les emploie faute de mieux et parce qu'ils servent à cette heure.

En fait de montagnes, j'ai déjà signalé les Conglomerates qui font suite à Coaste-Range et courent, à peu près dans une direction parallèle au Palmer river, à une dizaine de milles de lui. Je nommerai encore les collines voisines d'Hogkinson river. Le reste est sans nul intérêt.

La partie la plus connue et la mieux habitée du canton occupe les rives du Palmer. C'est près de cette rivière que se trouvent les deux seules agglomérations populeuses un peu importantes, Edwarstown (ou Maytown) et Palmerville. Ce dernier bourg même perd chaque jour quelques-uns des rares habitants qui lui restent. Les alluvions du Palmer sont en effet épuisées d'or en « point, et le pays n'a pas montré jusqu'à présent de quartzs exploitables. Edwardstown est donc en ce moment le centre des affaires, en même temps que la limite véritable de la civilisation.

C'est une sorte de village, dont l'unique rue grimpe sur une colline, à cent mètres du Palmer et sur sa rive droite. Les tentes y alternent avec les maisons de bois couvertes d'écorces. Aux environs, les campements des mineurs disséminés dans le Bush (forêt).

La population blanche est de trois cents âmes à peu près, dans le village: cinq cents hommes travaillent aux alentours. Quant aux Chinois, ils sont au nombre de cinq à six mille dans le canton; un millier environ habitent le bourg ou campent dans le voisinage.

Mais, pour peu que les mines, à leur début, donnent d'heureux résultats, la population décuplera en quelques mois. Elle augmente à vue d'œil et s'éloigne chaque jour davantage, pour sonder le désert et lui arracher ses secrets. Les trois banques de Cooktown viennent d'envoyer ici des succursales; et nous serions à même, depuis deux jours, de causer avec vous par le télégraphe. John Bull est pratique, il faut le reconnaître : il a bien assez d'autres défauts pour qu'on ne lui marchande pas ses qualités.

Les blancs sont en majeure partie des émigrants anglais, irlandais ou écossais, venus du sud. Puis viennent les Allemands

« de la grande Allemagne » aussi lourds, aussi épais entre les tropiques que sous le ciel brumeux de la Poméranie ; après, les Danois et quelques Italiens. Quant aux Français, je n'en connais que deux échantillons et ils habitent sous ma tente.

Que dirai-je du moral des membres bigarrés de cette population cosmopolite? Un peu de bien et un peu de mal, pour rester dans la vérité. Le mineur est actif, dur à la fatigue et aux privations, courageux, téméraire au besoin. Il est tenace, quand il espère : c'est le pionnier audacieux, infatigable, et c'est l'élément civilisateur, à défaut d'autres. Mais c'est aussi l'être enclin à la brutalité. Tempérament anguleux, concentré, il puise dans l'isolement où il vit un froid égoïsme et une absence d'aménité qui dégénère en sauvagerie. L'ivrognerie enfin, et l'ivrognerie jusqu'à l'insensibilité ou la démence est la plaie capitale... *incurable.*

Toutes les maladies ici se compliquent d'alcoolisme, et le délirium tremens est à l'ordre du jour. C'est par bouteilles que certains maniaques absorbent le brandy. Quant aux Chinois, ils se vengent de leur sobriété par une débauche d'opium, qui les conduit à l'imbécillité. La pipe fonctionne du matin au soir. Ils la fument étendus sur une natte, dans une sorte de réduit faiblement éclairé et consacré à cet usage. C'est le seul endroit de la maison qui ne soit pas absolument repoussant de saleté; mais la fumée d'opium le rend parfaitement inhabitable à de simples mortels ; et si les sujets du Fils du Ciel y poursuivent des rêves tissus d'or et de soie, je n'y ai jamais, pour ma part, recueilli que de vulgaires nausées.

Un mot maintenant sur les gold-fields : l'alluvial est épuisé, Les bords du Palmer, son lit, dans les endroits accessibles et durant la sécheresse, les divers creeks qui l'avoisinent et s'y jettent ont été travaillés et fouillés en tous sens. Seuls quelques Chinois acharnés et faciles à satisfaire lavent encore la terre. Les blancs s'occupent des quartzs aurifères.

Les filons se présentent bien jusqu'à cette heure. En maints endroits, ils affleurent le sol, variables de richesse et de largeur. Généralement, au début, ils s'enfoncent en terre suivant une direction perpendiculaire. Puis, à une profondeur moyenne de

vingt pieds, ils font un angle plus ou moins considérable, quitte à reprendre plus bas la perpendiculaire. Les plus beaux, jusqu'à présent, ne dépassent pas deux pieds de largeur ; beaucoup n'ont que quelques pouces. Quant à leur richesse en métal, il est impossible d'établir une moyenne. Les plus mauvais ont donné un peu moins d'une once à la tonne et le meilleur un peu plus de douze.

Le terrain, où s'enfoncent les reefs (récifs, filons) est ici granitique, ardoisier ou sablonneux. L'ardoise *(slate* en anglais) est une bonne indication ; mais l'or abonde surtout aux points où granit et sandstone (roche de sable) viennent en contact. A côté de l'or, le minerai renferme des traces de cuivre, des traces d'argent et de fer.

On en extrait le roi des métaux par le broyage et le mercure. Nous avons depuis quatre mois une machine à vapeur qui fonctionne nuit et jour, et plus de mille tonnes déjà ont été réduites en poussière.

A six milles d'ici, on a trouvé de l'étain exploitable ; mais il est encore à travailler, l'or absorbant toutes les activités et toutes les intelligences.

La flore du Palmer est d'une désolante uniformité. De Cooktown ici, j'ai fait plus de 300 kilomètres dans le Bush avec le même spectacle sous les yeux et sans changer d'horizon. Toujours la forêt maigre et monotone; toujours les mêmes broussailles grillées et les mêmes arbres sans profil et sans grandeur. Chaque vingt pas, une gigantesque fourmillière et chaque lieue un ravin desséché. En un seul endroit, j'ai trouvé quelques cactus vigoureux et un peu de franche verdure. Partout ailleurs, acacias, gommiers et bois de fer. La terre d'Australie, sur ce point, ne possède pas autre chose; c'est le terme de son effort. Vous feriez ici cent lieues sans trouver une fleur. Ce ne sera jamais, en tous cas, son parfum qui la décélera, car les pétales sont sans odeur.

En fait d'animaux aussi la liste n'est pas longue : le kanguroo, l'opossum, l'ému (sorte d'autruche aux longs poils), le chien et le chat sauvages ; et dans les solitudes inexplorées, des che-

vaux et des bœufs qui ont reconquis leur liberté. On a signalé aussi quelques chameaux, dans le centre ; mais ils sont en très-minime quantité. Rien des grands quadrupèdes ou des vigoureux félins de l'Afrique et de l'Asie. Sur la terre australienne, le roi de la création n'a pas à lutter pour conserver son empire. Mais ses instincts de combativité restent les mêmes : à défaut de bêtes féroces, les hommes s'y déchirent entre eux.

Les oiseaux sont plus nombreux et plus variés : canards, pigeons, faisans, pluviers, perdrix, cygnes blancs et noirs, cacatois, perruches et perroquets en abondance poussent à qui mieux mieux leurs cris discordants. Des nuées de vautours enfin se chargent du service de la voierie et veillent aux cadavres des bêtes de somme.

Les serpents abondent, les uns très-venimeux, les autres à peu près inoffensifs. Le brown snake (serpent brun) est le plus redoutable, et, à moins d'un traitement énergique et approprié, sa piqûre est mortelle en quelques instants. On trouve aussi des araignées et des mouches venimeuses desquelles il est bon de se garer ; chaque année, elles font des victimes.

Restent les fourmis et les moustiques, qui sont le fléau du pays. Les fourmis détruisent tout dans Queensland ; elles ne laissent pas un arbre intact au Palmer : elles en rongent le bois, et les troncs ne sont en somme que de monstrueuses fourmilières revêtues d'une couche d'écorce. Quant aux moustiques, je les conseille aux Dracons en quête de châtiments. C'est bien le plus odieux voisinage qu'il soit possible d'imaginer.

Le climat est celui qu'indique la latitude, plus chaud que la Nouvelle-Calédonie, mais moins que le Gabon ; en résumé supportable. Les nuits sont splendides, les matinées fraîches et agréables. La fièvre intermittente, la dyssenterie, l'hépatite, la cirrhose du foie (suite d'alcoolisme) sont les maladies régnantes. Mais il faut moins accuser le climat de leur fréquence et de leur malignité que les excès de boissons et le défaut d'hygiène élémentaire.

Les noirs se montrent plus audacieux, plus cruels et plus acharnés au Palmer que dans le reste de l'Australie. Bien que

les routes de Cooktown soient très-fréquentées, elles ne sont pas sûres, et les attentats se succèdent d'une façon gênante. Les Chinois surtout en sont victimes : il faut dire que leur défaut de courage en fait une proie facile. Ils voyagent avec un chargement d'armes à feu ; mais sont-ils attaqués, ils jettent immédiatement fusils et revolvers, pour courir plus vite ; et plus d'un a été bien et dûment rôti qu'un peu de sang-froid eût sauvé. Les noirs le savent à merveille, et la carabine de deux mineurs les maintient mieux à distance que l'arsenal d'un parti de Chinois. Après chaque attentat, la police noire se met en chasse et fait une battue. Mais bien qu'elle ne soit pas tendre aux niggers, auxquels elle fait une guerre sans merci (l'autorité ne lui demande pas de comptes au retour), il est préférable et plus prudent de se charger soi-même de sa défense.

L'indigène est anthropophage : il serait puéril de le nier, comme ridicule d'exagérer ses méfaits. Ses armes offensives sont le nullah-nullah, bâton long d'un pied qu'on lance en le faisant tournoyer ; le boomerang, morceau de bois aplati et recourbé qu'on jette et qui revient avec une force surprenante, quelques hachettes volées aux Européens, et surtout le spear, lance de six à sept pieds dont les blacks se servent avec une adresse redoutable : c'est généralement un roseau auquel s'emmanche une pointe de bois de fer entaillée pour en rendre la blessure plus dangereuse. Souvent les blacks en empoisonnent l'extrémité. J'ignore précisément quelle substance ils emploient à cette fin ; mais j'ai tout lieu de croire, d'après les accidents que présentent les blessés, que c'est le suc d'une strychnée.

Lancé par la main de l'indigène embusqué dans les broussailles, le spear perce un homme et tue un cheval à cinquante mètres. J'ai vu, pour ma part, plusieurs de ces lances, qui avaient pénétré de dix à quatorze pouces. C'est surtout aux bêtes de somme que s'attaquent les noirs. Ils les guettent la nuit et les surprennent au point du jour. Ils ont détruit de cette façon bien des attelages, et il ne se passe guère de semaine qu'on ne signale un nouvel accident.

D'après l'avis commun, les blacks sont dépourvus de religion.

Ils auraient pourtant l'idée d'un esprit malfaisant qui demande à être apaisé. Ils sont partagés en tribus souvent hostiles entre elles, et les guerres intestines détruisent ce qu'épargne, non ce que manque le fusil des blancs.

L'indigène est nomade : il vit surtout de chasse et de pêche. Quand la disette se fait sentir dans le pays qu'il habite, il décampe au coucher du soleil, emportant un tison, et voyage la nuit.

C'est bien enfin le plus hideux et le moins élevé dans l'échelle des membres de la famille humaine. Le Néo-Calédonien est un Adonis auprès de lui. Les femmes sont repoussantes, et je n'oublierai de ma vie la bouche que m'ouvrait l'une d'elles à Brisbane, pour me demander à manger. Instinctivement je me suis reculé devant cet effroyable jeu de mâchoires.

Et maintenant que sera le Palmer? que deviendra Queensland? Que deviendra l'Australie? L'industrie minière, malgré son développement, ses puissants attraits, ses magiques espérances et les coups de fortune dont elle est coutumière, suffira-t-elle à amener le progrès sur ce continent? En fera-t-elle jamais une Europe? Ce serait, je crois, trop attendre d'elle. L'or, à lui seul, est impuissant à créer une prospérité véritable et de longue durée. Il faut plus et mieux : il est besoin pour ce grand œuvre d'une terre généreuse et productive. Que sont quelques centaines, quelques milliers de stations de bétail, dont chacune absorbe forcément un large territoire? Que sont quelques champs de cannes à sucre, quelques lambeaux de vignes? Qu'est même le million d'acres de terre qu'on laboure, pour y semer le froment à côté de notre sol français, par exemple, où presque rien n'est laissé sans culture.

Eût-elle assez de bras pour défricher, l'Australie n'atteindra jamais les États-Unis ou l'Europe occidentale. Une trop large portion de son territoire est infertile, privée de rivières et brûlée par le soleil. L'Australie manque de montagnes, pour varier les climats, et les chaleurs torrides y calcinent en trop d'endroits un sol sans humidité. Le nord-ouest, le centre en sont inhabités et, il faut le dire, inconnus, bien que le télégraphe traverse la con-

trée; car, à deux pas de ses poteaux, c'est la muette solitude et le désert insondé.

En finissant, Messieurs, je vous dirai deux mots du dernier voyage d'exploration tenté en Australie; il ne date que de trois mois. M. Ernest Giles est allé par l'intérieur d'Adélaïde à Perth. L'expédition dont il avait le commandement était composée de six Européens, d'un Afghan et d'un noir indigène; elle était pourvue de seize chameaux et, grâce peut-être à cette ingénieuse idée, pratique s'il en fut dans un pays où l'eau est rare, elle a heureusement atteint son but. La contrée traversée par elle, au sortir de la région connue, est en majeure partie un désert plat et desséché. Les noirs y sont rares : une seule fois, ils se sont montrès-hostiles et on a eu à les repousser. Un télégramme de Géraldston (Australie occidentale), daté du 22 avril, annonce que M. Giles est parti du mont Murchison, un des points extrêmes de la civilisation dans l'ouest, et on l'attend à Adélaïde en septembre.

On s'occupe aussi beaucoup depuis quelque temps de la Nouvelle-Guinée. Il y a six mois, M. Macleay y conduisait une expédition qui visita quelques points de la côte sud et remonta, durant quelques milles, une rivière. Mais son séjour fut de courte durée. Les Papous, sans se montrer ouvertement hostiles, n'inspiraient à juste titre qu'une médiocre confiance, et le pays visité ne s'offrait pas sous un aspect enchanteur, au point de vue utilitaire au moins. La terre n'y semble pas propre aux stations de bétail ; les indigènes sont dépourvus de productions pour l'échange; les substances alimentaires sont assez rares, pour qu'ils ne consentent, à aucun prix, à céder les quelques porcs qu'ils nourrissent. On n'y a pas enfin trouvé de traces d'or. Une seconde expédition, sous la direction du docteur d'Albertis (un Italien) est en ce moment en route pour la Papouasie.

Le dernier fait important qui se soit produit en Australie est une entreprise destinée, en cas de réussite, à opérer une heureuse et puissante révolution dans le commerce du continent. M. Nicolle, ingénieur francais, aidé d'un des premiers capitalistes de Sydney, M. Mort, a trouvé le moyen de conserver la viande de

boucherie un temps suffisant pour la transporter en Europe. Il se sert pour cela du refroidissement ; il la congèle. L'Australie produisant dix fois plus qu'elle ne peut consommer, cette innovation permettra, si l'événement justifie les prévisions, de fournir à bas prix les marchés d'Angleterre, par exemple, dont les besoins sont énormes. Sept cent cinquante mille francs ont été souscrits, pour envoyer un premier chargement, que M. Nicolle accompagne.

Veuillez agréer, Messieurs, l'hommage de mes meilleurs sentiments.

J. PICHOT,
ancien médecin de la Marine, médecin de l'hôpital d'Edwardstown.

CORRESPONDANCE

LETTRE DE M. SAVORGNAN DE BRAZZA

Nous publions la lettre suivante de notre correspondant, M. Savorgnan de Brazza, avec ses incorrections, pour ne pas en altérer l'originalité.

Cataracte de Doume (Adouma) le 29 juin 1876.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Après plusieurs courses chez les Ossyeba, qui avaient en 1874 arrêté l'expédition de MM. de Compiègne et Marche, j'avais pu conclure des traités d'amitié avec les différents chefs, surtout les chefs de Booné, et j'avais l'assurance de ne point être attaqué quand, à l'époque favorable, j'aurais remonté le fleuve avec les Okanda pour transporter le quartier général de l'expédition chez les Adouma et les Ossyeba. Seulement j'ai craint que les Okanda, encouragés par la précédente capture du docteur Lenz, qu'ils retenaient chez eux depuis huit mois, et duquel ils avaient épuisé les ressources à force de promesses, me refusassent leurs services au moment du départ ; j'ai pensé être utile de remonter par terre, avec les Ossyeba et très-peu de marchandises, pour aller demander aux Adouma et aux Ossyeba des hommes et des pirogues pour remonter mes marchandises dans leur pays.

Giabouret, chef ossyeba, neveu du chef Mamiaca, de mes amis, avait laissé son village (situé près des Adouma) et se trouvait

chez Mamiaca, et c'est lui que je décidai à m'accompagner et me servir de guide, tandis que Mamiaca devait me fournir des hommes pour porter mes bagages. « Après quatre jours de marche, disait Giabouret, je serai arrivé dans son village, qui n'est qu'à une journée des villages ossyeba, seulement la route est tout le temps dans la forêt et on ne rencontre pas de villages. » Je donnai à mes porteurs du sel pour s'acheter des vivres, leur laissant le soin de se nourrir, et le 20 mai 1876 je partais du village de Mamiaca avec quatorze hommes et deux femmes ossyeba comme porteurs, et je m'enfonçais dans la forêt.

J'avais quitté Lope le 24 mai 1876, en laissant au quartier maître Hamon, et j'avais donné à M. Marche, comme instruction, de partir explorer le territoire des Bangoué, situé au sud du pays des Okanda. Le Dr Ballay était parti depuis un mois pour le Gabon, pour y emmener les malades et les remplacer. Je n'attendais pas son retour avant un mois et à cette époque j'espérais bien être de retour de ma petite excursion. Le 27 et le 28, rien de nouveau, seulement les pluies continuelles retardaient notre marche, non pas parce qu'elles nous arrêtaient, mais en détrempant le chemin.

Je m'aperçus que les hommes, pour économiser leur sel, n'avaient acheté que très-peu de vivres ; et quoique nous marchions depuis que le jour commençait jusqu'à la nuit, en ne nous arrêtant guère qu'une demi-heure pour dîner, d'après Giabouret, et d'après l'état du chemin, il nous faudrait encore huit jours avant d'arriver à son village, et les porteurs n'avaient même pas pour deux jours de vivres ; quant à moi et mes trois hommes, nous n'avions rien à craindre, car j'avais du riz.

Le manque de vivres me décida à attaquer un éléphant qui passait à peu de distance de nous. Je partis à sa poursuite et je le tirais à trente pas. Malheureusement ma carabine rayée n'avait qu'un coup, et ce n'est que grâce à mon agilité que je pus éviter l'éléphant qui, blessé, força sur moi. Dès que les Pahouins apprirent que l'éléphant était blessé, deux d'entre eux se décidèrent à m'accompagner dans la poursuite, et, en arrivant à la petite rivière, je vis les bœufs sauvages à peu de distance ; j'eus la for-

tune d'en abattre un et je n'avais plus à craindre le manque de vivres. Sans ce bœuf, mes hommes seraient morts de faim dans la Brousse, car ils comptaient trouver des bananes dans un village abandonné depuis peu, et quand nous passâmes là, les éléphants avaient tout dévoré.

Le 29 mai, je m'arrêtai pour faire fumer le bœuf, et le 30; on repartait, les hommes littéralement chargés avec mes bagages et la viande de bœuf.

Les 1 et 2, rien de nouveau ; toujours la pluie, toujours la forêt et souvent on marchait sur la piste fraîche de l'éléphant.

Le 3, j'arrivai à l'Ogoome, et ce n'est pas sans émotion que je pus m'assurer que la rivière Ivinda, qui est plus bas, ne diminue pas beaucoup l'importance de l'Ogoome. Enfin, premier Européen, je voyais son cours non interrompu par les rapides qui montent, depuis le pays du Inenga et Galais jusqu'à Boom. Un des hommes de l'escorte ayant une blessure au pied qui l'empêchait de marcher, je le laissai sur les bords de l'Ogoome avec un autre homme pour le garder, et je laissai aussi une partie de mes marchandises ; tandis que moi, mon interprète et les porteurs, nous passâmes l'Ogoome avec des radeaux, car le village de Giabouret se trouve sur la rive droite. Je laissai à mes deux hommes beaucoup de vivres, car je ne comptais pas pouvoir les envoyer chercher, avant trois ou quatre jours, avec les Adouma. En passant le fleuve, le peu de provisions que j'avais fut complétement perdu par l'eau. Je regrettai beaucoup cette perte, car en ce moment je commençais à sentir l'influence de la mauvaise saison, et cette marche dans la forêt, souvent avec la fièvre, m'avait fatigué beaucoup.

Le 4 mai 1876, nous marchâmes toute la journée, et le 5, vers midi, nous arrivâmes au village de Giabouret, village à moitié shake et à moitié ossyeba. J'envoyais immédiatement un Shake chez les Ossyeba, leur faisant dire d'envoyer une pirogue, qu'un blanc était arrivé et qu'il voulait aller chez eux.

Les 8, 9, 10 et 11, j'attends vainement ou le Shake, ou les Adouma, ou les Ossyeba.

Le 12, je pars, par terre, pour aller chez les Ossyeba. Je passe

le fleuve en radeau, et le soir je couche dans un village shake. Mais les fatigues que j'endure depuis deux mois, en voyageant en pleine saison de pluies, m'ont rendu très-malade, et la fièvre est assez forte pour m'empêcher de marcher. Je me fais laisser sur les bords du fleuve avec deux Pahouins de Mamiaca et j'envoie mon interprète, le seul homme qui me restât, chercher une pirogue d'Ossyeba, car j'avais les plus vives inquiétudes pour les deux Sénégalais laissés depuis le 3 dans la forêt.

Le 14 et le 15, accès pernicieux ; je prends un seul jour quatre grammes de quinine.

Le 16 au soir, mon interprète revient avec une pirogue du chef ossyeba Dyumba. Je descends pour envoyer des vivres aux hommes laissés dans la forêt, le soir, je couche dans le village de Giabouret où j'ai l'agréable surprise de trouver le Dr Lenz. Malheureusement il ne peut marcher, car il a un pied qui n'est qu'une plaie, s'étant renversé deux jours avant de l'eau bouillante sur le pied. Le Dr Lenz, envoyé par la Société allemande de l'exploration africaine, arrive chez les Okanda en juin 1875 avec beaucoup de ressources. Mais les Okanda, après s'être fait payer pour le remonter chez les Ossyeba, firent un simulacre de départ, et, allant à la rivière Ofom, ils désertèrent tous. En vain le Dr Lenz tenta de remonter vers l'intérieur avec les Simba, mais les intrigues des Okanda l'arrêtèrent toujours. Il n'avait pas voulu s'aventurer chez les Ossyeba, à cause de la mauvaise réputation que les Okanda leur ont faite.

A l'époque de mon arrivée chez les Okanda, je trouvais le Dr Lenz. dont les ressources étaient presque complétement épuisées et je pus le ravitailler en lui offrant d'envoyer en même temps une pirogue chercher des marchandises avec la pirogue que j'envoyais à San-Quito chercher M. Ballay. Le Dr Lenz était revenu sur sa mauvaise opinion, et avait suivi mon exemple en remontant par terre avec les Ossyeba.

Par le Dr Lenz, qui avait trois jours auparavant vu mes hommes et leur avait donné une poule et des bananes, j'appris qu'ils étaient affamés, et c'est grâce aux vivres que le docteur leur laissa, que je les retrouvais encore en vie. Le docteur se priva

beaucoup en leur donnant les vivres, car il était lui-même affamé.

Enfin le 20, à midi, j'arrivais chez les Ossyeba, au village de Dyumba.

Le 21, je remontai par un rapide qui est plus haut dans le fleuve et je retournai au village de Dyumba.

Le 23, le D[r] Lenz arrivait chez les Ossyeba et allait s'établir dans un village adouma, à une demi-journée plus haut que le village de Dyumba.

Le 25, parti pour aller aux cataractes de Doume, qui se trouvent à la limite du pays des Adouma et des Ossyeba.

Le 26, rencontre du D[r] Lenz, qui allait aussi à Doume.

Le 27 et le 28, voyage presque de concert avec le D[r] Lenz, et le 29, à midi, planté le pavillon français aux cataractes de Doume et observé la latitude 1° sud, observation à 5 milles près. Dernier rapide de l'Ogoome, qui arrive de l'est, à ce que je pus voir.

Le 30, le D[r] Lenz arrive à Doume tandis que moi je redescends demander à tous les villages des hommes et des pirogues.

Le D[r] Lenz part le 2 juillet 1876, pour aller à l'embouchure de la rivière Sebe, qui est à un jour de pirogue plus haut; il voulait la remonter encore plus, mais ses hommes se sauvèrent la nuit, ne voulant plus continuer, et le 11 juillet 1876 il passa devant le village de Dyumba, redescendant chez les Okanda et de là en Europe, tandis que moi je n'avais pas encore pu réunir les hommes et les pirogues.

Mon intention est, une fois de retour, d'établir notre quartier général à Doume même, où sans être trop dans la main des Adouma et des Ossyeba, je suis à portée des Obamba, des Awangi, des Bangues, peuples de l'intérieur, et de là tâcher de remonter la rivière Sebe qui semble venir de l'est, tandis qu'en suivant l'Ogoome, je crains me rapprocher trop du Congo et de peuples qui ne pourraient que s'opposer à ma marche sur l'est.

Le pays des Adouma et des Ossyeba, considéré au point de

vue commercial, se trouve situé dans une position très-avantageuse, car, par le bas de l'Ogoome, il reçoit les marchandises du Gabon, tandis que, par son cours supérieur et par la rivière Zobo, affluent de la rive gauche de l'Ogoome, il reçoit les marchandises qui remontent le Congo.

Maintenant je vous envoie un exposé très-succinct des routes que suit le commerce de la côte avec l'intérieur.

Presque toutes les maisons de commerce du Gabon ont leur entrepôt à Elloby, petite île espagnole au nord du Gabon. C'est là qu'arrivent les produits d'Europe et c'est là que sont concentrées les marchandises de l'intérieur, caoutchouc, ivoire et ébène.

D'Elloby, les marchandises européennes sont envoyées au Gabon, où sont les factoreries principales, et là, envoyées soit dans l'esthuaire du Gabon, soit dans les factoreries du bas de l'Ogoome (Fernand-Paz) et de Lambarem.

Parmi les marchandises envoyées dans l'estuaire, la plus grande partie est absorbée par le Rhemboe, où des traitants mulâtres ont leurs factoreries. Les factoreries du Rhemboe et de Lambarem ont chacune à leur service des traitants qui reçoivent des avances et sont tenus en échange de fournir des produits de l'intérieur.

Ces traitants sont, en général, ou mulâtres, ou sénégalais, ou gabonais. Les Sénégalais sont, en général, préférés, et ils sont engagés à d'autres conditions que les autres. Ces traitants, qui reçoivent parfois des avances de huit ou dix mille francs (valeur en marchandises, six ou sept mille francs en argent), sont en relation avec d'autres petits traitants qui, à leur tour, reçoivent des avances et se chargent de fournir des produits.

Tous ces petits traitants partent en pirogue et se répandent dans le pays où ils donnent des avances à différents chefs qui, dans deux ou trois mois, doivent fournir les marchandises, de manière que les marchandises, arrivant à la factorerie, sont de suite enlevées par les traitants, tandis qu'il faut attendre six mois la rentrée des produits. Ce système d'avance est répandu fort loin dans l'intérieur. Les Inenza donnent des avances aux

Okata Apingi et Okanda pour l'achat des esclaves, les Okanda donnent des avances aux Adouma et aux Ossyeba, lesquels enfin donnent des avances plus loin. Ne considérant pas les produits du Congo, c'est de Lambarem et du Rhemboe que partent la plus grande partie des marchandises.

Les traitants du Rhemboe fournissent les marchandises aux Pahouins, tandis que ceux de Lambarem les fournissent aux peuples qui habitent les rives de l'Ogoome. C'est par trois routes que les produits européens arrivent dans l'intérieur de l'Afrique équatoriale : la route du fleuve qui prend ses marchandises dans le Fernand Paz et aux factories du Lambarem.

Les marchandises du Fernand Paz sont apportées, chez les Inenza et les Galas, par les Cap-Lopez qui reçoivent en échange les esclaves qui, de l'Ogoome et du Rembo Ngounie, viennent s'amasser dans les plantations des Inenza et des Galas. Celles des factoreries de Lambarem sont prises directement par les Inenza et les Galas, en échange de quelque peu de caoutchouc et quelques dents ramassées par ces derniers ; une partie provient aussi de la vente de cabris, poules et bananes aux factoreries. Les Inenza et les Galas remontent des marchandises chez les Okata, les Jalimbongo. les Apingi et les Okanda, mais les produits qu'ils reçoivent en échange, excepté quelques cabris, ne vont pas se vendre à la factorerie, car ce sont des esclaves. Ils sont vendus, comme j'ai dit précédemment, aux Cap-Lopez qui, eux, les donnent aux traitants mulâtres de Saint-Thome et de l'île du Prince. Les Okanda, qui tiennent leurs marchandises des Inenza et des Galas, vont faire leurs achats d'esclaves chez les Adouma et les Ossyeba, qui vont les chercher dans le haut de la rivière Sebe.

En somme, au point de vue commercial, ce commerce offre bien peu d'importance, car il ne consiste qu'en esclaves. Le vrai commerce est entièrement dans les mains des Bakalais ; les Pahouins aussi commencent à faire un commerce assez important. Je commence par le commerce des Pahouins qui ne date que depuis peu, car c'est depuis peu que l'invasion des Pahouins est arrivée au Rhemboe. Les traitants des factoreries du Rhemboe donnent

des avances aux différents chefs pahouins qui se chargent de ramasser les produits : caoutchouc, ébène, etc.

Le commerce du caoutchouc et de l'ébène se fait ainsi, car il est local, mais pour l'ivoire, c'est différent ; le traitant, qui va le vendre à la factorerie, a reçu la dent d'un Pahouin qui, lui, l'a reçue d'un Pahouin de Binein ou de Bimoungoum (centres commerciaux connus de tous les Faux-Make et qui se trouvent dans l'est du mont Akambi, en face des villages apingi), où la dent a été apportée par un des Pahouins qui habitent, soit près du village de Mamiaca ou de Boum, ou sur la rive droite de l'Ogoome, en face de l'embouchure de la rivière Ofoué. Le propriétaire de la dent qui l'a apportée attend, pendant quatre ou cinqmois, le retour des marchandises, et alors, quand il a reçu le prix convenu, il s'en retourne dans son pays, c'est-à-dire dans le sud-est du village de Mamiaca ou dans le nord-est de Booum, dans la rivière Ivindo ou la rivière Lacio.

Je ne ne parle pas du commerce Faux-Bachis, que je n'ai pas été à même de connaître, et qui suit une marche plus au nord. Ce commerce, qui ne date que depuis peu, a déjà une certaine importance qui ne peut que grandir, car de nouvelles bandes de Pahouins arrivent toujours vers le Rhemboe.

Je viens maintenant aux Bakalais qui ont dans leurs mains le commerce du pays. Ce sont eux qui fournissent la presque totalité du caoutchouc qui s'exporte de l'Ogoome, et jusqu'où vont-ils acheter les dents d'ivoire ? je ne le sais, car j'ai vu ici des Bakalais qui m'ont dit aller beaucoup plus loin dans l'intérieur.

Les Bakalais puisent leurs marchandises chez les traitants des factoreries de Lambarem, établis près de San-Quito, et ils partent avec leurs femmes très-loin dans l'intérieur en longeant le fleuve, mais à une assez grande distance dans le sud ; ils laissent, au nord, le territoire des Okanda et le territoire des Pahouins (Ossyeba), qui ont traversé l'Ogoome et sont établis près de la rivière Ofoué ; ils voyagent, je crois, sur le territoire des Bangoué, des Okoua et sur la limite sud du territoire des Ossyeba. Quand ils trouvent de l'ivoire à acheter, ils conviennent du prix, laissent leur femme en gage et vont chercher les marchan-

dises et ils continuent ainsi. Par un Bakalais, que j'ai vu à San-Quito, j'ai pu faire envoyer une lettre à la factorerie en lui adjoignant un bon de fusils et deux barils de poudre.

Cher Monsieur Desgrand,

Vous m'excuserez, j'espère, si je ne vous écris pas d'une manière plus correcte et plus posée, mais j'ai tenu à vous envoyer de mes nouvelles, et, comme à Lope, je n'aurai pas le temps d'écrire avec les tracas du départ, je vous écris d'ici en n'ayant ni encre ni plume ; j'emploie une plume de héron et la peinture avec laquelle les femmes se font des dessins sur la figure. Le papier me manque aussi, et je m'aperçois que j'ai usé la feuille de papier que je réservais pour mettre au net la carte, depuis ce village jusqu'à la cataracte de Doume. En ce moment je suis dénué de tout ; pas même un peu de thé ; aussi j'attends comme une fête mon retour à Lope où, heureusement, nous avons encore quelques vivres d'Europe. La saison sèche est arrivée aussi, depuis quelque temps je n'ai plus de fièvre.

Adieu cher Monsieur.

Veuillez agréer, je vous prie, mes compliments sincères.

Votre tout dévoué,

P. Savorgnan de Brazza.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

SÉANCE MENSUELLE DU 7 DÉCEMBRE 1876

A l'ouverture de la séance, après la lecture du procès-verbal de la précédente, qui est adopté, M. le président annonce que M. Largeau est parti pour son voyage au Djebel-Ahaggar, et qu'il compte s'y occuper du projet de chemin de fer de M. Duponchel.

M. Hurbin Le Febvre ayant demandé, au nom de quinze membres du Comité, la révision de l'article 20 des statuts, M. le président expose que le tirage au sort est, en effet, une puissance aveugle qui désorganise les sociétés lorsqu'il tombe sur les membres du Bureau ; qu'il convient cependant à tous égards de renouveler les comités et bureaux par l'introduction de nouveaux membres, mais que les transitions doivent être ménagées ; une solution dans ce sens serait désirable.

Un membre fait remarquer que ces questions doivent être débattues en assemblée générale, et que la réunion actuelle n'a pas ce caractère.

M. Hurbin Le Febvre penche en faveur de la réélection facultative des membres sortants. Il signale d'autres articles à modifier.

La question est renvoyée à une étude plus approfondie et à une séance d'assemblée générale spécialement convoquée pour la révision des statuts.

M. l'abbé Christophe lit ensuite la première partie d'une étude sur la géographie d'Ammien Marcellin, historien du quatrième siècle. L'orateur se propose, dans cette étude, à l'occasion du récit que fait cet historien de l'expédition de Julien contre les Perses, d'examiner la situation de l'ancien Orient.

Après quelques mots de biographie sur Ammien Marcellin, M. l'abbé Christophe jette un coup d'œil général sur les contrées qu'enserrent le Tigre et l'Euphrate, décrit tour à tour le cours de ces deux fleuves depuis leur source jusqu'à leur embouchure dans le golfe Persique, s'efforce de porter la lumière sur le système de canaux établis par le monarque assyrien, et qui répandaient autrefois la fertilité dans des régions aujourd'hui stériles, groupe dans un tableau serré les principaux événements dont la Mésopotamie, la Babylonie et la Chaldée furent le théâtre, et arrive ainsi à l'expédition. L'orateur commence son récit raisonné par la description de la ville d'Antioche au quatrième siècle, rappelle combien elle était belle, puissante, et conjecture qu'elle renfermait alors une population de six cent mille âmes. Là s'est arrêtée la première partie de l'étude de M. Christophe.

La réunion, vivement impressionnée de ce beau travail, apprend avec plaisir par M. le président qu'il sera inséré au *Bulletin ;* il lui fera certainement honneur.

Lecture est donnée ensuite d'un travail concernant Queensland (Australie), par un Lyonnais établi en Australie, M. le docteur Pichot.

Le continent australien, bien que entrevu, dit-on, par les Portugais dès 1530, mais réellement découvert par Cook en 1772, n'a longtemps livré que ses côtes aux explorateurs.

Ce fut en 1788 que le capitaine Philip planta à Sydney le drapeau anglais. Sydney, colonie pénitentiaire au début, resta pendant plus de cinquante ans le seul centre populeux. Ce vaste continent, grand comme les quatre cinquièmes de l'Europe, ne nourrissait que de rares troupeaux dont la laine s'exportait en Angleterre, mais dont la viande ne pouvait se vendre faute de consommateurs. Ce fut la découverte de l'or qui accomplit une révolution soudaine en Australie. En 1851, découverte de l'or. Aujourd'hui, l'Australie compte 1,891,240 habitants. Elle exporte, chaque année, pour 188 millions de produits; elle a plus de 3,000 kilomètres de voies ferrées, près de 40,000 kilomètres de lignes télégraphiques. Elle nourrit 769,000 chevaux, 600,000 porcs et 50 millions de moutons.

Queensland, au nord-ouest, qui n'était occupé que par des stations de bétail, réclame, dès 1859, pour former une province à part. En 1867, on y découvre de l'or. Queensland possède maintenant 17,000 habitants, un revenu de 30 millions de francs. Il exporte annuellement pour plus de 100 millions ; il a 450 kilomètres de voies fer-

rées, 6,000 kilomètres de télégraphes, 70,000 acres de terre en culture, 100,000 chevaux, 1,343,000 têtes de gros bétail, 42,000 porcs, 7 millions de moutons.

M. le Dr Pichot décrit ensuite plus particulièrement le district de Cook.

Comme il est un peu tard, M. le président propose de renvoyer à la prochaine séance la lecture de la fin de ce travail, très-étudié et très-remarquable.

SÉANCE MENSUELLE DU 25 JANVIER 1877

La Société de géographie s'est réunie le 25 janvier en assemblée générale extraordinaire et mensuelle.

Après l'adoption du procès-verbal, M. le président annonce que le Bureau, d'accord avec le Comité, a fait les démarches nécessaires pour l'Exposition de 1878. La Société sera en mesure d'y produire les premières feuilles de l'atlas séricicole qu'elle met successivement au concours.

La Société de géographie d'Anvers offre un prix de 500 francs à l'auteur de la meilleure histoire d'un voyageur belge appartenant à la province d'Anvers; plus un prix de même importance pour un travail sur l'archipel des Açores au point de vue belge.

Le Président, en faisant remarquer le caractère essentiellement local de ces prix, rappelle à MM. les sociétaires qu'il a été, à diverses reprises, fait mention de l'intérêt qu'il y aurait pour notre ville à écrire l'histoire du major général Martin, ainsi que celle de Duplex : l'un et l'autre se sont illustrés aux Indes. Un de nos anciens collègues a donné à cet égard un exemple qu'il serait avantageux de voir se répéter.

Le commandant Cameron étant venu à Paris donner une conférence et recevoir la médaille d'honneur que lui a décernée la Société de géographie de Paris, le Président s'est empressé de lui transmettre le vœu de notre Société de l'entendre à Lyon; malheureusement, une obligeante réponse de l'illustre voyageur est venue depuis lors apprendre qu'il était obligé de reprendre de suite son service actif.

Lecture d'une lettre de M. Ferdinand de Lesseps encourageant la Société à donner son appui au projet de M. Duponchel, relatif à la

construction d'un chemin de fer d'Alger au coude du Niger. Cette entreprise serait grandement facilitée, d'après l'illustre auteur du canal de Suez, par l'exécution des idées du capitaine Roudaire au sujet de la mer intérieure, dans le nord-est de l'Afrique.

Lecture est ensuite donnée de la lettre collective aux compagnies principales de chemins de fer par les quatre sociétés de géographie de la France pour leur demander d'inscrire sur le fronton des gares en construction ou en réparation les données géographiques du lieu Le texte de la lettre mentionne le droit de priorité de la Société de Lyon pour cette pensée de réforme.

M. le chanoine Christophe, secrétaire général de la Société, reprend sa lecture sur la géographie d'Ammien Marcellin, concernant la situation de l'Asie occidentale au quatrième siècle. L'auteur revient à l'expédition de l'empereur Julien, qu'il avait laissée à Bœrée (Halep), la suit au delà de l'Euphrate, d'abord dans sa pointe sur Charres (Harran), puis dans sa marche le long de la rive gauche de l'Euphrate, se dirigeant sur Ctésiphon, puis enfin de cette capitale des Sassanides, remontant, dans une pénible retraite, tantôt la rive gauche, tantôt la rive droite du Tigre, pour rejoindre Nisibis et les terres de l'Empire. Pendant le cours de cette promenade militaire, M. l'abbé Christophe relève l'état des lieux, calcule leur distance respective, signale les changements qui se sont faits selon les temps, soit dans leurs noms, soit dans leur situation, passe tour à tour en revue Karkimich, Ctésiphon, Séleucie, Babylone, ces antiques cités qui brillèrent autrefois d'un si vif éclat, et termine en faisant ressortir, par l'exemple de leur chute irrémédiable, la vanité de la puissance et de la gloire.

D'unanimes applaudissements témoignent à l'auteur du vif intérêt avec lequel on a écouté la lecture de son savant travail, tant au point de vue géographique qu'à celui non moins remarquable des réflexions philosophiques dont il lui a fourni le sujet.

Un pointage des membres présents ou représentés constate soixante-sept présences, nombre insuffisant pour permettre un vote de réforme sur les statuts. Il sera donc procédé à une nouvelle réunion. L'assemblée pourra s'y prononcer, quel que soit le nombre des sociétaires présents.

Toutefois, le président donne lecture des articles des nouveaux statuts et consulte la réunion sur la convenance des réformes proposées par le Bureau et le Comité. Ce vote, bien qu'émis à titre pure-

ment officieux, n'en constate pas moins une complète adhésion aux modifications introduites. La pratique des faits en a démontré l'opportunité.

SÉANCE MENSUELLE DU 15 FÉVRIER 1877

Après l'adoption du procès-verbal de la dernière séance, M. le président donne lecture d'une lettre de M. Largeau. Ce voyageur remercie de sa nomination de membre titulaire de la Société. Il annonce être en marche pour Insalah.

M. Savorgnan de Brazza, dans une lettre datée de juillet 1876, au delà des rapides de l'Ogowé, par le premier degré de latitude, dans la tribu des Ossyebas, énumère les nombreuses difficultés qu'il a rencontrées dans sa marche, par suite de faux renseignements. Le manque de vivres a failli condamner l'expédition à mourir de faim. Heureusement, il a rencontré le docteur Lenz, rentrant en Europe, avec quelques-uns de ses porteurs ; il en a reçu quelques secours et tué un bœuf sauvage. MM. Savorgnan et Marche ont dû s'écarter de l'Ogowé pour éviter le passage dans des tribus hostiles. La lettre se termine par des renseignements sur les usages commerciaux du pays. La lettre sera insérée au *Bulletin.*

La parole est ensuite donnée à M. Isidore Hedde, qui lit une note littéraire et géographique sur un poëme chinois, le *Lessao*, dont la traduction a été faite par d'Hervé. L'auteur donne des explications sur les quatre styles en usage dans la Chine. Ce travail est renvoyé au *Bulletin.* M. Hedde reçoit, à cette occasion, d'unanimes applaudissements et de chaudes félicitations.

M. Marshal aide-bibliothécaire de la Société, donne lecture d'un projet de réforme de l'orthographe géographique, par M. Steyert. Ce travail, aussi intéressant que savant, a pour but d'indiquer quelques solutions à une question qui occupe depuis longtemps les sociétés de géographie. Les détails techniques dont il se compose ne permettent pas de l'analyser. Il sera imprimé dans le *Bulletin,* après quoi il pourra être l'objet d'une discussion approfondie.

CONFÉRENCE DE M. GANNEVAL

La Société de géographie de Lyon avait annoncé que le dimanche 18 mars, au palais du Commerce, un de ses membres, M. Ganneval, professeur de géographie à l'École supérieure de commerce de Lyon, fe

rait une conférence sur les *voies commerciales de l'Europe*. A une heure, la salle des réunions industrielles se remplissait de personnes avides d'entendre un sujet si capable d'occuper les négociants et le commerce. M. le président ouvrait la séance par quelques mots appelant l'attention sur des faits d'une intéressante actualité. C'est la publication dans les *Mittheilungen* d'un article de M. Gerhard Rohlf, explorateur bien connu, qui approuve et croit praticable la pensée d'un chemin de fer à travers le Sahara, suivant le projet soumis par M. Duponchel à la Société de géographie de Lyon ; mais le voyageur allemand voudrait établir à Tripoli au lieu d'Alger, le point de départ de ce chemin.

C'était aussi la nouvelle du retour de M. Émile Guimet, arrivant à Lyon de son voyage autour du monde, et qui a promis à notre Société une ou plusieurs conférences sur les diverses péripéties qui ont signalé ses dix mois d'excursion.

La parole est donnée ensuite à M. Ganneval.

Le professeur explique d'abord la raison de l'importanco ajoutée par la Société aux questions de géographie économique et dit l'actualité du sujet qu'il va développer, au moment où les savants et les explorateurs s'occupent de créer de nouvelles voies de commerce. Cette actualité est la raison d'être, la principale base de la géographie économique, dont un des chapitres a déjà été traité en conférence avec grande autorité par M. Merritt[1].

Après avoir prévenu l'auditoire de l'impossibilité de traiter en une séance un sujet aussi vaste, le professeur fait une courte étude des différentes routes, canaux, chemins de fer, fleuves et routes ordinaires, et, de la seule facilité de direction des chemins de fer, conclut à la supériorité de ces voies, qui peuvent atteindre aux plus grandes altitudes en se développant assez. Un chemin de fer péruvien arrive à 4,600 mètres sur une longueur de 218 kilomètres.

Sur une grande carte dressée pour la circonstance, l'auditoire suit les grands réseaux européens, dont la comparaison est à l'avantage de la Belgique et de l'Angleterre. Des grandes lignes internationales qu'ils forment, en se soudant, on suit la longue voie de Lisbonne à Nijni-Novogorod qui s'étend sur 6,303 kilomètres et qu'on franchit en cent dix-sept heures, moins de cinq jours; puis la voie de Londres à Brin-

[1] Géographie de la houille. Conférences publiques des 19 novembre et 17 décembre 1876.

disi, au sujet de laquelle l'orateur parle du tunnel du mont Cenis et du chemin de fer sous-marin en projet, de Calais à Douvres.

S'appuyant sur des chiffres très-concluants, M. Ganneval montre l'influence qu'a eue sur l'ensemble des échanges entre la France et l'Italie la voie du mont Cenis. En même temps qu'a été considérablement augmenté le commerce des deux pays, le transit des produits italiens à travers le territoire français a plus que doublé.

Suivent quelques détails sur le tunnel sous-marin entre la France et l'Angleterre. Ce chemin ne pourra qu'accroître les passagers, qui se comptent annuellement par plus de trois cent soixante mille personnes.

Le Saint-Gothard, en voie de construction, accroîtra d'une manière sensible le transit entre la France et l'Italie.

Après avoir parlé des chemins de fer, M. Ganneval montre le réseau des grandes voies télégraphiques, que l'auditoire pouvait suivre sur la carte. Il fait l'historique des grandes lignes sous-marines et aériennes et fournit à ce sujet des chiffres qu'on ne peut facilement reproduire ici.

Vient ensuite le tour de la navigation, dont l'orateur rappelle les débuts, faisant aux trois nations, Angleterre, États-Unis, France, la part qui revient à chacune dans l'application de la vapeur à la navigation.

Une très-importante statistique de navires, de compagnies et de produits apprend au public les principaux éléments dont se composent les grandes voies de navigation.

En passant, l'orateur parle de l'émigration, en indique les avantages et dit un mot des peuples émigrants. Il insiste particulièrement sur l'émigration allemande qu'il montre s'étendant avec une très-grande force sur l'union américaine, qu'elle germanisera un jour. A ce sujet, quelques chiffres de commerce.

Après avoir parlé de la navigation dans la Méditerranée, du canal de Suez, M. Ganneval termine en souhaitant que l'Europe conserve, dans la lutte commerciale sur l'Océan, le rang qu'elle mérite par son histoire. En finissant, il complimente le public lyonnais de son assiduité à suivre les conférences organisées par la Société de géographie de Lyon.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 15 MARS 1877

Après l'adoption du procès-verbal, le Président remplit la pénible mission d'annoncer à la Société la mort aussi douloureuse qu'inattendue de M. le marquis de Compiègne, secrétaire général de la Société de géographie du Caire. M. de Compiègne avait fait sur l'*Ogowé* un voyage d'exploration qui a eu de premiers et sérieux résultats. M. Savorgnan de Brazza le continue en ce moment avec le concours de M. Marche, qui avait été le compagnon de M. de Compiègne lors de sa première expédition. La mort prématurée de M. de Compiègne est une grande perte pour la science et aussi en particulier pour la Société de géographie de Lyon, dont il était membre correspondant, aussi actif que dévoué et intelligent.

Le jury d'examen de la Société s'est prononcé sur le concours ouvert en faveur de la meilleure carte séricicole de la région italique. Le prix de 500 francs fondé par la Société et offert par la ville de Lyon a été décerné, à l'unanimité, à M. Marius Morand, sous-bibliothécaire de la chambre de commerce de notre ville. La Société se propose d'envoyer l'œuvre vraiment remarquable du lauréat à l'Exposition universelle de Paris; elle examine aussi le moyen de la faire graver.

M. Duponchel envoie à la Société un nouveau travail sur son projet de chemin de fer d'Alger au Niger, avec embranchement en direction de notre colonie du Sénégal. Les idées de l'habile et énergique ingénieur commencent à attirer l'attention du monde savant. M. Gerhard Rohlf, voyageur allemand bien connu, publie à ce sujet un aricle de fond dans les *Mittheilungen* du docteur Petermann. M. Rohlf approuve et croit praticable la pensée d'un chemin de fer à travers le Sahara; mais sa nationalité le ferait naturellement pencher en faveur d'un tracé partant de Tripoli au lieu d'Alger, pour arriver au même but final, le lac Tchsad ; une ligne longitudinale à laquelle viendraient se réunir les routes ferrées transversales paraîtrait cependant préférable à l'intérêt du plus grand nombre.

M. Émile Guimet écrit du Caire à la Société pour la remercier du concours empressé que ses divers membres correspondants lui ont accordé. Les Pères jésuites de Likawé lui ont été surtout fort utiles par leurs renseignements sur la religion chinoise et pour l'achat de livres

et manuscrits précieux de cet immense empire, trop peu connu encore par suite des difficultés qu'opposent les madarins et les lettrés à l'infiltration des idées et de la civilisation européennes.

M. Guimet annonce encore qu'il rapporte avec lui un musée d'objets asiatiques, et plus de deux mille volumes d'ouvrages chinois, japonais ou indiens. Mais, chose plus précieuse encore, il confirme son intention de fonder en France une école de langue asiatique.

Après lecture de cette lettre, qui excite toutes les sympathies de l'assemblée, M. le président annonce que M. Guimet a bien voulu lui promettre de donner à la Société une séance spéciale, peut-être même deux, pour exposer les résultats de son important voyage autour du monde.

La chambre de commerce de Châlon-sur-Saône envoie 50 francs pour la souscription au voyage de M. Largeau dans le Djebel-Ahaggar ; 1,080 francs ont été à cette heure recueillis par la Société de Lyon et versés par elle à la caisse de la Société de géographie de Paris, qui centralise les offrandes de la France. La souscription est toujours ouverte.

M. le ministre de l'intérieur informe la Société que sa demande aux fins de placer une pierre géographique dans chaque commune de France concerne le ministère de l'instruction publique. La Société agira dans ce sens; mais comme cette pensée intéresse grandement l'agriculture en vue des nivellements, irrigations, plans, etc., la Société a cru devoir se mettre à cet égard,en communication avec la Société des agriculteurs de France, présidée par l'honorable M. Drouyn de Lhuys.

Deux nouveaux sociétaires, M. Simon, chef d'escadron au 5e hussards, et l'Union des filateurs et des mouliniers français (région de Valence) ont été admis.

On passe ensuite à la discussion des statuts déjà approuvés par la précédente assemblée, malheureusement insuffisante en nombre.

L'article 20, déterminant la non-éligibilité des membres du Comité d'action tombés au sort au tirage annuel donne lieu à une vive discussion. M. Hurbin Le Febvre, M. Chambeyron et autres sociétaires y prennent part. Les uns soutiennent la nécessité d'infuser du sang nouveau dans l'organisme agissant de la Société. Le Bureau, pour concilier cette pensée avec les nécessités du service, propose la rééligibilité pour les membres du Bureau. Cette proposition est rejetée, et la grande majorité se rallie au système de M. Hurbin Le Febvre.

stipulant la rééligibilité générale, mais avec la clause additionnelle que les membres du Comité qui, sans motifs légitimes, auront manqué la moitié des séances du Comité seront considérés de fait comme démissionnaires.

Après le vote définitif des statuts, on procède à l'élection des cinq membres nécessaires au complément du Comité. Sont nommés : MM. Ducarre, ancien député; le colonel Champanhet; Ganneval, professeur de géographie à l'École supérieure de commerce; Ernest Chantre, directeur adjoint au Musée d'histoire naturelle; Debize, lieutenant-colonel d'état-major.

L'important travail de M. l'abbé Faure, sur la Bolivie, est, vu l'heure avancée (neuf heures et demie), renvoyé à la prochaine séance.

SOUSCRIPTION

POUR

L'ACQUISITION ET L'INSTALLATION DE LA BIBLIOTHÈQUE JOLIBOIS

MM.

Desgrand (Louis), Président de la Société. 500
Christophe (l'abbé). 20
Poulot, Chef d'escadron d'état-major. 20
Meyer, Officier comptable d'administration. 20
Chambeyron. 20
Perrin (Charles). 15
Goybet, Directeur de l'école La Martinière. 20
Coint-Bavarot. 20
Debize, lieutenant-colonel d'état-major. 20
Lortet, Directeur du Muséum. . 20
Desjardins. 20
Guimet (Émile). 50
Piaton. 25
Pictet. 20
Faivre, doyen de la Faculté des sciences. 20
Lafon, Professeur à la Faculté des sciences. 10
Marnas. 25
Gay D. M. 20
Poncet (Francisque). 10
Audifret (A.), maire de Die. . 10
Clugnet (Léon). 15
Duc (Marius). 20
Club Alpin français. 44
Perroud, professeur de géographie. 10
Hurbin Le Febvre, École de commerce. 15

MM.

Ganeval, École de commerce. . 15
Heinrich, doyen de la Faculté des lettres. 10
Laverrière (l'abbé). 20
de Montgolfier (Laurent). . . 10
Cambefort (J.). 20
Chambre de Commerce de Chalon-sur-Saône. 50
Chambre de Commerce de Vienne (Isère). 50
Morand (Marius). 15
Mathevon (Octave). 40
de Jacomel. 15
Merritt. 20
Dupasquier, ancien agent de change. 10
Dorville, directeur des domaines à Saint-Étienne. 10
Le Mansois. 10
Seguin (Paul). 15
Pitrat aîné, imprimeur. . . . 15
Balanche (Henri). 20
Dorr. 10
Duringe. 40
Faure. 10
Guinet. 20
Caffarel 5
Allard. 20
Genin. 6
Goutelle et Roybé-Vial. . . . 50
Fatalot (Alexandre). 10
Pichat-Teste. 10
Aynard (Édouard). 50
Isaac (Louis). 2

MM.	
Jacquet (Auguste)	20
Cuchet (G.)	10
Chambre de Commerce d'Aubenas	50
Chappet (Édouard)	20
Chappet (Prosper)	10
Anonyme	5
L. G.	5
Desgranges D. M.	50
Teissier D. M.	10
Gillet (Joseph)	20
de la Roncière le Noury (l'amiral), Paris	25
Maltebrun, Paris	10
Maunoir, Paris	10
Duveyrier, Paris	10
Girard, Paris	10
Jannet	20
Colin	20
Bouvier	10
Devillers	10
Desgrand (Vincent)	20
Chastaing-Desgrand	20
Guinet (Ant.)	20
Cottin	20
Audibert (L.)	10
Lamy et Giraud	20
Paule	20
Jandin	20
Tabard	20
Desgeorge (F.)	20
Letourneur	10
Parmentier (le général)	50
Guérin (Veuve) et Fils	50
Gourd (Adrien)	20
Durand (Auguste)	20

MM.	
Gayet D. M.	20
Ducros (souscription Soleillet, transportée à souscription Jolibois)	50
Gros (Albert)	15
Testenoire (Ph.)	20
Anonyme (par M. Meyer)	50
Kuppenheim (Maurice)	10
Genevet	10
Chabrières	20
Arlès-Dufour	20
Louville	20
Trapadoux (Alphonse)	50
Trapadoux (Louis)	20
Rosset (A.)	20
Moulins, ex-avoué	20
Vigne (Henri)	20
Tapissier et Debry	20
Saint-Olive (Louis)	20
Bidon (J. M.)	10
Blanc (Émile) D. M.	20
Bourdin	10
Bouteille, agent voyer chef	5
Casati (Isaac)	10
Chassagny, D. M.	10
Rivoire (Claude)	10
de Saint-Victor (G.)	20
Pariset	10
Hartaut (C.)	10
Blanc (Édouard)	10
Bellon (Damien)	20
Dupasquier	15
Blech	10
Bourrit	15
Brosset-Heckel	20

DONS

A LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LYON

— 1875 —

Société impériale russe de géographie de Saint-Pétersbourg.

Mémoires de la Société :
  Section de géographie, tomes III et V. 2 vol. in-8.
  Section d'ethnographie, tomes III et V. 2 vol. in-8.
  Section de statistique, tomes III et IV. 2 vol. in-8.
Travaux de l'expédition ethnographique dans la Russie occidentale, tome V. 1 vol. in-8 broché.
Travaux de l'enquête sur le commerce des grains en Russie, dans la région centrale. 1 vol. in-8 broché.
Région Volga-Newa, par M. J. Borkovsky. 1 vol. in-8 broché.
Région occidentale, par M. Raïevsky. 1 vol. in-8 broché.
Bulletin de la Société, tomes VIII, IX, X. 3 vol. in-8 broché.
Travaux de l'expédition scientifique en Sibérie :
  Partie botanique, tome II. 1 vol. in-8 broché.
  Partie géologique, tome III. 1 vol. in-8 broché.
Description géographique de l'Asie, par C. Ritter :
  Le Turkestan chinois et le Turkestan oriental, tome V, supplément. 1 vol. in-8 broché.
  Iran, tome VI. 1 vol. in-8 broché.
Exploration du Turkestan, par N. Severzoff. 1 vol. in-8 broché.

Société de géographie de New-York.

Journal of the Ann. geograph. Society, tome III, 1870-71. In-8 cart. percal.
Dep. of Agriculture. Report. 1868. 1 vol. in-8 cart. percal.

Transactions of the American Institute, 1871-72. 1 vol. in-8 cart. percal.

Annual Message of the Governor of the state of New-York, 1871. 1 vol. in-8 cart. percal.

Annual Message of the Governor of the state of New-York, 1872. 1 vol. in-8 broché.

Annual Report of the Board of commissioners of the central park. New-York, 1870. 1 vol. in-8 broché.

Annual Report of the Superintendant of public instruction of the state of New-York, 1871. 1 vol.

Announcement of the Stevens Institute of Technology : a School of Mechanical Engineering, fonded by Edwin A. Stevens, Esquire, in hoboken N. J. New-York. 1 vol. in-8 broché.

GEOLOGICAL SURVEY of the territories. F. V. HAYDEN.

Reprint first, second and third Annual Reports. Washington, 1873. 1 vol. in-8, cart. perc.

Fourth Annual Report. Wyoming, 1870. 1 vol. in-8, cart. perc.

Fifth Annual Report. Montana, 1871. 1 vol. in-8, cart. perc.

Sixth Annual Report. Montana, 1872. 1 vol. in-8, cart. perc.

Annual Report of the Secretary of interior on the operations of the department for the year 1873. Washington, 1873. Broch. in-8.

Miscellaneous n° 1. Elevations. 1 vol. in-8 broch.

Miscellaneous n° 2. Meteorological Observations. 1 vol. in-8.

Contributions to the extinct vertebrate Fauna of the western territories, by Joseph Zeidy. Washington, 1873. 1 vol. in-4 cart. perc.

Synopsis of the Acrididæ of north America. Vol. V, by Cyrus Thomas. Washington, 1873. 1 vol. in-4 cart. perc.

Contributions to the fossil flora of the western territories. The cretaceous flora, by Leo Lesquereux. Washington, 1874. 1 vol. in-4 cart. perc.

Bulletin of the United States geological and geographical Survey of the territories. N°s 1 et 2, 1874. Broch. in-8.

Bulletin of the United States geological and geographical Survey of the territories. N° 1. Washington, 1875. Broch. in-8.

Catalogue of the publications of the United States geological Survey of the territories. F. V. Hayden, geologist in charge. Washington, 1871. Broch. in-8.

Synopsis of the Flora of Colorado, by Thomas C. Porter and John M. Coulter. Washington, 1874. 1 vol. in-8 broché.

Miscellaneous publications, n° 6, meteorological observations made during the year 1873 an the early part of the year 1874 in Colorado and Montana territories. Prepared for publications by George B. Chittenden. Washington, 1874. Broch. in-8.

ENVOI DE PHILADELPHIE, sans avis ou autre indication qu'une carte portant: *From O. W. Gray and son geographical establishment*, 120-10, *North fifth street. Philadelphia.*

Dix-huit cartes de diverses grandeurs, avec diverses suscriptions : Maryland,

Cumberland, — Keyser, — Ohio, — Harrisburg, — Williamsport, — Indiana, — Allegany, — Frostburg, — Barton, — Lonaconing, — Westernport, — Pennsylvania, — Climatological, — Geological, — Washington, — Philadelphia, — New-York.

DE COMPIÈGNE (marquis de).

L'Afrique équatoriale, — Okanda, — Bangouens, — Ossyeba. 1 vol in-12 broché, avec carte spéciale et gravure sur bois.

L'Afrique équatoriale, — Gabonais, — Pahouins, — Gallois. 1 vol. in-12 broché, avec carte spéciale et gravures sur bois.

DARRU (Albert), ingénieur agricole à Alger.

Manuel avec calendrier agricole et horticole du cultivateur algérien, ouvrage fait d'après le programme de la Société d'agriculture d'Alger, et en ayant obtenu un prix, et publié sous le patronage du Comice agricole d'Alger, par Albert Darru, ingénieur agricole, professeur d'agriculture, etc. 1 vol. in-12 broché.

VACHERON, conseiller municipal de Lyon.

Voyage minéralogique et géologique en Hongrie, pendant l'année 1818, par F.-S. Beudant, Chevalier, etc., etc. Paris, 1822. 4 vol. in-4 brochés. (Le tome IV est un atlas contenant tableaux géologiques et cartes.)

Dr Albert MORICE, médecin de la marine.

Coup d'œil sur la faune de la Cochinchine française. Lyon, 1875. Broch. in-8.

AYMONIER, professeur de cambodgien au Collége des administrateurs stagiaires à Saïgon.

Notice sur le Cambodge, extrait de la Revue bibliographique de philologie et d'histoire. Broch. in-8 de 67 pages, avec deux planches de l'ouvrage : *l'Art-khener*.

C. STUART-MERRITT, professeur d'anglais, à Lyon.

Traité pratique de correspondance commerciale, avec les termes techniques en anglais et en français, et des formules de chèques, effets, traites, reçus, etc., etc., suivi d'un dictionnaire technologique français-anglais et anglais-français, donnant les poids, mesures et monnaies de tous les pays avec leurs équivalents en français, par Ch. Stuart-Merritt, officier d'académie, etc., etc. 1 vol. in-8 de 665 pages.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

VOYAGES

MÉMOIRES

RAPPORTS

CONFÉRENCES ET TRAVAUX SPÉCIAUX

CORRESPONDANCE

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

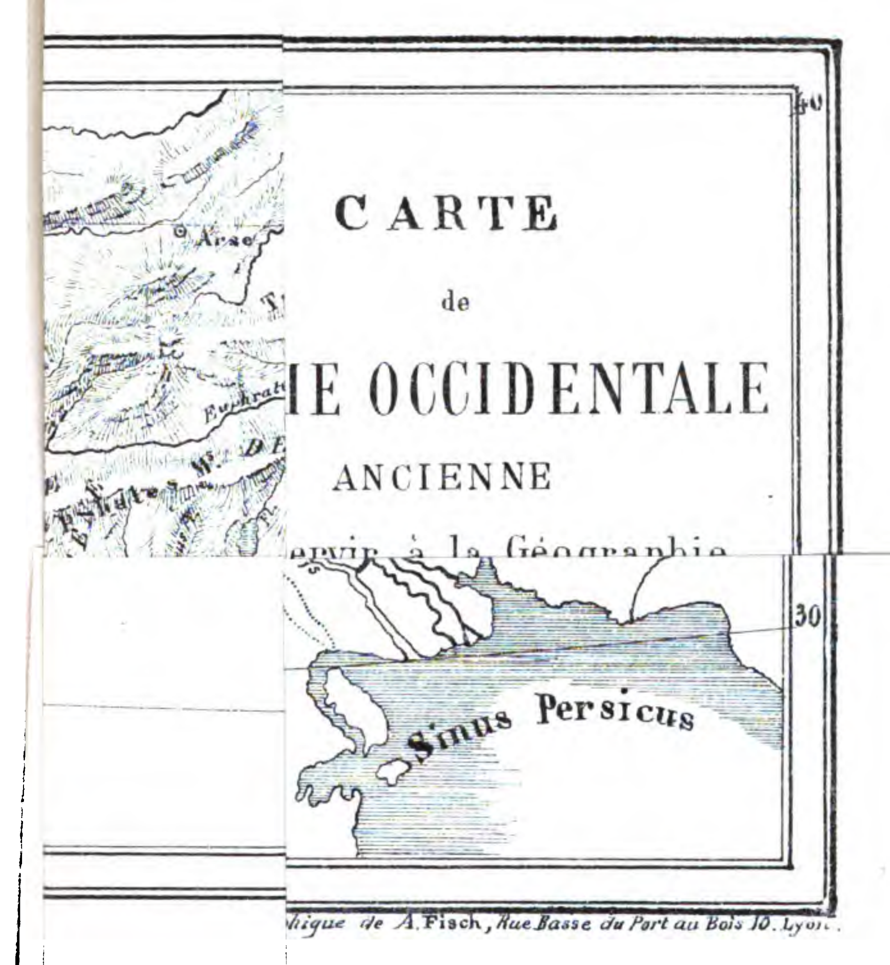
DONS FAITS A LA SOCIÉTÉ

CARTES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

Le Secrétaire général : CHRISTOPHE.

LYON. — IMPRIMERIE VITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4.


CARTE
de
IE OCCIDENTALE
ANCIENNE
Arse
Euphrat
Sinus Persicus
40
30
A.Fisch, Rue Basse du Port au Bois 10. Lyon.

